



HAL
open science

Giovanni Pontano, De Sermone

Florence Bistagne

► **To cite this version:**

| Florence Bistagne. Giovanni Pontano, De Sermone. Honoré Champion, 2008. hal-02610641

HAL Id: hal-02610641

<https://hal.science/hal-02610641>

Submitted on 7 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Giovanni Pontano, *De sermone*, édition bilingue. Florence Bistagne
version d'auteur

Abordant une étude du *De Sermone* de Pontano, l'on se trouve tout de suite dans une situation ambiguë : en effet, si son œuvre poétique a fait l'objet de nombreuses éditions, rééditions, traductions, louanges tant des contemporains que des héritiers, son œuvre en prose n'a pas toujours été considérée à sa juste valeur.

1 PRÉSENTATION GÉNÉRALE

1.1. Une œuvre « oubliée » ?

Dans l'historiographie moderne et contemporaine sur le mouvement humaniste, le Royaume de Naples a été mis au ban dès le début même par Burckardt¹, qui voyait dans ce régime féodal, dirigé par un « despote éclairé », Alphonse d'Aragon, le Magnanime, un obstacle à l'épanouissement d'une culture sur le modèle du premier humanisme fondée sur l'insertion de l'homme dans la vie civile, et sur l'utilité, même s'il reconnaît que les poètes napolitains ont été parmi les premiers. À sa suite les grands historiens et savants qui se sont penchés sur le mouvement humaniste ont fait peser ces préjugés sur le mouvement napolitain. Pour Paul Oscar Kristeller, la Renaissance est un mouvement de pensée et de culture qui s'étend du XIV^e siècle, où tout commence avec Pétrarque, au XVII^e siècle, mais qui semble avoir oublié de s'arrêter à Naples. Dans l'anthologie *Prosatori latini del'400*², Garin, dit simplement « *E' finissimo scrittore nel De Sermone* », et de

¹ Burckhardt J., *La Civilisation de la Renaissance en Italie*, 1860, réédition Paris, 1968, 3 volumes, préface de Garin à la traduction italienne de D. Valbusa, Firenze, 1968.

² *Prosatori latini del '400*, Milano, Ricciardi, 1970, sous la direction d'E. Garin.

même dans *Il Quattrocento*³, Vittorio Rossi, présente le *De Sermone*, comme un simple recueil de facéties, « *Inutile cercar gloria al Pontano* » écrit-il. Cesare Vasoli⁴ lui-même, s'il cite l'*Asinus*, dialogue de Pontano, comme la plus belle réussite de prose latine du XV^e siècle, ne consacre que trois lignes au *De Sermone*, disant qu'il théorise le *sermo ciuilis* à la lumière de son expérience politique, mondaine et académique. Dans le *Dizionario critico della letteratura italiana*⁵, sous la direction de Vittore Branca, Pontano n'est cité que pour ses poèmes et ses dialogues, et le *De Sermone* n'est évoqué que comme reprise de l'exkursus du *De Oratore*, livre II.

Benedetto Croce, ce grand Napolitain, fait son cheval de bataille de l'existence d'une culture à Naples⁶, mais surtout en tant que réaction à l'invasion espagnole, ce mouvement n'ayant suscité que peu d'enthousiasme critique. De sa génération, Percopo et Toffanin s'intéressent à Pontano, et s'expriment surtout dans ce *medium* qu'est l'Académie Pontanienne, qui, fermée en 1543 par le pouvoir espagnol aidé de l'Inquisition et respectueux de la nouvelle idéologie papale, fut rouverte par Murat en 1808 après plus de deux cents ans. Il faut en effet dépouiller les actes de cette Académie si l'on veut trouver quelques éléments biographiques sur Pontano, et encore les actes sont-ils très orientés vers l'histoire politique et sociale du royaume, avant et sous la domination espagnole, et les remarques sur Pontano toutes liées à son œuvre poétique. Après cette première vague d'études, nous devons à Francesco Tateo, Antonio Altamura, Liliana Monti Sabia les rééditions des œuvres de Pontano, prose et poésie. Quant au *De Sermone*, c'est à Sergio Lupi, qui compare même Pontano, avec un enthousiasme peut-être un peu excessif, à un « Wilhelm Meister », dans l'*Antonius*, que nous en devons l'édition

³ *Storia letteraria d'Italia*, Milan, 1938, *Il Quattrocento*, par V. Rossi.

⁴ *Letteratura italiana, i minori*, Marzorati, 1961.

⁵ *Dizionario critico della letteratura italiana*, sous la direction de Vittore Branca, UTET, 1973.

⁶ Croce B., « La Corte Spagnuola di Alfonso d'Aragona a Napoli », in *AAP*, XXIV, 2, 1894, p. 1-30 ; *La Spagna nella vita italiana*, Bari, 1917 ; *Poeti e Scrittori del Pieno e Tardo Rinascimento*, II, Bari, 1945 ; *Storia del Regno di Napoli*, Bari, 1925.

moderne de 1954. Entre cette même année et 1959, ont paru trois articles⁷ sur cette œuvre, puis l'attention semble être retombée, jusqu'à la publication très récente (octobre 2002) d'une traduction italienne de l'ouvrage, mais sans édition critique⁸.

De plus, dans les études sur la politesse⁹, le courant de la littérature comportementale de la Renaissance, la civilisation des mœurs, les idéaux de formation du Courtisan, les problématiques de la dissimulation, du langage brillant, de la rhétorique du discours, il n'est presque jamais fait mention du *De Sermone*, ni même dans les études sur la facétie comme genre littéraire, entre forme brève et nouvelle. Or les contemporains ne tarissent pas d'éloges sur Pontano, et l'Académie de Naples, qu'il n'a pourtant pas créée, porte son nom de son vivant même. Ses œuvres n'ont cessé d'être éditées jusqu'en 1556, de Naples à Venise, en passant par Lyon et Florence¹⁰, les dernières éditions étant celles de Bâle, ce qui

⁷ S. Lupi « Il *De Sermone* di Giovanni Pontano », *Filologia Romanza*, 2, 1955, p. 366-417 ; Georg Lück, « *Vir facetus*, a Renaissance ideal », *Studies in Philology*, 55, 1958, p. 107-121.

⁸ *De sermone*, traduction A. Mantovani, Carocci, Rome, 2002.

⁹ Notamment la *Bibliographie des traités de savoir-vivre en Europe du Moyen Âge à nos jours*, sous la direction d'Alain Montandon, Clermont-Ferrand, 1995, ainsi que, sous la direction du même, *Les Traités de savoir-vivre en Italie*, Clermont-Ferrand, 1993. le centre d'études « *Europa delle Corti* », à Rome, qui a une grande activité éditoriale et de recherche, puisqu'il a publié 105 ouvrages de sources primaires ou d'essais critiques sur ces sujets, a enfin réédité en 1999 les cinq traités de Pontano dans une version revue et corrigée par F. Tateo, qui en avait donné la première édition moderne dans les années 1960. En revanche même dans le dernier volume, Domenichelli M., *Cavaliere e gentiluomo, saggio sulla cultura aristocratica in Europa*, « *Europa delle Corti* », *Centro studi sulle società di antico regime, Biblioteca del Cinquecento*, 105, Roma, Bulzoni, 2003, Pontano n'est cité que deux fois, p. 188 pour le *De Principe* et p. 315 pour le *De Prudentia*. Il n'y a toujours aucune référence au *De Sermone* comme relevant de la littérature sur le comportement.

¹⁰ Certaines ont été traduites en italien, le *De Bello Neapolitano* en 1524, 1544, et 1590, le *De Liberalitate* et le *De Beneficentia* en 1551 et 1561, le *De Obædientia* en 1568, le *De Principe* en 1784, 1786 et 1787, et même en espagnol. L'on trouve en effet en 1516 un volume des *Opera Omnia* non traduit chez Nicolaus Montanyans, *legum doctor*, à Majorque, dans un inventaire du 20 août 1533 et chez Jacobus Carbonell, *iuris utriusque doctor*,

coïncide avec la grande fortune du *Courtisan* de Castiglione (1528), la date de parution du *Galateo* de Della Casa (1556), et peu avant la *Conversation Civile* de Guazzo (1574).

Pour citer quelques éloges, le plus beau est sans doute celui de Politien qui, dans une lettre du 8 mai 1493¹¹, le célèbre comme le seul à rivaliser avec Virgile pour la poésie épique,

sont mentionnées les œuvres en prose traduites en espagnol. L'Espagne, et en particulier le royaume d'Aragon, est un lieu où les œuvres de Pontano ont eu une grande diffusion : dès novembre 1493, par exemple, Miquel Abellar, notaire à Majorque, possède un *De Fortitudine*, et dans un inventaire d'août 1494, Ferrer Berard, *legum doctor*, déclare posséder un *De Aspiratione*, probablement traduit puisqu'il est nommé *de spiracione*. Or ceux-ci ont été publiés en 1482 pour l'ouvrage grammatical, et en 1490 pour l'autre. Les œuvres ont donc circulé assez rapidement. Nous avons trouvé ces catalogues dans la Bibliothèque Nationale de Madrid et la Bibliothèque Universitaire de Valence, reprise dans *Readers and Books in Majorque 1229-1550* vol. I, édition J.N. Hillgarth, éditions du CNRS, Paris, 1991. L'on trouve encore des œuvres de Pontano dans la bibliothèque de Sertorio Quattromani (1541-1603), homme de lettres calabrais qui, avec son testament, établit le catalogue de ses livres : à côté de Cicéron, d'Aristote et de Virgile, il possède un *De Bello Neapolitano et de Sermone*, dans l'édition Mayr de 1509 et un *De Rebus Cælestibus* dans l'édition de Florence de 1512 ; voir De Frede C., *I libri di un letterato calabrese del Cinquecento*, Quaderni dell'Accademia Pontaniana, Napoli, 1999, p. 96.

¹¹ Percopo E., « Una lettera inedita del Poliziano al Pontano », *AAP*, 1927, p. 1-11. Cette lettre est très importante et elle est si élogieuse que Pontano a dû la garder longtemps avec lui puisqu'elle est restée inédite, même si elle figure dans le *Vaticanus Capponianus* 235, recueil des lettres humanistes de la première moitié du XVI^e siècle, et qu'elle est inconnue des biographes de Pontano des XVII^e et XVIII^e siècles. Politien écrit en effet cette lettre en réponse à une lettre antérieure de Pontano (« *quæ mihi plurimum uoluptatis attulerunt* »), et précise qu'il a peur que la postérité ne le juge sévèrement de n'avoir jamais cité Pontano dans ses œuvres. Or, dit-il, quand il l'a vu à Florence lorsqu'il a accompagné le duc de Calabre, il l'a trouvé extrêmement sympathique (« *quam familiarem te mihi, quam iucundum præbuisse* »). Après s'être enthousiasmé sur ses activités de ministre, de diplomate, de philosophe, d'astrologue, de prosateur et de poète, il en vient à l'éloge de son œuvre littéraire et de son talent : « *Quis enim, Pontane, tam hospes, tam barbarus, qui te non ex ingenio, ex literis, ex fortuna cognouerit ? Qui porro tam inuidus, tam bonis omnibus inimicus, qui non amet, non predicet, non efferat, non admiretur ?* » : « Car qui, Pontano, est assez étranger, assez barbare, pour ne pas te connaître, d'après ton talent, tes écrits, ta fortune ? Et de plus, qui est assez envieux, assez ennemi de tous les hommes de bien, pour ne pas t'aimer, ne pas te célébrer, ne pas te porter aux nues, ne pas t'admirer ? ».

avec Horace pour la poésie lyrique, avec Catulle pour l'épigramme, et qui rajoute que dans ses traités il a fait le plus bel usage de la prose cicéronienne, comme forme, et qu'il est même supérieur à l'Arpinate car il a aussi écrit des dialogues et de la poésie.

Érasme aussi, dans le *Ciceronianus*¹² et dans ses lettres¹³, le célèbre comme grand savant, grand intellectuel, et surtout grand prosateur, le seul reproche qu'il lui fasse est de ne pas être assez bon chrétien !

« -Nosopon : *Certe Pontanum uno ore prædicant omnes, huic ciceronianæ dictionis palmæ tribuunt eruditorum centuriæ.*

-Buléphore : *Non sum uel tam ebes, uel tam inuidus, ut non fatear Pontanum multis egregiis ingenii dotibus uirum fuisse summum. Ac me quoque rapit placido quodam orationis lapsu, uerborum dulce quiddam resonantium amœno tinnitu demulcet aures, demum splendore quodam perstringit dignitas et maiestas orationis.*

-N. : *Quid igitur obstat quo minus illum fateare ciceronianum ?*

-B. : *Ex eo meo iudicio nihil illius laudi uel accesserit uel decesserit. [...] Certe ad istam legem quam tu nobis præscripseras, ciceronianus non erit, in cuius scriptis sexcentas uoces possem ostendere quæ nusquam sunt apud Ciceronem. Postremo uides quam infrequens sit in manibus Pontanus, uir extra controuersiam in literis inter præcipuos numerandus¹⁴ ».*

12 Érasme, *Dialogus cui titulus Ciceronianus siue de optime dicendi genere*, édition A. Gambaro, Brescia, La Scuola editrice, 1984.

13 Érasme, *Correspondance*, traduite et annotée sous la direction de Marie Delcourt, d'après le texte latin de l'*Opus Epistolarum* de P.S Allen, H.M Allen et H.W Garrod, Bruxelles 1974.

14 Érasme, *Ciceronianus*, 1984, p. 266 *sqq.* : « N : Bien sûr tous glorifient Pontano en cœur et lui attribuent la palme de l'expression cicéronienne parmi la centurie des érudits. B : Je ne suis pas si obtus ni si envieux pour ne pas avouer que Pontano était un très grand homme qui avait de nombreux dons de l'esprit exceptionnels. Et moi aussi il me ravit par le cours paisible, pour ainsi dire, de sa prose, une certaine douceur dans ses mots qui résonnent d'un tintement plein de charme, caresse mes oreilles, et la beauté imposante et majestueuse de son écriture me frappe par une sorte de splendeur. N : Qu'est-

Buléphore est ici la voix d'Érasme, et Nosopon, le malade, le pur cicéronien, comme tous les Italiens selon lui.

Dans la lettre 337 à Martin Dorp, (Anvers mai 1515), Pontano est appelé *lepidus et festiuus* ; dans la lettre 531 à Guillaume Budé (Anvers, 15 février 1517), il déclare Pontano meilleur poète que prosateur car c'est un « singe » de Cicéron, ce qu'il nuancera dans le *Ciceronianus* ; dans la lettre 1479 à Maio Hermann (Bâle fin septembre 1524), c'est la sonorité des mots de Pontano qu'il loue, même s'il lui préfère Virgile, au contraire de ce que font tous les Italiens.

La lettre d'Olivarius (Valladolid, 13 mars 1527) est une lettre très importante, car elle met en scène Castiglione, Navagero et Andrea comme défenseurs de Pontano contre Érasme lui-même et Thomas More, nous en reparlerons par la suite.

Enfin dans la lettre 1885 à François Vergara, (Bâle, 13 octobre 1527), où Érasme lance sa première critique directe contre le style des Italiens, disant qu'ils portent aux nues Pontano et méprisent Augustin et Jérôme, qui sont de vrais chrétiens : il ajoute qu'il ne méprise pas son savoir mais ne sait pas s'il est chrétien ou non.

Un peu plus tard Alessandro d'Alessandro dans ses *Dies Geniales* (1561) écrit, employant tout le vocabulaire que l'on trouve dans le *De Sermone* :

*« Accersebat plerumque nos in hortos amænissimos ubi
ædiculas habebat Iouianus Pontanus in nostra
Parthenope, uir memoria quidem nostra omnibus bonis
artibus omnique doctrina præditus. Cui præter ingenii
mansuetudinem quæ plurima in homine fuit, munditia
uerborum et compositus ille sermo ad omnem*

ce qui t'empêche alors d'avouer qu'il est cicéronien ? B : À mon avis, cela n'ajoutera ni ne retranchera rien de sa gloire. [...] Bien sûr selon la loi que tu nous avais mentionnée, il ne sera pas cicéronien, celui dont je pourrais montrer dans les écrits une quantité de (NdT., « six cents ») mots qui ne sont nulle part chez Cicéron. Enfin tu vois combien l'on a rarement entre les mains Pontano, un homme qu'en dehors de toute controverse l'on doit compter parmi les plus importants des hommes de lettres. »

ingenuitatem plurimum accessionis faciebant. [...] Detinebat demulcebatque nos uir ille fandi dulcissimus, egregia quadam et illustri oratione sermoneque perquam lepido et uenusto, toto plerumque die : tanta in eo comitas, tantusque lepos erat. Forte autem cum Natalis sui Diem Annuum, Decembrio mense, ut solebat, cum amicis celebrare uult, euenit ut et nos una cum reliquis mihi coniunctissimis primis ab eo tenebris acciti, apud eum conueniremus. Quo cum uenimus, benigne quidem et comiter accepti ad focum consedimus, festiuissimeque colloquiis noctis particulam cum mira suauitate traduximus. Cum interim Iouianum florenti quadam facundia et sermone quam castissimo de litterarum disciplinis disserentem animo serio et aure attenta exciperem ; quo sermone desito, cum iam mensas et cœnam instrui iuberet, cæterisque nimis tempestiuum cœnandi tempus esse uideret : “ Quin ergo”, inquit, “optimi iuuenes, dum cena apparatus, dumque obsonia esui matura fiunt, aliquid ex hoc ocio legamus”. Iussitque mox afferri sibi Suetonii Tranquillii Cæsarum uitas ¹⁵ ».

¹⁵ *Alexandri de Alexandro dies geniales*, Rome, ex officina Han, 1522, p. 1 : « Giovanni Pontano nous invitait souvent dans de délicieux jardins où il avait une petite maison dans notre Parthenope, cet homme qui parmi nos contemporains avait des dons pour tous les beaux arts et toute science. Outre la douceur de son caractère, qui était bien grande dans cet homme, l'élégance de son langage et la tenue de sa conversation en ajoutaient encore à tout son talent. [...] Cet homme à la parole si douce nous retenait et nous berçait par son discours vraiment remarquable et éclatant, par sa conversation pleine de grâce et de charme, la plupart du temps la journée entière, tant il y avait d'aménité, tant il y avait de grâce en lui. Or comme un jour du mois de décembre il voulait célébrer son anniversaire avec des amis, il nous fit venir aussi en début de soirée avec d'autres amis qui me sont très proches, et nous nous réunîmes chez lui. Arrivés là-bas, nous fûmes accueillis avec bienveillance et amabilité, nous nous assîmes près du feu, et nous passâmes une bonne partie de la nuit en discussions fort enjouées de façon extraordinairement agréable. Pendant ce temps-là nous écoutions l'esprit grave et l'oreille attentive Gioviano dissenter sur l'étude des lettres, avec son éloquence vraiment brillante et sa conversation des plus pures. Cette conversation terminée, il fit alors dresser la table et le dîner, mais comme il semblait à tout le monde qu'il était vraiment trop tôt pour se mettre à dîner, « allons dit-il, braves jeunes gens, pendant que l'on prépare le dîner et que l'on se hâte pour les plats que nous allons manger, lisons quelque chose

Paolo Giovio, qui dit l'avoir vu en 1503 à Naples, le nomme « *uir ad omne genus eloquentiæ natus* », puis un peu plus loin :

« *Mordax, uel eo quod non homines modo sibi notos, sed gentium et urbium quoque omnium mores acerba scribendi libertate perstringeret, sicuti ex uariis dialogis, Charonteque præsertim intemperanter ostendit [...] in pangendo carmine quam in texenda prosa cultior ac sublimior multis uidetur* »¹⁶.

Lilio Gregorio Giraldi le préfère encore à Politien :

« *At si cum Pontani heroicis conferatis [les Sylves de Politien], hunc Entellum, illum Dareta putetis, et, ut græce dicam, hunc μάχεσθαι, illum σκιαμαχεῖν*¹⁷ ».

On pourrait continuer ainsi, et voir qu'il est encore cité dans Jacopo Gaddi, l'une des premières histoires de la littérature latine, comme l'un des plus grands poètes :

pendant ce temps libre ». Et il se fit apporter sur l'heure les Vies des Césars de Suétone ».

¹⁶ *Elogia doctorum uirorum*, Anvers 1577, s. n., p. 101 : « Un homme né pour tous les genres d'éloquence. [...] Mordant, au point de frapper non seulement les hommes qu'il connaissait, mais aussi les mœurs de toutes les nations et de toutes les villes avec une écriture libre et acerbe, comme il l'a montré sans retenue dans ses divers dialogues, et surtout dans le *Charon* [...] beaucoup le trouvent plus travaillé et plus sublime quand il compose des vers que quand il écrit de la prose ».

¹⁷ Giraldi Gregorio Lilio, *De pætis nostrorum temporum*, Florence, Ph. Iunctæ heredes, 1561, p. 183, édition de Claudia Pandolfi avec traduction italienne *Due dialoghi sui poeti dei nostri tempi*, Corbo editore, 1999 : « Mais si vous leur comparez les vers héroïques de Pontano, vous penserez de l'un qu'il est un Entelle, de l'autre un Darès, et, pour le dire en grec, que l'un se bat contre un adversaire, l'autre contre les moulins ». Darès est un héros troyen invincible, tandis qu'Entelle est un vieux guerrier, autrefois puissant, mais que n'animent plus l'ardeur de la jeunesse ni l'amour de la gloire ; *Énéide*, V, 365-400 ; *σκιαμαχεῖν* se dit lorsqu'on se bat contre un adversaire fictif, ou bien lorsqu'on s'entraîne.

« *Cecinit canorus et doctus ut pæsim cum astrologia et philosophia coniugans, tribus ueluti Gratiis comitatus, elegantiarum et leporum nutricem Venerem sit complexus felicissime*¹⁸ »,

Ou encore dans le Fabricius¹⁹.

Ainsi cette œuvre semble avoir été bien connue, sans pour autant avoir été rééditée depuis l'édition de Bâle de 1556, ni traduite en son temps, sauf le *De Principe*, et le *De Bello Neapolitano*. À présent nous disposons des traités sur les vertus morales et du *De Sermone* en traduction italienne ainsi que des dialogues en traduction italienne et en traduction allemande. Dans une perspective plus moderne, l'impasse faite par les premières lectures de l'humanisme au XIX^e siècle semble pouvoir s'expliquer par le refus de considérer le royaume de Naples comme terreau favorisant l'essor d'une culture humaniste, liée selon eux au régime de la République, même oligarchique et dynastique comme à Florence.

1.2. Giovanni Pontano, un intellectuel dans le siècle

Giovanni Pontano est né à Spolète en Ombrie, le 7 mai 1429²⁰. Spolète est située dans les États du Pape, tout comme

¹⁸ *De scriptoribus non ecclesiasticis græcis, latinis, italicis*, Lyon, 1648 : « Il a chanté harmonieusement et savamment, de sorte qu'en alliant la poésie à l'astrologie et à la philosophie, comme accompagné des trois Grâces, il a embrassé avec beaucoup de bonheur Vénus, mère des élégances et du charme ».

¹⁹ *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis*, Hamburg, 1734, vol III, p. 310.

²⁰ L'article de Salvatore Monti, « Il problema dell'anno di nascita di Giovanni Pontano », *AAP*, ns, XII, 1962-1963, fixe de façon ferme la date de naissance de Pontano. En effet, les 3 dates les plus étayées par les biographes sont 1426, 1422 et 1429. On sait que Pontano est né le 7 mai d'après une lettre du 7 mai 1490 à Ferdinand d'Aragon dans laquelle il dit que c'est son anniversaire (voir E. Percopo, « Lettere di Giovanni Pontano a principi e amici », *AAP*, 1907, p. 1-86.). La chronologie de composition fait pencher en faveur de 1429, car il dit dans le prologue avoir 72 ans, et il fait allusion à des événements de 1501 : l'occupation partagée du Royaume de Naples entre les

Pérouse, où il part faire ses études comme élève de Guido Vannucci, nous dit-il dans le *De Sermone*, livre V. En 1447²¹, il décide d'entrer au service d'Alphonse d'Aragon, comme son oncle Lodovico, qui l'avait suivi au concile de Bâle en 1439, et non comme son autre oncle Tommaso, professeur à Florence, au service de Cosme de Médicis. Il le rencontre en Toscane près de Volterra, lorsque celui-ci était parti attaquer Florence alliée de la Papauté, soutien des Angevins et des grands féodaux napolitains. Il y rencontre Panormita, et suit l'armée de Naples jusqu'en octobre 1448. À son retour à Naples, il est engagé à la trésorerie royale. Là il fait des études scientifiques d'astrologie avec Lorenzo Buonincontri et suit les leçons de Georges de Trébizonde à l'Université et, entre 1447 et 1450, de Gregorio Tifernate qui lui apprend le grec. Il exerce une activité de chancellerie et de diplomatie : en 1450-1451, il est en ambassade à Venise avec Panormita, puis il devient le précepteur de Juan d'Aragon, neveu d'Alphonse, en 1460, puis d'Alphonse, duc de Calabre en 1462. À LA mort

Français et les Espagnols, scellée par l'accord de Grenade du 11 novembre 1500 entre Ferdinand le Catholique et Louis XII. Les Français occuperont les Abruzzes, la Toscane, l'Émilie, les Espagnols la Calabre, la Basilicate, le duché de Bari, la Terre d'Otrante, ce que décrit exactement Giovanni Pontano dans la préface du *De Sermone*. Or cet accord n'est rendu public que le 15 juin 1501 à Rome lorsque l'armée française y arrive. Les Espagnols occuperont le royaume sous la direction du Gran Capitan Gonsalvo de Cordoba sous prétexte d'aider le roi Frédéric, mais celui-ci fuit dès le 3 août pour Ischia, et le 4 les Espagnols entrent à Naples, ce qui n'était pas prévu par l'accord de Grenade. Cet épisode est mentionné dans le *De Sermone* V, II, 51.

²¹ Dans le *De Prudentia*, I, 56, Naples, 1508, Pontano rappelle la rencontre en ces termes : « *Namque ut scitis adolescentulus patria cedens propter civiles dissensiones, magna rei domesticæ iactura facta ob aduersariorum impotentiam, ad Alphonsum me in Etruriam contuli aduersus Florentinos bellum gerentem, et cum illo haud multo post Neapolim. In qua literis operam ita dedi ut annos natus uix quatuor et uiginti etiam inter senes eosque qui in literis consenuerant iudicaret excellere* » : « Car comme vous le savez, tout jeune, quittant ma patrie à cause des guerres civiles, et la fortune de ma famille totalement détruite par la férocité de nos adversaires, je me rendis en Toscane vers Alphonse qui menait une guerre contre Florence, et peu après j'allai à Naples avec lui. Là je me consacrai aux lettres : âgé de vingt-quatre ans à peine je fus jugé excellent au milieu de vieillards et de personnes qui avaient vieilli dans le commerce des lettres ». La biographie la plus récente de Pontano est celle de Carol Kidwell, *Pontano, Poet and Prime Minister*, Londres, 1991.

d'Alphonse le Magnanime, en 1458, il était devenu conseiller de Ferdinand, son fils, qui le nomme son secrétaire en 1466. Ces années restent des années de lutte pour les Aragonais, car Ferdinand, légitimé en 1444, n'est pas reconnu par le pape Calixte III, qui appelle René d'Anjou, « le bon roi René », comte de Provence, pour l'heure encore terre d'Empire, pour qu'il vienne reprendre le trône de Naples, et donc s'assurer un double appui. Pontano s'illustre comme soldat en participant à la bataille de Troia contre les Angevins en 1464, à la guerre contre les barons napolitains, ainsi qu'à la guerre de reconquête d'Otrante prise par les Turcs en 1481 et, entre 1482 et 1484, à la guerre de Ferrare contre Venise accusée d'encourager les efforts turcs sur les côtes des Pouilles. Il continue sa carrière d'homme politique en étant en 1474 président de la Chambre Royale de la Sommaria, une sorte de conseil des juges, et secrétaire d'Ippolita Sforza, épouse du duc de Calabre, grande humaniste elle aussi. À la mort de Panormita, en 1471, il prend la tête de l'Académie, et continue d'en animer les réunions. Cette même année Ferrante I^{er} lui accorde la citoyenneté napolitaine²², et c'est à partir de là qu'il cesse de s'appeler lui-même *Vmber*. Il exerce également des charges diplomatiques : en 1480, il est cosignataire avec Laurent le Magnifique de la paix entre Florence et Naples, avec cession de quelques villes frontalières ; en 1484, il doit négocier la paix avec Venise ; enfin en 1486, il prépare le traité de paix entre Ferdinand et Innocent VIII, traité où Ferdinand reconnaît que le Pape est son suzerain, car les barons ont préféré lui prêter l'hommage vassalique directement. Sa plus grande charge date de février 1487 : il est nommé « premier secrétaire royal », et toute l'Italie s'en réjouit car c'est un humaniste. L'ambassadeur à Naples de Laurent le Magnifique lui écrit même que le seul et plus grand atout napolitain est Pontano. Suit toute une période très troublée de recherche d'alliances, par mariages, hommages, accords avec les cousins espagnols. En 1492, il veut se retirer de la politique, ce qu'il fera après la défaite napolitaine de 1494 devant les armées de Charles VIII, à qui il est chargé de donner

²² Voir *Esecutoriali della cancelleria aragonese*, 1471-1475, vol. V, f. 48r° ; Bentley J. H., *Politics and Culture in Renaissance Naples*, Princeton, 1987, p. 127-134.

les clefs de la ville. Guichardin²³ ne le lui pardonne pas, le traitant de traître, d'autant plus qu'il a accueilli favorablement les Espagnols de Ferdinand le Catholique, venu défendre face à la France les possessions aragonaises de Naples. Pontano avait d'ailleurs toujours trouvé anormale la séparation de 1458, quand Alphonse le Magnanime avait donné Aragon et Sicile, ses possessions héréditaires à son frère Juan, et Naples, sa conquête, à son fils illégitime Ferdinand. Avant de se retirer, il est témoin de la signature par Ferrante II, fils d'Alphonse II, qui a abdiqué, d'un décret protégeant les Juifs, leur évitant de porter des signes ou d'être enfermés dans des ghettos. Il meurt en 1503, après avoir consacré ses dernières années à l'édition de ses œuvres, qu'il n'a pas pu voir terminée, notamment pour le *De Sermone*.

Ce qui caractérise tout d'abord l'œuvre de Pontano, c'est l'abondance et la variété de sa production littéraire²⁴. Il est la référence de la vie culturelle napolitaine ; l'Académie porte très vite son nom. Il laisse une œuvre poétique, uniquement latine, extraordinairement riche, et tout à fait éclectique. L'on y trouve des petites pièces très familières, écrites pour son fils, les *Neniae*, des épigrammes, un recueil de poèmes pour une jeune fille de Ferrare, *Stella*, *Eridanus*, des *Tumuli*, un *Hendecasyllaborum libri*, des poèmes astrologiques, comme l'*Urania*, son œuvre favorite, les *Meteora*, un recueil *Hortus hesperidum*, et un long poème pour Parthenope, à la gloire de Naples, la *Lepidina*. Son œuvre théorique touche quant à elle tous les domaines de la morale : en 1481 paraît le *De Aspiratione*, sur les problèmes de l'orthographe latine, qui date de 1462. En 1490, paraissent le *De Principe*, dédié à Alphonse prince de Calabre et faisant aussi l'éloge de son grand-père Alphonse le Magnanime, datant de 1468, le *De Obœdientia*, écrit entre 1464 et 1470 et le *De Fortitudine*, daté de 1480. En

²³ *Storia d'Italia*, II, 3. En fait, Pontano est le personnage le plus éminent du Royaume qui est resté à Naples. Sa fidélité aux Aragonais et son rejet des Français le poussent à soutenir les Espagnols. Guichardin est là injuste. Voir Liliana Monti Sabia, *Un profilo moderno e due Vitæ antiche di Giovanni Pontano*, Quaderni dell'Accademia Pontaniana n° 25, Naples, 1998, p. 22.

²⁴ Sbordone S, *Saggio di Bibliografia delle Opere di Giovanni Pontano*, Napoli, 1982.

1491 paraissent trois dialogues : le *Charon*, contre les religieux²⁵ et les grammairiens, qui date de 1458 ; l'*Asinus*, qui se passe dans une taverne le 10 août 1486 à Rome ; l'*Antonius*, satire ménippée en hommage à Panormita, qui date de 1482. En 1498 paraissent cinq traités sur les vertus sociales, qu'il dit avoir finis avant le *De Fortitudine* et le *De Obædentia* : les *De Liberalitate*, *De Beneficentia*, *De Magnificentia*, *De Splendore*, et *De Coniuventia*. Les *De Fortuna* et *De Prudentia*, publiés en 1506 et 1508, ont été composés entre 1498 et 1499, ainsi que le *De Magnanimitate*, publié en 1508. le *De Bello Neapolitano*, date aussi de 1499 et a été publié en 1509 à la suite du *De Sermone* dont c'est l'édition *princeps*. Enfin le dialogue *Actius*, qui est une histoire de la rhétorique et de la poétique, et le dialogue *Ægidius*, philosophique et religieux, datent de 1501 et ont été publiés en 1507. le *De Immanitate* est daté de 1500 et a été publié en 1512²⁶. Quant au *De Sermone*, la date d'écriture est vraiment problématique. En effet, la distance entre le moment de l'énonciation et de l'énoncé introduit une distorsion qui nous paraît très importante pour savoir quel est le ton des traités : regret ou propédeutique sur le modèle précédent ? Dans le *Courtisan* de Castiglione, par exemple, le narrateur situe le dialogue au cours des soirées de la Cour d'Urbino, proposée comme modèle, et faisant l'objet d'une évocation nostalgique comme d'un âge d'or de la cour de bon

²⁵ La partie satirique contre les religieux a eu une grande fortune, puisque Rabelais évoque encore Pontano et son horreur des cloches professée dans ce dialogue : *Gargantua*, chapitre XIX, « la harangue de maistre Janotus de Bragmardo faite à Gargantua pour recouvrer les cloches » (*Œuvres Complètes*, édition de Lyon, Pierre de Tours, 1548, Garnier frères, Paris, 1962, vol I, p. 75) : « un quidam latinisateur, demourant près l'Hostel Dieu, dist une foy, allegant l'autorité d'ung Taponnus – je faulx : c'estoit Pontanus, poete seculier – qu'il desiroit qu'elles feussent de plume et le batail feust d'une queue de renard, pource qu'elles luy engendroient la chronique aux tripes du cerveau quand il composoit ses vers carminiformes ». En réalité ces propos ne sont pas de Pontano, qui fait dire à Charon : « [*campanæ*] *quarum non modo sonitum, uerum etiam nomen ipsum odi. Nam qui pati eas homines possint sane quam miror* » : « [les cloches] dont je hais non seulement le bruit, mais aussi le nom même. Car je trouve absolument étonnant qu'il y ait des hommes pour les supporter » (*Charon*, éd. Munich, 1984, p. 92).

²⁶ Cette chronologie est fondée sur les éditions modernes des œuvres en prose de Pontano que l'on doit à Francesco Tateo et Liliana Monti Sabia. Voir les références dans la bibliographie.

ton. De plus la distance peut aussi expliquer une certaine perte d'intérêt pour des textes théoriques qui sentaient peut-être trop les idées de la génération précédente.

Il faut ajouter un *Commentum Sententiæ Ptolemæi cum expositionibus*, un *De rebus cœlestibus* et un *Liber de Luna imperfectus*, indique l'édition princeps.

Ainsi donc l'on voit la grande variété de cette production, d'un homme à la fois poète reconnu et moraliste, non grand philosophe certes, mais il le reconnaît : « *Itaque me audientes non philosophum audietis* » écrit-il dans la préface du *De Prudentia*.

Néanmoins, toutes ces années passées au service de la monarchie aragonaise, presque en un seul lieu – quand Cosme de Médicis veut qu'il vienne enseigner à Florence en 1450, il refuse ; quand il doit aller enseigner à Pérouse en 1465, c'est Pie II qui ne veut pas le laisser partir – ont fini par établir un lien très étroit entre son activité civile et sa production littéraire, entre ses motifs esthétiques et éthiques et l'horizon d'attente d'un public bien particulier. Sans faire de déterminisme social trop poussé et stérile, on peut noter que son œuvre se fait l'écho de l'idéologie de cour, de l'implantation féodale de la haute société napolitaine, et de la conscience d'être un intellectuel au sens le plus complet du terme, qui s'occupe de la vie politique et ne se réfugie pas dans la vie contemplative. Il prône donc l'anti-courtisanerie, la fidélité au Prince, en la fonction de conseiller. Il est un formidable « étudiant » de l'homme et de son idéal, cultivé en tous les domaines, affaires, sciences, jeux, et son optimisme dynamique le porte à viser tant le pouvoir terrestre que la conquête du monde par l'intelligence et la culture.

Cet idéal éthique est donc double et s'incarne dans la figure du sage (qui ne vit pas dans la contemplation mais affronte la vie) et dans la conquête par l'homme (guidé par un idéal aristocratique et héroïque) de la *magnanimitas*. Pontano ne cache pas qu'il qu'il l'emprunte à l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote. Mais il tend à transformer le discours sur la vertu comme fin de l'action morale en une considération des difficultés où se trouve l'action humaine et donc de la difficulté

de l'acquisition de la vertu pour qui a une charge publique. la vertu n'est pas une valeur autonome, elle est un art que l'homme acquiert à travers la culture ; la norme de l'action n'existe pas en soi. Or, si Pontano insiste sur les motifs de la *liberalitas*, en faisant une distinction à la fois sociale et intellectuelle, c'est qu'il y a une tension permanente entre la volonté d'universaliser les vertus qu'il prône, et la nécessité avouée d'un niveau social élevé pour les atteindre, car c'est à la fois une tâche difficile et une acquisition culturelle et il faut avoir les moyens de la culture. L'humanisme de Cour qui se mettra en place à l'extrême fin du XV^e siècle ne sera pas étranger à cette tradition courtoise, mais toute la période d'humanisme civil qui précède tend à la mettre de côté. Il suffit de penser à la critique de Poggio contre la noblesse²⁷. Pontano,

²⁷ Poggio, *De Nobilitate*, édition de 1657, adressé à Marino Caracciolo, prince d'Avellino, p. 8 : « *Neapolitani, qui præ cæteris nobilitatem præ se ferunt, ea in desidia atque ignavia collocare uidentur ; nulli enim præterquam inertii ocio intenti sedendo atque oscitando ex suis possessionibus uitam degunt. Nefas est nobili re rustica, aut suis rationibus cognoscendis operam dare. Sedentes in atrijs aut equitando tempus terunt. Etiam si improbi absurdique fuerint, dummodo priscis domibus orti, se nobiles profitentur, mercaturam, ut rem turpissimam uilissimamque exhorrent, adeo fastu nobilitatis tumentes, ut, quantumuis egenus atque inops, fame potius interiret quam filiam uel opulentissimo mercatori matrimonio collocaret ; mauultque furtis et latrocinio quam honesto quaestui uacare. Scio uirum quemdam equestris ordinis genere atque opibus præclarum, qui aliquando, ut Patrem familias decet, uina ex uariis prædiis collecta simul uendere esset solitus, mercatorem uelut infamem habitum, filiam, etiam grandi dote uix nuptui dare potuisse ; adeo mercaturæ nomen apud ignauos ac inertes turpe atque obscenum putatur » : « les Napolitains, qui font montre de leur noblesse avant tout, semblent la placer dans l'inactivité et la paresse ; on ne trouve personne en effet qui ne soit inactif et absorbé par son loisir prolongé et ils passent leur vie à bailler grâce à leurs propriétés. Il est interdit de se consacrer à la noble activité des champs ou à prendre connaissance de ses propres affaires. Ils passent le temps assis dans des salles à manger où à faire du cheval. Même s'ils sont malhonnêtes et absurdes, pourvu qu'ils soient nés d'anciennes maisons, ils se disent nobles et ont en horreur le commerce, comme l'activité la plus honteuse et la plus vile, et ils sont tellement boursoufflés d'orgueil de leur noblesse que, bien que pauvre et dans le besoin, un homme mourrait plutôt de faim que de donner sa fille en mariage au plus riche des marchands ; et il préfère se consacrer aux vols et au brigandage qu'à un honnête métier. Je connais un homme, un chevalier, très célèbre pour son luxe, qui parfois, comme il convient au chef de famille, avait l'habitude de vendre en lot les vins qu'il avait produits de ses diverses propriétés ; considéré comme un*

par son adaptation dans le sens humaniste, puisque chez lui la notion d'*humanitas* est essentielle, de l'enseignement courtois, en rajoutant à l'*Éthique à Nicomaque* le *De Officiis*, semble en ces années 1450-1490 un peu décalé, à la fois frileusement passéiste, et résolument en avance sur ce qui va être l'évolution de l'Histoire.

Il s'agit donc d'une éthique particulière, à la fois humaniste, civile et courtoise, qui s'épanouira chez un Castiglione, son « héritier » le plus direct, ce pour quoi peut-être l'historiographie humaniste ne s'est que peu penchée sur Pontano et l'humanisme napolitain en général. Ces considérations sont très importantes pour l'éthique du *De Sermone*, car elles aident à comprendre quel homme veut former ce traité prescriptif : non le Courtisan, car il y a un mépris de la Cour ; non le Sage, car il s'agit d'un homme qui ne vit pas dans la contemplation ; non le parfait marchand, car il y a une éthique de la gratuité, et Pontano se moque des valeurs de ces marchands, hypocrites le plus souvent selon lui. Le *uir facetus* est d'une autre essence, loin de la Cour, loin du *studio* même, loin du négoce, il se déploie dans un cadre plus réduit, un lieu de convivialité et de liberté. En témoignent les dialogues de Pontano où le moment de l'*otium literatum* est évoqué comme occupé à des discussions comme celles des *Tusculanes* cicéroniennes, sous la direction de Panormita, puis de Pontano lui-même, sorte de maître de cérémonies.

2 GIOVANNI PONTANO ET LE *DE SERMONE*

2.1 le texte et sa publication

Il n'existe qu'un seul manuscrit autographe du *De Sermone* : il se trouve à la Bibliothèque Palatine de Vienne, sous le numéro 3413. Il contient le *De Bello Neapolitano*, le *De Sermone*, le *De Magnanimitate liber primus*, *Tria exemplaria carminis*

infâme marchand, il eut du mal à marier sa fille, malgré sa dot importante ; tellement le nom de commerce chez ces paresseux et ces inactifs est considéré comme honteux et obscène ».

hexametrici in laudem Coryli, le *De Prudentia*, et le *De Magnanimitate* ces deux derniers recopiés par Summonte. La seule date mentionnée est 1502, à la fin du *De Sermone* (f. 242 r° en marge des deux derniers paragraphes).

De plus, dans une lettre à Battista Spagnoli du 1^{er} juin 1499, il écrit : « *de pæticis numeris deque historia dialogus, de magnanimitate liber, de stellis uolumen abunde magnum est mihi in manibus ; item de fortuna ; quibus absoluendis, uel purgandis potius, do operam ; quorum post iudex ipse futurus es*²⁸ », faisant allusion au dialogue *Actius*, au *De Magnanimitate*, au *Liber de stellis* et au *De Fortuna*. Il ne parle pas d'un éventuel *De Sermone*. À cette date le *De Sermone* n'est sûrement pas même commencé, puisque dans cette lettre il énumère les œuvres qu'il va envoyer à Spagnoli pour honorer Francesco Gonzaga, marquis de Mantoue. Le *De Sermone* est cependant nécessairement commencé après l'achèvement de l'*Actius*, puisqu'en IV, III, 20, il y fait allusion, en employant le mot *alliteratio*, création de ce dialogue.

Certaines données historiques permettent aussi de dater plus précisément la composition du *De Sermone* :

- La préface, nous l'avons vu, fait allusion aux événements de 1501.
- En III, 17, 9, la descente de Charles VIII en Italie en 1494 est rappelée comme un événement passé, même si c'est un passé récent, « *paucis ante annis* ».
- En V, 2, 51, Louis d'Orléans, qui lui a succédé comme Louis XII le 7 avril 1498, est évoqué comme roi de France lorsqu'il descend à la conquête de Naples dans l'été 1501. Le départ de Frédéric d'Aragon pour Ischia puis pour la France a eu lieu le 3, puis le 6 septembre 1501.
- Dans le livre VI, il évoque deux fois la mort de Pietro Compatri, qui eut lieu le 17 novembre 1501 : en VI, 4,

²⁸ E. Percopo, « Lettere di Giovanni Pontano a principi e amici », *AAP*, 1927, p. 1-86 ; « j'ai en mains un dialogue sur les rythmes poétiques et sur l'histoire, un livre sur la magnanimité, un volume très important sur les étoiles ; j'ai aussi un livre sur la fortune ; je suis en train de les achever, ou plutôt de les corriger ; ensuite, tu en seras le juge ».

20, où en marge il y a écrit « *nuper* » de la main de Pontano, et en VI, 4, 37. le livre VI n'est donc pas écrit avant le 17 novembre 1501, et il est achevé en 1502, date mentionnée à la fin.

- En IV, 3, 36 et en IV, 10, 5, Pontano mentionne Compatre mais ne parle pas de sa mort ; il le présente vieux, avec lui-même et Marino Tomacelli. Sa grande affection pour Compatre l'aurait fait évoquer la mort d'un ami très cher à ce moment-là.

Ainsi donc l'on peut dater les livres I à IV entre l'été 1501 et le 17 novembre de la même année, les livres V et VI entre cette date et 1502.

Dès 1502, Pontano envoie lui-même à Alde Manuce pour qu'il les publie la plupart de ses œuvres poétiques. le manuscrit de Vienne est un manuscrit autographe, mais on y trouve des indications de la main de Summonte telles que « *la tonsa più grande se bisogna* » ou des titres en onciales donnés au début du livre I avec la mention « *Pontani manu scripta* », et l'on sait que depuis 1500 Pontano s'était consacré à la publication de son œuvre avec l'aide de Summonte et de Sannazaro. À sa mort, en 1503, ses deux élèves, continuèrent l'entreprise de publication, Summonte récupéra les manuscrits qui étaient à l'Académie pour les confier au couvent des Dominicains de Naples ; puis, avec l'aide de Sannazaro, revenu de son exil en France pour sa fidélité aux Aragon, en 1504, il persuada la fille de Pontano de confier les manuscrits restants à Jacopo Mantovano, de ce même couvent, à qui est dédié le *De Sermone*. Les ayant tous rassemblés, Summonte procéda à l'édition chez Mayr, à Naples, entre 1504 et 1512, de façon assez fidèle, « *et finalmente omnia tentemus antequam ad emendationem ueniamus* », écrit-il dans une lettre à Angelo Colocci en 1519²⁹. L'édition *princeps* voit le jour en 1509, elle contient le *De Sermone*, suivi du *De Bello Neapolitano*.

²⁹ E. Percopo, « Una lettera pontaniana inedita di Pietro Summonte a Angelo Colocci », *AAP*, Naples, 1900, p. 107.

Liliana Monti Sabia³⁰ a montré la part d'intervention de Summonte dans les œuvres de Pontano et notamment du point de vue onomastique. Tout d'abord Summonte, au nom de la *uerborum proprietas*, extirpe le plus possible les néologismes, les formes non classiques, et les diminutifs, mais il choisit également les formes les plus conformes à la *latina dictio* : *obtestor* pour *optestor* donné par Pontano, *Vergilius* au lieu de *Virgilius*, etc. Il opère aussi des mutations onomastiques qui ne sont pas sans conséquences dans l'économie du texte :

- Le dédicataire de l'ouvrage n'est pas Jacopo Mantovano. En effet le titre général de l'ouvrage est de la main de Summonte, et il est adressé à ce dernier. Or, dans le prologue du livre I, Pontano parle de dédier chaque livre à un homme de lettres, et clairement sous le nom de Mantovano, récrit par Summonte dans le corps du texte, on lit Marcantonio Sabellico, bibliothécaire de la Marcienne à Venise. Pour harmoniser, et puisqu'il avait donné son nom dans le titre général, Summonte en a alors fait le seul dédicataire nommé dans tout le *De Sermone* : les autres livres n'ont en effet pas de prologue, la mort ayant empêché Pontano de le faire. C'est pourquoi aussi dans la dernière page du livre, au f. 242 r°, il n'y a pas de récipiendaire : « *Tu uero [...] sic habeto...* » écrit Pontano, sans mettre de nom propre. Avait-il l'intention de revoir son ouvrage en donnant un titre général dédié à quelqu'un, qui aurait alors été nommé ici, et d'écrire les prologues manquants en les dédiant à d'autres personnes comme annoncé ? la seule certitude reste celle de la falsification totale de Summonte à propos de Mantovano, qui n'apparaît nullement dans le texte original, et de Sabellico qui disparaît.

³⁰ Monti Sabia L., « La mano di Pietro Summonte nelle edizioni postume di Giovanni Pontano », in *AAP*, ns 34, Napoli, 1986, p. 191-204 ; Monti Sabia L., « Manipolazioni onomastiche del Summonte in testi Pontaniani », in *Rinascimento meridionale e altri studi, in onore di Mario Santoro*, Napoli, 1987, p. 293-320.

- Angelo Colocci apparaît quatre fois dans la *princeps*, alors que Pontano n'en fait qu'une mention, en VI, 2. En II, 13, en IV, 3 et en IV, 11 il s'agissait de Marino Tomacelli. En cela Summonte voulait rétablir un équilibre, puisque Tomacelli était cité 6 fois et Colocci une seule fois, alors que pour sa génération, celle suivant celle de Pontano, c'est Colocci le protecteur des humanistes. Mais ce faisant Summonte prive Tomacelli de certaines caractéristiques et prête à Colocci, évêque de Iesi, des attitudes familières plutôt en désaccord avec la grandeur du personnage.
- Francesco Poderico et son fils Alberico ne sont pas nommés dans l'autographe, alors qu'ils apparaissent l'un deux fois (IV, 6 et VI, 4) et l'autre une fois comme témoin muet d'une scène (IV, 10) dans la *princeps*. Or, dans les deux cas, c'est Errico Poderico, son plus vieil ami avec Tomacelli, que Pontano fait apparaître, et non son fils Francesco, et le témoin de la scène est Gerolamo Carbone. Summonte a dû penser que nommer Errico Poderico quatre fois était excessif, et a préféré lui substituer son fils, bailleur de fonds pour les éditions de Pontano.
- En V, 2 la *princeps* cite Antonio Galateo, alors que dans l'autographe, c'est d'Antonio Panormita qu'il s'agit, ce qui s'accorde mieux avec le ton de la facétie sur un boiteux en train de courir et convient plus à un esprit caustique qu'à un homme présenté par ailleurs (I, 30) comme exemple d'*humanitas*.
- En V, 2 Francesco Pucci est substitué à Pietro Compatre ; or dans l'autographe Compatre était cité 6 fois, tout comme Tomacelli. Ce sont ses deux meilleurs amis, et ils sont cités autant de fois dans l'autographe.
- À propos de lui-même aussi Summonte effectue des substitutions. Dans la *princeps*, il apparaît trois fois :

en IV, 3, où il est dit « *festiuissimus* » ; en IV, 6, et en VI, 2, où il est protagoniste de trois épisodes consécutifs, et est qualifié de « *præter summam literarum cognitionem summe etiam iucundus est et comis* ». Or, dans l'autographe, il n'apparaît que la première fois, en IV, 3. la deuxième fois, il s'agit de Compatre, et la troisième de Francesco Pucci. Les raisons de tels changements sont évidentes : Summonte a vécu longtemps avec Pontano, il l'aide à recopier tous ses manuscrits en vue de la publication et, s'il est un des protagonistes des dialogues *Actius* et *Ægidius*, il ne fait jamais l'objet de jugements flatteurs et élogieux, au contraire de certains de sa génération, comme Pardo ou Galateo. Il se taille ainsi une part de gloire plus grande que la seule mention en IV, 3.

- Sannazaro, qui était le protagoniste d'une facétie en VI, 4, 16, disparaît au profit de Panormita, ce qui permet de situer la facétie dans un passé relativement lointain et donc que la substitution passe inaperçue chez les contemporains. En revanche, pour ne pas effacer Sannazaro totalement, Summonte lui fait prendre la place de Tristano Caracciolo en VI, 4, 25, comme protagoniste d'une facétie assez moqueuse. Effectivement cela ne dépare pas dans son caractère, mais va beaucoup mieux à Caracciolo, auteur d'un *De cuius uanitate in loquendo*, puisqu'il s'agit d'une réplique ironique à propos d'un verbeux, et qu'en IV, 10, où Caracciolo est cité sans modification, il fait une réplique à un homme qui ne sait pas contenir ses paroles.
- Suardino Sardo, le Bergamasque, qui fut l'intermédiaire entre Pontano et Alde pour la publication de ses œuvres, déjà cité en VI, 2, apparaît en VI, 4 comme protagoniste de deux facéties, que l'autographe de Pontano attribuait à un *familiaris noster* dont le nom est illisible sous les traits de

Summonte, mais pour lequel Liliana Monto Sabia nous a proposé Giovanni Musefilo.

2.2 Vue d'ensemble de l'ouvrage

2.2.1 UNE DIVERSITÉ APPARENTE

Comme Pontano lui-même l'annonce dans le prologue, les six livres de l'ouvrage ont des sujets multiples, mais tous ont en commun de s'intéresser aux vices et aux vertus du langage quotidien, non pas poétique ni oratoire :

« ad scribendas eas siue uirtutes siue uicia quæ in sermone uersantur ; non autem aut oratorio aut pœtico sed qui ad relaxationem animorum pertinet atque ad eas quæ facetiæ dicuntur, id est ad ciuilem quamdam urbanamque consuetudinem domesticosque conuentus hominum inter ipsos, non utilitatis tantum gratia conuenientium, sed iucunditatis refocillationisque a labore et molestiis. Diuisimus autem peruestigationem eam in plures libros³¹ ».

Cette profession de foi va être constamment réaffirmée tout au long de *De Sermone*, et nous place sous le signe d'une littérature prescriptive. Elle va donner lieu à des descriptions de caractères, qui sont autant de morceaux de bravoure stylistique, de recherche étymologique, et d'adéquation entre les mots et ce qu'ils expriment. Ainsi se mettra en place une réelle taxinomie, par espèces et genres, qualités et disposition naturelle, bon ou mauvais usage de la parole.

³¹ *De Sermone*, prologue, 2-3 : « à écrire sur les vertus et les vices que l'on trouve d'ordinaire dans la conversation ; non dans les discours ou dans la poésie, mais dans ce qui s'attache au délassement des esprits et à ce que l'on appelle les bons mots c'est-à-dire à une certaine pratique civile et urbaine, et aux réunions privées des hommes entre eux, non tant pour l'utilité des gens qui se réunissent que pour leur plaisir et leur réconfort après la peine et les soucis .J'ai donc divisé cette enquête minutieuse en plusieurs livres ».

Les livres sont assez bien définis. le livre I est une galerie de caractères, sur les hommes en société, et leur usage de la parole, par excès ou par défaut, qui sert à établir un idéal de juste milieu, incarné dans le *delectus*, le discernement, et la mise en place des notions proches de l'idéal humain qu'il veut faire apparaître. le livre II est tout entier consacré à la sincérité et à la vantardise, dans tous ses genres. le livre III est le seul consacré à la facétie, toujours située entre les extrêmes. le livre IV expose quel est l'art de cette facétie et comment le pratiquer. le livre V est la définition de la vertu de l'homme idéal, et le livre VI la description de cet homme idéal ainsi formé. Nous ne sommes pas loin du *formar con parole* le courtisan idéal de Castiglione.

Le *De Sermone* a cependant une unité, celle de la recherche d'une vertu comprenant toutes celles qui concernent la bonne tenue de l'homme en société. Car si le problème est traité par l'usage de la parole, c'est celui du comportement qui est le plus important pour Pontano. C'est pourquoi le traité est aussi très descriptif et pittoresque, dans la veine des dialogues. Tout au long du *De Sermone*, l'on découvre l'amour de l'auteur pour les anecdotes ainsi qu'un panorama de la société *quattrocentesca* : rois, *condottieri*, humanistes, paysans, papes, prêtres sont représentés. Les réunions de l'Académie, avec tous ses membres et la cour des Espagnols de Naples y sont aussi évoquées.

Mais toutes ces définitions et ces illustrations ne servent qu'à mieux cerner l'idéal qu'il propose, celui de l'*homo facetus*, et de son *habitus*, la *facetudo*, mot qu'il forge après des hésitations entre *facetitas* et *faceties*, I, 12. Il préfère *facetudo* car il suit le modèle cicéronien de *beatitas et beatitudo* utilisé dans le *De Natura Deorum* pour traduire *εὐδαιμονία*, et aussi parce qu'il trouve ce mot plus « latin », s'inspirant d'Aulu-Gelle, XVII, 2, 19. Quant à son étymologie *facetus/facetudo*, elle vient probablement du commentaire de Donat sur Térence,

« *facete, facetus est, qui facit uerbis quod uult ; lepide lepidus qui politus est ut “ λειπίς”³² ».*

2.2.2 UN OUVRAGE À LA FOIS D'ÉTHIQUE ET D'ESTHÉTIQUE

Le prologue du *De Sermone* insiste bien sur les conditions d'écriture : c'est la guerre, Pontano est retiré de la vie politique, ses amis sont morts ; bientôt la monarchie aragonaise d'Italie, dont il a été un des plus fervents soutiens, va définitivement disparaître. Or dès le prologue, il écrit :

« *Neque enim te ad complorationem inuitamus sed ad risum atque festiuitatem, neque nos ipsos a dolore auertimus, quo te ipsum reliquosque inuitemus ad lacrimas, sed ut sciatis nos neque consolatione etiam in summis erumnis indigere et ut uos ipsos intelligatis Italicis a uastationibus contemplandis a me auerti³³».*

Il entre sans aucun doute dans ce propos tout le motif traditionnel de la distraction en période troublée, qui va des dialogues de Platon au *Decameron* en passant par les *Tusculanes*, mais il y a peut-être aussi une conception de l'intellectuel. le lettré doit reposer l'homme des peines quotidiennes. la *recreatio* est complémentaire de l'*actio*. Ici il s'agit de traiter la parole dans le *sermo quotidianus, urbanus, facetus*, dans le cadre d'une société élégante, antidote aux soucis quotidiens, et non d'une recherche de la solitude, de l'*otium literatum* comme une fuite.

Parallèlement à cela il y a une recherche du *sermo quotidianus*, une vraie esthétique, avec une mise en place d'un type de discours, de tous ses attributs et ses modalités, de tous

³² Voir Maltby R., *A Lexicon of Ancient Latin Etymologies*, Leeds, 1991, p. 334 ; Donat, *Ter., Eun.* 427.

³³ *De Sermone*, prologue : « car ce n'est pas à te plaindre que je t'invite, mais à rire et à te réjouir, et je ne me suis pas détourné moi-même du malheur pour t'inviter, toi et tous les autres, à pleurer, mais pour que vous sachiez que je ne manque pas de consolation même dans les plus grandes épreuves et que vous compreniez que je vous détourne de la vision de l'Italie dévastée ».

ses domaines d'application. la théorie du comique notamment sera exposée au livre III.

Ainsi donc c'est bien un ouvrage d'esthétique du *sermo quotidianus* et aussi d'éthique, dans la définition d'un idéal d'une perfection esthétique liée à la psychologie de la sociabilité et de la bonne compagnie. la recherche constante de la vertu, de l'*habitus* qui procède aux divers comportements humains, et son corrélat linguistique, la recherche du substantif, vont bien dans ce sens. Bien parler est la manifestation d'un caractère qui sait s'adapter au groupe dont les habitudes doivent servir de norme. Dans le *De Sermone*, les mots *natura*, *habitus*, *usus* et *consuetudo* vont sans cesse de pair, et l'on trouve de nombreuses fois des expressions telles que « *quod ita quidem sint a natura instituti atque ab assuetudine confirmati et moribus*³⁴ » ou encore « *ab habitu ac consuetudine suoque ab instituto*³⁵ ».

2.3 Un idéal du juste milieu

2.3.1 UNE ŒUVRE DE MORALISTE

Pontano a voulu avant tout consacrer son œuvre en prose à l'étude des sciences morales. Dans le prologue du *De Immanitate*, il écrit :

« *Nos uero etsi de Deo prima, ut dici solet, fronte minima scribimus, tamen de moribus scribentem hominum, Deo de ipso scribimus*³⁶ ».

Il ne faut pas voir là la réduction de la religion à la morale, mais bien l'élévation de la morale à la religion. C'est-à-dire que

³⁴ I, 18 : « parce qu'ils sont mais parce qu'ils sont ainsi faits par nature et que leur pratique et leur comportement les confortent ».

³⁵ II, 2 : « par disposition naturelle, habitude et usage ».

³⁶ « Mais même si, en apparence, comme l'on dit, je n'ai rien écrit sur Dieu, en écrivant sur les mœurs des hommes cependant, j'ai écrit sur Dieu lui-même ».

la recherche des idéaux humains et de leurs normes ne seront pas sous le signe du Bien chrétien, mais bien dans l'acte de l'esprit humain qui acquiert une nouvelle conscience de soi et de la condition humaine, et se retourne vers un classicisme perdu, où cela était, de l'avis des humanistes, réalité. C'est ainsi que le dialogue avec les Anciens est un dialogue fécond et surtout immédiat, tout aussi évident qu'avec un quelconque vivant. Aussi la citation en acquiert-elle un statut particulier. la position par rapport à Aristote et Cicéron, par exemple, sera de concordance, et non de dépendance : ce qui intéresse Pontano dans Aristote, c'est d'y retrouver la pérennité des normes morales. la discussion avec eux provoque une maturation et un anoblissement des réflexions personnelles, sans exclure le regard critique parfois, ainsi sur les Stoïciens, qu'il accuse dans le *De Sermone* de vantardise, eux qui sont de grands dissimulateurs, tel Publius Egnatius, « *quo maiorem sibi fidem, in accusandis tum ciuibus aliis tum etiam senatoribus, compararet*³⁷ ».

Sa culture est vaste, mais sans pédantisme, ce que Castiglione appellera l'affectation et qu'il bannira pour le courtisan ; il ne cesse de critiquer le jargon, les grammairiens, comme dans les dialogues *Antonius* et *Charon*³⁸. Dans le *De Sermone*, c'est Lorenzo Valla³⁹ qui est donné en exemple de l'esprit querelleur, chicaneur, procédurier. L'Académie n'est pas une école d'érudition, le goût de la culture pour la culture est une attitude supérieure de l'esprit, qui se réalise dans l'étude des mœurs, des pensées, dans tous les aspects de la *uarietas* humaine, pour y trouver l'équilibre, l'*humanitas*. De cette *humanitas* naît une perfection idéale qui irrigue tous les champs d'application de l'activité humaine, d'où les sujets traités par Pontano, l'obéissance, le courage, la magnanimité, la prudence, les usages de l'argent, ce qu'il rappelle :

³⁷ *De Sermone*, II, 17 : « pour se procurer plus de crédit, en accusant tantôt les autres citoyens, tantôt même les sénateurs ».

³⁸ Sur ces deux dialogues, voir Francesco Tateo, *L'Umanesimo etico di Giovanni Pontano*, Lecce, 1972.

³⁹ *De Sermone*, I, 18.

« *Cum igitur de fortitudine disseruerimus deque uirtutibus iis quæ in pecunia uersantur, quæ quidem plures sunt ac diuersæ, itemque de magnanimitate, prudentia deque fortuna ei contraria, tentemus [...] de iis item uirtutibus præcepta tradere quæ in uerbis uersantur quotidianoque in sermone*⁴⁰ ».

La vertu n'est ainsi pas une valeur en soi, c'est un faisceau d'éléments qui convergent sous l'effet de la raison et de l'éducation vers le juste milieu, où l'esthétique et l'éthique se rejoignent. L'idéal humain est bien sur terre, inséparable de la vertu, « *ac primum quidem dicere nequaquam uerear ut ab homine humanitatem, sic a uiro uirtutem*⁴¹ », écrit-il dans le *præmium* du livre II du *De Prudentia*.

Tout cela va de pair avec une société où la parole est *recreatio*. Ainsi l'idéal sera la *magnanimitas* dans le domaine de la vie active, dans le *negotium*, c'est-à-dire la politique, la conduite de l'État, entre la *pusillanimitas* et l'*inflatio*. Dans le *negotium* privé, l'idéal est le *uir prudens*, et non le *uir sapiens*, qui est retiré de la vie publique et est le héros de la vie contemplative. L'*otium* aussi a son idéal, le *uir facetus*, qui obéit à la *mediocritas* et est la grande la vertu, qui soit au *sermo* ce que la *magnanimitas* est à la politique, avec l'écho de Cicéron : « *Quis esse potest in otio aut iucundius aut magis proprium humanitatis quam sermo facetus ac nulla in re rudis* ?⁴² ». Ainsi il relie la situation réelle de liaison entre la noblesse et la possession financière aux idéaux antiques d'*honestas*, de *dignitas*, de *magnanimitas* et de *decus*. Ce n'est donc pas la morale qui soutient la valorisation de l'activité

⁴⁰ *De Sermonibus*, I, 4 : « Puisque donc j'ai parlé du courage, des vertus qui concernent l'argent, et qui sont bien nombreuses et variées, ainsi que de la grandeur d'âme, de la prudence et de la fortune, qui lui est contraire, tentons [...] d'enseigner ainsi des règles sur les vertus concernant les mots et la conversation quotidienne ».

⁴¹ « Et d'abord je ne craindrais vraiment pas de dire que comme on tire 'humanité' d' 'être humain', on tire de même 'vertu' d' 'être viril' ».

⁴² *De Or.*, I, 8, 32 : « dans le loisir que peut être plus agréable ou plus caractéristique de l'humanité qu'une conversation spirituelle et en rien brutale ? » .

mercantile, dont Poggio fait l'éloge⁴³ et que Pontano défend : il admire déjà la magnifique seigneurie que Cosme de Médicis va mettre sur pied. C'est sur la base de l'éthique d'Aristote qui demande de sauver la valeur désintéressée de l'action, étalonnée par la vertu, qu'il fonde ses exigences morales.

2.3.2 LA LECTURE D'ARISTOTE

La vertu pour Pontano est un juste milieu entre deux vices, l'un par excès l'autre par défaut. Dès le deuxième chapitre du livre I il écrit :

« *Modus mensuraque seruanda sit ac mediocritas illa, quæ uirtutes constituit estque in omni uitæ genere merito laudanda*⁴⁴ ».

Puis sa recherche est sans cesse celle des extrêmes pour faire apparaître le juste milieu. le chapitre 13 du livre I donne les premières indications sur sa lecture d'Aristote : il y a apparemment trois vertus du discours, au but différent, mais Pontano ne va s'intéresser qu'aux deux premières, qui visent à maintenir les liens sociaux, l'une en essayant de reposer des chagrins, l'autre en gardant la ligne de la sincérité, la troisième est l'amitié. Mais, dit-il, il n'en parlera pas, et pour une fois il émet une restriction sur la validité de cette notion, *si Aristoteli credimus*. Mais le livre II est celui où il se démarque d'Aristote, pour mieux circonscrire le champ d'application de l'idéal qu'il cherche quant à lui. la *mediocritas* est nécessaire dans le discours ; elle est guidée par la raison et la *ueracitas* est

⁴³ Poggio, *De Nobilitate*, édition citée, p. 10, donne sa définition de la noblesse : « *Habentur enim nobiles orti antiqua stirpe quorum maiores cuncti officiis ciuitatis in Reipublicæ administratione uersati sunt* », puis p. 39 : « *colenda est igitur, Laurenti, præ cæteris rebus uirtus, quæ nos non tantum nobiles efficit, sed etiam beatos ; redditque fama et memoria homines immortales* » ; « on considère comme nobles ceux, nés d'une souche ancienne, dont tous les ancêtres par leurs charges dans la cité se sont occupés de l'administration de la République », puis « il faut donc, Lorenzo, avant toute chose cultiver la vertu, qui non seulement nous rend nobles, mais aussi heureux ; et elle rend les hommes immortels par la renommée et le souvenir ».

⁴⁴ *De Sermone*, I, 2.

l'attitude fondamentale du *sermo* de l'homme social dans le *negotium*. Ici il ne s'éloigne toujours pas d'Aristote, quand il oppose la *ueracitas* au *mendacium*⁴⁵, et il respecte Cicéron et Quintilien en différenciant la *ueracitas* et la *ueritas*, celles des mathématiciens et des devins. la *ueracitas* est le juste milieu entre l'*ostentatio* et l'*ironia*. Il recueille donc bien l'hiatus qu'il y a entre la science, la vérité, la littérature et la poésie, que l'on peut parfois appeler mensonge ; il préfère alors dire la fiction, qui est utile pour l'enseignement des vertus (II, 5, 4-7). C'est la poésie qui est civilisation et les vertus sociales lui succèdent. Il y a donc bien une différence avec Aristote. Pour Pontano, il y a deux moments dans l'existence. D'une part le *negotium*, dans lequel le but de la parole est ce même *negotium* et sa vertu la *ueracitas* : voilà pourquoi il l'oppose aux marchands et aux hypocrites. D'autre part l'*otium*, où parole a pour but la *recreatio* et la *uoluptas*, et où sa vertu est la *facetudo*. Or, chez Aristote⁴⁶, il y a trois vertus sociales, la *ueracitas*, une *uirtus sine nomine*, proche de l'amitié, et la *facetudo*. Pontano déplace la seconde vertu vers la première pour mieux opposer le *uerax* au *facetus*. De plus si, pour Aristote, la différence entre les deux vertus est objective (la première vise le vrai, les deux suivantes le plaisir), pour Pontano la différence est subjective et tient au temps, à l'espace et à l'activité : le *facetus* est le visage de l'art, dans le cadre des réunions humaines, le *uerax* est celui du travail, dans le cadre des échanges. Ils peuvent être les deux visages d'un même homme dans des moments différents, mais dans une étroite relation d'interdépendance. L'insistance sur le fait que cette vertu qu'il cherche n'est pas l'amitié est très importante : elle permet de prendre ses distances par rapport à Aristote et d'affirmer une originalité de pensée, due cependant à l'innutrition aristotélicienne. le chapitre 26 du livre I s'intitule « *Virtutem eam non esse amicitiam sed aliam quamquam sine nomine* », et il s'ouvre par ces réflexions :

« *Virtutem uero hanc non esse amicitiam, quamuis sit ei non parum similis, illud docet quod amici officium est in amicum, quodque mutuus inter amicos est amor,*

⁴⁵ *De Sermone*, II, 13 *passim*.

⁴⁶ *Nic.*, IV, VI, 4.

*mutuum etiam studium, mutua utilitatum collatio expetitioque gratificandi, quodque amicus est alter ego, ut omnes consentiunt.*⁴⁷ »

L'introduction de la restrictive « *ut omnes consentiunt* » fait également référence au *De Amicitia* de Cicéron⁴⁸.

Ainsi nous voyons à quel point le *uir facetus* n'a pas de précédents antiques⁴⁹. Il utilise la parole non en tant que moyen de démontrer des concepts ou de persuader l'opinion, mais en tant que médium des rapports humains dans la conversation. Sa vertu est la vertu moyenne de l'homme d'esprit dans les justes mesure et intention : c'est le symbole de l'idéale condition psychologique et morale qui caractérise l'homme de bonne compagnie. L'homme sociable ne peut qu'être *facetus* tout comme il ne peut qu'être parlant.

La lecture d'Aristote est évidente, mais elle n'est pas la seule. Dans le prologue du *De Immanitate*, Pontano dit avoir admiré Cicéron pour l'éloquence avec laquelle il a traité de la morale, et Aristote pour le caractère éthique de son enseignement.

2.3.3 LA LECTURE DE CICÉRON ET DE QUINTILIEN

Le grand modèle reste de Pontano est le *De Oratore* de Cicéron : le vocabulaire pour définir l'homme idéal lui est emprunté pour être retravaillé. le *De Officiis* est aussi une référence, notamment I, 37 où Cicéron appelle « fous ou barbares » ceux qui pêchent contre les relations sociales.

⁴⁷ *De Sermone*, I, 26.

⁴⁸ *De Am.*, 80 : « (*verus amicus*) est enim is, qui est tamquam alter idem ».

⁴⁹ Il faut peut-être prendre au sérieux, et non comme une coquetterie d'écrivain, la phrase du chapitre 27 du livre I : « *Vides iam quæ mediocritas hæc ipsa sit et qualis ; quodque apud Græcos est ignominia, ut minus mirum uideri possit, si sua apud Latinos appellatione careat, quando qui de iis Latine scripserit, perscrutando ea et quæ et quales uirtutes ipsæ sint, indagando Aristotelico præsertim more, aut nullus in hunc usque diem extitit aut eius scripta ad nostra hæc tempora parum peruenere* ».

La différence essentielle avec Cicéron, et également avec Quintilien qui ne saurait manquer d'être une de ses sources, même si elle semble moins directe, est qu'il propose une esthétique de la conversation, et non du discours. Il ne s'agit ni de former l'orateur idéal, ni même le *uir bonus dicendi peritus*, mais un homme de bonne compagnie idéal, un homme du monde, défini ici par la négation de tout ce qu'il ne saurait être. S'il associe *urbanus* et *facetus*, comme Cicéron⁵⁰, c'est pour démontrer l'impropriété du terme *urbanus* pour ce qu'il veut définir, et la plus grande contenance du mot *facetus*, ainsi que pour créer le néologisme *facetudo*. C'est l'*uomo piacevole* de la Renaissance repensé en termes et dans un enracinement cicéroniens. la liaison entre la parole et la morale⁵¹ vient aussi de Cicéron. Pontano prend en outre conscience qu'il y a un art qui surpasse la nature et qui s'apprend par la pratique, l'usage et surtout l'exigence de discernement (*delectus*) qui correspond à l'*aptus* cicéronien, dont la définition est donnée dans le *De Oratore*, II, 4, 17. le passage du *De Sermone* où Pontano reprend le plus Cicéron est le livre III sur la plaisanterie. Il reprend la division en deux genres de *facetiae*, entre l'humour, sorte de disposition naturelle, la *cauillatio* étendue sur tout le discours, et l'esprit, répartie prompte, affaire de coup d'œil, la *dicacitas*⁵². Tous deux relèvent de la nature et des circonstances, et non d'un art, « *etiam si alia omnia tradi arte possunt, naturæ sunt propria certe neque ullam artem desiderant*⁵³ ». Or chez Pontano ils relèvent bien d'un art difficile qui est de surpasser la nature et d'en éviter les écueils comme la bouffonnerie, en sacrifiant au penchant inné de l'homme vers le divertissement. L'art peut même transformer le sérieux ou ce qui est *illepidus*.

⁵⁰ *De Fin.*, I, 39 notamment, *urbane et facete dicere*.

⁵¹ Sur ce sujet voir les travaux d'Alain Michel, et notamment *La Parole et la beauté*, 2^e édition, Paris, 1994, p. 47-99.

⁵² *De Or.*, II, 54, le genre de la *cauillatio* est défini comme « *æquabiliter in omni sermone fusum* » : « répandu également dans tout le cours de la conversation », et celui de la *dicacitas* comme « *peracutum et breue* » : « fort ingénieux et bref ».

⁵³ *De Or.*, II, 53 : « même si tous les autres peuvent être transmis par un art, ils sont vraiment caractéristiques de la nature et n'ont besoin d'aucun art ».

Pontano s'appuie aussi sur Cicéron⁵⁴ et Quintilien pour l'exigence de retenue gestuelle et l'adaptation à l'auditoire de l'expression du visage et de la voix. Mais sa grande innovation par rapport à eux réside dans la gratuité du discours de l'*homo facetus*. Il observe, en IV, 1, que les normes du rire n'ont pas encore fait l'objet d'études, et si les Grecs ont écrit de nombreux *Περὶ γελοίου*, aucun n'a été théorique, ce que Cicéron constatait déjà, observant aussi que ces livres sur l'humour étaient des moins drôles :

« *Itaque cum quosdam Græcos inscriptos libros esse uidissem « de ridiculis », nonnullam in spem ueneram posse me ex iis aliquid discere. Inueni autem ridicula et salsa multa Græcorum – nam et Siculi in eo genere et Rhodii et Byzantii et præter ceteros Attici excellunt –, sed qui eius rei rationem quandam conati sunt artemque tradere, sic insulsi extiterunt, ut nihil aliud eorum nisi ipsa insulsitas rideatur*⁵⁵ ».

Mais tout cela avait toujours une finalité : Pontano, quant à lui, pense vraiment à une *facetia*, discours du *uir facetus* qui s'épuise en elle-même sans but pratique, puisque tout ce qui a un but pratique fait l'objet pour l'obtenir d'une prise de parole, si choisie soit-elle, relevant d'autres qualités que la *facetudo*.

La forme même des traités pontaniens vient de sa lecture de Cicéron : les vertus sont définies théoriquement et illustrées. Il marie la scientificité aristotélicienne à l'éloquence cicéronienne dans l'usage de l'exemple humain et historique. Pontano se conforte aussi par les exemples de Plaute, qu'il cite tout au long du *De Sermone*, Lucien, Boccace et Poggio :

« *Ioannes Boccatus maximam sibi laudem, apud doctos pariter atque indoctos homines, comparauit centum illis conscribendis fabulis, quæ hodie in hominum uersantur*

⁵⁴ Cicéron, *De Oratore*, édition H. Bornecque, C.U.F., Les Belles Lettres, Paris, 1922-1930 ; Leeman A. D., Pinkster H., Nelson L. W. et Rabbie E., *Commentaire du De Oratore*, 3 volumes, jusqu'à II, 290, Heidelberg, 1985-89.

⁵⁵ *De Or.*, II, 54.

manibus. Hoc quidem Græce conatus est Lucianus.⁵⁶ Et scribendarum fabellarum Luciano, Ioanni Boccatio an aliud fuit consilium quam ut lectores pariter atque auditores delectarent? Idem et Poggio plurimis colligendis quæ urbane dicta essent cumque festiuitate et risu itaque de iis libros etiam fecit Latine scriptos.⁵⁷ »

L'exemple n'est là que pour illustrer la théorie, pour montrer l'universalisme de la norme. C'est pourquoi il ajoute souvent aux exemples antiques un exemple moderne et un exemple inventé. la facétie est présente dans le traité comme matière et non pour elle-même. Elle est aussi là pour éviter la théorisation ennuyeuse, si reprochée à tous les livres sur l'humour.

Ce que Pontano reproche à Quintilien, c'est surtout d'avoir substitué le *bene dicere* à la *persuasio* comme but de l'éloquence⁵⁸. Cette définition convient bien pour les rhéteurs, mais elle ne convient pas pour l'orateur qui parle devant un juge, et dont le but est de convaincre. Cette comparaison est aussi l'occasion de critiquer Lorenzo Valla, qu'il définit en I, 18 comme le type du querelleur et *retrouersus ac præposterus*, et qui avait écrit en 1428 une *Comparatio*, donnant sa préférence à Quintilien. la lecture de Quintilien sert surtout à Pontano à définir les rapports entre l'art et la nature dans le domaine des facéties⁵⁹. S'il concède à Cicéron que l'âme du *dictum* est la rapidité, la brièveté et l'inattendu, il revendique néanmoins la possibilité d'établir une liste de *topoi* des facéties, tout comme il y a une liste des *topoi* des argumentations :

« Quo fit, ut quoties naturæ regiones sint cognitæ sedesque e quibus deducuntur facetiæ, materia ipsa

⁵⁶ *De Sermone*, I, 10, 4.

⁵⁷ *De Sermone*, VI, 2.

⁵⁸ Dans le dialogue *Antonius*, la comparaison est frontale entre Cicéron et Quintilien, p. 58-63 de l'édition Previtiera, *I Dialoghi*, Florence, 1943, dans le *De Sermone*, elle n'est que suggérée.

⁵⁹ *De Sermone*, IV, 1.

*præbita sit ac sumministrata etiam affatim iocari uolentibus*⁶⁰ ».

Pontano s'inspire de la théorie de l'*ingenium* de Quintilien⁶¹, qui doit être accompagné du *iudicium* pour atteindre l'*ars*. L'*ars* est supérieur à l'*ingenium* et il doit servir à dompter la nature⁶². Pour expliquer sa position, il utilise la métaphore de l'agriculteur qui par son art rend fécond les arbres stériles : de même par son art, l'*homo facetus* rend « honnête » ce qui ne l'est pas naturellement :

« His itaque hunc in modum explicatis, sensim quidem atque exemplis propositis, ostendamus artem naturæ coniunctam id præstare ut, quod turpe est suapte natura atque

⁶⁰ *De Sermone*, IV, 1.

⁶¹ *Inst.*, II, 17, 41 : « *Confirmatur autem esse artem eam breuiter. Nam siue, ut Cleanthes uoluit, ars est potestas uia, id est ordine, efficiens, esse certe uiam atque ordinem in bene dicendo nemo dubitauerit, siue ille ab omnibus fere probatus finis obseruatur, artem constare ex perceptionibus consentientibus et cæxercitatis ad finem utilem uitæ, iam ostendimus nihil non horum in rhetorice inesse* » : « Or il en faut peu pour confirmer qu'elle (la rhétorique) est un art. Car, soit l'art, comme le veut Cléanthe, est une faculté rendue efficiente par une méthode, c'est-à-dire un ordre, et personne ne doutera qu'il existe bien une méthode et un ordre dans le bien parler, soit l'on accepte la définition, que presque tous approuvent, selon laquelle l'art consiste en des perceptions cohérentes et mises en pratique en même temps pour une fin utile à la vie, et nous avons déjà montré comment rien de tout cela ne manque à la rhétorique » ; VIII, 3, 56 : « *Denique cacozelon uocatur quidquid est ultra uirtutem, quotiens ingenium iudicio caret et specie boni fallitur, omnium in eloquentia uitiorum pessimum* » : « Enfin, l'on appelle 'cacozelon' (« artificiosité »), tout ce qui va au-delà de la vertu, chaque fois que le talent est privé du jugement et est trompé par une apparence d'excellence, ce qui est le pire de tous les défauts dans l'éloquence » ; X, 2, 12 : « *Adde quod ea quæ in oratore maxima sunt, imitabilia non sunt, ingenium, inuentio, uis, facilitas et quidquid arte non traditur* » : « Ajoute le fait que le plus important chez l'orateur, le talent, l'inventivité, la vigueur, la facilité d'expression, et tout ce qui n'est pas transmis par l'art, n'est pas imitable ».

⁶² Ce point est essentiellement traité pour la poétique dans le dialogue *Actius*, où Pontano se fait le défenseur de l'*imitatio* plutôt que de l'*inuentio*. L'article de Marc Deramaix, « *Excellentia* et *Admiratio* dans l'*Actius* de Giovanni Pontano, une poétique et une esthétique de la perfection », *MEFRM*, 99, 1987, 1, p. 171-212, est une très belle synthèse de présentation de cette poétique classiciste.

oscenum, id dicatur nec turpiter nec oscene. Quod artis esse quis neget? Perinde enim ut sterilibus in arboribus insitionis arte utuntur agricolæ, quo fœcundas illas atque hortenses efficiant e siluaticis, sic faceti homines arte adhibita ac translationibus usi, rem naturaliter turpem dictis honestant et quod ipsum per se oscenum est in lepidum uertunt ac facetum⁶³ ».

L'art, et son corrélat linguistique, la métaphore, sont vraiment ce qui civilise et moralise la nature, d'où l'importance de l'acquisition de cet *ars facetiarum*, que Cicéron nie pouvoir être enseigné, tout comme le fera Castiglione dans le *Courtisan*, mais dont Quintilien assure qu'on peut en trouver les *præcepta* communs et les reprendre. Le pouvoir performatif de la parole est le moyen essentiel pour atteindre la *facetudo*, cette vertu de l'homme social.

2.4 la langue du *De Sermone*

Le *De Sermone* est un essai de définition des fondements éthiques et des procédés techniques de la facétie, mais il est aussi une illustration des théories pontaniennes sur la langue latine. En effet, Pontano se propose de transcrire en langue latine une matière de discours intimement liée à la langue quotidienne, c'est-à-dire « vulgaire ». Or il ne se limite pas à rapporter les répliques de Cicéron, les jeux de mots de Plaute, les bons mots de Valère Maxime ou les épigrammes de Martial, il adapte aussi en latin des bons mots prononcés par ses contemporains.

La langue latine, instrument traditionnel d'expression littéraire et rhétorique, est aussi assumée par Pontano comme langue quotidienne, dans une diglossie parfaite. Il s'agit alors d'en exploiter toutes les fonctions, et surtout le lexique. Pour cela, il ne s'interdit ni l'invention de néologismes, ni les archaïsmes, ni l'usage de termes empruntés aux comiques latins antiques, mais aussi au lexique médiéval, dans une vision très large de la langue latine. Il se réclame en cela de ses

⁶³ *De Sermone*, IV, 2.

prédécesseurs antiques qui ont utilisé les mêmes procédés pour enrichir le lexique et rendre la langue plus expressive. Ce que veut Pontano, c'est se rapprocher le plus possible de la langue parlée : à la fois celle théoriquement parlée par les anciens latins, d'où l'usage du vocabulaire plautinien et térentien, par exemple, et celle parlée par ses contemporains, d'où l'usage du néologisme, forgé sur la base de l'imitation de l'invention plautinienne.

L'art de la conversation étant pour Pontano un choix du lieu et de la circonstance, une capacité à distinguer les situations comiques pour intervenir en temps opportun, et surtout le choix du mot approprié, *delectus uerborum*, il identifie tout à fait le discours parlé à la rhétorique du comique et, dans la partie de l'*elocutio*, c'est à la *nouitas uerborum* et à l'*effictio nominum* qu'il confie le plus grand ressort du comique.

Ainsi l'on trouve dans le *De Sermone* :

- Des néologismes : par exemple *litigatorius*⁶⁴ (I, 18), *subcrassesco*, (III, 17), *exgranulare*, *immanuare*, (V, 2) et le plus significatif, *facetudo* (I, 12, où il se réclame de Plaute).
- Des diminutifs :
 - à la façon de Catulle⁶⁵, *scortillum*, (*De Sermone*, VI, 2 ; Catulle, 10, 3), ou de Cicéron, *cænula* (*De Sermone*, III, 17 ; Cicéron, *Tusc.* 5, 91).
 - forgés sur des mots rares : *morsiculate* (*De Sermone*, III, 16) sur *morsico* (Apulée *M.*, 7, 21 ; 2, 10)
 - directement empruntés à Plaute : *dieculus* (*De Sermone*, III, 17 ; Plaute, *Pseudolus*, 503, avec changement de genre).

⁶⁴ Repris par Hotman, 496, 17 ; 514, 4 (voir Hoven).

⁶⁵ Catulle est l'un des premiers modèles poétiques de Pontano. Dans certaines de ses pièces, il reconnaît expressément ce qu'il lui doit. Voir *Parthenopeus* I, 19, éd. Soldati, p. 81, ou I, 28 p. 87, v. 4-7 : « *Nunquid a Catullo / Quenquam videris esse nequiores, / Aut qui plus habeat procacitatis, / Non dico tamen elegantiores ?* ». Sur l'influence de Catulle sur Pontano, voir A. Sainati, « Il Pontano e Catullo », *Studi di letteratura medievale e umanistica*, Padova, 1972, p. 61-111 et 270-272.

- Des mots totalement inventés, *cacomerdilis*, *sterquicomedis* (*De Sermone*, III, 16)
- Des hapax antiques : *rixator* (*De Sermone*, I, 18) chez Quintilien (*Inst. Or.* XI, 1, 19), *subtristis* (*De Sermone*, I, 13), chez Térence (*Andr.*, 447), *surdaster* (*De Sermone*, VI, 4) chez Cicéron (*Tusc.*, 5, 116).
- Des mots de toute la latinité : *ogganio* (*De Sermone*, I, 22), chez Ennius (Nonius, 147, 11), Plaute (*As.*, 422) et Apulée (*M.* 2, 2).
- Des mots forgés pour rendre compte d'une nuance plébéienne : *commatercula*, (IV, 6) employé à côté du catullien *delicias facere* ou au contraire d'un style élevé comme par exemple le jeu sur le nom propre de l'Espagnol *Alopantius Ausimarchides Hiberoneus Alorchides* (III, 17), allusion moqueuse aux noms espagnols à rallonge, doublée d'une formulation plautinienne du type *Miles Gloriosus*, avec présence du h aspiré pour *hiberoneus*, mimétique de l'emphase avec laquelle l'Espagnol se présente.
- Des mots typiques de la comédie : *leno*, *dinumerare*, *bellaria*, *propudiosum*, etc. ainsi que l'emploi du fréquentatif, très courant chez Plaute, *quæsito*, *appellito*, etc. (III, 17), mais aussi en langue latine tardive (*motito*, VI, 2, employé par Aulu Gelle, 9, 6, 3 par exemple).

Mais le langage comique chez Pontano ne se limite pas à l'invention de *uerba noua*. Il ressortit également à un *ordo* de la phrase, mimétique de l'oralité : anacoluthes, fragmentation, exclamations, etc. De plus, dans le cours théorique du *sermo* pontanien, en dehors des interruptions qui servent à donner les exemples, tirés des auteurs latins ou contemporains, retranscrits en latin grâce aux moyens que nous avons énumérés ci-dessus, Pontano garde la grande phrase cicéronienne, élégante et rythmée, balancée par symétries et oppositions. la construction

logique du juste milieu passe ainsi par la construction syntaxique. On assiste donc à une méditation philologique dans un mouvement entre l'élégance cicéronienne et la recherche comique des particularismes et de l'expressivité.

3 CONVERSATION ET COMPORTEMENT

3.1 La facétie comme forme propre

« En écrivant leurs anecdotes, Lucien ou Giovanni Boccace, ont-ils eu une intention autre que de charmer également leurs lecteurs et leurs auditeurs ? C'est le cas aussi de Poggio, quand il a recueilli beaucoup de mots dits avec urbanité, enjouement et rire, il en a fait pour cette raison un livre écrit en latin. (37) Et les vies aussi des hommes illustres, que des auteurs tant grecs que latins nous ont transmises par des témoignages littéraires, contiennent des mots piquants et attrayants, qui portent à la détente et qui, dans les réunions parmi les convives, s'attachent à cajoler nos soucis et comme à enjôler nos peines⁶⁶ ».

C'est par ces mots que Pontano définit le contenu type du discours de l'homme d'esprit idéal qu'il théorise. Il se réclame ainsi à la fois de la tradition de la nouvelle latine, grecque et italienne, et de la tradition de la littérature des *dicta*. Mais il ne faut pas oublier non plus la réalité contemporaine et l'essor de cette littérature à laquelle on peut rapprocher les passages narratifs d'exemplification dans le *De Sermone*. Bien sûr Pontano reprend aussi nombre de facéties attribuées à des personnages antiques qu'il trouve dans les *exempla* du *De Oratore*, de l'*Institutio Oratoria* ou dans Valère Maxime⁶⁷ et Macrobe⁶⁸, et en racontant celles de ses contemporains, il

⁶⁶ *De Sermone*, VI, 2, 35-37 ; Pontano a déjà fait cette réflexion en I, 10, 4.

⁶⁷ Une occurrence en V, 2, 14.

⁶⁸ 16 occurrences, en I, 9 ; III, 16 ; IV, 6 ; IV, 7 ; V, 2 et VI, 2.

s'inscrit dans une littérature qui, au XV^e siècle, est en train de se former de façon autonome. Cet assemblage de matériel disparate est soumis dans le *De Sermone* au projet pédagogique, tout comme dans les divers *De dictis factisque*⁶⁹ il était soumis au projet hagiographique ou comique⁷⁰. En revanche dans les *Facetiæ* de Poggio⁷¹, dans les *Detti Piacevoli* de Politien⁷² ou les *Facezie* de Carbone⁷³, les facéties constituent l'économie même de l'ouvrage et se rapprochent du genre de la nouvelle.

⁶⁹ Voir par exemple : Pétrarque, *Rerum memorandarum libri II*, édition G. Billanovich, Florence, 1943 ; Albino G., *De gestis regum neapolitanorum ab Aragonia libri quattuor*, Naples, 1588, publié dans *Raccolta di tutti i più rinomati scrittori dell'istoria generale*, Naples, 1719 ; Bessarion (1403-1472), *Xenophontis de factis et Socratis*, Rome, 1521 ; Fazio Bartolomeo, *De uiris illustribus liber*, Florentiæ, 1745 ; réédition, Messine, 1992, en appendice aux actes du colloque de Messine, 1987 ; Filelfo Francesco, *Commentarii de uita et rebus gestis Frederici*, édition G. Zannoni, *Atti e memorie di storia patria per le Marche*, Ancona, 1901 ; Fregoso Battista (1453-1504), *De dictis factisque memorabilibus*, Milan, 1508 ; Frischlin Nicodemus, *Facetiæ selectiores, sales item seu facetiæ ex Poggii Florentini libro selectæ, necnon Alphonsi regis aragonum facetiæ*, Argentorati, 1600 ; Panormita A., *De dictis factisque Alphonsi Regis*, Bâle, 1538, suivi des commentaires d'Æneas Silvius Piccolomini et de notes de Jacob Spiegel ; Panormita A., *Liber rerum gestarum Ferdinandi regis*, édition Gianvito Resta, Palerme, 1968. ; Sabellico Marcantonio, *De memorabilibus factis dictisque exemplorum libri X*, Bâle, 1533 ; Vipera A. (1436-1527), *De præclare perillustreque dictis ac gestis libri octo*, Rome 1519.

⁷⁰ Francesco da Mantova, *Facezie del Gonnella*, Gênes, 1868 ; *Scelta di facezie, motti di diversi, cioè del piovano Arlotto, del Gonnella, del Barlachia ; dove si vede il modo di vivere accortamente*, Venise, 1730. Ces deux recueils reprennent des bons mots du bouffon Gonnella qui étaient un corpus exploité par les auteurs du Quattrocento. Mainardi A., *le facezie del piovano Arlotto*, Venise, 1520, ce recueil circule au *Quattrocento* et Politien notamment lui emprunte des facéties dans les *Detti piacevoli*.

⁷¹ Poggio Bracciolini, *Facetiæ*, édition M. Ciccuto, préface d'Eugenio Garin, Sansoni, Firenze, 1968, reprise de l'édition de R. Fubini dans *Opera Omnia*, Turin, 1964, I, p. 420-491. Les *Facetiæ* ont connu une très grande fortune au XV^e siècle, puisqu'à partir de la *princeps* (Venise, C. Valdafer, 1470), 25 éditions se succèdent jusqu'en 1500, dont la première traduction en français en 1480 (Lyon, N. Philippi et M. Reinhart) et en italien en 1483 (Venise, Bernardino de' Celeri da Lovere). Voir Sozzi L., « le *Facezie* e la loro fortuna europea », in *Poggio Bracciolini nel VI centenario della nascita*, Florence, Sansoni, 1982, p. 235-259 ; voir aussi bibliographie générale.

⁷² Poliziano A., *Detti Piacevoli*, 1477, édition Tiziano Zanato, Rome, 1983.

⁷³ Carbone L., *Facezie e discorso de la partita soa*, Ferrare, 1471, réédition dans *Scelta di curiosità letterarie dal secolo XIII al XIX*, Bologne, 1989.

Contrairement aux facéties du *De Sermone*, chez Poggio la fonction exemplaire du récit n'est jamais affirmée directement, elle est médiatisée par un locuteur qui la relie à une vérité d'ordre général. Le titre donné par Poggio de *confabulationes* insiste sur la multiplicité des voix et sur l'importance de la mise en scène du moment de l'énonciation. Comme dans le *Decameron*, c'est l'isolement et la retraite qui poussent au récit, ici dans un *Bugiale*, une sorte d'endroit secret de la cour pontificale de Martin V où les secrétaires apostoliques pouvaient se réunir pour bavarder. Chez Pontano au contraire c'est l'irruption de la société qui rend nécessaire la sociabilité et, partant, le récit des fables et des facéties.

Le cercle des devisants est suggéré mais jamais partie prenante des *Facetiæ*, et le temps de la narration nous projette dans un passé idéalisé, comme ce sera le cas dans le *Courtisan* de Castiglione, sur le modèle du *De Oratore*. Les *Facetiæ* ont eu une formidable fortune et font partie de la culture commune lorsque Pontano écrit le *De Sermone* en 1501. Poggio lui-même rappelle son succès dans la seconde invective contre Lorenzo Valla qui avait critiqué sa vulgarité et le peu de tenue de son latin⁷⁴.

En revanche, dans les *Deti Piacevoli* de Politien, il n'y a pas de narrateur pour orienter éventuellement la lecture, pas de « cornice », de décor et de mise en scène de la prise de parole, mais une simple accumulation de facéties ou bons mots dont les acteurs sont les Médicis et en particulier Cosme, et les

⁷⁴ Poggii Florentini inuectiua secunda in L. Vallam, in *Opera Omnia*, édition Riccardo Fubini, Turin, 1964-1969, p. 219 : « *Sed quid mirum, facetias meas, ex quibus liber constat, non placere homini inhumano, uasto, stupido, agresti, dementi, barbaro, rusticano ? At ab reliquis aliquando quam tu doctioribus probantur, leguntur, et in ore et manibus habentur, ut uelis nolis rumpantur licet tibi Codro ilia, diffusa sic sint per uniuersam Italiam, et ad Gallos usque, Hispanos, Germanos, Britannos, cæterasque nationes transmigrarint qui sic sciant loqui latine* » : « Mais faut-il s'étonner que mes facéties, recueillies dans ce volume, ne plaisent pas à un homme qui n'a rien d'humain, creux, stupide, mal élevé, idiot, un barbare, un paysan ? Pourtant d'autres plus savants que toi les apprécient quelque peu, les lisent, les font passer de mains en mains et de bouche à oreille, et que tu le veuilles ou non, que tu en crèves de rage, elles ont été diffusées dans l'Italie entière et sont passées jusque chez les Français, les Espagnols, les Allemands, les Anglais, et toutes les nations qui savent parler latin ainsi ». Valla est ici qualifié par tous les adjectifs repousseurs du *uir facetus* pontanien...

prêtres licencieux, avarés etc. Il s'agit ainsi d'une chronique facétieuse de la vie contemporaine, et en creux d'une critique du clergé, ce qui est un *topos* depuis l'époque médiévale. En revanche Politien est très attentif au mécanisme de la langue, et la majeure partie des facéties fonctionnent sur des jeux de mots, des calembours, des polysémies, plutôt que sur le comique de situation. L'intention est de donner au récit bref une identité littéraire à part entière, avec une stratégie narrative en trois temps : exposition/déclenchement/dénouement drôle. À l'intérieur de cette forme, il faut aussi respecter l'exigence de brièveté, de linéarité et de gratuité de la facétie, tout comme il faut reproduire l'oralité par l'effet mimétique de la langue.

C'est ce que Pontano revendique aussi lorsqu'il déclare que le discours de l'homme d'esprit doit comporter des bons mots, tout comme l'orateur devait selon Cicéron et Quintilien émailler la *narratio* de bons mots pour divertir les juges, le *sermo* étant la rhétorique de l'*otium* comme l'*oratio* était celle du *negotium*. Il ajoute aussi que cela doit être fait pour apporter la détente : par là il se rattache à la tradition lucianesque⁷⁵, il le dit lui-même, et il mettra en pratique sa théorie dans les dialogues.

3.2 Intertextualités

Pontano se montre donc auteur brillant de facéties, même si elles sont enchâssées chez lui dans le discours théorique. Nous avons montré comment sa conception et sa maîtrise de la langue latine réussissait à produire cet effet mimétique de l'oralité et de la quotidienneté. Et tout comme Politien, par la mise en scène de personnages divers et parlant

⁷⁵ Préface à l'*Histoire Vraie* : « Comme les athlètes qui ne se préoccupent pas seulement de leur forme et de leur entraînement, mais, au bon moment, de leur repos – car ils considèrent que c'est la part la plus importante dans le sport – eh bien ! de même, ceux qui étudient devraient, à mon avis, après la lecture d'œuvres assez ardues, reposer leur esprit et mieux le préparer à la fatigue qui l'attend à nouveau. L'on pourrait aussi obtenir un repos en s'adonnant parfois à des lectures qui non seulement procurent une gaieté légère par leur grâce raffinée, mais offrent aussi, non vulgairement, la possibilité de réfléchir. Et je pense que mes écrits seront jugés de la sorte ».

tous d'autres types de personnages, il dessine lui aussi une société à grands traits humoristiques. Nous y rencontrons un prêtre amphitryon, des moines dissimulateurs, des courtisans grossiers (un certain Rodrigue), des marchands imbéciles, des humanistes querelleurs (Valla), scabreusement pleins d'esprit (Vannucci, Tifernate), des hauts fonctionnaires de l'État etc. et surtout des « Académiciens pontaniens » illustrant tous l'homme d'esprit, et la figure d'Alphonse d'Aragon *rex facetus*, comme dans les recueils de *dicta* traditionnels. D'ailleurs pour lui les facéties ne font pas forcément rire, mais parfois emportent l'approbation, le murmure élogieux : c'est souvent le cas lorsqu'il s'agit de bons mots d'Alphonse, mis en général en parallèle avec les bons mots de généraux latins ou grecs⁷⁶.

Pontano s'inspire de recueils en circulation à l'époque, et notamment de Poggio⁷⁷, de Panormita⁷⁸, et de Politien⁷⁹. C'est une place à part que tient Masuccio Salernitano, l'auteur du *Novellino*, un exact contemporain, un ami de la Cour, qui a illustré les théories pontaniennes de la *facetudo* et du *uir facetus*, entre vulgarité et distinction, entre pédantisme et ignorance, entre tradition et modernité, dans ses nouvelles, toutes dédiées à un grand personnage de l'État, dont une à Pontano lui-même⁸⁰. Pontano s'inspire de lui pour les facéties concernant les prêtres licencieux et il lui dédie un *Tumulus* :

« *Tumulus Masutii Salernitani fabellarum scriptor
egregius
Hic quoque fabellas lusit tinxitque lepore
Condiit ornatis et sua dicta iocis.
Nobilis ingenio, natu quoque nobilis idem,
Et doctis placuit principibusque uiris.*

⁷⁶ VI, 2, le bon mot d'Alphonse est précédé et suivi d'un mot de Philopomène tiré de Plutarque par exemple.

⁷⁷ Trois facéties directement empruntées, les *Facetiæ*, 66, 158 et 197, en *De Sermone*, III, 16 et IV, 6.

⁷⁸ Trois *dicta* d'Alphonse, en *De Sermone*, II, 17 ; III, 17 et IV, 6.

⁷⁹ Quatre anecdotes en *De Sermone*, IV, 6.

⁸⁰ *Parte I, novella III*, « *Al clarissimo pæta Joanne Pontano* » où il le met en garde contre la fréquentation trop importante des religieux de toute sorte, *Il novellino*, édition de Luigi Settembrini, reprise par S. Nigro, Milan, 1990.

*Masutius nomen, patria est generosa Salernum :
Hæc simul et uitam præbuit et rapuit*⁸¹ ».

Pontano a eu des contacts également avec Marcantonio Sabellico, bibliothécaire de la Marcienne et historien de Venise, qui a fait ses études avec Pomponio Leto à Rome⁸². Les rapports de Pontano avec l'humanisme septentrional se font aussi à travers la personne de Suardino Suardo, de Bergame, cité dans le *De Sermone*, qui est venu à Naples et a fait partie de l'Académie. C'est ainsi une connaissance directe qu'il a pu avoir des recueils de facéties en langue vulgaire de la cour des Gonzague ou du bouffon de Nicolas d'Este, Gonnella. Gonnella est le protagoniste de trois facéties⁸³ qui sont longues et donnent l'occasion de mise en scène de la part de Pontano. Il est le type même du bouffon qui sait pourtant rendre drôles et de bon ton des obscénités. Ainsi la facétie sur la jeune fille qui joue sur l'homophonie du mot *anus* n'est pas scabreuse et peut être dite car la transformation par le langage fait que l'on rit des *uerba* en oubliant que la *res* est grossière.

Pontano est aussi à son tour source pour d'autres recueils de facéties et d'autres ouvrages sur le comique. Fregoso⁸⁴,

⁸¹ Pontano, *De Tumulis*, édition Liliana Monti Sabia, I, 36 : « Épitaphe de Masuccio Salernitano, éminent auteur de nouvelles. / Lui aussi a composé de plaisantes nouvelles, les a teintées de finesse / A pimenté d'ornements et de badinages ses bons mots / Noble d'esprit, de naissance noble tout autant, / Aux savants il plut, ainsi qu'aux princes. / Son nom est Masuccio, sa généreuse patrie Salerne : / Elle lui donna la vie, et la lui reprit aussi ».

⁸² Sabellico est même le dédicataire du livre I du *De Sermone*. En effet dans la préface il annonce qu'il va dédier chacun des livres du *De Sermone* à un humaniste, mais la mort ne lui a pas permis d'écrire d'autre prologue ni de donner de titre général à l'ouvrage. En préparant l'édition Summonte a supprimé le nom de Sabellico pour le remplacer par celui de Jacopo Mantovano, qu'il a en outre fait figurer comme dédicataire de tout le *De Sermone*, en ajoutant lui-même le titre général sur l'autographe de Pontano qui servit d'archétype d'impression. voir Liliana Monti Sabia, « La Mano di Pietro Summonte nelle edizioni postume di Pontano », *AAP*, n. s., 34, 1986, p. 200.

⁸³ VI, 2, 29-32.

⁸⁴ Fregoso B., *De dictis factisque memorabilibus*, Milan, 1508.

Barlandus⁸⁵, Bebel⁸⁶, Frischlin⁸⁷, Sabellico⁸⁸, Vipera⁸⁹, citent encore des facéties du *De Sermone*. Quant à Domenichi⁹⁰ auteur du plus fameux recueil de facéties du XVI^e siècle en langue vulgaire, il en reprend 56 directement du *De Sermone*, et qui sont propres à cet ouvrage. Comme lui il utilise ces facéties dans un but normatif, et comme Panormita il les annote en marge, avec un vocabulaire traduit directement du *De Sermone* : « Arguto (ingénieux), cavilloso (railleur), faceto, (spirituel), mordace (mordant), pungente, (piquant), salso, (salé) ». Mais chez lui la facétie sert de prétexte au commentaire moralisant sur le comique et non à l'illustration du fonctionnement du trait d'esprit ou d'une théorie du comique.

Au contraire Vincenzo Maggi, son contemporain, a pour objet dans le *De Ridiculis* d'élaborer une théorie du comique et, dans sa préface, il cite encore Pontano qui est devenu en deux générations la troisième référence latine sur le trait d'esprit, l'humour, sa théorie et sa pratique, même s'il se propose d'aller plus loin :

« Cicero enim in secundo de oratore quem postea libro sexto Quintilianus, Pontanus et alii complures nostri seculi peritissimi uiri secuti sunt, multa de iis conscripsit⁹¹ ».

⁸⁵ Barlandus A., *Iocorum ueterum ac recentium duæ centuriæ*, Louvain, 1524.

⁸⁶ Bebel H., *Facetiæ*, 1508-12, Francfort, 1568.

⁸⁷ Frischlin N., *Facetiæ selectiores, sales item seu facetiæ ex Poggii Florentini libro selectæ, necnon Alphonsi regis aragonum facetiæ*, Argentorati, 1600.

⁸⁸ Sabellico M. A., *De memorabilibus factis dictisque exemplorum libri X*, Bâle, 1533.

⁸⁹ Vipera A., *De præclare perillustreque dictis ac gestis libri octo*, Rome 1519.

⁹⁰ Domenichi, *Historia di Messer Lodovico Domenichi, di detti e fatti degni di memoria di diversi principi, e huomini privati, antichi et moderni*, Venise, 1558.

⁹¹ Vincenzo Maggi, *De Ridiculis*, 1550, in *Trattati di poetica e di retorica del'500*, édition B. Weinberg, Bari, 1970, p. 91 : « En effet Cicéron, dans le deuxième livre du *De Oratore*, Quintilien, Pontano et nombre d'autres hommes de notre époque à sa suite, très au fait de la question, ont beaucoup écrit à ce propos ».

En effet, Maggi aborde le problème du rire du point de vue du philosophe et escamote son utilisation sociale. Il reproche à Pontano la même chose qu'à Cicéron, n'avoir abordé le rire que du point de vue de l'énoncé, (dire les choses *non turpiter*), et non du point de vue du référent. Pour lui l'*ingenium* est supérieur à l'*ars*, car si l'on peut démonter les mécanismes du rire quand le mot a été prononcé et a fait son effet, et donc s'il existe une rhétorique du rire, il ne peut en exister une science car c'est la nouveauté perpétuelle, le foisonnement de la nature qui est le réservoir du comique. On est déjà là proche d'une esthétique baroque et anti-classiciste, mais la leçon de Pontano a été lue et assimilée.

3.3 Castiglione, Della Casa, Guazzo

« Dianzi Marullo ed il Pontan per vui
Sono, e duo Strozzi, il padre e'l figlio, stati :
C'è Bembo, c'è il Capel, c'è chi, qual lui
Vediamo, ha tal i cortigian formati »
Ariosto, *Orlando Furioso*, XXXVII, 8

Pontano a des relais dans l'humanisme du Nord et ses œuvres sont imprimées à Venise entre 1502 et 1512. De plus, il connaît aussi Bembo⁹², qui a fait ses études à Messine avec Lascaris vers 1492, et que l'on retrouve à Ferrare vers 1498 et 1500. la seule personne à ne jamais citer Pontano est probablement celle qui lui doit le plus, puisqu'il s'agit de

⁹² Dans une lettre à Filippo Beroaldo le Jeune, datée des ides de janvier 1505, il regrette la perte de Pontano, mis sur le même plan que les grands Florentins, lettre n° 198 in Bembo P., *Lettere*, édition E Travi, Bologne, 1987-1993, vol. I, p. 183 : « *Sed redeo ad literas tuas. Beroaldum gentilem tuum præclarum sane uirum, et optimarum artium studiis pereruditum, mortem obiisse ualde dolui, hoc præsertim tempore quo doctorum uereque literatorum hominum non nimis magna ubertas est. Recordari autem debes paucorum annorum spatio quot et quales uiros amiserimus, Picum, Politianum, Pontanum, Pomponium, Hermolaum, qui quidem omnes uno tempore floruerunt* » : « Mais je réponds à ta lettre, et j'ai eu beaucoup de chagrin à la mort de Béroalde, ton père, un homme tout à fait remarquable et extrêmement érudit dans l'études des arts les plus nobles, et surtout en cette époque où n'abondent guères les savants et les vrais lettrés. Tu dois bien te rappeler combien d'hommes, et quels hommes, nous avons perdus en l'espace de peu d'années, Pic, Politien, Pontano, Pomponio, Ermolao, qui florissaient en effet tous à la même époque ».

Baldassare Castiglione qui, dans le *Cortegiano*, reprend des passages entiers du *De Sermone*. Castiglione, grand ami de Bembo et de l'entourage immédiat des Gonzaga, ne peut pas ne pas avoir eu connaissance du *De Sermone*, qui se trouvait aussi dans leur bibliothèque ainsi que dans celle de Frédéric d'Urbino⁹³. La lettre d'Olivarius à Érasme du 13 mars 1527 le montre d'ailleurs avec Navagero comme défenseur de Pontano contre Érasme et Thomas More⁹⁴. D'autre part Pontano a eu lui-même conscience qu'il jetait les bases d'une nouvelle littérature didactique : à la fin du chapitre 20 du livre III, il écrit : « *nam et futuros vaticinamur, qui de iis sint suptilius atque enucleatius diserturi*⁹⁵ » ; or, à cette date, seul son ami

93 Né à Mantoue dans l'entourage des Gonzaga, on le trouve à la Cour des Este, à Rome et également à la Cour d'Urbino dont il sera le représentant à Rome. Or Pontano était l'ami de Francesco Gonzaga, à qui il a dédié plusieurs de ses poèmes, notamment l'*Urania*, son grand poème qu'il considère comme son chef-d'œuvre, et Vespasiano da Bisticci rappelle dans ses *Vite*, édition A. Greco, INSR, Florence, 1976, p. 393, que Frédéric d'Urbino a voulu pour sa bibliothèque « *tutte l'opere del Pontano* ». D'ailleurs, dans une lettre à Cristoforo Tirabosco, Gubbio, 5 octobre 1514, in Castiglione B., *Due lettere inedite di Baldassare Castiglione*, sn, sl, sd (fac similé qui se trouve à la BAV), il écrit : « *E mandatemi quelli tre volumi grandi de Cicerone coperti di rosso et un altro volume, pur de Cicerone, spartito da quelli, che è intitolato De Oratore et è commentato e postillato in molti lochi de mia mano, et un altro libro in prosa del Pontano, De Bello Neapolitano* » : « Et envoyez-moi ces trois grands volumes de Cicéron à la couverture rouge, et un autre volume, toujours de Cicéron, mais séparé de ceux-là, intitulé le *De Oratore*, et commenté et annoté en nombreux endroits de ma main, et un autre livre en prose de Pontano, *De Bello Neapolitano* ». Or, en 1514, la seule édition du *De Bello Neapolitano* disponible est celle de Mayr en 1508, qui est accompagnée du *De Sermone*. le premier travail du *Cortegiano* commence en 1513, avec un prologue pour le roi de France écrit en 1515, qui sera gommé des états successifs. C'est peut-être dans un moment de la rédaction que Castiglione a besoin de son *De Oratore*, et du *De Sermone*...

⁹⁴ Lettre 1791, Érasme, *Correspondance*, traduite et annotée d'après le texte latin de l'*Opus Epistolarum* de P.S. Allen, H.M. Allen et H.W. Garrod, Bruxelles 1974. Navagero et Castiglione le critiquent et lui opposent le seul Pontano, même s'ils reconnaissent que l'*Éloge de la Folie* est digne de Lucien. Olivarius répond à l'attaque contre Érasme en disant que Pontano est affecté, prétentieux, précieux et en lui opposant les épigrammes de Thomas More.

⁹⁵ *De Sermone*, III, 20 : « En effet nous prophétisons qu'il y aura des gens à venir pour parler de ces sujets fort en détail et fort nettement » ; le verbe *vaticinor* a un sens très fort : au sens propre on l'emploie pour les devins

Diomede Carafa a rédigé un *Courtisan*, paru en 1478, en langue vulgaire. Pontano tire donc lui-même son ouvrage vers le traité de comportement.

En effet Pontano est une des sources directes du *Courtisan*, et son nom même apparaît dans les deux premières rédactions⁹⁶. le livre II est une réinterprétation du livre II du *De Oratore* sur la place des facéties dans l'*inuentio*, cela est bien connu et bien visible⁹⁷, mais aussi du *De Sermone*. Les chapitres 45 à 83 du livre II sont une paraphrase des livres III et IV de Pontano, sur la fonction et l'emploi des facéties dans le discours du parfait courtisan. Mais si chez Pontano la *facetudo* était la vertu du parfait homme social, dans des rapports de convivialité entre pairs, et dans l'alternance « à l'antique » entre l'*otium* et le *negotium*, et s'il fallait certes codifier la parole, c'était

(Cicéron, *Diu.*, 1, 34 ; 67 ; Tite Live, II, 41), mais au sens figuré pour le poète inspiré des Dieux (Cicéron, *De Am.*, 25).

⁹⁶ P. Floriani, dans « Esperienza e cultura nella genesi del *Cortegiano* », in *Bembo e Castiglione, studi sul classicismo del Cinquecento*, Rome, 1976, rattache cela non à la volonté de satisfaire à la *sprezzatura*, théorisée par Castiglione, d'être cultivé sans pédantisme et de fuir l'étalage et l'affectation, mais au fait que dans les rédactions successives, il y a une prise de distance d'avec les facéties, et une réduction de leur nombre alors qu'elles sont destinées à illustrer le propos ; voir A. Quondam, « *Questo povero cortegiano...* » (*op. cit.* en bibliographie, p. 455-457). Dans la troisième rédaction la première occurrence de Pontano (II, 74) a été remplacée par Caton, en fait protagoniste initial d'une facétie venue de Cicéron, et modifiée par Castiglione (qui la remet donc en l'état initial), la seconde (II, 35) par Sannazaro. Or ce passage traite de l'excellence de certains vers (« *alcuni versi* »). Pontano est mort depuis quinze ans en 1518, lors de cette rédaction, et rien ne suggère que les vers en question sont des vers latins. Castiglione s'en remet donc à l'autorité d'un Antique, et d'un Moderne, et la juxtaposition des deux est significative. Pontano, auteur de langue antique dans une époque moderne disparaît alors. Nous pensons surtout qu'il s'agit d'un processus systématique de gommage de toute source identifiable autre qu'antique (celles-ci faisant partie du bagage culturel commun).

⁹⁷ La bibliographie sur ce sujet est immense, signalons en particulier : Guidi J., « Festive narrazioni, motti e burle (beffe) : l'art des facéties dans le *Courtisan* », *Formes et signification de la « beffa » dans la littérature italienne de la Renaissance*, études réunies par A. Rochon, Paris, CIRRI, 1975, p. 175-210.

uniquement du point de vue de l'énoncé et non du référent⁹⁸, dans une confiance absolue en son pouvoir performatif. En revanche, dans le *Courtisan* le décor a changé. Il n'y a plus de moment de l'*otium* et du *negotium*, plus de notion de loisirs et de *relaxatio animi*, la seule conversation possible est celle avec le Prince, car entre courtisans c'est la lutte qui domine :

« *Io estimo che la conversazione, alla quale dee principalmente attendere il cortegiano con ogni suo studio per farla grata, sia quella che averà col suo principe ; e benché questo nome di conversare importi una certa parità, che pare che non possa cader tra'l signore e'l servitore, pur noi per ora la chiamaremo così*⁹⁹ ».

dit Frederico Fregoso au chapitre XVIII du livre II, prenant acte du rapport biaisé qu'entretiennent le Prince et le courtisan, dans une fausse acception de la conversation, que l'on ne peut malheureusement pas éviter. D'ailleurs le livre II commence par une évocation nostalgique des cours du '400, celles de Borso d'Este à Ferrare, de Frédéric de Montefeltro à Urbino, dans un dialogue dont la diégèse même est censée avoir lieu dans un passé idéalisé par rapport au moment de l'écriture.

⁹⁸ À la restriction près des malheureux et des puissants, comme le préconisait déjà Cicéron ; voir *De Sermone*, IV, 4, faisant référence à Cicéron, *De Or.*, II, 237 : « *Nec insignis improbitas et scelere iuncta nec rursus miseria insignis agitata ridetur* » et II, 238, « *Itaque facillime luduntur quæ neque odio magno nec misericordia maxima digna sunt.* »

⁹⁹ Nous citons d'après *Il libro del Cortegiano*, édition G. Carnazzi, Rizzoli, Milan, 1994, p. 132, et sauf indication contraire nous traduisons : « Quant à moi, j'estime que la conversation vers laquelle le courtisan doit principalement tendre, en employant toutes ses forces pour la rendre agréable, est celle qu'il aura avec son prince ; et bien que ce nom de conversation implique une certaine égalité, qui semble ne pas pouvoir exister entre le seigneur et le serviteur, nous aussi pour l'heure nous l'appellerons ainsi. » . Un article récent de F. Pignetti dans *Educare il corpo...* (*op. cit.* en bibliographie, p. 239-269), « La facezia tra *Res Publica Literarum* e società cortigiana » compare enfin la société dessinée en creux dans le *De Sermone* et celle de la cour nobiliaire du Duc d'Urbino, mais ne se place qu'au niveau de l'utilisation permise ou non de la facétie. Sur la question de l'existence ou non d'un art des facéties, il ne fait pas la comparaison précise entre Cicéron, Quintilien, Pontano et Castiglione.

Le *uir facetus* étant maintenant un courtisan devant le regard du prince, la norme de régulation des comportements sociaux sera l'opinion que le prince aura et, partant, que les autres courtisans s'emploieront toujours à enlaidir. Car il faut éviter l'écueil de la flatterie. Bien sûr Pontano parlait des flatteurs, mais ce n'était pas dans le moment de l'*otium* ; ces personnages n'étaient pas en concurrence avec le *uir facetus*, mais on les trouvait dans les cours des princes¹⁰⁰ : cela n'a pas changé.

Ainsi la facétie et son utilisation à bon escient, qui étaient une arme pour l'orateur idéal de Cicéron (se concilier l'auditoire faisait gagner ou perdre un procès), et une vertu sociale pour l'homme d'esprit de Pontano (détendre le cercle des amis faisait de vous une personne recherchée pour sa compagnie), deviennent chez Castiglione une façon de contrôler les rapports humains et de désamorcer l'inimitié d'autrui sous le regard de qui l'on se trouve.

C'est pourquoi à côté de la division traditionnelle en deux espèces du genre du bon mot¹⁰¹, le *motto* et la *festiva narrazione*, Castiglione ajoute la *burla*, qui associe la parole et l'acte, alors que les deux premières ne relevaient que de la parole avec éventuellement le geste approprié. Car si Pontano pouvait séparer les *conuentus hominum* selon le but, le lieu et le moment, réunions de négoce, de loisir, de divertissement¹⁰², chez Castiglione toute réunion d'hommes, toute société sont à la cour, et donc les repoussoirs de l'homme d'esprit aussi, et notamment le bouffon, dont il faut éviter le rire¹⁰³. Les précautions qui entourent le rire sont beaucoup plus importantes que chez Cicéron et Pontano : pour eux le *delectus*,

¹⁰⁰ *De Sermone*, II, XIV, 5.

¹⁰¹ *De Sermone*, III, XIX, faisant référence à *De Or.*, II, 54, 218, sur la *dicacitas* et la *cauillatio*. L'exposé sur les facéties des deux genres occupe les chapitres 45 à 83 du livre II du *Courtisan*, celui sur les *burla* les chapitres 85 à 89.

¹⁰² *De Sermone*, I, 6.

¹⁰³ C'est Bernardo Bibbiena, auteur de comédies assez scabreuses, qui se décrit comme gros et chauve et portant à rire, sous le regard des autres : *Cortegiano*, II, 44.

le discernement suffit, l'attention aux lieux, aux circonstances et aux personnes¹⁰⁴, alors que si Fregoso a bien affirmé qu'il fallait tenir compte des *circonstanze*¹⁰⁵, il faut que le courtisan soit très prudent avec tout ce qui peut faire rire car « *il far ridere non sempre si convien al cortegiano*¹⁰⁶ ». L'exercice est périlleux, et dans l'exposé sur les lieux d'où l'on tire le rire, Bibbiena s'éloigne de Cicéron et de Pontano, même s'il reprend en plus la distinction entre comique *in re* et *in uerbo*¹⁰⁷, et résume son propos en une amère réflexion : rire est un art, celui de tromper l'opinion d'autrui¹⁰⁸, et, à ce jeu des apparences, la dissimulation devient un moyen de piéger, et non plus comme chez Pontano ce sur quoi se clôt le *De Sermone*, la juste ironie socratique¹⁰⁹, apanage de l'homme d'esprit. Ainsi il existe non pas un art des facéties, comme l'avait théorisé Pontano allant plus loin que Cicéron, mais il existe un *inganno*, une tromperie qui les fait utiliser, comme la nature les offre.

Pontano reste tout au long du *Cortegiano*, la référence dans l'ombre, repris mot à mot soit pour imiter¹¹⁰, et deux facéties

¹⁰⁴ *De Or.*, II, 239 : « *Haberi enim dixisti rationem oportere hominum, rei, temporis* » : « tu as dis en effet qu'il fallait tenir compte des personnes, du sujet, de la circonstance » et *passim* ; *De Sermone*, I, 23-24, et *passim*.

¹⁰⁵ *Cortegiano*, II, 16.

¹⁰⁶ *Cortegiano*, II, 46 : « Il ne convient pas toujours que le courtisan fasse rire ».

¹⁰⁷ *Cortegiano*, II, 48-56 sur la *dicacitas*, et 57-69 sur la *cauillatio*.

¹⁰⁸ *Cortegiano*, II, 83 : « *Nell'una e nell'altra sorte la principale cosa è lo ingannar l'opinione e rispondere altramente che quello che aspetta l'auditore* » : « Dans les deux genres, le principal est de tromper l'opinion et de répondre différemment de ce qu'attend l'auditeur ».

¹⁰⁹ *De Sermone*, VI, 3.

¹¹⁰ *Cortegiano*, II, 18 par exemple, reprend exactement les termes de Pontano traduits en italien dans la définition récapitulative du courtisan idéal : « *Non sarà maledico, e specialmente dei suoi signori, [...] Non usará il nostro cortegiano prosonzione sciocca ; non sarà apportator di nove fastidiose ; non sarà inavvertito in dir talor parole che offendano in loco di voler compiacere ; non sarà ostinato e contenzioso, come alcuni, che par che non godano d'altro che d'esser molesti e fastidiosi a guisa di mosche e fanno profession di contradire dispettosamente ad ognuno senza rispetto ; non sarà cianciatore, vano o bugiardo, vantatore né adulatore inetto, ma modesto e ritenuto, usando sempre e massimamente in publico, quella reverenzia e rispetto che si conviene verso il signor* » : « il ne sera pas médisant, et surtout de ses seigneurs, [...] Notre courtisan ne fera pas usage de sottise présomption,

lui sont même directement empruntées¹¹¹, soit pour s'en démarquer, dans une lecture plus noire et désenchantée de la vie en société.

Cette reprise en main de la facétie est encore accentuée dans le *Galateo* de Della Casa¹¹². Cet ouvrage, paru deux ans seulement après la dernière grande édition des œuvres en prose de Pontano¹¹³, est un des ouvrages fondamentaux pour l'éducation et la pédagogie du comportement du futur gentilhomme, et d'ailleurs son titre est en italien l'antonomase des bréviaires de savoir-vivre. La ligne directrice est l'idée qu'il faut être convenable en toutes circonstances, et pour cela il faut pratiquer l'autodiscipline. L'idéal pontanien d'un homme *compos sui*, dont la mesure en toute chose est la vertu principale, est ici transposé vers l'idéal d'un homme irréprochable et imperturbable, qui sait se tenir éloigné de toute moquerie et de tout ce qui peut inspirer le rire. C'est pourquoi Della Casa aussi donne des exemples de *motti* et de *beffe*, qui sont tous dissuasifs. Reprenant en effet l'idée pontanienne que les facéties relèvent d'un art, il ajoute que tous ne sauraient le pratiquer. Il vaut donc mieux s'en abstenir que prêter le flanc aux rires : « *Non istà bene il motteggiar a chiunque vuole, ma solamente a chi può [...] a suo tempo dire una cosa bella e nuova, chi può ; e chi non può, tacersi*¹¹⁴ ».

il ne sera pas le messenger de pénibles nouvelles ; il ne manquera pas d'à-propos au point de parfois dire des paroles qui offensent alors qu'il voudrait faire plaisir ; il ne sera pas obstiné ni querelleur, comme certains qui semblent n'avoir d'autre plaisir que d'être fâcheux et pénibles comme les mouches, et font profession de contredire tout le monde avec mépris et sans respect ; il ne sera pas hâbleur, vaniteux ni menteur, il ne sera pas vantard ni sot adulateur, mais modeste et retenu, faisant toujours usage, et surtout en public, de la révérence et du respect qui conviennent envers le seigneur » .

¹¹¹ *De Sermone*, IV, 2, 14 repris en *Cortegiano*, II, 60 et *De Sermone*, IV, 2, 25 en *Cort.* II, 65.

¹¹² Della Casa G., *Il Galateo ovvero dei costumi*, 1558, traduction française de Jean de Tourmes 1598, reprise par Alain Pons, Paris, 1988.

¹¹³ *Opera soluta oratione*, Henricpetrinus, Basileæ, 1556.

¹¹⁴ *Galateo*, chapitre 19 : « Il ne convient pas à celui qui veut de faire de l'esprit, mais à celui qui peut ; au bon moment dire une chose belle et inédite, à qui le peut ; et à qui ne le peut pas, se taire » (traduction de Jean de Tourmes).

Avec Guazzo¹¹⁵, l'autre traité de conversation de la fin du XVI^e siècle, héritier de Castiglione, s'opère un retour aux idées de l'humaniste napolitain. Celui-ci en effet intitulant la *civil conversazione* un traité sur le comportement inclut dans ce terme la notion de communication verbale entre les hommes dans un cadre plus large que celui de la cour. Au contraire, il met en scène dans le livre IV un banquet, exemple de conversation civile, dans la lignée de la littérature sympotique où le dialogue devient un récit exemplaire, outre les facéties prononcées ou rapportées par les devisants. Tout comme chez Pontano, la conversation est pressentie chez Guazzo comme antithèse de la réflexion solitaire, et comme nécessité pour l'homme de lettres de se confronter à ses pairs dans le monde¹¹⁶. Cette attitude, que Francesco Tateo nomme « antipétrarquisme¹¹⁷ », condamne la *vita solitaria*, la contemplation, et refuse le sophisme d'origine cicéronienne des humanistes florentins, qui interprète la maxime de Scipion

¹¹⁵ Guazzo S., *La civil conversazione*, Brescia, 1574.

¹¹⁶ Préface à Vespasiano Gonzaga, *op.cit.* p. 2 : « *Al che fare mi spinge anco il confidare che le contese e gli scandali, che per lo più cadono fra i mortali, non altronde avvengono che dal non saper essi usare le convenevoli maniere nel conversare. E perciò m'indussi nell'animo, che s'io havessi potuto con la mia fatica insegnar a ciascuno quel secondo il suo stato gli si convenga conversando con gli altri osservare, havrei fatto opera grandamente al mondo giovevole. Et perché si trova di gran lunga maggioril numero de' poco intendenti, che de' letterati, et è la conversazione più a quelli che a questi comune, io havendo più riguardo al beneficio universale che alla mia particolar gloria, rimossa ogni ambizione, non ho atteso ad altro più, che a farmi intendere da quei che sono alquanto duri d'orecchie* » : « Me pousse aussi à faire cela le fait d'avouer que les disputes et les scandales qui arrivent le plus chez les mortels ne surviennent jamais que de ne pas savoir user des manières convenables dans la conversation. Et c'est pourquoi il m'est venu à l'esprit que si j'avais pu en y mettant de l'ardeur enseigner à chacun ce que, selon sa situation, il lui convient d'observer en conversant avec les autres, j'aurais fait une œuvre grandement utile au monde. Et parce qu'il se trouve de bien loin un plus grand nombre d'idiots que de lettrés, et que la conversation est plus commune à ceux-là qu'à ceux-ci, comme je vise plus au bénéfice universel qu'à ma gloire personnelle, ayant laissé de côté toute ambition, je ne me suis attaché à rien de plus que de me faire entendre de ceux qui sont un peu durs d'oreille. » .

¹¹⁷ Tateo F., « La civil conversazione », *La Novella italiana*, Atti del convegno di Caprarola, Rome, 1989, p. 59-81.

comme conversion de l'*otium* en *negotium* et de la solitude en conversation¹¹⁸. En revanche il se réclame de la théorie de Boccace selon laquelle la fable est nécessaire aux ignorants pour comprendre des vérités insaisissables autrement¹¹⁹.

Dans le dernier livre, où dominent les facéties et le comique, le dialogue semble se passer à la fin du repas. la conversation, comme chez Macrobe, se passe en récits plaisants et le banquet même a la fonction d'*exemplum*¹²⁰, jouant sur le comique propre à la forme brève de la facétie. On est ici exactement dans la tradition pontanienne de la conversation : d'une part elle se passe dans l'espace de la *recreatio*, d'autre part elle se passe entre pairs. Guazzo utilise la fiction du banquet, comme Platon, Lucien, Macrobe, et plus tard même Poggio ou encore Luther, et il définit la conversation

¹¹⁸ Cicéron, *De officiis*, III, 1 : « *P. Scipionem, Marce fili, eum qui primus Africanus appellatus est, dicere solitum scripsit Cato, qui fuit eius fere æqualis, numquam se minus otiosum esse, quam cum otiosum, nec minus solum, quam cum solus esset. Magnifica uero uox, et magno uiro ac sapiente digna; quæ declarat illum et in otio de negotiis cogitare et in solitudine secum loqui solitum, ut neque cessaret unquam et interdum conloquio alterius non egeret. Ita duæ res, quæ languorem adferunt ceteris, illum acuebant, otium et solitudo* » : « Publius Scipio, o Marcus, mon fils, celui qui fut le premier appelé l'Africain avait l'habitude de dire, comme l'a écrit Caton, qui fut presque son contemporain, qu'il n'était jamais moins oisif que lorsqu'il était oisif, ni jamais moins seul que lorsqu'il était seul. Mot vraiment magnifique et digne d'un grand homme et d'un grand sage, qui démontre que lorsqu'il pensait aux affaires dans son loisir et qu'il parlait avec lui même dans sa solitude, de sorte qu'il n'était jamais inoccupé et qu'il ne sentait pas le besoin de parler avec autrui. Ainsi le loir et la solitude, ces deux attitudes qui faisaient s'ennuyer tous les autres, accroissaient son activité ».

¹¹⁹ Ce faisant il suit aussi le genre classique de la *trattatistica* qui veut que la théorie soit illustrée par des exemples, ici les facéties, *op. cit.* p. 3 « *Ch'io doveva nel disporre l'opera seguir compiutamente l'ordine di Aristotele* » : « Que je devais, dans la structure de l'œuvre, suivre absolument l'ordre d'Aristote ».

¹²⁰ *Op. cit.*, IV, p. 564 : « *Farebbe opera al mondo utilissima chi raccogliesse tutti questi successi in un volume e li mandasse in luce, perché dalla forma di questo convito imparerebbono gli huomini ad astenersi dalle confusioni e da i disordini de' comuni conviti, ne i quali ad altro non si attende che a scorpere et ad ebriacarsi* » : « Ferait œuvre très utile au monde celui qui recueillerait ces événements en un volume et les publierait, parce que de la forme de ce banquet les hommes apprendraient à s'abstenir des confusions et des désordres des banquets communs, dans lesquels on ne tend à rien d'autre qu'à s'empiffrer et à se saouler ».

comme vertu lui aussi. Mais en cela il se rapproche plus de la vertu que Pontano appelle *conuiuientia*¹²¹, et qui est l'art d'être ensemble à table, c'est-à-dire un moment social où l'on est ensemble. la conversation dans le sens moderne¹²² est, quant à elle, définie dans le *De Sermone*, mais Guazzo ici semble s'inspirer des deux ouvrages.

Chez les trois grands auteurs sur la conversation et le rôle qu'y tiennent des facéties du XVI^e siècle, la référence à Pontano est lisible, celui-ci fait partie d'une culture commune. Et si Castiglione s'en inspire beaucoup mais en fait une interprétation pessimiste, Della Casa change tout à fait de propos, et ce n'est qu'à la fin du siècle qu'un contemporain de Montaigne redécouvre la vertu sociale du discours plaisant d'obédience pontanienne.

¹²¹ *De Conuiuientia*, in *I trattati delle virtù sociali* édition Francesco Tateo, Roma, 1965, p. 142. le néologisme pontanien est dû à l'analogie qu'il fait avec la dénomination des autres vertus. Il insiste sur le fait de vivre ensemble, là où *conuersatio* a dans le sens latin antique le sens de fréquentation, dans le latin monastique le sens de vie en communauté par rapport à la vie de l'ermitte, et en langue vulgaire le sens de familiarité.

¹²² *De Sermone*, I, 3.

1 CHRONOLOGIE DES ÉDITIONS

Les éditions des œuvres de Pontano se succèdent tout au long du XVI^e et du XVII^e siècles, mais celles contenant le *De Sermone* ne sont qu'au nombre de quatre, après l'édition princeps :

- *Pontani De Sermone et De Bello Neapolitano. Excusum opus Neapoli per Sigismundum Mayr Alemannum, summæ diligentiae artificem, mense Augusto MDVIII, assistente (ut in aliis) P. Summontio, ac fideliter omnia ex archetypis, Pontani ipsius manu scriptis, quæ deinde Summontius Neapoli in æde Diui Dominici seruanda curauit.*
- *Joannis Jouiani Pontani Opera omnia, soluta oratione composita. Venetiis in ædibus Aldi et Andreæ soceri, 1518.*
- *Joannis Jouiani Pontani opera omnia soluta oratione composita, Florentiæ per heredes Philippi Iuntæ, 1520.*
- *Joannis Jouiani Pontani, opera quæ soluta oratione composuit omnia, Basileæ, per A. Cratandrum, 1538.*
- *Joannis Jouiani Pontani Opera. Basileæ, ex officina Henrichpetrina, 1556 ; reprend la précédente, 4 volumes in 8°. Le De Sermone, est dans le tome II, dont le titre est : Joannis Jouiani Pontani Librorum omnium quos soluta oratione composuit Tomus secundus, cui insunt : de aspiratione, lib. II. Item dialogi festiuissimi diuersorum argumentorum nempe : Charon, Antonius, Actius, Ægidius, Asinus. De Sermone lib. IV. Belli quod Ferdinandus senior, Neapolitanorum rex, cum Joannes Andegauensium duce gessit libri totidem.*

Le *De Sermone* n'apparaît donc pas dans les éditions vénitienne des œuvres en prose de 1500, 1501 et 1512, ni dans l'édition lyonnaise de 1513. Dans les éditions de Bâle, il est désigné par *De Sermone libri IV*. En effet le manuscrit porte les indications de Pontano pour le début des actuels livres I et III, et seulement « *in sequenti libro* » à la fin du livre I, et « *ad alia transeamus* » à la fin du livre IV ; pour les actuels livres II, IV, V, et VI, il s'agit d'annotations en marges de la main de Summonte. Les éditions de Bâle, qui détaillent leur contenu, se

sont donc fondées sur l'Aldine de 1519, et l'ont corrigée en plusieurs endroits, et non sur l'édition *princeps*. Cette Aldine est particulièrement fautive, alors que nous verrons qu'elle a eu une réelle influence sur les humanistes de la génération suivante.

Après ces éditions, il faut attendre pour le *De Sermone* l'édition moderne de Lupi et Risicato de 1954. Cette édition est reprise sur le manuscrit autographe de Vienne, mais les éditeurs n'ont pas séparé les deux textes et les deux écritures : celle de Pontano et celle de Summonte. Ils ont édité le texte amendé par l'élève. D'autre part, en ce qui concerne les citations des auteurs antiques dans le texte, ils ont le plus souvent édité la version moderne, sans faire de recoupement avec les versions de ces auteurs disponibles à l'époque, en manuscrits ou dans les premières impressions. En effet, la période où Pontano écrit coïncide avec les premières éditions *princeps* des auteurs latins, et notamment :

- PS. CICÉRON, *Rhetorica ad Herennium*, Venise, sn, 1470.
 ARISTOTE, *Ethica, Politica, Œconomica*, traductions de Leonardo Bruni, Argentina, J. Mentelin, 1475.
 CICÉRON, *De officiis, de amicitia, de senectute*, Rome, 1469, Sweynheym et Pannartz.
 CICÉRON, *De oratore*, Rome, 1469, Sweynheym et Pannartz.
 CICÉRON, *Epistolæ ad Brutum, ad Quintum fratrem, ad Atticum*, Rome, 1470, Sweynheym et Pannartz.
 CICÉRON, *Epistolæ ad Marcum Brutum, Atticum, Quintum Fratrem*, Naples, 1470, Moravo (Inc. Barb., AAA.II.15).
 CICÉRON, *Orationes*, Rome, 1471, Sweynheym et Pannartz.
 CICÉRON, *Orationes selectæ*, Naples, 1480, Moravo, édition de Giuniano Maio.
 CICÉRON, *Tusculanæ*, Rome, 1469, U. Han.
 DONAT, *Commentarius in Terentii Comædias*, Rome, 1472, Sweynheym et Pannartz.
 MARTIAL, *Epigrammata*, Venise, 1472, Vindelinius de Spira, édition de G. Merula.
 OVIDE, *Opera Omnia*, Rome, 1471, Sweynheym et Pannartz.
 PERSE, *Satiræ*, Rome, 1476, Sweynheym et Pannartz.

PLAUTE, *Comœdiæ*, ms *Vindobonensis Palatinus latinus* 3168 (édité par R. Capelletto, *La lectura Plautij del Pontano*, Urbino, 1988).

PLAUTE, *Comœdiæ*, Venise, 1472, Joannes de Colonia et Vindelinus de Spira, édition de G. Merula.

PLUTARQUE, *Vitæ parallelæ in latinum translatae a Fr. Philepho, J. Tortellio, Lapo Florentino, Donato Acciaiuolo, Guarino Veronensi, Leonardo Aretino, Leonardo Juustiniano. Evagoræ vita ex Isocrate interprete Guarino Veronensi. Pomponii Attici vita a Cornelio Nepote. Platonis vita a Guarino Veronensi. Aristotelis vita a Leonardo Aretino. Homeri vita ex Herodoto a P. Allio. Vita Caroli Magni a D. Acciaiuolo*. Rome, 1470, U. Han.

QUINTILIEN, *Institutiones oratoriæ*, Rome, 1470, Sweynheym et Pannartz.

SALLUSTE, *Opera*, Rome, 1482, Sweynheym et Pannartz.

TITE LIVE, *Ab Urbe condita libri X*, Rome, Sweynheym et Pannartz, 1469.

VIRGILE, *Opera Omnia*, Rome, 1469, Sweynheym et Pannartz.

Nous avons édité à chaque fois le texte de Pontano sans les amendements de Summonte et sans les corrections de Lupi-Risicato, en remontant aux textes anciens. Pontano en effet peut faire des erreurs dues à des citations de mémoire, mais il est aussi le témoin d'une variante de la tradition manuscrite, ou encore il modifie à dessein la citation. Nous avons traduit le texte donné par Pontano, qui diffère donc parfois des versions modernes, et peut porter de légères incohérences : vers coupés, longues citations qui s'apparentent à des paraphrases, où il est difficile même de distinguer le texte antique du texte de Pontano, etc.

Nous ne donnerons donc en note que les variantes, et non les citations exactes, puisqu'elles se trouvent déjà dans le corps du texte. Pour les renvois implicites ou les paraphrases, en revanche, nous citerons les passages auxquels il est fait référence. Toutes les traductions latines, grecques et italiennes sont les nôtres. À défaut nous indiquerons celles que nous emprunterons parfois.

2 NOTRE ÉDITION

Le texte que nous donnons est donc celui du manuscrit autographe de Vienne dégagé des interventions renaissantes ou modernes.

2.1 Les *orthographica*

Nous respecterons notamment :

- L'alternance entre les diphtongues *æ* et *ǣ* et parfois leur absence : *cæteri/ceteri*, *cena/cæna* ; l'hésitation pour les géminées : *immo/imo* ; la présence ou l'absence des aspirées dans les mots d'origine grecque, *lacrima/lachrima*.
- L'utilisation des formes archaïques à côté des formes modernes : *optumus/optimus*, *michi/mihi*.
- La préférence pour le -n par rapport au -m : *nanque*, *nunquid*, et pour le -c par rapport au -t : *ocium*, *auaricia*.
- Le détachement des enclitiques : *ne...ue* ; *de...inde*.
- L'assimilation non systématique pour les suffixes : *optinere/obtinere* ; *obtestor/optestor*.

2.2 Les corrections modernes

- L'emploi des majuscules a été harmonisé selon notre usage moderne.
- La ponctuation a été parfois modifiée en l'adaptant également à l'usage moderne. Si une modification importante intervient, elle sera signalée dans l'apparat.
- Nous supprimons les coquilles évidentes ou qui ne créent pas d'homographie (ex. *ergo* pour *ego*, II, XXVI, ou *refragator* pour *refragator*, I, XXVI)

2.3 Abréviations

em. : *emendatio*.

interp. : *interpolatio*.

Lupi-Ris. : leçon proposée par Lupi et Risicato, derniers éditeurs modernes.

om. : *omisit* ou *omiserunt*.

post ras. : *post rasuram*.

suppr. : *supprimit* ou *supprimerunt*.

GIOVANNI GIOVIANO PONTANO

DE SERMONE
DE LA CONVERSATION

GIOVANNI GIOVIANO PONTANO

DE SERMONE
DE LA CONVERSATION

Annum agimus, [M. Antoni Sabellice], tertium ac septuagesimum et cum quidem nequaquam otiosum aut desidem, quando ocio illo frui, quod suapte natura concessum est senectuti, per Italiae turbationes non licet, discoursante per Aemiliam, Hetruriam, Latium, Campaniam, Apuliam ac Brutiam Gallorum exercitu, meque ipso de rebus non modo familiaribus uerum de uita ipsa sollicito. Nam ut desidem agamus uitam ante acta aetas docere satis potuit in tot tantisque occupationibus, docet etiam praesens, quae ne per ignauiam transeat uolumina a me scripta diversis etiam de rebus ac disciplinis ostendunt. (2) Itaque uagantibus per Italiam Gallis, ne dicam eam uastantibus, copiis regnumque Neapolitanum hinc Gallis ipsis, illinc Hispanis occupantibus, a maximis doloribus nos merito laeficientibus animum ac mentem nostram omnino auertimus, quodque mirum fortasse uideri possit, conuertimus ad scribendas eas siue uirtutes siue uicia quae in sermone uersantur; non autem aut oratorio aut pulico sed qui ad relaxationem animorum pertinet atque ad eas quae facetiae dicuntur, id est ad civilem quandam urbanamque consuetudinem domesticisque conuentus hominum inter ipsos, non utilitatis tantum gratia conuenientium, sed iucunditatis refocillationisque a labore ac molestiis.

(3) Diuisimus autem peruestigationem eam in plures libros; quodque solari literatum studiosum hominem ipsorum esset litteratorum proprium, quasi dissertatio haec inter literatos qui in Italia florent haberetur, Ebro ipsos non uni inscripsimus sed compluribus, quo plures habeamus iacturae nostrae nostrorumque dolorum consolatores. (4) Tu librum hunc accipe et ad iucunda tantum animum cogitationesque tuas

*Summate: *Ioannes Louianus Pontum ad eloquentissimum / e Praedicatorum ordine Fratrem Jacobum Man / iuam de Sermonis Liber prima. / Pontum manu scripta*

*Summate: *Jacobe Idantuarie.*

(1) J'ai déjà, Marcantonio Sabellico¹, soixante-douze ans, et je ne suis ni oisif ni inoccupé, car les troubles en Italie ne me permettent pas de profiter du loisir que sa nature a accordé à la vieillesse : l'armée française parcourt l'Émilie, la Toscane, le Latium, la Campanie, les Pouilles et la Calabre², et moi-même je suis inquiet non seulement pour mes biens, mais aussi pour ma propre vie. En effet, ma vie passée a pu suffisamment enseigner comment mener une vie tranquille au milieu de tant d'immenses soucis, et elle l'enseigne encore aujourd'hui : comment ne pas sombrer dans la paresse, c'est ce que montrent les volumes que j'ai écrits sur des sujets et dans des domaines divers. (2) Aussi, puisque les troupes des Français se déversent à travers l'Italie, pour ne pas dire la dévastent, et que le Royaume de Naples est d'un côté occupé par ces mêmes Français et de l'autre par les Espagnols, ai-je complètement détourné mon esprit et ma pensée de ces malheurs extrêmes qui me bouleversent à juste titre, et, ce qui pourrait sembler peut-être étonnant, me suis-je mis à écrire sur les vertus et les vices que l'on trouve d'ordinaire dans la conversation ; non dans les discours ou dans la poésie, mais dans ce qui s'attache au délassement des esprits et à ce que l'on appelle les bons mots, c'est-à-dire à une certaine pratique civile et urbaine, et aux réunions privées des hommes entre eux, non tant pour l'utilité des gens qui se réunissent que pour leur plaisir et leur réconfort après la peine et les soucis.

(3) J'ai donc divisé cette enquête minutieuse en plusieurs livres ; et, puisque c'est le propre des hommes de lettres eux-mêmes que de consoler tout homme qui étudie les lettres, comme si cette discussion se tenait parmi les hommes de lettres qui resplendissent en Italie, je n'ai pas écrit ces livres pour un seul mais pour plusieurs, afin d'avoir plus de consolateurs de notre souffrance et de nos malheurs. (4) Reçois donc ce livre et ne tourne ton esprit et tes pensées que vers ce qui t'est agréable ; car ce n'est pas à te plaindre que je t'invite, mais à

¹ Bibliothèque de la Bibliothèque Marcienne de Venise. Les prémisses sont données sous leur forme italienne.

² Ici Poussano a hésité entre *Bruttia* et *Calabria*, le nom contemporain de la région. Il a finalement choisi *Bruttia*, com antique *Bruttium* (*Bruttium* en latin classique), pour harmoniser sans doute avec *Ætruria*, pour la Toscane, et *Apulia*, pour les Pouilles. Nous adoptons les traductions modernes des noms.

uette; neque enim te ad conplorationem inuistamus sed ad risum atque festiuitatem, neque nos ipsos a dolore auertimus, quo te ipsum reliquensque inuitemus ad lacrimas, sed ut scias nos neque consolatione etiam in summis etumuis indigere et ut uos intellegatis Italicis a uastationibus contemplandis a me auerti. Tu uero, {M. Ant.}, quod tuum est quodque literatorum omnium proprium, id et contemplare et age, ut arbitreris, cogites, scias non pauca hominum consiliis atque actionibus geri posse, rerum tamen omnium summam ad deum optimum maximam referendam esse; qui uero secus arbitrentur uanos esse homines ac maxime futiles.

* Summum: Mentuam.

rire et à te réjouir, et je ne me suis pas détourné moi-même du malheur pour t'inviter, toi et tous les autres, à pleurer, mais pour que vous sachiez que je ne manque pas de consolation même dans les plus grandes épreuves et que vous compreniez que je vous détourne de la vision de l'Italie dévastée. Mais toi, Marcantonio, observe et fais ce qui est propre aux hommes de lettres tout autant qu'à toi : crois, pense, sache que fort nombreuses sont les choses que peuvent faire les idées et les actions humaines, mais que la plus importante de toutes doit être rapportée à Dieu très bon et très grand. Ceux qui croient différemment sont des hommes vains et tout à fait futiles.

[IOHANNIS IOVIANI FONTANI DE SERMONE LIBER PRIMUS]⁹**1. Rationem atque orationem esse a natura homini tributam.**

(1) Et rationem homini natura dedit, quo animal ipsum perficeret, et orationem; atque altera, mentem quidem ducit, oculis maxime eum esse similem voluit; utraque uero ceteris præstare animalibus summa etiam cum excellentia et dignitate. (2) Itaque ratione quidem ipsa homines sequæ suæque et metiuntur et componunt omnia, oratione autem et conciliationem a natura insitam conseruant tuenturque et, quæ ratio ipsa dicat, ea explicant atque eloquuntur, siue ad usum spectent atque ad seria siue ad iocum ac uoluptatem, quando absque illa ratio manca quædam res esset maximeque inbecilla, cum hominis præsertim uita in actionibus uerseretur ac civilique in congregatione et cœtu, cuius oratio ipsa totiusque humanæ societatis uinculum sit præcipuum ac sine ea ad summi boni adaptionem perueniri nullo modo queat. (3) Vt autem ratio ipsa dux est ac magistra ad actiones quasque dirigendas, sic oratio illorum ministra est omnia que mente concepta

⁹Summate : *suppl.*

GIOVANNI GIOVIANO PONTANO DE LA CONVERSATION LIVRE I.

I. La nature a attribué à l'homme la raison et la parole.

(1) La Nature a donné à l'homme, pour parfaire cet animal, à la fois la raison et la parole ; et si par l'une, sous la conduite de la réflexion certes, elle a voulu le rendre absolument semblable aux dieux, par les deux elle a voulu qu'il l'emportât sur tous les autres animaux en la plus haute excellence et dignité. (2) Aussi est-ce par cette même raison que les hommes mesurent et règlent leurs personnes et tous leurs biens, tandis que par la parole ils maintiennent et protègent le lien social que la nature a établi et ils exposent et expriment ce que dicte la raison, que cela concerne l'utile et le sérieux ou la plaisanterie et le plaisir, puisque sans elle la raison serait quelque chose d'estropié et de très faible, et ce d'autant plus que la vie humaine se passe en actions, en rencontres et en réunions civiles : la parole en est le lien essentiel, comme il l'est de toute société humaine, et sans elle il ne serait en aucune façon possible d'atteindre le souverain bien. (3) Tout comme la raison est le guide et le maître qui dirige toutes les actions, eh bien ! de la même façon la parole est le serviteur de tout ce qui, né de la réflexion et traité par le raisonnement, se retrouve mis en commun, puisque,

³ Voir Cicéron, *De Off.*, I, 50 : « *rationis atque orationis ferre expertes* ».

⁴ C'est exactement le discours que Cicéron fait tenir à Crassus dans le *De Or.*, I, 32-34, précellence de l'homme sur l'animal, fonction sociale de la parole : « *hoc enim non praestant nisi maxime feris, quod colloquimur inter nos et quod exprimere dicendo sensu possunt. [...] Et vero iam ad illa summa veniamus, quae nisi ista potuit aut dispersus homines unum in locum congregare aut a fera agrestique vita ad hunc humanum cultum civilemque deducere aut tam constituta civitatibus leges iudicia intra describere ? » : « un effet c'est justement ce ceci qui nous sommes bien supérieurs aux animaux : nous parlons entre nous et pouvons exprimer nos sentiments par des paroles. [...] et j'en viens à présent au point le plus important : quelle autre puissance a pu rassembler les hommes dispersés en un seul lieu ou les faire passer d'une vie sauvage et ruse à cette culture humaine et civile et instituer les lois, les tribunaux, les droits une fois les communautés civiles constituées ? ». Sur ce sujet voir les travaux d'Alain Michel, et notamment *La parole et la beauté*, 2^e édition, Paris, 1994, p. 47-99.*

comme je l'ai dit, nous sommes nés pour la vie en société' et qu'il faut vivre parmi la multitude ; et plus elle est importante et nombreuse, plus abondantes sont les richesses dont la vie a besoin, puisque le manque est donné comme compagnon à l'homme à sa naissance, et plus la vie elle-même devient apte et habile, tant à obtenir les vertus qu'à acquérir le bonheur. (1) Donc, tout comme la raison est le guide et le maître qui dirige les actions et fait acquérir les vertus, tandis que la parole est l'interprète de la réflexion et comme l'instrument de cette raison elle-même, puisque les délibérations, les décisions, enfin les raisonnements eux-mêmes sont discursifs et que les discours sont constitués de mots, eh bien ! de la même façon, cette même parole fournit aussi à la raison un instrument et peut ainsi être un matériau. Car, si l'on fait un éloge mérité de ceux qui parlent et expriment leurs opinions de façon appropriée, il faut condamner ceux qui le font mal et de façon confuse.

2. Même la parole contient vertu et vice.

(1) Et si partout où l'éloge et le blâme ont leur place, le vice et la vertu ont la leur, il faudra aussi que dans le discours le vice et la vertu aient une place pour eux, de sorte que, tout comme lorsque l'on agit, de même lorsque l'on expose ce que l'esprit et la réflexion ont conçu, dans les phrases que l'on dit et dans le discours que l'on tient, que ce soit en petit comité ou non, l'on doit conserver la mesure et la proportion, ainsi que ce juste milieu constitutif des vertus et que l'on doit à bon droit louer dans tout genre de vie. (2) En effet certains exposent ce qu'ils pensent avec gravité et avec art, d'autres au contraire le font de façon incongrue et sèche : on blâme ces derniers de leur incongruité et de leur légèreté, tandis qu'on loue les premiers de leur gravité et de leur art. Ainsi, dans le discours aussi, la vertu s'est procuré une place, et ce avec dignité et génie.

1 Pour le mot *sociabilis*, Sénèque, *Ep*, 95, 23, « *hæc nobis amoris insidit mutuum et sociabilem fecit* » « la nature a inclus en nous un amour réciproque, et nous a rendus sociables »

3. Maximam esse vim atque auctoritatem orationis.

(1) Nec uero populosisimis in ciuitatibus amplissimisque in administrationibus non maximum sibi peperisse locum summamque auctoritatem eos constat, qui inter ceteros essent elocutione precipue clari; inde ea qui pollerent oratores dicti. (2) Sed nos hac in parte de ea quæ oratoria siue uis facultasque siue ars dicitur nihil omnino loquimur, uerum de oratione tantum ipsa communi quaque homines aduendis articulis, communicandis negociis in quotidianis precipue utuntur sermonibus, in contentibus, consessionibus, congressionibus familiaribusque ac civilibus consuetudinibus. Qua e re alia quadam hi ratione commendantur quam qui oratore dicuntur atque eloquentes.

4. Maximam esse in hominibus orationis uarietatem ac diuersitatem.

(1) Nec uero natura in hac quoque a se discessit aut ab ea, quæ sua ipsius propria est, uarietate ac dissimilitudine. Cum aliorum sermones sereni sint ac subtristes, aliorum iucundi et lepidi, alius blanda sit elocutio atque ornata, illius inculta et aspera, atque alius in loquendo præ se ferat urbis mores, alius uero ruris, est uideri qui uelit facetus et comis, contra qui austerus et rigidus, qui maxime uerus omnique a simulatione alienus, secus autem cui dissimulatio placeat aut ea quæ Græce est « ironia ». Itaque loquendi genus tum cuiusque naturam tum etiã mores sequi porissimum uidetur. (2) Quid ? quod populi gentesque, siue natura ad ipsa siue ab institutione et usu, quodque alia alibi magis probantur suntque in pretio maiori, alia taciturniores sunt, contra

3. La puissance et l'ascendant du discours sont considérables.

(1) Mais il est certain que dans les cités les plus peuplées et les états les plus vastes, c'est la place la plus importante et l'ascendant le plus élevé qu'ont acquis ceux qui entre tous les autres étaient surtout renommés pour leur manière de parler ; aussi appela-t-on « orateurs » ceux qui avaient cette puissance. (2) Mais dans cette partie je ne parle absolument pas de ce que l'on appelle puissance, faculté ou art oratoire, mais du discours commun seulement, dont les hommes se servent surtout en rencontrant leurs amis, en faisant des affaires, dans les conversations quotidiennes, dans les réunions, les assemblées, les entrevues et les relations privées ou publiques. C'est pourquoi on loue ces gens-là pour une raison différente de celle qui fait louer ceux qu'on appelle orateurs et éloquents.

4. Les façons de parler des hommes sont fort variées et fort diverses.

(1) Mais dans ce domaine aussi, la Nature ne s'est pas départie d'elle-même ni de la variété et la diversité qui sont ses caractéristiques particulières. Puisque la conversation de certains est austère et quelque peu triste et celle de certains autres plaisante et fine, que l'éloquence des uns est flatteuse et ornée et celle d'autres rude et grossière, qu'en parlant l'un affiche les usages de la ville et l'autre de la campagne, certaines personnes veulent sembler spirituelles et plaisantes, d'autres au contraire austères et froides, d'autres vraiment sincères et étrangères à toute simulation, tandis que d'autres aiment la dissimulation ou ce qu'en grec on appelle « ironie »⁶. Ainsi la façon de parler semble tour à tour suivre tantôt la nature, tantôt les usages de chacun. (2) Et que dire du fait que peuples et races, par leur nature même ou l'éducation et l'usage, et parce que selon les endroits ce sont des choses différentes qui plaisent et ont plus de valeur, sont les uns fort taciturnes, les autres fort

⁶ Aristote, *Nic.*, II, 7, « ἐὶ δ' ἴσθηται ἡ ἀποκρίσις ὡς ἡ ἀπάθεια ἐστὶν ἡ ἀποκρίσις » : « le défaut est la dissimulation ».

loquaciores aliæ? Magniloquentia delectat Hispanos, fucatus ac compositus sermo Græcos, Romanorum gravis fuit oratio, Lacedæmoniorum brevis et laconica, Atheniensium multa et studiosa, et Carthaginiensium Afrorumque callida et uafra, de natura illorum sic dicta. Quo fit ut genus colloquendi alibi aliud magis probetur aut minus. (3) Cum igitur de fortitudine disserimus deque uirtutibus iis qui in pecunia uersantur, quæ quidem plures sunt ac diuersæ, itemque de magnanimitate, prudentia deque fortuna, ei contraria, tenemus hoc in ocio, quod senectus nobis concessit usque etiam hostilis, de iis item uirtutibus præcepta tradere quæ in uerbis uersantur quotidianoque in sermone; quique plerumque indicare mores cuiusque consuevit ac uel laudem afferre uel reprehensionem, etsi, ut Horatius inquit,

oderunt hilarem tristes tristemque iocosi.

Neque enim nos de laude sic nunc loquimur atque improbatione ut qui ex aliorum iudiciis uirtutes metiamur ac uicia, uerum a ratione tantum atque a mediocritate, penes quam iudicium est atque examen uirtutum omnium.

5. Etiam in oratione seruandam esse mediocritatem.

(1) Censemus igitur rem nostram omnium non in agendo solum, uerum etiam loquendo explicandisque in sententiis ac consiliis mentis denique atque animi conceptis siue seriis siue iocosis mediocritatem esse

prolixes ? La grandiloquence charme les Espagnols, la conversation ornée et composée les Grecs, le discours des Romains était solennel, celui des Lacédémoniens bref et rude, celui des Athéniens riche et recherché, et celui des Carthaginois et des Africains ingénieux et habile, dit-on, d'après leur nature même. De là vient que la façon de parler plaise plus ou moins ici ou là. (3) Puisque donc j'ai parlé du courage, des vertus qui concernent l'argent, et qui sont bien nombreuses et variées, ainsi que de la grandeur d'âme, de la prudence et de la fortune, qui lui est contraire¹, tentons, dans le loisir que la vieillesse ainsi qu'une puissance ennemie m'ont concédé, d'enseigner de même des règles sur les vertus concernant les mots et la conversation quotidienne ; car la plupart du temps celle-ci révèle généralement les mœurs de chacun, et fait louer ou blâmer, même si, comme dit Horace :

« les hommes lugubres haïront celui qui est gai et les rieurs celui qui est lugubre »²

Et je ne parle pas maintenant d'éloge et de critique, comme quelqu'un qui mesurerait le vice et la vertu d'après les jugements d'autrui, mais je ne le fais que d'après la raison et le juste milieu, qui tient dans ses mains l'estimation et l'examen de toutes les vertus.

5. Même dans le discours l'on doit garder le juste milieu.

(1) Voici donc mon opinion : en tout ce qui nous concerne, non seulement lorsqu'on agit mais aussi lorsque l'on parle et que l'on expose les idées et les réflexions de l'intelligence, ainsi que les conceptions de l'esprit, sérieuses ou plaisantes, c'est le juste milieu qui est le juge ; et que ceux qui le suivent, en agissant et

¹ Allusion à ses autres traités : le *De Fortitudine*, Naples, Moravo, 1490, le groupe de cinq traités sur l'usage de l'argent, *De Libertate*, *De Splendore*, *De Magnificencia*, *De Conspiciendo*, *De Beneficiis*, éd. F. Tocco, Bario, Bulzoni, 1999, le *De Magnanimitate*, éd. F. Tocco, Florence, Olschki, 1969, le *De Prudentia* Naples, Mayr, 1508, et le *De Fortuna*, Naples, Mayr, 1506.

² Horace, *Epîtres*, I, 18, 89.

iudicem ; quam qui sequantur ii, et in dicendo et in agendo, cum defectu rationem retineant ipsaque cum ratione modum ac mensuram, siue sermo ipse grauis sit atque austerus, siue iucundus et comis aut in festiuitatem deflectat aut in seueritatem. De quibus singillatim distincteque ordine quidem dicemus ac pro natura uirtutis cuiusque sua. (2) Verum quoniam uirtutum earum, quae in loquendo versantur, oratio materia est quasi quaedam eaque ipsa nobis a natura tradita, id uidendum est, dum aut faceti uideri uolumus aut graues, ne aduersus naturam ipsi propriam contentionem moliamur aliquam ne ue uelimus uniuersa illi acie ire obuiam, quod est non modo difficile ac laboris plenum, uerum etiam reprehendi iure solet a sapientibus uiris, cum, ut prouerbio etiam monemur, nihil inuicta sit agendum Minerva, hoc est natura repugnante. Nec nisi etiam sapientissime est a Cicerone praecipuum, ut, quibus ipsi apti rebus sumus, in illis potissimum occupemur. (3) Nam etsi concessum est aliquando, propria relicta natura, alienae se accomodare, tamen aduersus uniuersam ut suscipiatur certamen, nullo ic pacto uidetur committendum, quando praestari id cum laude ac dignitate uix omnino queat, idque si ad breue fortasse tempus, natura tamen ipsa ad id quod est proprium ac suum tandem recurrit. Qua e re argui solet atque haud iniuria accusari uitae inconstantia ac morum leuitas

en parlant avec discernement, gardent la raison, et, avec cette raison, la mesure et la proportion, que la conversation soit grave et austère, ou plaisante et aimable, ou encore qu'elle penche vers la gaieté ou la sévérité. Je vais parler de tout cela dans l'ordre, de façon distincte, en prenant les choses une à une, et selon la nature propre de chaque vertu. (2) Mais puisque le discours est pour ainsi dire le matériel des vertus que l'on trouve dans la parole, et que nous le tirons de la Nature elle-même, il faut veiller, en voulant sembler drôles ou sévères, à ne pas entreprendre quelque recherche contre sa propre nature et à ne pas vouloir la heurter frontalement, ce qui non seulement est difficile et requiert des efforts mais est généralement aussi condamné à juste titre par les sages, puisque, nous en sommes avertis par le proverbe, rien ne doit être fait malgré Minerve⁹, c'est-à-dire contre sa nature. Et c'est très sagement que Cicéron a conseillé que nous nous occupions de préférence de ce à quoi nous sommes aptes¹⁰. (3) Car même s'il est parfois permis, après avoir mis à l'écart sa propre nature, de s'ajuster à celle d'autrui, pourtant entreprendre un combat contre la nature tout entière, voilà à quoi il ne faut s'engager à aucun prix, puisque l'on peut difficilement le faire totalement avec gloire et dignité, et que, même si cela est possible un court moment, la nature retourne enfin d'elle-même à ce qui lui est propre et personnel. C'est pour cette raison d'ordinaire que l'on attaque et que l'on accuse, et non à tort, l'inconstance de la vie et la légèreté des mœurs.

⁹ Expression traditionnelle, voir Cicéron, *De Off.*, I, 110 : « *quæ nihil docet multa Minerva, ut vident, id est adversantia et repugnante natura* ». Voir Oen A., *Die Sprichwörter der Römer*, Leipzig, 1890, réédition Verlag, Hildesheim - New York, 1971, p. 225.

¹⁰ *Tusc.*, I, 18, 41, à propos d'Aristoxène, un sennit qui voulait introduire des thèmes musicaux dans la philosophie, Cicéron pense qu'il aurait dû laisser cela à son maître Aristote, et se limiter à enseigner la musique. Il ajoute : « *quæ quisque novit artem, in hac se exercet* » : « que chacun exerce le métier qu'il connaît ». Ce proverbe est également cité par Horace, *Ep.*, I, 14, 44, et Aristophane *Les Guêpes*, 1451.

6. A natura inesse homini cupiditatem quietis ac recreationis.

(1) Principio, quod hominum vita tum corporis tum animi laborum plena est ac molestiarum, ideoque post labores cessatio queritur, in qua recreetur animus, etque inter molestias iocus. Natura enim duce ad quietem trahimur ac voluptatem. (2) Nam et a regibus et bene constitutis populis et a Romanis præcipue, gentium dominis, ludi fuerunt diversi etiam generis instituti, quibus spectandis tum populus uniuersus tum magistratus ipsi relaxarentur quotidianis a laboribus negotiisque susceptis et priuatim et publice quando, et fossoros et qui cædendis exercerantur lapidibus, et ioca inter se funditant oblectandi gratia, et, illa ubi defuerint, canto laborem mulcent leniuntque erumnas. Unde et recte et naturaliter ab equite Romano eodemque poeta suavissimo dictum est :

Cura sonant ferro sed canit inter opus.

7. Urbanitatem ac ueritatem merito laudari.

(1) Merito igitur laudatur urbanitas expetiturque a plerisque urbanorum ac facerum hominum consuetudo ac familiaritas et, quia tractandis rebus atque administrandis ratio recta præsidet, cuius maxime amica est ueritas, proinde, a quibus ea colitur, ii et commendantur ab omnibus et summo habentur in prælio. (2) Ad hoc autem tum ueri tum iocundi studium motusque circa ea animorum atque affectus moderatio ubi accesserit eaque mediocritas dicitur, existent illiis quæ et uiris bonis et ciuibus ingenuis digna, et sua etiam utraque nomine uocata est uirtus : altera quidem quæ susceptorum laborum honestum sit leuamen relaxatioque maxime laudabilis a curis ac molestiis,

6. La nature a placé en l'homme un désir de repos et de délassément.

(1) D'abord, c'est parce que la vie de l'homme est emplie de travaux et de soucis tant du corps que de l'esprit, qu'après ses peines il recherche une pause où il puisse délasser son esprit, et la plaisanterie au milieu de ses soucis. Sous la conduite de la Nature en effet, nous sommes entraînés vers le repos et le plaisir. (2) Car les rois et les peuples vivant sous un bon régime, et surtout les Romains, maîtres des nations, ont institué des jeux de genres divers, pour qu'à ce spectacle le peuple entier, et même les magistrats, se détendent des travaux quotidiens et de leurs affaires publiques et privées, puisque les terrassiers et les tailleurs de pierres se répandent en plaisanteries entre eux pour se distraire, et qu'à défaut ils bercent leurs travaux et adoucissent leurs peines en chantant. C'est pourquoi ce chevalier romain, qui fut aussi le plus doux des poètes, a dit de façon juste et naturelle :

« Ses jambes crient sous le fer mais il chante pendant son travail ».¹

7. L'urbanité et la sincérité méritent l'éloge.

(1) L'on fait donc un éloge mérité de l'urbanité et la plupart des gens recherchent justement la fréquentation et l'intimité des hommes urbains et spirituels, et comme dans la conduite et la gestion de leurs affaires c'est la juste raison, dont la vérité est grande amie, qui domine, tout le monde complimente ceux qui la cultivent et on les tient en très haute estime. (2) Et lorsqu'à la recherche du vrai ainsi que de l'agréable, et à l'élan et à l'attachement des esprits pour ces choix s'ajoutent la mesure et ce qu'on appelle le juste milieu, aussitôt apparaîtront les deux vertus qui sont dignes des hommes de bien et des citoyens bien nés, et qui ont été appelées toutes deux d'un nom qui leur est propre : si l'une est l'honnête consolation des travaux entrepris

¹ Tibulle, II, 6, 26.

altera uero quæ hominem ipsum ita constituat, ut per eam constet humana conciliatio uigeatque in ciuitate fides, penes quam actionum nostrarum omnium ac negotiationum uinculum existat ac promissorum dierumque observatio. Quod ita esse nobis inuit Christus et deus idem et homo, cum ueritatem se se esse professus est. (3) Verum ipsis e uirtutibus aliæ uersentur aut in eraganda pecunia aut in oheundis periculis, aliæ in moderandis uoluptatibus aut in reddendo quod suum est cuique, aliisque atque aliis aliæ, nomineque singulæ appetentur suo, hæc quidem diuæ quæ tum ueritatem in dicendo tum leporem sequuntur circa orationem tantum operam suam conferunt uerbaque sibi perinde ac materiam subministrant; et alteri quidem, quæ relaxationem querunt ab laboribus ac molestiis, maiores nostri nomen fecere urbanitati et qui ea præditus esset nunc urbanum dicere nunc uero aut facetum aut comem.

8. Vnde urbani dicti sunt ac faceti.

(1) Et urbanos quidem uocauere quod in oratione uterentur et ciue et eo qui in urbe conuersaretur digna, cum uiuentium in agris et uita esset agrestior et sermo etiam qui rus referret rusticanaque consuetudinis tum mores tum etiam incutionem ac gestus; facetos uero quod in congressionibus colloquutionibusque domesticis, familiaribus item ac popularibus in sermionibus, uerba cum iucunditate facerent cumque audientium uoluptate ac recreatione. (2) Etenim apud priscos illos uerbum « facio » maxima in usurpatione fuit loquendi quando et « fœdus facere » et « pacem » et « bellum » et « insidias » et « ludos » et « delicias » et « iocos » et « uerba facere » dicebant aliisque etiam plurima diuersi quoque generis; et qui eleganter ac copiose facundos, et tum facundiam tum facunditatem dicendi uim: quibus in uocibus temporis illius præter, quantitatis ut consulerent, tertiam literam geminabant.

et le très louable délassement des soucis et des peines, l'autre en revanche est constitutive de l'homme de sorte qu'elle permet qu'il existe un accord entre les hommes et que dans la cité règne la loyauté, qui tient dans ses mains le lien entre toutes nos actions et toutes nos affaires et le respect de la parole donnée. C'est ce que le Christ, qui fit homme et Dieu, nous a fait comprendre, quand il a enseigné qu'il était la vérité. (3) Mais puisque parmi ces vertus elles-mêmes, certaines se trouvent dans la distribution de l'argent ou l'exposition au danger, d'autres dans la modération des plaisirs ou dans le respect de ce qui est dû à chacun, et d'autres dans bien d'autres choses encore, et puisque tout doit être appelé par son nom propre, ces deux vertus qui s'appliquent dans le discours tant à la vérité qu'à l'agrément n'ont leur champ d'application que dans le discours et se donnent les mots comme un matériau pour ainsi dire ; et quant à celle qui ne cesse de chercher un délassement des travaux et des peines, nos ancêtres l'appellèrent urbanité, et celui qui en est doté, tantôt urbain, tantôt spirituel ou aimable.

8. Origine de l'appellation urbains et spirituels.

(1) L'on disait que l'on était urbain lorsqu'on parlait à la façon d'un citoyen et de quelqu'un qui vit en ville, tandis que la vie de ceux qui habitaient la campagne était plus rustique ainsi que leur conversation, qui rappelait la terre, les coutumes, l'élocution, les gestes habituels de la campagne ; mais on disait que l'on était spirituel lorsque, dans les rencontres et les discussions privées, et même dans les conversations familiales et publiques, l'on faisait des mots avec enjouement et l'on suscitait le plaisir et le délassement des auditeurs. (2) En effet, nos anciens faisaient le plus grand usage du mot faire, puisqu'ils disaient « faire un traité », « faire la paix », « faire la guerre », « faire un piège », « faire des jeux », « faire des plaisanteries », « faire des jeux de mots », « faire des mots » et beaucoup d'autres choses de genres différents ; et ceux qui faisaient avec élégance et abondance étaient appelés éloquents, et leur puissance de parole tantôt éloquent, tantôt faconde : dans ces mots, les poètes de cette époque, pour veiller à la quantité des syllabes, ont doublé la troisième lettre. Car la

Nam ne a fabu dictus sit facundus, tertia repugnat litera ; ne ne a fando, plura simul obstant. (3) Itaque qui acuta facerent serendis in sermonibus cum audientium oblectatione ac dicendi lepore, facetos eos dixere ac comes, ad hæc et festiuos et lepidus nec minus libenter etiam salsos.

9. De lepidis, festiuis et salsis.

(1) Quanquam autem hi ipsi quos nominauimus eodem continentur genere suntque inter se cognati et familiæ pene eiusdem, differunt tamen inter se. Quocirca ostendendum uidetur in quo ab alio alius iudicetur differre ; neque indigna sane neque inutilis inquisitio, cum sit omnino nihil tam fugiendum in disserendo ratiocinandoque quam ne confusio incertitudoque exoriantur e uerbis aliqua, neque aliud magis sequendum quam ut distinctio adhibeatur selectioque et uerborum et rerum.(2) Tentabimus igitur, quoad fieri poterit et eos ipsa ualerit, discernere eos inter se, ut quod commune inuicem habeant, quid item disiunctum, aperte intelligatur. Ac materia quidem ipsa communis est, oratio scilicet ac uerba et item finis ac propositum. Quæritur enim pariter ex dictis oblectatio ac uoluptas. (3) Namque, ut in carminibus nostris adolescentes lusimus, lepos leuando est a labore dictus, partim mutatis partim contractis literis. Itaque lepidus is uidetur qui suauitate dicendi

troisième lettre s'oppose à ce que l'on dise que *facundus* vient de *facti* ; et plusieurs lettres à ce que l'on dise que cela vient de *factus* (3) C'est pourquoi, ceux qui faisaient des mots dans les conversations pour le plaisir des auditeurs et l'agrément de la parole, furent appelés spirituels et aimables, et aussi enjoués, fins et, non moins volontiers même piquants.

9. Les hommes charmants, enjoués et piquants.

(1) Bien que ceux que nous avons nommés soient réunis sous le même genre et soient parents entre eux, et presque de la même famille, ils diffèrent néanmoins. Pour cette raison il faut montrer, semble-t-il, en quoi l'on estime qu'ils diffèrent ; en une enquête ni indigne ni inutile, puisque dans les exposés et les raisonnements on ne doit absolument rien fuir autant qu'une confusion et une incertitude engendrées par les mots, et qu'il n'y a rien que l'on doive plus observer qu'une distinction et une sélection des mots et des choses. (2) Nous tentons donc, autant que possible et selon les capacités du sujet, de les distinguer entre eux, afin de comprendre clairement ce qu'ils ont en commun et ce qu'ils ont de différent. Et déjà leur matière est la même, à savoir le discours et les mots, ainsi que leur fin et leur objet. En effet ils cherchent également, à partir des mots, le divertissement et l'agrément. (3) Car, comme dans nos poèmes de jeunesse nous l'avons dit en plaisantant, *lepos* vient de *laborem leuare*¹² si l'on change et si l'on contracte en partie les lettres. C'est pourquoi semble être plein de charme celui qui, par la douceur de la parole et comme par une sorte de tendresse

¹² Pontane montre ici qu'il connaît parfaitement l'étymologie en écartant à la fois la version traditionnelle rattachant à *facti* et l'hapax de Pseudo-Acro qui renvoie à *fatum* (voir Malby, *A Lexicon of Ancient Latin Etymologies*, Leeds, 1991).

¹³ Pontano, *De Amore Coniugali*, II, 7, 45. Cette étymologie est reprise à Pontano ; Malby (op. cit., p. 334) donne pour *leplatus* et *lepos* les étymologies traditionnelles de Donar, et une étymologie fondée sur le mot *lepus* : « *leplatus malis dicitur a lepore quod animal malitiosum est*, Gloss. IV, fol. L. »

teneritudineque quasi quadam delectat et uerborum et rerum, ut apud Terentium :

*Ædepol te, mea Antiphila, laudo et fortunatam iudico
Dum huic firmæ studuisti, mores ut essent consimiles ;*

Omnia ibi in gratiam puellæ et cum lepore dicuntur ; et apud Plautum :

*Cum ego antehac te amavi et mihi amicam esse crevi,
Mea Gymnasium, et matrem tuam, tum id mihi hodie
Aperuisti, tuque atque hæc ; soror si mea esses,
Qui magis potueris honorem ire habitum,
Nescio, ut meus est animus fieri non posse arbitror ;
Ita, omnibus relictis rebus, mihi frequentem operam
dedisti
Et ex uos amo et ex magna a me iniistis gratiam.*

Tantopere autem dicerdi olim lepos datus est laudi ut inde prius ille, qui post idem genti cognomen reliquit, cognominatus sit Lepidus. (4) Atque ut inter sepeores suaues quidam tantum sunt, quidam et suaues simul et salsi, sic etiam et dicta alia tantum lepida, alia lepida pariter ac salsa, quemadmodum ratio ipsa fert

des mots et des idées, ravit, comme chez Térence¹⁴ :

« Par Pollux, mon Antiphila, je te félicite et t'estime
bienheureuse
d'avoir pris soin que ta conduite soit en accord avec ta
beauté »

Tout ici est dit pour plaire à la jeune fille et avec charme ; et
chez Plaute¹⁵ :

« Il y a bien longtemps que je t'aime, et je n'ai jamais
doulé de ton amitié,
ma Gymnasia, ni de celle de ta mère ; mais c'est
aujourd'hui
plus que jamais que vous m'avez donné des preuves,
elle et toi. Quand tu serais ma sœur,
je ne sais pas comment vous auriez pu avoir plus
d'égards pour moi ;
et, à mon sentiment, je ne crois pas que cela soit
possible en vérité ;
car vous avez tout quitté pour vous consacrer à moi.
Que je vous aime et que je vous suis reconnaissante
pour tout cela ! »

Et autrefois, le charme dans le discours était un tel titre de
louange que le premier qui a laissé son nom à sa famille a été
appelé Lépide¹⁶ (4) Et de même que parmi les saveurs il s'en
trouve qui sont douces seulement et d'autres qui sont en même
temps douces et piquantes, eh bien ! de la même façon pour les
mots, il s'en trouve des seulement charmants, d'autres
charmants et piquants à la fois, selon que l'exige la nécessité de
dire ou de répoudre ;

¹⁴ Térence, *Hour.*, 381-382. Baucis est une courtisane amant de Clitophon, Antiphila une jeune vierge aimée par Clinias. Traduction Pierre Grémal légèrement modifiée.

¹⁵ Plaute, *Our.*, 1-7. C'est Sélénie, une courtisane, qui parle, mais celle-ci se révélera de naissance libre à la fin de la pièce. Traduction A. Ernest légèrement modifiée.

¹⁶ Lépante, charmant veir, *De Scruano*, V, 2

aut dicendi aut respondendi, ut cum Pompeius, Ciceronem illudens, quanquam vultu fortasse hilariore dixisset, interrogans : « gener ubi est tuus ? », ibi Cicero, qui amarum atque aculeatum inesse quiddam uerbis illius intelligeret, reddidit illi in respondendo pur : « ubi est socer tuus ». Erat enim Cæsar belli suscepti et dux et auctor quem Dolabella sequebatur. Itaque et qui aderant suauitate eis atque extemporaliitate responsi affecti et suauitati saltem adiunxit, ut ipse quidem arbitretur utrumque, et Ciceronem et pompeium, ex eo in risum conuersos. Atque eiusmodi quidem dicta dicuntur salsa et qui his utuntur ipsi quoque salsi. (5) Lepidis itaque suauitas tantum inest dictis, salsis etiam acumen, quando salsus sapor est ipse quidam acutior. Indesse autem eiusmodi dictis acrimoniam docet etiam apud Terentium illud ipsum, de quo gloriatur ille :

Eur, Strato, es ferox quia imperium in bellis habes ?

Illud autem, etsi salsum admodum, non caret tamen oscenitate :

Lepus tute es et pulpanentum quæris.

ainsi lorsque Pompée, se moquant de Cicéron¹⁷, bien qu'avec une expression peut-être trop gaie, lui a posé la question « où est ton gendre ? », Cicéron, qui avait bien compris que dans ses mots il y avait un trait amer et piquant, riposta du tac au tac : « il est là où se trouve ton beau-père ». Car c'était César, chef et instigateur de la guerre entreprise, que Dolabella suivait. C'est pourquoi il toucha ceux qui étaient présents par la douceur et le caractère improvisé de sa réponse, et il ajouta du piquant à la douceur de sorte que, j'imagine, tous les deux, Cicéron et Pompée, se mirent à rire. Et des traits de ce genre sont qualifiés de piquants, et ceux qui les font également. (5) C'est pourquoi la douceur ne se trouve que dans les mots dits avec charme, et la pointe dans les mots piquants, puisque la saveur piquante est vraiment plus aiguë. Et dans ce genre de traits se trouve de l'acidité, c'est ce que nous apprend chez Térence ce mot, dont celui-là se glorifie¹⁸ :

« Jo t'en prie, Straton, est-ce parce que tu commandes à des bêtes que tu es féroce ? ».

Mais celui-là, même s'il est piquant, ne manque cependant pas d'obscénité¹⁹ :

« Tu es toi-même un lièvre et tu cherches un râble ? »

17 Mécène, Sat., II, 3, 8 : « deinde interroganti Pompeio ubi gener eius Dolabella esset, respondit : "cum socero tuo" » : « ensuite à Pompée qui lui demandait où était son gendre Dolabella, il répondit "avec ton beau-père" ». Dolabella, le gendre de Cicéron était en effet un partisan de César, beau-père de Pompée. À qui il avait donné sa fille en mariage pour sceller une alliance entre eux. Or Cicéron comme Pompée étaient tous deux anti-césariens. Cette anecdote est reprise par Pontano plus loin, en III, 16.

18 Térence, Eun., 415.

19 Térence, Eun., 426. Thrasus rapporte à Gnathon l'un de ses bons mots, ici à propos d'un jeune Romain de Rhodes, qui s'était moqué de lui dans un banquet parce qu'il était accompagné d'une prostituée. Les Rhodiens sont en effet réputés pour leurs raucurs légères ! Toute cette scène rappelle «*Le Juif de Malte*» de Pizuto entre Pygopolizius, le soldat, et Antrologus, le parasite qui le flâte. Ici Gnathon répond à ce bon mot, v. 427 : «*facete lepide iocete nil super* » : « spirituel ! charmant ! complexe ! le mec plus ultra ! »

20 Plaisanterie fondée sur un dicton dont le sens semble être « tu cherches chez les autres ce que tu as en toi ». Plus loin Gnathon rappelle que ce mot est très connu, et Thrasus se vante d'en être l'inventeur, v. 428-432.

Plautinum uero hoc et saluum et cluē etiāz ingenio dignum :

Sperau: ego istam tibi parituram filium,
Verum non est puero grauida sed insania.

(6) Veniamus ad festiuos, qui mihi uidentur a fando dicto, uetustate temporum immutante literas. Festis enim diebus mos fuit et benigne hilariterque affari populum et in ludis qui in honorem deorum fiebant oblectari eos qui diuinas ad res conuenerant, blande eos appellando arque acciπiendo comiter. Quanto autem studio diebus his festis oblectamenta quærerentur, indicio sunt et ludi et libiæ et tubæ et cantus et choreæ et lectisternia et templorum apparatus ac theatrorum et porticum et uiarum et ipsa etiāz fercula, ut, qui illis in ludis, sacrificiis, pompis, ferculis in popularium ac conuenarum gratiam iucunde se haberent, eaque et excogitarent et inquerentur, quæ ad iucunditatem facerent ac lætiant, merito ii festiui uocantur (?) Adhibent præterea festiui in iocando æque ac ludendo dicendoque uarietatem permultam, quæ seniores maxime condiat, ut quæ in cessationibus animorumque relaxatione præcipue exigatur. Ludi enim ac festi dies, etsi in honorem deorum, cessationis tamen gratia potissimum fuisse inuenti. Indicio sunt apud Græcos nostrosque actiones, siue comœdiarum

Mais chez Plaute celui-ci est piquant, charmant, et à la fois digne d'un citoyen bien né²¹ :

« J'espérai qu'elle te donnerait un fils,
mais ce n'est pas d'un enfant qu'elle est grosse, c'est de folie »

(6) Venons-en aux mots enjoués, qui me semblent venir de parole²², la longue durée écoulée ayant changé les lettres. Les jours de fête, en effet, on avait coutume de traiter le peuple avec bienveillance et avec gaieté, et, dans des jeux en l'honneur des dieux, de divertir ceux qui s'étaient rassemblés pour des cérémonies sacrées, en leur adressant la parole avec des caresses et en les accueillant agréablement. Avec quel empressement l'on cherchait le divertissement en ces jours de fête, on en trouve des indices dans les jeux, flûtes, trompettes, chars, chœurs, festins²³, ornements des temples, des théâtres, des portiques et des rues, et même dans les repas, de sorte que ceux qui, dans ces jeux, sacrifices, pompes, repas faits pour plaire au peuple et aux étrangers, se comportaient avec enjouement, et pensaient et disaient ce qui provoque plaisir et bonheur, étaient appelés, de façon très méritée, enjoués. (?) Ces gens-là s'attachent surtout, dans la plaisanterie autant que dans le jeu et la parole, à une très grande variété, de nature à relever les conversations, telle qu'on l'exige en premier lieu dans les pauses et le relâchement des esprits. En effet les jeux et les jours de fête, même si c'était en l'honneur des dieux, furent inventés bien plutôt pour introduire une pause. En sont le signe, chez les Grecs, ou chez nous, les pièces de théâtre, comédies ou

²¹ Plaute, *Amp.*, 718-719 : Sosie parle d'Alcèbre, la femme d'Amphitryon.

²² Voir note 12.

²³ Il s'agit des « lectisternes », cérémonies religieuses au cours desquelles on offrait un repas à une divinité couchée sur un *palatium*, sorte de coussin de parade pour les statues des Dieux. Seuls les Dieux masculins se voyaient offrir un lectisterne, les divinités féminines étant représentées assises.

sive tragœdiarum : in his enim et histriones minime et musici et gladiatores exhiberi soliti, uenationes item et pugnae navales. Itaque festini uarietatem adriscent plurimam in dicendo, ludendo, delectando.

10. De comibus.

(1) Iam uero comis uiri studium eo etiam spectat, dicendo ut delectet pariatque audienti iucunditatem. Eius tamen consilium est, quæ a se dicantur, non ut delectent modo, uerum etiam ut sint grata, nec solum uerba, uerum etiam res ipsæ quæ dicuntur, quippe cuius studium sit gratificari atque in gratiam loqui audientium. (2) Itaque et ornatum rebus adiungit præstatque quod Terentianus ille desiderat :

Ornato munus uerbis, quantum potes

et in eo maxime ut uerba etiam ipsa resque, quæ a se dicantur, gratiam præ se ferant ; itaque a comendo, hoc est ornato dictus Puellæ namque placere ornatu præsertim amatoribus student illisque ex eo gratiores fieri. Vide, quæso, quibus uerbis, quam etiam comptis, quam gratis item sententiis Æneam alloquatur apud Vergilium Euandrus :

tragédies : on y montrait d'ordinaire des histrions, des mimes, des musiciens, des gladiateurs, et aussi des chasses et des combats navals. C'est pourquoi les gens enjoints ajoutent une grande variété, en parlant, en jouant, en chantant.

10. Les hommes aimables.

(1) L'homme aimable vise par ses paroles à plaire et à faire naître la gaieté chez l'auditeur. Son intention est que ce qu'il dit non seulement plaise, mais soit également agréable, et non seulement ses mots mais aussi les choses mêmes qui sont dites, comme quelqu'un qui viserait à faire plaisir et à parler pour l'agrément des auditeurs. (2) C'est pourquoi il ajoute un intérêt aux réalités et il offre ce que ce personnage de Térence désire²⁴ :

« Fais valoir notre cadeau par tes discours autant que tu le peux » ;

il s'applique avant tout à ce que les mots et les choses mêmes qu'il exprime ne manquent pas de grâce. C'est pourquoi on l'appelle *comis*, de *comis*, c'est-à-dire orné²⁵. En effet les jeunes filles s'efforcent de plaire davantage à leurs amoureux par des ornements, et de leur sembler ainsi plus agréables. Considère, s'il te plaît, les paroles, si soignées, les phrases, si gracieuses, par lesquelles Évangère s'adresse à Énée, chez Virgile²⁶ :

²⁴ Térence, *Eur.*, 214. Phédre, le jeune homme s'adresse à Parisétora, son esclave.

²⁵ Reprise ici de l'étymologie antique. Voir Maltby (*op. cit.*, p. 142) : *DANK, Ter, Phorm.*, 535, « *comiter veteres dicebant per, rō kōsmoj* » ; « les anciens disaient *comiter* d'après par, *lō kōsmoj* » ; Paul Fest., 63, « *comiter id est ornatus, a Graeco descendit apud quos kasmen dicunt et kōsmoj qui apud nos comis* » ; « *parē* c'est à dire orné, vient du grec, qui disent *kasmen* et appellent *kōsmoj* ce que nous appelons *comis* » ; Pottiano reste dans la lignée des grammairiens antiques mais ne fait pas référence à la dérivation du grec.

²⁶ Virgile, *En.*, VIII, 364-365. Traduction Jacques Perret, C. H. P., Les Belles Lettres, Paris, 1977.

Aude, hospes, contemere opes et te quoque dignum
Finge deo rebusque veni non asper egeas.

Non dubitavit Lilius post sermonem illum a Marcello habitum aduersum Nolanum Bancium, qua in colloquutione multa in commendationem, multa de beneficentia populi Romani dixerat deque futura beneuolentia et opera in illum sua, non dubitavit, inquam, hæc dicere : « Ea uerborum comitate deuinxisse sibi Iouenem ». Comitatem appellauit quod undequaque in gratiam illius Marcellus esset locutus. (3) An non, quod in comitio comisque grata omnia conuiuiis esse debeant ac presertim sermones, translatum est uerbum etiam ipsum ad cœnas, ut comiter accepti et conuiuii et hospitio dicantur, quod et uerba admodum grata sermonesque et frons etiam serena epulis accesserit? (4) Omnino uero comis uiri oratio, quo grata sit atque iucunda et lepida, uersatur magna e parte in fabellis referendis : in iis enim et oblectationi maxime ac plus conceditur locus et uerborum ornatus ; suntque omnino cumulate præditi enarratores iucundissimi et in conuiuiis et in circulis colloquutionibus siue inter paucos siue multos. Qua quidem e re Ioannes Boccacius maximam sibi laudem, apud doctos pariter atque indoctos homines, comparauit centum illis conscribendis fabulis, que hodie in hominum uersantur manibus. Hoc idem Græce conatus est Lucianus, Inuere autem hoc ipsum, quod dicimus, Plautus uidetur, cum ait in Milite glorioso :

Mihi ad enarrandum hoc argumentum est comitas,
Si ad auscultandum uestra erit benignitas.

« Ose, mon hôte, mépriser les richesses, toi aussi
montre-toi digne
d'un dieu et regarde sans dédain notre indigence »

Tite Live n'hésite pas, après ce discours tenu par Marcellus contre Nolanus Bancius, conversation dans laquelle il avait beaucoup parlé pour donner des conseils, et beaucoup parlé de la bienveillance du peuple romain et de sa future bienveillance et de ce qu'il ferait envers lui, il n'hésita pas, dis-je, à dire : « par ce discours aimable, il s'attacha le jeune homme ». Il parla d'amabilité parce que Marcellus avait, selon lui, parlé en tout point pour être agréable à son interlocuteur. (3) Puisque dans un banquet ou dans des dîners tout doit être agréable pour les convives, et surtout les conversations, est-ce que l'on n'a pas appliqué ce mot aux dîners, en disant qu'on est reçu avec amabilité dans les banquets et les réceptions, parce que des mots agréables, des conversations et un visage serein viennent s'ajouter aux mets ? (4) Mais assurément le discours d'un homme aimable, pour être agréable, plaisant et charmant, consiste d'ordinaire, en grande partie, en anecdotes : en effet une immense place y est accordée au divertissement et à l'ornement des mots ; et il existe des concours extrêmement agréables doués d'amabilité, dans les banquets, les cercles d'amis et les conversations, que ce soit en petit comité ou non. C'est pourquoi Giovanni Boccace a acquis la plus grande gloire, chez les hommes instruits et les incultes également, en écrivant les cent récits qui aujourd'hui se trouvent dans les mains du public. C'est également ce qu'a tenté en grec Lucien. Plaute semble viser cela même dont nous parlons, lorsqu'il dit, dans le *Miles gloriosus* :

« J'aurai l'amabilité d'expliquer le sujet de cette pièce
si vous avez la bonté de m'écouter ».

27 Tite Live, XXIII, 16, 1 : « hoc conlato Marcellis firmior iuravit amicitiam ad se esse invitum et hunc inde sociorum rem Romanam feritior et fidelior iuravit », « par l'amabilité dont fit preuve Marcellus, l'esprit du fier jeune homme fut à ce point adouci qu'au lieu d'être allié par la suite ne voulut plus fermement et plus fidèlement le cause romaine ».

28 Plaute, *Idyl.*, 79-80. Ici l'esclave du soldat s'apprête à exposer le sujet de la pièce.

Quæ autem et qualis sit coenitas, Quidius in commutationibus illis formarum explicandis plurimis in locis ostendit, præcipue vero locus is declarat, qui est de Vertumni conversione in arbutum. Cuius hic particulam inserere placuit, idque voluptatis tantum gratia varietatisque ostendendæ :

Rege sub hoc Pomona fuit qua nulla Latinas
 Inter Hamadryadas coluit studiosius hortos,
 Nec fuit arborei studiosior altera fetus
 Unde tenet nomen : non silvas illas nec amnes,
 Rus amat et ramos felicia poma ferentes.
 Nec iaculo grauis est, sed adunca dextera falce
 Qua modo luxuriam premit et spatantia passim
 Brachia compescit, fixa modo cortice lignum
 inserit et succos alieno prestat alumno ;
 nec sentire sitim patitur brubulæque recurvas
 radicis fibras labentibus irrigat undis.

Quibus dictis haud multo post transit ad Vertumni amores atque ait

Ce qu'est l'amabilité et quelle est sa nature, Ovide le montre en plusieurs passages quand il expose les métamorphoses fameuses, mais le principal passage qui le prouve est la transformation de Vertumne en petite vieille. J'ai décidé d'en insérer ici une petite partie, et cela seulement pour le plaisir et pour montrer de la variété²⁹ :

« Sous son règne vécut Pontone ; parmi les
 Hamadryades du Latium
 aucune n'était plus habile dans la culture des jardins,
 aucune ne montrait un goût plus vif pour les
 productions des arbres ;
 de là son nom³⁰ ; ce qu'elle aime, ce ne sont ni les
 forêts, ni les rivières,
 mais les champs et les rameaux chargés de fruits
 abondants.
 Sa main ne porte point de javelot, mais une serpe
 recourbée
 qu'elle emploie tantôt à émonder la végétation
 luxuriante et à contenir l'élan des pousses vagabondes,
 tantôt à fendre l'écorce, où elle greffe un bourgeon
 étranger
 et elle lui fournit la sève ;
 toujours attentive à ne point laisser souffrir de la soif les
 fibres sinueuses
 des racines avides elle les abreuve d'eaux courantes ».

Après ces mots il passe peu après aux amours de Vertumne et il dit :

²⁹ Ovide, *Mét.*, XIV, 623-633. Traduction Georges Lafaye, C.U.F.

³⁰ *Pomone*, le fruit

³¹ *Id.*, vers 643-645. Le texte de Pontano qui est vraisemblablement une citation de métrique puisque *frons* n'apparaît nulle part dans la tradition manuscrite ou la *préface*. En note dans l'édition de la C.U.F., G. Lafaye explique que le *frons* « veut dire fin nouveau » (traduction avec *frons*) est un signe de réjouissance à la fin de la *fanaxia*.

O quoties habitu duri messoris aristas
 Corbe tulit utrique fuit messoris imago,
 Tempora sæpe gerens f[r]en[us] religata recentu.

Etisq[ue] aliisque varie eleganterq[ue] explicatis, uerbit illum in
 amum et blande et illecebrose loquentem, quippe quæ,

Innitens baculo, positis per tempora canis,
 Assimulavit animum, cultosque intrauit in hortos
 Pomaque mirata est « tantoque peritior, inquit
 [Omnibus es nymphis, quas continet Albula ripis.
 Saluo uirginei flos, intemerate pudoris »¹
 Paucaque laudatæ dedit oscula, quali nunquam
 Vera dedisset anus, glebaque incurua resedit,
 Suspiciens perdos autumnal pendere ramos.

¹ Pontano. *Præcepta* et traditio manuscr. *faxo*.

² Pontano. Reprise de deux vers supplémentaires de la branche s de la tradition manuscrite (*codices incerti qui à Heinsio præcipue adhibiti sunt*) et de la *præcepta*.

« Ah ! que de fois sous le costume d'un rude
moissonneur
il avait porté des épis dans une corbeille, offrant l'image
d'un moissonneur véritable,
souvent le front ceint d'un nouveau mors ».

Après avoir expliqué cela et d'autres choses avec variété et élégance, il le change en vieille femme, parlant avec des caresses et des séductions, car³² :

« S'appuyant sur un bâton, des cheveux blancs aux
tempes,
il prend la figure d'une vieille femme ; il entre dans ces
jardins si bien cultivés
et il en admire les fruits : « tu es tellement plus
habile » s'écrie-t-il,
que toutes les nymphes que contient l'Albula.
Je te salue fleur immaculée de vertu virginale »
et la complimentant il lui donne quelques baisers,
comme jamais
vieille femme véritable n'en eût donné ; puis il s'assied
sur la terre tout courbé,
regardant au-dessus de lui les branches qui plient sous
le poids des fruits de l'automne.

³² *Id.*, vers 655-667. Pour les vers 658-659 nous reprenons la traduction de G. Lafaye, mais traduisons nous-mêmes les vers interpolés dans le texte de Pontano. Ces deux vers supplémentaires de la branche 3 de la tradition manuscrite (*codices incerti qui ab Hesychio praecipue exhibiti sunt*) remontant au XIII^e siècle sont également présents dans la traduction grecque de Pléaude ainsi que dans la *praeface* d'Ovide, (Rome, U. Hen, 1471) Pontano a pu être en accès à un manuscrit médiéval d'Ovide du XIII^e. Par le legs de sa fille Eugénie, nous savons qu'il possédait un manuscrit d'Ovide *De arte amandi*, mais non celui des *Métamorphoses*, qui devait se trouver dans la bibliothèque des rois d'Aragon. Le vers 659 est une interpolation intéressante, car c'est l'apostrophe que l'on utilise pour Marie, dans la liturgie catholique. Il y a donc ici une assimilation entre la Nymphe et la Vierge, entre les traditions païenne et chrétienne. Vers 666 : le texte de Pontano porte *senex* et non *rupes*. Le sens est le même, mais le mot *senex* n'appartient pas dans la traduction manuscrite. Il faut supposer que Pontano cite de mémoire, ou bien qu'il y a un saut du même au même (*senex* vers 665). Nous reprenons la traduction de G. Lafaye mais traduisons nous-même l'intervention de Pontano.

Vitis erat contra speciosa nitentibus uvis,
 Quam sociis postquam pariter cum uito probauit
 « At, si staret, sit, caelebs sine palmito truncus
 nil præter frondes, quare peteretur, haberet.
 Hæc quoque, quæ iuncta uitis requiescit in ulmo,
 Si non [iuncta]⁶ foret, terræ acclinata iaceret.
 Tu tamen exemplo non tangeris arboris huius ?

Vides quam et delectat et comiter ludat et uariat rem ac dictionem et uerbis innitatur ornatis ac maxime suis. Verum de hac ipsa comitate post liberioris.

11. De blandis.

(1) Eorum uero qui blandi dicuntur, etsi eadem uideatur esse materia, finis tamen ubique non est idem ; nec sola delectatio ac iucunditas queritur, uerum potius utilitas, quale illud est :

Nunc obsecro te, Milphio, hanc per dexteram
 Perque hanc sororem lenam perque oculos tuos
 Perque meos amores perque Adelpasium meam
 Perque tuam libertatem ;

Alibi iræ delinitio aut morositas, alibi doloris indignationisque, alibi illectio ad turpem voluptatem atque in appetitiones proprias. Non pectinem eburneum Plautus,

⁶ Pontano. *Præcepit* et uulgi loci manuscriptorum scriptura.

Il y avait un orme que décoraient des grappes brillantes
à son côté ;
il admire cet arbre et la vigne qu'on lui a donnée pour
compagne
« oui mais si ce tronç, dit-il, était resté célibataire, privé
de pampres,
il n'aurait rien que son feuillage à nous offrir.
Cette vigne, elle aussi qui s'appuie sur l'orme qu'elle
embrasse,
retomberait sur elle-même si l'on ne l'avait point unie
et traînerait à terre.
Toi pourtant, ne le laisses-tu point toucher par
l'exemple de cet arbre ? »

Tu vois combien il plaît et amuse avec amabilité, varie tout à la fois la matière et son expression et s'appuie sur des mots ornés qui lui sont tout à fait propres. Mais de cette amabilité même nous parlerons plus abondamment par la suite.

II. Les flatteurs.

(1) Mais ceux que l'on appelle flatteurs, s'ils semblent bien avoir la même matière, n'ont certes pas partout le même but. Et ce n'est pas le seul agrément et le seul plaisir qu'ils cherchent, mais plutôt l'utilité, ainsi celui-ci³³ :

« Maintenant je t'en conjure, Milphio, par cette main
droite,
et la gauche, sa sœur, par tes yeux,
par mes amours, par mon Adelphezie,
par ta liberté ; »

ici l'adoucissement de la colère et de la tristesse, là celui de la douleur et de l'indignation, là encore la séduction vers des plaisirs honteux et selon ses propres désirs. Et Plante n'a pas

³³ P. 100, Pœt. 417-420. Agastorélès est le jeune homme amoureux

non caseum molliculum, non mone[d]ulam^b pretermissit inter blandendum. Atque illa quidem amantiū sunt, non facietorum hominum. (2) Itaque serui familiaresque iratis blandiuntur dominis, patribus filii, nutrices puerulis, captatores iis quibus nec liberi ulli nec legitimi sunt heredes. Quocirca blandos in eorum numero qui oblectationem tantum quarant urbanis ex allocutionibus habendos non esse Iuuenalis etiam docet. Proditum quoque est a scriptoribus Helvium Pertinacem Augustum blandum potius quam benignum fuisse habitum, quod verbis quidem alluceret homines essetque affabilis admodum, ceterum re ipsa non modo non liberalis, verum etiam sordidus.

12. De urbanis et facietis,

(1) Reliquum est de urbanis ut dicamus ac facietis. Et quoniam urbanitas non ad iocos tantum ac festiuitatem dicendique leporem pertinet, quod in ea quidem uirtute potissimum laudatur, uerum ad uirtutes quoque alias, quæ et uirō et eire ingenio dignæ sunt, uidetur alia querenda uirtus quæ propria magis sit solumque id complectatur ac respectet quod

^b Fulano. Tradition manuscrite EFV et princeps ; moue[m]ulam

omis le « peigné en ivoire »³⁴, son « petit fromage mou »³⁵, son « choucas »³⁶ dans ses flatteries³⁷. D'ailleurs, ce sont des paroles d'amant et non d'homme d'esprit. (2) C'est pourquoi les esclaves et les domestiques flattent leurs maîtres en colère, les fils leurs pères, les nourrices les enfants, et les captateurs de testament ceux qui n'ont ni enfants, ni héritiers légitimes. C'est pourquoi, Juvénal³⁸ nous enseigne de ne pas compter au nombre des flateurs ceux qui ne cherchent que le plaisir par leurs conversations pleines d'urbanité. Des écrivains rapportent qu'Helvius Pertinax Augustus³⁹ était considéré plutôt comme flatteur que comme bienveillant, parce qu'il séduisait les hommes par ses paroles et qu'il était très affable, alors qu'en réalité il était non seulement bien peu digne d'un homme libre, mais encore grossier.

12. Les hommes urbains et spirituels.

(1) Il nous reste à parler des hommes urbains et spirituels. Et puisque l'urbanité ne concerne pas seulement les plaisanteries, la gaieté et le charme du discours, ce que certes l'on félicite le plus dans cette vertu, mais concerne aussi d'autres vertus qui sont dignes à la fois d'un homme et d'un citoyen bien né, il semble qu'il faille chercher une autre vertu qui lui soit plus propre et ne s'attache qu'à cela, et qui n'ait égard qu'à ce qui ne regarde que les plaisanteries et le délassement des esprits. (2) Car on appelle urbain ce qui observe, connaît et maintient les

³⁴ Il y a ici une contamination évidente due à une citation de mémoire. En effet cette expression n'existe pas chez Plaute. En revanche, dans le *Curculio*, 577, on trouve bien *peccata* comme apostrophe amoureuse (*peccata, speculum, calambourus meus*). *Esurax* est également une épithète traditionnelle de la poésie amoureuse : Ovide, *Am.* 3, 77 ; *Met.* 3, 422 ; Propertius, 2, 1, 19, par exemple.

³⁵ Plaute, *Poen.* 367.

³⁶ Plaute, *Id.*, 594. Voir aussi *De Senectute*, IV, 11.

³⁷ En marge du *Pinacothecae Palatinae Latras* 3168 (indiqué à partir d'ici W), qui est un exemplaire personnel de Plaute, f. 224 r°, au vers 365 sqq. du *Poen.*, Pontano a signalé par des lignes ondulées et des pointillés ces apostrophes amoureuses.

³⁸ Juvénal, *Sat.* X, 202.

³⁹ Histoire Auguste (Capitolinus), *Pertinax.*, IV et IX : « *Pertinax intrinsecus et humanissimus fuit* » : « Pertinax fut très doux et très humain ».

ad iocos tantum animorumque relaxationem spectet. (2) Nam et urbanus dicitur est, quod urbis seruet scistque ac retineat mores, quando aduersus illi est qui e contrario raris sequatur, non urbis institutiones; indeque agrestis uocatus ac uisum id a rure rusticitas, ut ab urbe urbanitas dicta. Nam et qui seniori assurgit prætereunti et qui magistratum ab domo deducit in curiam et qui præteriens salutat, urbanitate utitur. Facetus uero ex eo nullo modo est dicendus. (3) Video populariter atque a uiris minime indoctis affabiles quosdam uocari qui et ipsi urbanitate quidem utantur. Nam et in accipiendis hospitibus et in aduentu peregrinorum, in primis etiam congressionibus ac salutationibus, et blande affantur ac comiter et hospitaliter alloquuntur; iidem amice quoque et salutant et compellant et summa cum iucunditate congregiuntur. (4) Sed nos eum querimus qui parte ex omni munus ipsum impleat, qui e iocis suauibusque e dictis oblectationem tantum querat ac recreationem post labores, qui et salem habeat in dicendo et quæ ipse dicit tanquam illo cordiat, qui leporem admisceat, qui uerba apta idonea consinnata iocisque accommodata usurpet, uultumque illis adiungat ubi opus est ac gestum, qui fauellis narrandis recitandisque iocosis ac ludicris rebus et curas sedet et deliniat molestias, qui non discedat urbanitatis e finibus aut e ciue in rusticum atque agrestem transeat ex ingenuo in seruum aut seruo persimilem, ni forte res ipsa ita tulerit; qui minime uolens offendat dictis, nisi lacessitus, idque tamen urbane. Qui et temporis et loci et audientium et sui ipsius et quam gerit personæ et ætatis et negotiorum et publicæ priuatæque letitiæ habeat ac tristitiæ meretricis que rationem idque cum primis curet, in singulis ut retineat modum, ne et uerba profundat et iocos. Qui denique summo id studio uideat ne, cum alios in risum prouocat, ipse ab astantibus risui habeatur triuioque dignior iudicetur quam honestorum atque ingenuorum hominum audientia ac consensu; demum etiam qui intelligat, perinde ut

usages de la ville, alors que son contraire est celui qui suit les mœurs de la campagne et non de la ville ; c'est pourquoi on l'appelle rustique et ce vice d'après la campagne, rusticité, comme d'après ville, on dit urbanité. Car celui qui se lève à l'entrée d'un aîné, celui qui escorte le magistrat de chez lui à la cour, celui qui salue en passant, eh bien ! il fait preuve d'urbanité. En aucun cas on ne doit dire que c'est un homme d'esprit. (3) Je constate que communément, et de la part d'hommes très peu incultes, l'on appelle affables ceux qui font preuve d'urbanité. Car en accueillant leurs hôtes, à l'arrivée de voyageurs, et même dans les premières rencontres et salutations, ils adressent la parole avec des caresses et ils parlent comme des hôtes aimables ; les mêmes aussi saluent et apostrophent de façon amicale, et abordent les gens avec grand plaisir. (4) Mais voici celui que nous cherchons : qu'il remplisse en tout sa propre fonction, par ses plaisanteries et ses douces paroles qu'il ne cherche que le divertissement et le réconfort après les travaux, qu'il ait du piquant dans ses paroles, et qu'il en assaisonne pour ainsi dire ce qu'il dit, qu'il ajoute du charme, qu'il emploie les mots adaptés, appropriés, qui sonnent bien ensemble et qui sont propres aux plaisanteries, qu'il y ajoute l'expression du visage, et le geste lorsque nécessaire ; en contant des anecdotes et en racontant des histoires plaisantes et drôles, qu'il adoucisse les soucis et il allège les peines, qu'il ne s'éloigne pas des frontières de l'urbanité, ni d'homme de la ville il ne se change en campagnard, ni d'homme libre en esclave des champs, ou en personne semblable, à moins que la situation ne le demande. Qu'il n'offense pas de bon gré par ses traits, à moins d'avoir été provoqué, et de toute façon avec urbanité ; qu'il tienne compte du moment, du lieu, des auditeurs, de lui-même, du rôle qu'il joue, de l'âge, des affaires, de ce qui suscite la liesse privée et publique, la tristesse et le chagrin, et qu'il s'efforce avant tout, pour chacune, de garder la mesure et ne pas déverser ses mots et ses plaisanteries. Enfin qu'il veille avec le plus grand soin à ne pas, lorsqu'il fait rire les autres, être moqué par l'assistance et à ne pas être jugé plus digne de la rue que de l'auditoire et de la réunion d'hommes honnêtes et bien dés : qu'enfin il comprenne, de même que

cessatio omnis quiesque conceditur relaxandi gratia utque reditus ad labores ac negotia non sit gravis, sic iocos, dicta, sales, lepores facetiasque concedi, ne uitam cogitationesque nostras omnis studiaque in his collocasse aut in ocio desidiaque aut in marcescentia potius nos appareat. Hunc, ni fallor, quando, qui et qualis comis sit, qui etiam urbanus ac festiuis, explicatum est, maiores nostri facetum uocauero. (5) Nam urbanus, ut diximus, plura que urbane conuetudinis morumque uulbum sunt complectitur, perinde ut etiam comis; at festiuis minime quidem omnia, que uirtuti huic conueniant queque inesse ei debeant qui iocis dictisque iucundioribus usurus sit cum mediocritate et gratia. Quam in opinionem propendere uidetur Cicero cum ait duo esse genera facetiarum. (6) Habemus igitur nomen eius qui tali sit mediocritate ac uirtute praeditus; ceterum uirtutis atque habitus ipsius nomen hactenus proditum est nullum, quod quidem sit proprium ac suis limitibus terminatum. Nam etsi rerum scriptores et comitatem usurpant et urbanitatem, tamen, ut dixi, parum sunt omnino propria. Quia uero cognata haec essent et necessitudine sua coniuncta, ideo illis usi uidentur. (7) Nos uero licet non absque rubore, neque enim licentiosi haberi uolumus tamen, quod in ocio cum periculo uersamur, tentabimur illud neuiter deducere quod in plurimis et Cicero e nostris alique non pauci seruauere et Aristoteles apud Graecos etiam non quadam sine libertate, etsi maxima tamen cum utilitate legentium. (8) Ac primum quidem minime ut a modesto deducimus modestiam, sic a facto facetiam, quando facetiae ipsae dicta quidem sunt iucunda et lepida, nequaquam uero

toute pause et tout repos sont permis en vue du délassement, afin que le retour aux travaux et aux affaires ne soit pas pénible, qu'il faut ainsi permettre les plaisanteries, les traits, les piques, les mots d'esprits et les bons mots, afin qu'il ne nous semble pas que notre vie, toutes nos pensées et nos efforts s'y trouvent, ou bien dans l'oïveté, la paresse ou plutôt la langueur. Cet homme, si je ne me trompe, puisqu'il a été expliqué qui est amable et de quelle façon, et qui est urbain, nos Anciens l'ont appelé homme d'esprit. (5) Car l'homme urbain, comme nous l'avons dit, embrasse plus d'attitudes, qui sont le propre de la fréquentation de la ville et des habitudes des citoyens, comme également l'homme aimable ; mais l'homme enjoué n'embrasse pas tout ce qui est de nature à s'accorder à cette vertu et ce que devrait posséder celui qui va faire des plaisanteries et des mots plaisants avec mesure et grâce. C'est vers cette opinion, semble-t-il, que Cicéron penche, lorsqu'il dit qu'il existe deux genres de bons mots. (6) Nous avons donc le nom de celui qui est doué par nature d'une telle mesure et d'une telle vertu ; mais pour la vertu et la manière d'être, aucun nom ne nous est parvenu jusqu'à ce jour qui soit vraiment approprié et contenu dans ses limites. Car même si les auteurs se servent des mots amabilité et urbanité, comme je l'ai dit, ils ne sont pas entièrement appropriés. Mais c'est sous prétexte que ces notions sont parentes et unies par un lien de famille qu'on les voit s'en servir. (7) Mais il nous est permis, non sans rougir, et nous n'avons pas voulu être considéré comme abusifs, cependant, puisque nous nous risquons dans la bataille, de tenter de déduire, par un néologisme, ce que, parmi les plus grands, Cicéron et de nombreux autres chez nous ont observé ainsi qu'Aristote chez les Grecs non sans une certaine hardiesse, même si c'était pour la plus grande utilité des lecteurs. (8) Et d'abord ce n'est nullement comme de modeste l'on déduit modeste, que de spirituel l'on déduit plaisanterie puisque, si les mots de la plaisanterie sont agréables et charmants, en aucun cas cependant sa disposition ou sa vertu.

40 Cicéron, *De Or.*, II, 218 sqq : « *Etiam cum duo sunt genera facetiarum.* » : « et en effet comme il y a deux genres de mots d'esprit... » . Ce point va être abondamment développé dans le Livre IV.

41 Ici *liberitas* est entendu comme à franc-parler, indépendance de langage n. comme chez Quintilien, voir *Inst.* X, 63, 94, 104.

habitus aut uirtus. (9) Verum ut sanctitatem a sancto et ab honesto honestatem castitatemque a casto, sic a faceto facetitatem deducemus, ut facetitas ipsa sit uirtus eademque faceti uiri habitus; forsam non omnino etiam displicuerit facetudo, subducta syllaba, ut a sordido sorditudo, quæ Plautina deductio est. Nam neque maiores illi nostri aut castitudinem reformidarunt aut modestitatem. Quid si ut modestitas sic etiam dicatur modestitas? (10) Sed nos hæc ipsa ita tradimus, ut qui nullo modo uelimus regulam hæc in parte præscribere; sit enim sua cuique libertas usurpandi nominis; uerum ideo hoc facimus ut aperte magis intelligatur habitus ipse qui sit

(9) Mais comme de saint nous déduisons sainteté, d'honnête, honnêteté, et chaste de chaste, eh bien ! il en va de même pour esprit que nous déduirons de spirituel, en sorte que l'esprit même soit la vertu, et en même temps la disposition de l'homme d'esprit ; peut-être même que spiritualité n'aurait pas déplu, en enlevant une syllabe, comme de sale, salitude, qui est une déduction de Plaute⁴² En effet nos Anciens n'ont pas eu peur de dire chastitude ni tristitude⁴³. Et si nous disions tristage, ou bien spiritualitage ?⁴⁴ (10) Mais nous rapportons cela en l'homme qui ne veut pas prescrire de règle en ce domaine ; que chacun garde sa liberté d'utiliser les mots ; mais nous faisons cela pour que l'on comprenne de façon plus claire ce qu'est cette disposition et qui l'on doit nommer, et de quel nom qui lui soit approprié et se s'applique qu'à lui. C'est pourquoi nous

42 Plaute, *Pare.*, 970 : « *qu mihi appertinet uonem corditudoem* » : « comme ils effacent en moi toutes mes idées noires ! », où *corditudo* est un néologisme pour *cordes*.

43 Hapax, néologismes *castitudo* et *tristitudo* pour *castitas* (Accius, *Tragedias*, 585) et *tristitia* (Plaute, *Aul.*, 725)

44 Il convient de faire le point sur ce que vient de dire Pontano à propos de la formation arbitraire des mots à partir des adjectifs en reprenant les suffixes latins *-ia*, *-itas*, *-itudo* et même l'inverse en proposant des mots en *-ies* sur lesquels on formerait les adjectifs. Il fait cela car il constate que la suffixation ne fonctionne pas pour *facetia*, homme d'esprit, et *facetia*, plaisanterie ou qualité de discours de *homo facetus*, et non de son antécédent, de sa manière d'être. Il cherche donc à former un mot adéquat, et propose *facetitas*, comme *castitas*, puis *facetudo*, comme Plaute a dit *corditudo*, puis encore *faceties*, mot-racine devant *facetus*, comme *martialis* surpit donné *martis*. Tous ces mots sont « incorrects », et c'est pourquoi il se met sous l'autorité des Anciens, *notare nostri illi*, pour les proposer, mais, ne faisant, il fait référence à Plaute et Accius, dont la langue archaïque n'est pas encore fixée, et donc remet en cause l'arbitraire du grammairien qui définit la correction d'un mot, même si un autre mot, incorrect à ses yeux, est plus expressif. Pontano est donc ouvert à l'enrichissement de la langue par le néologisme si besoin, et sa réédition des Anciens n'est qu'une base de travail. La question de l'expressivité des mots est essentielle. Pontano se place dans une perspective traditionnelle de réalisme : le substantif exprime la chose en soi, la substance, tandis que l'adjectif exprime l'attribut principal, la qualité première de la substance. Pour passer de l'un à l'autre il faut effectuer un raisonnement inductif qui ne fonctionne pas pour *facetier*, non par déficience de ce mode de pensée, mais par ignorance des grammairiens qui ont confondu un des attributs de *homo facetus*, la plaisanterie, avec la substance *facetia*. Pontano, par ses fréquentes étymologies, se place dans une perspective aristotélicienne sur l'origine et la justesse des mots et de ce qu'ils expriment (voir Platon, *Cratyle*, 411a-416c.)

et quo etiam quis nomine ac proprio et tantum suo uocandus. Constituiamus itaque siue facetitatem siue facetudinem facetiem ue, habitum et, qui eo sit habitu ornatus, facetum. Sed ad alteram quoque partem uerborum transeundum est ut, quæ in ea uersatur mediocritas, lucide etiam intelligatur.

13. De ueracitate.

(1) Quomacmodum autem uirtutis huius, de qua pauca locuti sumus, siue comitatis urbanitatis ue siue facetudinis, proprium munus est atque officium sedare molestias, in cessationibusque ac in relaxatione a negotiis incundum aliquid querere ad reficiendos animos, siue in ipsis quoque laboribus ac negotiis interque molestias reficere eos, quo uegetiores ipsi fiant longeque ualentiores, siue perueniendis aut tolerandis laboribus difficultatibusque, siue leniendis doloribus atque molestiis, qui finis ei uirtuti est constitutus, sic, cum eadem ipsa oratio ac sermo uel præcipuum sit uinculum retinendæ societatis, ad quam uolendam nati atque educati sumus, cæterisque ipsius una sociali et ampliandi et conseruandi, sic, inquam, alterius uirtutis, cuius etiam initia querimus, proprium munus est ueritatis studium ac cultus. (2) Loquimur autem de ueritate hoc in loco, non illa quæ a physicis queritur aut mathematicis quæ ue uersetur circa certitudinem syllogismorum in ipsisque disputationibus, que sunt de rerum natura deque disciplinis atque scientiis hominum ac facultatibus, uerum de ueritate ea, quæ nihil in sermonibus atque in oratione, nihil etiam in moribus inesse fictum, fallax, iocatum inducet, nihil quod simulatum, adulatorium, mendax, gloriosum, uanum quodque supra uires appareat supraque facultates ipsas aut ueri fines excedat captus ue nostri terminos; quam assecuti qui sint retinuantque et in dicendo et in tractandis rebus domesticisque in consuetudinibus, si ueri dicuntur, et uirtus ipsa ueritas, si fortasse proprie magis ueraces illi, uirtus autem ipsa ueracitas, ut ueritas

avons appelé esprit, ou spiritualité, ou même spiritualité, la disposition, et celui qui est doté de cette disposition, spirituel. Mais il faut passer à une autre partie des mots, pour comprendre de façon lumineuse où se trouve le juste milieu.

13. La sincérité.

(1) Or de la même façon que cette vertu, dont nous avons peu parlé, que ce soit l'amabilité, l'urbanité ou l'esprit, a pour fonction propre et pour devoir d'adoucir les soucis, de chercher un peu d'apurement dans une pause et un délassement dans les affaires pour reconforter les esprits, ou bien de les reconforter dans les travaux eux-mêmes et les affaires au milieu des soucis, afin de se mieux porter et d'être bien plus efficaces, soit en dominant ou en endurant les peines et les difficultés, soit en adoucissant les douleurs et les soucis, ce qui est le but fixé, eh bien ! de la même façon, puisque ce discours même et la conversation sont le lien tout à fait essentiel pour maintenir la société (la nature et l'éducation nous poussent à la cultiver) et pour amplifier et conserver ce regroupement en un seul corps social, de la même façon, dis-je, une autre vertu, dont nous recherchons aussi les principes, a pour fonction propre la recherche et le culte de la vérité. (2) Nous parlons ici de la vérité, non de celle que les physiciens ou les mathématiciens cherchent et qui se trouve du côté de la certitude des syllogismes et dans ces discussions qui ont lieu sur la nature, les doctrines, les sciences et les facultés des hommes, mais de la vérité qui dans les conversations et le discours, et même dans les usages, ne révèle rien de feint, de trompeur, de maquillé, rien qui apparaisse simulé, courtisan, mensonger, vantard, vaniteux, et au-delà des forces et des facultés mêmes ou qui excède les limites du vrai ou les termes de nos capacités. Ceux qui sont capables de l'observer et de la garder, à la fois en parlant, en s'occupant de leurs affaires et dans les fréquentations privées, on les appelle vrais, et la vertu même vérité, à moins que par hasard on les appelle de façon plus appropriée sincères et leur vertu la sincérité, puisque la vérité

sit rei ipsius, veracitas vero ex utentis habitus. Ac nihilominus et verum fuisse hominem Catonem dicimus et quod summa etiam in eo inesset veritas, Sybilles quoque veras et vates etiam atque haruspices veros. Hæc vero a nobis in consilio dicta sunt quo distinctius intelligatur quætant res ipsæ sint et quales. (3) Tertia quoque quædam virtus, si Aristoteli credimus, in eadem hac versatur materia, quæ amicitia ab illo dicitur, de qua quoniam his in libris dicendum nihil decrevimus, de duabus his virtutibus, et facilitate, et veritate tantum disseremus ac primo quidem de veritate deque oppositis ei vitiis.

14. De adulatoribus.

(1) Admodum autem veritati adversatur lucri studium atque habendi cupiditas. Itaque huiusmodi hominum una est cura totique in eo ipsi sunt, quo adulando rei suæ consulant familiari; et, quasi verborum mercaturam faciant, oratione ubique utuntur secunda et blanda; hocque sibi vitæ genus delegerunt ad ampliandum rem domesticant; periculosa sane ac maxime pestilens hominum consuetudo ac familiaritas, quorum quia primatum virorum principumque ac regum præcipue plene sunt aulae, inde adulescentes dicitur; qui dum placere et gratificari tantum student, veritatem apud dominos aures obstruunt atque ad illorum vultum libidinemque servilem in modum omnia loquuntur, nam et « dulos » Græce servus est. (idem)

est la chose mais la sincérité la manière d'être de ceux qui en usent. Et je dis néanmoins que Caton a été un homme vrai, qu'en lui il y avait la plus grande vérité, et aussi que furent vraies les Sibylles et vrais les devins et les haruspices, Mais nous avons dit cela dans l'intention de comprendre plus distinctement quelles sont donc ces choses et quelle est leur nature. (3) Une sorte de troisième vertu, si nous faisons confiance à Aristote⁴⁵, se trouve dans la même matière ; il l'appelle amillé, mais puisque dans ces livres nous avons décidé de ne rien dire à ce sujet, nous parlerons seulement de ces deux vertus, l'esprit et la vérité, et d'abord assurément de la vérité et des vices qui lui sont opposés.

14. Les courtisans.

(1) Or s'opposent absolument à la vérité l'amour du gain et le désir de possession. C'est pourquoi les hommes de ce genre n'ont qu'un unique souci et ils n'ont qu'une seule occupation : par la flatterie, veiller sur leur propre patrimoine. Et, comme s'ils faisaient commerce des mots, ils emploient en permanence un discours approbateur et qui carresse. Ils se sont choisis ce genre de vie pour augmenter leur fortune : fréquentation et familiarité vraiment risquée et tout à fait malsaine d'hommes qu'on appelle, parce que les cours des personnes de premier plan, des princes et des rois essentiellement en sont pleines, courtisans ; on ne s'efforçant que de plaire et de se rendre agréables, ils bouchent les oreilles à la vérité chez les maîtres et, pour se concilier leur visage et leurs désirs, ils disent tout à la façon d'esclaves. En effet en grec esclave se dit *doulos*⁴⁶. Ces mêmes personnes sont appelées d'un autre nom, les

⁴⁵ Aristote, *Nic.*, IV, 6, 4.

⁴⁶ Ce jeu de mot étymologique est pontanien (Malby R., *A Lexicon of Ancient Latin Etymologies*, Leuven, 1991, ne le mentionne pas). En revanche, l'assimilation flatteur/esclave ou serviteur est ancienne et, dans la littérature médiévale, omniprésente. En effet le corps politique médiéval est constitué d'un petit groupe de seigneurs, et d'une classe de laudateurs professionnels, troubadours, trouvères, bouffons, etc. Guillaume Peyraut note d'ailleurs qu'*laudatio* est la perversion de *laudatio*, formée des mêmes lettres et sillabées, l'une aux hommes, l'autre à Dieu (*Summa Pitagorae*, Paris, 1648, p. 400).

alio sunt nomine assentatores ab assentiendo dicti, quod eorum cogitationes atque consilia in id solum intendant, id ipsi tantum agant, sibi ipsis ut prosint, secuti Terentianum illud :

Ais, aio ; negas, nego.

(2) Quibus hominibus quod plerumque solis, qui res moderantur publicas, suas patefaciunt aures, hinc et uidemus et audimus et legimus eorum res frequentissime in præceps rapi turbarique ac misceri repente principatus ac regne. Quæ res nostris quoque temporibus clariores sunt quam ut exemplis indigeant. (3) Huius autem generis hominum plures quidem sunt species ; nesciam tamen sint ne omnes adulatorum in numero habendi, quando, ut Aristoteles queri etiam uidetur, singulis siue uirtutibus siue uitiis, certâ neutique propria insunt nomina. (4) Itaque et lecri et compendiorum tantum gratia adulantur non pauci :

complaisants, d'après complaire⁴⁷, parce que leurs pensées, leurs décisions ne tendent qu'à une chose, eux-mêmes ne veillant qu'à cela : être utiles à eux-mêmes, comme ce mot de Terence⁴⁸ :

« Tu dis oui, je dis oui ; tu dis non, je dis non ».

(2) Parce que la plupart du temps ceux qui gouvernent l'État prêtent exclusivement l'oreille⁴⁹ à ces hommes, nous voyons, nous entendons et nous lisons⁵⁰ que leurs états sont très souvent précipités dans l'abîme et en proie à des troubles, et que soudain les principautés et les royaumes sont bouleversés. Et à notre époque aussi ces faits sont trop éclatants pour manquer d'exemples. (3) Or de ce genre d'hommes il y a plusieurs espèces. Je ne saurais pourtant si tous doivent être mis au nombre des courtisans, puisque, comme Aristote semble même se plaindre⁵¹, pour chacun, que ce soit vertu ou vice, il n'y a pas de nom précis ni approprié. (4) C'est pourquoi pour l'amour du profit et du gain rapide seulement, ils ne sont pas pe. à faire la

47 Ici le mot est *assentator*, celui qui approuve de façon systématique.

48 Terence, *Eu.*, 252. C'est Grathos, le parasite, qui s'exprime. Ce vers est aussi cité par Cicéron, *De Am.*, 93.

49 Cicéron, *De Off.*, I, 91, « assentatoribus aureas patrefeceris » : « ouvrir bien grand ses oreilles aux complaisants ».

50 Voir Jean de Salisbury, *Polemiques*, III, 6, éd. Keats-Rohan *Corpus Christianorum Continuatio Medievialis*, 118, Brepols, Turnhout, 1993 p. 185 : « quod adulatores multiplicati sunt super numerum et a plerisque dominibus honorati et estimati sui expellunt. [...] Serpit enim illuvia fasti et moribus cancerosis in domes. in malis aut parvis sicut quere tubas fata non macerant ». « parce que les flatteurs se sont multipliés, sont en surcroît et chassent des demeures illustres les gens honnêtes et ceux qui ne leur ressembleraient pas. [...] En effet cette saleté repoussante et cette maladie rongeuse s'est glissée insensiblement en tous de sorte qu'il n'y a personne, ou rares sont-ils, qui ne soit entaché de cette souillure ». La phrase est redondante mais Jean de Salisbury emploie tout le vocabulaire de la souillure en quelques mots.

51 Aristote, *Né.*, II, 7, 2 puis 11, « la plupart de ces comportements sont eux aussi dépourvus d'appellations particulières ; néanmoins nous devons l'élicier, comme nous l'avons fait pour le reste, de les caractériser par un nom, aussi bien en vue de la clarté que pour faciliter la compréhension ». Traduction Jean Valiquin.

quidam captandæ solum auræ ac favoris in populo atque inter ciues, alii quod illa a natura comparati sint usuque etiam confirmati, ut ipsa tantum blanditione capiantur eaque, auricularum in modum, se se oblectent, quam uel maximam etiam uoluptatem uel solam potius statuunt.

15. De captatoribus.

Forum igitur qui pecuniarum secunda ex oratione sibi questum constituerint, duplex cum sit genus, et illorum qui tunc captatores dicuntur, in quibus late quidem regnat ambitio et leuitas. tum qui adulescentes communi tamen nomine vocantur, captatorum quidem ipsorum studium est, non dictis modo sed conferendis numeribus, captare animos et uoluntates illorum, præsertim quibus aut certi minime sint heredes aut eorum eliciendorum ex hereditate spes adest. Quos genus late diffunditur non maximis inulentium modo fortunis, uerum patrimonii etiam minimis. (2) Dicti igitur a captando, quo in uerbo et fraus inest et malus etiam habendi studium, quippe cum ipsi non uerbis modo uerum etiam conuiuiisque grassentur, aucupum morem atque affectationes secuti. Forum enim captiosa sunt omnino obsequia fraudisque atque insidiarum plena; aduersum quos merito et dentes acuunt et gladios stringunt satyrorum scriptores; sed nobis hac satis in parte fuerit uicii genus inuisse. Quantopere autem

pour : certains pour recueillir uniquement la renommée et la faveur du peuple et parmi les citoyens. d'autres parce qu'ils sont ainsi faits par nature et encouragés par l'expérience, qu'ils sont pris par la carresse elle-même et, à la façon d'un petit oiseau, qu'ils tombent sous son charme, et se la proposent plutôt comme le plus grand plaisir, et même l'unique.

15. Les captateurs.

(1) Donc ceux qui se sont proposé le gain d'argent comme but grâce à leur discours approbateur, (puisque le genre est double, ceux que l'on appelle soit captateurs, où assurément règnent largement ambition et inconséquence, soit du nom commun de courtisans) ont bien pour but, non seulement par leurs paroles, mais en y consacrant toutes leurs tâches, de capter les esprits et les volontés des gens, surtout de ceux qui n'ont pas d'héritiers certains ou dont on espère l'héritage en écartant ces derniers. Et ce genre se répand largement, de gens qui convoitent avieement non seulement les plus grosses fortunes, mais mêmes les plus petits patrimoines. (2) On les appelle ainsi de capter, mot dans lequel il y a à la fois fraude et grand désir de possession, surtout étant donné qu'eux-mêmes se font bien voir non seulement par leur langage, mais encore par des cadeaux et des banquets, observant la méthode de séduction de l'oiseleur. En effet absolument toutes leurs complaisances sont captauses et pleines de tromperie et de pièges, contre eux, et à juste titre, les écrivains de satires⁵² aiguisent leurs dents et dégainent leurs épées ; mais pour nous il nous suffira d'avoir signalé ce genre de vice dans cette partie. Et combien le discours et l'obséquiosité de ces hommes font obstacle à la vérité cela est

⁵² Voir l'évocation du captateur d'héritage chez Horace, *Sat.*, II, V, 23-26 colophoné, où Tyrhésius, à Ulysse qui lui demande comment il pourra récupérer sa fortune perdue, lui donne après une première réponse ironique : « *summe dolens / non satis est litheam reuerti patrisque penatis / aspiciere ?* » : « Au héros rusé / ne suffit-il pas de revenir à Ithaque et de revoir les pénates de ses pères ? », ce conseil : « *Dixi equidem et alia : capter astutus utique / testamenta senum* » : « Je te l'ai dit, et je te le répète : mets-toi en chasse, avec ruses, partout / de testaments de vieillards » ; ou encore voir Juvénal, *Sat.*, 10, 201, « *et captatori moueat festidia Cossus* » : « pour encourager même le chasseur de testament de Cossus ».

ueritati horum obsit hominum oratio atque obsequium, abunde quidem manifestum est. (3) Sunt quoque quos ambitio honorisque studium minime uero pecuniae cupiditas trahat ad assentandum, leuitate quadam tantum duce, dum uideri quam esse ipsi malunt, solaque et capiuntur et pascuntur aura : qua in re seque suasque res omnis uidentur collocasse, plebeiorum etiam ad hominum opinionem omnia referentes. Ac superius quidem uicium captatio, et qui ea utuntur captatores ; huius autem proprium ac maxime suum nomen existit aultum, leuitas tamen est ac uanitas sane maxima et homines ipsi perquam leues ac uani, dum umbra capiuntur rerum magisque iustus ipsis. Atque hoc quidem uicium potest ratione alia ad ambitionem referri, qua de re aibi quoque a nobis dictum est. (4) Quod si captationem ipsam duplicem fecerimus, et eorum quos cupiditas habendi trahit et quos popularis auræ atque ambitionis studium, ut alteri pecuniae, alteri popularis auræ captatores dicantur, fortasse non male distribuisse iudicabimur, quando etiam sunt qui inter loquendum disserendumque etiam uerba captent, qui quidem ipsi dicantur captiosi et fraus ipsa captiuentia. (5) Verum ad adulatorem redeamus quique iidem assentatores sunt, neque alio quidem nomine inter se discernuntur. Cæterum studium id eorum est ex adulationibus rem facere ac peculium ut, dum uerbis opsequuntur, dum oratione secunda primatum ac principum res consiliaque extollunt, dum eorum admirantur facta,

tout à fait évident. (3) Il y a également des hommes qui, par leur nature, sont entraînés par l'ambition et le goût des honneurs, mais non par le désir d'argent, vers l'approbation systématique, sous la conduite d'une sorte d'inconstance seulement, puisqu'ils préfèrent l'apparence à l'être, et ne sont captés que par du vent, leur unique nourriture ; là ils semblent avoir placé eux-mêmes et tout ce qui les concerne, rapportant tout à l'opinion des hommes, même plébéiens. Et le premier vice s'appelle la captation, et ceux qui le possèdent les captateurs. Mais il n'existe pas de nom propre et caractéristique pour le second ; pourtant il y a une inconséquence et une vanité immense, et ces hommes sont tout à fait inconséquents et vains, puisqu'ils sont captés par l'ombre des choses plus que par les choses elles-mêmes. Et ce vice peut être rapporté à l'ambition par un autre côté, ce dont nous avons parlé ailleurs aussi⁵³ (4) Et si nous avons fait double le genre de la captation, de ceux qui sont entraînés par le désir de possession et de ceux qui le sont par le goût de la renommée populaire et de l'ambition, l'on dit que les uns sont avides d'argent, les autres de renommée populaire, peut-être jugera-t-on que nous n'avons pas mal fait la distribution, puisqu'il y a aussi des gens pour capter les mots jusque dans les paroles et les discussions, et qui sont appelés captieux et leur tromperie subtilité⁵⁴. (5) Mais revenons aux courtisans, qui sont les mêmes que les obséquieux : ils ne se distinguent pas même entre eux par le nom. D'ailleurs tout leur effort est de se faire un état et un petit pécule⁵⁵ en faisant la cour, dans le but, avec leurs paroles obséquieuses, en vantant les biens et les décisions des hommes de premier plan et des princes par leur discours approbateur, en admirant leurs faits,

⁵³ De Senectute, I, 13.

⁵⁴ *Captivitas* est un mot qui n'est pas si péjoratif que les autres : il s'agit d'une petite tromperie, d'une subtilité de sophistes sur les mots. *Captivus* est l'adjectif qui s'y rapporte, que l'on applique aussi aux sophistes, voir Cicéron, *Deu*, 3, 41.

⁵⁵ Le *peculium* désigne les économies qu'amasse l'esclave durant sa vie.

dieta, consilia, mores, gestus et, ut Iuuenalis inquit, ubi

trulla interso crepitum dedit aurea fundo,

domesticam rem adaugeant amplificentque patrimonium. Quorum hominum studiis dominantium, ut dixi, aures plerumque oppletæ sunt, dum iis se se regendos permittunt. (6) Quo efficitur ut ueritas uideri possit eorum inimica, præsertim ubi qui rerum potiuntur adolescentes ipsi fuerint uel ætate arnisque uel etiam moribus ac rerum usu. (7) Ilibrum igitur omnium studium est atque propositum, adulando atque in gratiam loquendo rebus ipsos suis consulere hisque artibus atque consiliis rei familiari prospicere. Quod dum consequantur, non modo nulla e parte molesti esse uolunt, uerum singula laudant distique et factis quibusque assurgunt; quin, quæ maxime fortasse ridenda sint, et admirantur illa et in cælum ferunt uerbis quoque ipsis, oris gestum adiutgentes et corporis totius habitum.

Regem aliquem capies,

inquit ille apud Iuuenalem ad magni illius rhombi aspectum,

aut de tenone Britanno
excidet Aruiragus : peregrina est bellua, cernis
erectas in terga sudes ?

(8) Itaque, quid in maioribus illi ipsi assentatores facturi essent negotiis consultationibusque, conicere ex his facile quidem possumus. His accedit maxima uanum genus

leurs mots, leurs décisions, leurs usages, leurs gestes, et, comme dit Juvénal⁵⁶, quand :

« Le bassin d'or a résonné lorsqu'on a relevé le fond »,

tout cela doit, dans le but d'améliorer leur fortune personnelle et d'augmenter leur patrimoine. Et ceux qui ont le pouvoir ont la plupart du temps, comme je l'ai dit, les oreilles entièrement remplies des empressements de ces hommes, en leur permettant de les gouverner. (6) Il résulte de là que la vérité peut sembler être leur ennemie, surtout lorsque ceux qui ont le pouvoir sont de jeunes hommes, par leur âge et leurs années, ou encore par leur comportement et leur inexpérience (7) Donc la visée de tous ces gens, et leur objet, les voici : en faisant la cour et en tenant des discours complaisants, veiller eux-mêmes à leurs affaires et s'occuper de leur fortune par ces artifices et ces conseils. Et jusqu'à ce qu'il l'obtiennent, non seulement ils ne veulent se rendre pénibles en aucune façon, mais ils font l'éloge de tout et rendent hommage à toutes les paroles et à toutes les actions ; bien plus, ce qui peut-être est le plus ridicule, ils l'admirent et le portent aux nues par leurs mots également, ajoutant l'expression du visage et l'attitude de tout le corps :

« Tu feras quelque roi prisonnier »

dit chez Juvénal⁵⁷ celui-ci, à la vue du fameux tubet immense :

« ou de son char breton
tombers Arviragus ; le monstre vient de loin, vois-tu
les écailles qui se hérissent sur son dos ? »

(8) C'est pourquoi ce que ces courtisans vont faire dans les affaires et les délibérations les plus importantes nous pouvons le deviner facilement d'après cela. À cela s'ajoute le genre vain de

⁵⁶ Juvénal, III, 108. Il est ici fait allusion au bruit de la défécation dans le bassin. Précédemment le fluteur a complimé son ami en ces termes : « *tu bene rusticatur, si rectum minuit* » : « s'il a bien mérité, s'il a uriné correctement ».

⁵⁷ Juvénal, IV, 126-128. Traduction, P. de Labriolle, F. Villereux.

hominum quorum studium tantum est loquendi in aliorum gratiam atque ad illorum ipsorum uultum atque opinionem orationem sua seque ipsos componere, hisdemque in omnibus morem gerere seque suaeque dicta sermonesque ad haec ipsa tantum instituere. Quorum quidem consilium Terentianum quoque est illud et meta quasi quaedam, ad quam se ipsos instruant,

obsequium amicos, ueritas odium parit.

Quod dictum quanquam latius forasse patet, tamen maxime ad eos referendum qui uoluptatem solam suis e dictis quaerunt ; quam ad adipiscendam se se omni arte institunt ac dicendi studio solumque eorum est propositum dominantibus ut placeant et, quibuscum uersentur, eos ut delectent, iis blandiantur et illorum arte ut omni aures demulceant uoluptatis gratia, denum omnia. Hicque illorum est finis ac propositum.

16. De lasciuia.

(1) Qua in re quoniam nec modum nec mensuram tenent ullam lasciuire eos necesse est, ut qui neque in iocando neque in oblectando delectum habeant aut rationem aliquam, uerum qui et uerbis et iocis et fabellis referendis nimium ipsi serpent atque inter iocandum explicandumque diabantur alio atque alio. Quocirca lasciuia sunt uocati et nesciunt ipsum lasciuia ; nimis enim profundunt se se ad ioca dictaque omnia, ad quae dilapsi nec lasciuunt tantum nimisque in illis sunt, uerum petulantes, osceni et, quod turpissimum est, oscuri. (2) Minime autem uerebimur hoc ipsum genus partiri eorum qui ad uoluptatem tantum atque in gratiam loquantur comparandae tantum uoluptatis causa. Sunt enim qui ipsi quidem minime lasciuant

ces hommes dont toute l'ardeur consiste à tenir des discours complaisants pour les autres et à composer leur discours et leur propre personnage pour se concilier leur visage et leur opinion, à se plier à tous leurs désirs, et à n'organiser leur vie, leurs paroles et leurs discours que dans cette seule direction. Et en tout cas cela est aussi l'avis de Térence, et comme une sorte de fin, en vue de laquelle ils se préparent⁽¹⁾ :

« la complaisance enfante les amis, mais la vérité la haine ».

Et bien que ce trait ait peut-être une plus large portée, il faut spécialement le rapporter à ces gens qui ne cessent de chercher leur seul plaisir par leurs traits. Pour l'obtenir, ils organisent leur vie par tout un art et par l'étude du discours, et leur seul objet est de plaire aux maîtres, et, quel que soit leur entourage, de les charmer, de les caresser et de flatter leurs oreilles par tout un art de faire plaisir, enfin tout. Oui, voilà bien leur fin et leur objet.

16. Les pétulants.

(1) Puisqu'en cela ils ne gardent aucune mesure ni aucune proportion, nécessairement ils vont trop loin, puisqu'ils n'ont ni discernement ni quelque raison dans leurs jeux de mots et divertissements, mais que, quand ils racontent mots, plaisanteries et anecdotes, ils se répandent bien trop et se perdent ici et là entre le jeu de mots et son explication. C'est pourquoi on les appelle pétulants et ce vice-là la pétulance ; en effet, ils se répandent trop en toutes sortes de jeux de mots et de traits et, s'y laissant aller, ils ne font pas qu'aller trop loin et trop insister, mais ils sont effrontés, indécents, et, ce qui est le plus honteux, obscènes. (2) Nous ne craignons pas de diviser le genre de ces gens qui ne parlent que pour le plaisir et pour être agréables, pour n'apporter que du plaisir. En effet, il y en a qui sont capables de ne pas aller trop loin et de garder, en plaisantant et en parlant, du discernement ; mais ils s'éloignent

⁽¹⁾ Térence, *Andr.*, 68. C'est Sosie, l'affranchi, qui parle. Ce vers est aussi cité par Cicéron, *De Art.*, 89.

in incando delectum atque in dicendo ; verum in hoc a recto atque honesto abierit quod voluptatem sibi proposuerunt, uile sane pretium, pro quo tamen assequendo et ueritati obstant et ab hominis recedunt dignitate, siquidem, quo instrumentu quisque naturæ dote præditi sumus cum excellentia animalium ceterorum, eo ipsi pro re maxime sordida belluarumque magis quam hominis propria abiciuntur. (3) Neque enim finis eorum est in laborum requie molestiarumque relaxatione, ut iucunditatem aut querant aut afferant quo et tranquilent audientium animos ac suos et refocillent eos a præteritis defatigationibus uiresque remouent ad easdem rursus obendas, uerum quod a natura atque ab habitu ita quidem instituti ad ea ipsa sunt, ut neque ab desidia ignauisque longius absint. Atque hæc quidem uidentur esse assentatorum genera.

17. De insulsis et profusis.

(1) Sunt ex hoc etiam numero qui, dum oblectare student, maxime aures audientium offendant, tum insulse loquende tum profundè et res et uerba, nec delectu habito nec modo aut mensura adhibitis. (2) Itaque tædii genus hoc ac molestiarum ueteres dicebant hominem occidere, cum eiusmodi homines in cunctis et multi essent et insulsi ineptique ac cum primis importuni, ut non inconuenienter a ranarum similitudine sint qui eos coaxatores uocitent, quod coaxare eos quam loqui magis existiment, ut qui non modo non mulceant aures, uerum a impatentiam usque obtundant.

18. De contentiosis.

(1) Aduletorum studiis maxime aduersi uidentur contentiosi quidam homines, quorum ea est natura, id etiam studium ut, non

du juste et de l'honnête, en ce qu'ils se proposent le plaisir, récompense dérisoire, et cependant pour l'obtenir, il font obstacle à la vérité et en même temps s'écartent de la dignité humaine, puisque, cet instrument et ces qualités naturelles dont nous sommes dotés en dominant tous les autres êtres animés, eux ils l'emploient plus dans un but extrêmement ignoble et plus propre aux bêtes brutes qu'aux hommes raisonnables. (3) En effet leur fin n'est pas dans le repos après le travail et le délassement après la peine, pour chercher ou apporter l'agrément, pour apaiser l'esprit de l'auditoire et le leur, et en même temps le reconforter des fatigues passées et renouveler ses forces pour les affronter de nouveau, non, leur fin est, parce que leur nature et leur disposition les ont formés à cela, de ne pas se refuser la paresse et l'oisiveté. Et cela, semble-t-il, fait partie du genre des obséquieux.

17. Les insipides et les prolixes.

(1) Au nombre de ceux-là, certains, dans leurs efforts pour divertir, offensent énormément les oreilles de l'auditoire, tant en parlant de façon insipide, qu'en répandant les mots et les choses, sans choisir, et sans s'attacher à la mesure et à la proportion. (2) C'est pourquoi nos anciens disaient que ce genre de désagrément et d'inconvénient tuait un homme, puisque entre tous de tels hommes étaient à la fois très nombreux, stupides et ineptes, et parmi les plus importuns, si bien que la ressemblance n'est pas inconvenante entre des grenouilles et ceux qu'ils appellent coasseurs, parce que, selon eux, ils coassent plus qu'ils ne parlent, puisque non seulement ils ne bercent pas les oreilles, mais les assomment jusqu'à ce qu'elles ne supportent plus.

18. Les querelleurs.

(1) Tout à fait contraires aux visées des courtisans on voit des hommes querelleurs, dont la nature, dont le but est non

modo non loquantur in aliorum gratiam neque gratificentur ipsi aliis, sed contra ut adversentur et ubique et in quibusque neminemque uereantur dicendo offendere; quin et serant ipsi sponte studioseque contentiones et ab aliis satus accipiant latenturque iis et fouendis et exercendis; quibus etiam uita ipsa uel molesta futura sit, nisi in cunctis uel dentes imprimant uel infigant aculeos, ut ad contentiones, disidia rixasque atque altercationes nati prorsus uideantur. Et, quam alii a natura concessam elocutionem exercent in conseruanda hominum societate, in conciliandis amicitiiis, in solandis demulcendisque molestiis, laboribus ac meroribus aliorum, ea ipsi in aduersum utantur uel abutantur potius ad odia contrahenda litesque excitandas ac serenda discordiarum semina. Hos et contentiosos uocauerit et rixatores et alio atque alio nomine. (2) Viciū autem, nisi est fortasse innominatum, quod tamen prohibeat rixationem appellare ac contentiositatem, ut contentionem rerum esse dicamus ac rixam, uicium uero ipsum perversumque illum habitum tum rixationis appellatione tum contentiositatis designemus? Odiosum sane genus hominum et muscarum maxime simile, ut nati id uideantur ad turbas, uexatores, inquietudinem uitasque ad uniuersam turbationem ac tædium, quod Plautus indicauit in serui illius persona:

decretum est mihi
quasi umbra, quoquo ibis tu, te persequi;
quin, ædepol, si in crucem uis pergere,
sequi decretum est.

(3) Horum duplex mihi uidetur esse partitio: eorum una qui id student ut commoda utilitatemque inde sibi comparent;

seulement de ne pas tenir de discours agréables pour les autres ni de leur faire plaisir, mais au contraire de s'opposer partout et à tous, et de ne craindre d'offenser personne en paroles ; bien plus, ils sèment eux-mêmes spontanément et avec application les querelles, ainsi qu'ils récoltent celles des autres, et s'en réjouissent en les entretenant et en les pratiquant à la fois. Même, pour eux, la vie serait bien pénible, si en tout ils n'enfonçaient leurs dents ou ne plantaient des piques, en sorte qu'ils semblent absolument nés pour les querelles, les disputes et les différends, et les altérations. Et la parole que la nature accorde, certains l'emploient à maintenir la société des hommes, à se faire des amis, à consoler et à adoucir les peines, les fatigues et les chagrins des autres, mais eux, au contraire, ils en usent ou même en abusent plutôt pour contracter des haines et provoquer des disputes, et semer les graines de la discorde. Ces gens-là ont été appelés querelleurs, disputeurs⁵⁹ et de bien d'autres noms encore. (2) Mais le vice, même s'il n'a peut-être pas de nom, qu'est-ce qui empêche cependant de l'appeler disputation et querelle⁶⁰ pour que nous disions que la dispute et la querelle sont la chose, mais que ce vice même et cette attitude dissolue nous les désignons sous le nom tantôt de disputation tantôt de querelle ? Ce genre d'hommes est tout à fait odieux et absolument semblable à la mouche : ils sont aés, semble-t-il, pour les troubles, les tourments, l'agitation et peut perturber et ennuyer la vie tout entière, ce que Plaute a montré dans ce personnage d'esclave⁶¹ :

« je suis décidé,
comme une ombre, partout où tu iras, à te suivre ;
bien plus, par Pollux, si tu voulais monter sur une croix,
je suis décidé à te suivre »

(3) Il me semble qu'il faut diviser en deux ce genre : ceux dont la seule visée est de se procurer par là avantages et profits ; et

⁵⁹ Le mot *eripor* est un hapax de Quintilien, XI, 1, 19 ; on le trouve aussi en *De Senectute*, I, 24, I, 33 et III, 6.

⁶⁰ Ici Pontano invente *eripor*, qui sera repris par Érasme (Ferg. 236, 20, voir Hovet) et *controversiosus*, sur les mots *eripor* et *controversio*.

⁶¹ Plaute, *Com.*, 91-94. Traduction Pierre Grimal.

illorum altera qui unluptatis tantum gratia utque invidiosissimae suae naturae ac peruersissimis cogitationibus morem gerat. Eorum autem utrum genus longe sit peruersius, iudicatu difficile uideri iure quidem potest ; utrumque peruersissimum. (4) Montium adolescens ipse noui Brancharium qui, generis ac familiae contempta uel repudiata potius dignitate, totum litibus se se tradiderit ; ac satis scio lites quasdam ab actoribus destitutas siue ob inopiam uel familiaris ad eas prosequendas seu, quod male essent ceptas, pretio mercatum, quo, uti conuenerat, exoluto, prosecutum sumptibus suis litigia : in hoc quoque uita suam egisse omnem ; ex eadem item familia alterum mirifice controuersiis assuetum, quum omnino illis addictum, ut, cum aliquando ab Antonio Panhormitan

ceux qui le font seulement pour le plaisir et pour se plier aux désirs de leur propre nature extrêmement envieuse et de leurs pensées extrêmement perverses. Or quel est le genre qui des deux est bien plus pervers, il peut sembler difficile d'en juger ; cependant l'un et l'autre sont extrêmement pervers (4) J'ai personnellement connu, lorsque j'étais jeune, Monzio Brancaccio qui, après avoir répondu ou plutôt rejeté l'honneur de sa race et de sa famille, se laissa aller entièrement aux procès ; et je connais assez certains procès abandonnés par les participants soit parce qu'ils manquaient d'argent pour les continuer, soit, sous prétexte qu'ils avaient été mal engagés, en négociant un montant, dont le règlement, comme convenu, le faisait poursuivre les procès à sa charge. Il a passé sa vie entière à cela et, de cette même famille, j'en ai connu un autre, prodigieusement accoutumé aux procès, et même tout à fait leur esclave, capable, lorsque parfois Antonio Perormita⁶²,

52 Oncle de Monzio Brancaccio, comte de Nola, ami d'Alphonse de Calabre, petit-fils d'Alphonse d'Aragon le Magnanime. En 1480, il est au siège d'Ortante contre les Turcs et en 1481 il fortifie Gallipoli. Il est gouverneur des terres d'Otrante et de Bari en 1481-82, 1487-88 et 1492. Fidèle aux Aragonais, en 1493, lors de la surrace de la descente de Charles VIII, il est envoyé comme diplomate auprès du pape Alexandre VI Borgia, pour le faire se retirer de la coalition anti-napolitaine. Gouverneur de Naples, en 1495-96, il meurt en 1497. C'est un ami de Pontano, qui le mentionne dans le *De Sermone* (IV, 3) comme un gros mangeur et joyeux compère. Masuccio Salernitano lui dédie la troisième nouvelle du *Novellino*.

63 Né à Palerme en 1394, mort à Naples en 1471. Après avoir enseigné Platon à Pavie jusqu'en 1454, ce Sicilien fut très vite attiré par la renommée d'Alphonse d'Aragon, et créa l'Académie *Porticus Aravinorum*, qui porta son nom avant de prendre celui de Positano, son plus cher élève. Dans les années 1440-1450, il est le seul représentant local de l'humanisme napolitain et soutient l'effort d'Alphonse pour attirer des humanistes de l'étranger. C'est lui notamment qui fait entrer le très jeune Pontano au service de roi en 1447. Autour de vers licencieux dans sa jeunesse, l'*Homophrodium*, il est un auteur redoublé, et sa querelle avec Valla, durant son séjour napolitain, aboutit au départ de ce dernier. Pontano nous en a laissé un poème troublant dans le dialogue *Amoribus*, où il est une sorte de Socrate fort meilleur, et dans le *De Sermone*, il est le type du dicier, du mordant, mais qui n'est pas méchant volontairement, qui se sert de la parole pour épaouillier et non pour blesser. C'est un des verchants du *facetiae*, ce n'est pas l'exemple définitif. Il laisse aussi un *De dictis factisque Alphonsi regis*, recueil des bons mots d'Alphonse, source de plusieurs ouvrages de ce genre par la suite. Il est évoqué cinq fois dans le *De Sermone* : I, 18 ; III, 17 ; V, 2 ; VI, 4 ; VI, 1.

iucundissimo homine, per risum interrogaretur « quo nam modo cum causis ? », responderit bene sibi atque e sententia in omnibus successisse easdemque in rem suam terminatas, duas tamen aut tris in longum a se se ratione protrahi, quod aliter ocio immarcesceret, illasque eo a se studio reservatas ut haberet in quo oblectaretur pascereque animum. Vide hominis ingenium qui litigia controversasque sibi voluptatem statuerit ? (5) Sed nobis hac in parte loquendum neutique est iudicialibus de contentionibus : tantum studia uolumus contentiosorum quorundam hominum ostendere. Itaque hos ipsos litigiosos seu litigatorios potius quis uocauerit et controversos. Nam litigiosas res proprie magis dicimus. Contentiosus autem illos uolumus qui maxime aduersentur adulatoribus et, quantum hi loquuntur in omnium gratiam, tantum illi nemini parcant studeantque prorsus offendere : quos si quis inuiles uocauerit ne ille mea sententia uera ab appellatione recesserit, quando autem res ipsa intelligitur, nolumus de uerbo nimio plus esse solliciti. (6) Laurentius Vallensis in grammaticis rhetoricis dialecticisque ita et scripsit et disputare est solitus ut minime uideretur uelle precipere, nec apparet tam contendere illum de ueritate proprietateque aut docere uelle quam maledicere obiectareque uetustis scriptoribus atque obloqui : itaque Ciceronem uellicabat, Aristotelem carpabat, Vergilio subsannabat, quippe

un homme très drôle, lui demandait « Comment vas-tu avec tes procès ? », de répondre qu'il avait eu de bons résultats et selon ses vœux, pour tous et qu'ils s'étaient achevés en sa faveur, mais qu'il en laissait deux ou trois traîner en longueur pour ne pas, dans le cas contraire, se rouiller dans l'inaction et qu'il les réservait dans l'intention d'avoir de quoi divertir et nourrir son esprit. Vois le talent d'un homme qui a placé son plaisir dans les procès et les controverses ! (5) Mais dans cette partie nous ne devons absolument pas parler des querelles judiciaires : nous voulons seulement montrer les visées de certains querelleurs. C'est pourquoi on pourrait appeler ces gens-là litigieux ou plutôt procéduriers⁶⁴ et même chicaneurs. Car, à proprement parler, ce sont plus les choses qui sont litigieuses⁶⁵. Mais par querelleurs nous entendons ceux qui sont à l'extrême opposé des courtisans et qui, autant ceux-ci parlent pour faire plaisir à tous, autant eux n'épargnent personne et s'efforcent vraiment d'offenser : ces gens-là, si on les appelait incivils, on ne serait pas loin, à mon avis de la vraie dénomination. Mais, puisque l'on comprend la réalité même, nous ne voulons pas trop nous préoccuper de son expression. (6) Lorenzo Valla⁶⁶, dans ses œuvres sur la grammaire, la rhétorique et la dialectique, a écrit et a discuté, à son habitude, de telle manière qu'il ne semblait pas du tout vouloir donner des leçons, et qu'il était clair qu'il voulait autant se quereller sur la vérité et la propriété ou enseigner, que médire et faire des reproches aux auteurs anciens et les contredire : c'est pourquoi il dénigrait Cicéron, malmenait Aristote, se moquait de Virgile, en homme qui avait osé

⁶⁴ Ici deux mots sont utilisés : *litigiosus*, mot qui est employé par Cicéron (*Verr.*, 2, 17 ; *De Or.*, III, 106 par ex) et *litigatorius* néologisme, sujetif formé sur *litigator* qui est également classique (Cicéron, *Ad Fam.*, 12, 30, 1 ; Quintilien, *Inst.*, 2, 21, 16) Ce mot sera repris par Horace, 496. 17 ; 514, 4 (voir Hovén) mais pour qualifier des choses et non des êtres.

⁶⁵ Isidore de Séville, *De Diff. lñ 2*, édition Belles Lettres, Paris, 1992, 77 (238) p. 122 : « inter litigiosum et litigiosum Litigiosus est de quo litigatur, quasi ager ; litigator, qui litigat » : « entre litigieux et procédurier, Litigieux est ce sur quoi il y a litige, comme d'un champ ; procédurier est celui qui mène le litige ».

⁶⁶ Voir Lorenzo Valla, *Disputationum Latinae Linguae Libri VI*, qui étaient présentes dans la bibliothèque aragonaise en manuscrit, aujourd'hui BN Paris, ms lat. 7524 ; puis imprimées à partir de 1471.

qui propalam sit asseuerare ausus, siue Pindarus quispiam auctor is nomine suo fuerit siue alio, de hoc enim ambigitur, qui Homericæ libros omnis *Iliados* non multos admodum in uersus contractis Latine conuertit, qui propalam sit, inquam, asseuerare ausus Pindarum cum Vergilio anteferendum. Est autem carminis illis principum :

Iram pande mihi pelida, diua, superbi,
Tristia qui miseris iniecit funera Grallis.

Tali igitur iudicio hominem ingenioque tam siue retrouerso siue prepostero, quippe qui maximis quibusque ringeret auctoribus, uni tantum Epicuro assurgeret, quam o[mn]i communem utilitatem contendere aut cognitionem citas atque alterari ? qui nec aliud uelit, curet, studeat quam ut detrahat quibus minime par est ac maledicat ? quando, qui cum Laurentio familiaris uixerunt, affirmant illum eo nequaquam consilio in grammaticis scripsisse ac dialecticis quo doceret disciplinasque ab ignoratione uendicaret atque a sordibus, uerum ut malediceret obloquendoque detraheret de fama atque auctoritate rerum scriptoribus, tum illis qui exemplo sunt ad scribendum aliis propter antiquitatem maiestatem dicendi ac præcipiendi, tum illis ipsis qui tunc uiueret ; qui ne dubitauerit ipse quidem dicere profiterique palam habere se quoque in Christum spicula. Sed nobis propositum minime est detraheredi homini maxime studioso, quem senem adolescens ipse nouerim, cumque e Roma se Neapolim contulisset

affirmer ouvertement, que ce poète ait porté le nom de Pindare ou un autre, ce dont on n'est pas sûr, lui qui a traduit en latin toute l'*Illiade* d'Homère et l'a contractée en peu de vers, lui qui, disais-je, a osé affirmer ouvertement qu'il fallait préférer ce Pindare à Virgile. Voici le début de ce poème :

« Chante Déesse la colère de l'orgueilleux fils de Pélée
Qui jeta les misérables Grecs dans de funestes
épreuves »⁶⁷

Donc quelqu'un qui a un tel jugement et un tel esprit de contradiction et si iconoclaste⁶⁸, en homme qui enrageait contre tous les plus grands auteurs et ne faisait honneur qu'au seul Épicure, pour quelle utilité commune ou connaissance peut-on dire qu'il se querellait et se disputait ? Un homme de nature à ne vouloir, ne se soucier, ne s'occuper de rien d'autre que de critiquer ceux pour qui cela convient le moins, et de dire du mal ? En effet, ceux qui vivaient dans l'entourage de Lorenzo affirment qu'il n'a nullement écrit dans ses ouvrages de grammaire et de dialectique dans l'intention d'enseigner et de libérer la science de l'ignorance et de la crasse, mais bien de dire du mal, en les contredisant, de critiquer la renommée et l'autorité des auteurs, tantôt de ceux qui sont pour les autres un exemple pour écrire, en raison de l'ancienneté et de la grandeur de leur forme et de leur enseignement, tantôt de ses contemporains ; et il n'aurait pas même hésité à dire et à avouer ouvertement qu'il avait aussi des pointes contre le Christ. Mais mon propos n'est nullement de critiquer un homme très savant, que j'ai personnellement connu, âgé, dans ma jeunesse alors qu'il avait quitté Rome⁶⁹ pour aller à Naples à la cour

67 Ici Pontano donne la traduction latine des deux premiers vers de l'*Illiade* par Valle. La citation est exacte, c'est celle que porte le manuscrit aragonais de cet ouvrage, aujourd'hui à la Bibliothèque Universitaire de Valence, ms lat 106. En revanche, ce n'est pas exactement la traduction du grec en français « Chante, déesse, la colère d'Achille, le fils de Pélée, / Qui aux Achéens valut des souffrances sans nombre ». Traduction Paul Mazen, C. U. P.

68 Remarquons par « esprit de contradiction », qui est un vice selon Pontano et *peyposteteria* par « iconoclaste », peut-être un peu forcé, mais qui désigne un esprit paradoxal, qui renverse les hiérarchies communément acceptées.

69 En 1447, Pontano a 18 ans, Valle 40.

ad Alfonsoſum regem, et inuiferim etiam reuerenter pro illius meaque aetate et plures poſt congreſſiones maxime familiares, ita ab eo diſceſſerim ut ex eo de me niſi pleno atque amico ore locutus fuerit nunquam. (7) Sunt ex hiſ igitur que non tant contentioſos dicas quam inſectatores cum ſingulorum lum etiam humani generis, quod de Timone traditur, neque ueritatis ipſius cultu et gratia, ſed quod ita quidem ſint a natura inſtituti atque ab aſſuetudine confirmati et moribus.

19. De uerbosis.

(1) Præter hos in utroque genere quos peccare dicimus delabique in exceſſum ſiue adulando ſiue contendendo rixandoque, ſunt qui uerbosi dicuntur uiciumque ipſum uerbositas. Hi, dum placere ſtudent et grati eſſe, minime aut placent aut uoluptatem afferunt; quin moleſtiam potius ac tædium pariunt defatigationis ac ſatietaſis plenam, decepti iudicio rerumque ſimul ac uerborum acerrationibus ut neſcias, ex eo quod aures uel offendunt uel exatiant, ne contentioſis potius quam inſulſis ammonerandi. (2) Verum contentioſi let agunt ut nemini parcant parumque omnino offendiſſe alios aut curent aut caueant; uerbosis uero propositum eſt ac conſilium oblectandi, modum tamen dum minime retinent, dum delectum adhibent nullum, in caſtra tranſeunt aduerſariorum apparentque tranſugis ſimiliores. Itaque uerbosi et initio et inter dicendum ſubinde delectant, nec odio ipſi habentur ſed recuſantur eorum ſermones magisquam fugitantur. At contentioſi

d'Alphonse, et je lui ai rendu visite avec respect, eu égard à son âge et au mien, et après de nombreuses entrevues très familières, je l'ai quitté en des termes tels qu'ensuite il n'a jamais parlé de moi si ce n'est vraiment amicalement. (7) Donc il y a parmi eux ceux que l'on n'appellerait pas tant querelleurs que persécuteurs des particuliers et surtout du genre humain, ce qu'on raconte de Timon^π, et non par culte et amour de la vérité, mais parce qu'ils sont ainsi faits par nature et que leur pratique et leur comportement les confortent.

19. Les verbeux.

(1) Outre ceux, dans les deux genres, dont nous avons dit qu'ils péchaient et se laissaient aller dans l'excès en flattant ou en se querellant et en se disputant, il y a ceux que l'on appelle verbeux, et leur vice verbiage. En s'efforçant de plaire et d'être agréables, ils ne plaisent nullement ni n'apportent quelque plaisir ; Au contraire, ils engendrent plutôt désagrément et ennui, plein de lassitude et de dégoût, mais ils manquent de jugement et sont dupes en même temps de l'accumulation des mots, au point qu'on ne sait pas, parce qu'ils offensent autant qu'ils salurent les oreilles, s'il faut les compter au nombre des insipides plutôt que des querelleurs. (2) Or voici ce que font les querelleurs : ils n'épargnent personne, ils ne soucient et ne se gardent pas du tout d'offenser les autres. Mais les verbeux se proposent et décident de divertir, pourtant en gardant très peu la mesure, en ne faisant preuve d'aucun discernement, ils passent dans le coup emmené et ressemblent à des transfuges. C'est pourquoi les verbeux charment souvent au début et perdant qu'ils parlent, et n'inspirent pas la haine ; mais on repousse leurs propos plus qu'on ne les fuit. Mais les querelleurs ne font

^π Voir Cicéron, *Narr.*, IV, 11, 25 : « ut (edim) in hominum universum genus, quod accipimus de Timone, qui *μισάνθρωπος* appellatur » : « la haine envers le genre humain, que l'on nous a rapportée au sujet de Timon, appelé misanthrope ». Timon d'Albénie, qu'Aristophane nous rappelle dans ses comédies, ainsi que Lucien dans le dialogue qui porte ce nom, décide de s'éloigner de la société des hommes et devient le modèle littéraire du misanthrope, qui répond au « dessein de fuir tous les humains » (*Le Misanthrope*, V, 4).

ubique offendunt et odio eos boni omnes prosequuntur ab illisque abhorrent audiendis, quos et maledictis quoque insectantur.

20. De loquacibus.

(1) Sunt qui uicium hoc loquacitatem dici malint et illos ipsos loquaces, in quo non est cur eos imediatur ; tamen loquaces nos a uerbosis differre hoc ipso uolumus quod uerbosi uersentur in his quæ iocunditatem præ se ferant inque illis in quibus locum habeat facetudo et comitas. (2) At loquaces eos esse contendimus quorum studium minime sit quale est aut facatorum urbanorumque aut contentiosorum ac molestorum hominum, quippe cum et dicendi infinitate capiuntur et, dum loquantur dumque exultent campo equisque, ut dici solet, ac uiris, aliud nihil aut querant aut curent aut sibi propositum habeant ; quibus quidem seruandis in diuersa etiam uicia incurrant.

21. De nugatoribus.

(1) His ipsis haud multum etiam uidentur differre nugatores quorum narrationes inopes quidem rerum sint, « nugæque, ut Horatius inquit, canoræ ». Coeterum uanditate illi uerborum atque aggestione magis peccant, hi rerum ; uterque tamen et confunduntur in dicendo et nimii sunt, nullum cum delectu alibi habeant ; indeque maxime etiam molesti uterque,

qu'offenser et tous les gens de bien les prennent en horreur, détestent les écouter et s'achament aussi à les maudire.

20. Les bavards.

(1) Certains préfèrent appeler ce vice bavardage, et ceux-là bavards, et je ne vois pas de raison pour les en empêcher. Cependant nous voulons différencier les bavards des verbeux en ce que les verbeux s'occupent de doctrines capables d'apporter du plaisir et de laisser quelque place pour l'esprit et l'amabilité (2) Mais voici selon nous comment sont les bavards : leurs visées ne ressemblent pas à celles des hommes d'esprit et pleins d'urbanité ou inversement querelleurs et fâcheux, car ils sont ravis par leur discours sans fin et, pourvu qu'ils parlent et qu'ils soient emportés sur le champ de bataille, qu'ils fassent donner la cavalerie, comme l'on dit, et l'infanterie, ils ne cherchent, ne se soucient et ne se proposent rien d'autre ; et en s'y employant, ils tombent dans les vices opposés.

21. Les plaisantins⁷¹.

(1) Les bavards, semble-t-il, ne diffèrent pas beaucoup non plus des plaisantins, dont les récits « manquent même de substance », « bagatelles sonores », comme dit Horace. D'ailleurs, les uns pèchent plus par la vacuité des expressions accumulées⁷², les autres par celle du contenu ; tous deux, cependant, sont confondus et excessifs dans leurs discours, sans observer aucun discernement ; c'est pourquoi tous deux aussi sont fort pénibles, puisque tous deux manquent absolument

⁷¹ Le mot est *argutus*, du mot *argus*, employé notamment par Horace, *AP*, 322-323, cité ici : « *Vobis oblectat populum meliusque moratur / quam verus argutus rerum magisque canosa* » « Châtie mieux le peuple et l'entretient avec plus de profit / que des vers pauvres en substance et des bagatelles sonores ». Ce mot est typique de la langue poétique, on le trouve ce *Plaute, Pers.*, 718 à *Érudence. Catil.*, 7, 98 ; *Perist.*, 2, 496 mais avec une connotation morale.

⁷² Ici, repris d'un hapax de *Polladius*, 12, 7, 4, et retour à l'étymologie *ad gero*, amasser, cueillir

quando uterque inepti sunt maximeque inconsiderati. (2) Horum haud multum dissimiles sunt qui garruli dicuntur, quorum sermo et molestus est et nimis. Obtundunt tamen tam uanitate rerum tum inanitate uerborum, quibus in omnibus et nimii sunt et inopportuni ualdeque indecentes. Viciium autem ipsam garrulitas ab auihus ductum, neque enim cessant et in iisdem assiduo uersantur uel potius interstrepitant. Verum attingisse hæc satis fortasse hoc in loco fuerit cum ea, siue uicia siue uirtutes, maxime sint aut ad ueritatem, de qua dicturi sumus, aut ad ueritatem urbanitatem ue referenda. (3) Loquaces enim uideri magis possunt taciturnis aduersari, taciturnitasque ipsa loquacitati; de quibus dicere his in libris minime propositum est nostrum.

22. De taciturnis.

(1) Illud tamen non prætermittemus taciturnitatem mediocritatem esse quandam loquacitatem excessum; parte uero ex altera, qui tacendo excedant, eos esse sine nomine; neque enim aut ubi aut quantum aut quomodo aut quid oporteat, dum tamen taceant, pensi quicquam habent, et siquid quandoque, musitant potius quam loquuntur. (2) Sed musitatio ex ore innuque constat ac supercilis non minus quam uerbis et plerumque occulta est gigniturque interdum e metu aut reuerentia non numquam pudore aut stupore, non raro simulatione; ut eorum aduersari uideantur qui obgannunt potius quam qui loquaces sunt. Sed querere hæc ipsa distinctius hoc, ut dictum est, loco nostri non est propositum. Quam ob rem qui mediocritatem hæc ipsa in re, de qua disputatio est, sequantur quique ipsi sint, perquiramus. (3) Cum enim contentiosi atque assentatores e regione pene sint constituti atque ex aduerso collocari debeant, medium quidem inter hos ipsos perquirendum est, etsi nomen mediocritatis eius minime est proditum et contentiositatem

d'à-propos et de réflexion. (2) Peu différents sont ceux qu'on appelle jacasseurs, dont la conversation est pénible et excessive. Ils sont assourissants tant par la vacuité du contenu que par l'inanité de leurs expressions, et en tout ils sont excessifs, importuns et fort inconvenants à la fois. Ce vice s'appelle jacassage, d'après le cri des oiseaux, et ils n'arrêtent pas : ils disent continuellement les mêmes choses, ou plutôt ils caquettent sans cesse. Mais ici il suffit sans doute d'avoir effleuré ce sujet, puisque, vices ou vertus, on ne doit pas les rapporter à la vérité, dont nous avons l'intention de parler, ni à l'amabilité ou à l'urbanité. (3) En effet les bavards peuvent sembler davantage s'opposer aux silencieux, et le silence au bavardage. Dans ces livres ce n'est pas notre propos d'en parler.

22. Les silencieux.

(1) Pourtant nous n'oublierons pas que le silence est une sorte de juste milieu, et le bavardage un excès ; mais d'autre part, ceux qui parlent trop le silence n'ont pas de nom ; en effet, quand, dans quelle mesure, comment et pourquoi il faut se taire, lorsqu'ils se taisent, ils ne s'en soucient pas, et au cas où, ils grognent plutôt qu'ils ne parlent. (2) Mais ce grognement vient du visage, du mouvement de la tête, et des sourcils autant que des mots ; le plus souvent il est caché et il est provoqué de temps en temps par la peur ou la crainte, parfois par la timidité ou l'étonnement, fréquemment par la simulation ; si bien que leurs contraires semblent être ceux qui jappent⁷⁵ plutôt que les bavards. Mais faire une distinction plus nette, nous l'avons dit, n'est pas notre propos ici. C'est pourquoi nous recherchons soigneusement ceux qui observent un juste milieu dans le domaine dont nous parlons, et qui ils sont. (3) Puisqu'en effet querelleurs et obséquieux doivent être définis presque à l'opposé et doivent être placés en vis-à-vis, il faut chercher du moins un moyen terme entre les deux, même si le nom de ce juste milieu n'est pas donné et si nous disons que la querelle et

⁷⁵ *Uggorsis* est un verbe que l'on trouve chez Plaute, *As.*, 422, Térence, *Phorm.*, 1030, et chez Apulée, *Mét.*, II, 2.

et adulationem extrema verius dicimus quam opposita, quippe quæ a medio recedant. (4) Itaque mediocritas ipsa quaerenda nobis est. Aristoteles uero, quanquam innominatam Græce tradat, putat tamen illam et retinere quæ utrinque oporteat ac seruare, et ratione eadem relicere quæ et ubi et quomodo opus fuerit atque omnino repellere, et etiam existimet hanc ipsam mediocritatem amicitia maxime esse similem. Qua in parte si aliquantum fortasse inmorabimur ueritatis ac rei ipsius indagandæ gratia, ut confidimus te, quod humanitatis est tui proprium, iucio id minime esse daturum.

23. De delecta, qui et qualis sit.

(1) Et poetae et scriptores rerum tum humanarum tum naturæ uoces rebus ipsis adiciunt, unde dictæ sunt adiectiua, quibus proprietates appellationesque et declarant explicantque et etiam finiunt. Nam hominem cum dicunt animalem esse et rationalem et mortalem, hominem ipsum finit et quæ substantia sit eius declarant. Quid? Cum poeta et placidam dicunt quietem et amna horrentia et fertilem Ausoniam, non ne et armorum et quietis et agrorum qualitatem indicant? Et cum humilem Italiam et campos

la courtoisie sont à la vérité plus des extrêmes que des opposés, comme des choses qui s'éloignent du milieu. (4) C'est pourquoi c'est ce juste milieu précisément qu'il nous faut chercher. Mais Aristote, bien qu'il dise que cette disposition n'a pas de nom en grec, pense qu'elle prend ce qu'il faut des deux éléments et le garde, et, de la même façon rejette et repousse absolument ce qu'il faut, quand et de la manière qu'il le faut ; aussi estime-t-il que ce juste milieu est très semblable à l'amitié. Dans cette partie, si par hasard nous insistons assez longtemps pour rechercher la vérité et l'essence de la chose même, je suis suffisamment convaincu, car l'humanité te caractérise, que tu ne considéreras pas cela comme un défaut.

23. Ce qu'est le discernement et quelle est sa nature.

(1) Les poètes et les historiens, de l'homme ou de la nature, ajoutent des mots aux réalités elles-mêmes, qui sont de ce fait appelés adjectifs, grâce auxquels à la fois ils expriment, expliquent, et aussi définissent les propriétés et les dénominations. Car lorsqu'on dit que l'homme est un animal rationnel et mortel en même temps, on définit l'homme lui-même et on exprime quelle est sa substance. Quoi ? Lorsque les poètes parlent de la « paisible tranquillité », des « armes horribles » et de la « fertile Ausonie », n'indiquent-ils donc pas la qualité des armes, de la tranquillité et des champs ? Et lorsqu'ils parlent de la « toute basse Italie », des « terres

54 Nic., IV, 6, 3-4, ce que dit Aristote est : « τὸ μέσην ἰσότην ἵσῶσθαι, καὶ τὸ ἐπιφέρειν τὸ δὲ κατὰ τὴν ἐξ ἑαυτοῦ ἴσῶσθαι, ὅμοιω δὲ καὶ ἀσυνεπῶς. Ὅμοιω δὲ καὶ ἐπιφέρειν αὐτὸν αὐτὸν, καὶ τὸ μέσην ἴσῶσθαι ». « la disposition moyenne est louable puisqu'elle nous fera accueillir ou repousser ce qu'il faut et de la manière qu'il faut. Cette disposition moyenne n'a pas de nom particulier mais semble très voisine de l'amitié ». Ou à tel une conception spéciale du juste milieu que Pontano reprend entièrement et presque mot pour mot.

75 Virgile, *Æn.*, I, 4-5.

76 *Id.* IX, 136.

77 *Id.* III, 522.

lucentes et colles supinos, an non situm inmont ac posituram ? Et ubi ingentis artus mariaque patentia, quid nisi amplitudinem signare uoluit ac magnitudinem et membrorum et pelagi ? (2) Eadem ratione, qui de moribus scribunt oportet ut uocibus adiectis actiones nostras, quæ rures ac uirtutes constituunt, terminent. Terminantur autem actiones ipsæ perficiunturque si, qui agunt, et sicuti oportet et quando oportet quanturque etiã oportet, agant modumque in cunctis retineant ; ne ue aut nimia sit eorum opera aut remissior minimaque ; utque et loci meminerial et personarum ac rerum etiam ipsarum. Quæ qui seruant, hi dicuntur agendis rebus delectum adhibere. (3) Delectu enim illa continentur omnia quibus actiones ipsæ uirtutesque perficiuntur. Etenim quemadmodum consultationem ipsam sequitur electio confirmatumque consilium ac propositum, sic, postquam elegimus incipere suscepimusque agendum aliquid, sequitur e uestigio defectus, hoc est ut deligamus, inter ea quæ ad agendum offerantur, et tempus quod sit opportunum actioni susceptoque negotio et locum idoneum et uiam quæ tenenda sit, cum plures offerri soleant. (4) Ad hæc multi cum indigeant, ut de liberalitate exemplum proponamus,

déployées »²⁸, des « collines en pente douce »²⁹, est-ce qu'ils n'indiquent donc pas la position et la situation ? Et à propos de « membres immenses »³⁰ et de « mers étendues »³¹, que veulent-ils donc remarquer si ce n'est l'ampleur et la grandeur des membres et de l'eau ? (2) De la même façon ceux qui écrivent sur les mœurs doivent déterminer nos actions par des qualificatifs qui définissent les usages et les vertus. Les actions mêmes sont déterminées et achevées, à condition que ceux qui les font le fasse comme il faut, quand il faut et dans la mesure où il faut, et gardent la mesure en tout ; et que leurs œuvres ne soient ni excessives ni trop relâchées et de faible envergure pour tenir compte des lieux, des personnes et des réalités mêmes. On dit que ceux qui sont attentifs à cela font preuve de discernement dans la conduite des actions. (3) Car le discernement contient tout ce qui achève les actions elles-mêmes et les vertus. En effet comme le choix³² suit la délibération, le conseil ferme et la proposition, de même, après que nous avons choisi et décidé de commencer à faire quelque chose, le discernement suit instantanément, c'est-à-dire que nous choisissons, entre ce qui s'offre à faire, le moment qui soit opportun à l'affaire et au travail entrepris, et à la fois le lieu convenable et la voie qu'il faut suivre, quand d'ordinaire il s'en présente plusieurs. (4) En outre, puisque beaucoup sont dans le besoin, pour donner un exemple à propos de la générosité³³, il

²⁸ *Ist.* I, 224. Traduction Jacques Perrot (C. 11. E.).

²⁹ *Virgile, Georg.*, II, 276-277.

³⁰ *Stace, Theb.*, VI, 854.

³¹ « *Mareque patensita* » : nous n'avons trouvé cette expression telle quelle chez aucun poète latin antique. En revanche le verbe *patens* est souvent employé avec le mot *mare* ou au particel *miris* ou *laigus* poétique : voir Lucrèce, I, 17 ; I, 340 ; IV, 398 ; V, 914 ; VI, 430 ; *Virgile, Georg.*, II, 479 ; *Ovide, Fast.*, I, 117-118 ; *Apulée, Mét.*, IV, 31, 6.

³² Pour le mot *electio* nous adoptions deux traductions : « discernement » lorsqu'il s'agit de la faculté de l'esprit et « choix » lorsqu'il s'agit du résultat. Ce mot recouvre en effet deux mots grecs dont Aristote donne les définitions dans ses trois livres d'éthique : *proo. resj*, le choix préalable, *Magn. Mor.* I, 17, *Nic.* III, 2 ; III, 3 ; III, 4, et *Eud.* II, 10 et *Épicharmos* *Ōmōs*, le discernement, *Magn. Mor.* II, 2, *Nic.* VI, 10 ; VI, 11 et *Eud.* VI, 4.

³³ *I trattato delle virtù sociali*, édition Francesco Taten, Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1965, réédition avec introduction augmentée et traduction revue, « Europa de la Carta », Centro studi sulle società di antico regime, Biblioteca del Cinquecento, 88, Roma, Bulzoni, 1999.

deligendum est quibus potissimum daturi simus ; cumque non universa sit pecunia eroganda, ne fons ipse liberalitatis exareat dandoque alijs plurima liberis desimus, parentibus, uxori nepotibusque, quantum etiam his ipsis quibus daturi sumus singillatim sit erogandum. Quo in delecto præcipue etiam videndum est rationem uti hæbeamus, et negotii et eius ipsius quicum habenda est res, et urbis et civium tum legum tum consuetudinum ac proprio præsertim personæ quæque alia recta ipsa ratio tenenda monstraverit, ne in aliquo agentes peccemus. Neque enim tantummodo a nobis peccabitur si aut nimii erimus aut strictiores in erogando, ut in quo cepimus exemplo perseveramus, verum etiam si liberales in eos fuerimus qui minime digni sunt liberalitate aut si quibus conferenda præsens est pecunia, quod domestica extremaque laborent egestate, equestri eos prærogative extorserimus aut si quibus opus est opera, eos verbis iuicimus persequemurque consiliis ac monitis. (5) Igitur hæc ipsa mediocritas, de qua nunc disserimus, versatur potissimum in habendo delectu, ne aut ad nimia declinemus verborum gratificationem quæ levis sit ac uana, ubi forte opus esset communiione oporteretque verbis grauioribus maximeque accomodatis retrahere amicum uel acrius etiam obiurgare, aut, ubi indulgentius fortasse agendum esset, ut in nuptiis atque in publicis ludis, afferre in mensam atque ad choreas supercilium et publicam læticiam uelle aut sermone minus sugui aut fronte obducta contristare hilaritatemque inficere iurgis atque contentionibus. « [Quid], insuit ille, in theatrum, Cato seuerè, uenisti ? » Intelligebat enim alium hilaritudinis locum esse debere, alium seueritatis.

Non hoc ista sibi tempus spectacula poscit :

Puotano. Tradition manuscrite et *prologus* cur

faut choisir par dessus tout ceux à qui l'on va donner ; et, puisqu'il ne faut pas donner à tous, pour que la source de la générosité ne tarisse pas et qu'en distribuant aux autres nous ne privions pas grandement nos enfants, parents, épouse et petits-enfants, nous devons choisir combien il faut distribuer individuellement à ceux à qui l'on va donner. Et dans ce choix, veillons surtout à tenir compte à la fois de l'affaire et de la personne même avec qui l'on doit faire affaire et des lois et usages de la ville et des citoyens, et surtout de la propre personne et de tout ce que le bon sens nous aura dit d'observer, afin de ne faire de tort à personne dans nos agissements. En effet, nous pécherons non seulement en étant prodigues ou trop regardants dans nos dons, pour continuer dans l'exemple précédent, mais également en étant généreux envers des gens qui ne sont pas dignes de notre générosité, ou en donnant des avantages de chevalier à des gens auxquels il faut donner de l'argent parce qu'ils souffrent chez eux d'une grande pauvreté, ou encore en aidant de paroles et en poursuivant de conseils et d'avertissements ceux qui ont besoin de notre aide. (5) Donc ce juste milieu, dont nous parlons en ce moment, se trouve essentiellement dans le discernement. Il ne faut pas que nous versions dans une excessive gratification de mots qui serait futile et vaine, s'il était besoin par hasard d'une mise en garde ou si des mots de poids et bien choisis étaient nécessaires pour retenir un ami ou même le modérer avec force. Il ne faut pas non plus, dans une situation où l'on devrait se comporter avec bienveillance, comme dans les noces ou les jeux publics, faire triste mine dans les repas ou les danses et vouloir attrister la joie de tous par une conversation peu amène ou un visage fermé, et gâcher la gaieté par des altercations et des querelles. « Pourquoi, demande celui-ci, es-tu venu au théâtre, sévère Caton ? ». Il comprendrait en effet qu'il y doit y avoir un lieu pour la gaieté, un autre pour la sévérité :

« Ce n'est pas le moment de regarder cela ! »

64 Martial, *Épigr.*, I, *prog.* 20. Citation de métrique de Pontano

65 Virgile, *Én.*, VI, 37.

diuersa omnino hæc est persona; monet enim, omissa rerum inanum picturaque inspectione, rei maxime seriae quæ instaret præuertendum esse. Quom locum adiutaduertens Cicero, turpe esse dixit ualdeque uiciosum in re sena conuiuio dignum aut delicatum inferre sermonem.

24. Ad consequendam mediocritatem opus esse defectu.

(1) Qui igitur mediocritati huic daturus est operam, ne aut in gratiam loquens recedat a medio profundatque se se in assentationem atque obsequium aut, dum seria sequitur, delabatur in aduersum acerbisque ad contentiones modo refragatoris personam modo rixatori induens. Huic selectus cum primis habendus est et rerum et temporum et locorum et personarum, quo uirtutem maxime laudabilem ac publice priuatimque et apud ciues peregrinosque æque spectatam consequatur. (2) Ex hoc itaque Aristoteles mediocritatem eam amiciliæ perquam similem esse putat quando, qui eiusmodi uirtute est præditus, et ciues amplectatur et externos et æquales atque inferiores et quibuscum uiuendi consuetudinem frequentat et quibus nulla prorsus necessitudine est coniunctus; quin eodem quoque erga eos afficitur studio qui in honoribus constituti sunt ac magistratibus primumque in populi locum optineat.

¹ Ids. Pintani. Em. Bistagne. Iupé-Ris. : refragator

ce personnage y est tout à fait opposé : il conseille en effet de laisser de côté l'examen des tableaux sans importance et de se consacrer à leur objectif primordial et imminent. S'intéressant à ce sujet, Cicéron⁸⁷ dit qu'il est déplacé et même répréhensible d'introduire dans une situation grave une conversation légère ou digne d'un repas.

24. Le discernement est nécessaire pour atteindre le juste milieu.

(1) Celui donc qui sera disposé à observer ce juste milieu, qu'il ne s'éloigne pas du moyen terme en tournant un compliment et qu'il ne s'enfonce pas dans l'approbation systématique et l'obséquiosité, ou que, en s'appliquant à des sujets sérieux, il ne tombe pas à l'inverse dans les querelles pénibles, revêtant le masque tantôt du contradicteur⁸⁸ tantôt du disputeur. Il doit tenir pour primordial le choix des faits, du moment, du lieu ainsi que de la personne, pour atteindre cette vertu, hautement recommandable et également considérée en public et en privé, chez les citoyens et les étrangers. (2) C'est pourquoi Aristote pense que ce juste milieu est très semblable à l'ansité, puisque celui qui est doté de cette vertu s'attache à la fois aux citoyens, aux étrangers, à ses égaux, à ses inférieurs, et à ceux avec qui il a l'habitude de vivre, et à ceux avec qui il n'est lié par aucune nécessité. Bien plus il affichera aussi le même empressement envers ceux qui occupent les hautes charges et les magistratures et ceux qui occupent la première place dans le peuple⁸⁹.

⁸⁶ Il s'agit de Déiphobé, fils de Glaucus. Énée est arrivé dans l'autre de la Sibylle et se met à vouloir regarder les différents tableaux présents lorsqu'elle le rappelle à l'ordre : il devait plutôt faire les sacrifices rituels.

⁸⁷ Cicéron, *De Off.*, I, 144.

⁸⁸ *Refragator*, néologisme formé sur *refragor*, verbe tout à fait classique et qui signifie « voter contre, s'opposer », voir Cicéron, *Adur.*, 46, par exemple. Il existe toutefois un *refragator*, hapax de Terullien, *Genet.*, I, mais que l'auteur ne connaît peut-être pas. Il tire le substantif du verbe de façon tout à fait grammaticale.

⁸⁹ *Éné.*, IV, 6, 4, déjà cité en *De Senectas.*, I, 13.

**25. De mensura seruanda in gratificando et
commonendo.**

(1) Hoc autem tale est ut, cum opus fuerit, gratum se se illis exhibeat: in sermonibus conuersationibusque in eisdemque appellandis atque inuisendis; in salutationibus, deductionibus reductionibusque atque assurrectionibus; denique ut *omni* e parte *gratus* illis esse studeat et, quantum par est, in illorum gratiam ac commendationem loqui ac modo res eorum laudare proque loco ac tempore commendare dicta, probare consilia, sententias, actiones, studia, opera, uita: genus efferre: eaque curata cum delectu ac ratione. (2) Contra haec, ubi labi aliquem uiderit, peccare, decipi, parum prudenter rebus suis consulere aut nimium sibi ipsi tribuere, discedentem ab honesto delibentemque ad ostentationem ac uana consilia captantemque popularis auras et, ut Seuerus Alexander usurpabat, uendentem fumos, et loco suo et tempore et uerbis maxime accommodatis commonefaciet illum, etiam auctore Christo optimo maximo, studebitque ab ineptis aut inutilibus aut parum honestis retrahere iis uerbis, exemplis, consiliis,

25. Il faut garder la mesure en se rendant agréable et en donnant des conseils.

(1) Ainsi, quand il le faudra, il saura se montrer agréable dans les conversations et les entretiens avec eux, et, en leur adressant la parole et en leur rendant visite, lorsqu'il les saluera, les escortera, les reconduira, se lèvera sur leur passage⁹⁰; enfin, il s'efforcera en tout de leur être agréable, et, dans les limites du convenable, de parler pour leur être agréable et les mettre en valeur, de faire d'eux un éloge mesuré et de faire valoir leurs traits au bon endroit et au bon moment, d'approuver leurs décisions, leurs idées, leurs notes, leurs goûts, leurs réalisations, de porter aux nues leur façon de vivre. Et tout cela avec discernement et raison. (2) À l'inverse, lorsqu'il aura vu quelqu'un commettre une erreur, une faute, être trompé, s'occuper de ses affaires avec peu de sagesse ou faire trop grand cas de soi-même, en dehors de toute convenance, tombant dans l'ostentation et les vains conseils, reniflant l'air du peuple⁹¹, et, comme le faisait Sévère Alexandre, vendant du vent⁹², il lui fera des remontrances quand et où il le faudra, et par les mots adéquats, et même sur la foi du Christ Très Bon et Très Grand, il s'efforcera de l'écartier de ces projets inutiles ou peu convenables par ces mots, exemples et conseils, assumant le

⁹⁰ Cicéron, *De Sen.*, 63 : « *salutari, decore, astringi, abstinere, reduci* », sont les privilèges accordés à la vieillesse de la part des autres. Sur ces coutumes, on peut aussi voir Plaute, *Trinummus*, 481; Juvénal, *Sat.*, XIII, 54. Dans ce chapitre d'inspiration aristotélicienne, Pontano reste très moderne, même s'il s'agit de marques de distinction assez universelles, et forcément de règle à la cour de Naples.

⁹¹ Reprise ici d'une expression virgilienne, « *capere auras* » : « humer l'air », *Georg.*, I, 376. L'utilisation de cette expression poétique immédiatement suivie par celle, quasiment synonyme mais triviale, de Martial, produit un effet burlesque.

⁹² « *Venditrem fumos* », Martial, I, 5, 7, mais on trouve aussi « *per fumos vendere* » dans l'*Histoire Auguste* (*Capit., Ant.*, II). L'anecdote sur Sévère Alexandre vient de Laërtius, *Alexander Severus* XXV, « il écoutait volontiers les orateurs et les poètes, mais cependant quand ils récitaient des panégyriques en son honneur, mais quand ils déclamaient les exploits des héros antiques ».

ut monitoris recti, viri boni, civis benevolentis, reprehensoris quandoque lenis, blanditoris non nunquam comis, consilarii quoque praesentis et integri, insiditoris interdum et probi et sapientis personam suscipiat; forsitan et locus et tempus et res ipsa aliquando tulerit ut increpatoris etiam acerbi aut inelamatoris agrestis, non ut molestiam afferat, verum ut, ubi retinere suavioribus illum verbis nequit aut dictis exemplisque aut probabilibus suaviorisque rationibus, deterreat inelamandam austerius, proponendo etiam turpitudinem, infamiam periculaque tum rerum honorisque tum vitae quoque ipsius. (3) Videmus quibus dictis Hannibalem, etiam efferatis moribus ducem, Maharbal verberat, « Nimirum, o Hannibal, non omnia tibi dii dedere: vincere scis, victoria uti nescis ». Forsan autem haec ipsa increpacio acerbitatesque hunc ipsum, de quo disputamus, minime decuerit; nihilominus eiusmodi esse debet ut, dum prodesse possit, dum iuvare dictis suis atque commonitionibus, sibi proponat potius, recte admonendo prudenterque consulendo, in molestiam esse aliquam incidendum quam, tacendo aut loquendo in gratiam assentandoque in turpitudinem, honorisque iacturam ac famae pati amicum, familiarem, civem, hospitem, adfam et peregrinum, incurrere. Itaque Terentianum illum dictum,

Nihil humani a me alienum puto,

nequaquam videtur ab hoc ipso, quem adumbramus, alienum. (4) Est apud Sallustium commonefaciens luguriam Micipsa rex

rôle du donneur de conseils juste, de l'homme de bien, du citoyen bienveillant, du censeur parfois doux, du flatteur qui sait être aimable, du conseiller toujours prudent et intègre, de temps à autre du précepteur à la fois probe et sage ; peut-être le lieu, le moment et l'affaire elle-même voudront qu'il prenne le rôle du faiseur de reproches vif ou du faiseur de remontrances⁹³ brutal, non pour être désagréable, mais, s'il ne peut pas le retenir par des mots assez doux, ou des phrases et des exemples ou des raisons plausibles et convaincantes, pour le détourner en faisant des remontrances plus sévèrement, en lui montrant même la honte, l'infamie et les dangers tant pour ses biens et son honneur que pour sa propre vie également. (3) Voyons aussi par quels traits Maharbal⁹⁴ fustigeait son chef Hannibal, au comportement fort sauvage, « sans doute, Hannibal, les dieux ne t'ont pas tout donné : tu sais vaincre, mais tu ne sais pas te servir de la victoire ». Peut-être ce reproche même et cette aigreur, dont nous parlons, n'auraient pas convenu à celui-là même dont nous discutons ; il n'en reste pas moins qu'il doit en être ainsi : tant qu'on peut être utile, tant qu'on peut aider par ses paroles et ses conseils, proposons-nous, par des avertissements droits, par des conseils prudents, de causer quelque désagrément plutôt que, en se taisant ou en faisant un compliment et en approuvant les actes honteux, de supporter qu'un ami, qu'un proche, qu'un concitoyen, qu'un hôte, et j'ajouterais que même un étranger, encoure la perte de l'honneur et de la réputation. C'est pourquoi ce mot de Térence :

« Rien de ce qui est humain ne m'est étranger »⁹⁵,

ne semble pas étranger du tout à cet homme que nous esquissons. (4) Chez Salluste⁹⁶ le roi Micipsa avertit Jugurtha

⁹³ *Incipitator*, néologisme, repris par Budé III, B, 142, 42 (voir Elvén, p. 176).

⁹⁴ Luc Lève, XXII, 51, 4.

⁹⁵ Térence, *Heut*, 77.

⁹⁶ *Jug.*, X. Les variantes pontiennes ne sont communes à aucun des groupements de la tradition manuscrite et n'apparaissent que brièvement dans le *primeeps* (Salluste, *Opera*, Rome, 1482, Sweenhewyn et Panartz, BAV, Luc Prop II, 61) : il faut supposer une citation faite de mémoire.

grauissima hac uel paterna potius oratione : « Paruum te, Iugurta, amisso patre, sine spe, sine opibus in meum regnum accipi, existimans non minus me tibi quam liberis, si genuissem, ob beneficia cartum fore ; neque ea spes falsum me habuit. Nam, ut alia magna et egregia tua [facta]¹ omittam, nouissime rediens Numantia moque regnumque meum gloria honorauisti, tuaque uirtute nobis Romanos ex amicis amicissimos fecisti. In Hispania nomen familiae [nostre]² renouatum est. Postremo, quod difficillimum inter mortales est, gloria inuidiam uicisti. Nunc, quoniam mihi natura finem uitae facit, per hanc dexteram, per regni fidem, moneo obtestorque te [ut]³ hos, qui tibi genere propinqui, beneficio meo fratres sunt, caros habeas ; neu malis alienos adiungere quam sanguine coniunctos retinere. Non exercitus neque thesauri praesidia regni sunt, uerum amicitia, quos neque armis cogere neque auro parare queas, officio et fide parantur. Quis autem amicitior quam frater fratri ? aut quem alienum fidum inueni[s]is si tuis hostis fueris ? Equidem ego uobis regnum trado firmum, si boni eritis ; sin mali, imbecillum. Nam concordia paruae crescunt, discordia maxime dilabuntur. Ceterum te [his]⁴, Iugurta, qui aetate et sapientia prior es, ne aliter quid eueclat, prouidere decet. Nam in omni certamine, qui opulentior est, etiam si accipit iniuriam, [quod]⁵ plus potest facere uidetur. Vos autem, Adherbal et Hiempsal, colite [et]⁶ obseruate talem hunc uitam, imitamini uirtutem et exitemini ne ego meliores liberos sumpsisse uidear quam genuisse. Quales igitur admonitiones in eiusmodi rebus ac negotiis esse debeant, locus hic

¹ Pontano et traditione manuscripte QMTF.

² Interp. Pontano.

³ Pontano et traditione manuscripte PACQJ.

⁴ Pontano Traditione manuscripte et princeps : *inuenies*.

⁵ Pontano. Traditione manuscripte et princeps : *carere hos*.

⁶ Pontano : *om. tamen*.

⁷ Pontano et princeps. PA³C³Y : *quid*.

⁸ Pontano et traditione manuscripte QTF.

par ce discours très grave, ou plutôt paternel : « Quand tu étais petit, Jugurtha, après avoir perdu ton père, sans espoir, sans ressources, je t'ai accueilli dans mon royaume, dans la pensée que tu m'aurais chéri autant que l'auraient fait mes enfants, si j'en avais eus, pour ce bienfait ; et cet espoir ne m'a pas trompé. Car, laissons de côté tes autres exploits et hauts faits, tu reviens tout récemment de Numance et tu nous as honorés, mon royaume et moi, de gloire, et ta valeur a fait de nos amis Romains nos plus chers amis. En Espagne le nom de notre famille a un nouvel éclat. Ensuite, ce qui est très difficile chez les mortels, tu as vaincu l'envie par la gloire. Maintenant, puisque la nature met fin à ma vie, par cette main, par la foi que l'on doit au royaume, je te conseille et je te conjure de chérir ceux qui sont proches de toi par la naissance, tes frères par mon bienfait ; et de ne pas préférer te lier à des étrangers plutôt que garder tes alliés par le sang. Ce ne sont ni les armées, ni les trésors qui garantissent un royaume, mais les amis, que l'on ne peut contraindre par les armes ni se procurer par de l'or : on se les procure par le devoir et la loyauté. Car qui est un ami plus cher pour un frère que son frère ? Et quel étranger trouverais-tu qui te sera fidèle, si tu étais ennemi des liens ?⁹⁷ Certes moi je vous laisse un royaume solide, si vous êtes bons ; mais faible si vous êtes mauvais. Car la concorde fait grandir ce qui est petit, la discorde fait s'écrouler ce qui est très grand. Du reste, Jugurtha, tu es le plus âgé et le plus sage de ceux-ci, c'est toi qui dois pourvoir au reste, de peur qu'il n'en aille autrement. Car dans toute lutte, le plus riche, même si c'est lui qui reçoit l'injure, semble la commettre parce qu'il est plus puissant. Et vous, Adherbal et Hémipsal, honorez et respectez un tel homme, imitez sa valeur et faites des efforts, pour que l'on ne croie pas que les enfants que j'ai adoptés sont meilleurs que ceux que j'ai engendrés ». De quelle nature donc doivent être les conseils pour des cas et des affaires de ce genre, ce passage

⁹⁷ Le subjonctif *inimicus* est mis à la place du futur *inimicus*, et fait alors, respectant la concordance des temps dans les conditionnelles, du futur un subjonctif parfait de potentiel et non un futur antérieur de l'indicatif, nuance que nous rendons en français par le conditionnel. Le casus est quasiment identique et la phrase grammaticalement correcte.

Sallustii nos docet. (5) Nec minus docet apud Livium Scipio in maxime antica et sapienti illa ad Masinissam allocutione, qua de nihil grauius, nihil amicis se, si rem ipsam introspicias, nihil accomodatius; ne uē aliqua in parte dignitari aut suae aut Masinissae deesset post Sophonisbae interitum, nunc solatur illum, nunc leuiter castigat; post, etiam aduocata concione, regem appellat eximiiisque ornatum laudibus, aurea corona, aurea patera, sella curuli, scipione churmo, toga item picta palmataque tunica donat additque et uerbis honorem; quamuis autem, ut decoro rei que praesertim ipsi satisfiat, seuerior non nunquam assumenda uideatur persona. (6) Quid tamen comem deceat in commonefaciendo. Plautus docet in Philoxeni illius persona:

Eia, Lyde, leniter qui sapiunt sapiunt magis.
 Minus mirandum est illec aetas si quis illorum facit
 Quam si non faciat. Feci ego istec itidem in
 adolescentia.

(7) Igitur, quoniam hic ipse uir circa uoluptates uersatur ac molestias quae inter conuersandum usuueniunt, illud omnino praestabit hinc molestus ne sit, illinc ut oblectet proberque probanda modesta et grauitate pro re ac loco sitque in alloquendo gratus atque pericucundus, non tamen ut aut omnium refugiat molestiarum respectum uereaturque ne, recte monendo ac suadendo honesta, parum forte placeat, aut undecumque gratiam ut inire uelit

de Salluste nous l'apprend. (5) Mais chez Tite Live⁹⁸ Scipion nous en apprend tout autant dans le discours très amical et très sage qu'il tient à Massinissa, sans égal par sa gravité, son caractère amical, et, si l'on y regarde bien, son à-propos ; de peur, en quelque façon, de manquer à la dignité, la sienne ou celle de Massinissa après la mort de Sophonisbe, d'un côté il le console, de l'autre il le blâme légèrement ; ensuite, après avoir convoqué l'assemblée, il appelle le roi, le pare des plus grandes marques de gloire, lui donne couronne d'or, coupe d'or, chaise curule, sceptre d'ivoire, toge pointe, tunique à palmes, et il ajoute à l'honneur par ses paroles, bien que, pour satisfaire aux convenances et surtout à la situation même, il semble qu'il faille parfois jouer un rôle plus sévère. (6) Pourtant la raison pour laquelle il faut de l'indulgence lorsqu'on donne des conseils, c'est Plaute⁹⁹ qui nous l'apprend, dans ce personnage de Philoxène :

« Hé là, Lydus, ceux dont la colère est douce sont plus sages.

Il est moins étonnant qu'à son âge il ait fait quelque chose comme cela
que s'il ne l'avait pas fait, j'ai fait de même, moi, quand j'étais jeune ».

(7) Donc, puisque cet homme dont je parle s'intéresse aux plaisirs et aux désagréments qui se présentent dans la conversation, voici ce qu'il s'efforcera de faire : d'un côté il ne sera pas désagréable, d'un autre il divertira et approuvera ce qui doit l'être avec mesure et dignité selon le cas et le lieu, il sera, lorsqu'il prendra la parole, agréable et très avenant, cependant il ne fuira pas toute pensée désagréable et ne craindra pas de ne peut-être pas plaire suffisamment, lorsqu'il donnera de justes avertissements et des conseils honnêtes, et il ne voudra pas non

⁹⁸ Liv., XXX, 14-15.

⁹⁹ Plaute, *Truc.*, 408-413. Philoxène est le vieillard « laxiste », ce qui est original dans la comédie antique : en effet, le vieillard est d'ordinaire un père rigide, brutal, avare, etc. Sur les personnages de la comédie antique, voir Florence Dupont, *L'acteur roi*, Paris, Les Belles Lettres, 1985.

assentando impudenter; quin eum se se geret utrumque, ut referat tum ad honestatem tum ad utilitatem, quæ tamen honestate non sit usæva. (8) Et quæ meretriculæ scripsere audent in re impudica, non servabit in re maxime honesta et utili vir qui sibi proposuit ubique gratus esse seque in omni vita hominumque consuetudine mediocritatem velle sequi, tum in continentando ac loquendo in gratiam, tum in continendo ab iis quæ parum laudanda videantur aut in iis improbandis retinendo modum ac mensuram? Nam quæquam eius studium est ut sit maxime gratus atque etiam utilis, negliget tamen levioerem interdum offensusiunculam, quæ posset ex commonefactis proficisci, dum prosit multum. « Satis nunc », inquit apud Plautum,

Credo, soror, ornatam tibi uiderier;
Sed ubi exempla conferantur meretriciam aliam, ibi
tibi
Erit cordolium, siquam ornatam melius forte aspexeris.

Non uerita est illa sororem paulisper offendere, dum ei prodesset multum ad cultum atque ornatum, usque inter alias excelleret, quæ pariter quæstum facerent. (9) Notimus ipsi et temperantem et mediocritatis huius studiosum hominem qui, cum scemo aliquis allatus esset in quo retineri a se modum posse diffideret, sensim e concilio se subtraheret sub aliquam honestam causam. (10) Quoniam autem nullum hic aspernatur genus hominum, quod ita sit a natura usuque institutus, quippe cuius studium sit gratificendi notis ignotisque, summis atque infimis, meminisse cum oportet aliam cum ciue, aliam cum hospite aut peregrinæ rationem a se sequendam esse,

plus entrer dans les bonnes grâces en approuvant de façon systématique et sans gêne ; au contraire, il se conduira des deux façons, tantôt il se rapportera à l'honnête, tantôt à l'utile, qui cependant ne saurait être exempt d'honnête¹⁰. (8) Et ce que des courtisanes de bas-étage osent observer dans une situation de débauche, un homme ne l'observera-t-il pas dans une situation très honnête et très utile ? Cet homme qui s'est proposé d'être toujours agréable et de vouloir suivre le juste milieu, dans toute sa vie et sa fréquentation des hommes, soit en mettant en valeur son vis-à-vis et en tournant un compliment, soit en se tenant éloigné de ce qui semble peu digne de louanges, ou en gardant mesure et proportion en le désapprouvant. Car bien qu'il s'efforce d'être le plus agréable et aussi le plus utile, il ne fera cependant pas cas des petites irritations parfois, qu'un avertissement pourrait faire naître, en étant très utile. « Il suffit maintenant », dit-il, chez Plaute¹¹,

« Je crois, ma sœur, que tu te trouves bien parée ;
mais, lorsque tu verras l'exemple des autres courtisanes,
alors,
tu souffriras, si tu en vois une mieux parée ».

Elle n'a pas craint d'offenser un peu sa sœur du moment qu'elle pouvait lui être très utile pour son élégance et sa parure, afin qu'elle l'emportât sur les autres qui faisaient le même métier. (9) J'ai moi-même connu un homme retenu et qui recherchait ce juste milieu : lorsqu'avait lieu une conversation dans laquelle il ne croyait pas pouvoir garder la mesure, insensiblement, à dessein, il se dérobait sous quelque bonne raison. (10) Puisque cet homme ne repousse aucun genre d'homme, car la nature et l'usage l'ont fait tel que son but est d'être agréable envers les gens connus et inconnus, les plus hauts placés et les plus bas, il faut qu'il se souvienne qu'il doit raisonner de façon différente à l'égard d'un citoyen, d'un hôte ou d'un étranger, différente à

¹⁰⁰ Cicéron, *De Off.*, 1, 12, notamment, où il affirme « *utilitas cum honestate pugnat* ». Ici la leçon platonicienne s'ajoute, qui ne sépare pas l'utile de l'honnête. voir *Protagoras* 313, h. Le même mot, *εὐχρηστος*, est utilisé en grec pour utile et honnête, et dans ce passage, il l'est dans les deux sens, car Platon l'oppose à *πονηρός* et à *μακάριος*.

¹¹¹ Plaute, *Pax*, 297-298. Andréastills s'adresse à sa sœur. Elles se révéleront de naissance être à la fin

cum amico quam cum ignoto, cum ignobili quam cum eo cui sit honesto loco natus educatusque maxime liberaliter. Qua in re delectum eum adhibebit ut cuique quantum sal est tribuat, seu in gratiam loquatur ac commendationem seu, dum commonefaciendo prosit, in molestiam ut incurrat aliquam, quanquam studium eius illud est præcipuum gratiam ut verbis liceat, offēdat vero in conuersando neminem; atque ut in illud maximum omnino studium confect adiungitque operam, ita ab altero præcipue cauebit, quantum tamen honestas simul utilitasque docebit (1). Quæ quidem ratione ab utroque, et assentatore et contentioso, mutabitur sibi quantum satis est, atque ut oportet et docet; quæque parum decuerint neque honesta erunt minimeque conducibilia, ea pro loco ac tempore repudiabit. (12) Et res tanten et locus ac tempus ipsum, non nunquam etiam persona, illud exigent ut peregrino quam cui, plebeio quam nobili, plusculum sit aliquid tribuendum. Cauendum tamen ubique ne, dum in gratiam alterius loqui uolumus, alterum in iram atque odium prouocemus.

**26. Virtutem eam non esse amicitiam sed aliam
quampiam sine nomine.**

(1) Virtutem uero hanc non esse amicitiam, quamuis sit ei non parum similis, illud docet quod amici officium est in amicum quodque modus inter amicos est amor, mutuum etiam studium, mutua utilitatum collatio expectatioque gratificandi, quodque amicus est alter [ego], ut omnes consentiunt. (2) At

¹ Est. Distagm. Lupi-Ris. : ergo.

l'égard d'un ami de celle à l'égard d'un inconnu, différente à l'égard d'un homme sans naissance de celle à l'égard d'un homme de bonne famille et élevé tout à fait noblement. Dans ce cas, il adoptera ce choix qui consiste à attribuer à chacun ce qui lui suffit, soit qu'il parle pour être agréable et donner des conseils, soit, pourvu qu'il soit utile en les donnant, qu'il coure le risque d'être un peu désagréable, bien qu'il s'efforce principalement d'être agréable par ses mots et de n'offenser personne dans la conversation ; et de même qu'à cette première attitude il apporte toute son ardeur et qu'il y ajoute de l'application, eh bien ! de la même façon il se gardera de la seconde, autant que l'honnête joint à l'utile le lui dicteront. (11) Pour cette raison il empruntera des deux, de l'approbateur systématique et du querelleur, ce qui lui suffit, et qui est nécessaire et convenable ; et ce qui n'aura pas été convenable, ni honnête, ni utile¹⁰², il le fuira selon le lieu et le moment. (12) Et cependant le cas, le lieu, et le moment lui-même, et parfois même l'interlocuteur, exigeront que l'on attribue un tout petit peu plus à l'étranger qu'au citoyen, à l'homme du peuple qu'au gentilhomme. Gardons-nous toujours cependant, alors que nous voulons tourner un compliment pour l'un, de provoquer colère et haine chez l'autre.

26. Cette vertu n'est pas l'amitié mais une autre vertu qui n'a pas de nom.

(1) Mais cette vertu n'est pas l'amitié, bien qu'elle lui soit très semblable. Voici ce qui nous le montre : un ami n'a d'obligation qu'envers son ami, l'affection est réciproque entre amis, réciproque aussi le dévouement, réciproques le rapprochement d'intérêts et le désir de se rendre agréable, l'ami est un autre soi-même, comme l'un s'accorde à dire¹⁰³ (2) Mais cet homme,

102 Ce mot, *conducibilis*, veut dire utile, et on le trouve chez Plaute, *Aspid.*, 260 et *Truc.* 36. Il est intéressant de voir que Fontano, sur ce problème cicéronien ne craint pas d'utiliser des mots d'une langue ancienne.

103 Cicéron, *De Am.*, 80 : « [inter amicos] est enim is qui est *similis alter idem* ». Ici Fontano est de préférence et employant *ego* au lieu de *idem*, attesté par toute la tradition manuscrite et le manuscrit.

hic ipse quem suo sine nomine esse dicimus, non mouetur in peregrinum aduenam, summum uel infimum civem, notum ignotum ue, beneuolentiæ atque amoris mutique ipsius gratia, sed naturali commotione, quodque ita sapite natura institutus sit eamque se se ipse assuescendo comparauerit, ut qui gratus esse omnibus uelit, molestus uero nulli aut impudenter contentioseque aduersari; quoniam ut assentari minime uult recusatque altercari ac rixæ serere, sic media inter utrumque officia inter omnes exercere nititur, humanitatis præcipue memor generisque hominum studiosus eorumque societatis et usque a natura officii. (3) Quo fit idem bonus ut sit uir, ciuis probus, homo hominis amicus, gratus ac iucundus et simul cunctis publice et priuatim singulis, molestus uero nemini: quique in conversationibus uitæque sociabili cum se se geret, ut lenibus pariter gratus sit ac reueris, iucundis æque ac tristibus, mansuetis item ac duriusculis; præstabitque aduersum singulos id quod Horatius præcipit:

sed pater ut gnatus, sic nos debemus amicis,
si quod inest uicium non fastidire: strabonem

qui n'a pas de nom, dis-je, n'a pas un mouvement vers un étranger de passage¹⁰⁴, un citoyen important ou sans importance, connu ou inconnu, à cause d'une bienveillance et d'une affection réciproque pour lui, mais par une sorte de mouvement naturel, et parce ce que sa nature l'a fait ainsi et que lui-même a forgé cette disposition par l'habitude de telle façon qu'il veut être agréable à tous, ne peiner personne et ne pas s'opposer avec une obstination sans-gêne. Bien plus, de même qu'il ne veut pas approuver sans cesse et refuse de se disputer et de semer les discordes, eh bien ! de la même façon il s'efforce, en société, d'accomplir des devoirs qui soient un juste milieu entre les deux extrêmes, se souvenant surtout qu'il est un homme, et étant attaché au genre humain et à la société des hommes et à ses devoirs naturels. (3) Le résultat : il sera à la fois un homme de bien, un citoyen honnête, un homme ami des hommes, agréable et drôle en même temps pour tous en public et pour chacun en privé, et désagréable pour personne ; dans les conversations et la vie en société, il se comportera de façon à plaire également aux gens doux et aux sévères, aux drôles et aux austères, aux indulgents et à ceux qui sont un peu rudes ; et il mettra en pratique à l'égard de chacun cette recommandation d'Horace¹⁰⁵ :

« Mais nous devons faire avec nos amis comme un père
avec ses enfants,
s'ils ont quelque défaut, ne pas le mépriser : un père
aimant

¹⁰⁴ Ici deux mots sont utilisés qui d'ordinaire sont distincts : *peregrinus* et *alienus*, le premier étant l'étranger domicilié, l'autre l'étranger de passage, voir Cléon, *De Or.*, I, 249. « *cur ergo non idem in iure civili, praeertim cum in caussa et in negotiis et in foro conierumur, satis instructi esse possumus ad hoc dicendum, ne tu nostra patria peregrini atque alieni esse videamur ?* » : « pourquoi donc, puisque nous passons notre vie dans les procès, les affaires et au Forum, ne pouvons-nous pas être instruits de la même façon en droit civil ? Juste ce qu'il faut pour que nous ne semblions pas étrangers ou de passage dans notre patrie ? »

¹⁰⁵ Horace, *Sat.*, I, 11, 43-45.

appellat p[æ]t[er]um¹ blandus pater.

27. Quæ ad habitum hunc inuocatum pertinent.

(1) Omnino igitur huiusmodi habitu qui est præditus, ita loquetur in gratiam ut in impudentiam aliquam nullo modo incidat aut parum modestam commendationem ac laudem. (2) Quod si quandoque deflectendum sit a linea, illud seruet quod ille qui rapida ac maiora traiecit flumina, in obliquum trahi se tantisper ut sinant, dum ea ratione ad alteram ferantur ripam, cum uelle aduersum ire contentius sit non modo difficile, uerum etiam temerarium longeque periculosissimum. De quo idem illud tunc dici poterit quod de Empedocle ridet Horatius ; rursus ita aliquando aduersus contendet eaque modestia et lenitate aut refragabitur aut parum aliquid probabit, ut exemplo illorum, qui dirigere uirgulam aut flagellum incurram uolunt, et sensim et molliter retorquendo dirigere illud studeant ne, maiorem dum afferre uim uolunt, flagellum ipsum frangant. Quid enim imprudentius quam, dum studeas bene facere, id agas ut obis ? (3) Aduersatio enim immodesta et parum prudens iram nunc occultam parit atque indignationem, nunc manifestum odium, sæpe etiam repentinum excitat impetum ; id quod incivile et parum experti est hominis : quod quantopere sit uitandum

¹ Ent. Bistagne. Turpi-Ris. : p[æ]t[er]um ; ms. P[er]t[er]um p[æ]t[er]um.

dira de son fils qui louche qu'il a une coquette dans l'œil¹⁰⁶ »

27. Ce qui concerne cette disposition qui n'a pas de nom.

(1) Donc celui qui possède tout à fait une disposition de ce genre parlera pour être agréable, faisant en sorte de ne tomber en aucune façon dans un quelconque sans-gêne, ou compliment et louange sans retenue. (2) Et si parfois il devait se détourner de la ligne, il fera ce que font ceux qui traversent les fleuves rapides et larges : ils se laissent entraîner de travers le temps d'être atteints sur l'autre rive, puisque non seulement il est difficile de vouloir mettre ses forces à contrer le courant, mais encore c'est téméraire et de loin le plus dangereux. À ce propos on pourra dire à juste titre ce qu'Horace dit d'Empédocle en se moquant¹⁰⁷ ; en revanche, parfois il luttera contre avec retenue et avec douceur, il contestera ou approuvera avec réticence, à l'exemple de ceux qui, pour redresser une branche ou un bâton courbe, s'efforcent de le redresser en le tordant dans l'autre sens à la fois graduellement et doucement, de peur de casser le bâton en voulant donner une force trop grande. Car quoi de plus mal avisé que de faire du tort en voulant bien faire ? (3) Car une opposition sans retenue et trop peu sensée fait naître tantôt une colère et une indignation cachées, tantôt une haine manifeste, et souvent même provoque un éclat soudain ; ce qui est un manque de civilité et d'expérience. À quel point il faut éviter

¹⁰⁶ *Pantus*, qui louche un peu, épithète donnée à Vénus, car elle tourne des regards furtifs, Ovide, *A. A.*, 2, 659.

¹⁰⁷ Horace, *AP.* 465 : « *Deus immortalis haberi aium cupit Empedocles, autem frigidus Aëton insidit* » : « désirent passer pour un dieu immortel, Empédocle a précipité son corps dans le lieu de l'Étna de sang-froid », *frigidus* serait à prendre dans le sens moral plutôt que dans le sens d'un corps « refroidi », explique P. Grimal. Grimal P., *Essai sur l'Art poétique d'Horace*, Paris, 1968, traduction F. Villeneuve, C.U.F., légèrement modifiée.

Antisthenis factum docet. Illud itaque præcipue Iuvenalis attendendum est dictum :

Venit et Crispus iucunda senectus,
 Cuius erant mores qualis facundia, mite
 Ingenium : maris ac terras populosque regendi
 Quis comes utilior, si clade et peste sub illa
 Scandiam damnare et honestum [ferre] Hæret
 Consilium ? Sed quid violentius aure tyranni,
 Cum quo de pluviis aut aestibus aut nimboso
 Vere locutum fatum pendebat amici ?
 Ille igitur nunquam direxit brachia contra
 Torrentem.

Itaque hic ipse Crispus, maximus et civis et senator, in ipso adversandi atque in gratiam loquendi genere sic quidem continuit, ut a rapiditate fluminis illius trahi se in obliquum pro re ac tempore permiserit, quod serpens acmissum monstri rabiem,

² Putschmann, prædictione manuente w et præcepss. P et édition P Picou 1585 adferre.

cela, c'est la leçon d'Antisthène¹⁰⁸. C'est pourquoi il faut être très attentif à ce trait de Juvénal¹⁰⁹ :

« Crispus vint aussi, avecant vieillard,
d'une éloquence semblable à son caractère, esprit fait
de douceur ;
au maître des mers et des terres et des peuples,
quel compagnon aurait été plus utile, si, pendant ce
grand et funeste fléau,
il eut été permis de condamner la cruauté et d'apporter
un avis honnête ? Mais quoi de plus violent que l'oreille
d'un tyran,
avec qui un ami ne pouvait causer que de la pluie, du
beau temps ou d'un printemps nuageux, sans risquer sa
tête ?
Donc celui-ci n'a jamais dirigé ses bras contre le
torrent »

C'est pourquoi ce Crispus¹¹⁰, un très grand citoyen et sénateur, dans ce genre même de critique et de compliment s'est retenu de sorte qu'il ne s'est laissé entraîner de côté par la rapidité de ce fleuve qu'en fonction de la situation et du moment, et qu'étant attentif à cela, il a échappé à la rage du monstre très

¹⁰⁸ Disciple de Socrate, fondateur de l'école cynique.

¹⁰⁹ Juvénal, *Sat*, 4, 81-90. Ici Pontano cite certainement d'après la *princeps*. En effet la variante *ferre* se trouve dans la *princeps* de Juvénal (T. Han, Rome, 1470) mais non dans les manuscrits dont P (Montepesulazius, 125, IX^e s.) qui fait autorité. On ne le trouve que dans W, qui désigne une classe de manuscrits avec diverses interpolations, dont le *Vaticanus Urbinus* 661, et le *Parisinus* 7900 A. Le vers reste de toute façon critique et le sens est le même. Traduction adaptée de celle de Y. Villedieuve, C.U.F., 1983.

¹¹⁰ Vélius Crispus, qui fut consul en 83 pour la troisième fois. La satire LV est une critique violente de Domitien et de son pouvoir exorbitant et incensuré, qui fait convoquer les hautes instances de l'État pour délibérer sur un turbot énorme, pour lequel il n'y a pas de plat assez gros. À la fin la décision sera d'en faire fabriquer un spécimen. Crispus est le type de l'homme aimable, mais qui ne s'oppose pas au puissant, pour ne pas provoquer sa colère. Juvénal ajoute, dans les deux vers qui suivent sont que Pontano cite : « sic nullas hauriet atque octogesima uisus / solstitia, Atq' armis illa quoque tutus in aula » : « ainsi, il put voir de nombreux hivers et quatre-vingts / solstices ; ces armes le protégèrent même dans cette cour »,

etsi difficulter, præterit tamen. (4) Sed desinamus iam in hac ipsa mediocritate indaganda luberiores uelle uideri aut acutiores cum, et in gratificando et in obsequendo aut conuersionefaciendo ac tum modeste aduersando tum obsequendo pudeenter, satis illud fuerit, delectus si adhibeatur, de quo abunde admodum dictum est. (5) Vides iam quæ mediocritas hæc ipsa sit et qualis; quodque apud Græcos est ignominis, ut nimis mirum uideri possit, si sua apud Latinos appellatione careat, quando qui de his Latine scripserit, perscrutando ea et quæ ac quales uirtutes ipsæ sint, indagando Aristoteleo præsertim more, aut nullus in hunc usque diem exitit aut eius scripta ad nostra hæc tempora parum peruenere.

28. De comitate.

(1) Cæterum recte inquirenti ac perscrutanti acutius quæ uirtutis huius partes sint ac munera, apparebit fortasse eam esse comitatem, de qua non pauca haud multo ante dicta sunt a nobis, quando comitas ipsa communis est ad omnes, non ad paucos: ad externos ignotosque, non tantum ad ciues et cognitos ac familiares, neque modo ad æquales atque eiuſdem ordinis, uerum ad ignobiles atque in excelso gradu constitutos; uersaturque in uerbis ac colloquutionibus, studetque oblectare atque in gratiam loqui, minimeque molestiam afferre, neque ab honesto recedit atque ulli. (2) Livius quoque, alios ut præterea scriptores, satis aperte pluribus in locis nos ostendit comitem uirum suauem esse in consuetudinibus ac familiaritatibus et facilem admodum ac lenem dantemque operam ut, quibuscum familiaritatem exerceat atque consuetudinem, gratiam sibi eorum sic conciliet ut tanquam influat in ipsorum animos. (3) Itaque

cruel, même si c'était difficilement. (4) Mais cessons à présent, dans cette recherche du juste milieu, de vouloir sembler trop prolixes et trop fins observateurs, puisque, à la fois en rendant grâces et en approuvant ou en donnant des conseils, et tantôt en s'opposant avec retenue tantôt en approuvant avec modération, mettre en œuvre le discernement sera suffisant, ce dont nous avons parlé suffisamment. (5) Tu vois désormais ce qu'est ce juste milieu et quelle est sa nature ; et chez les Grecs ceci n'a pas de nom, il ne peut donc pas sembler étonnant qu'il manque d'une appellation propre chez les Latins, puisqu'un auteur qui aurait écrit en latin à ce propos, en allant bien examiner ces vertus, quelles elles sont et de quelle nature, en recherchant surtout à la façon d'Aristote, il n'y en a pas eu jusqu'à ce jour, ou bien ses écrits ne sont pas parvenus jusqu'à notre époque.

28. L'amabilité.

(1) D'ailleurs un bon chercheur qui examine très finement quelles sont les parties et les fonctions de cette vertu verra peut-être que c'est l'amabilité, à propos de laquelle j'ai déjà parlé il n'y a pas longtemps et abondamment, puisque cette amabilité même est commune à tous, et non à un petit nombre : aux étrangers et aux inconnus, non seulement aux citoyens, aux connaissances et aux proches, ni seulement aux pairs et aux gens du même rang, mais aussi aux gens sans naissance et à ceux qui ont atteint une place élevée. On la trouve dans les mots et les discussions, elle s'efforce de charmer et de louer des compliments, de ne point apporter de désagrément, elle ne s'éloigne ni de l'honnête ni de l'utile. (2) Titè Lève aussi, je laisse de côté d'autres auteurs, nous montre assez clairement en de nombreux passages qu'un homme aimable est affable dans ses relations et ses amitiés, qu'il est d'un abord très facile et doux, et qu'il s'attache à se concilier les bonnes grâces des personnes avec lesquelles il entretient amitié et relation en sorte, pour ainsi dire, qu'il s'insinue dans leurs esprits¹¹¹. (3) C'est pourquoi,

¹¹¹ Cicéron, *De Off.*, 2, 31.

uideamus, obsecro, quid hinc ipse L. Iunius de Marco Valerio Corvino loquatur : « non alius militi familiarior dux fuit omnia inter infimos militum haud grauate numis obeunco. In ludo praeterea militari, cum uelocitatis uiriumque aequales certamina locunt, comiter facilis ; uincere aut uinci uultu eodem nec quenquam aspernari parem qui se offerret ». Agnosce facilitatem eius ad cedendum, minimeque esse contentiosum uultum insuper qui iudicio esse potest, quibus etiam uteretur uerbis, ad haec et communitatem tantam illam quidem, ut dux ipse militem non aspernaretur quenquam concertatorem in iaculando, equitando, in cursu se exerecndo. (4) Praeterea consideremus eiusdem etiam auctoris uerba de Lucio Papirio Cursore : « sensit peritus dux quae res uictoriae obstaret. seueritatem miscendam comitate ». Atqui proprium est et comis et eius, cuius appellationem quaerimus, recidere a se austeritatem, retinere lenitudinem, et obsequi potius quam repugnare, et cedere magis quam in contentionem prorumpere aut iurgia. (5) Animaduertamus quoque quae et de Volurnio idem dicit : « Volurnium provinciae haud penicuit, multa secunda prelia fecit, aliquot urbes hostium ui cepit, praedae erat largitor et benignitatem per se gratam comitate adiunabat. » Hoc illud est quod paulo ante retulimus, uerbis honorem addere, quod uidelicet maiorem inde gratiam sibi a militibus

* *Em. Bissonne. Lupi-Ris. : comitate. Ms. Pontano comur.*

regardons, je l'en prie, ce que Tite Live¹¹² lui-même dit de Marcus Valérius Corvinus : « aucun général ne fut plus proche de la troupe, s'associant sans rechigner à tous les travaux parmi les plus humbles de ses soldats. Il participait aussi aux jeux militaires, lorsque des hommes de même rang luttent à la course et font des combats, et ce avec amabilité, facilement ; vainqueur ou vaincu il présentait le même visage et ne dédaignait aucun adversaire qui s'avavançait ». Reconnais sa facilité à céder et que de plus il n'offre pas un visage de querelleur qui peut donner une idée des mots aussi qu'il employait, et qu'en outre sa sociabilité¹¹³ est si grande que lui, un général, ne dédaignait aucun soldat comme concurrent, au lancer de javelot, à cheval, et à l'épreuve à la course. (4) En outre considérons les mots du même auteur à propos de Lucius Papirius Cursor¹¹⁴ : « l'expérience du général lui fit comprendre ce qui s'apprenait à la victoire : il fallait mêler à sa sévérité de l'amabilité ». Et voici la caractéristique de l'homme aimable et de cet homme dont nous cherchons le nom : rejeter de soi l'austérité et garder la douceur, approuver plutôt que combattre et céder plutôt que faire exploser une querelle ou des luttes. (5) Rappelons nous aussi ce qu'il dit également de Volumnius¹¹⁵ : « Volumnius ne se plaignit point de sa tâche, il livra de nombreux combats à l'issue favorable, il prit de force quelques villes ennemies. Il faisait preuve de largesses dans les butins et il ajoutait à une bonté agréable pour elle-même de l'amabilité ». C'est ce que nous avons rapporté il y a peu : faire honneur par ses paroles, pour qu'ouvertement ses soldats soient plus agréables envers soi ;

¹¹² Tite Live, VII, 33, 1-2.

¹¹³ Cicéron, *De Off.*, I, 159.

¹¹⁴ Tite Live, VIII, 36, 5. Pourtant a coupé la phrase de l'expression « *temperantibus ingenium suum esse* », ici il ne s'agit pas de Lucius Papirius Cursor le dictateur dans le texte de Tite Live, mais de Lucius Papirius Crassus, *praefectus Urbis*. La préface de Tite Live porte Crassus également, et il n'y a pas d'occurrence de Cursor dans ce passage dans la tradition manuscrite (manuscrits cités par les éditeurs modernes). Pourtant cette erreur de mémoire, ou lit de lecture erronée Cursor pour Crassus sur un manuscrit (sur la préface l'erreur de lecture est plus difficilement envisageable). Ces deux personnages sont présents tous deux dans le texte de Tite Live (Cursor, IX, 16, 11).

¹¹⁵ Tite Live, IX, 42, 5.

compararet : quod quidem virtutis est huius proprium querere. (6) Sed nec illud negligamus quod de Quinto Fabio tradit : infra illum cum Samnitibus pugna, uocasse ad se Maximum filium et Marcum Valerium tribunos, nominalitque utrumque pari comitate nunc laudibus nunc promissis honorasse. Quid magis consentiens ad gratiam iucundam [quam] ⁷ quod mediocritas hæc nostra querital ? (7) Nam et de Marco Marcello, ut diximus, refert accitum ad se Buncium Nolanum benigne appellasse. Cuius enim uirtutis, nisi huius, benigne sunt appellationes ? Militaria ei facinora retulisse, quæ a ciuibus ob inuidiam sibi minime indicate erant. Quid accomodatius iucundam ad beneuolentiam ? Non posse tamen obscura esse quæ Romanis in castris fortiter gererentur, adisse illum et multa et graua pericula pro dignitate populi Romani. Cannensi in pugna non ante abscessisse prelio quam prope exanguem, ruina oppressum superincidentium uirorum, equorum, armorum. Et honesta et graua allectamenta ad demerendam gratiam, ad contrahendam beneuolentiam ex commemoratione rerum strenue gestarum. Postque assurgentem illum Buncii fortitudini rebusque ab eo egregie gestis « inacte uirtute esto » cum dixisset, hortatum refert, secum inde ut esset frequentius : futurum ei apud se omnem honorem atque omne pretium cum dignitate atque emolumento. Credendum est his dictis et uultum et totius corporis gestum

⁷ Em. Bistagou. Ms. Fontana. Om Lupi-Ris..

n'est-à-dire chercher ce qui est la caractéristique de cette vertu (6) Mais n'oublions pas ce qu'il raconte de Quintus Fabius¹¹⁶ : la guerre était commencée contre les Samnites, il fit appeler à lui son fils Maxime et Marcus Valerius, les tribuns, et, personnellement, avec une amabilité égale pour les deux, il les couvrit tantôt de louanges tantôt de promesses. Quoi de plus en accord avec la recherche des bonnes grâces que ce à quoi notre juste milieu ne cesse de tendre ? (7) En effet, comme nous l'avons dit¹¹⁷, il rapporte aussi à propos de Marcus Mercellus qu'il interpellait avec bonté Nolanus Bancius¹¹⁸ qu'il avait fait venir à lui. De quelle vertu donc, si ce n'est de celle-ci, ces interpellations bienveillantes sont-elles caractéristiques ? Il lui attribua des exploits militaires dont les citoyens, par jalousie, ne lui avaient pas fait mention. Quoi de plus approprié pour se concilier la bienveillance ? Ne pouvait cependant pas rester dans l'ombre, dit-il, ce qui avait été fait avec courage dans le camp romain : il s'était exposé à de nombreux et graves dangers pour l'honneur du peuple de Rome. À la bataille de Cannes il n'avait pas quitté le combat avant d'être presque exsangue, écrasé par l'effondrement des hommes, des chevaux et des armes qui tombaient sur lui. Et ses motivations étaient honnêtes et importantes pour s'attirer les bonnes grâces, pour gagner la bienveillance, grâce au vif souvenir de ses hauts faits. Ensuite se levant pour faire honneur au courage de Bancius et à ses exploits, alors qu'il lui disait « quelle bravoure ! »¹¹⁹, il l'exhorta, dit Tite Live, à le fréquenter plus souvent à partir de ce moment-là : il aurait à ses côtés tous les honneurs, toutes les récompenses ; on le respecterait, on le gratifierait. Il faut croire qu'il ajouta à ces mots une expression du visage et un

116 Tite Live, X, 14, 10-12. « Fabius, [...] Maximum filium et M. Valerium tribunos militum. [...] Et ipse nominatione suorum, pari civitate utroque, nec laudibus nec promissis oravit : « Fabius (Et venis) à lui son fils Maxime et Marcus Valerius, les tribuns militaires [...] Et, appelant chacun des jeunes hommes par leur nom, il les couvre tous les deux avec une égale amabilité tantôt de louanges tantôt de promesses ».

117 Voir *De Senectute*, I, 10.

118 Tite Live, XXIII, 15, 10-13.

119 Tite Live, XXIII, 15, 14.

convenientem accessisse. Nam cum primis gestus gratiam sibi conciliat et, quod ingeniosissimus poeta inquit,

super omnia uultus
accessere boni.

(8) Quæcirca hæc ipsa omnia cum ad comitatem Lilius referat cumque propria sint mediocritatis huius, de qua tara multa diximus, quis dubitet comitatem eam appellare, cum ex omni parte comitas ea complectatur ac sibi uendicat quæ mediocritatis huius propria esse dicimus, quando et in gratiam loquitur et commendat et laudat et hortatur et mulcet et monet et amice consulit omniaque cum delectu, neque ab honestate recedit, neque utilitatis eius obliuiscitur quicum orationem habet et cuius inire studet gratiam, idque hæc solum ratione ac uia ? (9) Eadem quoque, ut est summe facilis, benigna, lepida, accomodans se se omnibus et ciuibus et exteris, sic omni studio cauet ne offendat, ne molesta sit, ne in contentionem incidat, altercationes, iurgia : tantum denique in gratiam intenta et in eorum tum iucunditatem tum commoda, cum quibus ipsa uersatur ; non ita tamen ut refugiat molestiam aliquando subire siue auriura siue animi, pudenter tamen ac permodeste, dum prosit, cum, quod impetrare ipsa nititur, retrahat ab inhonesto ac parum utili aut etiam damnoso maleque tum dignitati tum rei domesticæ conducendi. Itaque et moderanter et accomodate apud Plautum agit domino seruus :

mouvement de tout le corps appropriés. Car avant tout c'est le geste qui s'attire les bonnes grâces et, comme le dit ce poète de grand talent¹²⁰ :

« à tout cela des visages
bienveillants se sont ajoutés ».

(8) C'est pourquoi puisque Tite Live rapporte tous ces traits à l'amabilité et puisque ce sont des caractéristiques de ce juste milieu dont nous avons tant parlé, qui hésiterait à l'appeler « amabilité », puisque cette amabilité embrasse de toute part et revendique ce dont nous disons que c'est le propre du juste milieu, lorsqu'il tourne un compliment, qu'il fait valoir, qu'il fait l'éloge, qu'il exhorte, qu'il caresse, qu'il avertit, qu'il conseille amicalement, et tout cela avec discernement, sans s'éloigner de l'honnête, sans oublier l'utilité de celui avec qui il tient le discours et dont il s'efforce d'avoir les bonnes grâces, et cela par cette méthode et cette voie seulement ? (9) Et cette même amabilité, car elle est extrêmement engageante, bienveillante, délicate, s'accommodant à tous, citoyens et étrangers, met toute son application à prendre garde à ne point offenser, ne point être désagréable, ne point tomber dans la querelle, les altercations et les luttes : enfin elle recherche seulement les bonnes grâces, et le plaisir et l'intérêt de ceux qu'elle fréquente ; cependant non au point de refuser d'apporter parfois du désagrément, soit pour les oreilles soit pour l'esprit, mais avec retenue et retenue, dans la mesure où c'est utile, tant que, ce qu'elle s'efforce d'obtenir, elle le tient éloigné du malhonnête, de l'inutile, ou même du nuisible et de ce qui n'est pas profitable à la considération et au patrimoine. Ainsi c'est avec retenue et convenance que chez Plaute cet esclave parle à son maître¹²¹ :

¹²⁰ Ovide, *Mét.*, VIII, 677-678.

¹²¹ Plaute, *Com.* 23, 299. Nous nous inspirons de la traduction de Pierre Grimal (*Théâtre complet in Œuvres complètes de Plaute et de Térence*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1971, fondée sur le texte latin édité par A. Ernout, Les Belles Lettres, Paris, 1939-1940) car il y a un jeu de mots intraduisible entre « *na sibi infestabilis* », c'est-à-dire, « fais en sorte de ne pas perdre ton droit à témoigner », privilège d'un homme libre, et le mot *testis*, « testicule », contenu dans le mot précédent, et faisant allusion au châtiment réservé aux personnes prises en flagrant délit d'adultère. De même au vers

Numquid tu, quod te aut genere indignum sit tuo
 Facis aut inceptas facinus facere, Phedrome ?
 Num tu pudicæ cupiam insidias locas
 Aut quam pudicam esse oportet ?
 Ita tuum confero amorem semper, si sapias,
 Ne id quod amas, populus si sciat, sit probro ;
 Semper curato ne sis instabilis :
 Quod amas, amo testibus presentis.
 Nemo ire quenquam publica prohibet uia.

(10) Quid ? quod et comitatis et mediocritatis huius materia et quidam quasi campus, in quo uersentur, eadem ipsa est atque una : collocaiones uidelicet, appellationes, congressiones, sermões, consuetudines, conuersationes, salutationes, uisitaciones, confabulationes conuentionesque in cœnis, in nuptiis, in ludis, in rebus tum iocosis tum ad uires refocillandas ac repellenda tœdia. (11) Sed inuenerint forlasse aliqui mediocritatem hanc innominatam iacere ; nos uero nequaquam hî sumus qui, cum contentionem ac rixationem uicium esse censeamus, uelimus hac præsertim in parte contentiosi uideri atque altercatores : satisque fuerit uirtutem hanc ipsam, etiam innominatam, quæ et qualis sit, ostendisse.

« Est-ce que par hasard tu ne fais pas quelque chose qui serait indigne de toi ou de ta lignée,
et ne t'apprêteras-tu pas à commettre une faute,
Phédrome ?

Est-ce que tu ne tends pas des pièges à une dame vertueuse, ou qui devrait l'être ?

Porte toujours ton amour, si tu es sage,
de façon à ce que, l'objet de ton amour, si cela devient de notoriété publique,

ne te fasse pas honte ;

fais toujours attention à ne pas perdre tes pouvoirs ;

l'objet de ton amour, aime-la de toute ta puissance.

Personne n'empêche personne d'aller sur la voie publique ».

(10) Que dire du fait que le domaine de l'amabilité et du juste milieu, et pour ainsi dire leur champ d'application, ne font qu'un et un seul ; c'est-à-dire bien sûr les discussions, les entretiens, les rencontres, les conversations, les fréquentations, les échanges, les salutations, les visites, les causeries, les réunions, lors des dîners, des noces, des jeux, des fêtes, lorsqu'on se reconforte et qu'on suit l'ennui. (11) Mais peut-être certains préféreraient que ce juste milieu reste sans nom. Nous, nous ne sommes pas hommes, puisque nous pensons que la querelle et la dispute sont un vice, à vouloir passer, dans cette partie surtout, pour des querelleurs et des chicaneurs ; cette vertu, même sans nom, ce qu'elle est et quelle est sa nature, l'avoir montré sera suffisant.

suivant « *testibus presentibus* » : « en présence de témoins », ou « en ayant bien les attributs »... Poléme met en garde Phédrome, amoureux d'une jeune fille qui habite chez un frère, un proxénète, mais n'a pas encore franchi le pas (v. 39-61), car ce dernier, voyant l'amour que le jeune homme porte à Phénésie, veut la lui vendre à un prix prohibitif (Pierre Grimal précise que c'est à peu près l'équivalent d'une année de travail pour une prostituée avec des clients de passage ; voir *op. cit.*, p. 350). Il s'avoue donc son parasite ulcéré de l'argent auprès d'un ami, et c'est le début de la pièce.

29. De popularitate.

(1) *Etud uero prætereundum non est popularitatem uocari hanc ipsam modicritatem quosdam mallo, quando popularitas comitatem quandam erga populares facilitatemque præ se fert; ut uideatur uirtus esse illorum potius, qui in alto sui gradu constituti quique aduersum inferiores se se faciles admodum gerant exhibentque affabiles; quam fuisse in Augusto principe traditum est. Sed ea fortasse non minus perspicitur in actionibus, fasore, suffragiis quam in oratione ac uerbis, quanquam et popularitas comitate cunctanda est.* (2) *Ad hæc popularitas studium habet populi ac multitudinis multique ob eam populares dicti ac factiosi habiti, ut uideri possit aduersari eadem contrarium erga nobilitatem studium: quod in Appio Claudio fuit,*

29. La familiarité²².

(1) Mais il ne faut pas oublier que certains préfèrent appeler ce juste milieu familiarité, puisque la familiarité laisse voir en elle une certaine amabilité envers les gens du peuple et une certaine simplicité, dans la mesure où il semble que cette vertu soit plutôt celle de ceux qui occupent les hautes charges et qui manifestent beaucoup de simplicité envers les inférieurs et se montrent affables ; on raconte que l'empereur Auguste avait cette vertu. Mais on ne la voit peut-être pas moins dans les actions, la faveur, les votes que dans un discours et des mots, bien que l'on doive relever²³ cette familiarité d'amabilité. (2) En outre la familiarité s'attache au peuple et à la foule, et nombreux sont ceux qu'à cause de cela on a appelés démagogues et tenus pour des agitateurs²⁴, en sorte que peut sembler s'y opposer l'attachement contraire envers la noblesse ; ce qui fut le cas d'Appius Claudius²⁵, pour ne pas parler de

²² Ici il s'agit de la facilité et de la simplicité avec laquelle on parle aux inférieurs, qui, prise en mauvaise part, est la démagogie. D'ailleurs Poulain va faire référence aux *populares* romains, opposés pendant les guerres civiles au parti du peuple contre le parti des *optimates*, chevaliers et patriciens.

²³ Déjà Cicéron voulait relever d'amabilité les *graves*, *CAF*, III, l'autant il le la métaphore culinaire de l'assaisonnement, comme le sel par exemple en I, 27, qui relevait la fadeur d'un mot.

²⁴ *Factiosus*, celui qui fait partie d'une faction séditieuse ; nous avons choisi plutôt un mot sur le radical d'*agit*.

²⁵ Il s'agit d'Appius Claudius Caecus, patricien membre d'une des plus illustres familles de Rome, censeur très prestigieux qui mena de nombreuses réformes, et fondateur du premier aqueduc et de la *via Appia*, au III^e siècle avant J.-C. Cicéron loue l'urbanité de cette gens, notamment dans deux lettres à Appius Claudius Pulcher, *ad Fam.* III, 7, 5, lettre du 11 février 50, « *Amas, mea sententia summas prudentiam, multa etiam doctrina, plurimum rerum usu, adde urbanitatem, quae est virtus, et Stoici rectissime putant...* » : « un homme, selon moi, d'une extrême sagesse, fort instruit également, avec tant d'expérience du monde, et j'ajoute, de savoir-vivre, qui est une vertu, comme le pensent très justement les Stoïciens... » et *ad Fam.* III, 11, 5, lettre de fin juin-début juillet 50, où il le félicite de son accession à la censure, et rappelle alors que cette qualité lui vient sans aucun doute de son ancêtre, « *tuus es in censura, si tuus es censor, ut spero, de probo multum cogitatio tua* » : « parle-toi bien, et dans la censure, si tu es déjà censeur, comme je l'espère, pense bien à ton ancêtre ». Il est pour lui le type même de l'ancien Romain et il utilise aussi sa figure contre Clodius, *Idem*, 17, « *quasi Appius ille*

ut de Mario taceamus ac Sylla contrariisque utriusque studiis. Habet præterea popularitas applicationem illam suam erga populum popularesque atque illorum res tantummodo. (3) At comitas, delictu adhibito, eadem quoque est aduersus externos atque alieni generis homines, et natura et habitu et ratione ita dictante.

30. De humanitate.

(1) Nec desunt qui humanitatem eam dici malint. Verum nec humanitas aduersatur contentioni ac rixarum studio, nec qui humanus est contentioso ac rixatori aduersus; et tanta comis ut etiam perhumanus.

Marius et de Sylla, et de leurs attachements contraires à tous les deux. En outre la familiarité ne trouve son propre domaine d'application que dans le peuple et les partisans du peuple, et ce qui les touche. (3) Mais l'amabilité, si l'on a fait preuve de discernement, est la même aussi à l'égard des étrangers et des hommes d'une autre nation, la nature, l'usage et la raison à la fois le voulant ainsi.

30. L'humanité.

(1) Certains préféreraient l'appeler humanité. Mais l'humanité ne s'oppose pas au désir de querelles et de disputes, et celui qui est humain n'est pas l'adversaire du querelleur et du disputeur¹²⁵ : pourtant l'homme aimable est tout à fait humain, et

Cicero vixit monerit non qua populari uteretur, sed uti inquit sua posteri laudarentur : « comme si le grand Appius Cécus avait écrit cette lettre, non pour que le peuple l'utilise, mais pour que ses descendants y croient au biguandage ébauté », et Claudius, *Cat.*, 33-35, « existat igitur ex ipsa similitudine aliquid, ac potissimum Cæsar ille ; maximum enim daboque copiam, que istam non videbit. Qui profecto, si existens sua ager et sic loqueretur : "Afuler, [...] non patrem tuum videras, non patrem, non alium, non proavum, non avunculum ausiliter conatus fuisset ? [...] Idcirco ego pacem Pythi dicens, ut te amorum turpissimumum cotidie fœdera jeteris, idcirco equum adduxi, ut ea te incesto uterere, idcirco unum munivi, ut cum te alienis auti comitiis celebrares ?" » « qu'un membre de cette famille même se lève, et de préférence le fameux Aveugle ; sa douleur un effet sera moins grande, car il ne la verra pas. Et celui-ci, s'il se lève, agira ainsi et lui dira : "Femina, [...] n'avais-tu pas vu que ton père, ton oncle, ton grand-père, ton arrière-grand-père, ton trisaïeul ont été conrus ? [...] N'ai-je donc empêché de conclure la paix avec Pythius que pour te voir, toi, assier tous les jours le pacte des amours les plus fœdées, n'ai-je donc conduit l'eau que pour que toi, tu l'utilises de façon immonde, n'ai-je donc conduit cette route que pour que, tu l'y promènes ostensiblement, en compagnie d'étrangers ?" ». Sur cette figure d'Appius Claudius Cécus, voir Michel Humm, « La figure d'Appius Claudius Cæcus chez Tite Live », *Le Cécave et les Sceptiques. sur Tite Live Livre IX*, textes édités par D. Briquel et J.P. Thuillier, *Études de littérature antique*, II, Presses de l'ENS, Paris, 2001, p. 65-96, où il résout la figure d'Appius par ces mots : « modèle de l'aristocrate romain et homme cultivé ».

¹²⁵ *Rixator*, fragment de Quintilien, I, l. 19, aussi employé en *De Sermone*, I, 18, l. 24, III, 5.

est non pauci humani quidem ipsi sunt, nequaquam tamen comēs. Nemo tamen comis quin idem ipse sit humanus. (2) Agit comiter familiaris meus Antonius Galateus, dum, quod ingenium est eius quoque etiam habitus, quoscumque habet obviam, gratificari iis studet salutando perhumane, appellando benigne, congreduendo hilariter, iocando urbane, aridendo familiariter, offerendo grate operam suam et facilem et minime importunam. Quo fit ut, quemadmodum maximum in congressu affert iucunditatem ac delinimentum, sic post digressum maximum queque relinquat sui desiderium delinitionemque animi quanda cum requiete ac uoluptate : quod suaves prestare sorbillationes consuevere, uti os ac buccam, ut hodie dicunt, suaves relinquunt, satietate omni prorsus repulsa et epularum et cenarum. (3) Exhibet se quocumque in actione ac uitae genera humanum Ioannes Pardus, quod et philosophiae studium, quod in eo summum est, exigit et natura eius exposcit ; nihil superbe agit, nihil arroganter ; in incessu, in sermone, in consuetudine equalem se cunctis exhibet ; aegre fert ubi in quempiam agi uiderit insolentius, fert grauate et amicorum et civium aduersos casus ;

même si ceux qui sont humains sont très nombreux, ils ne sont cependant pas aimables. Toutefois personne n'est aimable sans être humain en même temps.⁽²⁾ Mon ami Antonio Galateo^m est extrêmement aimable lorsque, ce qui est proprement son caractère et sa façon d'être, quelle que soit la personne qu'il rencontre, il s'efforce de lui être agréable, il la salue avec une grande humanité, lui adresse la parole avec honnêteté, lui emboîte le pas avec gaieté, fait des jeux de mots avec urbanité, lui sourit avec familiarité, offre agréablement son concours, qui est plaisant et jamais importun. Et le résultat, le voici : de même qu'il apporte dans les rencontres une gaieté et un charme immenses, de même après son départ, il laisse aussi un grand regret de sa personne et une douceur^m indéfinissable de l'âme, mêlée de tranquillité et de plaisir ; ce que font d'ordinaire de petits baisers savoureux^m, qui laissent une douceur aux lèvres et à la bouche^x, comme l'on dit aujourd'hui, après avoir repoussé toute envie de se rassasier des plats et du repas. (3) Giovanni Pardo^m se montre humain dans tous ses actes et dans son mode de vie, ce que l'étude de la philosophie, dans laquelle il excelle, exige, et que sa nature réclame ; il ne fait rien prétentieusement, rien avec arrogance ; dans sa démarche, sa conversation, ses fréquentations, il se montre d'humeur égale pour tous. Il supporte mal de voir, au cours de l'une d'elles, que l'on agit avec trop d'insolence ; il supporte difficilement les malheurs de ses amis et de ses concitoyens.

127 Antonio de Ferraris dit *il Galateo* (1444-1517) Il appartient à la grande noblesse de Lecce. Poète, pédagogue, médecin, ami de Pontano il est membre de l'Académie dès son arrivée à Naples. Il est exilé en 1501 et doit quitter la cour.

128 Rupture d'un mot de Pétrarque, I, 30, 35, *voluptas*. Précédemment Pontano a employé le mot classique de *delectamentum*, avec à peu près le même sens. Ici il y a un effet de variation difficilement restituable, puisque les deux mots sont construits sur le même radical et que seul le suffixe qui substantivise change.

129 Rupture d'une expression d'Apulée, *Met.*, 3, 14.

130 C'est le mot « noble » que Pontano oppose à *truceo*, latin « vulgaire » passé dans les langues romanes.

131 Espagnol au service des Aragonaïs, mathématicien, il appartient à la chancellerie en 1486. Poète trilingue, catalan, italien et latin, il parle dans l'*Ægidius*, et Pontano lui dédie le *De Obsequentiis*. Il meurt vers 1512.

solatur merentes; laborantibus qua potest succurrit, adest opitulatur, operam suam confert; essat ubique comes ei mansuetudo ac facilitas, studium tamen loquendi in gratiam vix ullum; nulla obsequendi, quemadmodum nec contendendi, proclivitas; oratio eius suavis et placida, quæ tamen nullum præ se ferat studium ineundæ gratiæ propriique compendii; abstinet autem sic a gratiloquentia ut maledicentiam prorsus detestetur ac contentiones. (4) Quocirca a comitate non uno modo differt humanitas. Etenim, qui aliorum mouetur damnis, incommodis, captiuitate, orbitate, inopia, exilio malisque aliis, humanum hunc dicimus, nequaquam in hoc tamen comem. Itaque aliud est comis viri officium, aliud humani. Inest tamen utriquo quædam quasi communitas orientei quæcumque in actione ac negotio, siue eam facilitatem uocare uolumus siue tractabilitatem. (5) Non desunt tamen quæ, quam comitatem ipsi uocari non iniuria fortasse dicimus, ciuitatem eam appellari malint quod uirtus ea sit maxime honesta et hæc digna; ac tamen si aduersum peregrinos exterosque ius extendat suum, tamen duocere potiore a re appellationem uolunt. Qua ratione qui eam assecuti sint ciuiles et ii dicantur. Quorum opinioni minime quidem aduersaremur, si ciuiles ipsi non minus in actionibus rebusque versarentur aliis, quæ ciuiles et dicuntur et habentur; quam in uerbis congressionibusque atque in gratiam conserendo sermones suos. (6) Igitur cum

Il console ceux qui se plaignent ; ceux qui sont dans la peine, par ce qui lui est possible, il vient à leur secours, les assiste, leur apporte de l'aide, leur apporte son concours. Partout à ses côtés, ses compagnons, la bonté et l'affabilité, mais aucun effort pour tourner un compliment ; aucune inclination à faire la cour, ni non plus à se quereller. Il parle avec douceur et calme ; il ne manifeste jamais le désir d'obtenir des faveurs, fût-ce pour son propre intérêt. Et il se tient à tellement à l'écart d'un discours complaisant¹¹² qu'il repousse absolument la médisance et les querelles. (4) C'est pourquoi l'humanité diffère en bien des façons de l'amabilité. Car celui qui est touché par les torts, les désavantages, la captivité, le veuvage, la pauvreté, l'exil et les autres malheurs d'autrui, nous disons qu'il est humain, mais pourtant il n'est jamais aimable en cela. Ainsi les devoirs d'un homme aimable sont bien différents de ceux d'un homme « humain ». Cependant on trouve chez tous les deux comme une sorte d'instinct social dans leur vie, dans toutes leurs actions et leurs affaires : appelons-le entregent ou sociabilité¹¹³. (5) Mais certains préféreraient appeler civilité ce que nous appelons peut-être à bon droit amabilité, puisque cette vertu est tout à fait digne d'un citoyen honnête ; mais même si elle étend son droit envers les étrangers, de passage ou non, ils font découler ce nom d'une catégorie à leurs yeux plus justifiée. Pour cette raison, ceux qui suivent cette vertu, s'appelleraient civils. Certes je ne m'opposerais pas à leur opinion si ces gens civils eux-mêmes ne se trouvaient pas moins dans les actions et les autres affaires qu'on appelle et tient pour civiles, que dans les mots, les rencontres et les conversations pour se rendre agréables¹¹⁴. (6) Donc, puisque

112 *Cratiloquentia*, néologisme pour désigner le discours qui veut être agréable. C'est l'un des rares cas de néologisme de Fontana par composition. En général les néologismes sont plutôt fondés par colligation ou substitution.

113 *Tractabilitas*, est un hapax de Vitruve, 2, 9, 12, mot technique qui signifie « malléabilité », capacité à être façonné. Le mot étant légèrement péjoratif en français, désignant un certain manque de caractère au sens figuré, ainsi.

114 Fontana refuse donc un sens figuré au mot « civil » car ce mot a un sens propre réel. Les « affaires civiles » sont dans la sphère du travail, du négotium. Il ne choisit pas ce terme, puisqu'il cherche une qualité qui se trouve dans la sphère de l'otium, la sphère privée, celle du repos.

et qui et quales adulescentes sint atque assentatores abunde explicauerimus, qui item contentiosi ac rixatores, mediusque inter utrosque habitus qui sit et qualis ostenderimus, ad ueraces transeamus et ad eam uerborum partem, quæ aut ueritatis studiosa est unius, aut contra mendacii, [cum et clarissimi quidem extiterint uiri, qui medium quasi quendam inter utrumque secuti sint habitum, ex eoque tum dissimulatores dicti tum Græco nomine ironici.]

* Postano, Summate *in me post nos*. . . de qui in sequenti libro disseremus.

nous avons expliqué abondamment qui étaient les courtisans et les adulateurs, et quelle était leur nature, qui étaient également les querelleurs et les diapycours, et montré quel caractère, et de quelle nature, se trouve au milieu des deux, passons aux sincères et à cette partie du discours qui ne désire que la seule vérité ou au contraire le seul mensonge, puisqu'ont existé aussi des hommes très célèbres, qui ont adopté une attitude comme médiane entre les deux, et qu'on a appelé à cause de cela tantôt dissimulateurs tantôt du nom grec d'ironiques.

[LIB. II]

I. De ostentatione et simulatione.

(1) Veritati autem huic quae in sermone versatur civilique in consuetudine atque in hominum vita, illinc aduersa obstat fronte ostentatio, nequaquam ex aequo seque resque suas metiens, cum aut affingat sibi maiora quam quae re ipsa sint et quam ingenium ferat ac facultates, aut falsa omnino de se praedicet aliaque quam sint saepe praecelara admodum magisque ac magis narrata atque honorata digna: uicium sane leuissimorum hominum seque ipsos decipientium idque etiam conantium ut alii quoque decipiantur. Quid enim est aliud simulare quam sub ueritatis specie uelle decipere? (2) Hinc uero aduersatur dissimulatio; utque illa supra uerum et loquitur et se se effert, sic huius est studium aut dissimulare quo insonit aut deficere ea infraque uerum eleuare ac deprimere. (3) Itaque ut ueritati mendacium, sic mendax aduersatur ueraci ueracitatiue mendacitas. Sed uerax unus ipse quidem dumtaxat est et simplex, mendax uero duplex. Nam e numero mendacium alii, ut dictum est, ostentatores sunt ac simulatores; de quibus post.

I. De ueracibus.

(1) Nunc de ueracibus, quos nihil refert si ueros aliquando uocauerimus, tamen si uerax ab habitu ac consuetudine nunquam ab instituto ueritatem proficitur eamque ubique sequitur estque moribus ac sermone, hoc est factis dictisque ita constitutus, cum tamen uerus dici quis possit ex aliquo dicto sententiaque qui tamen

* Pontano in *reg. Sermone super. et infer.* (lib. I^o v. et II^o r.); JOHANNIS IOYANI PONTANI DE SERMONE LIBER SECVNDVS et Iuuenis *Iuuenii Pontani DE SERMONE LIBER SECVNDVS.*

livre II,

I. La vantardise et la simulation.

(1) Mais à cette vérité, que l'on trouve dans la conversation, dans la pratique sociale et dans la vie humaine, se heurte de front d'un côté la vantardise, qui ne juge équitablement ni elle-même ni ce qui la concerne, puisqu'elle feint d'avoir plus qu'en réalité et que son esprit et ses capacités ne lui apportent, ou bien puisqu'elle dit à son propos des choses tout à fait fausses et différentes de la réalité, tout à fait admirables et de plus en plus dignes d'être racontées et honorées ; c'est bien le vice des hommes les plus fertiles, se trompant eux-mêmes et s'efforçant même de tromper aussi les autres. En effet qu'est-ce donc que simuler si ce n'est vouloir tromper sous l'apparence de la vérité ? (2) Mais de l'autre côté s'oppose la dissimulation ; tout comme l'une parle et s'enorgueillit au-delà de la vérité, l'autre s'efforce ou de dissimuler le contenu ou de l'abaisser, de l'amoindrir et de le déprécier en deçà de la vérité. (3) C'est pourquoi, tout comme le mensonge s'oppose à la vérité, le menteur s'oppose au sincère, et la sincérité à la disposition au mensonge. Mais si du moins il n'y a qu'un seul et unique genre de sincères, il y a deux genres de menteurs. Car au nombre des menteurs, comme on l'a dit, certains font preuve d'ostentation et de simulation, d'autres de dissimulation. Nous en parlerons par la suite.

I. Les sincères.

(1) Maintenant parlons des sincères, et peu importe si nous les avons parfois appelé « vrais », même si le sincère dit la vérité par disposition naturelle, habitude et usage, l'observe partout, et est ainsi fait par son mode de vie et sa conversation, c'est-à-dire ses actions et ses paroles, alors que l'on peut appeler « vrai » d'après un mot ou une pensée quelqu'un qui

135 De Sermones, I, 13.

mentiri plerumque sit solitus. (2) In actione igitur omni uitaque uniuersa cum laudetur veritas, vituperetur mendacium, efficitur ut ueracitas uirtus sit, mendacitas uero uicium, siquidem improbatu uicium, commendatur e contrario uirtus. Nec uero ueritatis studiu inesse cuiquam potest absque summa etiam probitate, perinde ut nec sine improbitate mendacitas. Igitur qui ueraces, iidem et uiri et ciues probi sunt; ex aduerso mendaces improbi. (3) Saneque non maximis tantum aut medicoribus in actionibus inque rebus grauib; siue sermonibus siue congressionibus ac siue seriis siue iocosis in rebus ueracitatis aluescit studium ac uis, uerum etiam in minimis quibusque, ut ueritatis studiosi et tanquam professores de minutissimis quibusque ac maxime leuibus non aliter sunt solliciti quam pudicissimae matronae de honestatis ac pudicitiae fama, nec de continentia tantum pudorisque commendatione deque motibus ac uerbis singulis, uerum etiam de leuissima oculorum inflexione deque incessu, qui forte mollior iudicari posset, aut de manuum agitationibus atque oris habitu liberiore. (4) Et uero alia ratione nequaquam praestare illud poterit ut, quod Aristoteles dicit, et uita et sermone uerax sit, quod necesse est, ussuetudo praestet habitusque ita comparatus ut ueritas ipsa, et ubicumque opus est et quocumque in sermone minimaque quaque in actione, oculis semper obuersetur eius; neque aliud aut studiosius meditetur aut potius esse censeat magisque perpetuum aut constitutum habeat quam nullo pacto ueritatis e uia deflectere deque ueri delabi curriculo. Sequitur igitur ueritatis studium uirtus ea quae suo nomine est ueridicentia, et qui utantur ueridici, unde et qui uera uaticinantur, siue uates

la plupart du temps aurait l'habitude de mentir. (2) Donc dans toute action et dans la vie entière, puisque l'on fait l'éloge de la vérité, mais que l'on critique le mensonge, le résultat en est que la sincérité est une vertu et la disposition au mensonge un vice, si bien sûr on condamne le vice et au contraire on recommande la vertu. Mais personne ne peut désirer la vérité sans une très grande droiture, tout comme sans absence de droiture il ne peut y avoir de disposition au mensonge. Aussi ceux qui sont sincères sont-ils en même temps des hommes et des citoyens droits ; au contraire les menteurs ne le sont pas. (3) Assurément c'est non seulement dans les actions d'une importance extrême ou relative, dans les conversations ou réunions de peu de poids et dans les occasions sérieuses ou festives que resplendissent cette ardeur et cette force de la sincérité, mais également dans tout ce qui est de moindre importance, puisque ceux qui désirent la sincérité et ceux pour ainsi dire qui la professent s'inquiètent du moins important et du plus léger, exactement comme les dames les plus vertueuses s'inquiètent de leur renommée d'honnêteté et de vertu, et non seulement de leur chasteté, de leur réputation de moralité et de chaque geste et mot, mais aussi de la plus légère inflexion des yeux, de la démarche, que parfois l'on peut juger trop languoureuses, ou des mouvements de mains et d'un visage qui prend un air trop libertin. (4) Et en vérité, aucune autre raison ne pourra faire, comme le dit Aristote¹³⁶, qu'il soit sincère dans sa vie et dans ses paroles, ce qui est nécessaire, que la pratique et la disposition le prédisposent, à chaque fois qu'il le faut, dans toute conversation, dans la moindre action, à toujours avoir cette vérité devant les yeux ; et qu'il ne pense avec plus de zèle à rien d'autre, ni qu'il estime qu'il y a quelque chose de plus puissant, et qu'il ne considère rien comme plus éternel ou plus ferme que de ne se détourner d'aucune manière de la voie de la vérité et de tomber du char du vrai. Il s'ensuit donc que le désir de vérité est cette vertu que l'on appelle franchise, et ceux qui en font preuve francs¹³⁷, d'où vient aussi que l'on appelle ceux qui prophétisent

136 *Nic.*, IV, 7, 4^{reg.}

137 Ici est employé un autre couple de mots, *veridicus* et *veridicentia*.

sive harioli, dicti sunt veridici pariter ac veriloqui. (5) Quamquam autem in iis, quæ supra sunt a nobis dicta, satis præfati sumus hæc nos in parte hocque in tractatu minime loqui ea de veritate, quæ in inquirendis versatur rerum ac naturæ causis aut de iure iniuriæque ac sive forensibus in negotiis sive physicis mathematicisque inquisitionibus, tamen id ipsum iterum testatum volumus. (6) Itaque illiusmodi quidem uero falsum opponi dicimus, huic autem mendacium potius. Qui enim sua in opinione fallitur ac sententiâ, non statim ipse mendax est, aut id agit ut decipiat; et qui mentiendi studio tantum peccat, uanus magisquam fallax est aut deceptor. (7) Sequitur præterea ueridicentiam benedictiâ, cum sit probi uiri benedicere sitque ueridicus et ipse maxime probus ac bonus et uir et cluis. Nec profecto, si detrahendum aliquando flagitio fuerit, uerax ipse parcat uertali: ita tamen ut ne maledicendi aut detrahendi studio id agere uideatur, uerum ut honestas uigeat in ciuitate ipsaque simul libertas, commune ciuium omnium bonum, proculque repellatur flagitium atque improbitas. (8) Contra uero mentientium hominum comes esse consuevit maledicentiâ, quando mendaces existunt plerumque maledici pariter ac nugatores. Namque ut lucrentur, ut uanitatem patefaciant suam, necesse est perperam multa ut dicant et fingant atque, ut comici inquit, garrulose deblatterent; quorum sunt e numero nebulones, nugigeruli, blatterones, ueteratores et id genus uanissimorum hominum ac maxime seruilium. (9) Vari igitur ipsius studiosus et tanquam professor, in uita omni et in actione quacumque ac sermone, qualis est ueritas, talem ipse personam assumet, quippe qui etiam in iis, in quibus forte

le vrai, devins ou haruspices, francs aussi bien que diseurs de vérité¹³⁸. (5) Or, bien que dans nos propos précédents nous ayons commencé par dire suffisamment que dans cette partie et dans ce traité nous ne parlerions pas de la vérité applicable à la recherche des causes du monde et de la nature, ou du droit et de l'injustice ni des recherches dans le domaine judiciaire, ou en physique et en mathématiques, nous voulons cependant attester cela de nouveau¹³⁹. (6) C'est pourquoi nous disons que si à ce genre de vrai c'est le faux qu'il faut opposer, au genre qui nous occupe c'est plutôt le mensonge. Car celui qui se trompe dans son opinion ou dans sa pensée n'en est pas aussitôt un menteur, ou alors il fait cela pour tromper ; et celui qui ne pêche qu'en vue de mentir, est un menteur plutôt qu'un menteur ou un trompeur. (7) De plus la louange accompagne la franchise, puisque dire du bien est naturel à l'homme droit, et qu'il est très droit et très bon à la fois en tant qu'homme et en tant que citoyen. Et certes, s'il lui est arrivé de devoir blâmer une infamie, le sincère lui-même ne s'abstient pas de la vérité ; mais de façon à ne sembler le faire ni pour dire du mal ni pour blâmer, mais pour le triompher dans la cité de l'honnêteté et en même temps de la liberté, bien commun de tous les citoyens, et pour repousser au loin l'infamie et la malhonnêteté. (8) Mais au contraire d'ordinaire c'est la médisance qui est la compagne de ceux qui mentent, puisqu'ils sont menteurs et la plupart du temps également médisants et diseurs de rien¹⁴⁰. En effet pour s'enrichir, pour écarter leur vanité, il leur faut dire et imaginer nombre de choses fausses, et, comme disent les Comiques, jacasser¹⁴¹ comme des pies. Parmi eux l'on trouve des vauriens, des porteurs de colifichets¹⁴², des bavards impénitents, de vieux renards, et ce genre d'hommes les plus fâs et les plus serviles. (9) Donc, celui qui aime ce vrai et, pour ainsi dire, le professe en toute sa vie et en chaque action et conversation, tiendra le rôle de la vérité, en homme qui, même en tout ce qui pourrait

¹³⁸ Le mot est *veriloguus*, synonyme de *veridicus*, mais c'est un mot tardif, que l'on trouve chez saint Jérôme, *In Reg.* 3, 42, par exemple.

¹³⁹ Reprise de I, XIII, 2.

¹⁴⁰ Voir I, 21.

¹⁴¹ Plaute, *Auf.* 268, *Cure.* 604, etc.

¹⁴² Plaute, *Auf.* 525.

nihil referret, ne uel tantulum quidem e uia deflexerit, ne dum a linea digrediatur uerū; maioribus in rebus ac negotiis quin tenorem ubique suum seruet rectaque ad metam proficiscetur, ut qui mendacium, nugae ueterationesque ubique fugiat detesteturque perinde ut rem maxime turpam sumneque indignam recto et bono uiro. Etenim prima ueracium cura est recti atque honesti. Itaque et a turpitudine, quae honestati aduersatur, et ab insinuatione atque obliquitate, quae a rectitudine est offensa, abhorrent necesse est (10) Quando autem uirtus omnis gratuita est ac per se expetit ueracitasque ipsa est cum primis etiam laudabilis ac percommoda et retinenda et amplificanda hominum societati, nimirum ueraces ipsi propter solam ueritatem ueri sunt ipsius studiosi, eamque tum propter se ipsam colunt, tum quod uinculum eam humanae societatis uel maxime tenax esse intelligunt, ad quam colendam natos se esse sciunt. (11) Quia uero de ueritate nunc illa loquimur quae potissimum in sermone uersatur atque oratione ac tum in laudando deoque se atque de aliis praedicando tum in improbandis ac reprehendendis turpibus, ueracis uiri officium est uera et cognita de se nequaquam dissimulante sed libere atque aperte, ubi opus fuerit, loqui nihilque supra quam suum est sibi aut accessite affingere uel subductum detrudere modeste tamen omnia. Euitabit insinuationes flexusque uerborum, non detorquebit iter a linea, nihil simulante dicet aut dissimulante, aperte quidem cuncta sineque iniuriis. Erit autem sermo eius nequaquam aut affectatus aut lubricus, neque rancescet ille quidem, neque spurcabitur prorsusque alienus erit a fuce, infractione, effeminatione, mollitia; talis denique, qualem serenitatem esse nocturnam requirimus, in qua nihil turbidum, nihil uentosum, neque quod uel restum afferat uel gelu: qualem profecto serenitas est uerna, quae nullo modo cum offendant, quod suauissimum tamen res est, rorem effundit ad omnem germinationem quam maxime utilem ac felicem. Qui igitur talis erit, ut de se rebusque suis uera tantum et qualis sunt praediceat, nimirum idem hic non erit a se ipso alienus ac diuersus in explicandis ac referendis aliorum rebus, quas ita referet atque explicabit

n'avoir aucune importance, ne s'est pas détourné même un tant soit peu du chemin, bien loin de s'écarter de la ligne du vrai. Dans les occasions et les affaires plus importantes, bien plus, il suivra toujours son cours et avancera tout droit vers le but, en homme qui fuit partout le mensonge, les frivolités et les ruses, et les repousse comme une chose tout à fait ignoble et indigne d'un homme droit et bon. En effet le premier souci des sincères est le souci de droiture et d'honnêteté. C'est pourquoi nécessairement il repousse tout à la fois l'ignominie, qui est le contraire de l'honnêteté, et l'insinuation et l'ambiguïté, qui sont étrangères à la droiture. (10) Or puisque toute vertu est désintéressée et est recherchée pour soi, et que la sincérité est en premier lieu louable et bien adaptée à resserrer et à augmenter les liens sociaux entre les hommes, les sincères assurément, pour la seule vérité, ne recherchent que le vrai ; et ils la cultivent tant pour elle-même que parce qu'ils comprennent qu'elle est le lien le plus solide de la société entre les hommes, qu'ils sont par nature poussés à cultiver, et ils le savent. (11) Mais parce que nous parlons maintenant de la vérité que l'on trouve surtout dans la conversation et le discours, dans la louange et la célébration de soi et des autres, aussi bien que dans la récrimination et le blâme des gens ignobles, le devoir de l'homme sincère est de dire des choses vraies et connues, sans aucune dissimulation à son sujet, mais de façon libre et claire, quand il le faut, et de ne s'imputer à tort rien au-delà de ce qui lui est propre, ni de le blâmer en cachette : et le tout avec mesure. Il évitera les insinuations et les détours des mots ; il ne détournera pas son chemin de la ligne droite ; il ne dira rien en simulant ou en dissimulant, mais tout clairement et sans insulte. Sa conversation ne sera nullement affectée ou insinuante, et elle ne rancira pas non plus ni ne sera sale, et ne sera pas du tout déguisée, abattue, efféminée, langoureuse ; enfin elle sera comme la sérénité que nous cherchons la nuit, où rien n'est troublé, rien n'est venté, rien n'apporte chaleur ni froid ; tout à fait comme la sérénité printanière, qui, lorsqu'elle ne nous offense en rien qui ne soit très doux, répand la rosée la plus utile et la plus féconde pour chaque pousse. Celui donc qui sera tel qu'il ne dira de lui et de ce qui le concerne que la vérité telle quelle, ne sera pas différent de lui-même ni autre quand il expose et rapporte les faits d'autrui, qu'il racontera et exposera

in circulis, in conciliis, in cenis contentibusque, ut tunc in gratiam loqui videatur atque inseruire auribus, sed ueritatis unius studio et causa. (12) Ac nescio etiam quomodo uidetur hic ipse ueridicus, de se dum dicit, si quippiam sibi rebusque suis subduxerit, dum ne dissimulandi gratia, de modestia uel merito laudandus; quin, modo tamen modeste, si quid laudandis ac referendis aliorum rebus ornatus addiderit, ut uirtutis laudatori, ut recte factorum commendatori uideatur assurgendum: in quo naturam imitatur ipsam, que ornatus quoque ac cultus nunquam uidetur oblita. (13) Namque ut in enarrandis suis, ubi fuerit parior, dum ne id fiat cum dissimulatione, commendatur ut modestus, sic uidendum est: ne, si disserendis alienis constrictior, detur id inuidens. (14) Optat Cicero, ut laudum expectantissimus, exornari res suas a [Luccio]⁶, uidelicet cupit illas amplificari adiungique hisdem ornatum ac nitorem. Quis accusauerit Ciceronem, si idem cupiat, quod natura nobis ipsa exemplo est, cupere ut debeamus? Tamen uerecundius cum [Luccio]⁷ suo omnique rebus a se gestis egisset, si illum ita rogasset, ut historici officio fungi uellet naturæque ipsius exemplum sequi illique inhaerere. (15) Sanctus fuit uir Hieronymus

⁶ Pontano post *res. Sineira*.

⁷ Pontano post *res. Sineira*.

dans les cercles, les assemblées, les dîners et les réunions, de façon à ne pas sembler tourner un compliment et être esclave de l'auditoire, mais par recherche et en vue de la seule vérité. (12) Et cet homme franc, je ne sais de quelle manière, si, en parlant de lui, il tait quelque chose concernant lui-même ou de ce qui le concerne, pourvu que ce ne soit pas pour dissimuler, il semble qu'on doive tout à fait à bon droit le louer de sa mesure ; bien plus, pourvu cependant que ce soit avec mesure, s'il ajoute un peu d'ornement aux faits d'autrui qu'il loue et qu'il rapporte, il semble qu'on doive se lever devant lui parce qu'il loue la vertu, parce qu'il met justement les actions en valeur ; en cela il imite la nature elle-même, qui ne semble jamais avoir oublié aussi l'ornement, ainsi que la beauté. (13) En effet, de même qu'en racontant ses faits, s'il le fait en étant économe, pourvu que ce soit sans dissimulation, il se met en valeur en tant que modeste, eh bien ! de la même façon, il faut veiller, si en exposant les faits des autres il est trop concis, à ce que cela ne ressortisse pas à la jalousie. (14) Cicéron¹⁴³ souhaite, en homme qui recherche avidement les louanges, que Luceius embellisse ses faits et il désire bien sûr qu'il les amplifie et leur ajoute ornement et éclat. Qui reprocherait à Cicéron de désirer ce que la nature même nous donne comme l'exemple des désirs légitimes ? Il aurait toutefois agi avec plus de retenue envers son Luceius et ses propres actions, s'il lui avait simplement demandé de s'acquiescer de son devoir d'historien, de suivre l'exemple de la nature elle-même, et de s'y attacher. (15) Jérôme¹⁴⁴ était un saint

143 Cicéron, *Ad Fam.* V,12 : « *meo cupiditate incredibili neque, ut ego arbitror, reprehendenda nomine ut meum scriptis inhiestet et celebretur tuis* » : « je brûle du désir incroyable, et non répréhensible à vos yeux, de voir mon nom briller et être célébré par tes écrits », puis dans la suite de la lettre il demande à Luceius de magnifier ses actions. Typiquement ici Pontano fait une citation de mémoire, puisqu'il hésite entre Luceius et Sisenna les deux fussent où ce nom apparaît. Or Sisenna est un autre historien, contemporain également de Cicéron, mais qui n'est pas le destinataire de la lettre évoquée. En revanche il est cité dans le *Briau*, 228, comme « *L. Sisenna, doctus vir et studio optatus delectus, bene latine loquens, gravis res publicae, non sine facetiis [...]* » : « L. Sisenna, un homme cultivé et adonné aux meilleures études ; il parlait un bon latin, s'y engageait en politique, ne manquait pas d'esprit [...] ». Pontano a donc dû faire une vérification par la suite.

144 Saint-Jérôme, *Ep.* 22, 10. Parti à Jérusalem militer pour le Christ, Jérôme a emporté avec lui sa bibliothèque, il lit Platon et Cicéron pendant le Carême, il est alors misé de fièvre, et dans un mouvement spirituel : « *ad tribunal*

et perhectus ut Christianus et deo maxime carus, Rufinus tamen pati illud minime potuit, cum ut Ciceronianum male se habitum referret. Quis autem non uel magram eloquentiæ laudem Hieronymo etiam indulgentissime concesserit? Tamen a Ciceroniano dicendi genere, si omnino hoc ipsum male fuit habitus, et a simplicitate illa Attica Ciceronis amica tantum abest, ut oratio quidem Hieronymi appareat conquisitor nimirum elaborata studio, id quod non solum uerba, uerum etiam ductus ipse orationis præ se ferat. (16) Quintus Fabius ille cunctator ex iis, quæ apud Lium ei respondentur a Scipione, fuit forsasse nimis iis edisserendis, quæ aduersus opinionem transferendi ex Italia in Africanam belli facere uidebantur; itaque iudicatus a quibusdam ob inuidentiam magisquam ob ueritatem ipsam ea disseruisse: quod, ne iudicari de se possit, uerax, omni studio uir cauebit. (17) Alexander Augustus parte admodum ac breuiter de rebus

homme et un bienheureux, en tant que Chrétien et très aimé de Dieu; Rufin ne pouvait pourtant pas le supporter, puisque Jérôme a rapporté qu'il le maltraitait parce qu'il était cicéronien. Or qui se reconnaîtrait pas à saint Jérôme même avec beaucoup de bienveillance une éloquence tout à fait digne de louange? Pourtant de ce style cicéronien, même si à cause de lui précisément il a été maltraité, et de la simplicité attique amie de Cicéron, il est très éloigné: le style de Jérôme semble trop précieux et travaillé par une recherche excessive, ce que non seulement les mots, mais aussi le cours même de la phrase montrent ostensiblement. (15) Quintus Fabius, le célèbre *Canctator*, d'après ce que chez Tite Live¹⁴⁵ Scipion lui répond, fut peut-être excessif en exposant dans le détail ce qui semblait s'opposer au projet de transférer la guerre de l'Italie vers l'Afrique: c'est pourquoi certains pensent qu'il a dit cela par jalousie plus que par souci de vérité; et un homme franc veillera de toutes ses forces à ce qu'on ne le pense pas de lui. (17) L'empereur Alexandre¹⁴⁶ a rapporté ses exploits contre les

Indici portabam. Interrogatus conditionem Christianum esse respondi. Et ille qui respondebat, "mentiris", ait, "ciceronianus es. non christianus, ubi thesaurus, ibi et cor tuum": « je suis amené au tribunal du juge. Interrogé sur ma condition, je répondis que j'étais chrétien. Et celui qui s'épouva dit, "tu mens, tu es cicéronien, et non chrétien, à où est ton trésor, là est aussi ton cœur" ». Jérôme ne tient pas son engagement à ne plus lire les auteurs classiques et c'est ce que Rufin lui reproche. Cette anecdote est symbolique pour les savants de cette époque, puisque Valla la transpose à son propre cas dans la préface du quatrième livre des *Elegantiarum*: « scio ego nonnullos eorum presertim qui sibi sanctiores ac religiosius videntur autorem meum institutum hoc laborem reprehendere ac indignum Christiano nomine [...] », « quant à moi je connais de nombreuses personnes, surtout parmi celles qui semblent vraiment très saintes et très religieuses, qui ont osé me reprocher le travail que j'ai commencé comme étant indigne du nom de Chrétien [...] », puis il se compare à Saint-Jérôme, « Hieronymus, occurratunque quasi Ciceronianus foret et non Christianus, quasi non posset fidelis esse et idem Tullius »: « Jérôme fut aussi reproché d'être Cicéronien et non Chrétien, comme s'il ne pouvait pas lui être fidèle et en même temps à Tullius ».

¹⁴⁵ Tite Live, XXVIII, 43-44.

¹⁴⁶ Aélius Lamprolius, *Alexander Severus* 1.V: « post hoc Romam venit triumphoque pulcherrimo acto apud senatum primam haec verba habuit: "Persae victis" »: « il vint ensuite à Rome, et après avoir fait un très beau triomphe, devant le Sénat il eut d'abord ces mots: "nous avons vaincu les Perses" ». Les Parthes et les Perses sont souvent confondus, par extension, car les premiers sont un peuple qui fait partie de la nation des seconds. Voir par exemple Horace, *Ode*, 1, 2, 22; Virgile, *Georg.*, 4, 314.

a se contra Parthos gestis in senatu retulit et, quamvis summam uictoriæ non dissimulanter expressisset, datum tamen est illi modestiæ, quod diceret minime opus esse referendis illis magniloquentiâ. Non pepercit ueritati Alexander hic, consulenti tamen modestiæ imperatoriæ. (18) Cæsar in terrore illo formidabili aduentantium Germanorum forsam infra uerum, minime tamen præter tempus de hostium uirtute locutus est, eam deprimendo apud milites, pluraque de fezione decima sibi persuadere ostendit quam re ipsa sibi persuadebat. Nequaquam itaque aut se ipsum decepit aut milites, uerum imperatoris satisfecit prudentiæ. Quo fit ut ueritas ipsa, quod pudicis etiam matronis concessum est, quod etiam sacerdotibus in publica lætitiâ sacrisque solennibus, patiatur aliquando sibi cultum adici, decentem tamen, quamuis nequaquam perpetuum, sed pro tempore. (19) Omnino igitur ueracis uiri proprium est non simulate aut dissimulate de se ipso loqui, non obscure aut insinuanter minimeque oblique, uerum aperte, palam, directe, liberaliter, quod etiam est magnanimi, nihilque, quod sibi non insit aut rebus suis, adiungere aut, quod ex parte desit, per simulationem affingere. Eritque oratio eius ut ab omni iactatione uacua, sic nullo pacto uicinia que ue satietatem audienti afferat; careat supercilio, sit tamen seuera et grauis, atque illa tamen grauis, ut ueritati ac grauitati suo loco sit adiuncta comitas; sit dispositio et ordo ipse compositus accommodataque explicatio. Namque, ut sit ea siue accessita siue fucata, nihil est quod tam ueritatem ipsam inficiat; rerum denique amplificatio ita temperata, ut appareat cupere se extolli eam ab auditoribus magisquam ut ipse uelit esse

Parthes au Sénat avec une grande sobriété et brièvement, et, bien qu'il ait exprimé sans dissimulation l'essentiel de cette victoire, on mit au compte de sa mesure le fait qu'il ait dit que la grandiloquence n'était pas nécessaire pour ce récit. Cet Alexandre ne s'est pas abstenu de la vérité, mais il a veillé à la mesure digne d'un empereur. (18) César", alors que l'arrivée des Germains provoquait une peur terrible, a parlé de la vaillance des ennemis peut-être en deçà du vrai, mais non contre les circonstances, la rabaisant auprès des soldats, et il a montré, à propos de la dixième légion, qu'il se persuadait de plus de choses qu'il ne le faisait en réalité. C'est pourquoi il ne s'est nullement trompé lui-même ou ses soldats, mais il a satisfait à la prudence digne d'un général. De là vient que la vérité, et cela est permis aussi aux dames vertueuses et même aux prêtres dans les réjouissances publiques et les cérémonies solennelles, supporte que parfois on lui ajoute de la beauté, mais convenable cependant, sans que ce soit pour toujours mais selon les circonstances. (19) Donc en dernier lieu le propre de l'homme sincère est de parler de soi sans simuler ni dissimuler, sans être obscur ni insinuant, et sans biaiser, mais ouvertement, au grand jour, directement, sans entraves, ce qui aussi le propre de l'homme noble, et sans rien ajouter qui n'appartienne à soi ou à ses propres faits, ni s'attribuer faussement en simulant ce qui y manque en partie. Son discours sera exempt de toute forfanterie, tout comme il ne sera nullement excessif et ne saoulera pas son auditoire ; qu'il ne tombe pas dans la mauvaise humeur, mais qu'il soit sérieux et grave, et pourtant grave de façon à ce qu'à la vérité et à la gravité s'ajoute à la place qui lui revient l'amabilité ; que la disposition et l'ordre soient bien composés, que l'exposition soit appropriée. En effet, il n'est rien qui imprègne la vérité à tel point qu'elle devienne artificielle et maquillée. Enfin que l'amplification des faits soit mesurée de façon à ce qu'il paraisse désirer qu'elle naisse de l'auditoire, plutôt que de sembler vouloir lui-même être le

[17] César, *BC*. 1. 39 *sqq.* Cet épisode se place en 58 av. J.-C., pendant la guerre contre Arioviste roi des Suèves, au moment où César marche sur Besançon à travers les effroyantes gorges du Doubs.

rerum suarum predicator atque, ut hodie usurpant, præcon. Præcipue vero erit in dicendo brevis et candidus quique dispositè atque ordinatè prosequatur quæ dicenda suscepit. (20) At in laudandis alienis, dum ne id fiat inseruendo auribus, magisquam ut veritatem sequatur eamque ut approbet[,] et maior erit atque haberior et oratio eius ornatior magisque magnifica et plena, quo et uirtus operæ accipiat suæ pretium et cæteri incitentur exemplo. Summa tamen cura uidendum erit ne, dum habentis utitur laxioribus, melanc transiliat, quo icio infecti sunt panegyricorum maxime scriptores, qui pleraque accessita partimque non uera aut ficta afferunt, ut erubescendum etiam uideatur siue lectoribus litterarum siue auditoribus. (21) Quando autem tenerrima quedam res est ueritas, eius ipsius professor illum in cunctis, quæ ad eam explicandam spectauerint, modum retinebit ut neque apud quosque neque quocunque aut loco aut tempore aut in circulo neque quoque in contentio, concilio, castro neque iisdem ubique uerbis aut uultu uodem putet sibi licere de ea habere sermonem aut eandem retinere rationem, cum aut locus aut tempus aut rerum status eiusmodi esse possit, ut tacere aut magis conducat aut contra obsit de se rebusque suis aut alienis loqui liberius oreque magis pleno, sitque non nunquam confugiendum ad exprobationem collatorum beneficiorum, minime tamen exprobandi gratia, sed quod necessitas illa ferat : quod imperatores seruare solent, dum aut fugam sistere uolunt militem, aut minus eos obediētes seu proptos habeat ad imperata faciēda atque ad obscunda munia, aut dum decumare illos aut aliis suppliciis afficere aut ignominia uelunt. (22) Quæri potest hæc in parte an ueraci huic sit permissum aut uerum quandoque subdicere aut aliquid, quod nequaquam ita se habeat, subsimulare atque effingere.

* *Ép. Blisacque. Dupé-Ris. . .*, v. Mx. Pontano sunt de ligne.

chantre de ses faits, et, comme l'on dit aujourd'hui, le héraut. Mais il sera essentiellement, lorsqu'il parlera, bref et brillant et il veillera à poursuivre ce qu'il a commencé à dire avec disposition et ordre. (20) Mais en faisant l'éloge d'autrui, pourvu que ce ne soit pas en étant l'esclave de l'auditoire, plus que pour suivre la vérité et l'approuver, son discours sera plus imposant, plus riche, plus orné, plus grandiose, plus complet; pour que la vertu reçoive le prix de sa peine et que tous les autres soient stimulés par l'exemple. Il faudra cependant qu'il veille avec le plus grand soin à ne pas dépasser son but en se servant de rimes trop lâches, vices dont sont atteint au plus haut point les auteurs de panégyriques, qui allèguent pour la plupart des choses artificielles et en partie non vraies ou feintes, de sorte qu'il semble que leurs lecteurs ou leurs auditeurs doivent en rougir. (21) Or puisque la vérité est une chose très fragile, celui qui la professera gardera cette mesure en tout ce qui vise à l'expliquer, de sorte que, ni auprès de chacun, ni en tout lieu, circonstance ou cercle, ni dans chaque assemblée, conseil, réunion, ni partout avec les mêmes mots ou le même visage, il ne pensera qu'il lui est permis de tenir une conversation à son propos ou de garder la même méthode, puisque le lieu, la circonstance, ou la situation peuvent être de nature à exiger plutôt de se taire ou au contraire à s'opposer à ce que l'on parle de soi et de ses faits, ou de ceux d'autrui, avec quelque liberté et non du bout des lèvres, et à devoir parfois avoir recours au blâme des bienfaits prodigués, mais non cependant pour faire des reproches, mais parce que la nécessité y porte. C'est ce que les généraux observent d'ordinaire, quand ils veulent arrêter la fuite des soldats ou qu'ils les voient moins obéissants ou peu prêts à exécuter les ordres et s'acquitter de leurs charges, ou quand ils veulent les décimer, ou leur faire subir d'autres supplices ou outrages. (22) L'on peut se demander dans cette partie si cet homme sincère a la permission parfois de taire un peu la vérité¹⁴⁸, ou de dissimuler et de feindre un peu quelque chose qui ne serait pas ainsi.

¹⁴⁸ *Stoïcisme*, déjà employé par Valla, I, 261, 11 dans le sens transitif, repris également par Érasme, *Correspondance*, II, 537, 824, laquelle est renvoyée sous la direction de Marie Delcourt d'après le texte latin de l'*Opera Epistolarium*, éd. F.S. Allen, H.M. Allen et H.W. Garrod, 12 vol. Oxford, 1906-1958, Bruxelles, 1974.

Magna est vis temporis ac rerum, non minor personæ ipsius, quam quis perit. (23) Fingunt nunc multa, nunc contra celant in aduersis ac periculosis casibus sapientes tum rerum publicarum temperatores tum duces exercituum, multa peritissimi medici periculosissimis in morbis, non pauca sacerdotes quique prædicatores dicuntur, quo rebus sciungant auctoritatem; nec tamen illi ex eo aut mendaces habentur aut nimis veridici, quando neque propositum contra est aut mentiri aut fallere, uerum et prodesse ea ratione et pericula auertere: quod omnino prudentium est hominum munus atque officium. Nesciam tamen quomodo perpetuas illa ueritatis retinendæ maximum in mentibus atque in uoluntatibus ipsis hominum locum obtinet in omni actione et causa. (24) Tribuit hoc nobis Innocentius Octauus Pontifex Magnus in componenda dissensione inter ipsum et Ferdinandum regem Neapolitanorum. Nam commonescèntibus quibusdam cum cardinalibus cauendum esse, ne a Ferdinando, quod esset, ut ipsi uolebant, parum firmata, compositis post rebus, frustra haberetur. « At, inquit, neutique falsos nos habuerit Iouianus Pontanus quicum de concordia agitur; neque enim eum ueritas destituit ac fides, qui ipse nunquam ueritatem deseruerit aut fidem ». (25) Sed a nobis hæc ipsa de re abunde admodum disputatum est in his in libris, quos de obedientia scripsimus. Quam ob rem his de ueracitate ueracibusque explicatis, hoc est de mediocritate ipsa, ad extrema quæque contraria ei sunt dicunturque uicia transeamus.

La puissance des circonstances et des faits est grande, non moins que celle du rôle lui-même que l'on joue. (23) Ceux qui conduisent l'État, qui règlent la politique, guident les armées, tantôt inventent beaucoup de choses, tantôt au contraire en cachent beaucoup dans les situations adverses et dangereuses ; beaucoup également les médecins les plus experts dans le cas de maladies mortelles, et en nombre non négligeable aussi les prêtres et ceux que l'on appelle prédicateurs, pour ajouter du poids aux choses. Pourtant on ne les considère pas comme des menteurs pour cela, ni moins francs, puisque leur but n'est ni de mentir ni de tromper, mais d'être utile par ce moyen et d'écartier les dangers ; ce qui est tout à fait la tâche et le devoir des hommes sages. Pourtant, je ne sais comment, le souci de maintenir longtemps la vérité tient la plus grande place dans l'esprit et la volonté des hommes en toute action et en toute situation. (24) C'est Innocent VIII, le Souverain Pontife, me l'a reconnu en réglant le différend entre Ferdinand¹⁴⁹, roi de Naples, et lui-même. En effet comme des cardinaux l'avertissaient de prendre garde à ce que Ferdinand, car il était, ainsi l'entendaient-ils, d'une loyauté peu solide, ne le trompât point, une fois l'accord réglé, il leur dit : « mais Giovanni Pontano, avec qui l'on traite de la paix, ne nous a pas tenus pour trompeurs ; en effet la vérité et la loyauté ne déçoivent pas celui qui n'a jamais abandonné la vérité et la loyauté ». (25) Mais j'ai discuté fort abondamment de cela dans mon livre intitulé *De l'obéissance*¹⁵⁰. C'est pourquoi, après ce développement sur la sincérité et les sincères, c'est-à-dire sur le juste milieu même, passons aux extrêmes qui lui sont contraires, et que l'on appelle des vices

¹⁴⁹ Fils illégitime d'Alphonse d'Arragon. Il fait une guerre avec les barons et l'arrive au Saint-Siège de Pie II, *Aeneas Sylvius Piccolomini*, pour qu'il soit de nouveau légitime et prenne la succession de son père en 1460. Protecteur des arts lui aussi, c'est un prince italien, et non un espagnol, comme l'était resté son père. Il a à faire face à plusieurs dangers de type vassalique à l'intérieur du royaume, dont il triomphe. Lui aussi transforme et agrandit Naples pendant son règne, mais n'est pas aussi aculé qu'Alphonse, dont l'époque reste idéalisée par beaucoup d'humanistes de la génération de Ferrante.

¹⁵⁰ *De Obedientia*, Napoli, Mattheus Moravus, 1490 ; Napoli, Mayr, 1508.

II. De mendacibus.

(1) Aduersatur igitur mediocritati huic, quam ueracitatem appellare placuit, mendacitas, cuius et excessus existit quidam et defectus; atque excessus quidem ipse suo nomine est ostentatio, quod iam diximus. Sunt tamen qui iactantiam malint, alii arrogantiam. (2) Sed hæc ipsa arrogantia magis versatur circa honorum simulam moderumque ciuilium affectationem quam in ueri dictione atque usu, quippe cum arrogantes, per uim præterque quam suæ ipsorum ita partes ferant, arrogant sibi supra merita ultraque natales suos atque actiones ac uitæ genus; neque enim captus sui rationes habent. Itaque arrogantes ipsi quidem uiolenti sunt, qui uero sibi plus in dicendo de se suisque de rebus tribuunt atque assument quam quod re est uera atque ex merito assumendum: hi nequaquam uiolenti habendi aut impotentes, uerum mendaces, uani, fides, leuis. (3) Quosires arrogantia accedit ad superbiam atque elationem, ostentatio ad uanitatem potius inanemque quandam rerum suarum siue persuasionem siue ascriptionem, quando uerbum ipsum arrego, unde arrogantia deducitur, uiolentiæ quidem est atque elationis, ostentatio autem uanitalis atque inanis cuiusdam umbræ dicitio, quasi uideri sibi inesse uelit quod nullo modo inest; et arrogans quidem hoc agit conaturque ut re ipsa talis sit qualis uideri uult; ostentator uero, tantum id uideatur atque appareat.

III. De iactatoribus et ostentatoribus.

(1) Nam qui iactantiam excessum hunc potius dici atque esse uolunt, in eo labuntur quod ostentatio cum plerumque uana sit, iactantia ipsa ad superbiam ubique est aut ad stoliditatem referenda; in leuitate uero parum omnino differunt; et ostentatio quidem affingit sibi

II. Les menteurs.

(1) Donc s'oppose à ce juste milieu, qu'il nous a plu d'appeler sincérité, la disposition au mensonge, dont il existe un certain excès et un défaut : cet excès a pour nom propre la vantardise, dont j'ai déjà parlé. Cependant certains préfèrent l'appeler forfanterie, d'autres arrogance. (2) Mais cette arrogance se trouve plus du côté d'une recherche excessive des honneurs et des charges civiles que dans l'expression et l'usage de la vérité, d'autant plus que les arrogants, par la force et en dehors du fait que leur propre rôle les y porte, s'arrogent des choses au-dessus de leurs mérites et au-delà de leur naissance, de leurs actions et de leur façon de vivre ; en effet ils ne tiennent pas compte de leur capacité. C'est pourquoi les arrogants sont bien des violents, eux qui s'attribuent et s'approprient dans leurs discours, à propos d'eux-mêmes et de ce qui les concerne, plus que la vérité et que ce qu'ils doivent s'approprier selon leur mérite. Cependant ces gens ne doivent pas être considérés comme des violents ou des impulsifs, mais comme des menteurs, vaniteux, futiles, inconséquents. (3) C'est pourquoi l'arrogance touche à l'orgueil et à l'infatuation, la vantardise plutôt à la vanité et à une sorte de croyance et de conviction chimériques en soi, puisque le mot même s'arrogé, d'où l'on tire arrogance, est certes un mot de violence et d'infatuation, mais le mot se vanter l'expression d'une vanité et d'une sorte d'ombra chimérique, comme si l'on voulait avoir l'air de posséder en soi une chose qui n'y est aucunement. L'arrogant fait en sorte, par tous ses efforts, que la chose soit telle qu'il veut qu'on la voie, alors que le vantard fait seulement en sorte qu'on le voie et qu'elle apparaisse.

III. Les faufarons et les vantards.

(1) Car ceux qui veulent plutôt que cet excès soit appelé et soit réellement la forfanterie se trompent en ce que, si la vantardise est la plupart du temps vide, la forfanterie doit toujours être rapportée à l'orgueil et à la sottise. Mais elles ne diffèrent pas du tout dans la futilité, et la vantardise certes s'attribue des

ant quæ nulla prosus e parte insunt aut maiora ea quam sint facit. (2) At iactor etiam in his, quæ vera sunt, referendis atque extollendis est nimis peccatque in eo vehementer, quod nec modum seruat nec mensuram nimisque fastidit et gestu et uerbis, et contentione est immoderatio. (3) Quo in toto fere genere Ajax peccat apud Quidiam, quando et quæ dicit uera illa ipsa sunt atque adeo quidem magna, ut magnificari adtingendo eis aliquid nullo modo necesse esset, et singula quidem erant notissima Græcorum ducibus ac senatui; tamen quod insolentius ea ab illo dicantur, quod nimis indignanter dictum uideantur:

Agimus, pro Iupiter, inquit,
Ante rates causam et mecum confertur Ulyxes,

quodque et ore et manibus et toto corpore, ut mos est indignantium, insolenter iactabatur, potest iactantiae iure ipso argui atque accusari, nequaquam tamen aut ostentationis aut fortasse arrogantiae. (4) Quo fit ut iactor nimis sit aut immoderatus, siue uera dicat siue parum uera atque arcessita, cum ostentator nequaquam sit ipse iactatu nimis, sed parum omnino dictis uerus atque ex eo uanus magisque aut superbus aut arrogator. Hæc autem dicuntur a nobis non detrahendi recentioribus quibusdam scriptoribus, uerum docendi studio, cum præsertim de ueritate ipsa sit questio.

IV. Plura esse mendacium genera.

(1) Mendaces igitur, cum eorum propositum sit mentiri, alii quidem honoris menduntur adipiscendi gratia, alii uero comparandæ pecuniæ. Sunt quibus mendacium ipsum pretium est ipsaque mendandi uoluptas perquam suavis est eorum fructus: quod genus maxime uanum iudicandum est. Videntur autem huiusmodi homines ab illo ipso,

choses qui n'existent absolument pas ou les rend plus grandes que ce qu'elles sont. (2) Mais le fanfaron, même lorsqu'il rapporte et qu'il célèbre ce qui est vrai, est excessif et pèche par impétuosité en ce qu'il ne garde ni mesure ni retenue, et qu'il fatigue excessivement par ses gestes et ses paroles, et il dépasse absolument les bornes dans la dispute. (3) Et c'est en presque tout ce genre d'attitudes qu'Ajax pèche chez Ovide¹⁵¹, puisque ce qu'il dit est vrai et tellement grandiose qu'il n'est nullement nécessaire de le magnifier en y ajoutant quelque chose d'inventé, et que les généraux et les sénateurs grecs connaissent parfaitement chacune de ces choses. Pourtant il dit ceci avec trop de véhémence, il semble le dire avec trop d'indignation.

« Oh Jupiter ! dit-il, je plaide
ma cause devant nos vaisseaux, et on me compare
Ulysse. »

il fanfaronne avec véhémence, à l'aide du visage, des mains, de tout le corps, comme d'ordinaire font ceux qui s'emportent, et cela peut à bon droit être imputé à la forfanterie et faire l'objet d'une accusation, mais nullement à la vantardise ou même à l'arrogance. (4) Il résulte de cela que le fanfaron est excessif, passe les bornes, qu'il dise des choses vraies, peu vraies, ou artificielles, tandis que le vantard n'est jamais excessif en fanfaronnant, mais très peu vrai dans ses paroles, et par là vain plus qu'orgueilleux ou arrogant. Or je dis cela non dans le but de critiquer certains auteurs récents, mais d'instruire, d'autant que la question porte sur la vérité elle-même.

IV. Il existe plusieurs genres de menteurs.

(I) Donc les menteurs, puisque leur but est de mentir, mentent les uns pour essayer d'obtenir un honneur, mais les autres pour se procurer de l'argent. Il y en a pour qui le mensonge est même une valeur, et le plaisir de mentir, tout à fait doux, leur récompense ; et l'on doit juger ce genre comme le plus

¹⁵¹ Ovide, *Mét.*, XII, 5-6.

ad quod geniti a natura sunt, quam longissime discessisse, cum ad gravitatem geniti simus et ad constantiam ac firmitatem omnes nos, ut Cicero ait, quicquam sit turpius uanitate. (2) Iure igitur uani appellati sunt, cum eorum cogitationes ac uoluntates prorsus inanes sint fluxaque consilia, uicium uero ipsorum uanitas quando propositum ipsum futile est, leue, inane, uacuum : quae omnia uanitatem et quidem summam indicant. Quam autem ridicula haec ipsa sit uanitas, ea fingens quae nusquam sint, ea memens quae fieri aut esse nequeant, Umbro noster comicus docuit in milite illo ostentante uictoria suas :

Sexaginta hominum [milha]⁶⁶ uro die
[e]uolaticorum⁶⁷ manibus occidi meis.

et, quo sermo eius uaniter appareret, subdit :

Viscum legioni dedi
[fundisque eos prosternabant, ut folia farfar]⁶⁸.
Quid multa ? Quos uisco offenderant,
tum crebri ad terram decidebant, quasi pira ;
ut quisque ceciderat, cum necabat, indita

⁶⁶ *Interp.* Pontano. Traditioni manuscr. in dunt W et princeps : sexaginta.

⁶⁷ Pontano, traditioni manuscr. in B, C, D et princeps W : uolaticorum.

⁶⁸ *Variante* Pontano. Traditioni manuscr. in dunt W et princeps : fundisque, eo prosternabant folio farfari.

vaniteux. Or les hommes de ce genre semblent s'être éloignés vraiment le plus loin de ce pour quoi ils sont nés, puisque nous sommes tous nés pour être sérieux, constants et fermes, et que, comme dit Cicéron¹⁵², rien n'est plus honteux que la vanité. (2) C'est donc à bon droit qu'on les appelle vains, puisque leurs pensées et leurs volontés sont tout à fait sans consistance, leurs avis fluctuants, et ce vice même vanité, puisque leur but est futile, inconséquent, sans consistance, creux ; et tout cela est vraiment le signe de la vanité, et même de son sommet. Or le grand ridicule de cette vanité, qui invente ce qui n'a jamais existé, qui dit en mentant ce qui ne pourra ou ne peut exister, c'est notre comique Ombrien¹⁵³ qui nous l'enseigne, avec ce personnage de soldat qui fait montre de ses victoires :

« Ce sont soixante mille hommes, en un seul jour,
des hommes volants, que j'ai tués de mes propres mains »

et, pour que son discours apparaisse plus vain, il ajoute :

« J'ai donné de la glu à ma légion
et ils les jetaient à terre avec des frondes, comme des
feuilles de tussifage.
Bref ! Ceux qu'ils atteignaient avec la glu,
tombaient alors dru à terre, comme des poires ;
tous ceux qui étaient tombés, je les tuais, leur enfonçant

¹⁵² Cicéron, *De Off* 1, 42, 150

¹⁵³ Plaute, *Poen*, 472-473, 477-478, 483-487. Dans le chapitre précédent on aurait peut-être attendu l'exemple de *Miles Gloriosus* mais il vient ici, traité en tant que menteur et non finisseur. Nous nous inspirons ici de la traduction de Pierre Grimal, sauf pour le vers 478. En effet ce vers est une variante propre au *De Senectute* de Pontano : il n'existe nulle part ni même dans le copie autographe de Plaute qu'a Pontano, le *Indobonensis Palmirus latine* 3168 (R) que Rita Cappellato a écrit (*La letteratura Plauti a del Pontano*, Urbino, 1983, p. 84), ni dans un autre manuscrit de Plaute qui lui a appartenu le *Barb. Lat.* 146. Pontano a fait sur ce vers plusieurs corrections qui en changeant le sens, mais le vers reste métrique et épic sans tout de même : le sens aigu de la langue plautinienne de Pontano permet ici de rendre les erreurs imperceptibles. En revanche, la modification du vers 473 se retrouve dans le *princeps* de Merula. Il faut donc supposer que Pontano n'en a eu ni dans ses deux manuscrits, l'édition de Merula après 1472. Ce passage a d'ailleurs particulièrement retenu l'admiration de Pontano, puisqu'en marge (f. 225 r°), il y a une ligne et des pointillés avec la mention *GLORIOSUS* (*La letteratura Plauti*, p. 157).

dans la cervelle une plume, comme on fait pour les tourterelles ».

Quoi de plus inconsistant ? (3) Donc qui ne voit à quel point les menteurs de ce genre sont vains en eux-mêmes, à quel point ils sont ridicules et méprisables ? (4) Et c'est pour cette raison du moins que l'on pourrait peut-être appeler tous les poètes ridicules et méprisables. Or on ne doit pas mépriser les poètes, mais plutôt les admirer, voilà l'enseignement que l'on tire du fait qu' Aristote se sert de l'autorité d'Homère et d'autres poètes dans tous les sujets les plus importants, et du fait que les formules des poètes sont pour la plupart considérées comme des oracles, alors que les menteurs et les vantards disent des balivernes et jacassent, plus qu'ils n'inventent, et qu'une histoire n'est pas inventée pour sa vanité, mais pour détourner les hommes des vices par ce moyen, comme lorsqu'ils inventent la fable de Lycaon changé en loup à cause de sa cruauté tout à fait digne des bêtes sauvages, ou pour les inciter à la vertu, lorsqu'ils récitent sans cesse la fable de Castor, Pollux, Hercule, transportés au ciel. La fable d'Ésope¹⁵⁴ peut être notamment un exemple de vie, pour ceux qui ont la malchance de naître, d'être éduqués et de vivre dans une famille plutôt obscure.

154 Au début du XV^e siècle la traduction des manuscrits d'Ésope est un exercice d'école pour apprendre le grec et perfectionner le style latin. Guarino Veronese donnera l'exemple et Ermolao Barbaro, son élève, fera de même en 1422 à partir du manuscrit de Guarino. Lorenzo Valla donnera lui aussi une traduction en 1440, qui sera imprimée pour la première fois en 1500 (*Æsopus opus latina*, Erfurt, W. Schenck, 1500, BAV, Inc., IV, 267). La traduction qui aura le plus de fortune au 1400 est celle de Rancocel (vers 1443), qui sera imprimée quatre fois en quelques années (Rome, 1475, W. de Wils; Milan, A. Zanotus, 1476; Milan, Th. De Lavagnia, 1480; Panné, A. Fortilia, 1482). L'édition princeps grecque de la vie et des fables d'Ésope date en revanche de 1478 (Borus Accursius, Milan 1478, HAV, Ross, 1603-1604). La première traduction italienne est assez rapide également, puisqu'elle date de 1492 (*Æsopus, Opus latina tradotta in italiano*, Venise, M. de Bonzellis, 1492, traduction Francesco del Tappo). C'est donc le rôle pédagogique de ces fables qui est visé ici. Voir P. Thoen, « Les grands recueils ésopiques latins des XV^e et XVI^e siècles et leur importance pour les littéraires des temps modernes », *Acta Conventus Neolatini Linguarum*, à cura di J. Grewijn e E. Kessler, Munich, 1977, p. 659-679.

At Homeri poema uirtutem esse sanctissimus uir **Basilius** iudicat. Nihil enim poeta ille neglexit, quod tum heroicis tum ciuiles ad uirtutes pertinet.

(5) Quid porro ad pietatem, religionem, tolerantiam, fortitudinem, quid item ad declarandam rerum humanarum inconstantiam fortunæque uarietatem, quod non Vergilianæ res declarent? ut etiam illorum qui diem obire, quæ præmie sint cuique pro meritis constituta aut rursus poenæ, liceat apud illum plane noscere. Et **Horatius** ait de Homero.

Quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Plenius ac melius **Chrysippo** et **Crantore** dicit.

(6) Itaque mendaces hi quidem inanes sunt ac uani, quando eorum finis ac propositum est ueritas et quidem moralis caque apertissima ueritas; at poetæ habiti sunt admirabiles diuinique. Delectando enim et per blanditias in animos hominum influendo, cunati sunt eos ad generosissima quaque ab maxime fœdis cœnisque atque a belluarum oppido quam similibus moribus retrahere abducereque a siluis. (7) Quocirca ob hoc ipsum sordium putatus est **Ophœus** silues cantu traxisse post se

Et le très saint Basile¹⁵⁵ pense que le poème d'Homère est une Vertu. En effet ce poète n'a rien négligé de ce qui touche aux vertus, tant héroïques que civiles.

(5) En outre, qu'est-ce qui touche à la piété, à la religion, à la tolérance, au courage, de même qu'est-ce qui touche à l'expression de l'inconstance des choses humaines et à la diversité de la fortune, que l'*Énéide* de Virgile n'exprimerait pas ? De telle sorte que l'on peut savoir exactement chez lui quelles récompenses doivent être accordées selon leur mérite aux morts ou au contraire quelles punitions. Et Horace¹⁵⁶ dit d'Homère :

« La beauté, l'infamie, l'utile, ce qui ne l'est pas,
c'est plus complètement et mieux que Chrysispe¹⁵⁷ et
Crantor¹⁵⁸ qu'il les exprime ».

(6) C'est pourquoi ces menteurs sont certes sans consistance et vains, puisque leur fin et leur but est la vanité, et c'est dans le domaine de la morale qu'elle est la plus évidente, alors que l'on tient les poètes pour admirables et divins. En effet en charmant et en pénétrant par leurs attraits les esprits des hommes, ils ont entrepris de les faire sortir de leur état très grossier et sauvage, et absolument semblable à celui des bêtes, pour les amener vers tout ce qu'il y a de plus noble, et de les arracher à la forêt. (7) C'est pourquoi l'on pense que c'est précisément à cause de cette ardeur qu'Orphée¹⁵⁹ a entraîné après lui par son chant les

155 Saint-Basile, *Aux jeunes gens sur la manière de tirer profit des lectures helléniques*, V, 30, édition F. Bouleuger, Les Belles Lettres, Paris, 1935, p. 47 : « αὐτὸν δὲ τῶν ποιητῶν ἡμίσησεν ἀποδοῦν ἑκάστῳ ἐκαστοῦ ἐν αὐτῷ ποιητικῆς δόξης, πρὸς μὲν τὸ ποιεῖν ἢ τὸν ὄμιλον ἀρετῶν ἢ τὴν ἀνθρωπίνην, ἢ τὴν πᾶσι ἀλλοῖς πρὸς τοῦτο βίαι, ὅτι καὶ ἀφ' ἑαυτοῦ » : « j'ai d'ailleurs entendu dire par un homme habile à interpréter la pensée des poètes, que pour Homère toute la poésie est un éloge de la vertu, et que tout chez lui, sauf accessoirement, tend à cette fin ». Traduction C.D.F.

156 Horace, *Ép.*, I, II, 3-5.

157 Philostrate grand-fondateur de l'école stoïcienne.

158 Philostrate de l'Académie de Platon.

159 fils de la muse Calliope, son talent de musicien lui permettait même d'apprivoiser les animaux les plus sauvages.

animalisque illes incolentia, et Amphion rupes et saxa. Quid igitur inter fictiones intersit, ubi licet utilitatis atque humani generis instituendi gratia susceptas, et eas quæ solam ob uanitatem, non modo uenustissimi poetæ docent, uerum etiam prædicatores huius nostri temporis, quibus familiare quidem est prudentissime excogitata quædam et ficta in exemplum adducere. Verum de hac ipsa mendacitate satis. Quantum enim ueritas ipsa laudatur estque in pretio, tanto est magis ridicula ostentandi uanitas fallaxque ementiendi studium.

V. Quid Aristoteles huc de re sentiat.

(1) Totum autem hoc genus, de quo suscepta nobis disputatio est, Aristoteles tradit in sermonibus uersari atque in actionibus, ad hæc, quod ostentatores simulanter affingant sibi quæ ipsis nequaquam insint aut maiora quam re ipsa illa sint, etiam in fictionibus accessitisque fixationibus. (2) Hos ipsos autem homines ostentatores esse ait proprioque nomine « αἰζωνίας », qui apud Plautum sunt glorioşi ; et quos « irones » uocet ut, eos inficieri aut dissimulare quæ ipsi insint, aut ex his sibi multum detrahere eaque, quæ uera sunt, dissimulando minuire ; horum uero medium

forêts et les animaux qui y vivaient, et Amphion¹⁶⁰ les rochers et les pierres. Donc, quelle est la différence entre les fictions nées pour l'utilité publique et l'instruction du genre humain, et celles nées de la seule vanité, non seulement les poètes les plus anciens nous l'enseignent, mais aussi les prédicateurs de notre époque, qui ont l'habitude, tout à fait sagement, de donner en exemple même des histoires imaginaires. Mais c'est assez pour la disposition au mensonge. En effet autant on loue la vérité et autant elle a du prix, d'autant plus sont ridicules la vanité du vantard et l'empressement trompeur du menteur.

V. Opinions d'Aristote sur ce sujet.

(1) Tout ce genre de comportements, dont nous avons entrepris l'examen, Aristote¹⁶¹ rapporte qu'on les trouve dans les paroles et dans les actes et en outre, parce que les vantards avec leurs simulations feignent ce qu'ils n'ont nullement ou agrandissent la réalité, dans les fictions et les déguisements artificiels. (2) Il dit que sont des vantards, et leur nom précis *alazonnes*¹⁶², les hommes qui chez Plaute sont des *gloriosi*¹⁶³; au contraire, il appelle *traues*¹⁶⁴, ceux qui nient ou dissimulent ce qu'ils ont en eux ou lui ôtent beaucoup de valeur, et minimisent la vérité en dissimulant. Mais l'intermédiaire entre eux, il l'appelle

160 Fondateur de la ville de Thèbes, qui fit mouvoir les pierres pour la bâtir au son de sa lyre.

161 Aristote, *Nic.*, IV, 7, *passim*.

162 Ici Pontano utilise le mot du grec byzantin, et non le grec ancien. En effet le vantard est *ἄλζων*, *Alazôn*, donc ne peut faire *alazonitas* à l'accusatif pluriel, et le verbe est *ἄλζωνεῖσθαι*, et ce peut faire non plus cette forme au participe présent. Le texte d'Aristote, porte ici le mot *ἄλζων*, *Nic.*, IV, 7, 11.

163 C'est-à-dire les divers personnages de *miles gloriosus*. fréquent chez Plaute, le soldat fanfaron, et que Pontano a d'ailleurs donné en exemple au chapitre précédent pour le *assidax*, et non l'*astemator*, comme ici. Voir aussi Cicéron, *De Off.*, I, 38, 127 : « *dehinc aliam est de se ipsum granditer, falsa praesertim, et cum insipienti audientium multos militem gloriosum* » : « il est déplorable de faire son propre éloge, surtout faussement, et d'imposer le soldat fanfaron, provoquant la moquerie des militaires ».

164 *ἰστρον*, le faux modeste, qui parle en feignant l'ignorance. La diphtongue est transcrite en *i*, selon la phonétique du grec byzantin.

« alitheticos », hoc est et uita et sermone veracem esse, quoque et quanta sibi insint profiteri illisque nihil aut laudo demere aut adlicere rebus suis ; atque hæc quidem ipsa consuesse fieri aut nullius aut alicuius rei gratia. Esse autem unumquemque parinde ac sunt eius dicta factaque ac uita omnis, præterquam si rei cuiuspiam dimoueat gratia. Mendacium uero ipsum per se et turpe esse et opprobriosum, secus autem uerum ipsum et honestum et laudabile. (3) Itaque ueracem hominem, quod medium teneat, quasi æquipensatorem quendam merito laudari ; contra mendaces utrosque, et qui ostentatores sint et qui ironici, uimperabiles, ostentatores tamen amplius. Esse igitur ueracem qui et uita et sermone, hoc est factis dictisque, ueritatem tueatur et colat talisque habitu existat ac consuetudine ; exque eo probum illum uirum esse utpote ueritatis oppido quam studiosum etiam in minimis quibusque, atque hoc est magis in maximis iisdem seriis rebus, quippe qui abhorreat a mendacio curatque illud quidem per se ipsum fugiendum : quod etsi commendatione dignum est ac laude, tamen, quæ ueracis hominis modestia est, suapte eum natura propensiores patat ad subducendum de ueritate quippam, cum superlacionem omnem atque immoderantiam inuidiosam existimet atque odio dignam. Ac de uerace quidem hæc ab illo traduntur. (4) E mendacibus uero qui, nullius rei gratia sed ob ipsam tantum mendacii uoluptatem, maiora quam quæ sunt sibi per simulationem rebusque affringant suis, prauum illum quidem suapte natura esse atque a probitate alienum, quæ ueracium hominum comes sit : nisi enim ita esset, mendacium nequaquam gauderet ; ceterum uanum potius uidetur quam malum. At qui, honoris gloriæ ue ac famæ gratia, ostentandis rebus suis iisque falso ac simulanter accessendis,

alitheticos“, c'est-à-dire qui est sincère en actes et en paroles, et qui avoue ses moyens et leur valeur, et en paroles ne leur enlève rien, ni n'ajoute rien à ses faits ; et cela d'ordinaire se produit avec ou sans motif. Chacun, dit-il, est comme sont ses paroles, ses actes et toute sa vie, sauf s'il est détourné pour un motif particulier“. Quant au mensonge, il est en soi scandaleux et blâmable ; au contraire la vérité est belle“ et louable.(3) C'est pourquoi l'homme sincère, parce qu'il tient le juste milieu, comme une sorte d'équilibriste pour ainsi dire, mérite d'être loué ; au contraire les menteurs des deux sortes, ceux qui sont vantards et ceux qui sont de faux modestes, sont critiquables, et encore davantage les vantards. Donc est sincère, dit-il, celui qui, tant dans sa vie que dans sa conversation, c'est-à-dire en actes et en paroles, respecte la vérité et la cultive, et est ainsi par disposition et pratique ; par suite cet homme est un homme droit, lui qui met toute son aide à la vérité même dans les choses les moins importantes, et davantage encore dans les choses importantes et sérieuses, lui qui déteste le mensonge et considère qu'il faut le fuir en soi. Même s'il est digne d'approbation et de louange, pourtant, ce qui est la mesure de l'homme sincère, il pense qu'il incline plus, selon sa propre nature, à soustraire un peu à la vérité, car il considère que toute exagération et toute démesure sont détestables et haïssables. Et à propos de l'homme sincère, voilà ce qu'il rapporte. (4) Mais fait parler du genre des menteurs celui qui, sans motif, mais pour le seul plaisir de mentir, grossit en simulant ses moyens et ses faits : cet homme est mauvais par nature et ne connaît pas l'honnêteté, compagne des hommes sincères. Car s'il n'en était pas ainsi, il ne jouirait nullement du mensonge. Du reste, il est plutôt considéré comme vain que comme méchant. Mais celui qui, pour la gloire ou l'honneur et la réputation, s'est vanté de ses faits, et les a déguisés faussement et avec simulation,

155 Ὁ εἰλικρινὴς, véridique, qui dit la vérité, exactement l'homme franc en chapitre II, Pontano transcrit le h grec en -i, suivant la phonétique du grec de son époque, nous écrivions plutôt -s.

156 Nic., IV, 7, 5 - ἀεὶ κατὰ τὴν ἀλήθειαν λέγει καὶ πρὸς τὴν ἀλήθειαν ζῆ, τῶν μὲν τινῶν ἀνεκα πρὸς τὴν ἀλήθειαν, traduction exacte de cette phrase par Pontano.

157 *Honestus* traduit le grec *kalôn*.

ueri fines egrediatur adiciatque supra quam res ipsæ se se habeant, illum non ita euidem vituperatione dignum; at qui pecunia captus ementiatur, hunc procul dubio turpiorem. (5) Mendaces enim omnes ab electione existere atque ab habitu; et qui ostentatores ut uani mendacio latentur, et qui honore et gloria cepiantur uelintque inter alios uideri excellere, quique item pecunia inhiens reique domesticæ compendiis utque sibi prosint ac suis. (6) Consuesse autem ea sibi affingere, quæ latere quidem posse eaque haud palam fieri arbitrentur, ut qui, cum e medicina aut diuinatione aliquid modo attigerint, et modendi tamen et diuinandi maximam se peritiam assecutos gloriantur profitenturque ea se tenere, quæ sint earum artium abditissima, deque se ipsis magna cum ostentatione ac iactantia prædicant.

VI. De ironiis.

(1) De ironiis uero ac dissimulatores hæc sentit. Esse ex iis qui minora de se rebusque suis dicant, aut ea prorsus inficiantur ac dissimulent, in quibus lidem ipsi præsent sintque ea præclara ac magis magisque nobilitata, nullo modo tamen euplimenti causa aut pecunie, uerum ut insolentiam deuitent ac tumorem: cuiusmodi fuisse Socratem refert. (2) Esse item alios qui parua et minuta quedam, ea tamen plane cognita, dissimulent, dum inuicis quibusdam e rebus, siue eleuandis siue dissimulandis, laudem accipiuntur; ex eo contemptibiles fieri esseque despiciendos. Quia etiam hæc ipsam interdum «ironiam» ostentationem prorsus esse quendam iudicat, qualem fuisse Lacedæmoniorum uestitum dicit; etenim ut excedentem arrogationem, sic attenuatorem nimiam ad ostentationem esse referendam. (3) Itaque

a dépassé les bornes de la vérité et en a rajouté au-delà de ce que les faits sont en eux-mêmes, eh bien ! il n'est pas si critiquable que cela. Au contraire, celui qui ment, avide d'argent, est plus ignoble, sans aucun doute. (5) Car tous les menteurs, dit-il, le sont par choix et par disposition ; tant les vantards, qui, dans leur inconséquence, jouissent de leur mensonge, que ceux qui sont séduits par l'honneur et la gloire et veulent qu'on les voie surpasser les autres, et ceux qui convoitent avidement l'argent et les gains privés dans la mesure où ils leur sont utiles, à eux et aux leurs. (6) Or d'habitude ils s'attribuent à tort des mérites qu'ils pensent pouvoir laisser du moins cachés, ou ne pas montrer en public, comme ceux qui, s'ils s'y connaissent un peu en médecine et en divination, se glorifient cependant d'être devenus très experts en médecine et en divination et déclarent posséder entièrement les arcanes de leur art, et se targuent de cela avec beaucoup de vantardise et de forfanterie.

VI. Les faux modestes¹⁶⁸.

(1) Voici ce qu'il pense des faux modestes et des dissimulateurs. Parmi eux il y en a qui minimisent en paroles leurs moyens et leurs faits, ou qui nient et dissimulent ce en quoi ils sont excellents et qui est tout à fait éclatant et tout à fait renommé, mais aucunement cependant pour un profit ou pour l'argent, mais pour éviter la gloire et l'infatuation ; il dit que Socrate était ainsi. (2) De même il y en a d'autres qui dissimulent des choses sans importance et minimes mais pourtant bien connues, en étant à l'affût de la louange, rabaisant ou dissimulant tout ce qu'il y a de plus insignifiant. Ils en deviennent méprisables et on doit les dédaigner. Bien plus cette « fausse modestie », il estime qu'elle est parfois vraiment une sorte de vantardise, telle que fut, dit-il, le vêtement des Lacédémoniens¹⁶⁹. En effet, tout comme l'arrogance excessive, on doit rapporter la simplicité exagérée à la vantardise. (3) C'est pourquoi ceux qui font

168 L'ironie sera tantôt un vice, tantôt une vertu. Nous utiliserons deux traductions. Dans le premier cas, comme ici, « fausse modestie », dans le second, « ironie » voir lettre VI surtout.

169 *Née*, IV, 13 ; ce passage sera cité de nouveau en II, 17 et VI, 4.

modeste qui utantur ironia in iis ipsis quæ manifesta sint atque in promptu, urbanos eos uideri gratiamque quandam inter ciues promerari, indeque iucundos esse atque admodum gratos. (4) Quod autem ostentatio ipsa turpior per se sit ac uiro probo indignior, inde ostentatores; quique ea simulant quas nullo modo insint, idque contendunt ut inesse credi ea uelint, atque ultra uerum seque resque uerbis magnificent atque extollunt suas quam qui ironici sunt suaque dissimulata: inficiantur aut ea deducunt, ueracibus utique magis aduersari. Atque hæc quidem in hanc traduntur sententiam a peripateticæ sectæ constitutore. (5) Nos uero, institutum nostrum secuti, in his iisdem diffusius versabimur magisque aliquanto explorete. Et aliud esse simulare dicimus, aliud dissimulare. Simulamus enim quæ nullo modo uera sunt, quæque ipsi nec fecerimus nec dixerimus, quæque nec seruire in animo habeamus; contra dissimulamus quæ ipsa quidem dicta aut facta sint, perinde ac nec dicta fuerint nec facta, aut non quemadmodum quoque animo consilio ue aut fecerimus aut dixerimus. (6) Qua ratione Sallustius Catilinam cuiusque rei simulatorem esse dixit ac dissimulatorem, cum tamen et simulare et dissimulare non nunquam prudenti uiro sit permissum, ut qui

spem uultu simulat, premit altum corde dolorem.

Singula enim ad finem sunt ipsum referenda. Sed hæc nos in parte de simulatione ac dissimulatione illa loquimur quæ mendacium respectat, utque ementiendo fallat recedatque a ueritate profitenda. (7) Itaque simulatores ostentatorum necessarii sunt atque affines, dissimulatores ironicoorum: simulant namque ostentatores, dissimulant ironici; alteri affingunt, ementiuntur, accessunt, quæ non sunt simulantur;

modérément usage de cette fausse modestie à propos de ce qui est évident et à la portée de tous semblent pleins d'urbanité et méritent d'être félicités parmi les citoyens. Par là ils sont amusants et tout à fait agréables. (4) Or la vantardise est en soi absolument ignoble et indigne d'un honnête homme, de là vient cette opinion sur les vantards. Et ceux qui simulent ce qui n'existe nullement, font tous leurs efforts pour vouloir qu'on croie à son existence et glorifient en paroles leurs moyens et leurs faits au-delà du vrai et les exaltent, s'opposent en tout cas bien plus aux sincères que ceux qui sont de faux modestes et qui nièrent leurs mérites en les dissimulant ou les rabaisissent. Voilà ce que le fondateur de l'école péripatéticienne rapporte en ce sens. (5) Mais moi, suivant mon plan, je m'intéresserai à ces sujets en m'y étendant davantage, et avec bien plus de détails. Je dis que simuler et dissimuler sont des choses tout à fait différentes. En effet nous simulons ce qui n'est aucunement vrai, que nous n'avons ni fait ni dit nous-mêmes, et que nous ne pouvons avoir dans l'esprit ; au contraire nous dissimulons ce qui a bien été fait ou dit, comme si ce n'avait pas été dit ou fait ou en changeant l'état d'esprit ou l'intention dans lesquelles nous l'avons fait ou dit. (6) C'est pourquoi Salluste¹⁷⁰ dit que *Cacilina* était simulateur et dissimulateur en tout, alors que cependant il est permis au sage parfois tout de simuler que de dissimuler, en somme qui :

« simule l'espoir sur son visage, mais contient sa
profonde douleur dans son cœur »

En effet les deux doivent être rapportés chacun à la même fin. Mais dans cette partie nous avons parlé de la simulation et de la dissimulation qui concernent le mensonge, dans la mesure où il trompe en mentant et où il s'écarte de l'affirmation de la vérité. (7) C'est pourquoi les simulateurs sont nécessairement des intimes et des parents des vantards, les dissimulateurs des faux modestes. En effet les vantards simulent et les faux modestes dissimulent ; les uns inventent, mentent, dépeignent, simulant ce qui n'existe pas ;

¹⁷⁰ Salluste, *Cat.*, V, 4, « simulateur aut veritatem ac cogitationem » ; « simulateur et dissimulateur pour n'importe quelle chose ».

¹⁷¹ Virgile, *Æn.*, I, 209.

alteri subrahunt, nihilominus, inficiantur, uerum ipsam
dissimulante. Virumque tamen se res habeat, diuersum est
utrisque consilium: illi enim quod querunt, ea id ratione
assequi uolunt, ut fingunt et uultum et uerba et consilia et res
ipsas, non nunquam tristitiam, dolorem, lacrimas aut contra
hilaritatem, lætitiã, uoluptatem; hi quæ uera sunt, ut aut
omnino inficiantur, aut plurimum illis demant. [In utroque
autem genere multus ac maxime sagax fuit Ferdinandus, Alfonsi
filius, Neapolitanorum rex.]^f

^f Simmonet: *suppr.*

les autres éludent, minimisent, nient, dissimulant la vérité. Cependant, quoi qu'il en soit, leurs intentions sont opposées. En effet les premiers veulent obtenir ce qu'ils cherchent en contrefaisant leur visage, leurs paroles, leurs avis, et les faits eux-mêmes, parfois la tristesse, la douleur, les larmes, ou au contraire la gaieté, la joie, le plaisir ; les seconds en niant absolument la vérité, ou en lui enlevant la plus grande partie. Quant à Ferdinand, le fils d'Alphonse⁷², roi de Naples, il abonde dans les deux genres et y fut très subtil⁷³.

⁷² Alphonse d'Aragon, le Magnanime. Né en 1396 à Valence, mort à Naples en 1458. De son plein droit roi d'Aragon, de Catalogne, de Valence, de Majorque, de Corse, de Sardaigne et de Sicile, il avait aussi des prétentions, par héritage indirect sur la couronne de Hongrie, de Jérusalem, le duché d'Athènes et le comté de Rossillon. En juillet 1421 le reine Jeanne II d'Anjou, reine de Naples, l'appelle au secours pour des affaires internes, et, sans héritiers, l'adopte. Il ne la déçoit pas, mais se conduit en héritier plutôt pressé. Elle se retourne plus contre lui en 1423 et appelle le condottiere Francesco Sforza qui le chasse du royaume. Elle adopte alors un de ses parents, Louis III d'Anjou en 1424, qui meurt avant elle en 1433. À la mort de Jeanne, en 1435, le royaume échoit au jeune frère de Louis, René d'Anjou, comte de Provence, pour l'instant encore « roi ». Alphonse alors entre en guerre en Italie, et conquiert son royaume par les armes. Il a à lutter contre les Angevins, les Neapolitains, la Papauté, la Toscane. Il est vainqueur et les écarte tous, ce qui le fait surnommer le « Magnanime ». À partir de 14, en 1443, il devient un roi humaniste, s'entoure de lettrés, embellit Naples, fait croître le royaume. Il devint un modèle pour l'Italie entière, et ne manque pas de thaumaturges. Il est un zélateur encore à la manière médiévale, mais lorsque Pontano le prend pour modèle dans le *De Principis*, destiné à son petit-fils, Alphonse de Calabre, il ne l'idéalise pourtant pas. Il reste le parfait courtois lettré. Il a su s'entourer d'une cour, a créé l'Académie, et a fait revivre l'Université fondée par le mythique Frédéric II au XIII^e siècle.

⁷³ Le talent de Ferrante à simuler et à dissimuler sera évoqué longuement en II, 9, aux côtés de celui de Néron ou des Papes de l'époque de Boniface. C'est pourquoi sans doute Summonte a supprimé plus facilement ce texte allusif incorrect !

VII. De quatuor generibus ostentatorum.

(1) Triplex est igitur ostentatorum, ut dictum est, genus qui in simulationibus versantur: alii enim sunt quibus mendacium sit ipsorum, mentiendi auctoramentum, quo in vicio plane regnat uanitas; alii quibus ea e re proposita sit honoris famæ ue consecutio, ostentant enim seque et sua quo honores, magistratus, dignitates, sacerdotia assequuntur, quod studium non uacat ambitione; sunt qui ampliandæ rei familiaris hæc ratione dent operam, quod uicium ab avaritia ducit ortum. (2) Sed nec uerebimur quartum quoddam iis genus adicere hominum illorum qui, cum dissectionibus gaudeant; se discordiis, partim affringendo ueris falsa partim subtrahendo uel nunc demendo nunc accumulando aut dicta factaque ipsa interpretando perperam, id agunt ut ciues inter se committant sciantque odia atque inimicitias: qui morbus ad naturæ prauitatem moramque peruersitate est omnino referendus. Quæ enim ciuili in congregatione hominumque societate maior accidere potest potest, quando ad eam colendam cum instituti a natura simus, contra ad evertendam arte hac fingendique ac fallenti studiis incutimur? Hos commissores Latino et suo uerbo uocare possumus, uicium ipsum commissionem. (3) Quin horum quidem e numero aliis propositum est hæc uia atque his artibus magnos se se ac potentes aliorum a contentionibus ac dissidiis facere,

VII. Les quatre genres de vantards¹⁷⁴.

(1) Donc c'est un genre triple, comme on l'a dit, que celui des vantards, qui pratiquent la simulation. En effet pour les uns le mensonge est le salaire du menteur, et dans ce vice règne complètement la vanité ; les autres, qui se proposent pour fin l'obtention d'honneur ou de renommée, valent leur personne ainsi que leurs faits pour acquérir les honneurs, les magistratures, les charges publiques, les charges religieuses, et cette ardeur n'est pas dépourvue d'ambition ; et il y a ceux qui se consacrent à augmenter leur patrimoine par ce moyen, et ce vice tire son origine de la cupidité. (2) Mais nous ne craignons pas d'ajouter à ceux là une sorte de quatrième genre, celui des hommes qui, puisqu'ils se réjouissent des différends et des discordes, en partie en imputant à tort le faux au vrai, en partie en inventant et soit en rabaisant soit en amplifiant ou en interprétant de travers les mots et les faits mêmes, visent à ce que les citoyens se battent entre eux et sèment les haines et les inimitiés. Cette maladie doit absolument être rapportée à la dépravation de la nature et à la perversité des mœurs. En effet dans la réunion des citoyens et la société des hommes, quel pire fléau peut-il arriver si, alors que nous sommes nés pour la maintenir, au contraire nous nous reposons sur cette technique et l'empressement à feindre et à tromper pour la jeter à bas ? Nous pouvons appeler ces hommes agitateurs, avec le mot propre en latin, et ce vice agitation. (3) Bien plus parmi eux d'autres se proposent par ce moyen et ces artifices d'acquérir importance et puissance grâce aux luttes et aux différends des

174 Ce classement vient tout droit des péripatéticiens, et notamment d'Aristote, qui à la fin du III^e siècle, a écrit des *Caractères* inspirés de ceux de Théophraste à la fin d'un traité de morale intitulé *per' ton kouf. zeln Oportyon...* Il distingue *o udyfidi*, le par vaniteux, *o udyfasiq*, le sincère, qui dit les choses telles qu'elles sont, *o panzeintamwn*, celui qui prétend tout savoir, *o efrwn*, le faux naïf, etc. Voir Théophraste, *Caractères*, texte établi et traduit par O. Navarre, collection Guillaume Budé, les Belles-Lettres, Paris, 1924 ; *Aristos Characteres (fragments)*, publiés à la suite des *Caractères* de Théophraste, édition J. Rusten, I. C. Cunningham, A. D. Knox, Loeb Classical Texts, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1992, p. 182-195.

dum et miscent et interturbant omnia. Quod malum Romæ latius se se diffudit Pompeii maxime ac Cæsaris, item Antonii ac Octavii tempestatibus. Aliis uero nullum omnino propositum est ampliandæ dignitatis locique in ciuitate maioris assequendi : tantum id curant, student, meditantur, contentiones ut exsuscitent ac dissidia, peruersitate quadam naturæ ducti, quippe qui seditionibus tantum lætentur ciuimque inquiete ac turbulentia.

VIII. De susurronibus.

(1) His accedant, si placet, et susurrones, quibus etsi eadem hæc uoluptas est, nihilo tamen minus auribus quoque et ipsi inseruiunt, quo aliquod inde emolumentum et cœnas saltem et uultus bonos, ut dici solent, reportent : seruire sane genus hominum, nec deprauatis modo, uerum etiam sordentissimis moribus. Utque prioribus illis magna præclaraque obseruantur ante oculos, ita posterioribus his minuta quædam ac sordida. (2) Nec uero inficias ibimus et uirtutes et uicia ita quidem misceri inter se atque confundi, ut quædam nunc ad hoc nunc ad illum uicium, quædam tum ad hanc tum ad illum referri uirtutem possint. Nam et insimulatores ac falsi accusatores, de quibus nihil est dictum, mendaces quidem ipsi sunt : mentiantur enim ;

autres, en bouleversant et en troublant¹⁷⁵ tout. Ce mal s'est très largement répandu à Rome à l'époque surtout de Pompée et de César, tout comme d'Antoine et d'Octave. Mais d'autres ne se proposent nullement d'augmenter leur rang et d'obtenir un poste plus élevé dans la cité : ils ne se soucient, ne s'efforcent, ne méditent que d'exciter les luttes et les différends, poussés par une sorte de perversité naturelle, en hommes qui ne se réjouissent que dans les soulèvements, l'agitation et les troubles des citoyens.

VIII. Les mauvaises langues¹⁷⁶.

(1) À ceux-là s'ajoutent également, si l'on veut, les mauvaises langues, qui, même s'ils ont ce même plaisir, n'en restent pas moins esclaves eux aussi de l'auditoire, afin d'en retirer, comme l'on dit d'ordinaire, quelque profit, et tout au moins, des dîners et des visages bienveillants. Ce genre d'hommes est tout à fait servile et leur comportement est non seulement dépravé mais aussi très méprisable. De même que s'offrent au regard des premiers de grands sujets éclatants, de même à ceux-ci ce sont des sujets vraiment insignifiants et mesquins. (2) Mais nous ne contesterons pas le fait que les vertus et les vices certes se mêlent entre eux et se confondent de telle sorte que l'on peut rapporter certaines choses tantôt à ce vice-ci tantôt à ce vice-là, et certaines choses tantôt à cette vertu-ci tantôt à cette vertu-là. Car les calomniateurs¹⁷⁷ et les diffamateurs, dont rien n'a été dit, sont certes eux-mêmes des menteurs : ils mentent en effet.

¹⁷⁵ *Inturbare*, mot qui vient des comiques, Plaute, *Bac.*, 733 ; Térence, *Andr.*, 653.

¹⁷⁶ Le mot *susurrus*, *whis*, est un mot de Saint-Jérôme, *Ep.*, 11, 1, mais le mot *susurrus* est, tout à fait classique, qualifie le bourdonnement ; Cicéron déjà l'emploie dans le sens figuré de chuchotement, voir *Tusc.* 5, 102, par exemple : « *leucalis sane noster Demosthenes, qui illo susurro defectari se dicebat equum ferens mulierculis, ut mos in Grecia est, insusurrantisque alteri : "huc est ille Demosthenes" Quod hoc lenius ?* » : « notre Démosthène était vraiment un peu superficiel, qui disait se délecter du chuchotement une petite portuse d'eau, comme c'est la coutume en Grèce, susurrant à une autre "c'est le fameux Démosthène" Quoi de plus superficiel ? ».

¹⁷⁷ Le mot *exumulator* est d'Apulée, *Ap.*, 30.

idem tamen ipsi alia quidem ratione iniusti habendi sunt, alia vero invidentes atque eueri, cum et nocere aliis student, etiam quibus minime debeant, et illorum quieti ac diuitiis invident; indeque conantur ipsi locupletiores fieri. (3) Nero ac Domitianus, Augusti, simulacrum suas fictusque uultus ac uerba composita ad crudelitatem plerumque conuertere Ferdinandus Neapolitanorum rex, magnus et ipse fuit artifex et uultus componendi et orationis, in quem ipse usum uellet. Nam ætatis nostræ Pontifices Meximi fingendis uultibus ac uerbis uel histriones ipsos anteueniunt. Ptolemæus ille, qui postea in Nilo periit, a Cæsare ita discessit ut etiam lacrimaretur ostentans se desiderium absentis eius uix esse passurum; qui tamen, ubi ad exercitum atque ad suos transit, bellum e uestigio multo acerrimum excitauit. Itaque non temere nostris a maioribus Alexandrini habiti sunt apertissimi atque in primis solertes ad simulandum atque fallendum.

IX. De fucatis et illecebris lenocinatoribus.

(1) Et quoniam hanc, ut diximus, partem diffusius prosequimur, ex hoc etiam sunt ordine qui fucata oratione utuntur, quos tamen uideas non tam mentiri uelle quam ueritatem ipsam artificio quodam uerborum aut obtegere aut illi ipsi loquendi artificio ornatum quasi quendam adiungere, siue ut uicium aliquod contegant siue ut fucam illinant ueritati. (2) Fucatae namque orationis non una est ratio, et alii aliam ob causam fucato ipso utuntur orationis. Sunt etiam ex his qui lenocinantur ut illiciant, quod est lenonum, inducantque quos

Pourtant l'on doit certes considérer ces mêmes personnes comme déloyales pour une raison, mais pour une autre comme envieux et cupides, puisqu'ils s'efforcent à la fois de nuire aux autres, même à ceux auxquels ils ne devraient pas, et qu'ils envient leur tranquillité et leurs richesses. Par là, ils s'efforcent de devenir plus riches. (3) Les empereurs Néron et Domitien faisaient servir la plupart du temps à leur cruauté leurs simulations, leurs expressions faintes et leurs paroles bien composées. Le roi de Naples Ferdinand fut lui aussi un grand artiste dans l'art de composer un visage et un discours pour l'usage qu'il voulait personnellement. En effet, les Papes de notre époque, dans l'art de contrefaire leurs expressions et leurs paroles, devançant mêmes les histrions. Le fameux Ptolémée, qui mourut dans le Nil par la suite, s'éloigna de César de façon à être même pleuré, montrant qu'il supporterait avec peine le regret de son absence : pourtant, quand il passa à son armée et à ses hommes, il provoqua immédiatement une guerre très acharnée. C'est pourquoi ce n'est pas à la légère que nos ancêtres considéraient les gens d'Alexandrie comme les plus propres et parmi les plus habiles à simuler et à tromper.

IX. Les intrigants maquilleurs et séducteurs¹⁷⁸.

(1) Et puisque, comme nous l'avons dit, nous poursuivons cette partie plus en détails, sont aussi de cet ordre ceux qui emploient un discours maquillé, que l'on voit cependant non pas tant vouloir mentir que voiler la vérité même par une sorte d'artifice du langage, ou bien par leurs propres paroles ajouter comme une sorte d'ornement, soit qu'ils cachent quelque vice, soit qu'ils harbonillent de maquillage la vérité. (2) En effet il n'y a pas qu'une seule raison de maquiller son discours et chacun emploie du maquillage pour son discours pour un motif différent. En effet parmi eux certains intriguent pour prendre au piège, ce qui est le fait des *lepones*¹⁷⁹, et ils entraînent ceux

¹⁷⁸ Le mot *illecetosus* se trouve chez Plaute, *Boc.*, 87, par exemple.

¹⁷⁹ Ce personnage est le marchand d'esclaves, plus ou moins proxénète, de la comédie latine. Ici il y a un *psycopis* de ce mot et des verbes et adjectifs de la même famille. Dans ce cas précis nous ne traduisons pas car nous pensons que

captant ad ea quæ ipsi cupiant uerborum lenociniis, hoc est oratione ficta et illecebrosa admodum. (3) Itaque eiusmodi homines illecebrosos dicimus magisquam fucatos, quamuis illecebrositas non careat fuce, quando omnem uerborum compositionem, quæ ex eo adhibetur quo aut uerum occultat aut fictum quippiam uero adiciat aut tanquam comat quod dicitur ac res et uerba lenit, fucam dicimus. (4) Nam et fuce puellæ utuntur, quo aut formosæ magis appareant aut ut, quod inest deformitatis, aut omnino tegant aut ex parte minuant. Itaque ut sermo horum illecebrosus, sic fucatus illorum. Quæ uicis a simulatione proficiuntur omnia atque a dissimulatione.

X. De proditoribus.

(1) Perniciosissimum autem simulatorum genus itemque dissimulatorum sunt proditores, quippe qui simul et simulant et dissimulant, tametsi neque simulators habendi sunt aut dissimulatores magis quam supremum in modum inuidi, inuisi, impij, immanes, truculentij: societatum, amicitiarum, rerum publicarum, populorum, regnorum omnisque probitatis, iuris item diuini atque humani, euersores profligatoresque uirtutum omnium: per quos nequaquam stat, quo minus humana consortio funditus tollatur atque intereat.

XI. De fallacibus.

(1) Hi tamen simul omnes fallacium comprehenduntur numero, quippe cum mendaces sint omnes. Nemo autem mendax quin idem sit fallax; ac si non qui ob uanitatem mentiuntur, et hi se

qu'ils prennent vers ce qu'ils veulent, par leur langage intrigant, c'est à dire un discours feint et tout à fait séducteur. (3) C'est pourquoi nous appelons les hommes de ce genre plutôt séducteurs que maquilleurs, bien que la séduction ne soit pas exempte de maquillage, puisque toute composition de mots qui provient de la volonté de cacher la vérité ou bien d'ajouter quelque invention à la vérité ou de parer, pour ainsi dire, ce que l'on dit et d'adoucir les idées et les mots, nous l'appelons maquillage. (4) En effet, les jeunes filles aussi se maquillent, pour paraître plus belles, ou bien pour cacher tout à fait ou réduire en partie ce qu'elle ont de laid. C'est pourquoi tout comme la conversation de ceux-ci est séductrice, celle des premiers est maquillée. Et tous ces vices viennent de la simulation et de la dissimulation.

X. Les traîtres.

(1) Or le genre le plus pernicieux de simulateurs comme de dissimulateurs est celui des traîtres, eux qui en même temps simulent et dissimulent à la fois, même si l'on doit les considérer moins comme des simulateurs ou des dissimulateurs que comme des perfides, déloyaux, impies, monstrueux, brutaux* au plus haut degré; dévastateurs des sociétés, des amitiés, des états, des peuples, de tout ce qui est bon dans les royaumes, du droit divin comme du droit humain, et destructeurs de toutes les vertus. Il dépend d'eux que la société humaine soit sapée dans ses fondements et disparaisse.

XI. Les trompeurs.

(1) Cependant tous ceux-ci sont compris au nombre des trompeurs, puisqu'ils sont tous menteurs. Or personne n'est menteur sans être en même temps trompeur; et à l'exception de

* l'allusion à Plaute est directe.

180 Titre d'une comédie de Plaute, *Truc.*, le *Rural*.

se ipsos præcipue fallant. (2) Cum primis autem hoc ipso ex ordine accusandi sunt illi quidem qui, cum maxime, ut Cicero ait, fallunt, id tamen agunt, ut uiri boni esse uideantur. De quibus merito dicitur quod est apud Plautum :

Lupus est homo homini, non homo.

(3) Horum non modo facti uultus uerbaque, uerum etiam uentus, incessus, capitis ac cervicis tum demissio tum inflexio, oculorum delectio in humum atque infixio, summum silentium rarissima in publicum proditio. Idem quæritant solitudines, uersantur in locis potissimum sacris, quin etiam oris colorem arte deformant. Nullum est autem uitæ aut genus aut ordo, in quo uel non paucos eiusmodi inuicias. E sacerdotibus tamen illisque, quos hodie religiosos dicimus, plurimi hoc uicio infecti sunt; quo morbo affectos etiam philosophos insectatur Iuuenalis.

XII. De hypocritis.

(1) Quibus quidem omnibus Christiani, Græcos secuti scriptores, fecere nomen hypocritis. Eorum autem omnium

ceux qui mentent par vanité, ceux-ci aussi se trompent principalement eux-mêmes. (2) Or, au premier rang de cette catégorie, l'on doit accuser ceux qui, au moment où précisément ils trompent, comme dit Cicéron¹⁸¹, travaillent à avoir l'air d'hommes de bien. Ils méritent bien ce qu'on trouve chez Plaute¹⁸² :

« L'homme est un loup pour l'homme, non un homme ».

(3) Feints, non seulement leur visage et leurs paroles, mais aussi leur vêtement, leur démarche, leur façon tant de courber que d'incliner la tête et le cou, leur façon tant de baisser que de ficher les yeux au sol, leur silence absolu, leur très rare apparition dans le monde. Ces mêmes hommes ne cessent de chercher la solitude, on les trouve de préférence dans les lieux sacrés ; bien plus ils déforment même le taint de leur visage par artifice. Or il n'y a aucun genre ou classe dans la vie où l'on n'en trouverait pas en bien grand nombre. Cependant chez les prêtres, et ceux qu'aujourd'hui nous appelons religieux, le plus grand nombre est infecté par ce vice. Même les philosophes sont atteints de cette maladie, et Juvénal¹⁸³ les critique.

XII. Les hypocrites.

(1) Et à tous ceux là, les auteurs chrétiens, à la suite des auteurs grecs, ont donné le nom d'hypocrites¹⁸⁴. Or tous ont le même

181 Cicéron, *De Off.*, I, 41.

182 Plaute, *As.*, 495.

183 Juvénal, *Sat.*, II *agg.*, satique violente des hypocrites et des faux philosophes, vers 3-5 : « *Qui Curios simulat et bacchantia vultus / Inancti patrum quousquam plura omnia passis / Chrysiippi imentis* » : « Ceux qui jouent aux Curius et vivent dans une bacchantade, / qui n'ont d'abord rien dans le crâne mais chez qui se sont peints de statues / de Chrysippe qu'on peut trouver ». Marcus Curius Dentatus, fut consul en 290 et 275 av. J. C., il est un type de vieux Romain austère et vertueux.

184 Les Pontano s'insère dans le courant humaniste antireligieux, et notamment contre l'hypocrisie : voir Leonardo Bruni, *Oratio contra hypocritam* ; Filelfo, *Sermon* ; Poggio, *Dialogus adversus hypocritam*, et Vaccini, où les personnages de moines et de prêtres sont souvent égoïstes et trompeurs. Cette critique antifeudale se trouve en particulier dans les dialogues *Charon et Antonius*, Neapoli, Matthias Maracas, 1491 ;

idem est propositum, ut quod ipsi minime sint, ad habeantur atque appareant. E quibus alii in id intendunt ut Iucereyur uictumque inde sibi haberiorem parent maioremque reuerentiam utque habeantur in honore uendicentque sibi apud populum sanctitatis opinionem existimenturque deorum frui colloquijs ac præsentiâ. De quibus tamen parcius loquar, ne, dum uicium ac simulationem insector, uelle uidear religioni detrabere. Itaque huic parti finem facio, si rem tamen maxime ridiculam prius retulero. (2) Adolescentibus nobis, puer haud male inolis a patre missus est literarum in ludum. Is, quo patri appareret literis deditior sensimque patrem diuerteret ab incepto, dum ueretur, ne uehementiorem ob operam in ægritudinem filius ipse incideret, e fabæ polline tenuissimum in modum contrita cepit mane sibi uultum afflatim inspergere, magna arte adhibita. Quod dum aliquot a filio continuatur diebus, animaduertit pater os eius subfauescere atque, illi metuens, an bene se, an satis ualide haberet, sciscitatur; respondet ille et bene et ualide; ac tum uehementius multo quam ante literis incumbit, multum noctu uigilat, matutinus e lecto surgit, totumque se se ad libros conuertit ac nihilominus singulis diebus plusculum e polline in faciem insufflat atque non ita multo post languere se simulat. Quo cognito, pater uetuit illum ex eo ad grammaticam proficisci: male enim filium sibi illiteratum uivere quam, ob causam literarum, in tenera cum ætate amittere. Quod puer igitur simulando effecit, an non efficiet et religiosus et senex, præsertim sub speciem bonitatis ac sanctimonie? (3) Videas quosdam, cum nulla non parte corporis contaminati sint, præ se ferre summam continentiam; alios quâ, cum sint languori ac desidia dediti, fortitudinem et quandam quasi uiuendi rusticitatem simulent; hos mirificam integritatem, cum sint corruptissimi; illos eximium in deum

but, être considérés et apparaître comme ce qu'ils ne sont pas. Parmi eux les uns tendent à faire des profits et à se procurer un train de vie plus riche et une plus grande déférence ainsi qu'à être tenu en grand honneur, à revendiquer auprès du peuple la réputation de sainteté et à faire croire qu'ils jouissent de la parole et de la présence divine. Cependant je ne parlerai que peu de ces gens-là, de peur, alors que je critique le vice et la simulation, d'avoir l'air de vouloir blâmer la religion. C'est pourquoi je terminerai cette partie après avoir auparavant rapporté une chose très drôle. (2) Quand j'étais jeune, un garçon, qui n'avait pas un mauvais fond, fut envoyé par son père à l'école. Celui-ci, pour paraître à son père très passionné par les études et pour détourner peu à peu de ce projet son père qui craignait que son fils ne tombât malade à cause d'un travail trop intense, commença le matin à se powderter en soufflant sur son visage de la poudre de fève, mouluë très finement, en s'y appliquant énormément. Tandis que le fils continue cela pendant plusieurs jours, le père remarque que son visage devient un peu jaune, et, craignant pour lui, lui demande instantanément s'il va bien, s'il se sent assez en forme ; celui-ci lui répond qu'il va bien et qu'il est en forme. Il se penche alors sur ses études beaucoup plus intensément qu'auparavant, veille énormément la nuit, sort du lit très tôt le matin, se consacre tout entier aux livres et néanmoins souffle tous les jours sur son visage un peu plus de poudre et, guère longtemps après, il simule la langueur. Apprenant cela, le père l'empêche de partir chez le professeur de grammaire ; il préférerait en effet que son fils vive inculte plutôt que de le perdre en son âge tendre à cause des lettres. Donc ce qu'un enfant a réussi en simulant, est-ce que ne le réussira pas un vieil homme religieux, surtout sous le masque de la bonté et de la sainteté ? (3) On en verrait certains, corrompus en leur corps entier, se vanter de la plus grande abstinence ; d'autres, vautés dans l'oisiveté et la paresse, simuler l'énergie et une sorte de rusticité dans leur façon de vivre ; les uns une intégrité merveilleuse, alors qu'ils sont les plus corrompus ; les autres une dévotion extraordinaire envers Dieu.

Dialogen. Munich, 1984, reprise de l'édition de Carlo Prevedari avec traduction allemande, Rome, 1943. Voir aussi ci-dessous, à propos de saint Bernardin de Siennes.

cultum, cum ab omni clam abhorreant pietate; nonnullos lærimari, cum in miserabilem aliquem inciderint ac miserari eum hacque arte oculere animi sævitiam nefariasque cogitationes, hæc paucos, quorum auaritiam atque occultas fanerationes abscondat simulata liberalitas erogataque inter mendicantes atque in trivis stipes. (4) Plurimorum peruersa consilia atisque dolosissimas obuelat templorum quotidiana frequentatio, aut obtegit nequissimas insusurationes uiuendi humilitas quædam, aut cultum in circulis silentium, aut coram ficta quædam de singulis benedictio. Itaque rarissimi illi quidem sunt ad quos non penetret simulatio. (5) Quod flagitiosissimum est, ad per multa uerisimilius simulanda nunc religionis adhibent uincula nunc affinitatis amicitia: ue. Quis si persequet, an erit aliud quam uelle iras hominum in me ac maleuolentiam prouocare? Itaque satis nobis esse potest hæc attingisse, quæ et inquirenda diligentius et accusanda liberius sacerdotibus relinquimus, qui ea ab confitentibus quotidie intelligunt, ac prædicatoribus, quorum est officium coram atque in templis de iis liberius disserere maioreque cum licentia. (6) Nec tamen hoc in loco fabella nobis deerit eaque divulgatissima: fuisse in parte Italiae Iamuenti quendam, prouorum nostrorum temporibus, qui inter pastores assiduus agrestisque alios diuersaretur; cum autem conuulso die, cum aut aries feroculus offerretur aut uitulus, uitandum fugitare cum contramiscereque ad illius aspectum; atque hæc ratione ridiculum se se inter pastores facere; noctu uero profundissimos saltus ingredi ausum atque ex armenti uergetum quemque, siue bouem siue taurum, apprehensum cornibus restorque il ligatum secum trahere tractumque sociis tradere

alors qu'ils répugnent à toute piété en cachette ; certains pleurer, lorsqu'ils tombent sur quelque malheureux, et le plaindre, et par cet artifice cacher la cruauté de leur esprit et leurs pensées abominables ; un grand nombre, dont la générosité feinte et la distribution de pièces au milieu des mendiants et aux carrefours masquent la cupidité et les façons, tenues cachées, d'usurier. (4) Le plus grand nombre voile¹⁸⁵ ses pensées perverses et ses artifices des plus astucieux par la fréquentation quotidienne des églises, ou couvre ses médisances¹⁸⁶ les plus méchantes par une sorte de simplicité dans leur façon de vivre, ou par un grand silence dans les réceptions, ou en public une sorte de bienveillance feinte au sujet de tout un chacun. C'est pourquoi ils sont vraiment très rares ceux que ne pénètrent pas la simulation. (5) Et, ce qui est le plus scandaleux, ils emploient à simuler le plus grand nombre de faits avec plus de vraisemblance tant les liens de la religion que ceux de la parenté ou de l'amitié. Si je continue, ferai-je autre chose que vouloir provoquer contre moi les colères et la malveillance des hommes ? C'est pourquoi il nous suffit d'avoir fait allusion à ces attitudes : le soin de les examiner plus attentivement et de les critiquer plus ouvertement, nous le laissons aux prêtres, qui les entendent chaque jour en confession, et aux prédicateurs dont le devoir est de parler en public et dans les églises de ces sujets plus ouvertement et avec plus de liberté. (6) Cependant ici nous ne manquons pas d'une petite histoire, qui est très connue. Il y avait quelque part en Italie un certain Giovanni, à l'époque de nos aïeux, qui vivait constamment au milieu des bergers et d'autres paysans ; or il avait l'habitude le jour, alors qu'on montrait un bélier un peu sauvage¹⁸⁷ ou un veau, de fuir cherchant à s'échapper, et de commencer à trembler à leur vue. Il se rendait ainsi ridicule parmi les bergers ; mais la nuit, c'est au plus profond des pâturages qu'il osait s'engager et traîner derrière lui les animaux les plus dispos du troupeau, bœuf ou taureau, après les avoir attrapés par les cornes et ligotés par la queue, et confier les bêtes ainsi traînées à ses escolytes pour

¹⁸⁵ Le verbe *oculto* vient de Cassiodore, *Decl.*, II, 26.

¹⁸⁶ Le mot est *invenaratio*, que l'on trouve chez Pétindius, I, 20.

¹⁸⁷ *Feroculus hupax* de Turpilus, *Com.*, 107, (auteur de comédie pallienne du II^e siècle av. J.C.).

deducendum ad fora mercatusque, ubi cum venalem facerent. Iure igitur meus [...] ⁶⁴, mihiq[ue] pernecessarius [Marinus Tornacellus] ⁶⁵, uti [...] ⁶⁶, usurpare consuevit: nec Aquilatem Thomam nec Iohannem Scotum plures reliquisse auditores doctrinaeque sectatores quam Iannes hic, cui factum sit agnomen a vitellis, imitatores reliquit ac discipulos.

⁶⁴ Pontana illis: *de post. res*; Summano: *Vitellus*.

⁶⁵ Summano: *A. Cornelius Bassus*;

⁶⁶ Pontana illis: *de post. res*; Summano: *et dactus per iter et succubus*.

qu'ils aillent les vendre dans les foires et les marchés. C'est donc à bon droit que mon [...] et très cher ami, Marino Tomacelli¹⁸⁸, [...] a l'habitude de l'utiliser: Saint-Thomas d'Aquin¹⁸⁹, dit-il, et Jean Scot¹⁹⁰ n'ont pas laissé plus d'élèves et d'adeptes de leur discipline que ce Giovanni, que l'on devrait surnommer *visellone*¹⁹¹, d'imitateurs et de disciples.

188 Noble Napolitain né en 1429 et mort en 1515, Portano le rencontre en 1448 lors de son premier voyage à Naples. Très proluce de Pontano il occupa la charge d'ambassadeur de Naples à Florence auprès des Médicis de 1465 à 1495.

189 Saint-Thomas d'Aquin (1224-1274) est considéré comme le plus grand philosophe médiéval, qui a réconcilié la philosophie aristotélicienne avec le christianisme. Canonisé en 1323, il est le fondateur de la scolastique, et a eu de nombreux disciples. Fondamental est l'ouvrage d'Étienne Gilson, *Le Thomisme, introduction au système de saint Thomas d'Aquin*, Paris, Vrin, 1927; voir aussi G. Prévost, *Thomas d'Aquin et les thomistes*, Paris, Cerf, 1996.

190 Jean Duns Scot (1266-1308), franciscain anglais, est le « rival » philosophique de Saint-Thomas d'Aquin, partisan d'un aristotélisme plus traditionaliste, et se réclame d'Avicenne. Il eut également de nombreux disciples. Voir É. Gilson, *Jean Duns Scot, introduction à ses positions fondamentales*, Paris, Vrin, 1952. Dans la « librairie » de Saint-Victor, que Pantagruel visite en arrivant à Paris, figurent en bonne place des *livres touchant de Scoti* (*Pantagruel*, chapitre VII, *Œuvres Complètes*, édition de Lyon, Pierre de Tours, 1548, Garnier frères, Paris, 1962, vol. 1, p. 248).

191 Le mot est *visellus*, diminutif de *visulus* et hépar de Plaut, *ds* 667. Ici nous nous amusons au jeu de mots en transposant en italien par le mot *visellone*, popularisé par Fellini dans son film de 1953, *I Viselloni*. Le mot *visella* est attesté en italien dans le sens de jeune homme un peu bête et fatéant depuis Poggio et il est formé sur le diminutif *visellus* qui donne *visellone* par suffixation. Dans *Gargantua*, chapitre XIV, « Coadjuteur Gargantua fait instituer par un saphiste en lettres latines », (*Œuvres Complètes*, édition de Lyon, Pierre de Tours, 1548, Garnier frères, Paris, 1962, vol. I, p. 51), Rabelais évoque un « Jean le Veau », commentateur fierif du *De modis significandi*, ouvrage de grammaire utilisé au Moyen-Âge et attribué parfois à Saint-Thomas d'Aquin, parfois à Jean Duns Scot, et que Gargantua dut étudier « plus de dix huyt ans et onze meys. Et le sceut si bien que, au coupelaud, il le rendoit par cœur à revers et prouvoit sur ses doigts à sa mère que de modis significandi non erat scientia ». L'allusion est ici ironique puisque ce Giovanni est tout sauf bête...

XIII. De mercatoribus.

(1) Transeamus ad mercatores, quorum non pauci sunt quos parum uult lucrari; nec multum ipsi possit proficere, nisi, ut Cicerō ait, admodum mentiantur; quia et mendacio addunt iurisiurandi religionem, nec uerbis solum, uerum etiam scriptis annotationibusque dum, qui pannus Italicus est aut Hispanus, Gallicum eum euentiuntur aut Britannicum, quodas genus panni aliquod maiori est in pretio; idem in lincis seruant ac sericis. (2) Qui eorum, qui uulgarum mercaturam exercent, compungunt et equos et mulas eius generis uotis, de quo maxima est opinio, itaque uix aliquod genus est mercis, in quo non primum sibi lectum mendacium pepererit; potissimaque apud mercatores laus est scire et multum et caute fingere. Quo efficit ut fides mercatoria, quæ antea maxime habebatur integra, nunc fluxa sit admodum ac fragilis. (3) Hannibal insidiis maxime ac fraude grassatus est. Quotusque est hodie præsertim dux imperatorque exercitus, qui non fraude nitatur insidiosisque consiliis? Cæsar, cum in Africa uenisset, dicitur curatior factus ad conserendas manus propter dolos Afrorum hominum. (4) Itaque simulatio rerum uerborumque atque consiliorum in omni artium genere ac negotiorum facultatumque præcipue regnat, quasi non etiam in disciplinis: quod sophismata ipsa docent, ut iam ueritas non in abdito atque in puteo delitescat, ut Democritus dicitabat, uerum sophistarum laqueis præpedita uel fallacis prodire in lucem atque in libertatem nequeat. (5) Iam uero pontificum, regum, dominorum ac principum hominum

XIII. Les marchands.

(1) Passons aux marchands, dont un grand nombre se réjouit de s'enrichir un peu et qui ne pourraient faire beaucoup de profits, à moins, comme dit Cicéron¹⁷², de beaucoup mentir. Rien plus ils ajoutent au mensonge l'engagement d'un serment, non seulement en paroles, mais aussi dans leurs écrits et leurs notes, en disant mensongèrement d'un drap italien ou espagnol qu'il est français ou anglais, chaque fois que le genre de drap est plus cher ; ils font de même avec le lin ou la soie. (2) Ceux qui font le commerce des chevaux ou des mules, marquent les chevaux ainsi que les mules avec les signes de la race qui a la meilleure réputation. C'est pourquoi on trouve avec peine un genre de commerce de marchandises où le mensonge ne se soit pas procuré la première place : la gloire la plus importante chez les marchands est de savoir tromper beaucoup et de façon cauteleuse. Le résultat ? La réputation des marchands, que l'on tenait auparavant pour sans taches, est maintenant très chancelante et très fragile. (3) Hannibal s'est avancé grâce essentiellement aux pièges et à la ruse. Et, de nos jours surtout, combien sont-ils, capitaines et généraux d'armées, à ne pas s'appuyer sur la ruse et les méthodes insidieuses ? César, quand il fut passé en Afrique, dit-on, fit preuve de plus de retenue avant d'attaquer, à cause des fourberies des Africains. (4) C'est pourquoi la simulation dans les idées et les mots, ainsi que les intentions, règne au premier plan dans tous les genres de métiers ainsi que d'activités et de compétences, sinon même dans les sciences ; et ce que nous enseignent les sophistes, c'est que la vérité désormais ne s'abrite pas dans une cachette ou dans un puits, comme disait Démocrite¹⁷³, mais entravée par les filets des sophistes et leurs pièges, elle ne peut venir à la lumière et à la liberté. (5) Mais désormais les palais et les domaines des papes, des rois, des seigneurs et des princes et,

172 Cicéron, *De Off.* I, 42, 150. « *surdidi etiam pueri, qui mercatorum mercatoribus, quod statim vendunt; nihil etiam proficiant, nisi admodum mendacibus* » : « on doit considérer comme objets ceux qui achètent aux marchands pour revendre aussitôt; car ils ne font aucun profit à moins de mentir ».

173 Cicéron, *Acad.* I, 12 et IV, 10.

aulæ ac domus, utque hodie dicuntur, curiæ simulationibus ac fallacijs mendacissimisque sussurationibus iisdemque nocentissimis infectæ sunt, ut uideatur ueritas ab illorum regijs exterminata; neque bonus quisquam habeatur curialis atque aulicus, nisi qui et mentiri admodum et pro loco ac tempore uultum fingere ac lenocinari scierit. Quo effectum est ut, quæ maximorum uirorum domus est, sit eadem simulationibus ac mendacii.

XIV. De dissimulatoribus.

(1) Dissimulatorum studium longe ab his diuersum est moresque item alii. Hi enim, quæ insunt quæque dicta aut facta sunt, aut parte ex omni inficiantur aut de iis multum detrahunt deque uero, quantum possunt, deducunt. Itaque quam illi dant operam, ut ueris ficta affingant ac falsa, tam hi ex aduerso in id intendunt, ut uel prorsus abneget quæ uera sunt, quod dissimulatoris est proprium, aut uehementius imminuta ut eleuent. (2) Nesciam tamen quomodo sæpenumero qui dissimulator est sit etiam, diuersa tamen ratione, simulator. Nam et Junius Brutus sapientiam dissimulauit et, cum minime esset stultus, eum se se gessit moresque eos induit ut brutus a ciuibus uocaretur proindeque idem hic et simulator dici et dissimulator potest. Illud tamen interest, quod hic inficiatur, ille affingit. Sunt igitur dissimulatores quidem huiusmodi. (3) Alexander, postquam ab Hammone rediit, Iouis se se esse filium uoluit quid hac ostentatione insolentius? Scipio, cum audiret Iouis quoque se et haberi et dici filium, iis dictis aures ea cum modestia adhibere est solitus, ut inficiari in nullo modo uidegi aut posset aut uellet. (4) Audio de maioribus natu sacerdotes quosdam, quique ab ordine Fratres dicuntur quique post obitum inter sanctos relati fuisse decreto Romanorum pontificum, cum uiuerent, interrogatos

comme l'on dit aujourd'hui, les cours ont été infectées par les simulations, les tromperies et les médisances à la fois très mensongères et très méfaisantes, de sorte que la vérité semble bannie de ces demeures seigneuriales ; et personne n'est considéré comme hon à la cour ou au palais, sinon celui qui aura su à la fois beaucoup mentir, composer son visage et intriguer, selon le lieu et la circonstance. Le résultat ? La demeure des hommes les plus importants est en même temps celle de la simulation et du mensonge.

XIV. Les dissimulateurs.

(1) Le dessein des dissimulateurs est de loin opposé à celui des précédents et de même leurs façons sont différentes. En effet ceux-ci, quant à leurs moyens, leurs diis ou leurs faits, ou bien ils les nient en tous points ou bien ils leur enlèvent beaucoup et minimisent autant que possible la vérité. C'est pourquoi autant les premiers travaillent à ajouter, en simulant, du faux et de l'inventé au vrai, autant ceux-ci au contraire tendent à nier absolument la vérité, ce qui est propre aux dissimulateurs, ou bien à rabaisser avec beaucoup d'énergie ce qu'ils ont amoindri. (2) Cependant, je ne sais comment, souvent celui qui est dissimulateur est en même temps simulateur, mais pour une raison différente. En effet même Junius Brutus dissimulait sa sagesse, et, alors qu'il n'était absolument pas sot, avait une telle conduite et adoptait un tel genre de vie que ses citoyens l'appelaient abruti, et ainsi donc on peut l'appeler en même temps simulateur et dissimulateur. Cependant il y a une différence : l'un dénie, l'autre simule. Donc les dissimulateurs appartiennent vraiment au premier genre. (3) Alexandre, après être revenu de l'oracle d'Ammon, voulut être le Fils de Jupiter : quoi de plus effronté que cette vantardise ? Scipion, comme il avait entendu dire qu'on le considérait lui aussi comme le fils de Jupiter et qu'on l'appelait ainsi, prit l'habitude de prêter l'oreille à ces formules avec une modestie telle qu'il semblait ne pas pouvoir ou ne pas vouloir le nier du tout. (4) J'apprends par la bouche de nos aînés que certains religieux, que leur ordre appelle Frères et qui furent sanctifiés après leur mort par un décret des pontifes romains, alors qu'on leur demandait de leur

an uera essent quæ de ipsis ferrentur miracula, solitos respondere: deum esse qui et ipse miracula faceret et bonis uiris eorundem faciendorum uim infunderet. (5) Quæ, cum modestia quædam potius quam inficiatio dici possit, uidetur dissimulationis quædam species, ad uirtutem tamen referenda, cum modestiæ sit civilisque cuiusdam sine urbanitatis siue tractabilitatis plena; qua Socratem præcipue fuisse usum legimus. Qua e re eiusmodi homines a maioribus nostris dicti sunt ironici; effectumque est ut ironia species quædam sit uirtutis, de qua post dicemus.

XV. Dissimulatorum plura esse genera.

(1) Sunt autem dissimulatorum genera quædam, eaque perniciosissima in ciuitatibus ac populis, cum alios uideas qui sub liberalitatis speciem ipsi quidem sint largitiosi hæcque ratione studeant clientellis, quibus ciues alius opprimant seque efficiant quam potentissimos; alios qui, dum publica negotia resque ciuitatis maxime difficiles atque crummosas diligentissime pariter ac fortissime obcunt maximisque pro patria se se obiectant periculis, clam regno studeant; illos qui suscipiendis miserorum patrociniis ac popularium causis, facticibus clanculum dant operam; hos eroganda inter pauperrimos atque egentissimos quosdam stipe, quo sub speciem minutissimæ ac uulgatissimæ erogationis frenus occulant ac ciues, aduenas, peregrinos clam exornificent.

vivant si ce qu'on rapportait de leurs miracles était vrai, répondaient d'ordinaire que c'était Dieu en personne qui faisait les miracles et dispensait aux hommes de bien le pouvoir de les faire¹⁹⁴. (5) Et cela, puisqu'on peut l'appeler en quelque sorte modestie plutôt que dénégation, semble une espèce de la dissimulation, mais doit être rapporté à la vertu, puisqu'elle est pleine de modestie et de bon goût ou d'urbanité et de souplesse ; j'ai lu que Socrate en faisait principalement usage. C'est pourquoi nos ancêtres ont appelé les hommes de ce genre ironiques¹⁹⁵ ; le résultat en est que l'ironie est comme une espèce de la vertu dont nous parlerons par la suite.

XV. Il existe plusieurs genres de dissimulateurs.

(1) Il existe donc certains genres de dissimulateurs qui sont très dangereux pour les cités et les peuples, puisqu'on en peut voir certains, sous l'apparence de la générosité, faire certes preuve de largesse et par ce moyen cultiver leurs clients pour opprimer grâce à eux les autres citoyens et devenir eux-mêmes les plus puissants ; d'autres, tandis qu'ils s'occupent, avec beaucoup de sérieux et également de courage, des affaires publiques et des problèmes très difficiles et très épuisants de la cité et s'exposent au nom de la patrie aux plus grands dangers, rechercher la royauté en cachette ; les uns, se chargeant de la défense des pauvres et des causes du peuple, donner ostensiblement leurs concours aux factions ; les autres, distribuant des pièces parmi de très pauvres et de très indigents, cacher, sous l'apparence d'une distribution minuscule dont il font une très grande publicité, leur abus, et torturer¹⁹⁶ en cachette les citoyens, les

194 Allusion à Saint-Thomas d'Aquin, canonisé en 1323, ou plus vraisemblablement à Saint-Bernardin de Sienne, canonisé en 1450, peu après sa mort (1444).

195 Nous prenons à partir d'ici la traduction par ironie, qu'auparavant nous appelions « fausse modestie », car elle était rapportée au vice de la vantardise, i.e. elle naît du côté de la vertu. L'allusion à Socrate est utilisée dans les deux cas.

196 Le verbe *excarnifera* signifie proprement écorcher, en enlevant la peau : le *cornifer* est le bœuf.

(2) Dissertentem Mediolani de religione deque hominum moribus Bernardinum, quem merita ipsa inter diuos retulerunt, vilibat sæpius hortabaturque increstor quidam, ut minus esset in abominando firmore : laborare enim urbem ipsam nimio plus eo morbo. Itaque ducti Bernardinum mores vilamque exquiri hominis, comperit perditissimum eum esse sceneratorum omnium. Illudque agere quo, cæteris deterritis, liberior ipsi uni scenerandi relinqueretur provincia. Horum igitur omnium perinde ut turpe admodum ac perniciosum urbibus genus, sic etiam multiplex est ac diuersum. (3) Videre etiam licet, ut inquit Cicero, p̄terusque non tam natura liberales quam quadam gloria ductos, ut benefice uideantur facere multa, que proficisci ab ostentatione magis quam a uoluntate uideantur. Taliis autem simulatio uanitati conuincior quam aut liberalitati sut honestati. (4) Quod idem dicere de iis liceat, qui appetitum uoluptatis occultant honorumque dissimulant cupiditatem, quippe qui ostentatiues uideantur magis quam temperati ac continentes. Cognitura ipsi habemus homines iuriconsultum, iure iniuriaque corradentem undique summaque pressum avaritiâ, deque deo ac religione Christiana male omnino qui sentiat ; diebus tamen fere singulis, siue pro templo siue pro domus suæ foribus, mane mendicantibus compluribus de manu numulum singuletum.

étrangers domiciliés ou de passage. (2) À Milan¹⁹⁷, Bernardino, que ses mérites ont placé parmi les saints¹⁹⁸, discourait de religion et de conduite humaine, et un certain marchand allait souvent le voir et l'exhortait à fustiger plus qu'il ne le fallait l'usure car la ville était extrêmement atteinte par cette maladie. Par suite tandis que Bernardino fait l'examen de la conduite et de la vie de l'homme, il apprend que cet homme est le plus criminel des usuriers et qu'il fait cela pour rester plus librement le seul usurier de la province, en écartant tous les autres. Donc de même que cette sorte d'hommes est tout à fait abject et dangereux pour les villes, de même il possède de nombreuses facettes différentes. (3) On peut même voir, comme dit Cicéron¹⁹⁹, que la plupart deviennent généreux non pas tant par nature que par une sorte de gloire ; on les voit faire avec bienfaisance beaucoup de choses, qui semblent venir de la vantardise plus que de la volonté. Et telle est la simulation, plus liée à la vanité qu'à la générosité ou à l'honnêteté. (4) Et l'on peut dire la même chose de ceux qui cachent leur appétit de plaisirs et dissimulent leur désir d'honneurs, en hommes qui semblent plutôt vantards que modérés et retenus. J'ai personnellement connu un homme de loi qui râtelait l'argent de toutes parts justement et injustement, pressé par la plus grande cupidité, et qui pensait beaucoup de mal de Dieu et de la religion chrétienne. Cependant presque tous les jours, que ce soit devant l'église comme devant les portes de sa demeure, le matin à de nombreux mendians il faisait don de sa propre main

197 D'après la *Facetia* 158 de Poggio, un peu différente. Chez Horatio il s'agit du prédicateur Bernardino de Sienna, qui n'est pas nommé chez Poggio : « Un usurier de Vicence invitait souvent un moine, personne d'une grande auidité qui prêchait continuellement sur la morale en public, à critiquer vivement les usuriers, et à blâmer ce vice le plus possible, car il avait beaucoup de pouvoir dans la ville ; il existait tant dans sa requête qu'il était même source d'envie pour le moine. Comme quelqu'un s'étonnait de l'insistance à censurer une activité qu'il pratiquait lui-même, il lui demanda pourquoi il continuait de le solliciter si fréquemment. Et l'usurier : « c'est », dit-il, « qu'il y a de si nombreux usuriers à Vicence que peu de gens s'adressera à moi et que je ne fais pas de profit. Mais si on découragerait l'usure chez les autres, tous les autres revenus arriveraient jusqu'à moi. C'est une histoire que l'on raconte, en étant, le moine ».

198 Bernardino fut canonisé en 1450.

199 *De Off.* II, 16.

præbere, quæ ratione et avaritiam cœlet et animum a religione prorsus alienum. Quæ cogitatione ac facto quid perditius dicas ac peruersius? Sub sanctitatis autem ac continentię opinionis, quantum mali foueret frater Hieronymus Ferrariensis, ex ordine beatissimi ac maxime sancti uiri Dominici, declarauit nuper populus ipse quem subduxerat Florentinus, cuius decreto morte, et quidem acerbissima, atrocissimisque cruciatibus excarnificatus est. (5) Itaque uicium hoc dissimulationis late quidem patens est ac perpauci quidem sunt, quemcumque siue ciuium ordinem siue sacerdotum aut principum inspicias, in quo non inuenire Sufferum possis, ne Valerii Catulli siue scœmna siue maledictum asperrax uideamur. Qui igitur dissimulatorum sit conatus, studia, proposita, iam uidetis. (6) Sub Ferdinando Neapolitanorum rege agebat Caietæ in cœnobio Gerardus quidam, qui septimum in diem, cœbo abstinere consueuisset ac potu, indeque sanctus habebatur ac deo carus. Venerabatur illum populus, utque eum adorarent, frequentes ad eum finitinis conueniebant ex oppidis; tantam hanc hominum opinionem cœnobite adaugebant propter munera quæ templo offerebantur.

d'une piécette à chacun, pour cacher à la fois sa cupidité et son état d'esprit bien étranger à la religion. Quelle pensée et quelle action pourrait-on dire plus criminelle et plus perverse ? Or sous couvert de sa réputation de sainteté et de continence, combien de malheurs a allumés frère Gerolamo de Ferrare²⁰⁰, de l'ordre des bienheureux et très saints Dominicains, eh bien ! le peuple de Florence lui-même, qu'il avait soulevé, l'a proclamé récemment : il a décrété la peine de mort, vraiment des plus cruelles, et l'a fait torturer dans les plus atroces supplices. (5) C'est pourquoi ce vice qu'est la dissimulation est certes bien évident, et ils sont fort peu, quelle que soit la classe, citoyens, prêtres ou princes, que l'on examine, où l'on ne puisse trouver de Sufferus²⁰¹, pour ne pas avoir l'air de désavouer le mot, que ce soit un sarcasme²⁰² ou une méchanceté, de Valerius Catulle. Donc quels sont les efforts, les desseins, les projets des dissimulateurs, vous le voyez désormais. (6) Sous le règne de Ferdinand de Naples vivait à Grèce, dans un monastère, un certain Gherardo, qui avait l'habitude de jeûner et de ne pas boire jusqu'au septième jour, et pour cette raison il passait pour un saint aimé de Dieu. Le peuple le vénérât, et il en venait un grand nombre des bourgs voisins pour lui rendre un culte. Les cénobites grossissaient cette croyance considérable chez le peuple à cause des dons offerts à l'église.

200 Il s'agit de Savonarole (1452-1498), Dominicain du couvent de San Marco à Florence, ami de Pie de la Mirandole et de Laurent de Médicis Prédicateur, il dénonce la dépravation de l'Eglise et le luxe de la société. En 1492 Alexandre VI Borgia, élu Pape, s'émène de ses attaques, d'autant plus que le peuple de Florence prend parti pour Savonarole. Réformateur. Savonarole fait surtout preuve d'une grande violence verbale, et il rompt peu à peu avec ses amis humanistes. Le 7 février 1497, une fête pénitentielle est substituée au carnaval de Mardi-Gras, et un autodafé a lieu. C'est lui qui accueille Charles VIII le 17 novembre 1494, comme envoyé de Dieu, et il profite du départ des Médicis pour proclamer à Florence une République de la vertu. Il est excommunié cette même année par Alexandre VI, qui réclame sa tête aux Florentins. Lassés par ses outrances et conscients de la ruine que peut apporter à la ville une broaille avec le Pape, ceux-ci le font condamner à mort le 28 mai 1498. Le jugement de Pontano est négatif : celui-ci ne voit pas derrière la figure de Savonarole un réformateur exalté dans la lignée de Benard de Clairvaux par exemple, mais bien un imposteur...

201 Mauvais poète moqué par Catulle : XIV, 17-20 et XXII, 1-11

202 *Saxung* est la transcription du mot grec τὸ σκίρμα, le sarcasme, utilisée par Macrobie, 7, 3, 1

Misit ad eam rem perspicendam Ferdinandus Masium Aquosa, et perspicacem et abunde expertum virum, cuius etiam fides esset quam perspectissimâ. Is dies noctisque cum illo septem eodem simul in cubiculo cum egisset summa cum vigilantia et cura, comperit tamen et capitis illum et stomachi pituita laborare omniaque de humectatione, quo e vicio appetenda cibi vis illa consopita iaceret ac pene extincta; esseque siue ieiunium illud siue abstinentiam ad morbum malumque corporis habitum referendam, vanosque illos esse rerumque religionis ostentatores, qui persuadere conarentur genius, hoc est Angelos, victum ad illum quotidianum ferre ciboque diuino pascere. (7) Sub Alfonso rege, Ferdinandi huius patre, eandem hanc abstinentiam cum ostentaret alius quidam, cuius nomen e memoria exiit, adhibitaque esset cura ne quid esculenti potusque ad illum inferretur, comperit postea est sub speciem nocturni luminis, erat enim hibernum tempus, victitare interim illum e candelis nocturni luminis causa sumministratis, quæ e succaro cinamomoque constarent atque e gallinarum pectoribus minutissime contusis, seuo tamen super illito.

XVI. Dissimulationem aliquando esse ostentationem.

(1) Quid, quod interdum dissimulatio et ipsa quidem ostentatio quædam est, cuiusmodi esse generis Aristoteles Laconicum arbitratur nescitum? Sub illa namque medicitate

Ferdinand envoya Maso Aquosa²⁰³ examiner le phénonène, un homme à la fois perspicace et qui avait bien assez fait ses preuves, et dont la loyauté aussi était parfaitement connue. Après que celui-ci eut passé avec lui sept jours et sept nuits, ensemble dans la même cellule, avec la plus grande vigilance et la plus grande attention, il découvrit enfin que l'autre souffrait d'une pituite à la fois du cerveau et de l'estomac et d'incontinence urinaire et que du fait de ce mal sa faculté appétitive végétait, assoupie et presque éteinte ; que son jeûne ou son abstinence devait être rapporté à une maladie ou à un dysfonctionnement de son corps, et qu'étaient vains, faisant étalage de religiosité ceux qui tentaient de persuader que des génies, c'est à dire des Anges, lui apportaient sa ration quotidienne et le repaissaient de nourriture divine. (7) Sous le règne d'Alphonse²⁰⁴ père de notre Ferdinand, comme faisait montre de la même abstinence quelqu'un d'autre, dont le nom n'est sorti de la mémoire, et qu'il avait employé beaucoup de soin pour qu'on ne lui servît ni à manger ni à boire, on découvrit par la suite que, sous prétexte de s'éclairer la nuit (c'était en effet l'hiver), il se nourrissait cependant de chandelles qu'on lui avait fournies pour avoir de la lumière de nuit, et qui étaient faites de sucre et de cannelle, et de blanc de poulet très finement broyées, mais après les avoir enduites de suif.

XVI. La dissimulation est parfois de la vantardise.

(1) Que penser du fait que parfois la dissimulation aussi est une sorte de vantardise, dont fait partie la façon de s'habiller de Laconie selon Aristote²⁰⁵ ? Et en effet sous cette modestie,

²⁰³ C'est l'homme de Messine très cher aux Aragonais et roi de l'ontano qui le cite également en IV, 6. Il dédie à son fils Diego le *Timulus*, I, 35.

²⁰⁴ A. Pazornita, *De diebus et factis Alphonsi Regis Aragonum libri IV*, Buzilez, 1538, II, 9, en marge, Pazornita juge le mot *supienter* : « hic est ille Antonius qui quadraginta dies et noctes perpetuo ieiunare se crebatur » : « voici le fameux Antonin, dont on disait qu'il jeûnait sans interruption quarante jours et quarante nuits ». Puis l'antédote est la même, à ceci près que les bougies sont creuses et pleines de farine.

²⁰⁵ Nic. IV, 13, déjà cité en I, 7, repris ensuite en VI, 4.

delitescere elationem ac superbos spiritus. (2) Qua de re parcius loquor propter sanctissimos heremitas patresque illos et tanquam fundatores Christianæ religionis : Paulum, Antonium, Malchum, Sabam, Onofrium aliosque post hos innumerabiles, in iisque tot post seculis Franciscum, quorum paupertas, continentia, simplicitas, uita omnis denique uisa est nobilitasse hominum infirmitatem maximeque languescentis eorum roborasse conatus. (3) Tali igitur sub mendicitate se uestitus sordide non pauci olim philosophiæ professores pessima quædam exempla prodiderunt. Utque de aliis taceam, Neronis Augusti temporibus, Publius Egnatius Stoicam professus est sectam, quo maiorem sibi fidem,

pense-t-il, se cachent l'infatuation et l'orgueil. (2) Je parle assez peu de ce sujet, à cause des très saints ermites et des Pères, pour ainsi dire fondateurs aussi de la religion chrétienne : Paul²⁰⁶, Antoine²⁰⁷, Malc²⁰⁸, Saba²⁰⁹, Onuphise²¹⁰, et les innombrables autres après eux, dont, après tant de siècles, François²¹¹, eux dont on a vu la pauvreté, la continence, la simplicité, la sainteté, la vie tout entière enfin anoblir la faiblesse de l'homme et conforter leurs forces toutes languissantes. (3) Donc sous une telle modestie et pauvreté de vêtement, beaucoup, autrefois, qui faisaient profession de philosophie, ont montré vraiment les pères exemples. Et pour ne pas parler des autres, à l'époque de l'empereur Néron²¹², Publius Egnatius faisait profession de philosophie stoïcienne pour se procurer plus de crédit, en

206 Il s'agit ici de Paul de Thèbes, le premier ermite. Né en Égypte en 228, dans une famille riche il se retire à 24 ans dans une grotte dans le désert. Saint Jérôme est le premier à raconter sa vie (I a, du II, reçu à 113 ans la visite de saint Antoine âgé de 96 ans. Voir Saint-Jérôme, *Vie Paul*, édition B. Degorski, Rome, 1996.

207 Né vers 250 en Égypte, il est le fondateur du monachisme. Mort vers 356, son culte commença de son vivant. Voir *Bibliotheca Sanctorum*, Pontificia Università Lateranense, 1968.

208 Ermite, né d'une famille noble, il se retire dans le désert vers 375 ; saint Jérôme raconte sa vie v. 390 ; voir Saint-Jérôme, *Vie Malc*, édition B. Degorski, Rome 1996.

209 Vers 439-532 ; le plus grand représentant du monachisme oriental, vénéré en Palestine, il est aussi très populaire en Italie méridionale, et notamment à Naples. Voir *Bibliotheca Sanctorum*, Pontificia Università Lateranense, 1968, vol. XI, p. 535.

210 Ermite, III^e siècle ap. J. C., s'est retiré dans le désert. Voir *PL*, LXXXII, p. 211-222.

211 Le nombre de vies de Saint-François d'Assise est impressionnant, néanmoins Pontano a recueilli et à sa disposition les plus célèbres, celles de Saint-Bonaventure, de Julien de Spira, de Thomas de Celano ; voir ci-après, *De Sermones*, VI, 4, (30).

212 Tacite, *Ann*, XVI, 32 : « Publius Egnatius, efficit Iulio Sorani, et tunc enipuit ad apprehendendam amicam, auctoritatem Stoicorum seculi proferebat, habitu et ore ad exprimentam imaginem honesti exercitatus, ceterum anima perfidissima, subdolis, inuicem ac libidinis uisceribus ». « Publius Egnatius, efficit de Soranus et ulora acheri pour accabler son ami, portait le masque imposant de l'école des Stoïciens, s'étant exercé à exprimer par son maintien et sa physionomie l'image de la probité, mais en son âme perlide, artificieuse, cachant cupidité et débauche ».

in accusandis tum civibus aliis tum senatoribus, compararet. Vtina ne etate etiam nostra sub hac quoque specie atque habitu turpiora magisque profana admitterentur. (4) Videas hodie quosdam minutissima ac sordidissima quaedam vel obstinate dissimulare, quod ea virtutem ipsi, ut sunt animo imbecillo admodum atque abiecto, referant publicamque ad commendationem. Quocirca dissimulant ea, dum e dissimulatione ac reticentia magis magisque commendatum iri ea existimant; qui, meo quidem iudicio, non degeneres modo atque abiecti, verum nullius esse uldeantur pretii deque coetu prorsus hominum eiciendi. (5) Commendabatur religiosus ex his quidam, quod ieiunia traduceret remis tantum cariculis ac nucibus squaeque ciatholo; cumque antistes id ex eo sciscitaretur, sat ipsi scimus tantum hoc illum respondisse, demisso vultu, voce quam maxime depressa et languida miserum se peccatorem esse. Quid dissimulantius, imo quid inanius atque, apud recte sententes, contemptibilius? nisi antistes hominis inanem ostentationem et, ut aliam insisteret viam, quae ad caelum ferret, commouit. (6) Iacobus Zanec negotiator Venerus, multa amplaque negotia Neapoli cum administraret comeretque Gasparem Raecennianum singulis diebus sub matutinum tempus visitare templa, interesse rebus divinis, sacraque dum celebrarentur, intentissimum illum esse legendis Davidicis psalmis, captus imo deceptus, ut re ipsa docuit, viri moribus, non parvam illi pecuniae summam credidit administrandam, de qua post, ratione habita, lucrum compendiaque partirentur, ut mercatorum mos esset. Gaspar, accepta pecunia, cum advenisset reddendae rationis tempus, risui Iacobum habuit, quippe qui non pecuniam modo abnegaverit, verum ignorare se illum dixerit; cumque Iacobus mercatoribus ab aliis accusaretur: « non me, inquit Gaspar decepti, sed Gasparis libellus lectoque illius suspiciosa ».

accusant tantôt les autres citoyens, tantôt même les sénateurs. Si seulement notre époque aussi, sous cette même apparence et cette attitude, n'admettait point les actes les plus scandaleux et les plus sacrilèges ! (4) On pourrait voir aujourd'hui certains dissimuler avec beaucoup d'assurance certaines choses très basses et très viles, sous prétexte qu'ils les rapportent à la vertu et à la recommandation publique, eux dont l'esprit est bien faible et abject. C'est pourquoi ils les dissimulent, pensant qu'on fera de plus en plus leur éloge pour cette dissimulation et cette omission. Ces gens-là, à mon avis du moins, ne sont pas seulement dégénérés et abjects, mais ils me semblent n'avoir aucun prix et devoir être rejetés absolument de la société des hommes. (5) On faisait l'éloge d'un de ces religieux sous prétexte qu'il déjeunait avec seulement trois petites figues accompagnées de noix et un petit gobelet d'eau. Comme le père supérieur le questionnait sur cela, je sais bien qu'il lui a seulement répondu, le visage baissé, avec la voix la plus abattue et la plus faible, qu'il était un pauvre pêcheur. Quoi de plus dissimulateur, bien plus quoi de plus vain, et, pour ceux qui ont des pensées droites, de plus méprisable ? Le père supérieur rit de la vantardise inconsistante de l'homme, et, pour qu'il suive une autre voie qui puisse le mener au ciel, l'admonesta. (6) Comme Jacopo Zane, un marchand vénitien, s'occupait de beaucoup d'affaires importantes à Naples et qu'il voyait Gaspard de Ravenne, jour après jour, au petit matin, aller à l'église, assister aux offices divins et, pendant la célébration de la messe, être très appliqué à lire les psaumes de David, pris, ou plutôt trompé, comme l'a dit l'histoire elle-même, par les façons de cet homme, lui confia une grosse somme d'argent à gérer, de laquelle, ensuite, après avoir fait les comptes, ils partageraient le bénéfice et les profits, selon la coutume des marchands. Gaspard, après avoir reçu l'argent, comme était venu le temps de remettre le compte, se moqua de Jacopo, non seulement en niant le dépôt, mais en disant aussi qu'il ne le connaissait pas ; et comme les autres marchands rejetaient la faute sur Jacopo, « ce n'est pas Gaspard, dit-il, qui m'a trompé, mais le livre de Gaspard et la lecture exaltée²¹³ qu'il en faisait ».

²¹³ Le mot est *aspiratus*, on poussait de profonds soupirs. C'est aussi le mot qu'on emploie pour désigner les asthmatiques.

(7) Itaque uix aliqua uitae species est, ad quam se se dissimulatio non insinuet, quod non ita multis post annis frater franciscus Hispanicus docuit. Is quamuis rudiis atque indoctus, tractus tamen audacia atque ambitione, pulpitum ascendere est ausus tantoque siue factu siue temeritate, palam ut asseueraret : praedicare se de religione Christianisque de rebus, docente ac dictante Angelo ; cuius admonitu et futura quaedam praediceret et, qui cum diuis in caelo e mortuis agerent, qui rursus apud infernos cruciarentur, sciret se profertur. Denique cum Ferdinando persuadere ante nulla ut ratione posset ut Iudaeorum gentem exterminaret e regni finibus, exemplo Ferdinando patruelis Hispaniarum regis, Iarenti cum ipse ageret, commentum haec inicit : e plumbo tabulam, diui Casaldi nomine clanculum a se inscriptam, haud Taranto procul in sacello

(7) C'est pourquoi on ne trouve qu'avec peine une espèce de vie où la dissimulation ne s'insinue pas, ce que, quelques années après, le frère Francisco, un espagnol, nous a montré. Celui-ci, bien que grossier et inculte, mais entraîné par l'audace et l'ambition, osa monter en chaire, que ce soit dû à sa grande suffisance ou à sa témérité, pour tenir en public des discours rigoristes ; il parlait, disait-il, de la religion et du christianisme, sous l'instruction et la dictée d'un ange ; et, sur son conseil, à la fois il prédisait le futur et connaissait et dévoilait qui, parmi les morts, vivrait au ciel avec les saints, qui au contraire serait supplicié²¹⁴ aux Enfers. Ensuite comme il ne pouvait persuader Ferdinand par aucun moyen ou d'aucune manière de chasser le peuple Juif des limites du royaume, à l'exemple de son cousin Ferdinand d'Espagne²¹⁵, comme lui-même était à Tarante²¹⁶, il mit sur pied cette fiction. Il cacha une tablette de plomb, écrite par lui en cachette au nom de saint Cataldo²¹⁷, non loin de

214 Ici on attendrait la périphrase en vers qui pour exprimer la concordance des temps en interrogative indirecte. Nous choisissons cependant cette traduction plutôt que la relative, car il n'est pas dans l'usage de Pontano d'employer cette forme pour le futur et que la subordonnée dépend de verbes prophétiques, induisant le sens du futur.

215 Roi d'Aragon (1479-1516), marié à Isabelle, reine de Castille (1474-1504), régent de Castille (1506-1516), roi de Naples (1501-1516). Il est le premier Roi Catholique de l'Espagne unifiée, après avoir achevé la reconquête, sur le royaume musulman de Grenade (1492). Il est aussi le roi des découvertes espagnoles du Nouveau Monde, et le père de ce qui deviendra l'Empire de Charles Quint une quinzaine d'années plus tard. Il est le fils du Gêco d'Alphonse le Magnanime, Jean d'Aragon, à qui Alphonse avait laissé les possessions continentales espagnoles, plus les Baléares, lorsqu'il avait pris possession de son royaume à Naples, y réunissant alors la Sicile. C'est à ce titre que Ferdinand a des prétentions, en un sens plus directes que Charles VIII et Louis XII, sur Naples, et en 1501, il prend possession du royaume, qui n'aura plus qu'un vice-roi nommé par Madrid à sa tête, comme dans le Nouveau-Monde.

216 Le roi avait quitté Naples entre 1492 et 1493, pour se réfugier à Tarante à cause d'une épidémie de peste, que le peuple impatient aux faits venus d'Espagne perçut.

217 Fabricius, *Bibliotheca Latina media et infima aevi* Hamburg, 1754, vol. 1, p. 333, nous apprend que ce saint Cataldo était évêque de Tarante au VI^e siècle ; il renvoie à la *Martyrologie romaine* et au *De libro prophetiarum*, où il est fait allusion à cette apparition de 1492. Par ailleurs il cite un passage des *Diar Geniales* d'Alessandro d'Alessandro, contraire à celui de Pontano, où il est fait mention de cette apparition au saint à Ferdinand et au peuple de Tarante mais où le même est un visionnaire honnête, dans la tradition du monachisme le plus pur.

semidivito sub parietem occultavit ; quam triennio post emendam curavit, corrupto sacerdote, cui diceret in sonnis astitisse sibi Caraldum, monstrantem quo in loco tabella esset ablitu commonentemque, uli cum populo supplice collegioque sacerdotum iret ad edificandam ilam ; quam effossam curavit ad regem deferendam, communicandam ab eo uni tantum viro, quem e suis nosceret ac maxime fidum ; deum enim iratum illi futurum clademque ac calamitatem immissurum, vi, quod in tabula scriptum est, et cautum a rege præstaretur. Scriptum vero ipsam per ambages quasdam ac latebricosa verba eo spectabat, uti Judæorum exterminatio indicaretur. Rex, accepta tabula, deprehendit fraudem ; qua deprehensa, minime Franciscum ad eam legendam secum adhibuit, arbitratus eum interpretaturum verba in eam sententiam ; dissimulavitque rem ipsam summa cum taciturnitate ac prudentia. At Franciscus, re cognita, furore percitus, quod tantum commentum falsum eum habuisset, non populo, non regi, vix ipsi Cataldo publicis pepercit in prædicationibus ; in tantumque exarduit, ut Italia ferme omnis ipseque in primis Romanus pontifex de tabula eius fuerit inventiono sollicitus atque anxius. Itaque vicii huius vis adeo occulta et potens est, neque omnino animadverta, ut non modo interdum in ostentationem se se convertat, verum etiam in spiritus superbissimos execrabilemque animorum impotentiam.

(8) Quanquam Aristoteles recte putat veraci ostentatorem magis adversari longiusque ab illo digredi utpote deteriorem, non minus tamen difficile est ab his ipsis cavere, cum eorum morbus vix appareat, ostentatio vero ipsa se se patefaciat : id quod nomen etiam ipsum declarat. Velle autem hæc ulterius prosequi nec vilit esse ducimus nec necessarium viderique aburde .

Tarente, dans un petit sanctuaire à moitié détruit, sous un mur. Trois ans après il veilla à la faire mettre au jour, après avoir corrompu le prêtre à qui il dit que Cataldo s'était tenu à ses côtés en songe, lui montrant à quel endroit la tablette avait été cachée et l'avertissant d'aller la déterrer avec le peuple prosterné et le collège des prêtres. Après l'avoir déterrée, il devait veiller à la faire apporter au roi, à la faire transmettre par lui au seul homme qu'il savait être le meilleur parmi les siens et le plus loyal. En effet Dieu allait être irrité contre lui et allait envoyer un désastre et une catastrophe si le roi ne garantissait pas en toute sécurité ce qu'il y avait écrit sur la tablette. Or le texte, par certaines circonlocutions et mots entortillés²¹⁸, indiquait le bannissement des Juifs. Le roi, après réception de la tablette, découvrit la tromperie; l'ayant découverte, il n'invita pas Francisco à la lire avec lui, pensant que celui-ci allait interpréter les mots en ce sens et il dissimula la chose avec la plus grande discrétion et la plus grande prudence. Mais Francisco, ayant appris cela, emporté par la fureur, parce qu'il l'avait considéré comme ayant imaginé un si grand faux, n'épargna dans ses prédications publiques ni le peuple, ni le roi, à peine Cataldo lui-même. Il s'enflamma à un tel point que presque toute l'Italie et en premier lieu le Pape romain lui-même furent alarmés et inquiets à propos de la découverte de cette tablette. C'est pourquoi la force de ce vice est si cachée et si puissante, et si invisible, que non seulement parfois elle se change en vantardise, mais encore en suffisance orgueilleuse et frénésie abominable des esprits. (8) Bien qu'Aristote²¹⁹ pense justement que le vantard s'oppose plus au sincère et qu'il s'éloigne bien plus de celui-là, en tant qu'il est pire, il n'est cependant pas moins difficile de se garder de ceux-ci, puisque leur maladie est à peine visible, mais que la vantardise se dévoile elle-même; c'est ce que le nom même signifie également. Or nous pensons qu'il n'est ni utile ni nécessaire de vouloir continuer cela plus avant, et il peut sembler suffisant

218 *Latebricosus*, néologisme, formé sur *latebra*, la cachette ou au sens figuré le subterfuge (Cicéron, *De Off.* III, 166, Ovide, *A. A.* I, 754). L'adjectif célèbre classique est *latebrator*.

219 *Nic.*, IV, 3, 12.

datis potest plane nos ostendisse, quot et quæ genera sūt species ue eorum omnium atque in quibus uersentur differant ue aut conueniant quique sint tum mendaces tum ueri simulatoresque ac dissimulatores. Nam de ironicis alibi expressius disputabitur. (9) Quotiam autem prudentia dux est ac magistra actionum humanarum omnium moraliumque uirtutum, illud non uidetur prætereundum prudentiam ipsam pro loco, tempore, negotiis, administrationibus, periculis proque persona quam geramus, tum exigere tum etiam præcipere, uti nunc simulemus, contra nunc dissimulemus, nunc ueritatem uoculamur, nunc quæ uera nullo modo sūt et fingamus et asseueremus. Quæ res efficit ut fingere interdum, simulare, dissimulare, inficiari, celare, ostentare, demere, accumulare, dum tamen prudentia id exigat, dandum sit uirtuti. (10) Sūt et actiones ipse ad finem referendæ. Nam et Solon publicæ rei gratia furorem simulauit et Arctus, de quo diximus, stultitiam; et sapientissimi rerum publicarum administratores in maxime periculosis casibus hilaritatem fingunt; quæ autem aduersa, celant, quæ ficta et læta, efferenda in publicum curant. Nec medici sanandis ægris, quo illos habeant obtemperatiores magisque abstinentes, non et ipsi multa se se dubitare, aut euentura præter opinionem fingunt, aut contra uel optimam illis pollicentur spem, licet ipsi de illorum salute nullam prorsus spem habeant, præsertim in pestilentibus ac desperatis morbis. Denique nullo ab hominum genere, nullis ab administratoribus plura aut simulantur aut dissimulantur quam ab exercituum duobus rerumque administratoribus bellicarum: quarum rerum tum Latinæ Græcæque historis tum barbaræ repletæ sūt exemplis.

que nous ayons montré entièrement combien il y a et quels sont les genres ou les espèces de tous ceux-là, et à quoi ils s'intéressent ou en quoi ils diffèrent et s'accordent, et quels sont tant les menteurs que les simulateurs et dissimulateurs de la vérité. En effet nous parlerons plus distinctement des ironiques ailleurs²². (9) Or puisque la prudence est le guide et le maître de toutes les actions humaines et de toutes les vertus morales, il ne semble pas qu'il faille oublier que la prudence elle-même dont nous faisons preuve, selon le lieu, le moment, les affaires, les fonctions, les risques, le rôle à jouer, tantôt exige, tantôt conseille que parfois nous simulations ou au contraire parfois nous dissimulations, parfois nous cachions la vérité, parfois nous feignons et affirmons ce qui n'est pas du tout vrai. Il résulte de cela que de temps en temps feindre, simuler, dissimuler, nier, cacher, faire montre, retrancher, accumuler, pourvu que la prudence l'exige, doit être mis au compte de la vertu. (10) Les actions aussi doivent être rapportées à leur fin. En effet Solon simula la folie pour l'État, et Brutus, dont nous avons parlé, la sortise ; et les plus sages administrateurs de l'État, dans les dangers les plus hasardeux, feignent la gaieté : et ils cachent les malheurs et veillent à faire divulguer en public les heureux événements qu'ils inventent. Et les médecins, lorsqu'ils soignent les malades, pour les faire obtenir et les rendre abstinentes, eux non plus n'hésitent pas beaucoup - ou bien ils inventent ce qui va arriver contre toute attente, ou au contraire ils promettent le plus grand espoir, bien qu'eux-mêmes n'aient absolument aucun espoir sur la santé de leurs patients, surtout dans les pestes et les maladies désespérées. Enfin aucun genre d'hommes, aucun administrateur ne simule ou ne dissimule plus que ne le font les chefs d'armée et ceux qui mènent les guerres. De cela, l'histoire latine, l'histoire grecque, tout comme celle des barbares, sont pleines d'exemples.

²² De Senectute, VI, 3

[LIBER TERTIUS]¹.I. Unde ductæ sunt *facetia* ac *facetudo*.

(1) De *facetudine* igitur dicturi, quam *mediocritatem* esse quandam primo libro ostendimus, ne a nobis ipsis descisisse videamur, ab origine quidem ipsa nominisque exordiemur deductione. (2) Verbum ipsum « *facio* », unde « *facetia* » ductæ sunt, apud priscos illos et Latinos et Romanos homines in maxime fuit frequentissimaque usurpatione. Itaque et « *pacem* » et « *bellum* » et « *foedus* » et « *iudicias facere* » dixerunt et « *delicias* » et « *ludos* » et « *nuptias* » et « *convivia* » et « *stortum* » et « *dormum* » et « *templa* » et « *porticum* » et « *nomina* » et id genus pene innumerabilia ; in his autem et « *verba facere* » et « *versus* » et « *orationem* » et « *iocus* ». (3) Indeque, qui in comitiis, in consultationibus, in senatu, in concionibus verba cum gravitate facerent cumque dignitate et copia « *facundos* » dixere et virtutem eam « *facundiam* », ut iam diximus ; quam Plautus, quo Romanam locupletaret linguam etiam *facunditatem* appellavit a [*facunda*]² videlicet oratione ; qui vero in circulis, congressionibus, contulibus communibusque in sermonibus ac consuetudinibus ad iocunditatem solum animorumque recreationem cum moderatione et gratia, « *facetos* », quin etiam dicta ipsa appellavere « *facetias* » ; habitum vero reliquere innominatum, quem nobis appellare

¹ S. JOURNAL DE JOANNIS DOPLANI PONTANI | LIBER TERTIUS.

² Eui. Bistagne. Lupi-Rix. *facunda*.

Livre III

I. D'où viennent les noms « mots d'esprit » et « esprit ».

(1) Nous allons donc parler de l'esprit, dont nous avons montré dans le premier livre que c'était une sorte de juste milieu, et, pour ne pas avoir l'air de nous désavouer nous-même, nous commencerons par l'origine et par l'étymologie du mot. (2) Le verbe même « faire », d'où est tiré le mot « factices²²¹ », était chez les anciens tant Latins que Romains, employé très fréquemment. C'est pourquoi ils disaient « faire la paix », « la guerre », « un traité », « une trêve », ainsi que « des moqueries²²² », « des jeux », « un mariage », « des banquets », « un avortement », « une maison », « des temples », « un portique », « des noms », et presque d'innombrables choses de ce genre ; et parmi elles, « faire des mots », « des vers », « un discours », « des plaisanteries ». (3) Par suite, ceux qui, dans les comices, les délibérations, au sénat, dans les réunions, faisaient des mots avec sérieux, dignité et abondance, ils les appelaient éloquents, et leur vertu éloquence, comme nous l'avons déjà dit²²³ ; et Plaute²²⁴, pour enrichir la langue latine, l'a aussi appelée faconde évidemment à partir de l'expression « faire un discours » sans doute ; mais ceux qui, dans les cercles, les rassemblements, les banquets, les conversations et les relations sociales, « faisaient » pour le plaisir seulement et le délassement des esprits avec mesure et grâce, ils les appelaient spirituels, et bien plus ils appelaient leurs bons mots mots d'esprit ; mais ils ne laisserent pas de nom à la manière d'être, qu'il nous a plu

221 *De Sermonibus*, I, 8.

222 Plaute, *Mén.* 381, par exemple.

223 *De Sermonibus*, I, 8.

224 Plaute, *Truc.*, 494, dans la bouche de Strotophane, le soldat qui n'est pas fanfaron et se refuse à être « bon parleur ».

tum « facetudinem » ac « facetiam » placuit hinc etiam « facetitatem ».

I. Facetudinem virtutem esse.

(1) Virtutem autem hanc esse illud præcipue docet, quod in sermonibus congressionibusque incundis, in habenda item oratione siue ad multos siue ad paucos popularibusque in concionibus, et laudamur ubi mediocritatem seruauerimus, et vituperamur, cum secus. Quod si mediocritas ea est, ut quidem est, inter duo uti extrema constituatur oportet. Quæ igitur ea sint, querendum est diligentius. (2) nec mutus igitur opponetur faceto, quippe cum mutus non solum non facetus esse, verum minime queat fari. Qua e re nequequam etiam opponi ei potest qui ætate sit infans, cum hic ipse infans non sit locutione cassus, verum adhuc inhabilis ad bene exacteque loquendum; itaque neque infantia aduersabitur facetudini. (3) Parte ex alia multo ei minus aduersa est loquacitas, de qua supra est dictum, quod uicium in sermone ipso ipsaque in loquendi serie generalem quendam locum habet magis quam in iocis ac diatribis: labitur enim in excessum non iocandi, verum implicandi sermonis

d'appeler parfois esprit et spiritualité, parfois encore spiritualité²²⁵

1. L'esprit est une vertu.

(1) Or voici ce qui essentiellement nous apprend que l'esprit est une vertu : lorsque nous tenons des conversations et des réunions, et également un discours en petit comité ou non, et dans les réunions populaires, l'un fait notre éloge si nous avons gardé la mesure, et en même temps l'on nous critique dans le cas inverse. Et si elle est un juste milieu, comme c'est le cas, elle doit se tenir entre deux extrêmes. Donc quels sont ces extrêmes, c'est ce qu'il faut rechercher très sérieusement. (2) L'on n'opposera donc pas le muet à l'homme d'esprit, puisque le muet non seulement ne peut être un homme d'esprit, mais est incapable de parler. C'est pourquoi on ne peut pas non plus lui opposer un bébé, qui ne parle pas à cause de son âge, puisque ce même bébé n'est pas privé de la parole, mais encore malhabile à bien et exactement parler ; ainsi l'on n'opposera pas non plus l'enfance à l'esprit²²⁶. (3) D'autre part lui sera beaucoup moins contraire le bavardage, dont j'ai déjà parlé, vice qui a une place naturelle dans la conversation et l'enchaînement du discours plus que dans les plaisanteries et les bons mots²²⁷. En effet il tombe dans l'excès non pour plaisanter, mais pour embrouiller

²²⁵ De Sermones, 1, 12. Voir note 44.

²²⁶ Ici reprise de la forme de réflexion donnée par Crassus dans le De Or., III, 142 en ces termes : « *hunc oratorem quem ego dico sapientiam inuictam habere eloquentia, philosophum appellare mutes, non impediam ; dummodo hac consistat neque infaniam eius qui non loquit, sed enim e quibus dicendi non quod, neque insipientiam illius, cui res non suppetat, verba non desint, esse laudandum* » : « cet orateur, dont je dis qu'il a une éloquence et sagesse, je n'empêcherai pas qu'on l'appelle philosophe ; pourvu qu'il soit clair que l'on ne doit pas faire l'éloge de l'incapacité à parler de celui qui connaît une chose mais ne peut l'expliquer en paroles, ni de la stupidité de celui à qui, sans aucune idée, les mots ne manquent pas ». Mais si *infamia* est ici à prendre au sens étymologique d'incapacité à parler, dans notre texte c'est bien de l'enfance qu'il s'agit, les expressions « *mutus* » puis « *ad huc inhabilis ad bene exacte loquendum* » en donnant la définition.

²²⁷ *Dictiorius*, sont employé par Mureto, *Ser.*, 2, l. 14. par exemple et Martial, dans le sens plutôt de sarcasme, 6, 44, 3.

blacterandæque orationis gratia. (4) Cum igitur circa iocos sermonisque iucunditatem ac leporem circaque urbanitatem ac comitatem versari factum dicamus, si rusticitatem ei opposuerimus, parum fortasse rei ipsius significantiam adimplebimus, cum rusticitas ipsa rectius opponatur urbanitati ipsaque urbanitas sit facetudinis siue pars quædam siue species; sin illepiditatem, idem erit peccatum, quod illepiditas aduersa tantum est lepori, qui doctorum comes est ac facetiarum; nullo etiam minus opponenda illi est insuauitas, quippe cum suauitas ipsa in saporibus quæque uersetur inque tactu et risu et gustatione; et a nobis libris quidem superioribus non pauca dicta sint, e quibus iudicari possit et quid queratur et quale. Querimus enim, cum ad laborem hinc nati simus, illinc ad relaxationem eumque iucunda sint nobis amica, tristia uero inimica ac permolesta, et quietem inter labores ac cessationem et a molestiis corisque grauioribus relaxationem quandamque quasi uacuitatem. (5) Cum igitur qui sint urbani, qui comes lepidique, qui item aut blandi aut festui sit a nobis abunde ostensum, et quid et quantum et qua etiam uia differant inter se, nimirum genus aliquod esse oportet quod ab his ipsis constituatur; ut quemadmodum contingit.

sa conversation et tenir des discours habillards²²⁸. (4) Donc puisque nous disons que l'esprit est plutôt du côté des plaisanteries et de l'agrément et du charme de la conversation, et de l'urbanité et de l'amiabilité, si nous lui avons opposé la rusticité, nous n'avons peut-être pas donné son sens plein à cette idée²²⁹, puisque la rusticité s'oppose plus justement à l'urbanité, et que cette urbanité est soit comme une partie, soit une espèce de l'esprit. Si au contraire nous lui opposons la rudesse²³⁰, ce sera également une faute, car la rudesse ne s'oppose qu'au charme, qui accompagne les traits et les mors d'esprit. Encore bien moins doit-on lui opposer l'aigreur²³¹, puisque la douceur se trouve aussi dans les saveurs, et en même temps dans le toucher, le rire et le goût ; et nous en avons certes fort parlé dans les livres précédents, qui permettent de juger ce qu'est et quelle est la nature de ce que l'on recherche. En effet, puisque d'un côté nous sommes nés pour le travail, de l'autre nous détestons la tristesse et le désagrément, nous recherchons à la fois à nous délasser et à nous reposer au milieu des travaux et à nous détendre des peines et des soucis fort pesants, comme à faire le vide pour ainsi dire. (5) Donc puisque nous avons abondamment montré qui sont les hommes urbains, qui sont les agréables et les charmants, qui sont également les flatteurs ou les enjouisés, et en quoi, combien et même par quelle méthode ils diffèrent les uns des autres, il faut assurément qu'il existe un genre qui soit constitué par ceux-ci mêmes ; tout comme ce, à se

²²⁸ Mot très expressif que l'on n'a pas encore rencontré dans le *De Sermone* même sa 1, 19, 20 ou 21. *Blabéro*, ou plutôt *blautero*, forme que Pantano emploie et qui est tardive, voir Sidoine Apollinaire. *Ep.* 2, 2, 14 par exemple, est un mot que l'on trouve chez Apulée, *Met.*, 4, 24, ou Aulu-Gelle, 1, 15, 17, au sens de bavarder, habiller, mais de *blatéro*, pour le cas du chameau dans P. *Fab.*, 34, 2, et de *causer* pour le cri de la grenouille dans la lettre citée de Sidoine Apollinaire. Nous avons rencontré jusqu'à présent *deblatero* *garrulus*, *garrus*, *causo*, et *inversumque*, et traduit par jaccator, causer, et caquetur, et jaccis *deblatens* seul, ni ce *blatero*.

²²⁹ *Adimpleo*, mot de Columelle (12, 45) et qui signifie remplir complètement, accomplir jusqu'au bout.

²³⁰ *Illepiditas*, néologisme formé sur l'adjectif *illepides*, employé par Plaute, *Ro.*, 514, 5169, etc., et Aulu-Gelle, 18, 13, 5.

²³¹ *Invenustus*, mot de Tullien (*De pan.*, 10) et d'Aulu-Gelle (1, 21, 6).

in avaritia, plures enim avarorum sunt species, quod cum de liberalitate ageremus plane speruimus, sic illorum quoque non una est consideratio qui iocis utuntur delectanturque verborum iocunditate ac lenociniis. (6) Itaque qui omnes iocandi partes cum modicritate fuerit consecutus, hunc quidem, ut ab utriusque parte in hoc ipso genere absolutum, facetum esse voluitis, ut qui omnem complexus sit avaritiam, avarum; quanquam et avaros et facetos etiam dicimus qui partem fuerint aliquam assecuti sive facetudinis sive avaritiae, quippe cum et species insit generi et genus motuo in species distribuitur. Quocirca habitum ipsam, quantumvis nouo quidem, non improprio tamen nomine, uti superius explicatum est, appetendum ducimus. His autem hunc in modum expositis, pro nostra consuetudine institutoque, ab ipsis tanquam incommutabilis facetum insituemus, nihil committentes eorum quae conducere renque ad ipsam exoptandam magis magisque facere intelligantur.

II. De principijs et causis uirtutis huius.

(1) Principio res nostrae omnes positae sunt in motu; motus autem ipse trahit nos ad agendum; actio uero suapte natura est laboriosa. Causae uero, quae ad agendum nos trahunt, et utiles sunt et uoluptatem praeseferunt: naturaliter enim et utilia appetuntur et iucunda, Itaque et utilia et iucunda appetitionibus proposita sunt nostris. Et utilia quidem ipsa uix assequimur sine

passe pour l'avarice, car il y a plusieurs espèces d'avares, ce que nous avons découvert clairement quand nous avons traité de la générosité³³², eh bien ! de même il n'y a pas qu'une seule facette de ceux qui font des plaisanteries et divertissent par l'enjouement et les séductions de leurs paroles. (6) C'est pourquoi celui qui, avec mesure, aura rassemblé tous les points de l'art de plaisanter, en tant qu'il se définit en tous points dans ce genre, nous voulons l'appeler homme d'esprit, comme celui qui a embrassé l'avarice dans son ensemble, nous l'appelons avare ; bien que nous appelions aussi avares et hommes d'esprit ceux qui accèdent à un point de l'esprit ou de l'avarice, puisqu'à la fois l'espèce est incluse dans le genre et réciproquement le genre se distribue en espèces. C'est pourquoi nous pensons qu'il faut appeler cette même disposition à un nom qui, bien que nouveau certes, lui soit tout à fait propre, comme nous l'avons expliqué plus haut. Or après avoir exposé cela de cette façon, selon notre habitude et notre projet, nous définirons l'homme d'esprit depuis le berceau pour ainsi dire, n'oubliant rien de ce que l'on entend être utile et faire toujours plus pour l'explication de cela.

II. Principes et causes de cette vertu.

(1) Tout ce qui nous concerne a son principe dans le mouvement ; or ce mouvement même nous pousse à l'action ; mais l'action est, par nature, pénible. Mais les causes qui nous poussent à l'action sont utiles et mettent en avant le plaisir ; en effet naturellement nous recherchons l'utile et l'agréable. C'est pourquoi nos appétits se proposent à la fois l'utile et l'agréable. Et l'utile certes, nous ne l'obtenons guère sans peine et sans

³³² Voir Pontano, *De Libertate, De Beneficentia, De Magnificencia, De Splendore, De Contriventia*, Neapoli, Matthias Moravus, 1498, *Il trattato delle virtù sociali*, édition Francesco Telen, Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1965, réédition avec introduction augmentée et l'edizione revue, « Europa delle Corti », Centro studi sulle società di antico regime, Biblioteca del Cinquecento, 88, Roma, Bulzoni, 1993.

labore atque insudatione. (2) Labor uero actioque omnis cum non sit asque defatigatione, tum cessationem requirit refocillationemque quasi quandam inter agendum tum requietem, postquam ad finem peruentum fuerit. Itaque et in progressionem rerum recreatio quaeritur et in exitu quies. (3) Recreationes autem ipsae ac refocillationes quietesque tum e rebus constant, ut cum euentus ipsi rerum felices sunt atque e sententia, tum e uerbis dictisque, cum ea iucunditatem afferunt ac delationem et dicendo et audiendo; contra molestiam, tristitiam, inconstitudinem, ubi et acerba fuerint et erummosa animumque ipsum conficiunt. Quocirca non e rebus solum, uerum etiam e dictis tum utilia manant tum etiam iucunda. Manant autem e rebus utilia ac iucunda, ut cum res ipsae fructum nobis afferunt et cum profectu pariter iucunditatem, aut cum uoluptatem tantummodo. Manant item e dictis pariter, ut cum apud praetorem amicus nobis adest in causa apud iudicem patrocinioque suo causam tuetur paritque ex ea tum utile tum iucundum. Quod enim uictoria iucundius? (4) Sed nos haec in parte de his tantum dictis ac uerbis rationem habeamus, quae communi in consuetudine animorum relaxationem quaerunt atque ab labore remissionem ipsisque a molestiis. (5) Quocirca dictiones huiusmodi nostrae, quae ut contrahenda uita hominumque uersantur societate, aut rigidae ipsae sunt, rusticanae, acerbae nimisque agrestes animosque ipsos et perturbant et grauius etiam afficiunt, nedum ut recreationi aduersetur quae naturaliter et sponte nostra quaeritur; aut cum delectare illae quidem student, id potius agunt ut, iocandi mediocritate relicta, aut turpe oscensumque aliquid aut parum consideratum atque ingratum eorum qui audiunt auribus infundant, quod ruborem afferat, aut stomachum moueat, aut nos ad eius qui dicit ac dictorum eius irrisionem ac contemptum inducant. Vtrumque sane uiciosum, quippe cum agrestis ille ac rigidus naturae ipsi aduersetur quae, cum relaxationem a labore quaerat, ipse contra molestiis eam praegratet; hic scurrilis atque oscenus, cum honestas a natura rationeque ab ipsa proposita nobis sit, et illam dictis suis fedet et se, dum iucundum exhibere debet ac gratum, ridiculum potius apud audientes

sureur²³. (2) Mais puisque aucune peine ni aucune action n'existent sans fatigue, ils recherchent tant une détente, au cours de l'action, et une sorte de réconfort, qu'un repos après avoir atteint le but. C'est pourquoi on recherche à la fois la détente au cours de l'action, et le repos à la fin. (3) Or ce délassement, ce réconfort, ce repos, viennent autant des choses, quand elles ont une issue heureuse et selon nos vœux, que des paroles et des mots, quand ils apportent plaisir et apaisement à les dire et à les entendre. Au contraire c'est la peine, la désolation, la tristesse quand ils sont cruels, pénibles et accablent l'esprit même. C'est pourquoi ce n'est pas seulement des choses mais aussi des mots que découlent tant l'utile que l'agréable. Et l'utile et l'agréable découlent des choses, puisque les choses mêmes nous apportent leur fruit, et de la joie également par ce profit, ou du plaisir seulement. De même ils découlent également des mots, quand pour notre procès nous avons un ami auprès du juge, qu'il veille à notre procès par sa défense et en fait naître tant l'utile que l'agréable. En effet quoi de plus agréable que de gagner ? (4) Mais dans cette partie nous ne tenons compte que des paroles et des mots qui, en société, visent à délasser les esprits et à défendre de la peine et des soucis. (5) C'est pourquoi nos propos de ce genre, qui s'appliquent à resserrer la vie en société de l'homme, soit soit brutaux, campagnards, fâcheux, et excessivement rustauds, et ils troublent les esprits et les affaiblissent même fort gravement au point de s'opposer au délassement que nous cherchons naturellement et spontanément. Soit s'efforçant certes de divertir, ils visent plutôt, toute mesure à part dans la plaisanterie, à prodiguer aux oreilles de l'auditoire quelque honteuse obscénité ou quelque désagrément irréfléchi, qui fasse rougir ou donner de l'humeur, ou ils nous portent à moquer et à mépriser celui qui parle et ce qu'il dit. Les deux sont de vrais vices, puisque l'un, rustaud et brutal, s'oppose à la nature même, puisqu'elle cherche le délassement après la peine et qu'au contraire il lui ajoute nombre de pesants soucis ; et que l'autre, bouffon et obscène, alors que la nature même et la raison nous proposent l'honnête pour fin, l'avilissent par ses propos et en même temps, alors qu'il doit se montrer avenant et agréable, se rend plutôt risible et

233 *Proverbia*, néologisme, repris en V, L.

efficiat ac contemptibilem cogatque auditorem, ciuilibus præditum moribus atque ingenuum, ad demittendum os atque oculos in humum ad auresque succutendas ob dicatorum oscenitatem dicentisque ipsius aut conuitationem aut impudentiam parofitatemque [Virumque]¹ enim ita peccatur ut alter mediocritatem defugiat, alter illam prægrediatur cum indecentia atque astutiam irrisione. (6) Et hunc, qui de moribus scripsere, scurram uocitant, qui Græce est « *hauptochus* » habitumque scurrilitatem; illum uero alterum rusticum, nam Græce est « *agrios* » defectumque ipsum rusticitatem. De quibus daque habitu medio antequam dicimus, non temere pauca quedam præfabimur, quæ cognita digna quidem sunt atque in ipso explicandi ingressu iure suo edisserenda.

¹ *Eni*, Bastagne. *Lupi-Ris* : *u-mique*.

méprisable auprès de l'auditoire, et force l'auditeur bien né et qui a de bonnes manières à baisser le visage et les yeux à terre et à détourner ses oreilles de l'obscénité des traits et de la gouaille²³⁴, du sans-gêne et du jacassage de celui qui les tient. Des deux côtés en effet il y a faute : l'un fuit le juste milieu, l'autre l'outrepasse avec indécence en s'attirant les moqueries du public. (6) Et cet homme, les moralistes l'appellent généralement bouffon, en grec *bomolo:thos*²³⁵, et cette disposition la bouffonnerie ; quant à l'autre ils l'appellent le campagnard, en grec *agrios*²³⁶, et ce défaut la rusticité. De cela et de la disposition moyenne nous en avons déjà parlé²³⁷, et nous dirons encore non sans raisons quelques petites choses qui méritent bien d'être sues et doivent à bon droit être développées au cours de l'exposé même.

234 *Comuittatio* a, depuis le Moyen Âge le sens d'ingulte (par ex. Poggio, L. 170, 33, voir Kovce, op. cit.). Ici nous choisissons une autre traduction car ce mot est sans doute tiré sur l'expression de Plaute *comuittum facere*, *Kapohis*, 874, (faute du tapage), Pontano suggérant plutôt un ton de voix et une façon de parler.

235 Translittération du mot *bomolo:thos*, bouffon, qu'Aristote emploie dans l'*NYC*, II, 7, 13, et avec la *bemoloc...a*, la bouffonnerie, en IV, 8, 2 en l'opposant à l'*e:trapei...a*, disposition à plaisanter spirituellement et aimablement, qui est très proche de notre *facetia*, définie dans la *Rhétorique*, 2, 12, 16, comme imprudence urbaine, d'homme cultivé, *pepoideméni* *Obrii*, propre à la jeunesse. Sur ce « caractère », voir aussi Aristophane, *Les Grenouilles*, 1085, où ce mot est employé pour désigner les « sous-greffiers », *épagranisporétes*, et les « étages du peuple », *bomolo:thos* *shampiqéwn*. Aristote associe ce mot à (*grakó*), « grossier, vulgaire », ici *obscenus*.

236 *-agrios* indique ce qui vit à la campagne, mais surtout au sens propre ; pour le sens figuré c'est le mot *Ygroikoi* qui est plutôt employé, notamment par Platon dans le *Phédon* 116d, où il est opposé à *esteroi*, *urbains*, qui vit dans la ville, et est plus raffiné, urbain, de bon goût. Aristophane emploie aussi ce mot *esteroi* dans *Les Grenouilles*, 901, et *Les Nuées*, 264, mais dans le sens plutôt de notre *legatus*, charmant, spirituel, ainsi qu'Aristote dans la *Rhétorique*, 3, 10, 1, qui fait des *esteroi* exactement les mots d'esprit, mais n'emploie pas cet adjectif pour qualifier une personne. Ce qu'il oppose à *Ygroikoi*, associé à *skhrói*, *hmtai*, ici traduit en *legatus* par Pontano, pour une personne, c'est *elétréptoi*, un peu notre *facetus*, dans l'*Éthique à Nicomaque*, IV, 8, 2, mais sans que sa vertu soit réellement une vertu de comportement. C'est plutôt une vertu de discours que l'*e:trapei...a*. On a donc exactement le décalque aristotélicien, le *rusticus* et *rigidus* s'oppose au *scurrilis* et *obscenus*, et leur juste milieu est le *facetus*.

237 *De Senectute*, I, 8 et I, 12.

III. Conciliabula inter ciues fieri aut utilis aut iucundi gratia.

(1) Quod homines igitur natura sunt ipsa sociabiles atque in unum conueniunt tuenda: rei tum publicae tum privatae gratia, hinc quoque, tametsi de utilitate minime agitur, congregantur tamen una nunc pauci admodum nunc complures, tum ut naturae ipsi morem gerant ac rerum necessitati, tum ut susceptorum delinitionem laborum inueniant ac molestiarum. (2) Itaque conciliabula ipsa conuentusque alias utilitatis, alias relaxationis tantum sunt gratia; quibus in ipsis ridicularia utique quaeruntur sedationesque animorum ac uitae difficultioris recreatio, quin etiam defatigationum ipsarum siue intermissio siue soporatio quasi quaedam. His itaque, siue conuentibus ac conciliabulis ciuiumque siue paucorum siue multorum communioni et ceteri siue etiam conuictui atque conuersioni, propter refocillationem ioca proposita sunt uerborumque relaxamenta et priuata quaedam, ut ita dixerim, spectacula dieteraque theatraia. (3) Omnem autem et colloquendi et congregandi et dicendi siue affabilitatem festiuitatemque atque urbanitatem siue comitatem, leporem iucunditatemque, quae in iis exerceatur de qua iisdem manet profluatque ex dicendo, ad ioca prorsus dictaque iocularia atque ad facetias identidem referenda ducimus.

III. Les rassemblements de citoyens ont lieu pour l'utile ou l'agréable.

(1) Donc parce que les hommes sont sociables par nature et se réunissent en un même endroit pour veiller aux affaires tant publiques que privées, eh bien ! de là vient aussi que, même s'il ne s'agit pas de l'utilité, ils se rassemblent en tout petit ou bien en bon nombre, tant pour exécuter les volontés de la nature et les lois du monde que pour trouver un adoucissement aux travaux et aux peines entrepris. (2) C'est pourquoi ces rassemblements et ces réunions ont parfois lieu pour l'utilité, parfois seulement pour la détente ; et dans ces dernières l'on cherche²³⁸ surtout les plaisanteries²³⁹ et l'apaisement de l'esprit ainsi que le délassement d'une vie difficile, bien plus même une interruption, et comme une mise en sommeil²⁴⁰ des peines elles-mêmes. C'est pourquoi, dans ces réunions ou rassemblements, et lorsque les citoyens, en petit ou en grand nombre, s'associent et se rencontrent, ou même dans les dîners et au spectacle²⁴¹, l'on propose des plaisanteries pour se reconforter, et des paroles qui détendent²⁴², et, pour ainsi dire, comme des représentations privées et des répliques de théâtre. (3) Or toute affabilité, enjouement et urbanité ou bien toute amabilité, charme, gaieté, des entretiens, des entrevues et des paroles, qui se manifestent en eux et émanent de ces mêmes choses et découlent de la parole, nous pensons qu'il faut sans cesse les rapporter absolument aux plaisanteries et au badinage²⁴³, ainsi qu'aux mots d'esprit.

238 *Quæritis*, néologisme de *quæro*, employé par Plaute et Tércence surtout.

239 *Ridicularia*, mot de Plaute, *As.*, 310, par exemple ; employé au lieu de *ridicula*.

240 *Soporatio*, néologisme.

241 *Convessio*, là où l'un se réunit et l'un est assis côte à côte ; au vu de la suite, nous donnons cette traduction, qui est un peu une glose.

242 *Relaxamentum*, néologisme, effût de *variatio*, quelques lignes après *relaxatio*.

243 *Incolaris dictio*, les plaisanteries, reprend exactement tout ce qui précède.

IV. Triplex esse iocandi genus.

(1) Iocandi autem in eiusmodi tum conciliationibus tum coronis triplex genus statuimus et quod servile maximeque degenerans est, quales servorum sunt loci, quibus etiam affabilitas eo hominum genere digna, ut « Gymnasium flagri, saluto », « quid ais, custos carceris ? », « o catenarum colone », « o virgarum lascivia », et « nunc me illuc ducis, ubi lapis lapidem terit ? Vbi vitos homines mortui incursitant boves ? » et « ut miser homo qui amat ! » « imo vero, hercle, qui pendet multo miserius » et « noctem team et vini cadum », quorum quidem dictorum et Græcæ et Latine comædiæ sunt perplena; et quod inter rusticos versatur urbanisque a moribus alienos homines, siquidem horum iocis ac dictis ut alibi ruditas quædam inest atque ineptitudo, sic alibi illiberalitas ingenuo viro nullo modo digna, utque ex Casina Plauti depromantur exempla :

Dum gladium quero ne habeat, arripio capulum.

IV. Il y a trois genres de plaisanteries.

(1) Or nous sommes d'avis que dans une telle manière de plaisanter, tant dans les réunions que dans les cercles, le genre est triple. L'un est bon pour les esclaves et avilissant au plus haut point, comme les plaisanteries des esclaves, comme aussi l'affabilité bien digne de ce genre d'hommes, qui leur fait dire : « terrain pour le fouet, salut », « que dis-tu, gardien de prison ? », « o vieux habitué des fers », « o délice des verges²⁴⁴ », et « alors tu vas me conduire là-bas, où la pierre frotte la pierre ? Où des hommes vivants sont persécutés par des bonifs morts ?²⁴⁵ », ainsi que « comme il est malheureux, l'homme qui aime ! », « dis plutôt, par Hercule, comme il est bien plus malheureux, l'homme qu'on suspend !²⁴⁶ », et « une nuit avec toi et un pichet de vin²⁴⁷ ». De ces mots, les comédies grecques et latines sont pleines à ras bord. On trouve le deuxième chez les paysans et les hommes étrangers aux manières de la ville, puisque leurs plaisanteries et leurs mots, tout comme d'une part ils sont mal dégrossis pour ainsi dire et inappropriés²⁴⁸, d'autre part sont inconvenants et absolument indignes d'un homme bien né, comme nous en pouvons en tirer des exemples de la *Casina* de Plaute :

« En cherchant si elle a une épée, je saisis une poignée.

244 Plaute *As.*, 297-300. Traduction A. Ernout, légèrement modifiée. Ces deux personnages sont des esclaves, dont l'un vient de finir un mauvais coup et l'autre en subit un. Ils se rencontrent pour la première fois de la pièce.

245 Plaute *As.*, 31 et 35. Allusion au moulin, composé comme une noria, de deux meules de pierre, mues par des bêtes de somme, ou plus souvent, par des esclaves enchaînés, sous la menace du fouet en nerf de bœuf, voir Apollon *Met.*, IX, 2. L'esclave interroge son maître sur le sort qu'il lui réserve.

246 Plaute, *As.*, 616-617. La punition des esclaves était en effet d'être suspendu au niveau d'une porte pour être battu. Les deux esclaves sont les témoins d'une scène d'amour « interdite » entre Agrippète, le fils de la maison, et Philénie, la courtisane.

247 Plaute, *As.*, 624. Dans la même scène que précédemment, l'esclave, en aparté, fait cette réflexion à Philénie, il est aussitôt repris par le jeune homme.

248 *Rudius* et *inopitatio* sont deux mots très peu employés, le premier vient d'Apulée (*Florentin* 20) le second attesté par Navius (*Cœcilius, Com.* 61).

Sed cum cogito, non habuit gladium. nam esset frigidus »

« Eloquere », « At pudet », « Num radix fuit ? » « Non fuit », « Num cucumis ? »

« Profecto, hercle, non fuit quicquam holarum, nisi, quicquid erat, calamitas profecto attigerat nunquam.

Ita, quicquid erat, grande erat ».

Singula dicta rus olent et in ore villici et in ore item matronæ, quæ et ipsa rusticabatur locandi gratiæ. (2) At quod sequitur non caret illiberalitate :

Ille haud verbum facit et sæpit ueste id qui estis.

Vbi illum saltum video obseptum, rogo ut alteri sinat adire.

Quod dictum, quamvis illiberale, haud tamen illiberaliter expressum, sed verbis quidem suis ac rusticanis. Quale etiam et illud :

Fundum alienum arat, familiarem loculum deserit.

Mais à la réflexion, ce n'était pas une épée, parce que ça aurait été froid »

« Explique-toi ». « Je suis gêné ». « C'était une racine ? » « Non ». « Un concombre ? »

« Assurément, par Hercule, ça n'appartenait pas au genre des légumes,

en tout cas, quoi que ç'ait été, jamais un fléau²⁴⁹ sans aucun doute ne l'avait atteint.

Oui, quoi que ç'ait été, c'était énorme²⁵⁰ ».

Tous ces traits sentent la campagne tant dans la bouche de l'intendant que dans la bouche de la matrone, qui elle aussi faisait la paysanne pour plaisanter. (2) Mais ce qui va suivre ne manque pas non plus d'inconvenance :

« Elle ne pipe mot et bouche avec son vêtement ce qui vous fait femmes.

Quand je vois qu'elle a bouché ce passage, je lui certarde de me laisser passer par l'autre²⁵¹ ».

Ce mot, bien qu'incorvenant, n'est pourtant pas exprimé avec inconvenance, mais avec ses propres mots de paysan. Tel est aussi celui-ci :

« Il laboure le champ d'autrui, il déserte le champ familial en le laissant en friche²⁵² ».

249 *Calamitas* désigne tout ce qui détruit les moissons, donc en écho avec le légume de la ligne précédente.

250 Plaute, *Com.*, 909-920. Olympion est l'intendant du vieillard Lysidame, et Pantalique une servante de sa femme. Il est question d'une jeune fille, Onsin, convoitée par le vieillard et son fils. Tous deux préparent un mariage officiel pour qu'ils puissent l'avoir pour concubine, grâce à un mari officiel et complaisant. Ça tient au sort, le vieillard gagne, c'est donc Olympion qui épousera Cassin, mais Cleostrata fait substituer un jeune esclave à Cassin pour le soir des noces.

251 Plaute, *Com.*, 921-922. Nous sommes toujours dans le récit de la nuit de noces.

252 Plaute, *As.*, 974. C'est Arémone, la femme du vieillard qui fait cette réflexion quand elle voit son mari chez les courtisanes.

Tertio autem generi liberalitas inest ac suauitas illa, honestæ iocunditatis comes, tantumque ab rusticitate remota quantum rusticantis a moribus urbani absunt, tantumque ab seruitute aliena quantum ab ingenuitate atque a libertate seruitus; et huiusmodi quidem ioci materia sunt, in qua tum facetudo versatur ut genus tum ut species eiusdem festiuitas, lepos, comitas, urbanitas: cuique ab affandi suauitate nomen est affabilitati.

V. In iocando adhibendum esse delectum.

(1) Ipsa autem ioca nimirum alia senum sunt, alia iuuenum, alia eorum qui magistratum gerunt præterque dignam personam, alia priuatorum; habentque hæc ipsa, ut fructus pomæque, sua quoque tempora, sua etiam loca; nec carent auditorum consideratione ac consentium: nequaquam enim omnia omni aut tempore aut loco aut quacunq; in audientia ac consensu decent. (2) Itaque non digna solum esse debent dictu, uerum etiam auditu: quæque neutiquam aut ridiculum faciant dicentem aut contemptibilem aut quæ molestia afficiant auditorem, cum ex locis relaxatio queratur, minime uero tedium aut molestia, siquidem ipsis in consessionibus ac circulis hominumque congregatione, quæ ad recreationem animorum familiaremque ad affabilitatem sit, et loqui consessores ipsos usuuenit et audire per uices quasi quasdam. Is igitur a dicente delectus iocorum dictorumque habendus est, ut et suam tueatur et astantium personam, nec non ætatis et temporis et loci et rerum ipsarum ipsiusque ciuitatis. (3) In primis uero honesti decorique ratio habeatur,

Mais dans le troisième genre entrent la bienséance et cette aménité, compagne de l'honnête gaieté, qui est aussi éloignée de la rusticité que les gens des villes sont loin des façons de la campagne, aussi étrangère à servilité²⁵³ que la servitude à la bonne naissance et à la liberté. Elle est la matière de ce genre de plaisanterie, où l'on trouve tant l'esprit, comme genre, que l'enjouement, l'amabilité, l'urbanité, comme ses espèces ; on l'appelle affabilité, d'après « être affable en parlant »²⁵⁴.

V. En plaisantant, il faut recourir au discernement.

(1) Or ce n'est pas étonnant si les plaisanteries des vieillards sont différentes de celles des jeunes, si celles des hommes qui occupent les magistratures et qui jouent un rôle important sont différentes de celles des personnes privées ; et précisément elles ont, comme les récoltes et les fruits, aussi leur moment et même leur lieu. Elles se soucient de la considération de l'auditoire ou de l'assistance ; en effet tout ne convient pas à tout moment, en tout lieu et pour n'importe quel auditoire ou assistance. (2) C'est pourquoi elles ne doivent pas seulement mériter d'être dites, mais aussi d'être entendues ; et elles ne doivent nullement rendre ridicule ou méprisable celui qui les dit, ni faire éprouver de l'embarras à l'auditeur, puisque par les plaisanteries l'on cherche à détendre, et pas du tout à ennuyer ou à embarrasser, s'il est vrai que, dans les réunions, les cercles et les associations qui existent pour que les hommes délassent leurs esprits et entretiennent une affabilité familière, il arrive que les membres présents parlent et écoutent pour ainsi dire à tour de rôle. Donc celui qui parle doit faire preuve de discernement dans ses plaisanteries et dans ses traits, de façon à être attentif à son propre rôle et à celui de ceux qui sont là, et aussi à leur âge, au moment, au lieu et à la civilité des sujets mêmes. (3) Il faut tenir

²⁵³ *Servilitas*, mot du latin médiéval, employé aussi par Érasme (*OO*, I, 1, 563, 4, Amsterdam, 1969 ; voir Hoven).

²⁵⁴ « *Affabilitas ab affandi suavitate* » : la notion d'affabilité renvoie en français celle d'aménité (*suavitas*) et de parole (*affari*). Nous avons essayé de faire entendre tous les mots.

ut, quod in epulis exigitur, nec insulsa sint ioca nec nimis salsa : quæque nec ieiuna sint ac marcescentia neque crassa nimis stomachoque prorsus ingrata : namque ut ea conuiciis careant ac aledicentia abhorreantque ab inuehendo, hæc quoque ciuilibus et legibus et institutis cautum est uideaturque nunc suppliciiis nunc mulcta. Quid quid est aliud quam abuti uelle iocis ? Qui cum inuenti sint ad refocillationem, eos quis, obsecro, conuertat, nisi rixator quispiam, ad ecia, similitates, contentiones ac tumultus ? (4) Quæ quidem ipsa et tenenda et sequenda sunt facito, perinde ut recta dicat ratio eiusque aliqua prudentia, ut et quid, et quantum decet, et quomodo, et quo tempore, quoque item loco, et apud quos, quæque item alia delectus comitantur ad humissim, ut dici solet, cuncta perpendat dirigatque ad normam.

VI. De altero extremo, id est rusticitate.

(1) His itaque explicatis, primo de iis dicendum uidetur quæ in defectu uersentur ; quem habitum rerum scriptores moralium rusticitatem libenter appellauerunt, neque improprie sana neque inconsiderate, cum teneritas ipsa iocandi ciuilibus admodum res sit ; contra rusticorum hominum siue rigiditas siue iocandi fuga atque horror inhumanae ille quidem, ab omni iocunditate auersus.

compte avant tout de l'honnêteté et de la convenance¹⁵⁵, de sorte que les plaisanteries, ce que l'on exige dans les aliments, ne manquent ni n'aient trop de sel ; et qu'elles ne soient ni décharnées et maigres ni trop grasses et difficiles à digérer ; qu'elles soient aussi exemptes de cruautés et qu'elles ne lancent pas de médisances. À cela aussi l'on veille dans les règles et les principes de la civilité et l'on sévit aussi bien par des peines que par une punition. Et cela, qu'est-ce d'autre que vouloir faire un usage détourné des plaisanteries ? Puisqu'on les invente pour le réconfort, qui donc, sinon quelque disputeur¹⁵⁶, je vous prie, les retournerait vers les inimitiés, les différends, les querelles et le vacarme ? (4) Et l'homme d'esprit doit observer et suivre cela, comme la droite raison ainsi que son élève la prudence le lui dicent¹⁵⁷, de sorte que ce qu'il convient, et dans quelle mesure, et de quelle façon, à quel moment et en quel endroit, auprès de qui, et les autres choses qui accompagnent le discernement au cordeau¹⁵⁸, comme on dit d'ordinaire, il les pondère toutes et les dirige selon la norme.

VI. L'un des extrêmes, la rusticité.

(1) Ainsi après avoir développé cela, il semble qu'il faille parler en premier lieu de ce qui concerne le défaut. Cette attitude, les moralistes l'ont volontiers appelée rusticité, ni tout à fait improprement, ni inconsidérément, puisque la souplesse de la plaisanterie est quelque abuse de très civil et qu'à l'inverse la rigidité ou le refus et l'horreur de la plaisanterie qu'ont les hommes rustiques est tout à fait indumaine et contraire à tout plaisir.

¹⁵⁵ Cœlion, *De Off.* I, 18 et 1, 93 : « honestum et decorum » sont la traduction de 𐤀𐤊𐤍𐤏𐤍 et 𐤏𐤍𐤏𐤍.

¹⁵⁶ *Disputator*. *Isapax* de Quintilien, XI, 1, 19, a déjà été utilisé en *De Sermone*, I, 18, 24, 30.

¹⁵⁷ *Ad honestatem*, reprise d'une expression de Verron. *R.* 2, 1, 26, que l'on trouve chez Plaute sous la forme *ex honestate*, *Asyn.* 843 par exemple. Écasse la reprendra sous deux formes adverbiales différentes *honestatim* et *exhonestatim* (*OC*, éd. Amsterdam, I, 156, 213 ; voir Hoven, p. 19). *Armatils* est le terme technique désignant le cordeau, c'est pourquoi ainsi, puisque *Portano ajuato ut ariet salet*, qui indique que la métaphore est lexicalisée et que l'expression est presque proverbiale. Le *h* initial reflète l'usage de Portana.

(2) Nam et homo ad risum sponte sua instinctus est atque ad iocum refocillationis gratia, perinde atque agendi gratia ad severitatem et laborem. Neque enim a philosophantibus non et apte et secundum naturam homo risibile animal est dictus, quemadmodum et equus hennibile, mugibile autem bos. (3) Ad hæc quota laborum est susceptio, quæ non et quietem respectet, et antequam ad exitum, qui ipse finis quidam est, pervenerit, et recreationem desideret et intermissionem quandam, per quam post laborem ipsum susceptumque ad opus resurgat robustior novatorque, quasi quidam ceptam iam resumat actionem ?

**VII. Agrestitatem potius quam
rusticitatem opponendam esse facetudini.**

(1) Sed nesciam quomodo : rusticitas uim ipsam parum omnino implet eaque convenientius urbanitati opponitur, quæ species quædam est, quam facetudini, quæ genus ipsam representat ; ipsaque rusticitas in iocis uersari potius rusticatis videtur, perinde ut in urbanis urbanitas, quam ut facetiæ sit opponenda. (2) Neminem tamen ab opinione sua suaque a sententia deterremus, dum tamen æquo patitur animo facetudini nos agrestitudinem opponere ac faceto agrestem, id quod Aristotelicum fortasse uerbum magis inuit

(2) En effet l'instinct pousse spontanément l'homme vers le rire et la plaisanterie pour se reposer, tout comme pour agir il le pousse vers le sérieux et le travail. Et ce n'est pas à tort ni contrairement à la nature que les philosophes ont dit que l'homme était un animal capable de rire, comme le cheval est capable de hennir et le bœuf capable de mugir²⁵⁸. (3) En outre combien de travaux entreprend-on sans viser au repos et sans désirer, avant de parvenir à leur achèvement qui est leur fin, une détente et comme une interruption, grâce à laquelle on retourne ensuite revigoré et remis à neuf au travail et à l'ouvrage entrepris, comme si l'on reprenait une action déjà commencée ?

VII. C'est la rustaudise²⁵⁹ plutôt que la rusticité qu'il faut opposer à l'esprit.

(1) Mais je ne sais comment, la rusticité n'a pas tout son sens plein, et on l'oppose de façon plus appropriée à l'urbanité, qui est en quelque sorte l'espèce, qu'à l'esprit qui représente le genre. Cette rusticité semble plus concerner les plaisanteries rustiques, comme l'urbanité concerne les mots urbains, que devoir être opposée à l'esprit. (2) Mais nous ne détournerons personne de son opinion et de son point de vue, pourvu que l'on accepte de bon gré que j'oppose à l'esprit la rustauderie et l'homme d'esprit au rustaud, ce que le mot d'Aristote²⁶⁰ montre

258 Aristote, *Des parties des animaux*, III, 10. Cette déduction de l'homme est devenue classique. C'est celle à laquelle Rabelais fait allusion dans la dédicace aux lecteurs de *Gargantua*, « Mieux est de ris que de larmes escrire / Pour ce que de rire est le propre de l'homme ».

259 *Agrestitas* et *agrestivus* sont des néologismes, par des néologismes.

260 Nic., II, 7, 13, « παρ' δὲ τῷ τῷ μετὰ πάλιν ἐν μέσῳ εὐτρεπέῳ καὶ διέφρησιν εὐχεπέῳ... εὐτρεπέῳ βωμολοχῆ καὶ ἐπειρῶν αὐτῶν βωμολοχῆ, ἐν δὲ... πρὸς γροῦκῶν τῶν καὶ ἄλλων γροῦκ... » : « en ce qui concerne la forme de plaisir qui se trouve dans le jeu, celui qui est au juste milieu est l'homme spirituel, et sa vertu est l'esprit, l'excès est la bouffonnerie, et celui qui le possède le bouffon, celui qui ne l'a pas est le rustaud, et sa disposition est la rusticité ».

et Horatius e nostris cum ait :

[rusticitas]^{***} agrestis et inconcinna grauisque

Ad rusticitatem enim addidit et agrestem et inconcinnam et grauem ut, agrestem dicens, rigiditatis cum rusticitati adiungeret et, incultam ac grauem agrestitudinem uocans, declararet qualis ipsa esset. (3) Itaque ut a forti fortitudo est deducta, sic, ab agresti agrestitudinem deducentes, hanc ipsam facetudini opponemus ; qua ratione efficitur ut agrestitudo ipsa et rustica sit admodum et inconcinna perque quam grauis ac molesta, perinde ut e regione facetudo est urbana admodum et undique concinnata eademque perquam suavis et grata. Quis enim inficias eat, rura qui inhabitent et colant, rusticos appellandos, perinde ut qui urbem incolant urbanos ? (4) At agri cum a cultu humano plerumque propter finium vastitatem squalescant magisque a feris frequententur quam ab hominibus, inde agrestitas ipsa feris similibus quam hominibus ; et feras res Græci « agrias » uocant.

^{***} Vulgatis Portentis. Traditio manuscrite et princeps : *asperitas*.

peut-être mieux, ainsi que chez nous celui d'Horace²⁶¹, lorsqu'il dit :

« Une rusticité rustaude, maladroite et importune »

En effet il a ajouté à rusticité, rustaude, maledroite²⁶² et importune, afin, en disant rustaude, d'associer à la rusticité un sens de rigidité, et, en qualifiant la rustaude de rustre et d'importune, d'exprimer sa nature. (3) C'est pourquoi comme l'on tire le courage de courageux, déduisant la rustaude de rustaud, nous opposons cette qualité même à l'esprit. Pour cette raison il s'ensuit que la rustaude est elle-même fort rustique, maladroite et tout à fait importune et pénible, comme à l'inverse l'esprit est fort urbain, absolument pertinent et tout à fait agréable et amiable. Qui en effet contesterait que ceux qui habitent la campagne et la cultivent doivent être appelés rustiques, tout comme ceux qui vivent en ville, urbains ? (4) Mais puisque les hommes laissent sans les cultiver les champs en friches le plus souvent à cause de l'étendue des distances et qu'ils sont fréquentés plus par les bêtes sauvages que par les hommes, la rustaude est plus semblable aux bêtes qu'aux hommes ; et ces choses sauvages les Grecs les appellent *agrías*.

261 *Ep.*, I, 18, 6. Pontani cite vraisemblablement délibérément ce vers avec *rusticitas* à la place de *agrestis*. Ainsi il fait restituer l'opposition avec la notion d'*agrestitudo* et se donne la caution d'Horace. Cette substitution est très subtile car le vers reste métrique et le sens très proche, avec la présence phrase suivante de la notion de *rigiditas*, contenue dans l'*asperitas*. *Rigiditas* est une variante propre à Pontani car absente de la tradition manuscrite, de la *primæpe* d'Horace et même des éditions postérieures. L'édition d'Horace de 1490 avec les commentaires de Chrysolora et de Porphyron, que Pontani a pu avoir sous les yeux porte sur ce vers le commentaire suivant : « *asperitas agrestis. Procul ab omnibus cavilibus moribus, Et inconvulsa. Minime convulsiva* » : « l'idée rustaude. Éloignée de toutes les manières civiles. Et maladroite. Tout à fait inconvulsa ».

262 Sur *inconvulsus* et *ineptus*, voir *De Or.*, II, 17, « *qui omni tempore quid postulet non videt aut plura loquitur aut se occupat; qui verum quibuscum est vel dignitatis vel communi rationem non habet aut denique in aliquo genere aut inconvulsus aut convulsus est, et ineptus esse dicitur* » : « celui qui ne voit pas ce que réclament les circonstances, ou parle trop, ou se met sur le devant de la scène, ou ne tient pas compte de la dignité ou des exigences de ceux qui sont avec lui, ou enfin est maladroit et excessif en tout, on dit qu'il est inconvulsant ».

Quocirca agrestitudinem, uel si fortasse magis te agrestitas delectauerit, extremum alterum facetudinis esse uolumus.

VIII. De agresti et agrestitudine.

(1) Agrestis autem proprium est uiri, tum abhorere a dicendis faciliis atque a iocando, tum etiam ab audientis quæ cum iucunditate dicantur. Quam ob rem huiusmodi hominum consuetudines difficiles sunt et parum grætiæ uitaque eorum tristior nec omnino sociabilis, ut uideantur cum natura ipsa parum consentire, quæ, ut sororum dedit animalibus ad recreationem sensuum omnium, sic tribuit homini et inuentionem, non ad utilitatem modo conciliationis atque ad eam conseruandam, uerum etiam ad recreationem laborum ac molestiarum, quæ plurimè contingunt in uita agenda atque in gerendis rebus. (2) Est autem agrestitatis ipsius comes ruditas quaedam inciuilis et male accepta, nec minus et morositas. Eiusmodi enim homines non modo circa locos et dicta consuetudines ac facta difficiles sunt parumque omnino accommodantes aliis aut indulgentes: duri ipsi quidem, acerbis, inconditi atque ab omni genere urbanitatis alieni, ut ex omni fere uita parte agrestes sunt iudicandi. Qui siquando in dictum prorumpant aliquid, homines enim sunt quibus natura nec risum negauit nec iocum, tametsi hæc in parte manci prorsus sunt ac deficientes, eorum tamen dicta aut rusticsna quidem erunt, incondita, rudia aut maledica, conuiciosa et tanquam a morositate profecta, quæque aut læcessant aut mordicent aut ita sordescant, ut risui habeantur atque contempti.

IX. [Insulsi, fatui, Inconditi].

(1) Homini quoque sunt e numero qui tum fatui dicuntur tum insulsi: quorum quidem dicta non modo saltem non habeant, uerum in eo deficient.

¹ Pontano in *neg. Summorum*: de fatuis, insulsis et Inconditis. Lupi-Ælis. . tit.

C'est pourquoi, c'est la rustauderie, ou si tu préfères la rustaudise, que nous entendons comme contraire de l'esprit.

VIII. Le rustaud et la rustauderie.

(1) Le propre du rustaud est qu'il répugne à faire des mots d'esprit et à plaisanter, ainsi qu'à écouter ceux que l'on dit plaisamment. C'est pour cette raison qu'il est difficile et peu agréable de fréquenter des hommes de ce genre et que leur vie est fort sinistre et n'est absolument pas sociable, puisqu'ils semblent ne pas s'accorder avec la nature qui, tout comme elle a donné aux êtres animés le sommeil pour reposer tous leurs sens, a attribué à l'homme la parole²⁶³, non seulement pour l'utilité et la conservation de la bonne entente, mais aussi pour le repos des travaux et des peines, qui adviennent en grand nombre dans la vie et dans le règlement des affaires. (2) Et la rustaudise a pour compagne une sorte de rustrerie incivile et malvenue, et non moins une morosité. En effet les hommes de ce genre sont pénibles non seulement dans leurs plaisanteries et leurs paroles, mais aussi dans leur fréquentation et leurs actions, et ils ne sont ni accommodants pour les autres ni indulgents. Ils sont insensibles, acerbes, fâchés, étrangers à tout genre d'urbanité, si bien qu'on doit les juger rustauds en presque tous les domaines de la vie. Et si parfois ils se lancent dans quelque bon mot, ces hommes à qui la nature n'a refusé ni le rire ni la plaisanterie, même si dans ce domaine ils sont vraiment gauches et mauvais, pourtant leurs traits soit seront rustiques et fâchés, soit seront mal dégrossis ou médisants, provocants et comme venus de leur morosité, et tellement de nature à blesser, mordre ou salir qu'on rira d'eux et qu'on les méprisera.

IX. Les fâts, les insipides, les fades.

(1) Parmi eux l'on compte ceux que l'on appelle tant les fâts que les insipides ; et leurs traits non seulement manquent de sel,

²⁶³ voir *De Senectute*, L. 1 avec la citation de Cicéron, *De Or.*, 1, 30-34.

ut risum nullo modo pariant; quem ubi forte pepererint, id accidet non e dicendi suavitate, verum ab insulsitate potius ipsa quae ridiculos illos reddat ac despicabiles. (2) Insulsi autem ac fatui pene iidem sunt; differunt tamen, quod insulorum sale quidem iocī careant, cum salsi tamen ipsi esse cupiant; fatuis vero natura ab ipsa parum concessum sit id ipsum assequi posse, perinde ut holeribus quibusdam quibus negatum est condimentum accipere, quod quamvis nunquam accipiant, nihilominus incondita tunc quoque appareant, unde et iidem inconditi dicuntur, quando incondita atque insulsa absque sapore sunt.

X. (Inepti)¹

(1) His adiungas licet etiam ineptos quosdam, quorum tamen dicta forsā ipsa per se delectarent; sunt tamen parum apte inconcinneque aut sine defectu pronuntiata. Sed inepti nomen ad multa ac diversa pertinet; nam et risus et gestus et vestitus ineptus dicitur, nam ut ineptus aut sermo dicatur aut, iocus. (2) Hi autem ipsi quod neque in dicendo neque in iocando aut tempus aut locum aut dignitatem seruant suam, inepti inde vocati; ex eo etiam inepti pictores, poetae item inepti, qui dignitatem minime suam retineant in pingendo ac describendo. Itaque ineptitudo neutique dicatorum est ac iocorum tantum, verum ad plura refertur ac diversa. (3) Quo fit ut, in utendis quoque incis ridicularibusque, qui a dignitate discedunt ac persona ipsaque ab decore ac tunc a rebus ac temporum tunc vero a locorum atque audientium delectu observationeque,

¹ Fortasse sic sig. Scamorte: de ineptis. Lupi-llis. + intro.

mais ont même le défaut de ne jamais faire naître le rire ; et si par hasard ils l'ont fait naître, il vient non de l'agrément de leur discours, mais plutôt de leur manque de sel, qui les rends ridicules et méprisables. (2) Les insipides et les fads sont presque les mêmes. Mais ils diffèrent en ce que les plaisanteries des insipides manquent de sel, lors même qu'ils désirent être piquants ; tandis que la nature n'a pas permis aux fads de pouvoir y parvenir, comme pour certains légumes auxquels on refuse tout assaisonnement, ce qui fait que, bien qu'ils en reçoivent parfois, ils semblent alors absolument aussi fades, c'est pourquoi on appelle ces gens-là fades, puisqu'ils sont fades, insipides et sans saveur.

X. Les inconvenants¹⁶⁴.

(1) À ceux-là l'on peut aussi ajouter certains inconvenants, dont les mots pourraient pourtant plaire en soi ; mais ils sont dits peu convenablement, maladroitement et sans discernement. Mais le qualificatif d'inconvenant a trait à de nombreuses et diverses choses. Car l'on dit un titre, un geste, un vêtement inconvenants, à plus forte raison une conversation ou une plaisanterie inconvenantes.(2) Et ces gens, parce qu'en parlant ou en plaisantant ils n'observent ni la circonstance, ni le lieu, ni la décence, on les appelle inconvenants ; de là vient aussi que l'on appelle les peintres inconvenants, ou les poètes inconvenants, quand ils ne conservent pas la décence dans leurs peintures ou leurs descriptions. C'est pourquoi l'on ne rapporte pas l'inconvenance aux seuls mots et plaisanteries, mais à beaucoup de choses différentes. (3) Ainsi, ceux qui, dans leurs jeux de mots et leurs plaisanteries, s'écartent de la bienséance, de la personne, de la convenance, du discernement et de l'observation des situations, des circonstances, des lieux et des

¹⁶⁴ Cicéron *De Or.*, II, 4, 17 : « qui aut tempus quid portulet non videt, aut plura loquitur aut se ostendit aut eorum quibuscum est vel dignitate vel commodi rationem non habet aut denique in aliquo genere aut incommode aut multus est, is ineptus esse dicitur » : « celui qui ne voit pas ce que réclament les circonstances, ou parle trop, ou se met sur le devant de la scène, ou ne tient pas compte de la dignité ou des exigences de ceux qui sont avec lui, ou enfin est maladroit et excessif en tout, on dit qu'il est inconvenant ».

et ipsi inepti dicantur : quid enim uetat rem eandem alias ob causas aliam atque aliam habere rationem ?

XL De trivialitate.

(1) Nam neque ruditas solum in hoc uersatur uicio neque tantum rigiditas, fatuitas insulsitasque, sed trivialis quoque quædam ; eaque non in ridicularibus modo, uerum etiam in seriis ac grauibus rebus. Existit autem trivialis circa popularia et peruulgata quædam eaque etiam sordida. Itaque et apud doctos homines et ueratos inter urbis atque aulae mores ridiculo, qui eiusmodi sunt, habentur ac despiciuntur. Sunt enim eorum dicta non modo frigida sententiæque pene aniles, uerum etiam rancescentes et, pene dixerim, martidæ. (2) Sunt ex his quoque qui, dum iocari student, ruptare eos uerba potius dicas fetereque illorum dicta ac confabulationes : quod tamen uicium nunc ad rusticitatem quidem referre possis nunc uero ad scurrilitatem. (3) Sed scurræ id ipsum et queritant et affectant ut uidentur histriones in comœdiis ; labuntur enim uolentes ad excessum, cum rustici quouluque studeant ipsi quidem uelle iocari, uerum in hoc ita deficiunt ut ruptare eos dicas magis quam iocari ; habent tamen et hi aliquando auditores sui studiosos. Quocirca Horatius propter tempora, ut arbitror, et aulam illam Augusti ridet quædam apud Plautum, quæ frigida tunc haberentur forsan et mptatilia. Sed nos, dum uicia defectusque hæc in parte diligentius exquisimus, nimii fortasse sumus.

auditeurs, on les appelle aussi inconvenants ; en effet qu'est ce qui s'oppose à ce qu'une même chose, pour des raisons différentes ait tantôt une nature, tantôt une autre ?

XI. La trivialité.

(1) Car ce n'est ni la rudesse seule qui ressortit à ce vice, ni seulement la rigidité, la fatuité ou l'insipidité, mais aussi une certaine trivialité ; et non seulement dans les plaisanteries, mais aussi dans les sujets graves et sérieux. Il existe une trivialité à l'égard du peuple, très commune et en même temps abjecte. C'est pourquoi même chez les hommes instruits et versés dans ce qui fait rire dans les usages de la ville et de la cour, ceux qui sont de ce genre, on les considère comme tels et on les méprise. En effet non seulement leurs mots sont froids et leurs traits comme ceux des vieilles femmes, mais ils sont rances, et, je dirais presque, faisandés. (2) Parmi eux, il y aussi ceux dont on dirait plutôt, quand ils s'efforcent de plaisanter, qu'ils érucient les paroles, et que leurs mots et leurs histoires puent ; et ce vice cependant on peut le rapporter à la rusticité, tout autant qu'à la bouffonnerie. (3) Mais les bouffons cherchent et visent cela même, comme nous voyons les histrions dans les pièces de théâtre ; ils tombent en effet de plein gré dans l'excès, chaque fois que ces paysans s'efforcent de vouloir plaisanter, mais ils n'y réussissent pas, en ce qu'on dirait qu'ils érucient plutôt qu'ils ne plaisantent. Ils ont pourtant parfois eux aussi un public qui les aime. C'est pourquoi Horace²⁶⁵ à cause de l'époque, je crois, et de la fameuse cour d'Auguste, se moque de certaines choses chez Plaute, qu'alors probablement on trouvait froides et à vomir²⁶⁶. Mais nous, en examinant avec attention les vices et les défauts dans cette partie, nous sommes peut-être excessifs.

²⁶⁵ Horace, AP, 270-271 : « At vestri proavi Plautinos et numeros et / laudantem rales, nihilve potenter arumque, / ne dicam stulte, mirati, si quid ego et vos / scimus inurbanum lepido negotiare dicta » : « vos admirez célébrèrent les vers de Plaute / et ses traits piquants, deux preuves d'une grande tolérance, / pour ne pas dire de bêtise, si tant est que vous et moi / savons distinguer un mot charmant d'un mot à l'emploi ».

²⁶⁶ *Rupavilia*, néologisme.

Quocirca qualis hic ipse habitus sit, quales qui eo sint pradii hæcenus explicatum sit. Hinc ad diuersum et huic contrarium uicium, quod de excessu profluit, transeamus.

**XII. De altero extremo, hoc est
scurrilitate.**

(1) Scurrilitatem eam maiores nostri, ut dictum est, locare et, qui ita sit affectus, scurram. Atque hic quidem nequaquam accusandus uideatur, quia delectare dictis suis ac iocis concessores studeat et tanquam recreare a curis ac sollicitudinibus, uerum ex eo quod nec modum in iis retinet nec mensuram; dumque iocari queat ac risum mouere, hinc honestatis modestiæque digreditur e uia, illinc uellicat astantes ac molestia afficit et perturbat potius quam delectet aut recreet, ut finis eius nequaquam sit refocillare facetus ac iucundis dictis, se quouis modo risum mouere; dumque delectet, parum omnino curat alios lacessere ac suggillare. (2) Itaque facetudinis e curriculo digressus ac decori ipsius delectusque, de quo paulo est ante dictum, oblitus, delahitur ad oscenitatem, dicacitatem, spurcitiam, siquidem scurrarum ipsorum non uia est species, de quibus singillatim ordineque dicemus suo. (3) Cum enim ipsi a iocandi ac dicendi excessu rapiantur, huic uoi tantum student; et alii quidem, relicta prorsus mediocritate, decorique ipsius ac temporis locique et item personæ immemores, id tantum querunt, ut et uideantur et iudicentur facti, in quo, ut dixi, nihil omnino pensi habentes, uanitate quadam ducti, nomen uix ipsi suum ac certum habent; alii qui uideri uelint tum oblectare tum etiam uellicare ac mordicus petere, siue uisioni studentes siue ut maledicant molestiamque ingenerent, cum natura sint ab ipsa incommodantes, siue ut inde timeantur hincumque ex eo referant, et hi quidem dicaces utrumque ipsum discitis; alii uero qui nequaquam molesti uideri aut mordaces uelint, nec quo oblectent per se, uerum, dum placent,

À ce sujet, quelle est la disposition naturelle, quels sont ceux qui en sont doués, nous l'avons expliqué suffisamment. Nous passons ainsi à un vice différent, son contraire, qui découle de l'excès.

XII. L'autre opposé, la bouffonnerie.

(1) Nos ancêtres l'ont appelé la bouffonnerie, comme on l'a dit, et celui qui en est atteint, bouffon. Et l'on ne doit absolument pas l'accuser, semble-t-il, d'essayer de charmer le public par ses mots et ses plaisanteries et de le repuser en quelque sorte des soucis et des peines, mais de ne garder, ce faisant, ni mesure ni retenue. Pourvu qu'il puisse plaisanter et provoquer le rire, il s'écarte de la voie de l'honnêteté et de la retenue, tout comme il maltraite l'assistance et lui est pénible, et la perturbe plus qu'il ne la charme ou la repose, puisque son but n'est pas de délasser par ses mots d'esprit et ses plaisanteries, mais de provoquer le rire par quelque moyen que ce soit ; pourvu qu'il charme, il ne se soucie pas de blesser les autres ni de les malmenner. (2) C'est pourquoi, sorti du chemin de l'esprit et de la décence même et oublieux du discernement, dont nous avons parlé peu auparavant, il tombe dans l'obscénité, la causticité, la saleté, puisqu'il n'y a pas qu'une espèce de bouffons, dont nous allons parler séparément et chacun à son tour. (3) En effet, puisqu'ils sont pris par l'excès de plaisanterie et de parole, il n'ont que cette seule visée ; et les uns, délaissant complètement la mesure, oublieux de la convenance, de la circonstance, du lieu et de la personne, ne cherchant qu'à paraître et être considérés comme des hommes d'esprit, et en cela, comme je l'ai dit, n'ayant absolument rien de réfléchi, menés par une sorte de vanité, ils ont difficilement un nom propre et précis. D'autres veulent sembler charmer tout autant que maltraiter ou chercher à mordre, soit en cherchant une vengeance, soit pour médire et faire naître le désagrément, puisqu'ils sont par nature antipathiques, soit pour être craints et en tirer profit ; et ceux-là on les appelle caustiques et leur vice la causticité. Mais d'autres ne veulent pas du tout sembler désagréables ou mordants, ni charmer pour eux-mêmes, mais, pourvu qu'ils plaisent, pour en

fructum ut inde aliquem referant hique arrisores appellari fortasse possunt, cum vultu quatuor verbis ut placeant magis dent operam, vitium autem ipsum arrisio; alii contra, his ut displiceant, illis ut placeant, alijs ut gratificentur, alios ut derideant summo contendunt studio, hique derisores, et habitus ipse derisio iure suo vocabitur. Sunt quibus curae sit oscenitas, hoc est dicta parum modesta, eaque nec verecundia nec proba quaeque impudentia praeseferant et a modestis auditoribus non sine rubore audiantur oculorumque demissione, cum verba ipsa sint oscena et res ipsae saepe numero osceniores; quod vitium ab Oscis, id est antiquissimis Campania populis, mansisse volunt, unde hodie quoque vindemiarum temporibus hoc ipsum vitium ipsaque oscenitas regnare apud Campanos videtur. (4) Quosdam non tantum oscena, verum etiam spurca capiunt estque eorum studium spurcari, hoc est impuris et facis et dictis diffluere, ut non iucunditas eos moueat, sed turpitudine potius ipsa tum rerum tum verborum intemperata ac deformis explicatio; ipsi spurci vocati videturque ipsum spurcitia. (5) His accedunt maligni quidam, naturaque etiam ab ipsa ad maledicendum praefixos, ad detrahendumque habitu atque exercitatione confirmati; quorum dicta non pungant modo, verum et urant et pustulas inducant atque carcinomata, nec careant aut veneno aut aperta petulantia morsibusque viperinis. (6) Videbuntur autem hi ipsi duplici fortasse appellatione usurpandi: alterique petulantes, alteri vero

retirer quelque fruit : ceux-là on dit qu'ils sont tout sourire²⁵⁷, puisque pour plaire ils ont recours à l'expression du visage plus qu'aux mots, et ce vice on l'appelle le sourire systématique²⁵⁸. D'autres au contraire tendent avec la plus grande énergie à déplaire aux uns, plaire aux autres, être agréables à certains, se moquer d'autres encore, et ceux-là on les appelle à bon droit les moqueurs²⁵⁹, et leur disposition naturelle la moquerie²⁶⁰. Certains prennent soin d'être obscènes, c'est-à-dire d'employer des traits sans retenue, manifestement ni pudiques, ni honnêtes, outranciers et qu'un public convenable ne saurait écouter sans rougir et baisser les yeux, puisque les mots mêmes sont obscènes, et les sujets le plus souvent plus obscènes encore ; et ce vice vient, pense-t-on des Osques²⁶¹, le très ancien peuple de Campanie, ce qui fait qu'aujourd'hui aussi, au moment des vendanges, ce même vice et cette obscénité semblent régner chez les habitants de la Campanie. (4) Certains non seulement sont séduits par les obscénités mais aussi par les saletés, et s'efforcent de salir, c'est-à-dire de répandre des plaisanteries et des mots immondes, de telle sorte que ce n'est pas le plaisir qui les motive, mais plutôt cette saleté immodérée dans les mots autant que dans les sujets, et leur étalage ignoble ; ceux-là on les appelle les orduriers et leur vice l'ordure. (5) S'ajoutent à ceux-là certains méchants, enclins par nature à la médisance, et confirmés par leur disposition naturelle et la pratique dans la critique. Leurs traits ne piquent pas seulement, ils brûlent et donnent des boutons et des abcès, et ils ne manquent ni de venin, ni d'insolence évidente, ni de morsures dignes de vipères. (6) Or il semblera que pour eux il faille employer une double appellation : les uns sont provocants, et les autres

257 *Arrisores*, hapax de Sénèque, *Ep.*, 27, 7.

258 *Adrius*, hapax de la *Au Har.*, I, 10, le sourire approbateur.

259 *Derisores*, mot du registre bas de la langue, désigne une des espèces de truffes, Plinius, *Ep.*, I, 18, 11 ; Plaute, *Comp.*, 71, Martial, I, 5, 5.

260 *Derisus*, hapax d'Accola, 7, 33. Ici Pontano n'a sans doute pas connaissance de ce mot comme d'un hapax, car il est attesté au Moyen-Âge, et l'utilise en dérivant de *derisor* sur le modèle *arrisor/arrisio*. Les préverbes sont très importants ici : *co-visor* s'adresse à quelqu'un en lui souriant pour en retirer quelque bénéfice ; *de-visor* agit gratuitement, il s'accomplit dans l'acte même du dénigrement et de la moquerie.

261 Titus Live, VII, 2.

ampullosi, ut petulantes magis declinent ad oscenitatem atque intemperantiam, ampullosi ad maledicentiam ac detractionem, quorum dicta vetusti ampullas nominarunt. Erit autem alterius habitus petulantia, alterius nomen ampullositas, utrumque a natura ipsa rei ductum. (7).

XIII. Longius distare a medio agrestem quam scurram.

(1) Abest autem agrestis a mediocritate multo quidem quam scurra longius, quod huic modus tantum deest ac mensura, illa quidem quæ mediocritatem gignit quam ubi sectari voluerit atque ad illam regredi, facile ipse quidem factus erit. At agrestis ex omni profecto parte adeo deficiens est, ut nullo pacto accedere ad mediocritatem queat, aut illam assequi, quippe cui omnia simul desint. (2) Inter hæc igitur vicia virtus ipsa, de qua loquimur, sic constituta est, ut alterum illum qui agrestis dicitur ab se repellat tanquam fugientem a medio quique reuocari ad illud aut nullo modo possit.

grandes gueules²⁷², dans la mesure où les provocants tendent plus à l'obscénité et à l'excès, et les grandes gueules à la médisance et à la critique, eux dont les anciens ont appelé les traits des hounsouffures²⁷³. Le nom de la disposition naturelle des uns sera la provocation, des autres l'enflure, chacun déduit de la nature même de la chose. (7) Voilà donc presque, semble-t-il, les genres de bouffons. Parmi eux les plus horribles sont ceux que l'on trouve à la table des princes et dans les cours des grands personnages, non seulement pour augmenter leur fortune, ce qui semblerait assez acceptable, mais pour donner satisfaction à leur ventre et à leur ivresse : ceux-là tombent facilement dans toutes les horreurs pour la gueule et le ventre. En grec on les appelle du nom de *parasiti*, les parasites ou de *sycophantai*, les sycophantes, et le vice du nom de *parasitaiosm* ou de *sycophantia*.

XIII. Le rustaud est plus loin du juste milieu que le bouffon.

(1) Or le rustaud est bien plus loin du juste milieu que le bouffon, parce qu'à ce dernier il ne manque que la modération et la retenue qui engendrent le juste milieu : lorsqu'il aura bien voulu le suivre et retourner à lui, il sera vraiment facilement un homme d'esprit. Mais le rustaud a un tel défaut qu'il ne peut en aucune manière accéder au juste milieu, ni l'obtenir, en homme à qui tout manque en même temps. (2) Donc parmi ces vices, la vertu même dont nous parlons est ainsi formée qu'elle repousse loin d'elle celui qu'on appelle le rustaud comme s'il fuyait le juste milieu et qu'il ne pouvait en aucune façon en avoir de trop

272 *Amputosus*, adjectif fréquent à partir de Pétrarque (II, 1055), et que l'on trouve également chez Poggio (I, 229), et Politien (216, 46) par exemple. *Amputositas* est également employé par Poggio I, 229, 7 au sens d'emphase dans la façon de parler (cf. Tloven). Ce sont deux opérations médévales à partir du verbe *amputar*, hapax d'Horace, *Ép.*, I, 3, 14, s'exprime de façon ampoulée, par « grandes gueules » car ils ont en plus une attitude de dédain et de méprisante.

273 *Amputa*, hapax d'Horace, *AP*, 97.

274 Le mot est de Plaute, *Amp.*, 521

aut sit omnino difficillimum, alterum vero ut scurrat, oscenum, spurcum ad se se reuocet perinde ut longius a signis discessum ipsaque ab mediocritate; quam circa uirtutem quidem omnem uersari moralem, uel mediocritatem ipsam potius uirtutem esse satis inter omnes constat, qui recte quidem philosophati sunt.

XIV. De facietis.

(1) Est igitur faceti hominis proprium in dictis factisque, in seriis ac locis, in dicendo atque audiendo que ad recreationem spectent animorumque relaxationem, in conuictibus conuersionibusque atque in congressibus ipsisque in circulis atque hominum coronis colloctionibusque, mediocritatem sequi; e qua id assequitur, ut facetus ipse iure suo et sit et habeatur, eoque se se uestiat habitu, quam facetudinem uocari diximus; quo de habitu ipse sibi nomen desumat, ut qui sub Cæsare, siue eques siue pedes, militet miles dictus est Cæsarianus, qui sub Pompeio Pompeianus aut sub Mario Sylla ue siue Marianus siue Syllanus. (2) Habitus enim ipse ipsaque insignia militem quidem ostendunt, cuius uidelicet sit factionis; in agendo uero actiones ipsæ ciuilem atque urbicum hominum. Nam et ioculatio et dictorum familiaris iucundaque inuicem usurpatio actiones quidem sunt; moresque et ipsæ nostros determinant, ut a factis dictis iocisque suauiter dicamur faceti, a scurrilibus scurræ, ab agrestibus agrestes, perinde ut a nimio pecuniæ studio atque habendi cupiditate auari, ab usu mediocri et recto liberales, ab affluentia uero ac dissipatione affluentes atque effusi. (3) Facetorum igitur hominum ea est mediocritas ut delectus, de quo diximus, cum primis seruent. Seruabunt autem illum, si personæ propriæ audiliorumque, loci item ac temporis dignitatem retinuerint, ut neque in dicendo

grandes difficultés être rappelé vers cela, mais que l'autre, le bouffon, l'obscène, le sale, elle le rappelle à elle, comme s'il avait dépassé les bornes et s'étant éloigné du juste milieu. Il est notoire pour tous ceux qui sont de bons philosophes que toute vertu morale tourne autour de celui-ci, et même que ce juste milieu est plutôt une vertu.

XIV. Les hommes d'esprit.

(1) Donc le propre de l'homme d'esprit, dans ses traits et ses actes, dans les choses sérieuses et les plaisanteries, en disant et en écoutant ce qui vise au repos et au délassement des esprits, dans les repas, les spectacles, les réunions, les cercles, les assemblées et les discussions humaines, est de suivre la juste mesure. D'elle il vient que l'homme d'esprit est ainsi et est considéré ainsi à bon droit, et qu'il se vêt de cet habit que nous avons dit s'appeler l'esprit. Il prend son nom propre de cet habit, comme celui qui sert dans l'armée sous César, cavalier ou fantassin, est appelé césarien, sous Pompée pompéien, ou sous Marius et Sylla, marianien²⁷⁵ ou syllanien. (2) En effet l'habit même et les insignes montrent clairement à quel parti appartient le soldat. Mais, dans la vie, ce sont les actes qui montrent l'homme sociable et urbain. Car la plaisanterie et de façon réciproque le maniement agréable et plaisant des traits sont bien des actes, et ils déterminent aussi nos attitudes, en sorte que par nos traits spirituels et nos douces plaisanteries on nous appelle hommes d'esprit, par nos traits bouffons, bouffons, nos traits rustauds, rustauds, tout comme par l'excessif amour de l'argent et le désir de possession on nous appelle cupides ; par son usage mesuré et honnête, généreux ; par la dilapidation et le gaspillage, dilapidateurs et gaspilleurs. (3) Donc la juste mesure des hommes d'esprit est telle qu'avant tout ils observent le discernement dont nous avons parlé. Et voici comment ils l'observeront : s'ils ont égard à la personne particulière ou à l'assistance, et également à la convenance du lieu et de la circonstance, au point de n'avoir été dans leurs mots et leurs

²⁷⁵ Nous créons ce néologisme pour varier sur le modèle des actes adjectifs.

icesandoque processus fuerint, petulantes, immodici, intempestivi, osceni, spurci, ampullosi neque in audiendo aut detestabuntur luconde ac concinne dicta aut aures auerent a lepide atque urbane pronuntialis, utque, dum mediocritatem assequi ipsam nequeunt, ne rusticeantur ne ue efficiantur insulsi, rancidi, hircosi, quorum etiam dicta culinam oleant.

XV. De dictorum inorumque diuersitate.

(1) Ipsa autem dicta ac ioca, quae ad relaxationem pertinent, ut generaliter de his loquarur, nequaquam uniusmodi quidem sunt, licet ad refocillationem curarum spectent ac quietem, siquidem alia sponte sua atque ex tempore profluunt, alia tanquam prouocata atque excita extrinsecus in responsionibus sunt posita, ut cum Cneus Pompeius salse aculeateque, sicuti ante diximus, interrogauit : « Vbi gener est tuus, Cicero ? », non minus argute ac morsiculate ab illo responsum est : « mihi et socer est, Pompei, tuus ». (2) Eiusdem est generis responsum ab homine redditum uisitore : nec agreste nec illepidum, salsum tamen ; cum enim, offenso pede ad lapidem, crus fregisset imploraretque opem a praetereuntibus respondissetque ex illis maior natu quispiam : « Deus tibi ipse et opem et suppetias ferat », tum ille subdidit : « Nec dei nec coelorum cuiuspiam e mero auxilium hominis tantum hac praetereuntis peto ». (3) Vtriusque autem generis diuersae admodum sunt species, quippe cum dicta ipsa alia sub increpationis speciem risum moueant, quale Plautinum illud : « iste quidem gradus subcretus est cribro pollinario » ; itemque « uicistis coclearum tarditudine » ; alia quae e difficultate peragendae rei ac frustratione deliniant auditorem,

plaisanteries ni impudents, ni provocants, ni outranciers, ni intempestifs, ni obscènes, ni sales, ni saffés, et de ne pas répugner à écouter des traits dits agréablement et convenablement, ni de détourner l'oreille de ceux qui sont dits avec charme et urbanité et, en ne pouvant pas atteindre la juste mesure, de ne pas être rustiques, ni de devenir insipides, rances, sentant le bouc²⁷⁶, geus dont les mots sentent aussi la cuisine.

XV. La diversité des mots et des plaisanteries.

(1) Et ces mots et ces plaisanteries, qui ont trait à la détente, pour en parler d'une manière générale, ne sont pas du tout d'une seule sorte, bien qu'ils tendent à soulager les peines et à reposer, puisque les uns viennent spontanément et sur le champ, et les autres, comme appelés et réveillés de l'extérieur, se trouvent dans les réponses, comme lorsque Cneus Pompée a demandé avec sel et piquant, ainsi que nous l'avons déjà dit²⁷⁷ : « où est ton gendre Cicéron ? », et qu'il lui a répondu avec non moins de charme et de mordant : « là où est ton beau-père, Pompée » (2) C'est une réponse du même genre qu'a faite un voyageur : ni rustaude, ni lourde, et pourtant salée. En effet, son pied avait heurté une pierre et il s'était cassé la jambe : il implorait l'assistance de ceux qui passaient et comme parmi eux un plus âgé lui avait répondu : « que Dieu lui-même t'apporte assistance et secours²⁷⁸ », il répliqua alors : « ce n'est ni de Dieu ni de personne venu des cieux que je demande l'aide, mais seulement d'un homme qui passe par là » (3) Ce sont là des espèces bien différentes de chacun des genres, puisque certains traits, sous l'apparence d'une critique, provoquent le rire, comme ce mot chez Plaute : « ton pas est plus fin qu'un ténis à farine²⁷⁹ » ; de même : « vous avez battu l'escargot en lenteur²⁸⁰ » ; d'autres charment l'auditeur par l'évocation d'un

276 *Hircani*. Plaute, *Mén.* 575.

277 *De Sermone* I, 9, le mot vient de Macrobo, II, 3, 8.

278 *Supplicans*, mot de Plaute, *Ép.* 677, *Amp.* 1106 ; *Mén.* 1026.

279 Plaute, *Poen.*, 512.

280 *Id.*, 532.

quale illud: « hincrem in cithrum geras »; aut quæ ex annotatione, ut « Eoquid is homo scitus est? », « Phebiscitum non [æque]¹⁹ est [scitum]²⁰ »; et, « hic equus non in arcam, verum in arcam faciet impetum ».²¹ (4) Sunt quæ ab probositate pariunt iucunditatem, quale hoc:

Noctu in uigiliam quandò ihat miles, [tum]²² tu ihas
simul,
Comeniebat ne in uaginam tuam macharea militis?

¹⁹ *Interp.* Paeliana et princeps.

²⁰ Paeliana et princeps. Traditio manuscrìte: *scitus*.

²¹ Summente: *Paulus Marcellus Neapolitanus clava uolente iuriconsultus, cum audiret motum sibi hominum quique breui parlamentum omne dissipasset ad diuortium ab uoce compelli, quod is, ut erat rei ueneræ inuoluitus, post aliquot annos matrimonium non contraxerat: « nimirum, inquit, cur matrimonium non contraxerit qui patrimonium tam cito contempserit ».*

²² Paeliana et princeps. Traditio manuscrìtis BCD: *cui*.

acte difficile à réaliser et trompeur, comme celui-ci : « si tu passais la pluie au tamis ²⁸¹ » ; d'autres par la paronomase, comme : « est-ce que cet homme est politique ? », « la politique ne l'est pas autant que lui ²⁸² » ; et « ce cheval n'attaquera pas un fort mais un coffre ²⁸³ » (4)²⁸⁴. Parfois c'est le caractère dégoûtant qui fait naître le plaisir, comme celui-ci :

« la nuit, quand le soldat allait à son tour de garde, tu allais bien avec lui,
et elle entraînait bien dans ton fourreau, l'épée du soldat ? ²⁸⁵ »

281 Plante, *Pz.*, 102.

282 *Ibid.*, 748. La réponse de Charinus est une variante que l'on trouve aussi dans le princeps de Merula, mais qui est absente de la tradition manuscrite. L'adverbe *segue* est donc une interpolation de l'époque humaniste. Le sens teste le même que le comparatif de la tradition manuscrite grâce à la négation, en transposant plutôt qu'en suivant le texte latin avec un jeu de mots phonique difficilement restituable.

283 Plante, *Bas.*, 943.

284 Ici interpolation de la main de Summonte d'une facétie ayant pour protagoniste Paolo Marchese, un célèbre juriste napolitain, identifiée par Lupi-Basicalò, et confirmée par L. Monti Sahia. L'insertion au milieu de trois ces exemples plautiniens d'une facétie contemporaine manque en effet de pertinence. Cette facétie semble inspirée de la facétie 8 de Poggio, à propos de Zucchero Zuccherò, scripteur à la Curie pontificale et grand ami de Poggio : « Nous promenant un jour à travers Rome, Zuccaro, l'homme le plus spirituel qui soit, et moi, nous arrivâmes à un endroit où se célébrait une noce ; c'était le lendemain de l'entrée de la mariée dans sa nouvelle maison. Nous nous arrêtâmes quelques instants pour nous égarer au spectacle de ces hommes et femmes dansant ensemble. Alors Zuccaro dit ce suivant : « ceux là ont consommé le lien matrimonial, mais moi j'ai déjà consommé le lien patrimonial ». C'était un mot spirituel sur lui-même car, après avoir vendu les biens de son père, il avait entièrement dissipé l'argent à boire et à manger ». Traduction E. Wolff. Ici la mise en scène par Summonte est différente mais le jeu de mots est identique. En voici la traduction : « Paolo Marchese, juriste Napolitain au nom célèbre, entendait dire d'un homme qu'il connaissait et qui avait dissipé tout son patrimoine en peu de temps, qu'il était accusé par sa femme au divorce, sous prétexte que celui-ci, incapable aux choses de l'honneur, n'avait pas consommé son mariage après tant d'années, et il est bien sûr, dit-il, qu'il n'a pas consommé son lien matrimonial, lui qui a consommé si vite son lien patrimonial ». Nous nous inspirons de la traduction d'E. Wolff pour le jeu de mots : « matrimonium consummavit patrimonium consummavit ».

285 Plante, *Pz.*, [180-118]. Nous rendons par une juxtaposition, voire une anacoluthie, l'absence de subordination, qui rend la phrase plus vivante. C'est vraisemblablement pour cette raison que Merula et Pontano ont choisi cette

Aut a cauillatione, ut : « Cistella hic mihi adulescens cuolauit », « in [cadea]² latam oportuit » ; aut ab illusione, ut cum ille dixisset : « uox ad auris³ aduolauit », tum alter : « nae, ego infelix fui, qui non alas interuelli : uolueram uocem gestito » ; interdum ex perplexitate uerborum, ut : « non ex uxore natam uxoris filiam » ; alibi ex reuersione maledicti, ut : « Ve tibi ! », « hoc testamento seruulus legat tibi », et retorsit maledictum et testatorum usus est similitudine ac uerbis : et « eos asinos praedicas uetulos, claudos, quibus subtritas ad femina iam erant unguiae », « ipsos, qui tibi subuectabant⁴ rure uirgas ulmeas » ; nonnunquam uerborum nouitate, ut :

² Variante Pontano. Tracitignu manoscritte et princeps : *caueam*.

³ Pontano em. : *uolui*.

⁴ Pontano em. : *uolui*.

ou le badinage, comme : « une cassette ici, mon cher jeune homme, s'est envolée », « il fallait la mettre en cage » ; ou encore la moquerie, comme lorsque celui-ci dit : « une voix s'est envolée jusqu'à mes oreilles », et l'autre « ah, malheureux que j'ai été, je ne lui ai pas coupé les ailes, j'ai une voix qui vole » ; parfois l'ambiguïté des mots, comme : « elle n'est pas née de sa femme, c'est la fille de sa femme » ; parfois la réplique à une injure, comme « va te faire pendre ! », « C'est ce que l'esclavage te lègue sur son testament » ; en même temps il a répliqué à l'injure et il a employé la comparaison avec les testateurs ainsi que leurs mors. Ou encore : « tu veux parler de ces vieux ânes, boiteux, aux sabots usés jusqu'aux cuisses », « oui, ceux-là, qui t'apportaient de la campagne des branches d'ormeaux ». Parfois aussi c'est un mot inattendu, comme :

variante de la tradition manuscrite

286 Plaute, *Cur.*, 751-752. Traduction A. Ernout, légèrement modifiée. L'attribut n'apparaissant nulle part dans la tradition manuscrite, il s'agit sans doute là d'une erreur de mémoire.

287 Plaute, *Amp.*, 325-326.

288 Plaute, *Cur.*, 604. L'allusion est un peu complexe. Sélénie, la jeune fille dont il s'agit, est la fille de Démiphon, qui ne s'en doute pas. En effet, Sélénie est née suite à un vol qu'il a commis dans sa jeunesse, par une nuit de fête, sur une jeune fille reconnue. Abandonnée par sa mère Phanostrate à sa naissance, elle fut recueillie par Mélénis, une prostituée, qui ne l'a cependant pas élevée ainsi. Entretemps Démiphon s'est sauvé à Lemnos, s'y est marié et a eu une fille, légitime donc, mais qui ne paraît pas dans la pièce. À la mort de sa femme, il s'est remarié avec Phanostrate, la jeune fille autrefois violée, et qu'il reconnaît alors. Celle-ci veut retrouver la fille qu'elle a abandonnée, et justement Lampédion, l'esclave qu'à l'époque elle avait chargé de l'exposition du bébé, a vu Syra, une prostituée, recueillir l'enfant et l'amener à Mélénis. Il est donc le seul à connaître le secret de la naissance de Sélénie avant le dénouement final, où la jeune fille retrouvera sa condition de jeune fille libre et pourra épouser celui qu'elle aime. Le comique réside ici du polyptote du mot *scor* et de l'insouciance de Mélénis à qui Lampédion s'adresse.

289 Plaute, *As.*, 306-307.

290 *Id.*, 339-341. Les bradoches d'ormeaux servaient à fabriquer les verges souples pour frapper les esclaves. Ici la citation est l'exacte et de mémoire et le vers s'est plus métrique.

Quid istae quae uesti quotannis noua inueniant noua ?
 Tunicam rallam, tunicam spissam, liatoleum caesicium,
 indusiatum, patagiatum, calthulam aut [cruculam]¹⁷,
 supparum aut submimiam, ricam, hasilitum aut
 exoticum,
 cu[m]atiale¹⁸ aut phouatils, corjanum aut gerrinum, gettæ
 maxime !
 Cui quoque ademptum est nomen : uocant Laconicum,

incondissima sane tum effictio nominum tum innouatio
 muliebrum uestimentorum, ex ore praesertim serui subtili ac
 ueteratoris, aliquando ex cautione, ut : « caue, [sis]¹⁹ cum filia
 mea copulari hanc, diuertunt mores uirginis longe a lupæ » ; aut
 ex contemptu atque aspersione, ut : « haec negat tuam esse
 matrem ». « Ne fuit, si non uult : equidem, hac inuita, tamen
 ero matris filia ».

¹⁷ Fontano, *W et precepta*. Tradition manuscrite concordante.

¹⁸ Em. Pistagius, Lupi-Ris. *cauante*, Tradit. en manuscrite dont *W* et *precepta* : *cauante*.

¹⁹ Variante Fontano. Tradition manuscrite dont *W* et *precepta* : *stet*.

« Que die de ces noms nouveaux qu'elles inventent chaque année pour les vêtements ?

Une tunique à poil ras, une tunique tissée serrée, une petite toile bien peignée, une petite chemise, une tunique à franges, couleur souci ou couleur safran, un châle, un dessous, un bandeau, une royale, une exotique, une robe vert d'eau, à plumes, couleur de cire ou de fantaisie, chiffons tout cela !

Elles ont même pris le nom d'un chien : elles appellent un vêtement un *Laconien*²⁹¹ ».

Ces mots à la fois imaginés²⁹² et nouveaux pour les vêtements féminins sont vraiment très plaisants, surtout dans la bouche d'un esclave rusé qui est un vieux renard. Parfois c'est d'une mise en garde, comme : « prends garde, s'il te plaît, que celle-ci ne soit pas en rapport avec ma fille : les mœurs d'une vierge et d'une louve sont bien différentes²⁹³ » ; ou d'une formule de mépris et de dédain, comme : « cette femme dit qu'elle n'est pas ta mère », « qu'elle ne le soit pas, si elle ne veut pas ; moi, malgré elle, je serai pourtant la fille de ma mère²⁹⁴ ».

²⁹¹ Plaute, *Epi.*, 229 sqq. Au vers 234 Pontano n'a pas repris l'exclamation de Périphane, « qui ? », qui interromp le vers ; Epidicus reprend alors « *uocant laconicum* ». Dans cette citation aussi longue avec de si nombreux hapax, on ne trouve qu'une erreur : Pontano a peut-être voulu revenir à l'étymologie de *amovus*, le safran, de même que Mécule. Pléme nous renseigne sur les chiens de Laconie, 10, 177, très répétés pour la chasse, d'où le jeu de mot de l'esclave.

²⁹² *Efficitio* est un hapax : *Ad Her.*, IV, 63. Il s'agit de l'art du portrait, de la capacité qu'a le trait de donner à voir une image. Les exemples qui su vent sont, comme chez Pontano, tirés de Plaute (éd. C.H.F., p. 214).

²⁹³ Plaute, *Epi.*, 400 ; 402. La citation est ici tronquée : Pontano cite la moitié du vers 400 puis le vers 402. La louve est une image traditionnelle pour la prostituée.

²⁹⁴ *Id.*, 584-585.

**XVI. De locis unde ducuntur dicta ac
facetiae.**

(1) Habent igitur ridicularia, quæque dicta vocantur ac facetiæ, locos suos, unde deducantur, quemadmodum et argumenta apud dialecticos; in quibus ostendendis si aliquantum versabimur, nam ut omnia colligamus esset profecto laboris magis affectati quam necessarii, videbitur fortasse non omnino alienum, præsertim cum a maioribus nostris pars hæc non fuerit omnino neglecta. (2) Puer Florentinus et ergutus et perurbanus, adductus ante sacerdotem cardinalem iocandi gratia, multa cum facetis admodum nec minus etiam scite dixisset sacerdosque ipse, ad amicum qui astabat conuersus, susurrasset huiusmodi pueros conuulsum, ubi ad ætatem peruenissent robustiorem, ingenio subcrassescere, « Næ, inquit, o bone cardinalis, puerulum te oportuit scitum fuisse admodum ». Dictum itaque in se puer in sacerdotem retorsit magna cum auditorum hilaritate et risu. (3) Est apud Plautum dictum et salsum et bene ergutum :

XVI. Les thèmes d'où l'on tire les traits et les mots d'esprit.

(1) Donc les plaisanteries et ce que l'on appelle traits et mots d'esprit, ont leurs lieux, d'où on les déduit, comme les arguments chez les dialecticiens. Si nous nous intéressons notablement à les montrer (pour tout réunir, il faudrait assurément un travail plus pointu que nécessaire), cela ne semblera sans doute pas tout à fait déplacé, d'autant que nos aînés n'ont pas négligé du tout ce domaine. (2) Un très jeune Florentin, charmant et fort urbain à la fois, amené devant un cardinal pour le divertir, avait dit beaucoup de choses très spirituellement, et aussi fort subtilement ; alors le cardinal, s'étant tourné vers un ami qui était là, chuchota que l'esprit des enfants de ce genre, d'ordinaire, quand ils devenaient plus âgés, s'alourdissait quelque peu, « ha, dit-il, bon cardinal, tu as dû être bien subtil quand tu étais très très jeune ». Le jeune homme retourna contre le prêtre ce qui avait été dit contre lui, provoquant beaucoup de gaieté et de rire dans le public¹⁹⁵. (3) On trouve chez Plante¹⁹⁶ ce trait à la fois salé et fort ingénieux :

195 Poggio Bracciolini, *Facetiae*, 211 : « Le cardinal romain Angelotto, un lucifère méchant et querelleur, avait la parole facile mais manquait par trop de prudence. Au moment où le pape Eugène se trouvait à Florence, il reçut la visite d'un enfant de dix ans, particulièrement intelligent, qui en peu de mots lui fit un discours assez brillant. Angelotto, plein d'admiration pour le sérieux de l'enfant et l'agrément de son style, lui posa quelques questions auxquelles l'enfant répondit intelligemment, puis, se tournant vers l'assistance, dit : "ceux qui dès l'enfance montrent un tel esprit et sont si savants, à mesure que croissent les années voient leur discernement décroître, et finissent à un âge avancé par devenir complètement idiots". Alors l'enfant sur-le-champ : "dans ce cas vous avez assurément dû être dans votre jeune âge plus savant et réfléchi que quiconque". Le cardinal fut abasourdi par cette prompte et spirituelle réponse : il se trouva repris de sa sottise par quelqu'un qui sortait à peine de l'enfance », traduction E. Wolff légèrement modifiée ; *Facetiae*, édition de S. Pittaluga, traduction E. Wolff, Bibliothèque italienne, Les Belles Lettres, Paris, 2003. La facétie est inversée par Fontana. Chez Poggio en effet le protagoniste de la facétie est le cardinal Angelotto, personnage connu et nommé, et à qui il donne les qualités de « mordax et ad iurgandum promptus », sans qualifier beaucoup l'enfant. Au contraire chez Fontana le protagoniste est devenu l'enfant, qualifié d'« argutus et perurbanus », et le cardinal est anonyme.

196 Plante, *Amph*, 1021. Traduction A. Estout modifiée.

Prodigum te fuisse oportet in adolescentia,
Quia senecta aetate mendicis malum.

Locus hic ipse quidem in ipsa rerum natura constitutus est, siquidem initio qui sunt prodigi, necesse est es, effusa prodigenter pecunia, tandem egere. (4) Antonius Panthorrita, suavis admodum uir, interrogatus, ad rem uxoriam iucunde concorditerque agendam quibus nam maxime opus esse duceret, sumpto argumento a frequentia molestiarum ac magnitudine quae in uita contingerent conjugali, duobus tantum opus esse respondit: uir ut aurium surditate teneretur, uxor uero ut oculis esset capta, ne altera uidelicet inspiceret quae a marito intemperanter fierent plurima, alter ne audiret obgannientem assiduo domi uxorem. (5) Nicolaus Porcinarius, praetor admodum severus, tris cum torsisset eadem de causa reos adductosque esset quartus ad funeam, interrogauit, quo is esset nomine; respondit illico reus sibi nomen esse Sextodecimo. Demiratus Nicolaus tantatam cum esset nominis, subdidit ille: «A te ipsa reique ipsius eventu nomen mihi hoc optingit, praetor; nam cum tres illis quaternatim, hoc est duodecies, funiculo ante me conorti sint, nimirum sextadecima mihi tortura sortito obuenerit». Quo quidem dicto delectatus ille a supplicio temperauit. Et facete et extemporali ter sumptus est iocandi locus ab enumeratione torturarum, quae posset et animum mouere et iram temperare. (6) Puella et modesta et casta, cum ab muliere quadam iracunda atque annosa non solum amaris, uerum etiam impudentibus incesseretur dictis:

« Tu as dû être prodigue dans ta jeunesse
pour venir mendier des coups dans ta vieillesse ».

Le thème même est inclus dans la nature des choses, puisque ceux qui sont prodigues au départ finissent nécessairement par manquer d'argent lorsqu'ils l'ont dilapidé. (4) Antonio Panormita²⁹⁷, un homme très plaisant, à qui l'on demandait ce qu'il pensait être le plus nécessaire pour un mariage heureux et harmonieux, ayant pris comme argument la fréquence et l'importance des tracasseries dans la vie conjugale, répondit que ne fallait que deux choses : que le mari fût absolument sourd et que la femme eût perdu ses yeux, de sorte que l'une n'inspectât pas les nombreux excès de son mari, et que l'autre n'entendît pas les jappements continuels de sa femme à la maison. (5) Nicolas Porcinai, un juge très sévère, comme il avait torturé trois accusés à propos de la même affaire et que le quatrième avait été amené à la corde, demanda à celui-ci son nom ; l'accusé lui répondit aussitôt que son nom était Seizième. Nicolas s'étant étonné de la rareté de ce nom, l'autre lui répliqua : « C'est de cette affaire et de l'issue de cette affaire que je l'ai obtenu, ô juge ; en effet puisque ces trois là ont été torturés quatre fois à la corde avant moi, cela fait douze ; il n'est pas étonnant que la seizième torture me soit échue par le sort ». Charmé par ce mot, il adoucit son supplice. Il a tiré un motif de plaisanterie avec esprit et à propos du nombre des tortures qui a pu à la fois émouvoir et modérer la colère. (6) Une jeune fille, réservée tout en ayant du chien, à une femme colérique et âgée qui l'agressait par des paroles amères ainsi qu'insolentes :

²⁹⁷ Panormita A, *De dictis fecerunt Alphonsi Regis*, Bâle, Henricuspetrus, 1538, III, 7. « *matrimonium in domo seigi tranquille et sine querela posse atcedat, si mulier caeco fiat et maritus surdus* » : « il disait qu'un mariage pouvait se passer tranquillement et sans plainte, si la femme était aveugle et le mari sourd ». Ce mot est donné comme mot d'Alphonse d'Aragon. En marge Panormita le qualifie d'*urbane*. Dans l'édition de 1538, on trouve ce commentaire d'Étienne Sylvius Piccolomini à la suite : « *Ottocarus rex Bohemiae cum de pudicitia conjugis sequis na se eumores de lui essent. "Ite, inquit natura est: cornua qui faciunt, de cornua ferre recedunt"* » : « On avait rapporté à Ottokar, roi de Bohême, des bruits sur la vertu douteuse de sa femme. "C'est, dit-il, la loi de la nature : ceux qui font porter des cornues, ne doivent pas refuser de les porter" ».

« quando, inquit, ut uideo, abundas atris, mulier, pudorisque egea es admodum, te hortor, ut huiusce sumas aliquid alicunde mutuum ». Locus sumptus a consuetudine eorum qui, cum pecunie egeant, illam sumunt mutuum. (7) Homuncio et dicitaculus ipse quidem et coronis assuetus, ingressus domum, conspicatur uxorem amatori amplexam, cuius ex humeris nudata cruscula, pedes autem calceolati dependerent; tum ille: « o mea, inquit, uxorcula, ut benefacis, ut rei familiaris utiliter consulis! hac enim ratione toto anno ne par quidem calceolorum ipsa contres, nullique rei futura est tibi necessaria sororis opera », et huius quidem loci sedes in utilitate collocata est. (8) Cosenthus, cuius callidus admodum ac uersutus, questus

« puisque, dit-elle, à ce que je vois, tu es riche d'années, femme, mais tu es fort pauvre en retenue, je t'adjure de lui faire quelque emprunt ». Le thème est tiré de l'habitude qu'ont ceux qui font des emprunts quand ils manquent d'argent. (7) Un petit homme²⁹⁸ assez caustique pourtant et habitué des assemblées rentre chez lui ; il voit sa femme dans les bras d'un amant, et de ses bras pendaient sa petite jambe nue mais ses pieds chaussés. Il lui dit alors : « oh ma petite femme, comme tu fais bien, comme tu prends soin utilement de notre avoir ! De cette manière pendant toute l'année tu n'useras pas du tout ta paire de chaussures et tu n'auras aucunement besoin du cordonnier ». Ici la plaisanterie réside dans le motif de l'utilité. (8) Un habitant de Cosenza, à l'esprit souple et exercé²⁹⁹, se plaignait au

298 Poggio Bracciolini, *Fractions*, 66 : « les habitants de Pérouse sont spirituels et fort crédules [*faciles et perverbi*]. Une certaine Petrucia pria son mari de lui acheter une paire de chaussures neuves pour aller à la fête de Jendemonin. L'homme fut d'accord et avant de partir, le matin, lui demanda de lui faire cuire une perle pour le déjeuner. Sa femme, après avoir préparé le repas, sortit sur le seuil et vit passer un jeune homme dont elle était amoureux, elle retourna alors chez elle et lui fit signe de la suivre, puisque son mari n'était pas à. Pour ne pas perdre de temps, elle monta sur les marches et s'étendit à terre, pour qu'on puisse la voir du seuil. Elle fit venir le jeune homme sur elle, lui serrant les fesses de ses jambes et de ses pieds, et elle mit grand cœur à cet ouvrage. Pendant ce temps, le mari, croyant sa femme déjà partie pour la fête et pensant qu'elle contrefaisait tant, invita un ami à déjeuner, disant que sa femme sauterait ce repas. Comme ils arrivaient à la maison, le mari entre le premier, et voit sa femme sur l'escalier agiter ses pieds sur le jeune homme, "oh ! Petrucia", dit-il, "par le cul de l'âne !", (c'est une injure courante chez eux), "si tu n'approches de cette façon, tu n'useras jamais tes chaussures" ». L'expression cétacienne *faciles et perverbius* (*De Or.*, I, 72 ; *Br.*, 239, etc.) devient chez Poggio « *homo facile dicoctus* », mais qui s'en a chez Plaute (*As.*, 511), dans le registre de la satire qui va être racontée. On retrouvera cette expression avec *humulus*, en IV, 3, 4, et avec *quidam* en V, 2, 20 et V, 2, 60. Peretti a aussi noté l'existence de ces divers diminutifs dans le *Corpus* (éd. Charlet et alii, vol. V, p. 64). « *Ab hoc humulus, humulus et humulus et hinc hinc humulus sunt* », que Poggio va employer ultérieurement, ainsi que celle de *diculus* (*Id.*, cit., vol. II, p. 49), « *diculus diculus deducitur* ».

299 *Callidus ac versutus*. voir Cicéron, *Nat.*, 2, 25 : « *Chrysiptus, homo versutus ac callidus fueratque hoc appello quoniam ceteris mens versator, callidus autem quorum nunquam manus operis, sic animus usu concubuit* » : « Chrysiptus, esprit souple et exercé (j'appelle souple ceux dont l'intelligence se meut rapidement, exercés ceux dont l'esprit s'est durci par l'exercice comme la main par le travail) ».

est apud equitum præfectum subreptam sibi noctu fuisse equam, quam clam quidem præfectus ipse surripit iussisset. Responsum est illi a præfecto atque imperatori, ut in ea conquirenda nihil omitteretur diligentiae et operæ; ceterum, quo illa clam extra oppidum incognita alio traduceretur, et freno instrui et phaleris ornari splendidioribus eam iussit; quæ cum paulum modo extra portam processisset cœnosumque incidisset in locum, corruit resupinato corpore cognitaque est a domino, qui illic forte observabat. Is itaque comparatis statim subligaculis, quas, ni fallor, hodie bracas vocant, statim ad præfectum rediens: « ego, inquit, heri et precatoris personam apud te et supplicis gessi, hodie vero et adiutor adversario et consiliarius. Ecce tibi subligacula, quibus uti poteris tuto poteris ad equas a furtis vindicandas sexumque obtegendum ». Dicti huius sedem constitutam esse in instrumento et ornatu parum idoneo, quis non videt prætorique in turpitudine? (9) Ludovicus, Galliarum rex, Caroli eius pater qui paucis ante annis regnum Neapolitanorum amisit occupavit, filiam collocaverat Aureliensi Ludovico. Ea cum deformis esset ac parum venusta atque patre coram forma eius a viro præter modum commendaretur, sensit socer inesse generi verbis spicula, quæ quo retunderet, ab obliquo gladii aciem obiecit et: « Hoc, inquit, laudibus istis adice uxorem tuam pudicissimam esse matris filiam ». Erat enim constans opinio Aureliensis matre parum pudice se se habuisse, quippe quæ, priore viro mortuo, familiari eius nupsisset, quicum, viro illo, se se immiscuerat. (10) Meis e tribulibus quispiam abunde comis, cum hospes uociferantem diutius uxorem eius rixantemque cum ancillis parum æque ferret, conuersus ipse ad hospitem: « coquas, inquit, antice impatientia est tua? duos et triginta annos huius clamores diesque ac noctes requissimo ipse perfero, tu vero ne diectæ quidem sextantem ferrè eam potes? »

commandant de la cavalerie que pendant la nuit on lui avait dérobé une jument, que le commandant lui-même avait ordonné de dérober en cachette. Le commandant lui répondit et lui ordonna de n'épargner aucun empressement et aucun effort pour la rechercher ; d'autre part il ordonna de l'amener ailleurs en cachette, sans la montrer, hors du fort, de l'équiper d'un mors et de la parer des plus splendides piales. Comme peu après elle s'était avancée hors de la porte et était arrivé dans un étroit boueux, la jument s'écarta renversée en arrière, et son maître, qui regardait la scène là par hasard, la reconnut. Alors celui-ci, s'étant aussitôt procuré des caleçons, qu'aujourd'hui, si je ne me trompe, on appelle des chausses, de retour vers le commandant, lui dit aussitôt : « moi, hier j'ai joué le rôle de celui qui implure et du suppliant devant toi, mais aujourd'hui je viens en aide et en conseiller. Voici des caleçons pour toi, que tu pourras utiliser désormais en toute sécurité pour protéger tes juments des vols et leur cacher le sexe ». Le motif de ce trait réside dans l'instrument et l'ornement inadaptes, et dans la bassesse du commandant, tout le monde le voit bien. (9) Louis¹⁰, roi de France, père de ce Charles qui il y a peu a occupé le royaume de Naples par les armes, avait donné sa fille à Louis d'Orléans. Comme elle était laide et disgracieuse et qu'en présence de son père son mari faisait valoir sa beauté au-delà de la mesure, le beau-père pensa qu'il y avait une pointe dans le mot de son gendre, et pour l'éteindre, il objecta de biais la pointe de son épée, et dit : « ajoute ces éloges : ta femme est la fille d'une mère très vertueuse » Il était en effet notoire que la mère d'Orléans ne se comportait pas vertueusement, puisqu'à la mort de son premier mari, elle avait épousé un de ses proches, qui, du vivant de celui-là, était son amant. (10) Un de mes compagnons qui est fort aimable, comme son hôte supportait mal les vociférations de sa femme toute la journée et ses disputes avec les servantes, se tourna vers l'étranger et lui dit : « quelle est donc, mon ami, cette impatience ? Je supporte très bien ses cris jour et nuit depuis trente-deux ans, et toi tu ne pourrais la supporter la sixième d'une petite journée ? ».

100] Il s'agit de Louis XI, père de Charles VIII.

101 *Diecula*, ce mot a été souligné par Pontano dans *W* en charge de *Atop.*, 517 ; *Pan.*, 96, 1095 (voir *La Lectura Plant.*, p. 90).

Quo dicto et hospitem leniit et uxorem ab ira ad usum conuertit; quas iocandi occasio ab incusatione sumpta est atque ab exemplo. (11) Diuerterat aliquando familiaris quidam meus, peregre iter faciens, ad meritoriam; apposita est ei cena omni e parte holitoria; uinum item dilutissimum, omnia demum administrata parcissime. Postquam autem orrauit, iussit uocari ad se medicum ad mercedem capiendam; igitur caupo cum respondisset: «*ecquid malum, in uiculo maxime agresti medicum requiris?*», ibi ille: «*nam ne, o bene, te te ipsum ignoras? quo sit igitur merces operae suae par, medici pretium accipe, non cauponis, quando ut argentum me parasti in conuila*». Ab irrisione et contemptu deductum est dictum. Eiusdem est generis quod subiicio. (12) Homo Hispanus, uasto admodum, necdum procero corpore, praeteruentem nanulum iridebat; conuersus itaque ad eum nanulus, percontetur quo ipse esset nomine. Cum respondisset Rodoricillo sibi nomen parentes fecisse, tum ore quam maxime nanulus: «*atqui, inquit, parentes istos tuos maxime omnium mendicos fuisse oportet, qui, in tanta nominum copia, in te appellitando tanta inopia laborauerint*». (13) Subdiderim et alium non iniucundum ex eodem fonte. Diuerteram ad meritoriam Pyrrhniculus Vasto atque, apposita merse, anaticulum uersabat in laucibus perbelle unctum atque halliatum. Ingreditur repente ad illum uiator Hispanus, unictisque in anaticulum oculis: «*potes, inquit, o amice, aduenientem comiter amicum accipere?*». Ibi tum Pyrrhniculus, quo nomine ipse esset, exquirit. Audenter ille ac iactabundus: «*Alopantius, inquit, Ausimarchides Hiberoneus Alorchides*». «*Pape, tum Pyrrhniculus,*

Ce trait calma l'hôte et fit passer l'épouse de la colère au rire. Ce motif de plaisanterie est tiré du reproche et de l'exemple. (11) Un de mes proches s'était amusé, une fois, alors qu'il était en voyage, dans un cabaret. On lui servit un repas entièrement composé de légumes, du vin très dilué, et on lui présenta tout en très petite quantité. Après qu'il eut dîné, il ordonna de faire venir le médecin pour le payer; comme l'aubergiste lui avait répondu: « est-ce que tu cherches un mauvais médecin, dans ce coin reculé de campagne? », il lui dit alors: « ne te connais-tu pas toi-même, mon ami? Pour que le salaire de son travail soit correct, prends le montant dû au médecin, et nua à l'aubergiste, puisque tu m'as nourri comme un malade, avec cette diétète ». Ce trait est tiré de la moquerie et du mépris. Il appartient au même genre que celui que vais exposer. (12) Un Espagnol, aussi large que grand, se moquait d'un vein qui passait par là. Le vein se tourna vers lui et lui demanda quel était son nom. Comme il lui avait répondu que ses parents lui avaient donné le nom de Rodriguito, le vein, qui avait la répartie fort prompte lui dit: « il a fallu que tes parents manquent de tout au plus haut point pour avoir employé tant de pauvreté en te donnant un nom, parmi tous ceux qui existent ». (13) J'ajouterais encore un autre trait fort agréable de même origine. Pirrynicole, un Gascon, s'amusait dans un cabaret, et, la table mise, faisait tourner un petit canard²⁰² bien huilé et bien aillé dans un plat. Soudain un voyageur marche vers lui, un Espagnol, jette les yeux sur le canard, et dit: « peux-tu, mon ami, recevoir aimablement un ami qui arrive? ». Alors Pirrynicole lui demanda quel était son nom. L'autre, avec hardiesse et plein de morgue lui dit: « Alopauzio y Ausimarco y Alorco l'hibéronique²⁰³ ». Alors Pirrynicole lui dit: « diable!

202 *Anatulus*, mot que Pom. trouve chez Plaute au féminin, *anatula*, *Ar.*, 693, car c'est une épithète amoureuse pour une jeune fille. Ici il y a un effet de *anastrophe* de la part de Pontano. Dans l'*Antonia*, Pontano reprendra ce mot au féminin, pour l'altération, *uenit anallula cum anastulao* (éd. Previtera, p. 92, 3).

203) Allusion moqueuse aux noms espagnols à rallonge, doublée d'une formulation plaisante, inspirée de Plaute, *Am.*, 14, *Brachmanichides Clintonessaryarchides*. Le mot *hiberonicus* aussi, avec la présence du *h*, aspiré, est mimétique de l'emphase avec laquelle l'Espagnol se présente.

quatuor ne auctoria hæc heroibus et quidem Hispanis? absit iniuria: ea Pyrrhyniculo setis est uni; minores enim decet minuta». (14) Idem hic, de quo dixi, familiaris, aliquando peregre proficiscens, in cubile incidit ab cimicibus simul plurimoque a pulice inossium. Itaque ubi paulum modo quiesisset, excitatus ab illorum aculeatissimis demorsu oculis, evocato capone, petit falcem si ab eo afferri. Cum ille quam ad rem opus ea esset percontaretur, « qua, inquit, excidam senticelum, quod mihi nocte hæc excidendum locasti ». Sentes et spinas ad cimices transtulit ac pulices, cubile autem ad senectum. (15) Alfonso, Hispaniarum ceterorum itemque Neapolitanorum rex, vacationi cum esset admodum, deditus percontareturque Antonium Panormitam sciscitandum, qui Neapoli essent nobiles viri venandi studiosi, siqui item scriptores de natura canum aliquid prodidissent: « hæc, tu, inquit, rex ad latus habes reman harum omnium prudentissimum unum, ne aliunde quærites, quippe qui annos supra quadraginta cum hoc genere animalium sit ita conuersatus, ut noctis quoque ipsas cum canicula cubitauerit. Hic tibi et canum natura describet et illorum instituendorum artes ». Fuit autem is eques Neapolitanus, quem honoris gratia se nominauerunt cumque his dictis surrisisset Antonius, indicauit sub cuculle nomine uxorem illius significari, mulierum omnium clamosissimam pariter ac rabiosissimam.

Ce petit niscan pour ces quatre héros, Espagnols qui plus est ? Sans vouloir t'offenser, il n'est suffisant que pour un seul Pityriacole ; car aux petits conviennent des petites choses ».

(14) Ce même ami, dont j'ai parlé, partant une fois pour l'étranger, tomba dans une chambre envahie par des punaises et de nombreuses puces. Comme il se reposait depuis peu, réveillé par leurs morsures aiguës, il fit venir l'aubergiste et lui demanda de lui apporter une faux. Comme celui-ci lui demandait pour quel usage c'était, il lui dit : « pour couper une ronceraie, que tu as mise ici cette nuit pour que je la coupe ». Il prit la métaphore des ronces et des épines pour les punaises et les puces, et de la ronceraie pour la chambre. (15) Alphonse, roi d'Aragon et de Naples, s'adonnait beaucoup à la chasse, et demandait à Antonio Panormita avec beaucoup d'insistance quels étaient à Naples les nobles qui aimaient la chasse et si des auteurs avaient écrit quelque ouvrage sur les chiens. « Tu as bien, mon roi, à ton côté un homme fort avisé dans toutes ces choses ; ne cherche pas ailleurs un homme qui plus de quarante ans a fréquenté ce genre d'animaux de telle sorte qu'il passe même les nuits avec sa petite chienne dans sa chambre. Il te décrira les différentes natures de chiens et l'art de les dresser ». Cet homme était un chevalier Napolitain, que pour son honneur je ne nommerai pas, et comme Antonio avait légèrement souri à ces mots, il révéla qu'il donnait le nom de petite chienne à sa femme, la plus bruyante et également la plus enragée de toutes les femmes.

Quod dictum et Alfonso ei qui circum stabant omnes maximum in risum extemporalitate ipsa provocavit, ut illic per locum ac festiuitatem enarrata fuerit historia coniugalis suae vitae sive captiuitatis.²⁶ [(16) Obversabatur ante oculos

²⁶ Supra. Pontico. *Eusebio Alfonsi frater, Cantabrigum, hoc est Navarra, rex. Ioannes priore duxit uxorem, Blancam nomen, ex ea Gallia gente, quae ad duodecim equos refertur quos hodie, corrupto verbo, Paludinos vocant (et in mg: qui sunt natus a palatio palano); ex eaque suscepit Carolum, qui postea fuit Navarra princeps. Ea mortua, dedit mulierem genere Hispanam, quae tamen ex ignem ex matre dicitur a Iudeis, qui ad Christianos transissent, quod hominum genus Hispani imperantibus vocant estque non est maxime edibile habeturque infans praecipue ad imperantem. Solent igitur conuiuia multa, ut moris est, nuptialibus cum interuentu in mensis, gratulantesque plurima facete laqueantur in gratiam, tuu matris filius, et quid mi, inquit, o proceres, patri meo vel matrisae est congratulandum felicitibus his et nuptiis? cuius prior sciat, natus ipse quidem meo, genus sicuti a duodecim antiquissimis illis Galliae partibus posterior natio duodecim et tribubus. Cui dicit, indignanter enim ementatum sacrat, tantum inquit tenenti, ut ex eo inter patrem ac filium simultates caperint quae, in dies uelut, manifestum hanc multos post annos atroxque in bellum peruenire,*

Ce trait provoqua un grand rire d'Alphonse et de tous ceux qui étaient autour de lui; par son caractère improvisé, de sorte que l'histoire de cette vie ou de cette captivité conjugale fut racontée pour le plaisir et la gaieté. » (16) Se tenait sous les

304 Traduction du passage supprimé : « Le frère de ce même Alphonse, Jean, le roi des Castabéques, c'est-à-dire de Navarre, prit pour première épouse Blanche, de ce peuple de France qui remonte aux deux chevaliers qu'aujourd'hui, le mot ayers; été corrompu, on appelle Paladius (leur vrai nom est "palaisiens", d'après "palais"); et elle eut Charles, qui fut ensuite le roi de Navarre. À sa mort, il prit pour femme une Espagnole mais qui, par sa mère, était d'origine de Juifs qui s'étaient convertis au Christianisme, race que les Espagnols appellent "marranes", qui leur est odieuse au plus haut point et qu'ils tiennent pour infâme principalement à cause de son métier d'usurier. Le jour donc du banquet solennel, comme c'est la coutume, beaucoup se réjouissaient à table, et, dans leurs félicitations, complimentaient beaucoup et avec esprit, son idiot de fils lui dit alors : "quoi donc, nobles gens, ne devrait-on pas prodigieusement congratuler mon père pour ses heureuses épousailles ? Lui dont la première épouse, ma mère elle-même, était d'une famille venant des douze plus anciens pairs de France, et la seconde des douze tribus ?" Avec ce mot (en effet il sacralise ce qu'il a dit de façon indigne) il sema tant de venin qu'à partir de ce moment-là les hostilités commencèrent entre le père et le fils, qui augmentèrent de jour en jour et débouchèrent sur une guerre ardue peu d'années après ». En marge de ce feuillet Puchano a aussi fait deux renvois, l'un vers la page 47, l'autre vers la page 27. Or sur ces deux pages l'on ne trouve aucune occurrence. En revanche au livre V, en marge du f. 221 v^o, soit à la page 71, l'on trouve aux côtés de l'anecdote qui suit in L. 197 r^o, et qui correspond au paragraphe 16 ci-après, la mention du Puchano à voir plus haut page 27 », et cette anecdote l'éditior *primiceps* la substitue à celle sur le frère d'Alphonse. La substitution a été faite par Summonte, mais sur indication de Pontano : nous la maintenons donc, même si Ludovico Pontano n'a pas ici sa place au milieu d'anecdotes sur la famille royale d'Aragon. Cette suppression du manuscrit s'explique pour des raisons politiques au 1499-1502, époque où les Espagnols de Ferdinand le Catholique, neveu d'Alphonse le Magnanime et fils de Jean II, occupent le royaume de Naples. La guerre à laquelle il est fait allusion, est celle qui commença en 1441 entre Jean II et son fils Charles, à qui il refusa la couronne de Navarre à la mort de sa mère Blanche. Cette guerre effectivement empira après le second mariage de Jean II avec Jeanne Henriquez, fille de l'amiral de Castille, mais menant par

Lucouico Pontano, sui temporis iurisperitorum præstantissimo, litigator mirifice importunus, cui et nasus esset similis, et barba admodum promissa et hispida. Cum hic igitur Ludouicum salutasset ac de ore percontatus esset, ut ualeret ipse ac familia, ut salui essent quos amaret domestici, ceteros illi duos ueneticos, egregie etiam phaleratos ac copulatum iunctos, dono dedit. Ad ea Ludouicus et recte ualere suos omnes respondit et gratias egit de ceteris ac statim ore quam maxime reuidentur : « tu nero, inquit, mi hircuicule, ut pacare, ut salubriter tuo cum grege, uel lupis illum, abductis canibus, incustoditam reliqueris ? ». Vides quam belle, quam urbane in barbam ac nares iocatus sit atque in gregem cõstitutum.¹²² Federicus, rex neapolitanorum, usus est magistro epistolarum, utque hodie dicunt secretario, Vitto Pisanello¹²³. Is erat capillo crispo, qualis Æthiopibus esse solet.

¹²² *Interp. ex lib. V, in reg. folio 223v.*

¹²³ *Suppr. Pontano : homo ignobilis, illiteratus, impudens, uano. uix ante ipseus complate, cuique nullis omnino reum usus humanarum esset, præterquam subreptim auferendum pecunie.*

yeux de Lodovico Pontano³⁰⁵, un très éminent juriste de son époque, un chicaneur extraordinairement importun, au nez de singe et à la barbe fort pendante et hérissée. Comme cet homme avait salué Lodovico et s'était informé, selon la coutume, de sa santé et de celle de sa famille, si les domestiques qu'il aimait allaient bien, il lui offrit deux chiens de chasse, avec de très beaux ornements et réunis en couple. À cela Lodovico répondit que tous les siens allaient bien, remercia pour les chiens et avec un visage rayonnant au plus haut point, lui dit : « et toi, mon petit bono, va-t-il bien, est-il en bonne santé ton troupeau, que tu as laissé sans garde face aux loups, après avoir enlevé les chiens ? » Tu vois comme il a bien plaisanté et avec urbanité sur la barbe et le nez, et sur le troupeau abandonné. Frédéric³⁰⁶, roi de Naples, employait un homme pour ses lettres, qu'aujourd'hui on appelle secrétaire, Guido Pisanello³⁰⁷. Il avait les cheveux crépus, comme en ont les Éthiopiens en général.

sa mère, et la naissance de Ferdinand, futur époux d'Isabelle de Castille, futur protecteur roi de l'Espagne unifiée et de Naples. Vaincu par le parti de son père, Charles se réfugia à Naples et fut réstréint au profit de sa sœur Éléonore (marité à Gaston IV de Foix). En 1458, lorsque Jean II succéda à Alphonse sur le trône d'Aragon dont furent exclus Naples et la Sicile, il rappela son fils Charles d'Orléans, puis le fit emprisonner. La Catalogne qui le soutenait depuis toujours, par haine surtout contre Jean d'Aragon, se révolta alors, et Jean fut contraint de nommer Charles gouverneur de Catalogne (1461). La mort de ce dernier, probablement par empoisonnement, provoqua une nouvelle révolte catalane, et Jean II s'allia alors à Louis XI de France pour la soumettre, en échange du Roussillon et de la Cerdagne (1462). Les Catalans offrirent alors la couronne à Henri IV de Castille et à Pierre de Portugal, qui la refusèrent, et trouvèrent un chef en la personne de Jean, duc de Calabre, fils de René d'Anjou. Ce n'est qu'à la mort de celui-ci en 1470 que la Catalogne fut soumise, avec la chute de Barcelone en 1472.

305 Oncle de Pontano. Né à Corroto en 1409, il fait ses études de droit à Pérouse avec Giovanni Petruschi, puis à Bologne. En 1423, il occupe déjà une chaire à Sienne. Il retourne ensuite à Roanne auprès d'Eugène IV où il assume de hautes fonctions judiciaires. Puis Alphonse d'Aragon l'envoie comme chanoine au concile de Bâle, où il s'allie aux opposants d'Eugène. Il meurt de la peste en 1439, non encore âgé de 30 ans, en laissant des œuvres très importantes sur le plan du droit.

306 Né en 1451, il est le fils de Ferrante d'Aragon et d'Isabelle de Chypre. Très doué pour les études, au contraire de son frère Alphonse, le duc de Calabre qui est un chef de guerre, même s'il a en Pontano comme précepteur, il dirige pour son père la Terre de Bari et la terre d'Oronte de 1464 à 1473. Il succédera à son frère et à son neveu Ferrandino en janvier 1496. Exilé en France en 1501 après la prise de pouvoir de Ferdinand d'Aragon, roi d'Espagne, et la chute des Aragonais de Naples, il meurt en 1504.

Forte inter Federicum et Prosperum Columnam, exercitus eius ducem, sermo incidit de hominum applicationibus naturæque ipsius signis quibusdam eorumque observatione. Cumque in referendis illis Federicus dixisset, fieri nix posse, cui crispus erat capillus, quin idem aut musicus esset aut depravata ac parum costanti mente, tum Prosper : « per Christum, inquit, o rex, Vitulus hic quidem tuus haudquaquam musicus est » Argente admodum atque aculeate ; namque ex aduersatione sequebatur illum mentis infirmitate ac perversitate animi²². (17) Valentinum scortillum effictum cum amaretur ab adolescente paru impecunioso peteretque ille ab ea noctem præsensque decesset pecunia ac noctis pretium de quo, fidei suæ tamen ut stare, rogabat in triduum persolueno, cum ea, nudato lenore : « an tibi, inquit, mercimonium hoc uideatur fidei tantum accedendum ? » Ibi adolescens, nudato e uagina sua capulo, confestum subdidit : « num nam mercatori huic fides adhibenda non est sua ? ». Loci huius sedes in translatione collocata est, a mercatoribus sumpta, inuiturque consimilitudini. (18) Rodericus Carrasius, ut sunt plerique Valentini ciues, tum senes tum inuenes, amoribus dediti ac deliciis, licet octogenarius iam exercebat se se ad tibiam ; prætoricus ante eius fores Rebolleta, homo cum primis suavis ac facetis : « Quis, inquit, o pueri, hic ad choreas instituitur ? ». Cum respondissent Rodericum dare

²² Supra. Poatano : *Quod ita esse non ita multis post mensibus diciturum est. Propter illius enim præcipua perversissimum partem ac inconditissimam administrationem Federicus regno pulsus ac priuatus est. hinc Gallis maximo terrestri ac maritimo exercitu, illinc Hispanis præsentibus*

Entre Frédéric et Prosper Colonna³⁰⁷, le commandant de son armée, la conversation était tombée sur ce à quoi les hommes s'appliquent, sur quelques signes de leur nature et sur leur observation. Et comme dans ces propos Frédéric avait dit qu'il était à peine possible à celui qui avait les cheveux crépus d'être en même temps musicien et d'avoir un esprit dévoyé et inconstant, Prosper lui répondit : « par le Christ, mon roi, ce petit Guido que tu emploies n'est en rien musicien ». Ce mot était très ingénieux et très piquant ; il s'ensuivait en effet de leur désaccord qu'il était atteint de faiblesse d'esprit et de dépravation de l'âme³⁰⁸. (17) Comme un jeune homme désargenté aimait ardemment³⁰⁹ une jeune prostituée de Valence, qu'il lui demandait une nuit, et qu'il lui manquait l'argent tout de suite et le prix de la nuit, il lui demandait de s'en tenir à sa parole et qu'il s'acquitterait dans trois jours, elle lui répondit, alors, en demandant sa jambe : « est-ce que cette marchandise te semblerait ajouter suffisamment foi à ma parole ? ». Alors le jeune homme, sortant son manche de son fourreau, lui répliqua aussitôt : « est-ce qu'il ne faut pas ajouter foi à ce marchand ? ». Le motif de la plaisanterie réside ici dans la métaphore, tirée du marchand, et s'appuie sur la comparaison. (18) Rodrigue Carrasco, comme la plupart des citoyens de Valence, jeunes ou vieux, adonnés à l'amour et aux plaisirs, bien qu'octogénaire,

307 Traduction de passage supprimé de la main de Pontano : « un homme de basse naissance, illettré, impudent, vain, à peine maître de lui-même, qui n'avait absolument aucune pratique des choses humaines, si ce n'est celle d'enrasser de l'argent en sacette ». Ce Pisanello va être le protagoniste d'une anecdote qui n'est pas à son avantage. Pontano a sans doute voulu se protéger pour des raisons politiques.

308 Né vers 1462. De la grande famille romaine, il passe au service des Aragonais vers 1482.

309 Traduction du passage supprimé par Pontano : « qu'il lui était ainsi, ou le vit clairement peu de mois après. En effet à cause de son administration extrêmement mauvaise et également extrêmement irréfléchie, Frédéric fut chassé et dépouillé de son royaume, d'un côté par les Français avec leur immense armée de terre et leur immense marine, de l'autre par l'invasion des Espagnols ». De même ici Pontano a supprimé la réflexion sur la responsabilité politique historique de Pisanello, d'une part par prudence et probablement aussi parce que ce n'est pas le Leo, dieu, depuis le début de l'ouvrage, de ce genre de débat.

310 *Efficitis*, se trouve chez Plaute, *Asyn.*, 517 ; *Com.*, 49 ; *Pœn.*, 96, 1095. En marge de W. Pontano a souligné ce mot à chacune de ses occurrences. Voir *La lettura Pisani*, p. 90.

operam choralistio : « Næ, inquit, Rodoricus nuntium ab orco accepit ludos apud manes appareri ac festos dies ». Dicendi ac ridendi argumentum omne ab annositate ductum. Quibus igitur e locis dicta ipsa deducantur quibusque in sedibus collocata sint ex iis, quæ dicta sunt, facile est intelligere. (19) Perinde autem ut natura ipsa terræ agrorumque diversitatem ingenerat succi ac saporum, sic locorum quoque positura nunc diceriorum acumen gignit nunc salsitatem aut leporem ; alias autem aliis acque aliis tum iucunditatis condimentum tum iocandi voluptatem ac delicias ; neque unius quidem aut generis aut modi. « Iam dudum, inquit ille apud Plautum, sputo sanguinem », refertur ei statim a collocatore : « Resnam ex melle Ægyptiam curato ». Item alibi : « dic mihi : solent ne tibi oculi unquam duri fieri ? » « quid ? tu locustam esse censes, homo ignauissime ? ». Quid his ridiculosius ? Quid illo autem lepidius ?

Is odos demissis pedibus in cœlum volat.
Eum in odorem cœnet lupiter quotidie.

« Odor demissis pedibus ? » « Peccaui insciens, quia demissis [naribus]²⁴ volui dicere ». Quid hoc ? quam est populare et

²⁴ Virgilio Pontano. Traditio manuscr. princeps et Portano ante eas : *naribus*.

pratiquait la flûte ; passant devant sa porte, Rebolleta, un homme affable et plein d'esprit entre tous, dit : « qui donc, mes enfants, apprend la musique ici ? ». Comme on avait répondu que c'était Rodrigue qui se consacrait au chant, « ah, dit-il, Rodrigue a reçu un message d'Oréus³¹¹ lui disant de préparer les jeux et les jours de fêtes chez les Mânes ». Le sujet du mot et du rire est tout tiré de la vieillesse. Quels sont donc les thèmes d'où l'on déduit les traits et dans quels motifs ils résident, il est facile de le comprendre d'après ce qui a été dit. (19) Or tout comme la nature même de la terre et des champs engendre la diversité des goûts et des saveurs, de même la disposition des thèmes aussi engendre le mordant des bons mots, leur piquant ou leur charme ; et un autre engendre d'autres caractères, un autre l'assaisonnement de la plaisanterie, un autre le plaisir et l'agrément du jeu de mots, et non dans un genre unique ou d'une seule façon : « Je crache du sang depuis longtemps », dit celui-ci chez Plaute³¹² ; son interlocuteur lui répond aussitôt : « avale de la résine d'Égypte avec du miel ». Ailleurs³¹³ de même : « dis-moi : est-ce tes yeux deviennent durs, parfois ? », « oui ? Tu me prends pour une langouste imbécile ? ». Qu'est-ce qui fait plus rire que ces mots ? Quoi de plus charmant que celui-ci ?

« Cette odeur vole vers le ciel à toutes jambes
et de cette odeur Jupiter ône tous les jours »

« cette odeur, à toutes jambes ? » « je me suis trompé, idiot, je voulais dire nez au vent³¹⁴ ». Qu'est cela ? Que cela est familier

311 Divinité infernale.

312 Plaute, *Mœc.*, 138 sqq.

313 Plaute, *Mœc.*, 923 sqq.

314 Plaute, *Pœ.*, 841 sqq. Ici la leçon choisie par Summonte au vers 843 est *naribus*, et c'est celle que nous choisissons. En effet dans le manuscrit autographe (*Find. Lav.* 341), c. 198 r^o) Pomponius a d'abord écrit *manibus*, puis l'a barré d'un trait horizontal et lui a substitué dans l'interligne *naribus*. Après avoir donc écrit la leçon exacte, (selon le codex ambrôsianus G 82 sup et que portent aussi la *praefatio* et les éditions modernes), il l'a corrigée en *naribus*, soit qu'il ait eu un lapsus *memoriae*, soit, ce qui n'est pas impossible, qu'il ait effectué une petite correction personnelle à Plaute, pensant que le nez conviendrait mieux à ce contexte d'odeurs que *démissis manibus*, « les païes en bas ». Or cette expression convient pourtant tout aussi bien, en antithèse avec le *pedibus* du vers précédent. A Ernout note en effet que l'expression

simplex ! « Hæ oves uolunt uos » « Prodigium hoc quidem est : humana [cum]¹⁰⁸ nos uoce appellant oves ». Contra quid illo argutius ? « quin fles ? », « Pumiceos oculos habeo » ; et alibi : « gentis nostrum semper sicco oculo fuit ». Non ne et illud suauissimum ? « Hodie [me]¹⁰⁹ in ludum [recep]¹¹⁰ literarium ; ternas scio iam ». « Quid ternas ? » « Armo ». Et illa quoque cum primis ad risum alliciunt. « Quisquis homo huc uenerit pignos edat » « Apage, non placet me hoc noctis esse, cœnauit modo. » Et : « gestiant pigni mihi », « Si in me exerciturus, quæso, in parietem ut priuam domes ». Item : « Amphitryo, redire ad naves melius est nos ». « Qua gratia ? » « Quia domi nemo daturus est prandium aduenientibus ». « Qui tibi nunc istud in mentem uenit ? » « Quia enim sero aduenimus ». « Qui ? » « eund Alcmenam ante [oculos]¹¹¹ stare sanarem intelligo ». Itaque pro natura locorum, unde ducuntur, dicteria ipsa qualitatem sortiuntur ac saporem. (20) Ipsæ autem sedes constitutæ sunt tum in rebus tum in uerbis ; in uerbis quale hoc : « : Ut ualentula est ! Pene me exposuit cubito ».

¹⁰⁸ *interp.* Pontani.

¹⁰⁹ Variante Pontani. Traditio manuscr. dicit *W* et *princeps* : *me*.

¹¹⁰ Variante Pontani. Traditio manuscr. dicit *W* (sæp. *D* : *occepi*) et *princeps* : *occepi*.

¹¹¹ Variante Pontani. Traditio manuscr. dicit *W* et *princeps* : *oculos*.

et simple : « Ces brebis veulent vous parler¹¹⁵ », « mais c'est un prodige : les brebis nous appellent avec une voix humaine ! ». Au contraire, quoi de plus subtil que ce mot ? « Pourquoi ne pleures-tu pas ?¹¹⁶ », « j'ai les yeux en pierre ponce » ; et ailleurs : « notre famille est de la race des yeux secs ». Ce mot aussi n'est-il pas très agréable ? « Aujourd'hui j'ai repris l'école, je sais déjà trois lettres¹¹⁷ » ; « quelles trois lettres ? » ; « a-m-o¹¹⁸ ». Et ces mots aussi font beaucoup rire. « Tout homme qui viendra ici mangera mes poings¹¹⁹ » ; « allons, je n'ai pas envie de manger si tard dans la nuit, je viens de dîner ». Et : « les poings me démangent¹²⁰ », « si tu dois les exercer sur moi, je t'en prie, dompte-les d'abord sur un mur ». De même : « Amphitryon, il vaut mieux pour nous que nous recourions aux bateaux¹²¹ », « pourquoi ? ». « parce qu'à la maison personne ne nous donnera à manger pour notre retour ». « Pourquoi cela te passe-t-il par la tête ? », « parce que nous arrivons tard ». « Comment ? », « parce que j'ai Alcèménès devant les yeux, qui est là, bien pleine ». Ainsi c'est en fonction de la nature des thèmes d'où on les tire que leur qualité et leur saveur échoient aux bons mots. (20) Et ils résident soit dans les faits soit dans les mots. Dans les mots comme celui-ci : « qu'elle est forte, la petite ! Elle m'a presque couché d'un coup

demièrera manus, employée par Plaute *Eps.*, 452, signifie que l'on frappe les bras pour courir plus vite. Nous devons cette mise en lumière de la valeur et de l'intérêt de ce changement de mot à Liliana Monti Sabia (références personnelles été 1999)

115 Plaute, *Bac.*, 1140 sqq. La césure est faite de mémoire, car le vers n'est plus métrique.

116 Plaute, *Ps.*, 75-77

117 Plaute, *Merc.*, 313 sqq. *Lapsus memoriae* ou adaptation ? Le sens est identique et le vers reste métrique.

118 *Nut.*, j'aime.

119 Plaute, *Amp.*, 309 sqq.

120 *Id.*, 321 sqq.

121 *Id.* 564 sqq. A césure est en effet censée. Pontano cite encore ici le passage de mémoire, dans le cours de la prose éditoriale, et l'imprécision ne pose pas sur un élément important. Summonte éditant les œuvres de Pontano n'a sans doute pas vérifié les citations, et l'imitation plautinienne de Pontano est telle qu'il ne fait des erreurs que dans des détails, mots-outils, conjonctions, pronoms... D'autre part dans les citations longues il y a très peu d'erreurs, comme si Pontano avait dans ces cas-là consulté l'ouvrage pour vérifier avant de citer.

« *Cubitum ergo ire vult* » ; et « *num medicus, queso, es ?* »
 « *Imo ædepol una litera plusquam medicus* », et « *Advenisti,*
quiaciæ coluæer, consulis dolis » « *Imo [consulis tunicis]⁴*
advenio, non dolis » ; in rebus, ut :

si neque hic neque Acheronti sum, ubi sum ?- nusquam
gentium ;

Item :

Ait se obligasse crura tractum Æsculapio
Apollini autem brachium. Nunc cogito,
utrum me dicam dicere medicum an fabrum ?

Et :

non placet mihi cœna quæ hilem mouet.

Quid ? quod loci quidam constant ipsi quidam e rebus ac verbis
 una immistis, quale est hoc :

credo alium in aliam belloam hominem uortier
Ille in columbam, credo, leno uortitur,
nam in columbari collum haud multo post erit.

⁴ Variante Paelono. Tradition manuscrite dont W : *tunicis consulis. Pylæops .*
conuæis.

de coude^m », « c'est qu'elle veut aller au lit ». Et : « es-tu médecin, je te prie ?^m », « par Pollux non, j'ai une lettre en plus du médecin ». Et « tu es venu, comble d'impudence, couru de ruses^h ». « non, je viens couru de uniques, pas de ruses ». Dans les faits comme :

« Si je suis ni ici, ni dans l'Achéron, où suis-je ?-Nulle part au monde^m ».

De même :

« Il dit qu'il a raccommodé une jambe cassée à Esculape,
et à Apollon un bras. Mais j'y pense,
dirais-je que je ramène un médecin ou un ouvrier ?^m »

et :

« Je ne veux pas d'un dîner qui m'échauffe la tête^m ».

Que dire du fait que des thèmes sont constitués par les faits et les mots mêlés ensemble, comme celui-ci :

« Je crois que chaque homme se transforme en une bête différente.
Il se transforme en colombe, je crois, ce marchand de filles,
et c'est au pigeonnier qu'il va bientôt se prendre le cou^m ».

177 Plaute, *Cur.*, 852 sqq.

127 Plaute, *Rud.*, 1304-5. *Mendacius*, le mendiant. Pontana a annoté ce passage dans *W* (f. 260 r^o) avec en marge *mendicus mendicis* explication du jeu de mots (voir *La lecture Plauti*, p. 164).

124 *Psecte*, *Agg.*, 367. Ici *conversus* de la *prolego* est une erreur de Merula, puisque dans la tradition manuscrite il n'y a pas d'occurrence de cet adjectif et que le jeu de mot porte sur le motif du monteur « couru ».

325 Plaute, *Merc.*, 616.

326 Plaute, , 885 sqq.

327 Plaute, *Bac.*, 527.

328 Plaute, *Rud.*, 886-888.

Pro locis igitur proque rebus ac uerbis dicta ipsa succulenta sunt. (21) Hinc alia, ut dictum est, salem habent; alia leporem; alia aut mordicant aut uellicant; quaedam uero titillant; alia prima fronte risum mouent; alia, diutius uersata, relinquunt in animo sedationem quasi quandam. Sunt quae ruborem afferant, quae contra animum erigant aut moueant aut dehortentur. De quibus singulis uelle minutatim discere licet superuacaneum uideatur, cum eorum admonuisse satis quidem uideri possit, tamen, si aliquantum etiam in his uersabitur, nec tibi quidem nec, si qui forte alii rerum harum lectores futuri sunt, ingratum fore arbitramur. (22) Illud tamen satis liquet in uerborum concinnitate ac ui plurimum quidem repositum esse, siue ad delectandum molestiasque lepore tantum ipso sedandas siue ad uulnerandum saeque illinendas plagas siue ad retorquenda iacula reliquendam ut suspitionem absconditi risus ac loci notae ut pudendae, tum cicatrices inuendae tum mentis ipsius clam quidem cruciandae acerrimos morsus torturasque grauissimas.

XVII. De Valerii Martialis poetae dictis.

(1) Valerius Martialis, artificiosissimus epigrammatum scriptor, ita in his quidem incatus est, ut frequentius carpat quam delectet, tametsi e demorsione ipsa delectatio quoque paritur. Ad haec dictis eius partim occultissima quaedam insunt spicula, partim uerba quae non solum a faceto sint aliena uerum aut oscena ipsa admodum scurrilaeque aut maxime ampullosa et acida, quod quidem Hispanicum est. (2) Nam etsi Hispani cum primis sunt facetiarum studiosi, tamen si populares respexeris ac plebeios gentis eius homines, inuenies eorum locos non tam propendere in lusum ac delicias

C'est donc en raison des thèmes, des faits et de leur expression que ces traits sont savoureux. (21) Ainsi certains, comme on l'a dit, ont du sel ; d'autres du charme ; d'autres mordent ou piquent ; certains chatouillent ; d'autres font rire au premier degré ; d'autres, médités pendant longtemps, laissent à l'esprit une sorte d'apaisement. Il y en a qui font rougir, d'autres au contraire qui éveillent, poussent, pressent l'esprit. Bien qu'il semble superflu de vouloir discuter de chaque sorte l'une après l'autre, puisqu'il peut paraître suffisant de les avoir fait constater, cependant, si nous nous y intéressons énormément, nous ne pensons pas nous rendre désagréables vis-à-vis de toi, ni d'autres éventuels futurs lecteurs. (22) Il est toutefois évident que la plupart réside dans l'arrangement et la force des mots, soit pour réjouir et apaiser les soucis par le seul charme, soit pour blesser et recouvrir les plaies de sel, soit pour retourner les piques ou laisser soupçonner un rire et une plaisanterie cachés ou une remarque osée, en marquant au fer tant des blessures que de très profondes morsures et des tourments vraiment atroces, en cachette bien sûr, de l'esprit que l'on martyrise²².

XVII. Les traits du poète Valerius Martial.

(1) Valerius Martial, auteur d'épigrammes extrêmement ingénieuses, y a plaisanté de telle façon qu'il blesse plus souvent qu'il ne charme, même si c'est du mordant même que naît aussi le charme. En outre dans ses traits l'on trouve des piques fort dissimulées, et d'autre part des mots qui non seulement sont étrangers à l'homme d'esprit, mais aussi fort obscènes et bouffons, ou très enflés et acides, ce qui est bien espagnol. (2) En effet même si les Espagnols aiment avant tout les mots d'esprit, si l'on examine cependant les gens du peuple et les péchés de leur race, on trouvera que leurs plaisanteries ne penchent pas tant vers le divertissement et les plaisirs que

²² Pour reprendre l'image du supplice de la croix, fréquent à l'époque romaine.

quam in sumtuorsiones, magisque spectare in iuectius et subsannationes quam in risum uoluptatemque et iucunditate conceptam, quæ in facietis uiris tenerima est. (3) Sunt tamen dicta etiam in uniuersum arguta subtiliterque consuisita; abstrusæ sententiæ eademque raris, falsæ, aculeatæ; inueniæ uero maxime acuta; uerba autem præcipue accommodata, quæque non prima tantum facie atque in ipso explicatu lectorem alliciant etque auditorem, uerum quæ in eius animo relinquunt tactam quantam quasi subtilitatem. (4) Nihil tamen minus in iis non pauca quidem animaduertas, quæ digna prorsus sūt facietis ac temperatis ciuibus retineantque decorum illud, quod uirtutis huius, æ qua præcipimus, maxime est proprium, quæ illos quos et iucundum simul et sanum est risumque uenuste pariter atque honeste mouet ac uel in ora etiam matronæ non dedecet:

Vnguentum fateor, bonum dedisti
conuiuis, **heri**, sed nihil scidisti.
Res salsa est bene olere et esurire.
Qui non cenat et uogit, Fabulle
hic uere mihi mortuus uidetur.

Est et illud quoque eiusdem generis in Cæcilianum:

Quicquid ponitur hinc et inde uertis:
mammas suuinis imbricemque porci
communemque duobus aragenam,
nullius dimidium lupumque totum,
mureneque latus femurque pelli
stillantemque alica sua palumbum.
Hæc cum cuncta sunt madente mappa,

vers les morsures³³⁰, et qu'elles visent plus les invectives et les critiques³³¹ que le rira et la jouissance qui naît du plaisir, très chère assurément aux hommes d'esprits. (3) Leurs traits sont pourtant en général ingénieux et subtilement recherchés ; leurs formules impénétrables et en même temps précieuses, trompeuses, cinglantes. Mais l'invention y est fort pointue, les mots sont avant tout appropriés, et ils ne gagnent pas seulement le lecteur et l'auditeur de prime abord et au cours de leur exposition, mais laissent dans son esprit comme un petit chatouillement³³² secret. (4) Pourtant on peut y remarquer beaucoup de choses certes tout à fait dignes d'hommes spirituels et retenus, et observent cette bienséance qui est tout à fait la propre de cette vertu que nous recommandons, comme ce trait qui est à la fois plaisant, salé, fait rire avec autant de charme que d'honnêteté, et n'est pas inconvenant même dans la bouche d'une dame :

« Tu as donné, je l'avoue, un bon parfum
à tes convives, hier, mais tu n'as rien fait servir.
Il est piquant de sentir bon et de mourir de faim.
Celui qui ne dîne pas et se parfume, Esoullus,
me semble vraiment mort³³³ ».

Ce mot contre Caccilianus est aussi du même genre :

« Tout ce qu'on te sert, tu fais main basse dessus par-ci
par-là :
rétines de truie et côtelette de porc,
et coq de bruyère bon pour deux,
demi-mulet, loup tout entier,
filet de murène et cuisse de poulet,
et pigeon accusé de son jus.
Quand tout cela se retrouve caché dans la serviette
trempée,

³³⁰ *Suavitas*, écologiste.

³³¹ *Suavitas*, mot de Saint-Jérôme, *Ep.* 40, 2.

³³² *Suavitas*, néologisme.

³³³ Marcial, *Epig.*, III, 12.

traduntur pæro dormunt ferenda :
 nos accumbimus ociosa turba.
 Vllus si pudor est, repono cœnam.
 Cras te, Cæciliæne, non uideam.

Itemque et aliud undique quidem et suauis et bellum :

Quod fronte Sælium nubila uides, Rufe,
 quod ambulator partitura terit serus,
 Iugubre quiddam quod tacet piger uultus,
 quod pene terram tangit indecæcis nasus,
 et dextra pedas pulset et comam uellit :
 non ille amici fata luget aut fratris,
 uterque natus uiuit et precor uiuat,
 salua est et uxor sarcinæque seruique,
 nihil colonus uillicusque decoxit.
 Mœroris igitur causa quæ est ? Noni comat.

(5) Et hoc quoque quod subdam, licet admodum morax, plenum
 tamen est uenustatis ac leporis, quippe quod siue lectum siue
 auditum mûsifice delectat exhilaraque tum legentem etiam qui
 audit :

Garrus in aurem semper omnibus Cinna,
 garrus et illud, teste quod licet turba.
 Rides in aurem, quereris, arguis, ploras,
 caritas in aurem, iudicas, taces, clamas.
 Adeo ne penitus sedit hic tibi morbus,
 ut sæpe in aurem, Cinna, Cæsarem laudes ?

tu le donnes à ton esclave pour qu'il le rapporte chez toi ;
 et nous nous restons à table, sans rien à faire.
 Si tu as un peu d'honneur, rends-nous notre dîner,
 ce n'est pas pour demain, Caccilianus, que je t'ai invité »

En voici un autre tout à fait plaisant et charmant :

« Tu vois Selius la mine assombrie, Rufus,
 tu le vois déambuler au portique tard le soir,
 son visage apathique fait quelque chose de lugubre,
 son vilain nez touche presque le sol,
 de la main droite il frappe sa poitrine et s'arrache les cheveux :
 il ne déplore cependant pas la mort d'un ami ou d'un frère,
 ses deux enfants sont vivants, et longue vie à eux,
 tout va bien pour son épouse, ses meubles, ses esclaves,
 ni son fermier ni son intendant ne l'ont plumé.
 Quelle est donc la cause de ce chagrin ? Il dîne chez lui ».

(5) Et celui que je vais proposer aussi, bien que fort mordant, est plein de grâce et de charme, lorsqu'on le lit ou qu'on l'entend, il charme prodigieusement, et fait rire le lecteur ou l'auditeur :

« Tu babilles toujours à l'oreille de tous, Cinna,
 tu babilles, et pourtant la foule peut en témoigner.
 Tu ris à l'oreille, tu te plains, tu accuses, tu te lamentes,
 tu chantes à l'oreille, tu juges, tu te fais, tu cries,
 et cette maladie est ancrée si profondément en toi,
 que souvent c'est à l'oreille, Cinna, que tu fais l'éloge de César ? ».

334 Martial, *Épig.*, II, 37. Traduction Izac (C.U.F.), modifiée.

335 Martial, *Épig.*, II, 11.

336 Martial, *Épig.*, I, 89. Traduction Izac (C.U.F.), modifiée.

Summe autem urbanum hoc et lepidum :

Spectabat modo solus inter omnes
 nigris munus Horatius lacernis,
 cum plebs et minor ordo maximusque
 sancto cum duce candidus sederet.
 Toto nix cecidit repente caelo :
 albis spectat Horatius lacernis.

(6) Profluunt autem hæc dictorum genera fonte ex eo, qui non una quidem et tenui manat scatebra ; uerum humore quæ decurrit ad præterlabatur riuo, nec paucis dictum ipsum constat uerbis, uerum compluribus. At illud et breue et mordax et perquam salsum, iscenum tamen, nec conuentu honestorum uirorum dignum :

Os et labra tibi linguat, Manuela, castellus :
 non miror, merdas si libet esse cani.

Quod dictum non tamen res ipsæ quam uerba scurrile efficiunt atque degenerosum. Est illud eiusdem generis, minus tamen oscenum :

Quod fellas et aquam potas, nil, Lesbia peccas :
 qua tibi parte opus est, Lesbia, sumis aquam.

(7) At illud neque oscenum neque honesta hominum concessione indignum :

Et celui-ci est extrêmement urbain et charmant :

« Récemment, seul au milieu de tous,
 Horatius assistait aux jeux en manteau noir,
 alors que la plèbe et le second et le premier ordre
 siégeaient en blanc, avec notre chef sacré.
 Soudain la neige se mit à tomber de toutes parts du
 ciel :
 Horatius assiste aux jeux en manteau blanc³³⁷ ».

(6) Ces genres de traits proviennent d'une source qui ne coule pas d'un seul et faible jet, mais qui se précipite et s'échappe d'un torrent très abondant, et le trait ne consiste pas en peu de mots, mais en plusieurs. Mais celui-ci, à la fois bref, mordant et très piquant, est obscène et indigne d'une réunion d'honnêtes hommes :

« Ton petit chien, Marcela, te léche le visage et les lèvres :
 ça ne m'étonne pas : les chiens aiment manger de la merde³³⁸ ».

Et ce ne sont pas tant les réalités que les mots employés qui rendent ce trait bouffon et bas. Celui-ci est aussi du même genre, mais moins obscène :

« Tu sucres et tu bois de l'eau, Lesbie, tu as raison :
 c'est du côté où tu en as besoin, Lesbie, que tu te rinces³³⁹ ».

(7) Et celui-ci n'est ni obscène, ni indigne d'une honnête assemblée :

³³⁷ Martial, *Épig.*, IV, 2. Auguste avait interdit le port du manteau (*lacerna*) aux jeux, puis Domitien l'autorisa par mauvais temps. En revanche, il exigea qu'elle fût blanche, alors qu'en général la *lacerna* était de couleur sombre, écarlate ou noire.

³³⁸ Martial, *Épig.*, I, 83.

³³⁹ Martial, *Épig.*, I, 50.

Formosam faciam nigro medicamine uelas,
 sed non formoso corpore laedis aquas.
 Ipsam crede deam uerbis tibi dicere nostris :
 'aut aperi faciem uel tunicata laua'

(B) Sunt apud eundem poetam dicta, et quidem non pauca,
 quibus sub uelo abscondita latent specula, eaque peracuta, quale
 hoc

De nullo quereris, nulli maledicis, Apici :
 rumor aut linguæ te tamen esse malæ.

Itemque :

Versiculos in me narratur scribere Cinna ;
 non scribit, cuius carmina nemo legit.

In hoc uero manifesta apparet se seque ostentat mundacitas :

Credi uirgine castior pudica,
 et frontis teneræ cupis uideri,
 cum sis improbior, Massiliane,
 quam qui compositos metro Tibullo
 in Stellæ recitat dicitur libellos.

« Tu caches ton joli visage sous un fard noir
 mais ton vilain corps offense les eaux.
 Crois-moi, c'est la déesse elle-même qui te dit par mes
 mots :
 'découvre ton visage, ou baigne-toi en tunique'¹⁴⁰ ».

(8) Chez ce même poète on trouve des traits, et en grand nombre, qui cachent sous un voile des pointes, et fort aiguës, comme celui-ci :

« Tu ne te plains de rien, tu ne dis du mal de personne,
 Apicius,
 et pourtant le bruit court que tu as une mauvaise
 langue¹⁴¹ ».

de même

« On raconte que Cinna a écrit des petits vers contre
 moi ;
 mais on n'écrit pas, quand personne ne vous lit¹⁴² ».

Mais dans celui-ci on voit, et de façon manifeste, le mordant :

« Passer pour plus chaste qu'une vierge pudique,
 et pour avoir un front délicat, c'est ce que tu désires,
 alors que tu es plus dévoyé, Massilienus,
 que le poète qui récite chez Stella
 des vers composés dans le mètre de Tibulle¹⁴³ ».

¹⁴⁰ Martial, *Épigr.*, III, 3.

¹⁴¹ Martial, *Épigr.*, III, 80. Traduction Iwan (C.U.F.).

¹⁴² Martial, *Épigr.*, III, 9.

¹⁴³ Martial, *Épigr.*, IV, 6. Les vers dans le mètre de Tibulle sont des distiques élégiaques, employés dans la poésie amoureuse. Martial fait aussi peut-être allusion au *Liber Priapeorum*, recueil de poèmes érotiques, consacré sous le nom de Tibulle et de Virgile. (voir Martial, C.U.F., vol. I, p. 254.). Voir M. Pieri, « Il Dio Priapo in Tibullo 1, 4 », *Atti del convegno internazionale di studi su Tibullo*, (Roma, 10-15 maggio 1984), Roma, 1986, p. 69-89.

Et in hoc item :

Nulli, Thui, negas ; sed si te non pudet istud,
hoc saltem pudeat, Thui ; negare nihil.

Illa uero uideri possunt fortasse etiam iure suo frigida :

Omnia quas habuit, Fabianus, Lycoris amicas
excolit ; uxori fiat amica mea.

Item :

Millia misisti mihi sex bisena parenti :
ut bisena feram, bis duodena petam.

At hoc cum primis ridiculum, tametsi mirum uacuum est
oscentiæ :

Infantem secum semper tua Bassa, Fabulle,
collocat, et iusus deliciasque uocat ;
ei, quod mireris magis, infantaria non est.
Ergo quid in causa est ? Perdere Bassa solet.

Illud uero, prima fronte quanquam est per familiare ac facetum,
latet in eo tamen et maledicentia accusatioque impotentis :

Hospes eras semper, Mathu, Tiburtini :
hoc emis. Imposui : rus tibi uendo tuum

Et de même dans celui-ci :

« Tu ne dis non à personne, Thais : mais si tu n'as pas honte de cela, aie au moins honte, Thais, de ne dire non à rien³⁴⁴ ».

Mais ceux-ci, sans doute à bon droit, peuvent sembler froids :

« Toutes les amies que Lycoris avait, Fabianus, elle les a enterrées ; puisse-t-elle devenir l'amie de ma femme³⁴⁵ ».

et :

« Tu m'as envoyé six mille sesterces, alors que j'en demandais douze, pour en avoir douze, je demanderai deux fois douze³⁴⁶ ».

Mais celui-ci est le premier à faire rire, même s'il n'est pas exempt d'obscénité :

« Tu Bassa, Fabullus, place toujours à ses côtés un jeune enfant, et l'appelle son joujou, son mignon, ce qui est très étonnant, car elle n'aime pas les enfants. Quelle en est donc la raison ? Bassa pète constamment³⁴⁷ ».

Mais celui-ci, bien qu'il soit de prime abord très familier et spirituel, cache cependant de la médisance et on peut l'accuser d'effronterie :

« Tu étais toujours mon hôte, Matron, dans ma villa de Tibur ; tu l'achètes. Je t'ai eu ; c'est ta maison de campagne que je te vends³⁴⁸ ».

344 Martial, *Épigr.*, IV, 12.

345 Martial, *Épigr.*, IV, 24. Traduction Izac (C.U.F.) modifiée.

346 Martial, *Épigr.*, IV, 76.

347 Martial, *Épigr.*, IV, 87.

348 Martial, *Épigr.*, IV, 79.

(9) Eiusmodi sunt igitur Martialis dicta, ut pleraque multum habeant salis nec minus fellis atque ampullosi proque loco et iocentur et delectent, interdum ruborem inducant magis quam risum; alia uero quæ non proximum tannum exciunt aut titillatum, uerum etiam pelulantiam præ se ferant lususque parum omnino modestos. Persæpe autem uerecundari ita nescit, ut uel aperte scurreret, nec solum inuidere sicophantis uideatur et parasitis, uerum etiam nimis. Adeo autem cineta hæc complexus est genera estque in iis ita frequens et multas, ut alijs in eiusmodi iocis latendi præcipuisse uideri uelit materiam. (10) A nobis autem cum mediocritas parte in hac quaeratur defugianturque extrema, alia dictorum tum genera quaerenda sunt tum species, quæ facietorum sint omnino propria. (11) Vtque Valeri huius dicta, parte quidem non exigua, institutioni huic nostræ parum consentiunt, sic et Marci Ciceronis quadam etiam explodenda, quippe quæ oratori magis conueniant, ad uictoriam causæ comparandam, quam ad eam animorum relaxationem, quæ a nobis cum honestate ac dignitate quaeritur, eiusque insita est hominibus a natura appetitio. Itaque quid et quomodo Cicero de iis sentiat, a nobis prætereundum non est.

XVIII. Duo esse secundum Ciceronem facietiarum genera.

(1) Legitur autem apud eum duo esse genera facietiarum: alterum æquabiliter in omni sermone fuscum, alterum peracutum et breue, illamque caustillationem; a ueteribus appellatam, alteram uero hanc dicacitatem; utramque tamen leuem rem esse, quando lene prorsus sit risum mouere. Nihilominus in causis nullum persæpe lepore et facietis, Antonio auctore, profici.

(9) Voici donc le genre des traits de Martial : pour beaucoup ils ont beaucoup de sel, et tout autant de fiel, et ils sont empouillés, et selon le thème ils sont plaisants et ils divertissent ; cependant ils font plus rougir que rire. D'autres ne sont pas seulement venir des dérangements ou des chatouillements, mais ils font voir ostensiblement leur indécence et leurs plaisanteries sans retenue. Et le plus souvent, il ne sait se contenir, si bien qu'ouvertement il bouffonne et qu'il ne semble pas seulement être jaloux des sycophantes et des parasites, mais aussi des mimes. Et il embrasse tellement tous ces genres et il y est si assidu et si abondant, qu'il veut sembler prendre sa matière d'amusement dans les autres plaisanteries de ce genre. (10) Mais puisque nous cherchons dans cette partie le juste milieu et que nous fuions les extrêmes, nous cherchons d'autres genres et espèces de traits qui soient tout à fait le propre des hommes d'esprit. (11) De même que les traits de ce Valerius, en part non négligeable, sont peu en accord avec notre doctrine, de même il faut rejeter aussi quelques idées de Marcus Cicéron, qui conviennent plus à l'orateur pour qu'il gagne ses procès qu'au détassement des esprits que nous cherchons avec honnêteté et décence, et dont la nature place le désir en l'homme. C'est pourquoi nous ne devons pas passer sous silence ce que Cicéron pense de cela, et de quelle façon.

XVIII. Il existe deux genres de bons mots selon Cicéron.

(1) On lit effectivement chez lui qu'il y a deux genres de bons mots³⁴⁹ : l'un répandu également sur toute la conversation, et l'autre perçant et bref ; que les anciens ont appelé le premier raillerie, et l'autre mordant ; et que pourtant les deux sont choses légères, puisqu'il est vraiment doux de faire rire. Dans les procès cependant le plus souvent rien n'est plus utile que le charme et les bons mots, lit-on sous l'autorité d'Antoine

³⁴⁹ Voir *De Senectute*, I, 12, *De Or.*, II, 218.

(2) In neutra uero artem ipsam: quippiam habere loci, quando in illo genere perpetuae festiuitatis ars non desideratur. (3) Naturam enim ipsam fingere homines et creare imitatores et narratores facetas, et uultu adiuuante et uoce et ipso genere sermonis; in altero uero nihil prorsus artem habere quod praestet, cum ante illud facete dictum emissum haerere deberet quam cogitari potuisse uideatur sitque in celeritate positum ac dicto.

XIX. Circa dicta facetiasque inueniendas artem plurimum ualere.

(1) His igitur in hunc tenorem inter disserendum explicatis, res ipsa nos hortatur, et ostendere artem in dictis quoque ac faciliis multum se habere loci, et exercitationem studiumque plurimum in his ualere. Primum enim quod in omni actione ac uirtute exigitur, id quoque inter iocandum utendisque faciliis seruandum esse, uti delectus habeatur rerum, locorum, personarum, auditorum, temporum, fortunae item atque euentuum: haec enim ad retinendam atque assequendam mediocritatem cum primis exigitur. (2) Ipsa uero mediocritas non uirtutes solum constituit, quae morales dicuntur, uerum etiam eloquentiam quaeque Graece est rhetorica habuitque tam multos ac maximos auctores et: latine et Graece. (3) Igitur si elocutio, quae constat e uerbis atque oratione, in praecipua redacta est habeturque de ea ratio, et facetudinis quoque ratio habenda est tradique de ea praecipua possunt: qua enim in re uersatur ratio, in ea quoque et institutio locum habet, cum et oratores ipsi dicant et lusus iocique

(2) Mais on lit encore que dans aucune des deux un quelconque art n'a sa place, puisque dans le premier genre d'humour en continu l'art n'est pas requis. (3) La nature en effet façonne les hommes et elle les crée imitateurs et contents pleins d'esprit, avec l'aide de leur expression de visage, de la voix et de la façon même de parler; mais dans l'autre genre l'art n'a absolument rien à apporter, puisque le mot d'esprit lancé doit se fixer dans la cible avant qu'on ait l'impression qu'il ait pu être pensé, et qu'il réside dans la rapidité et le trait.

XIX. L'art a beaucoup d'importance dans l'invention des traits et des mots d'esprit.

(1) Après avoir exposé cela de façon continue dans notre raisonnement, le sujet même nous invite à montrer que l'art a aussi une grande place dans les traits et les bons mots, et qu'en même temps la pratique et l'étude y ont beaucoup d'importance. En effet en premier lieu, ce que toute action et toute vertu exigent, il faut aussi l'observer lorsqu'on plaisante ou qu'on fait des bons mots, c'est-à-dire faire preuve de discernement sur les sujets, les lieux, les personnes, les auditeurs, les circonstances, la fortune également et les événements. En effet c'est ce qui est exigé avant tout pour garder et atteindre le juste milieu. (2) Et ce juste milieu n'est pas seulement constitutif des vertus que l'on appelle morales, mais aussi de l'éloquence, en grec la rhétorique, qui a eu de si grands et si nombreux auteurs en grec et en latin. (3) Donc si le parler, qui consiste en mots et en discours, est ramené à des règles et qu'il y a une théorie à son sujet, il faut qu'il y ait aussi une théorie de l'esprit et des règles peuvent être enseignées à son sujet. En effet la raison s'applique à ce domaine, et l'enseignement y a aussi une place, puisque les orateurs eux-mêmes disent des bons mots, et que les jeux⁵⁵ ou plaisanteries

⁵⁵ *Inst.*, I, 13, 46 *verba* dans le sens de « jeu de mots » est un hapax de Quintilien. Ici il est quasiment synonyme du locut. cicéronien, qui le suit immédiatement. Pontano expl. que l'étymologie du mot *dicere*, les traits, en le rattachant au verbe *dicere*. L. ce l'que sur l'étymologie sur *verba forata* (ici *dicere dicere*), qu'il avait expliqué en I, 8 et III, 1.

facelorum vocentur etiam, a dicendo, dicta cumque eloquenter etiam dicendi siue peritia siue ars siue doctrina usu comparetur observationeque multaque et in litibus controversijsque et in sententiarum popularibusque concionibus exercitatione eaque maxime frequenti ac meditata. (4) Quo fit ut facete quoque dicendi regula sit aliqua, quemadmodum et bene et maledicendi, hoc est laudandi et vituperandi. Non ne autem si dicta ipsa pleraque sunt in celeritate posita et ante quidem emittuntur quam cogitari potuisse videantur, non ne, inquam, contingit et hoc quoque in orandi et exercitatione ac peritia? Principia enim hæc ipsa, et loquendi oratorie et dicendi facete ac tum ridendi et hilarescendi tum dolendi ac lacrimandi, in natura posita sunt ab eaque proficiscuntur; quibus postea ratio ipsa modum quendam, ac certum eum quidem, adhibet; ut, quod de amore Quidius inquit:

et que nunc ratio est, impetus ante fuit

etiam ad hæc ipsa transferri recte possit. (5) Nam et leges modum statuere feneribus et ludis simul ac conuiuiis et conclamandis quidem feneribus præfices præponi consuevere: illis uero tum ludorum rationem, qui haberent tum qui esset conuivendi periti. Quia contumacia, obuia contentionesque immoderatæ quædam multis, quædam supplicijs coercentur; famosæ de libellis leges sunt editæ ac plebei scita. (6) Igitur et in facetudine utenda dietisque temperandis modus quoque si repectus est, an id profecto mirum?

des hommes d'esprit sont appelés aussi *dieta* (traits), d'après dire, et puisque l'on se procure l'habileté, l'art ou la science de dire avec éloquence par l'usage et l'observation, et une grande pratique, fort régulière et réfléchie, tant des procès et des différends que du sénat et des réunions du peuple. (4) Le résultat en est qu'il existe aussi une règle pour dire avec esprit, tout comme pour dire du bien et du mal, c'est-à-dire louer et critiquer. Est-ce que, si la plupart des traits réside dans la rapidité et est lancée avant de sembler avoir pu être pensée, est-ce que, dis-je, cela aussi ne ressortit pas à la pratique et à l'habileté oratoire ? En effet les principes même tant de l'art oratoire que du discours plein d'esprit, tant du rire et de la gaieté que des pleurs et de la douleur, résident dans la nature et viennent d'elle. Ensuite la raison y attache comme une disposition bien déterminée, certes, en sorte que, ce qu'Ovide dit de l'amour :

« Et ce qui maintenant est raison, fut un élan
auparavant »³⁵¹,

peut aussi être transposé avec justesse à ce sujet. (5) Car les lois ont établi une disposition pour les funérailles, et en même temps pour les jeux et les banquets, et pour pousser des cris dans les funérailles ce sont les pleureuses qui sont d'ordinaire à la tête du cortège, mais dans les autres domaines, ce sont ceux qui ont connaissance des jeux, et ceux qui sont les convives les plus entendus. Bien plus, les débordements, les offenses et les disputes sans mesure sont réprimées certains par des amendes, certains par des supplices : et au sujet des livres diffamatoires aussi on a édité des lois et des plébiscites³⁵². (6) Donc dans la pratique de l'esprit et dans la maîtrise des traits, si l'on trouve une disposition, ne sera-ce pas tout à fait admirable ?

³⁵¹ *Mem.*, 10.

³⁵² Pontano fait ici allusion au chapitre 47, 10 du Digeste intitulé « *De iniuriis et famosis libellis. Digesta Iustiniani Augusti* », éd. Th. Mommsen, rééd. Berlin, 1963, p. 771-783.

an et de dicendi ridiculariisque ac locis præcepta tradi nullo modo poterunt? neque ulla erit eorum tradendorum siue ars siue doctrina, quæ mediocritatem et doceat et ostendat, qua ea sit viâ et assequenda et retinenda, ut si principia sunt naturæ, modus tamen ac mensura ratione temperetur atque institutio? (7) Nam et pedum incessus, cuius quidem homine dignus, regulam suam habet; est et sua quoque gestus temperatio ac lex. (8) Erit igitur et iocandi situs, atque ingenio homine dignus, modus ac temperamentum. Nam si facetudo virtus est quedam eaque mediocritas, ut probatum iam est, ea ut institutione constet ac præceptis necesse est, tum præsertim nos nequaquam oratoriam quæramus urbanitatem verum moralem quæque ad animorum refocillationem conducatur eamque honestam ac laudabilem. (9) Natura quoque nos docet ut argumentationibus, quarum tamen permulta extant præcepta; estque illarum siue ars siue doctrina atque eruditio et magistra et iudex illa quæ « logice » dicitur, nostro autem nomine tum disserendi ratio tum disertiva. (10) Ipsorum autem argumentorum ut sunt sedes, quæ dicuntur loca, eaque cognitio appellatur tum localis ac de locis tum topica, græca appellatione, sic etiam dicendorum ac facetiarum propriæ sedes sunt eaque admodum certæ, quas si, præter quæ dicta sunt, diligentius peruestigauerimus inque formam, etsi non absolutam, aliquam tamen redegerimus, non pigebit huius siue laboris siue studii. Nam et futuros ostendimus qui deis sint suptilius atque enucleatius dissecturi.

Est-ce qu'on ne pourra en aucune façon enseigner des règles à propos des bons mots, des plaisanteries et des jeux de mots ? N'y aura-t-il aucun art ou aucune science pour les enseigner qui apprendrait et montrerait le juste milieu, quelle est la voie à suivre et à observer puisque, si les fondements sont naturels, ce sont la raison et l'éducation qui apportent mesure et modération ? (7) En effet, même le pus, certes digne d'un homme bien élevé, a sa règle ; et le geste a aussi sa maîtrise et sa loi³⁵³. (8) Il y aura donc une mesure et une maîtrise propres à la plaisanterie et digne d'un homme bien né. Car si l'esprit est vraiment une vertu et le juste milieu, comme je l'ai déjà prouvé, il faut qu'il résulte d'une éducation et de règles, d'autant plus que nous ne cherchons pas une urbanité du discours oratoire, mais une urbanité morale qui amène au délassement des esprits et qui soit efficace et louable. (9) La nature nous apprend à utiliser des argumentations dont il y a cependant de très nombreuses règles. Il existe pour elles un art ou une science, et un savoir à la fois maître et juge que l'on appelle la logique, et que nous appelons raison tantôt dialectique tantôt explicative. (10) Et de même qu'il y a des motifs dans les argumentations que l'on appelle des lieux, et que leur connaissance s'appelle soit connaissance de lieu ou des lieux, ou encore topique selon le nom grec, eh bien ! de la même façon il existe des thèmes propres aux bons mots et aux mots d'esprit, qui sont tout à fait déterminés. Et si nous les avons recherchés très minutieusement, au-delà de ce qui a été dit, et que nous les avons ramenés en une certaine forme, même si elle n'est pas absolue, ce travail ou cette étude ne nous aura pas contrarié. En effet nous prophétisons qu'il y aura des gens à venir pour parler de ces sujets fort en détail et fort nettement³⁵⁴.

353 *Incessus et gestus*, dans la théorie de l'*actio oratoria*, la démarche et le geste de la main sont extrêmement codifiés. Voir *De Or.*, I, 18 : « *nona quia ego de actione ipsa plura dicam quam motu corporis, quam gestu, quam vultu, quam vocis conformatione ac varietate moderanda est ?* ». « et pourquoi m'étende-t-elle sur l'action elle-même, qui doit être contrôlée dans le mouvement du corps, dans le geste, dans l'air du visage, dans la justesse et la modulation de la voix ? ». Voir Jean-Claude Schmitt, *La raison des gestes dans l'Occident médiéval*, Paris, 1990, pour la survie médiévale de ces règles physiques.

354 Pontano a ainsi conscience de jeter les bases de la littérature computationnelle italienne du XVI^e siècle. Il ne faut pas oublier qu'En Courtevaux, celui de son ami Diomedes Carafis, a déjà paru en 1478 et en langue

**XX. Aliter oratoribus ac comicis, aliter
ingeniis civibus facetiarum locis quaerendos
esse.**

(1) Itaque nec ut Martiali aut Plauto nec ut Ciceroni quaerendae nobis sunt facetiae sive eorum loci et quasi regiones. Mediocritatem enim quaerimus quae habitum faceti constituit, non quo aut spectatoribus risus moveamus, aut aucupemur plausum carminisque commendatione, aut quo iudices captivius ac lepore faciliisque in nostram trahamus sententiam, verum quo urbane ac festiue relaxemus animos. (2) Inventa enim et constituta sunt concilia, conventus, circuli ac coenae tum ad utilitatem et communem et privatam, tum etiam ad iucunditatem relaxandosque ab labore ac curis animos. (3) Tametsi loci ipsi sunt loci communes et, quod Cicero dicit, quibus e locis ridicula ducuntur, ex iisdem graes possunt duci sententiae, idem nos quoque sentimus: posse deduci quoque et quae dicta in spurcitiis delabantur atque scurrilifera et quae in lepore et urbane et festiue; alteri enim loci et rebus et verbis modum statuunt, alteri in risum propendunt atque scurrilitatem. Modus igitur his accedere potest ac ratio, quo scurrilitas omnis absit iocantibus: quod officium defectus est proprium tum in rebus tum in verbis. (4) Verum oscenitas plerumque est in verbis, scurrilitas in utrisque potius, siquidem scurrile habetur, quem minime debeas, eum dictis lacessere, quando, ut est apud Ciceronem, quae cadere possunt in quos nolis, quamvis sint bella, sunt tamen ipso genere scurrilia. Nimis igitur salse dicta aculeataque, atque in quos minime conveniat, scurrilia et ipsa sunt. (5) Possunt tamen

**XX. Les citoyens bien nés doivent
chercher les thèmes des mois d'esprits
différemment des orateurs et des comiques.**

(1) C'est pourquoi nous ne devons chercher ni comme Martial ni Plaute ni comme Cicéron les mois d'esprit ou leurs lieux et comme leurs fertiles¹⁵⁵. En effet nous cherchons le juste milieu qui constitue la disposition naturelle de l'homme d'esprit, non pour faire rire des spectateurs, ou être à l'affût d'un applaudissement ou pour une recommandation de poèmes, ou pour prendre les juges et les mener à notre avis par notre charme et nos mots d'esprit, mais pour détendre les esprits avec vérité et enjouement. (2) En effet les réunions, les rancortes, les cercles et les groupes ont été inventés et formés tant pour l'utilité commune et privée à la fois que pour le plaisir et pour délasser les esprits des travaux et des peines. (3) Même si les lieux sont des lieux communs, et, ce que dit Cicéron¹⁵⁶, que des lieux dont on tire le rire on peut tirer aussi des traits sérieux, nous le pensons également. On peut aussi en tirer ceux qui versent dans l'obscénité et la bouffonnerie tout comme ceux qui versent dans le charme et l'urbanité. En effet certains lieux fixent une limite pour les sujets et les mots employés, d'autres tendent au rire et à la bouffonnerie. Donc la mesure et la raison peuvent s'y ajouter pour que toute bouffonnerie soit absente chez ceux qui plaisantent. Cette tâche est le propre du discernement tant dans les sujets que dans les mots employés. (4) Mais l'obscénité se trouve la plupart du temps dans les mots, et la bouffonnerie plutôt dans les lieux, puisque malmenier par des traits celui qu'on ne devrait pas malmenier est considéré comme bouffon, puisque, comme dit Cicéron¹⁵⁷, ce qui peut aller toucher ceux qu'on ne veut pas atteindre, tout joli que ce soit, est par sa nature même bouffon. Donc les traits trop salés et trop piquants, et ceux contre des gens qu'il ne serait pas convenable de blesser, sont eux aussi bouffons. (5) Cependant

vulgaire. C'est donc un nouvelle littérature qui est en train de naître.

¹⁵⁵ *De Or.*, II, 226.

¹⁵⁶ *De Or.*, II, 61, 248.

¹⁵⁷ *De Or.*, II, 60, 245.

et facti homines in confessionibus coronisque, ut qui referant quidem dicta emissaque ab aliis, non ut qui ex se se dicant ingerantque in quempiam, quandoque et modesta asserre in cœtum, quasi ea in memoriam reducant idque exempli gratia, non tamen mordaciter, scurriliaque minime scurriliter, scilicet ut verbis parcatur et gestibus : quod in referendis fabellis præcipue usuenerit, ut, quæ in illis insint turpia, explicentur non turpiter, interdum vero intuantur potius quam dicantur.

XXI. Divisio in locos, dicta, ridicula, fabellas.

(1) Quæ quo expressius a nobis ostendantur, ea partemur in locos, in dicta, in ridicula ac fabellas ; totum autem ipsum genus est iocari. (2) loca vero et dictis constant et ridiculis et fabellis ; ac dicta quidem alia lepida, alia salsa sunt, alia et salsa simul et lepida, alia oscena, dicacia eaque non unius generis, alla brevia atque ex uno tantum verbo, alia e pluribus constituta. Sunt contra inepta quedam, insulse, fatua, illepida, frigida : itaque multimoda ipsa quidem sunt. (3) Ridicula quoque non unius sunt naturæ : alia enim facetia sunt, alia uero minime. Itaque species hæc indagationi huic nostræ minus congruit, quippe qui relaxationem quæramus, quæ facetudinis est alumna. (4) Fabellæ iucundissimæ ipsæ sunt atque ad omne facetiarum genus accommodatæ locisque omnibus congruunt, si non fortasse temperibus, quanquam et temporibus et item personis, si delectus accesserit ; quarum duplex est genus : unum quod sumptum est a mutis animalibus in exemplum, quales Æsopicæ fere sunt fabulæ et earum similes, aut a rebus

les hommes d'esprit aussi, dans les assemblées et les cercles, eux qui retournent les traits et ce qu'envoient les autres, et non qui les disent d'eux-mêmes et les lancent contre quelqu'un, peuvent décocher parfois des traits mordants dans les réunions, comme s'ils les rappelaient, et ce pour l'exemple, mais non de façon mordante, ainsi que des bouffonneries mais non de façon bouffonne, pour nous épargner les mots et les gestes. C'est ce qu'on fait d'ordinaire en racontant des anecdotes, pour exposer ce qu'on y trouve de dégoûtant de façon non dégoûtante, mais parfois on y fait allusion plus qu'on ne les dit.

XXI. Division en plaisanteries, traits, jeux de mots, anecdotes.

(1) Pour montrer cela plus distinctement, nous diviserons en plaisanteries, traits, jeux de mots et anecdotes ; mais le tout est du genre de la plaisanterie. (2) Le plaisant²²⁸ est formé des traits, des jeux de mots et des anecdotes ; et certains traits sont charmants, les autres salés, d'autres en même temps salés et charmants, d'autres obscènes et mordants et non d'un seul genre ; certains sont brefs et ne consistent qu'en un mot, d'autres de plusieurs. Au contraire certains sont stupides, insipides, fads, lourds, froids. Ainsi ils sont vraiment de plusieurs sortes. (3) Les jeux de mots aussi ne sont pas d'une seule nature. En effet, certains sont pleins d'esprit, mais d'autres pas du tout. C'est pourquoi cette espèce ne convient pas à notre recherche, nous qui recherchons le délassement, disciple de l'esprit. (4) Les anecdotes sont très plaisantes, et fort appropriées à tout le genre des mots d'esprit, et s'accordent avec tous les thèmes, sinon peut-être avec toutes les circonstances, bien qu'elles s'accordent à la fois avec les circonstances et de même avec les personnes, si l'on ajoute le discernement. Leur genre est double. On tire l'un de l'exemple des animaux qui ne parlent pas, comme sont généralement les fables d'Ésope et celles qui leur ressemblent, ou de celui des

²²⁸ Ainsi le neutre phrasiel *iocu*, pour le cillébrete de *ioci* au masculin. C'est son l'emploi lorsqu'il l'oppose au sérieux, *seria*, voir *Lic. Or.*, II, 253, et *Ps-Cic., Ad Her.*, II, 35, 4.

minime sentientibus ut ab herbis, arboribus, lapidibus, ut quæ in senatum Romanum introducta fuit contentio ventris adversum cœtera corporis membra, ut quæ de Phocione refertur aduersus exactores pecuniaz, uicini conferendæ ad sacros quosdam ludos Athens publice institutos²; alterum quod, siue fictum siue uerum, uel ut uerus tamen uersatur in ore hominum uel ut nouum refertur. His, ni forte displicuerit, addam quas auiles dicunt fabulas, quales sunt quæ narrantur ad curas atque infantulorum uigilias; nam et hæ quoque, ubi res ipsa tulerit, afferre iucunditatem possunt. Ponenda quoque uidentur in hoc ipso genere fabellarum carmina et quæ amatoria sunt et quæ siue ludunt ad citharam aut tibiau siue ad uirtutem hortantur; afferunt enim quouot modo delectationem auditoribus. (5)
Nam

² Summano : quoniam illæ a cœteris fabellis sumuntur.

choses qui ne pensent pas du tout, herbes, arbres, pierres, comme la dispute qui fut introduite au Sénat Romain entre le ventre et tous les autres membres du corps³⁵⁹, comme la fable qu'on raconte sur Phocion³⁶⁰ contre ceux qui demandaient de l'argent pour l'attribuer en particulier à des jeux sacrés institués publiquement à Athènes. L'autre genre, imaginé ou réel, se présente cependant à tous comme récit d'autrefois, ou bien est rapporté comme récit récent³⁶¹. À ces deux genres, sans vouloir déplaire, j'ajouterai ce qu'on appelle les contes de vieilles femmes³⁶², comme ceux que l'on raconte le soir aux enfants au berceau ; car eux aussi, selon le sujet, peuvent procurer de l'agrément. Il semble qu'il faille aussi ranger dans ce genre des anecdotes les poèmes qui parlent d'amour tout comme ceux que l'on joue à la cithare ou à la flûte, ou qui exhortent à la vertu ; car ils charment en quelque manière les auditeurs³⁶³. (5) Car que

359 Il s'agit de la fable rapportée au Sénat par Mécénas Agrippa : les membres du corps, dit-il, se révoltèrent autrefois contre l'estomac, car ils étaient ses seuls pourvoyeurs de nourriture. Ils décidèrent donc de ne plus l'approvisionner. Le corps entier se mit alors à dépérir, car l'estomac en retour ne les nourrissait plus eux-mêmes. Menerius Agrippa, « *facundum virum et quod inde oriendus erat plebs carere* » : « un homme habile en paroles, et parce qu'il tenait de là ses origines, cher à la plèbe » fait là un parallèle entre cette révolte et celle de la plèbe contre le Sénat ; voir Tit. Live, II, 32, 16, mais aussi La Fontaine, *Fables*, III, 2. Ésope, *L'estomac et les pieds*.

360 Plutarque, *Phoc.*, 9, « comme les Athéniens demandaient des contributions volontaires en vue d'un sacrifice et que tous en apportaient sauf Phocion ». La vie de Phocion est mise en parallèle avec celle de Cato le jeune.

361 Il s'agit là des définitions des cardinales d'énonciation traditionnelles du conte : faire parler les inanimés ou se situer fictivement dans le passé. C'est le décalage avec ce que cela cache qui provoque l'agrément et le sourire. Cette classification est au thème courant à la lexicographie humaniste. Cf. Charlet J. L., « Allegoria, fabula et metrum dans la lexicographie humaniste (Tortelli, Ma o, Perotti, Nestor Deuis, Calepino, R. Estienne) », *Die Allegorien der antiken Mythos*, *Wörterbücheler Forschungen*, 75, Wiesbaden, 1997, p. 125-146.

362 « *Antea fabulae* » est une expression latine employée pour désigner les superstitions religieuses d'abord (voir Cicéron, *Deu.* 2, 19 ; 2, 125), puis les croyances païennes par les auteurs chrétiens et réciproquement (voir Lactance, *Inst.* 5, 2, 7 ; Cassiodore, *Eccl.* 2, 12 ; Saint-Ambroise, *Hexam.*, 4, 8, 33 ; Saint-Jérôme, *Ep.*, 121, 10).

363 Pontanus fait ici allusion aux chansons de gestes et aux poèmes de l'amour courtois, récités à haute voix dans les cours.

quid dicendum est de explicationibus hystorianum ? Qua enim e re maior voluptas affertur honesto potest quam e relatione rerum gestarum ? Neque persæpe etiam sana relaxationem in consessibus inducunt et laborum et curarum. Sed hoc fortasse ad facetiam minime spectauerit, etiam si spectet ad recreationem. De quibus ipsis deinceps quidem dicemus, etiam exemplis propositis.

doit-on dire des développements historiques ? De quoi un plaisir plus grand peut-il naître que du récit des événements passés ? C'est pourquoi le plus souvent même les sujets graves amènent dans les réunions le réconfort des travaux et des peines. Mais cela ne vise sans doute pas à l'esprit, même s'il vise à la détente. De cela nous parlerons par la suite, en proposant aussi des exemples.

XXX

I.

(1) Ioci igitur suapte natura iucunditatem parant, ab eodem ducuntur uoce : sunt enim a iouando delectis literis. Hi, ubi hilariusculi fuerint, remissiores tamen, et curas sedant et animos tranquillat ; itaque astantes afficiunt suauitate lepietate et ea, quæ proprie tum iucunditas dicitur, tum hilaritudo uocata est ; ubi uero uehementiores fuerint, excitant etiam risum, qui alias ad hilaritatem quidem tantum spectat meranique animi refocillationem, alias ad irisionem atque contemptum. (2) Irisio uero ac despicentia oriuntur tum a turpitudine aliqua deformitateque morum corporis disciplinæ habitus consuetudinis aut facti dicti ue cuiuspiam ac tum patriæ tum maiorum cognatorum affinium amicorum sodalium, nam quod et indignationem quandoque ac perturbationes etiam intemperiores afferre soleant, facetudini ac relaxationi uidetur omnino contrarium ; alias ab ineptitudine insolentia frigiditate despectum ingenerant. (3) Quod autem hæc ipsa ioca dictis constant, uersantur enim in uerbis ac rebus, hinc dicta ipsa alias breuia sunt atque unius interdum.

¹⁰⁶ *Interp Summone in uig. : IV liben, et la aubino scdula. IOANNIS IOVLARI PONTANI | DE SERMONE LIBER QVARTVS*

[livre IV]

I.

(1) Les plaisanteries font donc naître le plaisir par leur nature même et viennent en effet du même mot, *plaire* (*ludere*), quand on y retranche des lettres. Quand elles sont un peu gaies²⁶⁴, mais détendues, elles apaisent les soucis et en même temps calment les esprits ; c'est pourquoi elles apportent à l'assistance douceur, agrément et ce qu'on appelle de façon appropriée tant plaisir que gaieté ; mais quand elles sont plus vives, elles provoquent aussi un rire qui tantôt ne vise qu'à la gaieté et la seule détente de l'esprit, et tantôt à la moquerie et au sarcasme. (2) Mais la moquerie et le mépris naissent tant de quelque tare que de la laideur morale²⁶⁵, physique, des principes, de la conduite, des usages, ou d'un fait ou d'un trait d'une personne, de la patrie, des ancêtres, des parents directs ou par alliance, des amis, des compagnons. Car s'il leur arrive parfois de provoquer aussi l'indignation voire des passions plus violentes, cela semble tout à fait contraire à l'esprit et à la détente ; en d'autres occasions ils font naître le mépris de la stupidité, de la sottise, de l'inexpressivité. (3) Et comme ces plaisanteries mêmes sont faites de traits – on les trouve dans les mots et les sujets – de là vient que les traits mêmes sont tantôt brefs et parfois en un seul

264 *Hilarisculus*, néologisme (diminutif du comparatif *hilarior* de *hilaris* ou *hilarus*) que l'on retrouve chez Lausé *Ep.* I, 159, 1 (Hoven, p. 161). Il existe un *hilarulus* comme diminutif chez Cicéron *Chapax, Ad Att.* 16, 11, 8). La forme *hilaris* coexiste en latin classique avec *hilarus*, translittération du grec $\eta\lambda\alpha\rho\acute{\iota}\varsigma$.

265 Fontana se réfère à trois textes essentiels : Arlstone : *Poet.*, 1419a 32-33 ; Cicéron : *De Or.*, II, 236 : « *locus autem et regio quasi ridiculi [...] turpitudine et deformitate quadam committitur* » : « le lieu et comme le territoire de rire [...] se trouve dans une sorte de laideur morale et physique » ; *De Or.*, II, 239 : « *est enim deformitas et corporis vitiorum cum bella materia vel iocundum* » : « la laideur et les vices du corps sont aussi un matériau charmant pour plaisanter » ; *De Or.*, II, 248 : « *locus in turpibus et quasi deformibus positus* » : « la plaisanterie se trouve dans les petits défauts et les espèces de laideur » ; Quintilien : *Ino.*, VI, 3, 8 : « *habet enim, ut Cicero dicit, sedem in deformitate aliqua et ineptitudine* » : « elle a en effet, comme dit Cicéron, son siège dans une certaine laideur physique ou morale ».

uorbi, alias fusa uerborum phatimorum magisque continuum in tractum ducta quæque nec risum ubique moueant, tum quia sæpenumero e contrario pariunt admirationem tum quia nec res nec uerba eiusmodi sunt uirium, nec qui dicit idoneus est ad risum excitandum. (4) Quod autem colloquutiones congressusque ipsi nostri constant allocutionibus ac responsoribus ipsarumque allocutiones plerumque sunt ab initio ignotæ, lechico partes respondentis, quod extemporales sunt, dum arguta sint responsa apparentque repentina et improvisa, pariunt etiam cum iucunditate admirationem ac laudem dictisque ipsis addunt plurimum gratiæ ac leporis. (5) Introductiones octo fabellarum atque recitationes, quod iis natura delectetur, mirifice etiam sedant animum et tanquam defatigata sordentemque sudor in balneis lauant deterguntque lauatam. Est enim magna in illis uis ad quancumque persuasionem actionemque, nedum ad relaxationem, sedandasque ad molestias ac curas. (6) Quod igitur in natura soli ac terrarum usument, alia et alibi nascantur et coalescant, idem in dictis quoque contingit ac ridiculis, ut diuersis ex locis diuersa deducantur siue dicta siue ridicula. Quo fit ut quoties naturæ regionum sint cognitæ sedesque e quibus deducuntur facetiæ, materia ipsa præbita sit ac sumministrata etiam affatim iocari uolentibus. (7) Itaque nec deerit natura arti nec ingenium ab arte destituetur atque obseruatione; obseruatio enim potentiam in præcepta redigitur, ars autem præceptis constat. Quæ si quibusdam in rebus ad summum atque absolutum non peruenit nec peritus consummata est, quod aut ipsarum rerum infinitas quædam est aut quod tum negligentia est in causa tum rerum difficultas tum etiam quia peruenisse ad aliquam cognitionem, satis quidem uideatur et mouendi quidem risus peritia leior uideatur perque satis sit oratori, qua orator, et urbano homini, qua ciuis est, ex hac ipsa obseruatione tantum esse consecutum, ut et mouere ex se pro loco ac tempore risum queat et animorum refocillationem parere hac ipsa uia, quantum facetiæ munierint

mot, tantôt répandus sur plusieurs mots et plus menés sur le cours continu de la phrase, et qu'ils ne font pas rire partout, parce que souvent au contraire ils font naître l'admiration, ou bien parce que ni les sujets ni les mots n'ont une force de ce genre, ni celui qui parle n'est propre à faire rire. (4) Et comme nos propres discussions et réunions sont faites d'interpellations et de réponses, et que la plupart du temps elles sont ignorées au départ, le rôle de celui qui répond, puisque c'est à l'improviste, pourvu que les réponses soient habiles et semblent soudaines et improvisées, est de faire naître du plaisir accompagné d'admiration et d'éloge, et d'ajouter aux traits beaucoup de grâce et de charme. (5) Mais l'introduction et la lecture des anecdotes, parce qu'elles charment la nature, apaisent extraordinairement l'esprit, et, comme épuisé et dégoûtant de sueur, le lavent aux bains, et l'essuient après l'avoir lavé. Elles ont en effet une grande puissance de persuasion et d'action en quelque sorte, et à plus forte raison de détente et d'apaisement des peines et des soucis. (6) Ce qui arrive donc dans la nature pour le sol et les terres, puisque des choses différentes naissent et se développent dans des endroits différents, se passe de la même façon pour les traits et les jeux de mots : l'on tire différents traits ou jeux de mots de motifs différents. De là vient que toutes les natures de lieux connues ainsi que les thèmes d'où l'on tire les mots d'esprit fournissent et procurent une matière fort abondante à ceux qui veulent plaisanter. (7) C'est pourquoi ni la nature ne fera défaut à l'art, ni l'art et l'observation ne manqueront non plus à l'esprit. En effet l'observation est avec sagesse peu à peu réduite en règles et l'art consiste en ces règles. Et si dans certains cas il ne parvient pas au meilleur et à l'absolu et s'il n'est pas tout à fait accompli, soit parce que la matière est comme infinie, soit parce que la négligence est en cause, ou que la matière est difficile, ou qu'il semble suffisant d'avoir découvert quelque chose et que la capacité à faire rire semble fort futile, que l'orateur, en tant qu'orateur, et l'homme urbain, en tant que citoyen, tirent profit de cette observation pour obtenir au moins de quoi faire rire selon le temps et le lieu, et procurer la détente des esprits par cette voie, que les mots d'esprits auront construite ainsi que les

366 Quintilien, *Instit.*, II, 17, 41-42.

ac lepores solersque locandi cognitio, non quæ oratoris sit propria sed faceti. Qua de re in libro hoc ipsi disserimus.

**I. Artem naturæ coniunctam plurimum ualere
ad facetudinem.**

(1) His itaque hunc in modum explicatis, sensim quidem atque exemplis propositis, ostendamus artem naturæ coniunctam id præstare ut, quod turpe est suapte natura atque oscenum, id dicatur nec turpiter nec oscene. Quod artis esse quis neget? Perinde ut sterilibus in arboribus insitionis arte utuntur agricolæ, quo fructudas illas atque hortenses efficiant e siluaticis, sic faceti homines, arte adhibita ac translationibus usi, rem naturaliter turpam dictis honestant et quod ipsum per se oscenum est in lepidum uertunt ac faciunt. (2) Id autem est huiusmodi. [Reguli cuiusdam]¹⁴ aula inquinabatur nefandis puerorum amoribus atque huiusce generis libidine. Forte igitur ex aulicis quispiam æstiuo tempore in cubiculo quiescebat sub meridiem spirantibus zephyris, quorum afflatu, quibus ille intectus erat linteolis, detegebatur pudendas ad partes corporis. Forte igitur ea præteriens Rodarius Hispalensis, uir et suavis et qui aulicorum mores notos haberet, cum animaduiceret cucurbitulam quasi quandam pendere ad illius ramos, « mirum me, inquit, uideatur grandiusculam eam esse, quæ in sterquilinio coaruerit? ». Videtis ne ars ingenio comitata quid præstiterit? Adhibita enim translatione uirilis membri in cucurbitulam, primo uerbum honestauit, deinde rem turpem honestis uerbis et expressit et accusauit, eadem translatione usus. Cucurbita enim limo saturata mirifice grandescit.

¹⁴ Polario, post 147. Sogge, Ferdinando rege.

rants charmants et la connaissance habile de la plaisanterie, celle propre non à l'orateur, mais à l'homme d'esprit. C'est ce dont nous parlons dans le présent livre.

I. L'art ajouté à la nature vaut plus pour l'esprit.

(1) C'est pourquoi après avoir expliqué cela de cette façon, pas à pas et avec des exemples, montrons que l'art uni à la nature fait que l'on dit ce qui est scandaleux et obscène par nature ni scandaleusement ni obscènement. Qui nierait que ce soit le propre de l'art ? En effet tout comme les agriculteurs se servent de l'art de la greffe pour les arbres stériles, afin de les rendre féconds et cultivés de sauvages qu'ils étaient, eh bien ! de la même façon les hommes d'esprit, appliquant l'art et employant des métaphores, rendent honnête par leurs mots ce qui est naturellement scandaleux, et ce qui est obscène en soi : ils le changent en charmant et spirituel. (2) En voici un exemple. La cour d'un prince³⁶⁷ était souillée par d'innombrables amours pédérastes et une débauche de ce genre. Une fois donc, un des courtisans reposait par un jour d'été dans sa chambre vers midi alors que soufflait le zéphyr dont la brise soulevait les draps qui l'enveloppaient et découvrait les parties honteuses de son corps. Passant d'aventure par là, Rodrigue de Séville³⁶⁸, un homme affable et très au fait des mœurs de la cour, vit cette sorte de courgette pendre à ses branches, « faut-il s'étonner, dit-il, qu'elle semble bien grosse, elle qui a grandi sur un tas de fumier ? ». Voyez-vous ce que l'art accompagné du talent a pu faire ? En employant en effet pour le membre viril la métaphore de la courgette, il a rendu le mot honnête tout d'abord, et il a exprimé et dénoncé cette chose scandaleuse en termes honnêtes, utilisant la même métaphore. En effet la courgette grossit de façon extraordinaire quand elle est gorgée de fumier.

367 Nous ne voyons pas dans *regulus* de nuance péjorative (Goulet, p. 64), car comme Pontano a utilisé cette expression après avoir brossé le nom de Ferdinand, fils d'Alphonse d'Aragon, nous pensons que la pruderie l'y a poussé, et que *regulus* désigne le fils du roi, comme en latin médiéval.

368 Rodrigue Sanchez, de Séville. Évêque de Salamanca. Membre de l'Académie Bournaise de Pomponin Leto.

Quo etiam verborum honestamenti turpem illum usum in re uenera expressit et ridiculum fecit. (3) Hæc igitur artis sunt, quæ in hac ipsa parte locum quoque suum optinent, si qui facetiis dat operam artis ipsius obliuisci noloerint. Nam si facetudo mediocritas quædam est, sine arte, id est absque prudentia et artificio, perueniri ad illam nequit. (4) Idem hic Rodoricus, cum uidisset ingredientem Florentinum hominem in regis atrium, in quo pueri regii se se exercebant ad pilam, « macte, inquit, fide ac mercatura uir; arcem hanc ingressus, ad eius portam, credo, pugiunculum de more reliqueris et atrium ingressurus, ne legem quoque atrii ignores, ante eius hostium et tentigo tibi relinquenda est ». An potuit honestius et turpitudinem indicare et ludere cum mercatore pudentius? (5) Hæc igitur ipsa, ut dixi, artis sunt, quæ plurimum apud ingeniosum hominem ad consequendam retinendamque mediocritatem est præstitura. Artis quoque ipsius est et inuenire et considerare locis e quibus dicta ipsa ridiculaque deducuntur. In priori igitur dicto locus præbitus est a translatione, in secundo a rei similitudine, quemadmodum et hos quod subicitio. (6) Pepererat infantulum Paschasii Decii nuras, arci Neapolitanæ præfecti, utque de more est et congratularum una et uisitationum accesserat idem, de quo dictum est, Rodoricus. Itaque ingressus ipse cubiculum, in quo conuiescebat puerpera, comperit hinc Paschasium confectum senio, innisum baculo ac languascentem, illinc e familiaribus quempiam perinde ac bouem nintia de obesitate iacentem in serinio, itemque alterum eo ingenio præditum, parum qui ab æsello iudicaretur differre. Progressus igitur ad cubile, ubi infantulus uagiebat, pedes exosculatus est eius conuersusque ad astantes, « aa, inquit, præsepe ingressus, in quo et asinus et bos recumbere seniorque una Iosephus, non et ipse ad Christi pedes exoscular, dos progredere? » Potuit ne ars ingenioso suffragata homini commodiore uti atque appositione similitudine, ut quæ ridicula non esset res, illam ex arte maxime ridiculam efficeret? (7) Est

Et en rendant honnêtes les mots, il a exprimé la conduite scandaleuse de cet homme en matière sexuelle, et a fait rire à ses dépens. (3) Cela est donc le propre de l'art, qui a aussi sa place dans cette partie, si ceux qui ont recours aux mots d'esprit ne veulent pas oublier cet art même. Car si l'esprit est une sorte de juste milieu, sans art, c'est-à-dire sans prudence et savoir-faire, on ne peut y parvenir. (4) Ce même Rodrigue, comme il voyait un Florentin entrer dans une salle du palais où des pages jouaient à la balle, « fais preuve de loyauté, et d'entregent, dit-il, entré dans ce château, tu as laissé à la porte, je crois, selon l'usage, ta dague et avant d'entrer dans cette salle, tu ne dois pas ignorer la règle de cette salle, tu dois aussi laisser ton braquemart sur le seuil ». Aurait-il pu montrer le scandale plus honnêtement, et se moquer du marchand avec plus de retenue ? (5) Et cela donc, comme je l'ai dit, est le propre de l'art, qui a la plus grande vertu chez un homme talentueux pour atteindre et conserver le juste milieu. Le propre de l'art est aussi de trouver et d'examiner les motifs d'où tirer les traits mêmes et les jeux de mots. Dans le premier trait donc, le motif a été fourni par la métaphore, dans le second par la comparaison, de même que ce que j'ajoute. La belle-fille de Pascassio Decio³⁰⁹, gouverneur de la citadelle de Naples avait mis au monde un petit enfant, et selon l'usage, ce même Rodrigue, dont j'ai parlé, était venu lui rendre visite et la féliciter. Entré donc dans la chambre où se reposait la jeune accouchée, il trouva ici Pascassio atteint par l'épuisement, appuyé sur un bâton et l'air fatigué, et là un de ses familiers affalé sur un coffre comme un bœuf à cause de son excessive obésité, et un autre doté d'un tel esprit qu'on le jugeait peu différent de l'âne. S'étant avancé vers le berceau où l'enfant vagissait, il lui baisa les pieds et se tournant vers l'assistance il dit : « Je serais entré dans la crèche, où le bœuf et l'âne reposent ainsi que le vénérable Joseph, sans m'avancer pour baiser les pieds du Christ ? ». L'art favorisant cet homme ingénieux aurait-il pu employer une comparaison plus convenable et plus appropriée, la situation se prêtant pas à rire, pour la rendre artificiellement très drôle ? (7) On trouve chez

³⁰⁹ Gouverneur de Naples, il appartient à l'une des grandes familles napolitaines.

apud Plautum ex ore et pudicæ et permodestæ mulieris dictam eadem e translatione atque officina haustum, quod etiam supraposui in re quidem uxoria, quæ suapte natura perpudenda quidem dicta est :

Fandum alienum arat, familiarem incultum deserit;

quod etsi nsum non mouerit, ostendit tamen ars ipsa quid ualeat. (8) Habemus igitur locos duos maxime nobiles et translationis et similitudinis, qui satis quidem aperte uel confirmare possent uel testificari, prætorio etiam in iudicio, artem quoque uel maximum in his locum sibi uerificare possent, ni hominum defuerit industria laborque ille pertinax, rerum omnium expugnator. Quocirca locos etiam alios perreensemus, qui admonere nos et artis possunt et obseruationis, quæ artem ipsam constituere est solita.

II. De inueniendis dicatorum ac ridiculorum locis.

(1) Quoniam autem quos locos appellamus, si sedes, dicatorum sunt ac ridiculorum, e quibus loci, ac si ibidem lateant, extrudendi sunt, ad alias iam regiones proficiscantur, quo palam fiat artem quoque in illis non parum ualere. Sedentibus nobis pro foribus nostris disserentibusque his ipsis de rebus, facti sunt obuiam inter se agrestes duos, alter alienti pilleo coque gradiore infectis caput, alter nudatis pedibus ac plantis. Atque hic quidem e testigio

Plaute³⁷⁰ dans la bouche d'une femme vertueuse et très réservée, puisé à la même métaphore et à la même école, ce trait que j'ai cité plus haut à propos de l'amour dans le mariage dont par nature on a honte de parler :

« Il laboure le champ d'autrui et déserte le champ familial en le laissant en friche ».

et même s'il ne fait pas rire, l'art y montre sa valeur. (8) Nous avons donc deux excellents lieux, la métaphore et la comparaison, qui peuvent confirmer ou attester suffisamment clairement, et même au tribunal, que l'art aussi peut revendiquer sa place particulièrement dans ce domaine, si l'application et le travail obstiné, qui vient à bout de toute chose, n'ont pas manqué. À ce propos examinons en détail les autres motifs qui peuvent nous faire souvenir de l'art et de l'observation, laquelle d'ordinaire constitue l'art lui-même.

II. Trouver les motifs des traits et des jeux de mots.

(1) Or puisque ce que nous appelons les motifs sont les fondements³⁷¹ des traits et des jeux de mots et qu'on doit en expulser³⁷² les plaisanteries, même si elles s'y cachent, partons vers d'autres régions désertiques, afin qu'il soit clair que l'art a beaucoup de vertu aussi dans ces régions-là. Nous étions assis devant la porte à discuter de ces choses-là, quand deux paysans se rencontrent, l'un tête couverte d'un grand bonnet blanc, et l'autre pieds entièrement nus. Alors celui-ci sur le champ lance

370 Plaute, *As*, 874. Ce vers est déjà cité en III, 4.

371 *De Or*, III, 19. La métaphore géographique est *filæ* par Pontano qui, en III, 21, avait employé « *loci quasi regum* », expression également cicéronienne. Ici l'emploi *reflex*, le fondement, qui a aussi le sens figuré, c'est pourquoi il n'a pas besoin d'un correctif, *quasi*, ou *quodam*, car la métaphore est lexicalisée.

372 *Extrahere* est un verbe employé soit dans le strict domaine n'libale, César, *BC*, 3, 12, 3 par exemple, soit par Plaute, *Aulularia*, 58, 70 etc. lorsque les maîtres chassent les esclaves.

uerbis in illum illatus, « quanti, inquit, fungulus iste ? », pilleum uidelicet iridens. Ille, sublato statim supercilio, conuersis mox ad pedes eius oculis, respondit : « quanti calceoli tui ac denariolo pluris ? » Statim omnes in risum conuerti sumus. (2) Igitur alter a pilleo admonitus est exortusque a natura eaque ducit tantum, alter etiam ab arte adiutus, quæ illum admonuit pedum ex calciatorum. Itaque locus iacessentis uidetur a uestitu nobilitatis, respondentis ab arte representatus atque ab opposito. Alter enim erat insecto capite atque a superiore corporis parte, alter nudatis pedibus, quæ pars inferior est corporis. (3) Non rideas modò, uerum etiam dirumpere, cum apud Plautum dicentem illum audias in *Trinuo* :

Pol hic quidem fungiu est genere : capite totum tegit ?

(4) Eodem tempore, cum staret forte nobis e regione suor senex, et quidem sordidus admodum senex, cui ad nasum pendebat pituita grandiuscula quidem ac pellucida, præteriens humilis diaculus et ipse, « pannus tamen atque annis obstitus », ut ille inquit apud Terentium, iocandique opportunitatem nactus, « perpulchrum, inquit, adamantia et preciosum ». Tum alter : « et anulo tuo dignum ». (5) Tali igitur tanque inexpectato responso, ars ne an natura, an simul iunctæ iocari urbanius potuerint nesciam. Ille enim iocatus est, sumpta occasione senili ab ætate, quæ pituitosa est ; hic uero ab eo, quod adamantes includi anulis sint soliti. (6) Sumpsit urbanissimè Plautus etiam

ces mots à l'autre : « combien, dit-il, pour ce petit champignon ? », se moquant bien sûr du bonnet. L'autre, baissant aussitôt les sourcils, et tournant son regard vers ses pieds, lui répondit : « combien pour tes chaussures, plus d'un petit denier ? » Nous nous sommes tous aussitôt mis à rire. (2) Donc le premier, qui avait remarqué le bonnet, a été provoqué sous la conduite de la seule nature, tandis que l'autre a été aidé par l'art qui lui a fait remarquer les pieds sans chaussures. C'est pourquoi celui qui se moque semble prendre son motif dans le vêtement, mais celui qui répond se le procure par l'art et la notion du contraire. Car l'un avait la tête et la partie supérieure du corps couverts, l'autre les pieds nus, qui sont la partie inférieure du corps. (3) On ne ritait pas seulement, mais on éclatait de rire, en entendant celui-ci dire dans le *Dimonimus*³⁷⁴ de Plaute :

« Par Pollux, il appartient au genre des champignons : sa tête le couvre tout entier ».

(4) À la même époque, exactement en face de nous se trouvait par hasard un vieux cordonnier, et vraiment un vieux très sale, au nez duquel pendait une assez grande morve transparente. Un petit homme assez caustique³⁷⁵ qui passait par là « chargé de haillons et d'antées » comme dit le personnage de Térence³⁷⁶, et trouvant une plaisanterie à propos, dit « splendide et précieus diamant ». L'autre lui répondit : « et digne de ta bague ». (5) Et pour une telle réponse, si inattendue, je ne sais si l'art, la nature ou les deux à la fois auraient pu plaisanter avec plus d'urbanité. En effet l'un plaisanta en ayant saisi le motif de la vieillesse, qui est pitoyable ; mais le premier sur le fait que d'ordinaire les diamants sont sertis dans des bagues. (6) Plaute³⁷⁷ aussi avec

374 Vers 251. C'est la première fois que Pontano donne le nom de la pièce en citant un vers.

375 *Manifère* diminutif que l'on trouve chez Cicéron, *Ps.* 59 ; *Alcochus* Plaute, *Ar.* 511 et *Aphée*, *Mét.*, 2, 7. Variante de l'expression *ut il sên et.* III, 17, 7, mais V, 2, 20 et V, 2, 60.

376 Térence, *Éon.*, 236.

377 Plaute, *Ps.*, 247-248. Ici Pontano coupe le vers 247. En fait, *Pseudulus* répond à une question de *Bullian* (« qui vient m'importuner ? »), par « qui tibi sospitalis fuit : « celui qui... ». Ici il s'agit d'une citation volontairement modifiée, pour citer le mot *sospitalis*, qui est un hapax de Plaute, et pour

alibi iocandi oportunitatem a tempore, nam cum dixisset seruus apud Ieniam de amatore: «[quam]¹⁰⁰⁰ tibi sospitalis fuit», tum Iena, «morsus est, inquit, qui fuit; qui est vitius est». (7) Iocabantur aliquando uel rixabantur potius ex his duo, quos maiores nostri appellabant nebulones: et alteri quidem Asello factum est nomen, quod ob linguæ intemperantiam et pugnis sæpe contusus et uerberibus ac fustibus honoratus perinde ac asinus esset; alteri uero Ventritio, quod patrimonium pene omne pitissando comptandoque in uentrem congressisset. Prior igitur Ventritius inter conuiciandum: «Quantum, o amice Aselle — paulo enim ante et pugnis cæsus et quernis etiam fustibus percussus fuerat — quantum, inquam, scris inest tibi in crumena, uentura ex hodierna?» Ad quæ confestim Asellus: «quantum tibi in uentriculum influxit uilli hesternæ e underna?» (8) Hæc eiusmodi siue dicta siue ridicula et multum habent fellis et maxime apposita sunt ad mouendum risum plurimumque in his pollet natura, tametsi Rominum tum interpretatio tum formatio uidetur ad artem prius referenda. A diuerso quoque sensu eorum, que dicuntur loci et quidem maxime ridiculæ deponuntur; ut cum ille inquit in Meretricis:

Magna cum cura illum curari uolo,

tum medicus;

¹⁰⁰⁰ Variante Prætorio. Traditio manuscriptorum et præscriptio: que.

beaucoup d'urbanité, a saisi sur le champ l'opportunité d'une plaisanterie. En effet à l'esclave, qui chez la marchande de filles, avait dit de l'amoureux : « comme il t'a été d'un grand secours ! », la marchande de filles répondit, « il est mort, celui qui a été ; celui qui est, il est vivant ». (7) Un jour deux de ces gens que nos ancêtres appelaient des bons à rien³⁷⁷ plaisantaient, ou plutôt se disputaient. On appelait l'un « Petit Âne » (*Asellus*) parce que les excès de son langage lui faisaient souvent recevoir des coups de poings et supporter rossées et bastonnades, comme s'il était un âne ; l'autre « Petit Ventre » (*Venterius*), parce qu'il avait amassé presque tout son patrimoine dans son ventre en rhabilles³⁷⁸ et beuveries³⁷⁹. Donc Petit Ventre, dans un repas, dit le premier : « combien, mon ami Petit Âne – peu avant en effet, il avait été roué de coups de poing et frappé de volées de bois de chêne –, combien d'argent ton transport d'hier a-t-il rapporté dans ta bourse ? » Petit Âne répondit aussitôt à cela : « combien la vendange d'hier a-t-elle fait couler de piquette³⁸⁰ dans ton ventre ? » (8) Ainsi les traits ou jeux de mots de ce genre ont beaucoup de fiel et en même temps sont ajoutés pour faire rire et ils ont une grande valeur par nature, même s'il semble qu'on doive absolument rapporter à l'art tant l'interprétation des noms propres que leur formation. C'est aussi d'un sens différent de ce qui est dit que viennent les plaisanteries, et certes fort drôles ; comme quand celui-ci dit dans les *Ménechmes*³⁸¹ :

« Je veux que tu le soignes avec le plus grand soin, »

et que le médecin répond :

introduire la réponse de Ballin, fondée sur la jeu des temps grammaticaux (parfait-présent).

³⁷⁷ *Nebulones*, se trouve dans la langue poétique : Térence, *Eur.* 269 ; Horace, *Sat.*, 1, 2, 28 ; mais aussi chez Ciceron, *Ad Att.*, 1, 12, 2.

³⁷⁸ *Pitaves*, translittération du grec *πιτῆρα*, que Térence emploie par exemple dans *Haut.*, 457.

³⁷⁹ *Compota*, néologisme.

³⁸⁰ *Pillum*, employé par Térence, *Andr.*, 786.

³⁸¹ Vers 855-897. En essayant de respecter l'assonance *auréolucure*

Quin suspirabo prius sexcentum dies,
Ita ego illum cum cura magna curabo.

Ille diligentiam curationis exigit, hic medici personam sustinens, quod aegre admonitionem ferret quodque cura molestiam quoque animique afflictionem significat, suspiraturum se se obtulit; suspiria enim exagitati ac parum quiescentis animi sunt signa. (9) Forte viator Florentinus, ut ventricosus admodum sic etiam perquam salsus, cum per urbem Seras iter faciens porta exiret, quae Romam ducit, ac sublato palliolo papam ostentaret

« Bien plus je soupirerai auparavant six cent jours,
tellement je le soignerai avec le plus grand soin ».

L'un réclame des soins diligents, l'autre qui joue le rôle du médecin, comme il supportait mal cet avertissement, et que *soin* (*cura*) signifie aussi souci et chagrin de l'esprit, s'est offert de soupirer; les soupirs en effet sont le signe d'un esprit qui s'agite et n'est jamais en repos. (9) Un jour, un voyageur Florentin³⁸², fort ventripotent³⁸³, et tout aussi piquant, traversait la ville de Sienne et sortait par la porte qui mène à Rome, et son manteau soulevé laissait voir son énorme bedaine³⁸⁴ gonflée.

382 Ce trait est une anecdote assez connue au XV^e siècle, puisqu'on le trouve dans les *Avverci* de Poggio, n° 197 : « un chevalier pleuré empotent enna à Pérouse et à de nombreuses personnes (ils sont par nature prompts à la plaisanterie), qui disaient en plaisantant qu'il portait ses bagages devant, contre la tradition, il répondit avec esprit : "il le faut bien". dit-il, "dans une ville pleine de brigands et de voleurs" ». On la trouve également dans un recueil de *fiacché* du XV^e siècle, sous deux versions. Il s'agit du codex Mugliabechiano 196, édité en 1874 sous le titre *Fiacché e matre dei secoli XV e 277*. Cet ouvrage dont L. Zaratò a donné une édition en 1983, sous le titre *Dei Fiaccchi*, est maintenant attribué à Poliziano et daté de 1477 : n° 82 : « Bertoldo di Gerardo Ceralri, homme d'esprit et d'une noble famille florentine, passait par Sienne; comme il est fort gros et ventripotent, un Siennois, à sa vue, dit : "regarde celui-là, qui porte sa besace devant." Bertoldo répondit : "dans une ville de voleurs, c'est comme ça qu'il faut faire" »; n° 283 : « Marino Schacpi, nâli en ambassade, et passant par Sienne, comme il était, je l'ai dit plus haut empotent, un Siennois dit : "regarde ce Florentin qui porte sa valise devant." Et lui, en homme prudent, répondit : "sur un territoire de voleurs, il faut faire comme ça" ». Enfin on le retrouve dans la *Comedia* de Castiglione, II, 60, mais dans les termes exacts de Pontano. Il est attribué à Galeotto Marzi da Narni, humaniste élève de Gualtero Veronesio. C'est donc bien le *De Sennois* que Castiglione a lu.

383 *Ventricosus*, néologisme que l'on trouve aussi dans le dialogue *Charon* (éd. Previtera, p. 27, 34). Ce mot est sans doute inspiré de *ventricosus* que l'on trouve chez Plaute, *Merc.*, 639 et que Pontano a souligné et répété en marge sous W. F. 197 r^o (voir *La lectura Petrus*, p. 152) avec les autres adjectifs du vers, *incontinentes, subnigris oculis, oblongis malis, paupis obliquitibus*, ce qui ressemble beaucoup à la description de lui-même qu'il met dans la bouche de Ficco Compatre dans *Antonius* (éd. Previtera, p. 95, 11). On trouve aussi *ventricosus* dans *Ps.*, 1218, et en marge de W. F. 218 v^o. Pontano reprend la description de Pseudo-Callus : « *ventricosus, crassus, magno capite, acutis oculis, ore rubicundo, admodum magnis pedibus* ».

384 *Papa*, hapax de Perce, 6, 74.

et prægraudens et tumidam, atque ibi tum quispiam e portæ custodibus per iocum ac risum dixisset : « sapit homullus hic, qui neutique pone, sed præ se manticam sibi apposuit », tum ille ore quam maxima renidenti, « an tu, inquit, aliter per latronum fides ac sicariorum securus rebus eam tuis inaccessis ? » (10) Quid autem magis lepidum aut salsum magis ? locandi aurem locus in dicto priori sumministratus est a corporis sive habitu sive deformitate ; in posteriori a morum turpitudine ac rapiendi impotentia et studio. Admuniculata uero est in posteriori plurimum quidem ars, quæ illi suggestit ea, quæ cernantur oculis, diligentius custodiri ac castius. Nam quod tuamur nos nostræque naturali quidem incet a studio ; quo nam autem modo quaque fiat uia, id potius artis est. (11) Nobis adolescentulis, cum Italiae res maxime florerent uigeretque cui bellicæ honores Italicos apud cæcos multique ob strenuitatem ac rei militaris disciplinam haberentur in pretio, in iisque Antonellus esset Foroliviensis, qui tamen mercenariam exercebat militiam singulisque pere aut biennis conductorem mutaret atque ante finitum prius stipendium ad alium transiret conductorem, commendareturque in senatu Florentino, quod sagax admodum esset, impiger, manu promptus perque laboriosus, tum Cosmus,

Là comme l'un des gardiens de la porte, pour plaisanter et pour rire avait dit : « il est sage, cet homme, il n'a pas mis sa besace derrière mais devant lui », il lui répondit, le visage fort souriant³⁸⁵, « est-ce que tu pénétrerais autrement dans un territoire de brigands et d'assassins pour être en toute sécurité avec tes affaires ? » (10) Quoi de plus charmant et de plus piquant ? Dans le premier trait le motif de la plaisanterie est frummi par l'aspect, ou la difformité du corps ; dans le second ce sont l'ignominie des coutumes et le désir violent et acharné de voler qui le fouraissent. Mais dans le second l'art est plus étoffé³⁸⁶ parce qu'il suggère qu'on garde plus efficacement et plus attentivement ce qu'on voit de ses yeux. En effet veiller sur nous et nos affaires est une recherche naturelle ; mais comment et par quel moyen, est plutôt du domaine du savoir-faire. (11) Quand j'étais tout jeune, l'Italie était très florissante et la gloire militaire avait une grande valeur chez les chefs italiens et beaucoup étaient considérés comme ayant du prix grâce à leur activité et à leur science militaires. Parmi eux il y avait deçà de Foull³⁸⁷ qui était pourtant un mercenaire et changeait presque tous les ans ou tous les deux ans de patron, et passait à un autre patron avant la fin du contrat. Comme au conseil de Florence on faisait l'éloge de sa clairvoyance, de son énergie et de son acharnement dans les actions entreprises, Cosme³⁸⁸ dit alors :

385 Ovide, *Mét.*, 8, 197.

386 *Administrare* est employé à l'époque classique au sens propre, pour la vigile notamment, voir Columelle, 2, 26, 1, puis il prend le sens figuré de soutenu que l'on trouve chez Aulu-Gelle par exemple 2, 30, 6.

387 Cette anecdote se trouve dans les *Fiorenze e molti altri successi XV e XVI*, mais il n'y est pas question de la réponse de Cosme de Médicis, n° 170 « Antonello de Forli, condottiere, quitta un jour le seigneur Sigismond [Malatesta], avec lequel il se trouvait, alors qu'il n'avait même pas fini son service ». Antonello da Forli est le fils illégitime de Frédéric de Montefeluro, et se révéla pro-angévin pendant la guerre des barons de 1460 contre le monarque aragonais.

388 Cosme de Médicis, né en 1389, mort en 1464. Il prend le pouvoir en 1434 après avoir été exilé. Il exerce alors un principat sur Florence, dont il a confisqué la République, et exile toutes les anciennes familles, les Albizi, Strozzi etc. C'est le premier grand mécène. Poggio, Traversari, Niccoli, Guini etc. travaillent pour lui. Il crée une bibliothèque et fait rechercher systématiquement les livres : il y reçoit les Pères de l'Église, Hugues de Saint Victor, Isidore de Séville, Thomas d'Aquin, Albert le Grand, saint Bonaventure, Jean Scot ; les auteurs grecs et latins, Platon, Aristote, Jérolôme, Sébastien, Valère Maxime, Quintilien, Sénèque, Térence, Ovide, Lucain,

« et, quod maximum in eo est, subdidit, etiam antelucanus ». Hoc dictum ab arte totum profectum est atque a transfugiorum illius observatione ; peperit autem risum, quis tanquam obliquè e loco atque ex insidiis repente promperit. (12) Referte erat mihi solius inter confabulandum. Ericus Pudericus, senex maximi usus summæque iucunditatis, Neapolitanum civem, cuius ipse nomen ob familiæ respectum ac liberorum obtinebat, nam propudicos erat morboque laborabat infami, concubisse Genuensi cum mercatore ac præfinisse rei frumentariæ summam quandam certam ad diem Neapolitanum in illius comportandam. Itaque a prætoris conspectu, cum ab actorum magistro pacta ipsa conventionesque de re adnotarentur prætorii, ex his, qui tunc aderant, testibus inclamasse quempiam, quasi e loco quodam abdito, nec licere nec rās esse uxores absque uirorum consensu quippiam omnino transigere, quod eæ sui iuris non essent. Dictum sane non mordax modo summæque aculeatum, uerum illi ipsi, in quem inferretur, mirifice erubescendum, quippe qui palam propudii noteretur morboque perputescendi. (13) Locardi locum hunc ars ipsa magis quam natura sibi adiunxit ex lege sumptum constitutisque e ciuilibus. In eundem quoque hunc ab matrona perurbans dictum extat generis eiusdem ; quæ ab illo uocata in iudicium, cum prætor coram ipsa sisteret, « quid mirum, inquit, bone prætor, aul præter consuetum homo hic facit,

« et le meilleur en lui, c'est qu'il disparaît, et même avant le jour ». Ce trait vient entièrement de l'art et de l'observation des trahisons de cet homme ; et il fait naître le rire parce qu'il a fait une soudaine irruption de façon comme détournée et traîtreusement. (12) Enrico Poderico²⁸², vieil homme coutumier de la plus grande et de la plus excellente gaieté, me rapportait bien souvent dans nos entretiens qu'un citoyen de Naples dont il taisait le nom par respect pour sa famille et ses enfants, car il était répugnant et souffrait d'une infâme maladie, avait passé un accord avec un marchand de Gênes et avait fixé une certaine quantité de blé²⁸³ à apporter à Naples le jour dit. Ainsi en présence du gouverneur, comme le secrétaire signait selon l'usage le contrat et les accords pour le gouverneur, l'un des témoins présents s'écria, sans se mouvoir, qu'il ne fallait pas et qu'il était indigne que les épouses concluent quelque transaction sans l'accord de leur mari, parce ce que ce n'était pas de leur ressort. Ce trait assurément n'est pas seulement mordant et très tranchant, mais il a fait rougir de façon incroyable ceux contre qui il était lancé, puisqu'il a fait ouvertement remarquer le dérèglement et la maladie fort honteuse. (13) L'art plus que la nature a découvert²⁸⁴ ce motif de plaisanterie tiré des lois et des règles de la société. Et contre ce même homme, il existe aussi un mot du même genre, dit par une dame fort urbaine. Appelée par celui-ci au tribunal, comme elle comparait devant le gouverneur, elle dit : « qu'y a-t-il d'étonnant, bon gouverneur, ou alors cet homme n'agit pas comme d'habitude.

Stucco, Pirute ; les lexicographes Papias, Uguccione, Babil, Priscien et une des précieuses copies des *Elegantiarum de Valla* (Vespasiano de Bisticci, *Le vite*, édition A. Greco, Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento, Florence, 1976, p. 185-89).

282 Un des meilleurs amis de Portano. Mort en 1475, il fut *Marescro Nazionale della Gran Croce*.

283 Gênes ne peut se passer du royaume d'Aragon pour le blé, dont les marchés secondaires sont à Naples et à Sicile. Pour se concilier Gênes durant la guerre des barons, Ferrante décida d'allouer son blé en 1460 et en fera revenir la colonie catalane.

284 *Adiuvatio*, voir Servius, grammairien de la fin du IV^e siècle, *Commentaire sur l'Énéide*, 6, 602, éd. Teubner, 1902.

si fremellam me eicere paterno ex agello studeat, qui mulieres pene omnes monera iam elegerit suo bellumque his indixent ? » Omnino igitur nota hæc a morum turpitudine iniusta est arque ab infamia usquequaque abominanda ad artemque prorsus referenda, cum abominandum scelus mulier honestis, quoad potuit, verbis innuerit quibusdamque quasi signis, qua significatione rem hæc suam nitebatur, cum oppressam se ac circumuentam intelligeret. (14) Marinus Branchotius, eques Neapolitanus, qui propter dicacitatem et mutus esset et iniector acerrimus aduersos literatos homines, priuante aliquando Ferdinando rege, episcopus mensam assiduus inodorabatur, craterculus ei cum esset iblatus uernatus quam auarissimi illumque et ipse labellatum hausisset, interrogatus ab rege qua nam bacchus is locutus esset lingua, respondit : « Oppido quædam literata », uinum ex eo commendans. Tum computor, ibidem qui aderat, « quid tu, inquit, Marine, tantum literis impartire, aduersum literatos ipsos qui tam impotenter atque assiduus inuacharis ? » (15) Cumque e uestigio illi responsum esset ab non insulso homine inter pares eiusdemque rei studiosos præterquam odium uerbi etque inimicitias, ibi cum adolescens apprime ingenuus qui que uiolentiam eius nosset, « nec ad rem, inquit, ista faciunt nec sunt necessaria, cum hos inter literatos nullus profecto sit Marino aut similis aut par » Primum dictum a genere oblatum est, ab ipsis uidelicet literis : secundum dictum illatum est sive ab eodem genere ductum sive a specie ; tertium autem uniuersa complexum est, cum primus ei concederet inter literatos, hoc est uinosos. Quid his dicas artificiosius ? (16) De eodem quoque sic refertur. Occupata Campania ab Carolo Octauo, Gallorum rege, cum Alfonsus minor, Neapolitanorum rex, cum Ferdinando filio ac Federico fratre in Siciliam ob metum tam uolenti exercitus

à ce qu'il s'efforce de me chasser, moi, une faible femme, du modeste domaine paternel, lui qui a chassé de ses faveurs presque toutes les femmes et leur a déclaré la guerre ? » Donc cette remarque, motivée par les moeurs scandaleuses et un dérèglement tout à fait abominable, doit absolument être rapportée à l'art, puisqu'une femme a indiqué un crime abominable par des mots aussi honnêtes que possible et en quelque sorte par des indices, en s'appliquant à défendre ses intérêts par cette allusion, comme elle comprenait qu'elle était cernée et accablée, (14) Marino Brancacci¹⁹², un chevalier de Naples que son mordant rendait prolix et critique acéré à l'égard des hommes de lettres, pendant un déjeuner du roi Ferdinand dont il respirait continuellement les odeurs de la table, se vit offrir une petite coupe de vin le plus délicat qu'il but d'un seul trait. Comme le roi lui demandait quelle langue parlait ce Bacchus, il répondit : « une langue tout à fait lettrée », faisant par là l'éloge du vin. Alors l'un des convives qui était présent lui dit : « pourquoi accordes-tu autant aux belles lettres, Marino, toi qui critiques avec tant de violence et d'acharnement les hommes de lettres eux-mêmes ? ». (15) Et comme un homme des moins sots lui avait répondu sur le champ qu'il détestait et haïssait ses pairs et ceux qui fendaient à la même chose que lui le plus souvent, un jeune homme fort bien né et qui savait son ivrognerie, dit : « cela n'est ni utile ni nécessaire, puisque parmi ces hommes de lettres il n'y en a aucun qui soit semblable ou égal à Marino ». Le premier trait a été fourni par le genre, par les belles lettres mêmes bien sûr ; le deuxième a été lancé et lire soit du même genre soit de la même espèce ; et le troisième a tout exprimé, puisqu'il lui accorde le premier rang parmi les hommes de lettres, c'est-à-dire ceux qui sont pris de vin. Que pourrait-on dire de plus ingénieux ? (16) À propos de ce même homme voici ce que l'on rapporte aussi. Comme la Campanie était occupée par le roi de France Charles VIII, alors que le jeune Alphonse¹⁹³, roi de Naples, était passé en Sicile avec son fils Ferdinand et son frère Frédéric par peur de cette armée si violente,

192 Ce personnage est le neveu de Menzio Braccace, le querelleur. Voir *De Sermone*, I, 12.

193 Alphonse, duc de Calabre, dont Pontano a été le précepteur, le fils de Ferdinand d'Aragon, petit fils d'Alphonse le Magnanime.

traieisset nec Marinus eos comitatus iam esset, demiratus hoc quispiam ac sciscitabundus quaeritabat euanem huius esset rei causa, tum adolescens eadem ex aula, argutus ille quidem atque admodum Iepidus, « an non, inquit, is est Marini usus, ea in potando atque in coniuuendo exercitatio, ea etiam uis ac peritia concessandi, ut Gallicus reformidare debeat lagenas aut gentis eius lancibus terga uertere ? ». Perbelle dictum, sedum salse.

(17) Sedes autem ipsa iocandi et quasi argumentatificiucula posita est in usu atque peritia, quando in artificio quocunqne, auctore etiam Aristotele peritissimo eius cuique adhibenda fides est atque auctoritas tribuenda. (18) Sunt multa quoque uerba duos sensus, ut Quintilianus quoque inquit, significatiua, quae et amplum et patentem praebere possunt iocantibus campum, in quo et ars non exiguum ius exerceat maxime in respondendo, siquidem, prolato uerbo ingenioque laessilo et provocato, statim ars conuertit se se ad implorandum auxilium ab altero quidem uerbi ipsius sensu ; ut cum Mercurius dixisset apud Plautum : « Mala-m a me sibi rem accessit iumento suo », confestim Sosta subdidit : « non enim ullum habeo iumentum ». (19) Itaque duplicitas sensus, arte iuuante, iocandi locum ei praebuit ; cunqne alibi dixisset : « Geminum dum quaeris, gemes ». ipsa literarum ac syllabarum similitudo et quasi collusio iocandi locum exhibuit. (20) Atque in huiusmodi praecipue uocibus prima quidem occurso tota est naturae, secunda uero ad artem potius referenda : situs enim est et deducere uoces et quaerere earum structuram et comparare eas atque inflectere ;

et que Marino ne les avait pas accompagnés, quelqu'un s'étonnait de cela et désirait vivement savoir quelle pouvait bien en être la raison, alors un jeune homme de la même cour, ingénieux et plein de charme, dit : « n'est-ce donc pas l'habitude de Marino ? Sa pratique de la boisson et des banquets, et sa puissance et sa science de la mangeaille ne sont-elles pas telles qu'il doive redonner les piques françaises et tourner le dos aux lances de ce peuple ». Ce trait est fort beau, et vraiment piquant.

(17) Le fondement de la plaisanterie et sa matière pour ainsi dire réside dans l'usage et la pratique, comme dans tout art, si l'on en croit le très sage Aristote³⁹⁴, à qui l'on doit ajouter foi et que l'on doit prendre comme autorité. (18) Or, trouve aussi beaucoup de mots qui ont deux sens, comme dit aussi Quintilien³⁹⁵, qui peuvent offrir un vaste champ étendu à ceux qui plaisantent, où l'art exerce bien son droit : surtout quand on répond, puisque, lorsqu'un mot a été forcé et un esprit malmené et provoqué, aussitôt l'art se retourne pour implorer le secours d'un autre sens du même mot. C'est le cas alors que Mercure chez Plaute³⁹⁶ avait dit : « il est venu se chercher une mauvaise affaire auprès de moi, sur son propre cheval³⁹⁷ », Sosie aussitôt répliqua : « mais je n'ai pas de cheval ». (19) C'est le double sens qui, avec l'aide de l'art, lui a fourni le motif de la plaisanterie ; et alors qu'ailleurs³⁹⁸ quelqu'un avait dit : « en cherchant ton jumeau, tu vas gémir », c'est la similitude des lettres et des syllabes, et comme le jeu entre elles, qui a causé le motif de la plaisanterie. (20) Et dans les mots de ce genre surtout si la première rencontre toute entière est due à la nature, la seconde doit plutôt être rattachée à l'art. C'est en effet du ressort de celui-ci que de détourner les mots, de leur chercher une disposition, de les réunir et d'infléchir leur sens.

394 Voir *Nic.*, IV, 14, 1 sqq.

395 *Inst.*, VI, 3, 48.

396 *Amph.*, 327-28.

397 *laumento suo* expression proverbiale, qui signifie « tout seul » : « sans que personne ne l'y pousse », voir Otto A., *Die Sprichwörter der Römer*, Leipzig, 1890, réédition Verlag, Hildesheim - New York, 1971, p. 154.

398 *Jden.*, 247.

quam alliterationem alibi vocauimus, cum de pectarum numeris præcepta traderemus. (21) Ea quoque, quæ insunt a natura ac dicuntur propria, ut « pasturi querere », ut « prolem appetere », ut « hincire ac mugire » atque eiusmodi ais, iocantes mirifice adiuuant ; ut cum Iudæus apud Plautum seruus dixisset : « boues bini hic sunt in crumena », alterius semi e uestigio menti occurrit colludere et ipsum posse ab pascendi cupiditate, quæ a natura bubus inest ; itaque iocabundus subdidit :

Emitte sodas, ne fames enecat, inire pastum.

Quis autem neget artis hoc esse, tametsi, natura repugnante, ars ipsa parum per se omnino in multis potest ? (22) Ambigua quoque, quæque aliam atque aliam interpretationem recipiunt, maxime exposita sunt iocantibus, ut cum seruus apud Plautum et grauius et gratulanter domino dixisset :

Gaudeo

tibi mea opera liberorum esse amplius

filium enim herilem in infantia unisum recuperauerat, illico, nactus herus iocandi opportunitatem, respondit iocabundus : « Eteum non placet ; nihil moror, aliena mihi opera fieri plures liberos ». quod enim ille dixerat gratulatus, sua quod opera atque industria

C'est ce qu'ailleurs³⁹⁵ nous avons appelé allitération, lorsque nous avons rapporté les règles des rythmes poétiques. (21) Et ce qui réside dans la nature ou qui est dit au sens propre, comme « chercher de la nourriture », « désirer une descendance », « hennir et mugir », et d'autres expressions de ce genre, est une aide étonnante pour ceux qui plaisantent ; comme alors que cet esclave avait dit, en plaisantant, chez Plaute³⁹⁶ : « il y a deux boeufs là, dans la bourse ». il est aussitôt venu à l'esprit de l'autre esclave qu'il pouvait jouer avec le désir de paître naturel aux boeufs ; c'est pourquoi, plaisantant, il a répliqué :

« Laisse-les sortir, de grâce, qu'ils ne meurent pas de faim, qu'ils aillent au pâturage ».

Qui pourrait nier que c'est l'œuvre de l'art, même si, quand la nature s'y oppose, l'art lui-même peut en soi fort peu pour de nombreuses choses ? (22) Les double-sens³⁹⁷ aussi, qui admettent diverses interprétations, sont bien à la disposition de ceux qui plaisantent, comme, alors que cet esclave, chez Plaute³⁹⁸, avait dit à son maître à la fois sérieusement et espièglement :

« Je suis heureux
que grâce à mon concours, tu comptes un enfant de plus »

(car il avait retrouvé le fils que son maître avait perdu quand il était enfant), aussitôt le maître, saisissant l'opportunité d'une plaisanterie, répondit en plaisantant : « cela ne me plaît pas ; je ne me soucie guère que les œuvres d'un autre augmentent le nombre de mes enfants ». En effet ce que l'un disait comme compliment, c'est-à-dire que par sa participation et son énergie

395 Dans le dialogue *Asinus*, l. 22 r° dans l'édition de Mayr de 1507.

396 *Pers.*, 317-18.

397 *De Or.*, II, 750 : « *En ambiguo dicta vel argutissima putantur* » : « on trouve les mots venant des double-sens très ingénieux » ; II, 253 : « *Amargos sunt in primis acuta quae in verbo posita, non in re* » : « les double-sens sont extrêmement piquants et se trouvent dans le mot, non dans le sujet ».

398 *Cist.*, 776-778.

filium inuichisset, in alium se libidinosum sensum interpretatus herus, ioco materiam praeiuit. (23) Contraria quoque inter se et ipsa occasionem iocis praebent, ut in Amphitryone cum dixisset Mercurius :

Dextera nox aures, ut uidetur, uerberat,

ex aduerso contulit Sosia :

Metuo, uobis ne uice hodie hic uapulem.

Et « uerbero » enim et « uapulo » inuicem contraria sunt, parinde ut ago et patior. (24) Datur etiam iocus locus ab interpretatione scripti, cum illud est ambiguum, etiam Cicerone exemplum afferente, in altercatione Scauri ac Rutilii de ambitu :

il avait trouvé son fils, a été interprété dans un sens différent et égrillard par son maître et lui a fourni la matière de sa plaisanterie. (23) Les antithèses⁴⁰³ aussi fournissent l'occasion de plaisanter, comme dans l'*Amphitryon* alors que Mercure avait dit :⁴⁰⁴

« Une voix, à droite, frappe mes oreilles, je crois, »

Sosie au contraire a riposté

« J'ai peur de recevoir aujourd'hui des coups au lieu de cette voix »,

En effet frapper et recevoir des coups sont des mots contraires, tout comme agir et subir. (24) L'interprétation des écrits aussi donne un motif de plaisanterie, quand c'est un calembour⁴⁰⁵ ; Cicéron⁴⁰⁶ aussi en propose un exemple, dans la dispute de Scœvus⁴⁰⁷ et Rutilius⁴⁰⁸ à propos de brigade électorale.

⁴⁰³ *De Or.* II, 263 : « *primum igitur in primis orationem verba relata contraria* » : « donc en premier lieu : les mots répétés grâce à l'antithèse appartiennent de l'ornement au discours ».

⁴⁰⁴ Plaute, *Amo.*, 333-334.

⁴⁰⁵ Notre traduction d'*ambiguum* est nouvelle.

⁴⁰⁶ *De Or.* II, 280, Cicéron place cette anecdote dans la partie consacrée à ce qui fait rire de façon cachée, « *salta sunt etiam, quæ habent suspensionem ridiculi absconditam* » : « les mots piquants sont ceux qui laissent planer un doute sur un rire caché » (II, 278), et lorsqu'on émettait une interprétation différente de celle qui est attendue : « *movent illa etiam, quæ ambigunt explorantur longe aliter atque sunt, sed acule atque concinne ; ut cum Scœvus accuset Rutilium ambitus* » : « nous touchent aussi ceux dont l'explication est de loin bien différente de ce qu'ils sont, comme lorsque Scœvus accuse Rutilius de brigade ».

⁴⁰⁷ Marcus Atilius Scaurus (vers 162-161- avant 89-88). Issu d'une famille patricienne déclinée, dut faire sa carrière comme *novus homo*, et fut élu consul en 115, avec l'appui des Metelli, puis à partir de 102 *princeps senatus*. Sa veuve Cecilia Metella épousa Sylla vers 89-88. Voir Pany-Wissowa *Real Encyclopædie*, Verlag, Stuttgart, 1921, vol. II, A, 1, p. 365.

⁴⁰⁸ Publius Rutilius Rufus, juriste, orateur et soldat émérita la philosophie avec Panætius, et devint un stoïcien convaincu. Il participa à la bataille de Numance avec Sulpicius Émilien et entra dans le cercle des Metelli. Il obtint le consulat en 105 et commença la réorganisation de l'armée achevée ensuite par Marius. En 93-94 il fut pro-gouverneur de l'Asie pendant 3 mois. Accusé de *repetundarum*, il fut condamné et exilé, devint citoyen de Smyrne. C'est à que Ciceron le rencontre. Voir Pany-Wissowa *Real Encyclopædie*, Verlag,

cum in eius tabulis ostenderetur hæc quatuor literæ A. F. P. R. et Scaurus interpretaretur : « Actum fide [publica]™ Rutilii », Rutilius autem : « Ante factum post relatum », ibi C. Canium, equitem Romanum, qui Rutilio aderat, exclamasse : « Verum istarum literarum sensum esse, hunc scilicet. Æmilius fecit, plectitur Rutilius ». Quid dictum acutum esse vult Cicero et concinnum. Non caruit igitur nec magistro nec arte huiusmodi interpretatio. (25) Consuevere duci etiam ab admonitionibus ac consiliis dicta admodum etiam faceta, quale Gracii illud apud Ciceronem. Cum malo patrone, qui uocem in dicendo obtudisset, nihil frigidum bibendum consuleret illeque « si quid fecero, perdam uocem » respondisset, tum Canius « melius, inquit, quam reus ». (26) Datur etiam iocandi locus a consentaneis moribus, cuius exemplum extat etiam apud Ciceronem. Cum enim Scaurus non nulla laboraret inuidia, quod sine testamento Pompeii cuiusdam locupletis hominis heres possideret fonsque quoddam duceretur, tum C. Memius dixisse fertur et acute et pertelle : « quin uides, o Scaure, mortuus enim rapitur, si potes esse possessor ? » (27) Ducuntur etiam ioci et salsi et belli admodum ab responsore

™ Variante Pontano. Traditio manuscr. et princeps : P.

Comme on voyait ces quatre lettres sur ses tablettes A.F.P.R., et que Scaurus interprétait « dépenses pour le compte public de Rutilius » (*Actum Fide publica Rutilii*), et Rutilius « dépenses faites auparavant et rapportées ensuite » (*Ante Factum Post Relatum*), Caius Canius, un chevalier romain, qui était aux côtés de Rutilius, s'exclama alors que « le vrai sens de ces lettres était celui-ci : Aemilius est le coupable, Rutilius est puni » (*Aemilius Fecit, Rutilius Plectitur*). Cicéron pense que ce mot est à la fois ingénieux et approprié. Une interprétation de ce genre n'a donc manqué ni de maîtrise ni d'art. (25) D'ordinaire les traits pleins d'esprit viennent aussi des avertissements et des conseils, comme celui de Granius chez Cicéron⁴⁰⁹. Comme il conseillait à un mauvais avocat, dont la voix s'était éraillée à force de parler, de boire du vin miellé froid et que celui-ci lui avait répondu : « si je fais cela, je perdrai ma voix », Canius lui dit : « cela vaut mieux que de perdre des accusés ». (26) L'à-propos fournit aussi un motif de plaisanterie ; on en trouve également un exemple chez Cicéron⁴¹⁰. En effet comme Scaurus était un peu jaloux parce que, sans testament, il possédait les biens d'un certain Pompée⁴¹¹, un homme riche, et qu'un enterrement passait, on raconte qu'alors Caius Memmius a dit, de façon piquante et charmante à la fois : « Scaurus, on emporte un mont, vois si tu peux hériter ». (27) On tire aussi des plaisanteries salées et très charmantes quand on fait une réponse du berger à la bergère,

Stuttgart, 1921. vol. I, A, I, p. 1203.

⁴⁰⁹ Ici Poméno fait visiblement une citation de mémoire. En effet le texte de Cicéron est « *Actum Fide P. Rutilii* », où P. est l'abréviation usuelle en latin de *Publius*, et il n'y a aucune variante à cela dans la tradition manuscrite. Or Poméno développe l'abréviation en *publica* sans majuscule, et il est difficilement possible qu'il ait pu développer l'abréviation P. autrement que par *Publius* s'il avait eu le texte sous les yeux. En revanche il connaît parfaitement le mécanisme de cette locution qui joue sur les initiales.

⁴¹⁰ *De Or.*, II, 282. Cicéron ajoute aux notions d'*admonitio* et de *consilium* celle de *familiaritas* : « *hinc similis est ratio admonitio in consilio dando familiaris ; ut cum patre malo suadebat Cræpus...* » : « est aussi semblable à celui-ci l'avertissement familier en donnant un conseil, surtout lorsque Granius conseillait à un mauvais avocat. ».

⁴¹¹ *De Or.*, II, 283.

⁴¹² Cicéron parle d'un certain *Porcius Philygō*.

in eo ipso genera, quo usus est quis prior, utque Ciceroniano utamur exemplo. Adolescentulus Q. [Aquilus]¹⁰⁰ male de se audiuit; is grandier iam et consularis, factus obuiam festivo homini Ægilio, qui uidebatur mollior quamuis nec esset, multoties usus est nomine, quo illum uellicaret: « Quando, inquit, Ægilia, ad me ueneris cum tua colu et lana? » Reddidit statim Ægilius, uel retorsit potius: « Non pot, inquit, audeo; nam me ad famosas ueluit mater accedere ». Quid magis artificiosum quam telum idem retorquere et ex eodem genere dictum eiusdem telis reiaculari ac repercutere? (28) Est et hoc generis eiusdem. Neapolitanus quidam ciuis et ipse male de se quoque audiebat; sub uesperum itaque ad fores eius accessit iuuenis et ipse prepudivus nec satis bene de se audiens, cumque clausas illas inueniret et esse illum intus intelligeret, accommodata uocula maxime mollem in modum atque ad rimulas, « o mea, dixit, Iacoba, cur non te te mihi cupientissimo ad fores exhibes? » Tum ille eodem uocis usus lenocini: « quia suas te te ad fores paratissimus expectat Ambrosius ». (29) Manant et a re non expectata et ab ea, quod est ex non sperato, non illepide neque non admodum belle dicta ac diuersis quidem modis, præcipue autem a nominis aut uerbi uel deriuatione uel definitione; ut, cum in senatu ageretur de agris publicis deque lege Thoria et premeretur Lucilius ab iis, qui a peccare eius depasci agros publicos et de lege dicerent, « non est,

¹⁰⁰ Variante Pemptanc. Traditio mss. et princeps. *Opinionis.*

pour employer un exemple de Cicéron Quand il était jeune Quintus Aquilius⁴¹³ avait une mauvaise réputation ; plus âgé, et déjà consulaire⁴¹⁴, comme il avait rencontré Egilius, un homme enjoué, qui semblait très efféminé alors qu'il ne l'était pas, il utilisa un nom de femme pour l'énerver : « quand, dit-il, viendras-tu chez moi, Egilia, avec ta quenouille et ta laine ? » Aussitôt Egilius répliqua, ou plutôt rétorqua : « non, par Pellux, je n'ose pas ; ma mère m'a interdit d'aller chez les femmes de mauvaise réputation ». Quoi de plus ingénieux que de retourner ce trait et de renvoyer ce mot du même genre avec le même fiel et de rendre le coup avec ? (28) En voici un autre du même genre. Un citoyen de Naples lui aussi avait mauvaise réputation. C'est pourquoi vers le soir un jeune homme débauché et d'assez mauvaise réputation se présente à sa porte, et comme il trouvait la porte close et qu'il comprenait qu'il était à l'intérieur, ayant pris une petite voix fort efféminée, il dit à travers les fentes de la porte : « o ma Jacoba, pourquoi ne te montres-tu pas à la porte, à celui qui te désire tant ? » Alors employant la même minauderie dans la voix, il répondit : « parce qu'Ambrogio t'attend tout prêt à sa porte ». (29) De quelque chose d'inattendu⁴¹⁵ et de ce qui vient d'une chose inespérée découlent aussi des traits non sans charme et tout à fait jolis et de diverses manières, et surtout de la dérivation ou de la définition d'un nom ou d'un mot⁴¹⁶. Ainsi comme l'on débattait au sénat du domaine public et de la loi Thoria⁴¹⁷ et que certains qui parlaient de la loi accusaient Lucilius de faire paître son troupeau sur le domaine public, « ce n'est pas,

413 *De Or.*, II, 277. Erreur ou citation de mémoire de Pothier sur la tradition manuscrite et la princeps convergent sur le nom de Quintus Opimius, préteur en 137, consul en 134 et vainqueur des Ligures qui menaçaient Nîmes en deux batailles.

414 Actien consul.

415 Cicéron, *De Or.*, II, 255 : « *sed solis esse nullissimum ridiculi genus, cum aliud expectamus, aliud dicitur* » : « mais vous savez qu'un genre de rire très connu est lorsqu'on dit autre chose que ce qui est attendu ».

416 Cicéron, *De Or.*, II, 284 : « *sed ex his omnibus nihil magis videtur quam quod est prater expectationem ; ut Appii maioris illius [...]* » : « mais parmi tout cela rien ne fait plus de ce que ce qu'on attend pas, comme ce mot du fameux Appius... ».

417 Il s'agit d'une loi agraire de 109 sur la possession du domaine public.

inquit Appius, Lucillii pecus illud ; erratis ; liberum enim esse puto, quod qua lubet pascitur ». (30) Est eiusdem generis, nec minore quidem gratia, Charitei dictum non incelebre. Cum enim Neapoli factaretur numus belli tempore materia quaereturque e notis eius quispiam, quod nesciret iam quid haberet, tum ille, vultu quam maxime ad locum accommodato, « est, inquit, diis immortalibus quod gratias agam gratulerque amicitiæ nostræ ; tandem enim hominem iuveni et amicum quidem hominem et vere diuitem, quando diuitis est hominis nescire quid habeat ». (31) Habet quoque concessio et locum et leporem suum. Id autem est, quod Cicero inquit : « ut scete concedas aduersario id ipsum, quod tibi ille detraxit » ; quale illud [Cic]ili⁹⁹. Cum enim ei quidam, malo genere natus, diceret indignum esse suis maioribus, « at hercule, respondi, tu tuis dignus ». (32) Simile est familiaris nostri [Marini Tomacelli]¹⁰⁰, {uiri}¹⁰¹ admodum iocundi. Cum enim per locum obiceretur ab amico, quod nimia uentris eius esset parsimonia, « gratuler liberalitati tuæ, respondit, quod plura multo des ipse quam accipias ». Laborabat enim ille sæpissime uentris profluuio. (33) Ingeniose sunt hæc omnia, non minus tamen artificiosa singulaque locos habent suos, e quibus defluunt. Et peracuta sunt et perquam concinna quæ ex collatione personarum deducuntur. Deperibat adolescentibus magno loco natus

⁹⁹ Variante Plectano. Traditio manuscula et princeps : Lucili.

¹⁰⁰ Suetonio . *Cicili Bassi*.

¹⁰¹ Suetonio . *in uicem . post eas . : uiri*.

dit Appius, le troupeau de Lucilius ; vous vous trompez ; je pense que c'est un troupeau affranchi, puisqu'il paît où il veut ». (30) Du même genre, et non moins plaisant, on trouve le trait assez fameux de Chariteus. En effet comme à Naples, en temps de guerre, circulait une monnaie dont le métal était altéré⁴¹⁸ et que l'une de ses relations se plaignait qu'il ne savait plus ce qu'il avait, après avoir pris l'expression du visage la plus conforme à la plaisanterie, celui-ci dit : « il faut que je rende grâce aux dieux immortels et que je remercie notre amitié ; enfin j'ai trouvé un homme qui est à la fois un ami et vraiment riche, puisque c'est le propre du riche que de ne pas savoir ce qu'il a ». (31) L'acquiescement a aussi son motif et son charme propres. Et c'est ce que dit Cicéron⁴¹⁹ : « il est spirituel d'acquiescer envers l'adversaire cela même qu'il te refuse » ; comme le mot de Coelius⁴²⁰. En effet comme quelqu'un, de basse naissance, lui disait qu'il était indigne de ses ancêtres, il répondit : « mais toi, par Hercule, tu es digne des tiens ». (32) Le mot de mon ami Marino Tomacelli, un homme très plaisant, est semblable. En effet, comme un ami lui reprochait, pour plaisanter, l'excessive économie de son ventre, « je rends grâce à la générosité, dit-il, car tu donnes beaucoup plus que tu ne reçois ». Car cet homme souffrait très souvent de diarrhée. (33) Tout cela est ingénieux, et non moins subtil et chacun a son propre thème, d'où il découle. Et des rapprochements entre personnes proviennent aussi des mots très piquants et très bienvenus. Un tout jeune homme de haute naissance mourut

418 Nom italianisé du catalan Benet Garoth né à Barcelone vers 1450, il arrive à Naples vers 1467-68. Pontano l'attache à la chancellerie en 1486, lorsque lui-même est secrétaire d'État. Il lui prête le livre I du 2^e Sphère de Poète d'amour, il est membre de l'Académie et doit son surnom au fait d'avoir cultivé les Grâces toute sa vie. À sa mort c'est Pietro Summonte, qui fera l'édition de ses œuvres.

419 La dévaluation de la monnaie en temps de guerre vient de la manipulation sur la teneur du métal.

420 *De Or.*, II, 226.

421 En fait il s'agit de Lolius, ami de Scipion Émilien (190- après 129) et protagoniste du *De Amicitia*. Ici le texte de Pontano porte *Coelius*, ce qui est évidemment une erreur de lecture de Pontano entre le L et le C majuscules, puisque l'on ne trouve nulle part ce nom : ni dans la préface de Cicéron, ni dans la tradition manuscrite toujours dépendant le texte de Pontano.

puellam nobilitate summa excellentique et forma et pudicitia, cumque inter preces ac blanditias respondisset illa: « scito te Lucretiam inuenisse ». hic ille: « experiere te et Tarquinium comperisse ». (34) Prouerbia quoque dictorum in usum adducuntur habentque uim ridiculi. [Marinus Tomacellus]²², de quo paulo ante mentionem feci, functus est compluribus annis summa cum laude munere oratorio sub Ferdinando, rege Neapolitanorum; cumque satis longo post tempore quam promissum ei fuisset ab Antonello, epistolarum magistro, satis esset factum, gratulabundus mihi per epistolam respondit: « bene habet: elephanti partum uidimus ». (35) Cumque aliquando conperitum habuisset Paschasium Decium, quaestorem regium, secum egisse liberaliter in salario persoluendo—erat enim Paschasius maxime attenuatus—ad me rescripsit: « optime actum est: fœnicem iam uidimus ». (36) Ab commemoratione etiam uersus cuiuspiam celeberrimaeque maxime noti manant facetiae et argutae et graeae. Considerant mecum meis pro foribus

²² Surinonte: *facillius est nosse*

d'amour pour une jeune fille de la meilleure noblesse et d'une beauté et d'une vertu remarquables. Comme au milieu des prières et des caresses elle avait répondu : « sache que tu as trouvé Lucrèce⁴²² », il lui dit : « apprends que tu as découvert Turquin ». (34) Les proverbes⁴²³ aussi sont utilisés dans les traits et ils ont une capacité à faire rire. Marino Turraculli⁴²⁴, que j'ai cité il y a peu, a exercé plusieurs années avec une grande gloire la charge d'ambassadeur sous Ferdinand, roi de Naples ; et comme c'est assez longtemps après deçà⁴²⁵, le secrétaire du roi, le lui avait promis, qu'il avait été récompensé, content, par lettre il me répondit : « tout va bien ; j'ai vu l'accouchement d'un éléphant⁴²⁶ ». (35) Et comme il avait découvert que Pascassio Decio, trésorier du royaume, s'était montré très généreux envers lui en versant son salaire — Pascassio était en effet très affaibli — il m'écrivit en retour : « tout s'est très bien passé : à présent j'ai vu un phénix⁴²⁷ ». (36) De l'évocation des vers de quelqu'un de célèbre ou d'un poète très connu découlent aussi des mots d'esprit à la fois ingénieux et charmants. Devant ma porte étaient assis avec moi ce même

422 Lucrèce, épouse de Turquin Collatin, était célèbre par sa vertu. Ovide la cite, *Fast.*, 2, 685, et Martial la prend comme modèle de la femme vertueuse, *Épigr.*, II, 164, 21.

423 Cicéron, *De Or.*, II, 258 : « in hoc genus coincidunt etiam proverbia : odans ce genre entrent aussi les proverbes ».

424 Ici Luigi Risicato édite le texte de Pontano qu'il lit sous les ratons de Summonte, qui a écrit en marge *familiaris asper*. En effet ici Pontano renvoie à son ami Tommoelli protagoniste de la fable quelques lignes plus haut en ajoutant « de quo paulo ante memoravi feci ». Or Summonte lui a substitué A. Colucci, il faut donc qu'ici aussi le nom propre disparaisse. En revanche les éditeurs modernes ont édité une fois le texte de Summonte, une fois celui de Pontano, laissant ainsi une incohérence.

425 Secrétaire d'Alphonse d'Aragon. De basse naissance, scribe d'un notaire à Aversa, élève assez déçu de Villa, il devint secrétaire royal d'Alphonse le Magnanime, qui lui donna de nombreux fiefs, notamment le comté de Policastro. Conseiller de roi, il change de camp lors de la Conjuraison des Barons.

426 Expression proverbiale faisant allusion à la longue durée de gestation de l'éléphant ; voir Plin., *Nat.*, préface, 28 ; Plaute, *Stich.*, 167 ; Apulée, *Mét.*, I, 9 (voir Otto, *Der Sprichwörter*, p. 124).

427 Allusion au phénix qui renaît de ses cendres ; Sénèque, *Ep.* 47, 1 (voir Otto, *Der Sprichwörter*, p. 274).

idem hic Marinus et Petrus Compaier, homo iucundissimus, magna senectute tres, cano capite omnes, nullis dentibus, multus tamen ac prope tercentenis annis. Præteriens igitur adolescentulus demiratus cum esset tris annosos oculos, albonibus capillis, maxime hilari vultu et iocari cum prætercuntibus et arridere salutantibus, hic Marinus in ipsa illa adolescentis admiratione tanto cum lepore Vergilianum effudit illum :

Tercentum cuius tondent dumeta iuenci,

ut risum non tenuerint, sciam qui audierunt eo in consessu tam opportuno, adeo præter expectationem ac perquam concinne modulantem. Isque confestim risus ingeminatus est, nam nisi derisus cum haberetur a nobis qui præteribat iuuenis, obeso corpore, obesioci ingenio, maxime obesis moribus, tum a festiuissimo et perquam concinne iuvene Petro Summontio et festiue admodum et perueruste inectum est Vergilianum aliud, quamquam dimidiatum, e Georgicis :

Marino et Pietro Compatri⁴²⁸, un homme très agréable, tous les trois fort vieux, tous les trois à la tête cheue, sans dents, d'un âge très avancé et presque trois cents ans à trois. Un jeune homme qui passait donc par là s'étonna de ces trois petits vieux, aux cheveux blancs, au visage très gai, qui plaisaient avec les passants et souriaient à ceux qui les saluaient. Mon Marino, provoquant une grande admiration chez le jeune homme, lança avec tant de charme ce vers de Virgile⁴²⁹ :

« Trois cents sauteurs de neige broutent les arbrisseaux »,

que ceux qui, dans cette assemblée, entendirent le vieil homme scander ce vers avec tant d'à-propos, tant d'imprévu et avec une telle élégance, ne se retinrent pas de rire. Et ce rire redoubla aussitôt. En effet, comme nous nous moquions d'un jeune homme qui passait, pas de corps, plus gras d'esprit, encore plus gras de caractère, le jeune Pietro Summonte⁴³⁰, très enjoué et tout à fait charmant, lança fort gaiement et fort joliment un autre vers de Virgile, ou plutôt un hémistiche, tiré des *Georgiques*⁴³¹ :

⁴²⁸ Pietro Geluso dit : l'exact contemporain de Pontano, vers 1431-1501. Né à Naples, il y fait ses études, y passa sa vie, et y meurt. Homme d'état et poète dont on a perdu les œuvres, il est le meilleur ami de Pontano pendant cinquante ans. Officier de la cour de la Sicilie, grand chambellan du royaume vers 1462, en 1483, il devient vice-chancelier du royaume. Il est notamment l'un des personnages de l'*Asotus*. À sa mort Pontano lui compose une épitaphe et le fait enterrer dans sa chapelle privée. Dans le *De Sermonibus*, il est cité six fois et rappelé pour son humour et sa causticité. Pontano lui dédie notamment une pièce des *Menecrasyllaborum libri*, II, 28, conjointement avec Marino Tomacelli, où il rappelle cette longue amitié : *Menecrasyllaborum libri*, édition Lilliano Monti Sabia, Naples, 1978.

⁴²⁹ *Georg.*, I, 25.

⁴³⁰ Élève de Pontano, membre de l'Académie, il s'occupe des éditions de Pontano entre 1504 et 1512, et notamment de l'édition grecque du *De Sermonibus*.

⁴³¹ IV, 94. Il y a ici encore une variante propre à Pontano, qui est peut-être une adaptation de la citation à la circonstance. La facétie étant dans la bouche de Summonte, jeune lucerne qualifié d'enjoué, il est possible que Pontano lui fasse faire une manipulation du vers de Virgile. Ce qui est assez ironique, puisque lui-même, curateur de l'édition du *De Sermonibus*, ne se priva pas d'en faire dans le texte pontanien.

[Longam]que²⁷ trahens inglorius aluum,

ut protractus risus fuerit in Charitei adventum, qui animadvertens seruum trium tam æqualem castitem, « quid, inquit, hic ad tiores ? an inalgescere cupitis, cum alpes videamus niuibus oppletas undequasque concanescere ? » (37) In primis igitur ferax est locorum campus materiaque maxime opulenta subministrandis iocis, ut recte Quintilianus dixerit : « si species omnis persequi velimus, nec modum reperimus et frustra maborabimus ». (38) Neque enim minus numerosi sunt loci, ex quibus dicta quam illi, ex quibus eæ, quas sententias utramus, ducuntur neque alii. Itaque et sententia ipsæ, que sumpse natura graues sunt et sapientes, si ridiculum in modum iactatæ fuerint, risum etiam ipsæ parthare sunt ; ut, cum Franciscus Puccius, uir in studiis his nostris eminens, deridere uellet hominem seditiosum ingenioque minime quieto, qui in corona quadam constiterat, « ecce, inquit, concordia parua res crescunt ». (39) Cum etiam idem hic deridiculum facere uellet, bona que patria negligentiisset, iniecit sententiam hanc : « parsimonia rei familiaris, eæ dequum diuitie magne sunt » ; cumque suis ex auditoribus somniculosum alique notare uellet, uocem antelucanum uocitabat. (40) Itaque hominum industria et ars,

²⁷ Variante Pontano. Traditio manuscrita et princeps : *latamque*.

« Traînant sans gloire son ventre interminable »,

et le rire se prolongea à l'arrivée de Chariteo, qui, remarquant l'égale blancheur de cheveux des trois vieillards, dit : « que se passe-t-il à cette porte ? Désireriez-vous vous rafraîchir⁴³², puisque nous voyons les Alpes pleines de neige blanche ».(37) Le champ des thèmes est donc parmi les plus fertiles et la matière la plus riche, lorsqu'on veut faire des plaisanteries, comme l'a justement dit Quintilien⁴³³ : « à vouloir passer en revue toutes les espèces, nous ne trouverons pas de limites et nous nous épuiserons en vain ». (38) Et les motifs d'où l'on tire les traits ne sont pas moins nombreux que ceux d'où l'on tire ce que l'on appelle les maximes, et il ne sont pas différents non plus⁴³⁴. C'est pourquoi les sentences mêmes, qui par nature sont sérieuses et sensées, si elles sont lancées de façon à faire rire, feront aussi naître le rire. Ainsi comme Francesco Pucci⁴³⁵, un homme excellent dans ces études qui sont les nôtres, voulait se moquer d'un fauteur de troubles à l'esprit très agité qui s'était établi dans un cercle, « voilà, dit-il, la concorde fait grandir ce qui est petit⁴³⁶ ». (39) Et comme il voulait aussi rendre ridicule quelqu'un qui avait dévoré les biens paternels, il lança cette sentence : « quand on est économe de son patrimoine, les richesses grandissent⁴³⁷ » ; et comme il voulait faire remarquer à l'un des auditeurs qu'il sommeillait, il l'appelait rosée du matin⁴³⁸. (40) C'est pourquoi l'application et l'art des hommes,

432 *Indigeo*, mot médical que l'on trouve chez Galien, 3, 3.

433 *Inst.*, VI, 3, 35.

434 Cicéron, *De Or.*, II, 248.

435 1462-1517 Florentin, élève de Politien, il occupa la chaire de soidia humanités au Studio de Naples à partir de 1485. Membre de l'Académie, il parle dans l'*Agrippa* ; voir Santoro ML, *Uno scalare del Poliziano a Napoli*, Lib. Scient. Ed., Napoli, 1948.

436 Salluste, *Jug.*, 10. Déjà cité en *De Sermon.*, I, 25.

437 Cicéron, *De Off.*, II, 87.

438 Cicéron, *De Or.*, II, 262 ; il s'agit de l'emplos de l'antiphrase qui consiste à dire ironiquement le contraire de ce que l'on veut dire. Cicéron prend l'exemple de Crassus, qui défendait Aculeon face à Lucius Lantia un homme très laid qui défendait Cratidianus, dit « *antifimus psichellum puerum* » : « évoueurs ce beau jeune homme ».

de qua hic noster est sermo, etiam quæ grauiæ fuerint ad ridicula sæpe transfert, ut, negare qui uoluerit arti suam esse locum comperandis ridiculis dictisque funditandis, nulla ratione id possit, quando grauiæ etiam ac sententiôsæ dicta, ubi arte usus quis fuerit, ac tum temporum tum personarum delectu adhibito, ad locum traduci soleant ac risum, et persæpe quæ ipsa per se ridicula non sunt, belle tamen agitata rideantur. Itaque et quod dictorum ridiculorumque ac facetiarum regiones sint amplissimæ quodque in iis ars quoque uel multum etiam ualeat, abunde a nobis ostensum uidentur et exemplis etiam comprobatum.

III. Neque aduersum miseros neque potentes uiros utendum esse ridiculis.

(1) Hinc ad alia quoque obseruationes transierimus, quæ plurimum conuenire uideantur ad facetiam, hoc est ad eam quam in locis querimus mediocritatem, quodque in delectu fere mediocritas ipsa collocata sit; cuiusmodi uero id, et quæ sit, ostendendum relinquatur. (2) Cum præsertim Cicero, de oratore agens oratorisque numeribus, dicat nec insignem improbitatem nec rursus miseriam rideri statuatque

ce dont nous parlons, fait souvent passer même ce qui était sérieux au drôle, en sorte que celui qui voudrait refuser à l'art sa place pour fournir les jeux de mots et se répandre en traits, ne le pourrait en aucune manière, puisque l'on fait d'ordinaire passer les mots sérieux et réfléchis, quand on a employé l'art et fait preuve de discernement tant pour les circonstances que pour les personnes, du côté de la plaisanterie et du rire, et que le plus souvent ce qui n'est pas drôle en soi fait rire quand on l'a joliment traité. C'est pourquoi nous avons largement montré, semble-t-il, et même prouvé par des exemples, que les territoires des traits et des plaisanteries et des mots d'esprit sont très vastes, et que l'art aussi y a une très grande valeur. Ce partout.

III. Il ne faut pas user de plaisanteries envers les malheureux ni envers les puissants.

(1) Passons de là à d'autres observations, qui semblent s'accorder le plus avec l'esprit, c'est-à-dire à ce juste milieu que nous cherchons dans les plaisanteries, et au fait que ce juste milieu réside presque toujours dans le discernement. Mais de quelle sorte et de quelle nature il est, il reste à le montrer. (2) Cicéron surtout, traitant de l'orateur et de ses fonctions, dit qu'il ne faut pas rire d'une malveillance remarquable ou à l'inverse d'un malheur remarquable⁴³⁹, et pose en principe qu'on doit

439 De Or. II, 237 : « nec insignis improbitas et scelere imcta nec nimis miseris insignis agitata ridetur » : « on ne rit pas d'une malveillance remarquable ouie au crime, ni inversement d'un malheur remarquable » ; id., 238 : « itaque facillime risuntur quae saepe odio magno seu misericordia multo digna sunt » : « c'est pourquoi on rit très facilement de ce qui n'est pas digne ni d'une grande haine, ni de la plus grande compassion ». Dans l'Orator, il y a comme une définition négative : « Illud admodum est vitiosum ridicula sit verbum oratorum ut nec nimis frequenti, ne scurrile sit, nec subdolosum, nec inimicum, nec petulant, ne ingratum, nec in calamitatem, ne turbationem, nec in facinus, ne nulli locum ritus occupet » : « nous engageons cependant l'orateur à ne pas utiliser le rire trop souvent, ni de façon bouffonne, ni obscène, ni digne d'un mime, ni outrancier, ni malveillant, ni pour être tourmenter, ni être inhumain, ni criminel, que le rire ne prenne pas la place de la haine » (Or., 26, 38). Voir aussi Quintilien, Inst., VI, 3, 33 : « cum aduersus miseris inhumane est iocus » : « car la plaisanterie contre les malheureux est inhumaine ».

in iocando moderationem retinendam esse et Vniber quoque noster dicat facile esse miserum irridere, quocirca et miseris parcendum est, in quibus locus esse misericordiae debeat, si fortasse superbia maledicta incontinentia praecipites erant, et a potentibus etiam viris et quibus publica res in manu est continendum. Est enim periculosum perque temerarium lacessere eum, qui gladium strictum habeat possitque proscribere; ad haec et scurrile habeatur ac sit lacessere eum qui ab omnibus ametur, et maximis atque infimis aequo carus sit atque acceptus. Quae enim modicitas esse potest, ubi prudentia munus minime retineat suum? Quid rorsum imprudentius quam eorum in se iram prouocare, in quorum nutu posita sit hominis vita, quando ut a derisu, quo ait Quintilianus, haud procul abest risus, sic ab ira potentis haud longe abest sanguinolentia ac vis? (3) Qua e re efficitur ut quemadmodum oratoria urbanitas perumque frequens esse debet minimeque in causis earumque actionibus frequentata, sic et facetiarum usus rarus ac maxime temperatus nec quotienscunque locus patuerit ad iocandum, ut Cicero inquit, dictum aliquod dici, dicere id necesse dicemus. (4) Vt enim in re omni modus retinendus est, si probari actiones nostras uolumus, sic etiam in iocando. Utque etiam seriis, quae ad usum spectant, quaedam tamen regula normaue a ratione constituta est, sic iocosa, quae ad iucunditatem, freno etiam quodam sunt tanquam praesepibus alliganda. Si enim iocosa probentur

garder la mesure en plaisantant⁴⁴⁰, et notre Ombrien⁴⁴¹ dit aussi qu'il est facile de se moquer d'un malheureux ; c'est pourquoi il faut les épargner, eux envers qui on doit laisser la place à la pitié, à moins que l'orgueil, la médisance et l'impudence ne s'emportent, et qu'en même temps il faut se contenir envers les puissants et ceux qui tiennent l'état entre leurs mains. Il est en effet dangereux et fort téméraire de blesser celui qui a l'épée à la main et peut proscrire⁴⁴² ; de plus il sentierait et il serait bouffon de blesser celui que tout le monde aime, et qui est cher et agréable également aux grands et aux humbles. Car quel juste milieu peut-il y avoir quand la prudence ne remplit pas sa tâche ? Et quoi de plus imprudent à l'inverse que de provoquer sur soi la colère de ceux dont un signe de tête décide de la vie humaine, puisque, ce que dit Quintilien⁴⁴³, si le rire n'est pas très éloigné de la moquerie, la colère des puissants n'est pas très loin de la violence où le sang coule⁴⁴⁴ ? (3) Ainsi, de même que l'urbanité oratoire doit être peu courante et utilisée le moins fréquemment dans les procès et dans leur déroulement, de même l'emploi des bons mots doit être rare et fort modéré, et chaque fois qu'une occasion sera offerte pour plaisanter et qu'un trait, comme dit Cicéron⁴⁴⁵, pourra être dit, ne pensons pas qu'il faille le dire. (4) Car de même qu'il faut garder la mesure en tout, si nous voulons que nos actes soient appréciés, c'est le cas aussi pour la plaisanterie. Et tout comme dans les sujets sérieux, qui visent à l'utile, pourtant la raison forme une sorte de règle et une norme, de même les sujets plaisants, qui visent à l'agréable, doivent être aussi attachés à une sorte de mors, comme dans une étable. En effet si l'on apprécie les sujets

440 *De Or.*, II, 247.

441 *Phars.*, *Circ.*, 240.

442 Macrobe, *Sat.*, II, 4, 21, mot de Pullion : « non est enim facile in eva scribere qui potest proscribere » : « il n'est pas facile d'écrire contre celui qui peut proscrire ».

443 *Inst.*, VI, 3, 7.

444 *Sanguinolentia* : mot que l'on trouve chez C. Aelius Apollonius médecin du Vème siècle, *Acad.*, I, 1, 10 au sens propre d'épouche, non de sang.

445 *De Or.*, II, 244.

relaxationis gratia, non eo probari debent, quo alteri obsint ac molestiam afferant, quod nec uiri boni nec ciuis probi officium est, cum facetum hominem et horum eundem uirum et ciuem item probum esse dicamus. Nec enim ad maledicentiam descendendum ullo modo est, aut sponte aut ex prouocatione, nisi cum honestas ratioque id permiserit. (5) Quocirca dicacitas neutique tam amica est facetudini tamque coniuncta quam est comitas, cum dicta pleraque salsa sint ac suo nomine sic appollentur ridiculaque ipsa haudquaquam semper grata, comitas uero a temperamento uix recedat itaque facetum hominem aspersum comitate plurima esse oportet, quod facetudinis ipsius condimentum est.

IV. Que seruanda sint faceto.

(1) Ipsarum autem facetiarum duo cum sint genera neque alterum tractetur ac non nunquam tanquam fabellæ narretur aliqua, alterum dicto, in utroque modus retinendus est faceto itaque diligenter uicendum, ne dum alterum cauet, in insulsitatem insidat pariterque ipse audientibus derisum. Non ab re autem putat Cicero mendaculis aspergi oportere præsertim fabellas, quod oratori conducant, cuius finis est iudicem ad beneuolentiam suam trahere. (2) Facetum quoque nequaquam dedecuerit eiusmodi aspersio, tametsi mendacia fugienda sunt, quippe cum oratus hic quasi quidam adhibeatur non fraudis gratia sed delectationis et honestatæ et naturalis.

plaisants pour la détente, ce n'est pas pour s'opposer à autrui ou être désagréables, ce qui n'est pas du devoir d'un homme de bien ni d'un honnête citoyen, puisque nous disons que l'homme d'esprit et à la fois un homme de bien et un citoyen honnête. Car il ne faut en venir à la médisance d'aucune façon, ni spontanément ni après une provocation, à moins que l'honnêteté et la raison ne l'aient permis (5) C'est pourquoi la causticité n'est pas autant amie de l'esprit, ni autant alliée que ne l'est l'amabilité, puisque les traits la plupart du temps sont des piques et sont appelés de ce nom caractéristique, et que les jeux de mots ne sont pas toujours agréables, mais que l'amabilité s'éloigne rarement de la modération. C'est pourquoi il faut que l'homme d'esprit soit saupoudré⁴⁴⁵ de la plus grande amabilité, qui est comme l'assaisonnement de l'esprit même.

IV. Ce que l'homme d'esprit doit observer.

(1) Puisqu'il y a deux genres⁴⁴⁶ de ces bons mots mêmes, consistant l'un dans les faits et racontés parfois en une anecdote, l'autre dans les mots, dans les deux cas il faut que l'homme d'esprit garde la mesure et il faut bien veiller, en évitant l'un des deux, à ne pas tomber dans la stupidité et à ne provoquer la moquerie des auditeurs. Ce n'est pas sans raison que Cicéron⁴⁴⁷ pense qu'il faut répandre sur les anecdotes surtout de petits mensonges, sous prétexte qu'ils sont utiles à l'orateur, dont le but est d'attirer à soi la bienveillance du juge. (2) Répandre de telles choses ne serait nullement malséant pour l'homme d'esprit, même s'il faut fuir les mensonges, puisqu'il appliquerait cette sorte d'ornement non pour tromper mais pour apporter un agrément honnête et naturel à la fois.

445 Cicéron, *Adur* 66, *et si tilius comitem tuu gravitati asperseris* : « si tu saupoudres son utilité de ta gravité ».

447 Cicéron, *De Or.* II, 218 et 240, déjà cité par Pontano en I, 12, et III, 19.

448 *De Or.* II, 241 : « sine nobis vere quod narrare possis, quod tamen non mendacioribus aspergendum, sine fingas » : « soit que tu aies quelque chose de vrai à raconter, ce que pourtant l'on doit saupoudrer de petits mensonges, soit que tu inventes ».

V. **Diutorum salurum duplex esse
genus.**

(1) Sed mihi videtur, quod salsum est, dupliciter partiendum : et in quod molestum sit odiosumque atque in rixam spectet ad contentionem, et quod delectet ac familiariter iocetur, ut hoc sit omnino iocosum et liberale, mordax illud ac desolatum. Nam servile quomodo conveniat homini ingenuo ? Generis utriusque haec erunt exempla : Scipio ille maior, in mensa cum accubisset ac de conuivarum more corona capiti eius esset imposita, caecae et bis et ter rumperebat atque fortasse id ferret, tum P. Lucinius Varrus « noli mirari, inquit, parum si contemnit : caput eius magnum est ». Et laudabile et honestum, ut Cicero ipsa putat : cum enim salsum videri possit, dentem tamen non imprimit. (2) Simile et illud. Inuitatus cum esset (Etruscus** Pudericus ad prandium appositaeque esset ei attilis haud bene assa, conuersus ad eum qui pullum deartuabat, « impotens, inquit, accubuimus, neque enim ad prandium uocati sed ad caenam fuimus ». Liberale prorsus ac concitatum. (3) Crassus in Parthos proficiscens

** Sturnante : *Froneizzes*

V. Le genre des bons mots piquants est double.

(1) Mais il me semble qu'il faut diviser en deux ce qui est piquant : ce qui est désagréable et odieux et vise à la dispute et à la querelle, et ce qui charme et permet de plaisanter familièrement, de sorte que l'un est fort plaisant et noble, et l'autre mordant et incisif⁴⁴⁹. En effet comment quelque chose de servile conviendrait-il à un homme bien né ? Voici des exemples des deux genres : le fameux Scipion l'Ancien⁴⁵⁰ avait pris place à table et, selon la coutume des dîners, on lui avait mis une couronne sur la tête. Comme par deux ou trois fois elle se défilait et qu'il le supportait peut-être mal, Publius Licinius Varus dit alors : « ne t'étonne pas si elle ne te va pas bien : ta tête est trop grande ». Et ce mot est à la fois digne de louange et honnête, comme le pense Cicéron lui-même, puisqu'en effet il peut sembler piquant mais il n'est pas mordant. (2) En voici un semblable. Errico Podérico⁴⁵¹ était invité à déjeuner et on lui avait servi une volaille insuffisamment cuite ; se tournant vers celui qui dépeçait le poulet : « nous avons pris place au mauvais moment, dit-il, nous n'avons en effet pas été invités à déjeuner mais à dîner ». Ce mot est vraiment bien élevé et bien ajusté. (3) Crassus⁴⁵² partait en expédition contre les Parthes et s'arrêta

449 *Demetrius*, *hexap. de Lucrèce*, 2, 431, pour le sens figuré.

450 Cicéron, *De Or.*, II, 250. Il s'agit de Scipion l'Africain : « *Admirans illi imperatori coronam tibi in convitiis ad caput accommodanti* » ; ou plus exactement Scipion l'Ancien, l'Africain, qui s'ajustait aux couronnes sur la tête lors d'un banquet ». Publius Licinius Varus fut censeur en 210 et préteur en 208.

451 Summonte a substitué ici *Franciscus*, le fils, à *Erricus* le père. *Ernesto* est l'ami de Summonte et il contribuera à l'édition posthume des œuvres de Pontano, Charites, Sammarco et Galateo.

452 Plutarque, *Crass.*, 17 ; « il y trouva le roi Tirsidates, occupé, malgré son grand âge à fonder une ville nouvelle. Il lui dit d'un ton railleur : "voilà c'est à la douzième heure que tu te mets à bâtir !" Le Gendre lui répondit en riant : "mais toi non plus, Imperator, à ce que je vois tu ne pars pas de bonne heure chez les Parthes." Crassus avait dépassé la soixantaine et paraissait plus vieux que son âge ». Sur Crassus, voir Cicéron, *Tusc.*, V, 116. La même anecdote se trouve dans *Facesus e multi dei seculi XV e XVI*, à propos de Ludovic Sforza : « Bernardo di Giovanni Rucellai, était un jour en ambassade des Florentins à Milan, en 1484, et il parlait avec le seigneur Ludovic Sforza (alors tuteur du duc de Milan) et d'autres personnes, d'affaires de la plus haute importance que le seigneur Ludovic avait déjà planifiées d'une manière qui suscitait l'opposition de certains ; ce même seigneur Ludovic dit alors :

ad Deiotarum in Bythiniam ducit, nouam tunc urbem aedificantem; itaque in eum iocatus, quod esset senectute iam confectus, « duodecima, inquit, diei hora nouam urbem aggredieris »; ad quæ Deiotarus, natu et Crassus erat sexagenario maior, « nec tu, respondit, o Crasse, satis matutinus in Parthos proficiscens »; uterque perquam familiariter ac iucunde, neque ut lacesserent, uerum ut iocarentur. (4) At hæc, quæ subdam, uel unum præferant, quando et seindunt et capiunt. Barnabas Barolitanus iudicatus est de fide Christiana narum pie sentire. Itaque aliquando cum hiaret deque more tamen Christiani hominis crucem pollice ad os designaret, tum Masius Aquosa, qui et locosus homo esset et peracutus, ut Siculus, atque illi notus, « quid hoc, inquit, Barnaba, qui cruce os quasi carcerem obsignaueris, ne demon ille male tuo se e pectore proripias? » Quid hoc salso salsius? his enim uerbis ut male de Deo sentiens coarguitur. (5) Accubuerat ad mensam Petrus [Comptat]™, cumque pransus iam esset, sacerdos satis importune ad mensam se se ingressit; uixque accubuerat cum ad ministrum conuersus, statim: « sitio, inquit, misce, puer ». Tum Petrus, « atqui, inquit, non putassem præterita nocte tua te cum commatricula delicias fecisse ». Pupugit enim illum acerrime ex hoc, quod mane sitiant multum qui se in Venerem noctu resolverint. Haud dissimile cultum est in Ciceronem illud: « mirum anguste

™ Summoite Sommoities.

chez Déotaros en Bithynie, qui construisait une nouvelle ville. Se moquant de lui, parce qu'il était déjà vieux, il lui dit : « tu commences ta nouvelle ville à la douzième heure » ; ce à quoi Déotaros répondit, car Crassus avait déjà plus de la soixantaine : « mais toi non plus, tu ne viens pas assez tôt chez les Parthes ». Ces deux mots sont très familiers et très plaisants, et ils ne sont pas dits pour blesser mais pour plaisanter. (4) Au contraire ceci, dont je vais parler ci-dessous, montre bien ses griffes, puisque cela déchire et arrache à la fois. On jugeait Barnabé de Barolo d'une grande impiété à propos de la foi chrétienne. C'est pourquoi comme un jour il avait la bouche entrouverte et qu'il faisait une croix avec son pouce sur la bouche comme un chrétien, alors Maso Aquosa, un homme plaisant et très piquant à la fois, en bon Sicilien, le remarqua et lui dit : « pourquoi donc Barnabé, as-tu scellé d'une croix ta bouche, comme une prison, est-ce pour que ce mauvais démon ne se précipite pas hors de ta poitrine ? » Quel de plus piquant que cette pointe ? En effet par ces mots il démontre son irréligion. (5) Pietro Compalre⁴⁵³ prenait place à table et comme le repas y était déjà, un prêtre s'installa à table assez mal à propos. Il avait à peine pris place, quand, tourné vers le serviteur, il lui dit aussitôt : « j'ai soif, verse, petit ». Alors Pietro dit : « mais, je n'aurais pas pensé que la nuit dernière tu avais batifolé⁴⁵⁴ avec une bonne femme ». Il l'a en effet piqué de façon très aigüe, se servant d'a fait que ceux qui se sont adonnés à Vénus la nuit ont très soif le matin.

⁴⁵² "duodecim sunt ora diei" (il y a douze heures en un jour), il voulait dire par là qu'un pourrait changer d'avis. Bernardo, sachant que dans cette cour on faisait beaucoup et souvent de changements, dit : "à Milan, il y en a vingt-quatre" etc.

⁴⁵³ Summonte avait écrit là son propre nom en utilisant le fait que le prénom est le même pour faire le moins de sottises possible.

⁴⁵⁴ Si «deliciosa facere» vient de Catalogne, 45, 24, *conversare* est un néologisme à la lettre très populaire.

si sedeas, duabus qui sellis sedere sis solitus ».

VI. Altera divisio salsorum dictorum.

(1) Est autem alia salsorum divisio, ut alterum dicax sit, uerum tamen non urbanum sed rusticum aut seruire potius ; alterum autem, quod urbanam educationem referat. Namque apud Ciceronem Antonius Crassum dicit uenustissimum esse atque urbanissimum, pari quoque modo grauissimum atque seuerissimum. (2) Posterioris generis exempla sunt hæc :

Ce mot contre Cicéron n'est pas très différent⁴⁵⁵ : « il est étonnant que tu te trouves assis à l'étroit, toi qui d'ordinaire occupes deux places ».

VI. Seconde catégorie des bons mots piquants.

(1) Il existe une autre catégorie de pointes, puisque l'une est caustique, et toutefois sans urbanité, mais grossière et ignoble, et que l'autre sent l'éducation urbaine. Un effet chez Cicéron⁴⁵⁶ Antoine dit que Crassus est très charmant et très urbain, et pour

⁴⁵⁵ Maurobe, *Sol.* : II, 3, 10 - 1. } « ait Cicero protervanti Laberio et sedile quærenti : "recepissam te nisi auguste sederem", simul et illum respiciens et in seculo tenentem iocatus, cuius numerum Cæsar supra se auarant. Næc impune. Respondit enim Laberius : "hærum si anguste sedes qui solus duobus sedis sedere", exprobrata levitate Cicéroni, qui invenit optimus eius mole audetibus : o à Laberius qui passim devant lui et cherchait un siège, Cicéron dit : "je n'aurais bien laissé l'asseoir si je n'étais pas à l'étroit", refusant en même temps de l'accueillir et se moquant du nouveau sénat que César avait augmenté en nombre plus qu'il n'était licite. Mais ce ne fut pas impunément. En effet Laberius répondit : "il est étrange que tu te trouves assis à l'étroit, toi qui d'ordinaire occupes deux places", reprochant à Cicéron sa légèreté ambiguë, pour laquelle cet excellent citoyen ne méritait pas d'être critiqué ». Il est fait allusion à l'augmentation faite par César du nombre de sénateurs à 900 en 47, et à l'insultation de Cicéron, entre César et Pompée dans son choix du parti à suivre. Laberius est un auteur de mimes, et ici il s'agit probablement de la représentation de son mime à l'occasion des jeux de septembre 46 en l'honneur de la victoire de César. ; *Saturnales*, I, 3, 8 : « in eundem Ciceronem Laberius, cum ad eo constrictum non suspensum dicentem "recepissam te nisi auguste sederem", ait mimus ille mordaciter "atqui solibus duobus sedis sedere", obicitque tanto viro lubricum fides. Sed et quos Cicero dicit "nisi anguste sederemus" ostendit fuit in C. Casarem qui in senatum passim tam multos eduxisset ut eos quatuordecim gradus capere non possent » : « Laberius, le fameux mime, au même Cicéron qui disait, ne lui ayant pas permis de s'asseoir, "je te laisserais bien l'asseoir si je n'étais pas à l'étroit", dit avec mordant "pourtant d'ordinaire tu occupes deux places", reprochant à un si grand homme le manque de fermeté de sa fidélité. Mais les mots que dit Cicéron "si je n'étais pas à l'étroit" furent un sarcasme contre César, qui admettait pièce-mêle au sénat tant de monde que les quatorze gradins ne pouvaient plus le contenir ». Les quatorze gradins sont ceux réservés aux chevaliers au sénat mais aussi au théâtre. À propos de Cicéron et César voir) Schwartz, « Sur quelques anecdotes concernant César et Cicéron », in *Revue des Études Anciennes*, L, 1948, p. 264-271.

⁴⁵⁶ *De Or.*, II, 228 : « sed cum omnium sit venustissimus et urbanissimus, omnium gratissimus et suavissimus et esse et ridere [...], id mihi ut

ostentabat Pomponius et quidem iactanter vulnus pro exceptum in seditione Sulpitiana, quod ipse tamen passum se pro Cæsare pugnantem gloriabatur. Ibi Cæsar et salse admodum et urbanissimum in modum, « nunquam fugiens respexeris », inquit. Itaque et momordit illum Cæsar et ab urbanitate non recessit. (3) Alumnus quidam meus non inurbane educatus, cum obiceretur ei quod pater araret, « at mater, respondit, tua tubera locat ». Itaque in re quamvis conviciosa non minus tamen urbane respondit quam salse. (4) Prioris vero generis hæc erunt. Contendebant homunculi duo, quinque alter perpugisset hoc dicto alterum : « uerba tua neutique mihi bene olent », tum alter : « quo uidelicet loqui a tergo consuesti ». (5) Syrcæ nimis et seruiliter, quale Plautinum illud « obturat ne infelorem gutturem ? » Hoc uero perquam rustice ; nam dicenti culpam inter lacessendum : « caprinum bibe, quo pulmones refrigeres », tum alter : « tuum si sequar exemplum, hircinum potius demulserim ». (6) Sed hæc, quæ rusticana dicimus ac seruilia, pleraque oscena sunt et seruilia. Exemplum est : Regii stabuli magister famulos increpabat, equile immundum quid esset, tum unus ex his : « uidelicet enitescere stabulum vis, quo stabulatorium ipse nuptias celebras ». Eiusmodi hæc et spurcanti et civilium conventu hominum omnino indigna sunt et ab ore auriisque facientium atque ingenuorum hominum procul repellenda.

autant très solennel et très sérieux. (2) Voici des exemples de ce second genre : Pomponius⁴⁵⁷ montrait avec une grande vantardise une blessure au visage reçue pendant la révolte de Sulpicius et se glorifiait de l'avoir subie en combattant pour César. Alors César, avec beaucoup de piquant et de façon très urbaine, dit : « ne te retourne jamais quand tu fuis ». Ainsi César l'a piqué sans s'éloigner de l'urbanité. (3) Un de mes élèves dont l'éducation n'avait pas été exempte d'urbanité, comme on lui reprochait que son père labourait, répondit : « mais ta mère lève ses mantelles ». Ainsi sur un sujet pourtant injurieux, il a répondu avec non moins d'urbanité que de piquant. (4) Voici au contraire des exemples du premier genre. Deux vauriens se disputaient, et comme l'un avait piqué l'autre en lui disant ce mot : « pour moi tes mots puent », l'autre dit : « c'est que tu es habitué à parler par derrière ». (5) De même ce mot de Plante⁴⁵⁸ excessivement sale et ignoble : « est-ce qu'il se bouche l'orifice du bas ? ». Et celui-ci est fort rustre : en effet à quelqu'un qui disait entre autres provocations : « bois de la chèvre pour refroidir tes poumons », un autre répondit : « si je suivais ton exemple, je têterais plutôt du bouc ». (6) Mais ce que nous appelons rustre et servile est la plupart du temps obscène et bouffon. Voici un exemple : le maître des écuries royales reprochait à ses serviteurs l'état de saleté de l'écurie ; alors l'un d'eux dit : « tu veux que l'écurie resplendisse pour célébrer toi-même les noces des palefreniers ». Les mots de ce genre sont salissants et tout à fait indignes des réunions d'hommes civilisés, et doivent être absolument repoussés loin de la bouche et des oreilles des hommes d'esprit et bien nés.

ferendum mihi videretur : « mais il me semblait à peine supportable [...] que le plus charmant et le plus urbain de tous semble et soit aussi en réalité le plus solennel et le plus sérieux de tous ».

⁴⁵⁷ Quintilien, *Inst.*, VI, 3, 75. La révolte de Sulpicius contre Sylla en faveur de Marius eut lieu en 88, année où c'est César Strabon Vopiscus qui se présentait au consulat.

⁴⁵⁸ *Aut.*, 304.

**VII. Vultum esse dictis ipsis accomodatum
et gestum et uocem.**

(1) Summo studio id uidendum, quo dictis ipsis uultus accedat et, qua opus est, gestus quoque sit accomodatus ac parquam concinnus. Secus enim dictoria non modo gratiam suam non retinent, sed is qui dicit apparat etiam absurdior; ut, si non fiat ex eo ridiculus, efficiatur tamen parum gratus habearurque haudquaquam sine politus ciuis siue satis sodaliti studiosus. (2) Quodque de uultu praecipimus deque gesti, in uoce etiam seruandum ducimus, nam et ipsa inflexiones ac modulor suos habet. Permulta enim tum inepta apparebunt tum frigida, haec illis si defuerint, quae suapte quidem natura lepida sunt et bella. (3) Id tamen considerandum aliam rationem esse debere facientium atque ingeniorum hominum, alia plerorum ac theatralium ludionum, in quibus interdum uociferitas ipsa spurcatioque cum scurrilitate ac petulantia non commendetur modo uerum etiam, si abfuerint, desideretur. Quocirca in his ipsis immoderatores qui fuerint nimisque imitatores uimorum potius e numero habendi sunt quam facientium theatroque ac spectaculis magis digni.

**VIII. Mimica et theatralia parum facietis
conuenire.**

(1) Nec uero imitatio tantum ipsa, dum nimia quidem sit, fugienda est, uerum etiam dicta quaedam, quae mimica sint potius aut parasitica quam ingenua consessionibusque ac sermonibus.

**VII. La physionomie, le geste et la voix
doivent être appropriés aux traits.**

(1) Et il faut veiller à cela avec le plus grand soin, pour que la physionomie⁴⁵⁹ s'ajoute aux traits mêmes, et, quand il le faut, que le geste aussi soit approprié et très harmonieux. En effet autrement les bons mots ne conservent pas leur grâce, mais celui qui parle semble même très choquant ; au point que, s'il n'en devient pas ridicule, il se rend néanmoins désagréable et ne passe pas du tout pour un citoyen urbain ou un assez bon compagnon. (2) Et ce que nous recommandons à propos de la physionomie et du geste, nous pensons qu'il faut aussi l'observer dans la voix, car elle aussi a ses propres inflexions et ses propres modulations. En effet beaucoup de choses paraissent aussi sottes qu'inexpressives, si leur manque ce qui par nature est délicat et charmant. (3) Il faut aussi considérer que la nature des hommes d'esprits et des hommes bien nés doit être différente de celle des mimes et des histrions de théâtre, chez qui parfois non seulement l'on recommande l'obsécrité et la saleté avec bouffonnerie et impudence, mais on regrette même leur éventuelle absence. Ainsi dans ce domaine ceux qui auront été outranciers et imitateurs excessifs doivent être comptés plutôt au nombre des mimes qu'au nombre des hommes d'esprit, et considérés plus dignes du théâtre et des spectacles.

**VIII. Ce qui est du domaine du mime et du
théâtre ne convient pas aux hommes
d'esprit.**

(1) Et ce n'est cependant pas l'imitation seulement, dans ses excès assurément, qu'il faut fuir, mais certains traits qui sont plus propres aux mimes et aux parasites qu'aux hommes bien nés, et ne conviennent pas aux réunions et aux conversations

⁴⁵⁹ Cicéron, *De Or.*, I, 18, et II, 219 : « *natura fingit homines et creat imitatores et narratores facies adstante et uultu et uoce* » ; « la nature façonne les hommes et les crée imitateurs et conteurs pleins d'esprit avec l'aide de la physionomie et de la voix ».

de quibus dicimus, male convenientia, qualia hæc ex Plauto
quæque sibi eorum similia :

Qui edistis, multo fecistis sapientius,
Qui non edistis, saturi fite fabulis.

Item :

Dum ludi sunt, in popinam, pedissequi,
Inruptionem facite.

(2) Delectant hæc populum suntque mirum in modum auribus
popularium apta et ad invitandum risum et ad detinendum
spectatores in subsellis, seu ne satietate afficiantur seu dum pars
nequaquam possunt spectandi moram. Quid illud quam
festivum, quam ridicularium ? « Vin noctuam afferri, quæ 'tu,
tu', usque dicat ? » Et : « assum apud et eorum », « At ego
elixus sis uolo ». (3) Delectant hæc mirifice : quid enim
histrionica popularius ? Ac fieri quidem potest, ut quandoque,
quanquam rarenter, in ore tamen ingenui ac facili viri
commendentur hæc eadem, quæ suapte natura omnino tamen
dedeant. (4) At hoc et populare admodum et theatricum :

digitos in manibus non habent

dont nous parlons, comme ces mots chez Plaute⁴⁶⁰ et d'autres qui leur ressemblent :

« Vous qui avez mangé, vous avez très bien fait,
vous qui n'avez pas mangé, rassasiez-vous de pièces de
théâtre ».

de même⁴⁶¹ :

« Pendant les jeux, allez au cabaret, les valets de pied,
grécipitez-vous ».

(2) Ces mots plaisent au peuple et sont d'une façon étonnante adaptés aux oreilles des gens du peuple, propres à faire rire et en même temps à retenir les spectateurs sur les gradins, soit pour qu'ils ne saturent pas, soit quand ils ne peuvent pas supporter un retard dans le spectacle. Et ceci n'est-il pas fort enjoué, fort drôle ? « Tu veux qu'on t'apporte un corbeau, qui te dise 'toi, toi' sans arrêt⁴⁶² ? ». Et « me voici, tout chaud ». « mais moi je te voudrais bouilli⁴⁶³ ». (3) Ces mots plaisent incroyablement : car quoi de plus populaire que la farce ? Et il peut certes arriver parfois, bien que ce soit rarement, que dans la bouche d'un homme d'esprit et bien né, on recommande ces mêmes mots, qui sont pourtant inconvenants par nature. (4) Et ceci⁴⁶⁴ est très populaire et vient des planches⁴⁶⁵ :

« Ils n'ont pas de doigts aux mains

460 *Plaut.*, 7-8.

461 *Id.*, 41-42.

462 *Plaute*, *Mén.* 653. En latin la prononciation latine du pronom est produite au lieu d'un *tu* par un *tu* : nous avons donc changé de nom d'oiseau, pour respecter l'écho avec le pronom français.

463 *Plaute*, *Père*, 279. Le jeu de mots porte sur *assum*, du verbe *assum*, je suis présent, et *assum* qui veut dire rôti. Ce jeu de mots a particulièrement frappé Fontaine qui l'a souligné en marge de *W. L.* 223 r^o avec des pointillés, et a même donné une explication « pro assum assum, assum » (voir *Le lexique Plaut.* p. 156).

464 *Id.*, 980-81.

465 Fontaine emploie *thémisus* qui vient de saint Augustin, *Cit.*, 6, 10, peut-être pour donner ici une nuance péjorative.

quid iam? —quia intedunt cum unolalis auribus.

Et illud: «perpetuon ualuisti? « «Varie.» «Caprigenum: hominum non placet mihi neque pantherinum genus». Haec, inquam, quæque huiusmodi sunt, uel suauissimum esse condimentum uideri ac iure quidem possunt relaxationum earum, quas ipsi quærimus quæque, ut quæramus, natura ipsa el hortatur et commonet.

IX. E silentio interdum risum gigni.

(1) Dicere uix quidem ausim, dicam tamen nec parum quidem libenter: etsi facetus uir in dictis responsisque decenter uersatur, ad locum quidem honestamque ad relaxationem ac quietem accommodatis, tamen ipse quandoque uidi mirificum excitari risum suauissimamque gigni recreationem e silentio respondentis, quod siue motus quispiam oculorum concinnus sequatur ac decens siue manuum digitorum ue siue dentium subsannatio gesticulatio ue aliqua siue innutus quispiam extemporaneus siue e loco abilio præter expectationem, quæ contemptus ac irrisiois significationem habeat. (2) Etenim aliquando locuculus quidam Hieronymum obtundebat Carionem, suauissimi ingenii uirum, atque, ubi multa ingentem uerborum in cumulum conguessisset, petebat sibi ab eo ad singula responderi illum uero [memini]¹⁰⁰ ad omnie quidem siluisse conuersumque ad astantes dixisse: «magnum ranarum prouentum hic annus attulit». (3) Garriebat alius quispiam [eiusdem in aures]¹⁰¹; quem ferre¹⁰² cum non posset, nullo dato responso, manu sublata mouit nasum ut erougeret; quo e signo mirificus inter astantes exortus est risus.

¹⁰⁰ *Interp.* Surmouante.

¹⁰¹ *Em.* Libera Monti Sabia. Pontano Elisibto Surmouante *post eus. t. nostro in porticu*.

¹⁰² *Interp.* Suauitate *in mg.* Atherius Pudericus, Francisci nostri filius.

-pourquoi donc? -Parce qu'ils marchent avec leurs anneaux aux oreilles ».

et celui-ci : « ta santé a toujours été bonne? », « avec des taches ». « Je n'aime pas les gens chèvres, ni le genre panthère⁴⁶⁶ ». Ces mots, dis-je, et ceux du même genre, peuvent sembler, et à bon droit, un assaisonnement très agréable, de ces détente que nous cherchons et à la recherche desquelles la nature elle-même nous exhorte et nous incite.

IX. Le rire peut parfois naître du silence.

(1) J'oserais à peine en parler, et je le dirais pourtant assez volontiers : même si l'homme d'esprit se voit dans les traits et les répliques convenables, et propres certes à la plaisanterie et à une honnête détente et au repos, j'ai vu parfois cependant le silence des interlocuteurs provoquer le rire et faire naître une très agréable distraction, accompagné soit de quelque mouvement des yeux à propos et correct, soit des mains ou des doigts, soit d'une grimace avec les dents, ou d'un geste, soit de quelque signe de tête imprévu, ou encore du départ d'un lien contre toute attente, qui signifie le mépris et la moquerie. (2) En effet un jour quelqu'un d'assez bavard assommait Gerolamo Carbone⁴⁶⁷, homme à l'esprit très agréable, et, comme il avait amassé beaucoup de questions dans un énorme monceau de paroles, il lui demandait de lui répondre à chacune, mais [je me souviens] qu'il était resté silencieux à toutes et tourné vers ceux qui étaient là avait dit : « cette année a amené une grande abondance de grenouilles ». (3) Quelqu'un d'autre jacassait à ses oreilles. Comme il ne pouvait pas le supporter, sans donner de réponse, il présenta la main pour conseiller de se moucher le nez ; et ce signe fit naître un rire extraordinaire dans

⁴⁶⁶ *Pipute*, Ep. 17-18. Le jeu du mot porté sur *verra*, l'esclave fait allusion au fait qu'il porte des marques suite à des coups reçus.

⁴⁶⁷ Né à Naples, d'al de Pontano et de Samozar, il accueillit l'Académie pontanienne chez lui : à la mort de Pontano et le dirigea jusqu'en 1525. Francesco Elio Martineso lui dédia son *De magistratibus famulis*. Il est l'auteur d'une *Epigra* pour Agostino Nifo. Il mourut en 1528 de la peste.

(4) Et illis quoque Tristani Caracili perquam iucundum et bellum. Cum enim homo, parum in loquendo temperatus nulliusque in rem publicam operæ aut officii, frequentè in conuento nobilium uirorum dixisset e: « malos rei publicæ ministros habemus », tum ipse, auerso ab illo statim ore et discessuro similis, « nuntium, inquit, habemus, o ciues, aduenantium peregre gracculorum. Ego res eo, ne segetibus iam pullulantibus damno sicut ». (5) Horabatur homo minime malus Petrum Compaterem ad uxorem ducendam. Has inter adhortationes qui pone cum stabat faueris, argutius cum sternuisset, nihil ipse respondit. Tum ille: « quid, malum, et amico et honesto suadenti non respondes? » Ad ea tum Compater « nec mihi, inquit, nec uxori male auspicaturus sum. Cum enim e duobus coniugium, ut scis, constet, Hispani quidem augures, ubi unum sternutamentum tactum fuerit, et malum illud et portentosum profitentur: meis igitur nuptiis infelix absit auspiciom ». Facetus itaque uir potest e silentio quoque gratiam sibi comparare ab auditoribus.

X. Quæ seruanda sint in risu prouocando.

(1) Prouocandi autem risus illaritatisque excitandæ uel præcipua causa est, cum is qui dicit siue lacessitus siue lacessens prior uel aut posterior iocatus ipse quidem minime riserit, ut querendum fortasse a doctis sit uiris, cur tantopere ad commouendum conferat risum dicentis confirmatus uultus uerbaque eius cum seueritate et pondere.

l'assistance. (4) Lit ce geste de Tristano Casacciolo⁴⁶⁶ aussi est très plaisant et très charmant. En effet, un homme, fort peu modéré dans ses paroles et sans aucune utilité ni charge publique, lui avait souvent dit dans des réunions de gentilshommes, « nous avons de mauvais serviteurs de l'État ». Alors, il lui tourna le dos et fit semblant de s'en aller, et dit : « nous avons, citoyens, un message des dioucas de l'étranger qui se rapprochent. Moi, je vais à la campagne, pour qu'ils n'endommagent pas les récoltes qui croissent⁴⁶⁷ ». (5) Un homme pas mauvais du tout exhortait Pietro Compatre à prendre femme. Au milieu de ces exhortations, comme un jeune homme qui se trouvait derrière lui avait éternué de façon très subtile, il ne répondit rien. Alors il lui dit : « eh bien, sans-cœur, ne réponds-tu pas à un ami qui te donne de bons conseils ? » Pietro Compatre répondit à cela : « Je ne dois pas avoir de mauvais augures ni pour moi ni pour ma femme. En effet dans la mesure où le mariage est formé de deux personnes, comme tu le sais, les augures espagnols, puisqu'il n'y a eu qu'un seul éternuement, le prédisent mauvais et monstrueux ; qu'un funeste présage n'accompagne donc pas mes noces ». Ainsi l'homme d'esprit peut aussi se rendre agréable aux auditeurs par le silence.

X. Ce qu'il faut observer en faisant rire.

(1) Ce qui essentiellement provoque le rire et la gaieté, c'est quand celui qui parle, blessé ou blessant, moqué en premier ou en second, est resté sans rire ; et ainsi l'on doit peut être aussi demander aux savants⁴⁶⁸ pourquoi le visage impassible de celui qui parle et la sévérité et la gravité de ses paroles est d'un grand apport pour faire rire.

466 [139-1517, éon de Melfi. C'est le premier biographe de Pontano. Son oncle, il est l'un des interlocuteurs de l'*Égialas*, et Pontano lui dédie notamment le *De Prudentia*. Il est un des membres les plus importants de l'Académie.

467 *Pulsio* se trouve chez Virgile *Georg.*, 2, 17.

468 Cicéron, *De Or.*, II, 89 : « qui quidem quo severior est et obstinatus ut sit, Crasso, hac illi quo clementer solitari videtur » : « et plus on se'a sévère et sévère, comme toi, Crassus, plus ce qu'on dit semblera piquant ».

(2) In repercutiendo autem docere exemplum hoc potest, quanti sit id ipsum quod tunc dicimus. Vexabat bello Florentinum populum Alfonsus, Neapolitanorum rex, atque in primo quidem adorti expugnavat Rencinum, satis tenue oppidum. Ibi primum ad nuntium civis quidam illatus in Cosmum, qui tum princeps erat administrandæ rei publicæ, « quid hoc, inquit, Cosme? perimus amisso Rencino », tum Cosmus, vultu maxime sedato et forti, verba illius despicatus, « per Christum, inquit, rogatus edocess: qua nam in parte agri nostri Rencinum situm est? nam quod te exerceat anissum oppidum, mihi haudquamquam satis cognitum est, sit ne illud Florentinæ dictionis ». Risit prudens et cætus senex, vultu maxime imperterrito et despicaci, garrulantis illius meticulosum dictum perque degenerantem orationem. (3) Extat exemplum quoque [Marini Tomacelli]^{xxx} in læcessentem deque dictione met sua pronuntientem in cachinnos; nam cum hiscentem illum [Marinus]^{xxx} cereret, « hia, inquit, hia, mea monedula: en [adest mater]^{xxx} cum lumbriculo, que tibi pappam dabit ». (4) Nec vero dicta et ipsa dicentis ipsius risu vultuque non etiam aliquando exhilaranda videantur. Veruntamen quæ helle dicuntur ac cum severitate et, pene dixerim, cruditate dicuntur, tametsi risum non movent, plerumque laudari nihilominus solent, contra irrideri sæpius et sperni quæ cum risu emittuntur dicentis, siue is prior dixerit siue posterior. (5) Itaque vultus ille severus rei que accomodatus in hoc dicendi statu rideri vix potest, risus autem derideri plerumque et potest et solet; nam suapte natura risus expositus est derisui. Nec vero inum hoc videri cuiquam debet, quando sedes ipsa ridendi collocata est,

^{xxx} Summonte: *A. Colotis*

^{xxx} Summonte: *Colotis*

^{xxx} *Eni, Bistagge: Pusturo, Lupi-Ris.: interp. Summonte.*

(2) Et cet exemple peut enseigner quelle est la valeur quand on réplique de ce dont nous parlons. Alphonse, roi de Naples, faisait une guerre terrible au peuple de Florence, et pour sa première attaque il avait emporté Rencino, une assez petite ville. Alors aussitôt on envoya un des habitants comme messager à Cosme, qui était alors chargé de gouverner l'État, et il lui dit : « que faire, Cosme, nous sommes finis après la perte de Rencino ». Cosme, le visage apaisé et ferme, dédaignant ses paroles, lui dit alors : « par le Christ, réponds donc à mes questions, et instruis-moi : dans quelle partie de notre territoire est situé Rencino ? Et cette ville, dont la perte te fait souffrir, je ne sais même pas bien si elle est sous l'autorité de Florence ». Le vieil homme sage et avisé s'est moqué, sans aucun signe d'effroi sur son visage et plein de mépris, des propos craintifs de ce bavard et de son discours très déshonorant. (3) On trouve aussi l'exemple de Marino Tomacelli contre quelqu'un qui le provoquait et que ses propres paroles faisait éclater de rire. Comme Marino en effet le voyait la bouche ouverte, il dit : « ouvre, ouvre, mon petit choucas⁴⁷¹, ta maman est là avec un petit ver, qui va te donner ton lolo⁴⁷² ». (4) Mais il peut sembler qu'on doive parfois égarer les mots par la physionomie et le rire de celui qui parle. Mais cependant ce qui est dit joliment et avec gravité, et je dirais presque, savamment, même si cela ne fait pas rire, pour la plupart on en fait tout de même d'ordinaire l'éloge ; au contraire on tourne en ridicule le plus souvent et on méprise ce qui est lancé avec les rires de celui qui parle, qu'il ait été le premier à parler ou le second. (5) C'est pourquoi on peut difficilement rire d'une physionomie sérieuse et appropriée au sujet quand celui qui parle a cette attitude, mais on peut la plupart du temps, et on le fait d'ordinaire, se moquer du rire, car par nature le rire est exposé à la moquerie⁴⁷³. Et cela ne doit sembler étonnant à personne, puisque le fondement même du rire est placé,

471 *Mancudula*, voir *De Sermone*, I, 11.

472 *Pappa*. Mot-onomatopée dont se servent les enfants pour désigner la nourriture.

473 Quintilien. *Instit.*, VI, 3, 7, déjà cité en IV, 4.

ut apud doctos constat, in deformitate aliqua corporis aut uitio aut in turpitudine motum actionumque earum, quæ aut animi solius sunt aut utriusque, corporis scilicet atque animi, aut eorum etiam, quæ formis uocantur suntque in euentu posita. (6) Itaque eorum quæ moueado resui apta sunt, alia in natura sunt posita, alia in euentu: quorum omnium animus cum sit observator nisque illa rationalis homini naturaliter insita et ab habitu confirmata atque ob observatione, id præstandum est, ut ad insitam uim aptitudinemque artem quoque adiungamus, quæ naturæ ipsius imitatricis est. (7) Quid autem perfectum, quod non idem et naturæ conueniat et eruditioni? Quod circa facetum hominem uolumus et naturæ ipsi inniti et arti atque observationi, id est præceptis consillisque atque admonitionibus a ratione perfectis. Nec uero hac in parte artem ut quæstosam aliquam intelligamus aut manu comparatam, uerum institutionem ingenio homine dignam: quam qui sequatur, hinc ipse necesse est, quacunquæ in actione, siue seuera et graui siue iocunda et lepida, conuenientem recinere mensuram seque secundum eam metiri, perinde ut recta dicat ratio. (8) Nec uero si sumus qui hac in dissertatione aut oratoriam respiciamus aut theatraliam, uerum mediocritatem sequimur libero homine dignam, quam querendam a fortissimis etiam uiris, natura ipsa ducit, decernimus illisque præsertim qui res publicas moderantur. Quibus enim animorum relaxatio querenda magis est, aut ab quonam hominum genere honestius etiam desideratur quam ab iis, qui in assiduis maximis periculosissimisque uersantur laboribus rerumque multiplicibus difficultatibus ac

comme on le lit chez les savants⁴⁷⁴, dans quelque défaut physique, ou dans un vice, ou dans quelque laideté dans le caractère ou dans les actes, qui sont soit le propre de l'esprit seul, soit des deux ensemble, le corps et l'esprit, ou également de ce que l'on appelle fœtus et qui réside dans le hasard. (6) C'est pourquoi parmi ce qui est propre à faire rire, certaines choses résident dans la nature, d'autres dans le hasard ; et puisque l'esprit observe tout cela et que la nature introduit en l'homme la puissance de la raison que la manière d'être et l'observation consolidant, il faut veiller à ajouter aussi à cette puissance intrinsèque et à cette aptitude l'art qui imite la nature elle-même⁴⁷⁵. (7) Et qu'y a-t-il de parfait qui ne s'accorde en même temps à la nature et à la culture ? C'est pourquoi nous voulons que l'homme d'esprit s'appuie à la fois sur la nature, l'art et l'observation, c'est-à-dire sur des préceptes, des conseils et des avis venus de la raison. Mais dans cette partie nous n'entendons pas l'art comme une activité lucrative ou manuelle, mais comme une éducation digne d'un homme bien né ; et celui qui s'y tient, nécessairement, dans toute action, qu'elle soit sérieuse et importante ou plaisante et agréable, garde la mesure qui convient et juge selon ce critère, comme le dicte la juste raison. (8) Mais nous n'examinons pas, dans cet exposé⁴⁷⁶ le juste milieu de la rhétorique ou du théâtre, mais nous recherchons celui qui est digne d'un homme libre, et nous estimons que même les plus grands hommes doivent le rechercher, sous la conduite de la nature, et surtout ceux qui gouvernent les états. En effet qui donc doit plus rechercher le délassement de l'esprit, ou quel genre d'homme le désire plus honorablement que ceux qui se trouvent continuellement dans des activités de la plus haute importance et très dangereuses, et les multiples difficultés et soucis des affaires ?

474 Cicéron, *De Or.* II, 236, 239 ; 248 et Quintilien, *Inst.* VI, 4, 8, déjà cités en IV, 1.

475 Voir *De Sermonibus*, IV, 1, où la supériorité de la culture sur la nature est présentée à travers la métaphore de la greffe. Ce point est essentiellement traité pour la première fois dans le dialogue *Actus*, où Pontano se fait le défenseur de l'*imitatio* plutôt que de l'*inventio*. Voir M. Ceramuzi, « *Excellentia et Adornatio bene Actus* de Giovanni Pontano, une poétique et une esthétique de la perfection », *MLL*, 95, 1937, 1, p. 171-212.

476 *Dissertio*, employé à la place de *dissertatio*, soit deux mots d'Accia-Gelle, respectivement en 19, 12, 3 et 17, 13, 11.

curis? Quo fit ut plerique negotiosissimorum hominum publicisque in administrationibus obrutorum et sint hodie et fuerint maxime facetiarum appetentes ac studiosi. (9) Cicero dat primas Caesari partes in hoc ipso genere uirtutis. Quis autem Caesare bellicis in rebus maior? Quis Cicerone in toga? ut non iniuria fortasse dictum sit ab eo: « Cedant arma togae ». (10) Sed non prætereantur imperatores alii maximorumque bellorum exanclatores. Igitur et maximus dux Hannibal facetiis plurimum delectatus est, siue in dicendo siue in respondendo; cuius illud extat dictum in Ciscenem maxime quidem saluum. Is enim, cum Romani exercitus ad Cannas miraretur multitudinem, ægre id ferens Hannibal in illum sic locutus est, ut despicibilem etiam militibus suis faceret, « quanto, inquam, mirabilius est, o Cisca, in tanto hominum numero, qui tuo isto uocetur nomine, esse neminem ». (11) Nec minus etiam locis huiusmodi libenter Jugurta usus legitur, tametsi cum illo rebus gestis minime comparandus. Neque genere in hoc

Ce qui fait que la plupart des hommes très occupés en affaires et écrasés par les charges publiques sont aujourd'hui, et l'ont été dans le passé, très avides et très friands de mots d'esprit. (9) Cicéron⁴⁷⁷ donne la première place à César dans ce genre de vertu. Et qui est plus grand que César dans le domaine militaire ? Qui plus grand que Cicéron dans le domaine de robe ? Ainsi il a peut-être dit ce mot à bon droit : « que les armes le cèdent à la toge⁴⁷⁸ ». (10) Mais qu'on ne néglige pas non plus les généraux et les autres qui s'épuisent⁴⁷⁹ dans les plus grandes guerres. Ainsi donc le très grand chef de guerre Hannibal s'est beaucoup diverti dans les mots d'esprit, en les disant ou en répondant : il existe son trait vraiment très piquant contre Giscorn⁴⁸⁰. En effet, celui-ci s'étonnait de la foule de l'armée romaine à Cannes, Hannibal le supporta mal et se moqua de lui ainsi, pour le rendre également méprisable pour ses soldats : « il est bien plus étonnant », dit-il, « Giscorn, que dans un si grand nombre d'hommes, il n'y ait personne qui porte son propre nom ». (11) Et on lit que Jugurtha⁴⁸¹ aussi employait très volontiers ce genre de plaisanteries, même si on ne peut comparer ses exploits avec le premier. Et dans ce genre

477 *De Or.*, II, 216, « in quibus tu longe ceteris mea sententia, Cæsar, excellis » : « en quoi, à mon avis, César tu surpasses de loin tous les autres » et II, 57, 221, « Cæsarum, qui quinquagesimo Crasso facitias concevit, tamen in eo studio magis ipse elahant » : « César, qui bien qu'il le cède à Crassus pour les mots d'esprit, met cependant plus d'application que lui à cette recherche » Il s'agit de Caius Julius Cæsar Strabon.

478 *De Off.*, I, 72, 17.

479 *Exanalogia*, néologisme sur le verbe *exanolo*, forme qui est un hapax cicéronien, *Tusculanæ*, I, 118, pour *exanilo*, que Quintilien juge archaïque, *Inst.*, I, 6, 40.

480 Plutarque, *Fab. Mar.*, I, 15 : « (à la bataille de Cannes), un des chefs de l'armée d'Hannibal, du nom de Giscorn, lui fit remarquer que le nombre des ennemis est prodigieux. Franchant les paroles Hannibal lui répond : "il y a une autre chose qui t'échappe, Giscorn, et qui est plus prodigieuse encore". Giscorn lui demande laquelle. "C'est que", dit Hannibal, "dans un si grand nombre d'hommes, personne ne s'appelle Giscorn" » Tite-Live dans son récit de la bataille de Cannes ne fit pas mention de ce Giscorn.

481 *Salvato Jug.*, XXXV, 10, par exemple : « o verbum hexaleum et mativa peritulum. si emptorem invenieris » : « o v'lie à vendre, et bientôt morte, si tu trouves un acheteur », dit aussi par Tite-Live. Cette réputation d'homme d'esprit de Jugurtha est rapportée aussi par Pline, I, 36, 18.

ab iis superatus est Poni rex Mithridates. Nam Augusti Caesaris dicta plura fortasse referuntur quam aut Caesaris aut regis alicuius. (12) Alfonsus item rex tempestate sua quem non uicit aut dicendo aut, cum diceretur, applaudendo urbanis atque facetis iocis aut prosequendis facetis uiris et muneribus et beneficiis? An non laus hæc ipsa omnia Atheniensium præcipua fuit eaque in Demosthene, summo et oratore et ciue, desiderata? (13) Nostro tempore trium est præcipue in Italia populorum, Perusinarum, Senensium, Florentinorum. Hispaniæ regum aula hæc a uirtute et institutione cum primis commendatur. Gentes uero extremas non tam barbaras ac feras ipsa feritas uocari facit quam sermo ipse rudis agrestisque et oratim ab omni iucunditate ac lepore prorsus aliena. (14) Itaque ut salsum quod non est, insulsum id dicimus,

ceux-là ne surpassent pas Mithridate⁴⁸², roi du Pont. Et on rapporte peut-être plus de traits de César Auguste⁴⁸³ que de César, ou d'un autre roi. (12) De même, à son époque, qui le roi Alphonse⁴⁸⁴ n'a-t-il pas battu en disant, ou, quand elles étaient dites, en applaudissant aux plaisanteries pleines d'urbanité et d'esprit, ou en entourant les hommes d'esprit de récompenses et de bienfaits ? Et est-ce que cet éloge n'était pas essentiel autrefois chez les Athéniens, et regretté chez Démosthène⁴⁸⁵, ce très grand orateur et citoyen ? (13) À notre époque, c'est la caractéristique essentielle de trois populations en Italie, les habitants de Pérouse, de Sienne et de Florence. Et la cour des rois d'Espagne est célébrée en tout premier lieu pour cette vertu et de cette éducation. Mais ce n'est pas tant la sauvagerie qui fait appeler les peuples extrêmes barbares et sauvages que leur conversation rude et rustaude et leur discours absolument étranger à tout agrément et à tout charme. (14) C'est pourquoi tout comme ce qui n'a pas de sel, nous l'appelons insipide⁴⁸⁶, et

482 Justin, *Épît.*, XXXVIII, I, 8-10 en témoignent.

483 Notamment Quintilien, *Inst.*, VI, 3, 59, 63, 64, 65, 74, 77, 79, 95.

484 Passerius, *De dictis factisque Alphonsi Regis Aragonum*, prologue (Bâle, Hemlichperinus, 1538, suivi des commentaires d'Æneas Silvius Piccolomini et de notes de Jacob Spiegel). La réputation d'homme d'esprit d'Alphonse est inébranlable. Elle est au bien sûr dans le passage obligé de cette littérature occasionnelle : « *causa dicta aut facta tanto satius esse debetam et memoria digna maiore, quanto pauciores vel omnibus oculis rixes inveniuntur ingenio sapientiaque prestantes* » : « et ses traits ou ses faits doivent être d'autant plus appréciés et d'autant plus dignes de mémoire qu'on trouve un bien petit nombre de rois, dans toutes les époques, dotés d'esprit et de sagesse ». Æneas Silvius commente par : « *Alphonse tantum est Sapientialior quam gradior Romanus homo quam Græcus petitor. Et quanto difficultus est regis quam privator homines philosophari* » : « Alphonse est d'autant plus grand que Socrate qu'un grave Romain est estimé supérieur à un Grec. Et qu'il est d'autant plus difficile aux rois qu'aux individus privés de philosopher ».

485 Philarque, *Comparaison de Cicéron et Démosthène*, I, et Quintilien, *Inst.*, VI, 3, 2 : « *nam præterquam Demostheni facultatem defuisse huius rei credunt, Ciceroñi modum* » : « beaucoup pensent que Démosthène manquait de la capacité (à faire rire), et Cicéron de mesure », et VI, 3, 21 : « *ideo Demosthenem petitorum falsis dicunt, dicentem negant* » : « on dit que Démosthène était urbain, mais non caustique ».

486 Quintilien, *Inst.*, VI, 19 : « *saluum erit igitur quod non est insipidum* » : « sera piquant ce qui n'a manqué pas de sel ».

quod uero infacetum minime ingenue uero dignum, sic facetos in uerbis quidem iucundi uersari ac lepidis, quæ ioca dicuntur, uolumus; fontes uero ipsos, e quibus facetiæ manent, e factis fluere, quæ qui insectentur, dicaces. Placet autem Marco Fabio dicacitatem sermorem esse cum risu aliquos incessentem siue in rebus siue in uerbis. (15) Itaque ridicularia esse dicimus, quæ risum mouere habeant; dicta, quæ salem; qui, si asperitate fuerit atque offensione, ad dicacem dicta ipsa referenda sunt, etsi risum exciunt; sin cum lepore sineque offensione, aut si offensiuicula ipsa leuior fuerit quadamque cum gratia et familiaritate, ad facetum, quem ingenuum quidam esse uolumus. Quocirca eiusmodi dicta commendationem potius atque approbationem quandam quam risum ingenerant. (16) Fabellas uero facetorum quadammodo proprias esse uolumus; nam et faceti maxime comites sunt eorumque familiarissimas eas esse superiore libro extensum est; exarrantur enim esse plerumque sine offensione et, quod laudabilissimum est, cum gratia etiam summa. Delectant enim et tum risum suauem quidem illum et gratum inducunt tum approbationem dictorum, ut licet fictæ et sint et intelligantur, tamen ad seria uideantur inuentæ. (17) Nugæ uero omnino leues futiles inanæ uanæ; quocirca ab hoc toto genere repellendæ, ut ne nugaces quidem salsi esse possint ridiculariaque ipsa derisum potius quam risum afferant, ubi nugis infecta fuerint. (18) Itaque tum dicta, quæ salsa uidelicet atque aculeata, tum ridicularia fori theatra plebeios homines ipsaque spectacula rixas conuiciaque generaliter pertingunt; nam præterquam quod habent spicula et felle scatent, picraque ostensa sunt scurrilia perque amara aut iustitiana iudicia

qui marque d'esprit et n'est pas digne d'un homme bien né, eh bien ! nous voulons que les hommes d'esprit se déploient dans les mots plaisants et charmants, que l'on appelle plaisanteries ; et nous voulons que la source d'où découlent les mots d'esprit vienne des faits, et que ceux qui les pratiquent soient appelés caustiques. Et Marcus Fabius⁴⁸⁷ aime dire que la causticité est une conversation qui attaque les autres en faisant rire soit dans les faits, soit dans les paroles. (15) C'est pourquoi nous appelons plaisanteries ce qui fait rire ; traits ce qui a du piquant ; et si cela a été dit durement et avec offense, les traits mêmes doivent être rapportés à l'homme caustique, même s'il font rire. Mais s'ils ont été dits avec charme et sans offenser, ou si l'offense a été très légère et faite avec une sorte de grâce et de bonhomie, c'est à l'homme d'esprit qu'il faut le rapporter, que nous entendons comme un homme bien né assurément. C'est pourquoi les traits de ce genre font naître l'éloge et l'approbation plus que le rire. (16) Mais nous voulons que les anecdotes soient en quelque sorte propres aux hommes d'esprit ; car les hommes d'esprit sont très aimables et j'ai montré dans le livre précédent qu'elles leur étaient très familières. En effet la plupart du temps on les raconte sans offenser, et ce qui est le plus louable, avec la plus grande grâce aussi. Car elle charment et provoquent un rire vraiment doux et agréable, ainsi que l'approbation des propos, puisque, bien qu'elles soient feintes et qu'on le sache, elle semblent pourtant inventées sérieusement. (17) Mais les fadaïses sont tout à fait frivoles, futiles, vides, vaines. C'est pourquoi elles doivent être repoussées de tout ce genre, de sorte que les diseurs de fadaïses ne peuvent être piquants du tout, et que leurs plaisanteries amènent plutôt la moquerie que le rire, quand elles ont été empoisonnées de fadaïses. (18) C'est pourquoi les traits piquants assurément et pointus, tout autant que les plaisanteries, touchent en général le forum, le théâtre, les jeux du peuple, et les spectacles, les disputes et les reproches. En effet outre qu'elles ont des pointes et qu'elles lâchent leur fiel, la plupart sont obscènes, bouffonnes, fort auères, ou rustiques, rudes,

487 Quintiliana, *Dist.*, VI, 3, 21 : « *caustitas* [...] proprie dicitur significat sermone cum circa aliquos incertatem » « la causticité, [...] signifie exalter une conversation qui attaque quelqu'un en faisant rire »

incondita, parum urbe digna, non raro etiam seruitia. Quæ uicia ingenuitatem non modo dedecent, uerum turpissime illam notant ac labefaciunt; quocirca aliter in dicace considerantur ridiculo mimico hâstione sicophanta rusticano serbo, aliter in homine ingenuo quique risum iocumque ex mediocritate quarat, quæ et iucunditatem ratione hac adferat et curarum refrigerationem. (19) Ingenuum autem hominem eundemque facetum non modo leuem esse nolumus, uerum etiam, qualis Crassus orator refertur, et seuerum et grauem exigimus; uel si natura ab ipsa iucundus fuerit, ne tamen iucunditas ipsa aut insalsa sit aut prorsus ridenda. Rarior, ut est apud Iuuenalem, usus uoluptatem commendat, frequentia enim plerumque satietatem gignit. Quam ob rem nimia dictorum frequentatio ususque maior ridiculorum isque immoderatus et, pene dixerim, coaceruatus fugiendus est; non solum enim affert satietatem, uerum nimiam ob frequentiam dicta ipsa sordescunt fiuntque uilia et uel ad despiciendam peruulgata. (20) Quocirca modus et in iis quoque adhibendus est, ne sardescat ioculatio, quæ, si temperata fuerit, transiura sit in garrulitatem nugationem sicophantius, ut, qui eiusmodi sint, magis despiciantur sintque aliis contempti quam ut ipsi delectent. Erit igitur dictorum quoque ac ridiculorum tum comes tum magistra prudentia; qua remota, quid est quod suo in genere assequi commendationem queat?

(21) Et dicta et ridicula et facetiæ e uerbis constant et uultu et gestu et uoce, pro loco uidelicet ac tempore, dignitateque accomodatis. Cæterum loca ipsa, unde ducuntur, posita sunt in factis, quæ dicentes

faibles, indignes de la ville, et souvent même bonnes pour les esclaves. Et non seulement ces vices ne conviennent pas à une bonne naissance, mais ils la marquent de la plus grande infamie et la font chanceler. C'est pourquoi on les examine d'une manière différente chez l'homme caustique, le rieur, le mime, l'histriion, le sycophante, le paysan, l'esclave, et chez l'homme bien né, qui cherche le rire et la plaisanterie d'après la juste mesure, qui amène le plaisir par ce moyen et la détente après les soucis. (19) Et l'homme bien né, homme d'esprit en même temps, nous ne voulons pas qu'il soit léger, mais, comme on dit de l'orateur Crassus⁴⁸⁸, solennel et sérieux ; ou si par nature il est plaisant, que sa gaieté ne soit pas insipide ni très risible. Comme le dit Juvénal⁴⁸⁹, une pratique très rare procure du plaisir, et la plupart du temps la fréquence fait naître le dégoût. C'est pourquoi une abondance excessive de traits, et une trop grande pratique des plaisanteries, de façon immodérée, et dirais-je même, par morceaux⁴⁹⁰, sont à fuir. Non seulement cela amène le dégoût, mais par l'abondance excessive les traits mêmes deviennent répugnants et bas, et tout offerts au mépris. (20) C'est pourquoi il faut s'attacher en cela aussi à la mesure, pour que la plaisanterie⁴⁹¹ ne devienne pas répugnante, et que, si elle n'est pas modérée, elle ne passe pas du côté du jacassage, du bla-bla⁴⁹², des flatteries, de sorte que ceux qui sont de ce genre on les méprise et les autres les dédaignent plus qu'ils ne charment. Donc pour les traits aussi et pour les plaisanteries, le compagnon tout comme le maître sera la prudence : en son absence, qu'y a-t-il pour pouvoir suivre une recommandation de ce genre ?

(21) Les traits, les plaisanteries tout comme les mots d'esprit sont formés à la fois des mots, de la physionomie, du geste et de la voix, selon le lieu assurément et les circonstances, et appropriés à la dignité. D'ailleurs les motifs mêmes d'où on les tire résident dans les faits, et ceux qui les disent

488 Cicéron, *De Or.*, II, 56, 228. déjà cité en IV, VII

489 *Sat.*, XI, 208.

490 *Concreta*, mettre en tas, se dit pour l'argent.

491 *Jocularis*, mot tardif.

492 *Nugatio*, néologisme.

non uerbis modo, uerum etiam gestibus insociantur. Hoc autem ideo contingit, quod facta ipsa sint turpia. Turpitude autem et rideri solet et accusari, quando scapte natura irridenda est, ut, cum quis ab obesitate tadione incessu graditur, ibi quispiam dixerit: « tūmirum uanis ipsa honore grauata est suo ». Et ridiculum dictum est et iocandi locus existit a rei ac facti deformitate; ut cum quispiam uinesus incessitur, quod nimis atrox sit males aduersus exenterandas cupas. Hoc igitur dictum a facto est deque morum turpitudine deprauataque e materia dolarum. (22) Nec uero ioca ipsa non quandoque e dictis quoque a uerbis deducuntur, quare sedes eorum ibidem quoque sunt collocatae; cuius rei exemplum est apud Ciceronem. Cum enim orator quidam protulisset: « sputatilia », aduersarius, quasi attonitus uerbi nouitate ignorantiaque, « sputa, inquit, n iudices, quid sit scio, tilia uero nescio », ex eo autem insidix uarenda. (23) Patet igitur ioculorum sedes in factis dictisque constitutas esse, qualia permulta a nobis demonstrata sunt; nec enim dictis quam factis minus apparantur. Partes autem respondentis uidentur prestabiliores esse, quando et difficiliore; potuit enim qui lacessit premeditatus dicta quasi e domo secum afferre ac tanquam ex improviso aggredi, cum illi extemporalitas sola subsidio sit. Quo igitur responsa minus expectata, ex eo uehementius mouent prestabilioraque ob id iudicantur.

(24) Responsa uero ipsa duplici modo partienda sunt: in ea quæ aut diluant tantum, aut quæ uel acriter mordeant. Sunt et mista compositaque, ut duo illa simplicia sint, tertium uero hoc conglutinatum. (25) Primi exemplum est:

les suivent non seulement dans leurs paroles mais aussi dans leurs gestes. Et il arrive bien sûr que les faits mêmes soient honteux. Et d'ordinaire on rit et on critique ce qui est honteux⁴⁹³, puisque par sa nature même on doit s'en moquer, comme quand quelqu'un marche d'un pas trop lent à cause de son obésité, quelqu'un dit : « ce n'est pas étonnant, ce bateau est alourdi par sa charge ». Le mot fait rire et la morif de la plaisanterie est tiré de la laideur de la chose et du fait, comme quand on attaque quelqu'un d'aviné en disant qu'il est un soldat trop cruel pour le peçage des tombeaux. Donc cela est dit à partir du fait, à propos de la laideur morale et est forgé à partir d'un sujet corrompu. (22) Mais les plaisanteries mêmes sont souvent tirées des mots aussi et des paroles. C'est pourquoi leurs fondements résident au même endroit ; on en a un exemple chez Cicéron⁴⁹⁴. En effet comme un orateur avait cité le mot « conspuables », l'adversaire, comme ébahi par ce néologisme qu'il ne connaissait pas, dit « je sais ce qu'est 'cons', mais pas 'puables' », craignant de tomber dans un piège. (23) Donc il est clair que les fondements des plaisanteries résident dans les faits et les mots, comme nous en avons montré de nombreux exemples. En effet elles ne sont pas moins formées par les mots que par les faits. Et le rôle du répondant semble être plus avantageux, puisqu'il est aussi plus difficile. En effet celui qui blesse a pu préméditer ses traits et comme les amener de chez lui⁴⁹⁵ et les sortir comme s'ils étaient improvisés, alors que l'autre n'a comme seule assistance que le talent d'improvisateur. Donc moins la réponse est attendue, plus elle touche énergiquement, et meilleure on l'en juge.

(24) Mais les réponses doivent être divisées de deux manières : celles qui énoussent la pointe seulement ou celles qui mordent de façon aigue. On trouve aussi des mixtes et combinées, de sorte que si les deux premières sont simples, ce troisième genre est un agglomérat⁴⁹⁶. (25) Voici un exemple du

⁴⁹³ Cicéron, *De Or.*, II, 336 ; 239 ; 248 et Quintilien, *Inst.*, VI, 3, 8, déjà cités et *De Sermon.* 1^{er}, 1.

⁴⁹⁴ Cicéron, *Br.*, 260.

⁴⁹⁵ Cicéron, *Or.*, 89.

⁴⁹⁶ *Conspuibile* est le mot propre, on le trouve chez Varon, *R.*, 3, 16, 23 et Vitruve, 7, 4, 3.

Pallas Structius. Florentia pulsus a factione Medice, fertur dixisse in fuga : « incubare nos oportet, o uiri, et ingenio et uiribus, quo patriam ab dominio unius liberemus ». Quæ cum relata essent Cosano, respondit : « pauca hæc Pallanti referenda : non posse alitem incubare quæ et nidum amisisset et plumis spoliata sit ». Quo dicto et minas irrisit et uerbum uerbo diluit et belle iocatus est. (26) Exemplum secundi : inter congregantium homo non inurbanus iriserat alium eiusdem ordinis hominem, cum, qui suo nomine Fœniculus esset, eum Fœniculum salutasset. Tum ille, uultu quam maxime uerbis apposito, « et tu uale, inquit Fœnicule ». Videtis quo aduersarium letu percussit quamque etiam grauissima ? (27) Est et tertium genus exemplo suo confirmandum, quod est huiusmodi, nam et diluit et mordicus etiam abripit. Erat ad diuæ

premier genre : Pallante Strozzi⁴⁵⁷, chassé de Florence par le parti des Médicis, aurait dit, en fuyant : « il nous faut couvrir, messieurs, notre esprit tout comme nos forces, pour libérer la patrie de la domination d'un seul ». Comme on lui avait rapporté cela, Cosme répondit : « ces quelques mots doivent être rapportés à Pallante : un oiseau qui a perdu son nid et a été plumé ne peut pas couvrir ». Par ce trait à la fois il s'est moqué des menaces et a érausé un mot par un mot, et il a joliment plaisanté. (26) Voici un exemple du second genre : lors d'une rencontre, un homme qui ne manquait pas d'arbitrairie, s'était moqué d'un autre homme de son rang, en le saluant du nom de Ferricchio, alors que son nom était Finocchio. Alors ce dernier, d'un air tout à fait approprié à ses mots, dit : « porte-toi bien, Furacchio⁴⁵⁸ ». Vous voyez de quel trait il a transpercé son adversaire, tout en restant extrêmement sérieux ? (27) Et on a aussi un exemple pour confirmer le troisième genre, qui à la fois éraousse la pointe et déchire incisivement.

457 On trouve ce mot dans *Fuozie e moti del secolo XV e XVI*, où il est attribué à Rinaldo degli Altizi « Messire Rinaldo degli Altizi, en 1435, était exilé de Florence, et le dit messire Rinaldo essayait de faire une guerre aux Florentins dans l'espoir de revenir dans la cité et d'en chasser Cosme de Médicis ; il envoya quelqu'un dire à Cosme que la poule couvrait. Cosme lui fit répondre : "va, dis-lui qu'elle peut bien mal couvrir sous du nid" ». Ce mot est également repris dans les *Storie Fiorentine* VII, 6 de Machiavel. En revanche dans le *Comitum* II, 65 de Castiglione, il se présente sous la forme pontanaïenne, c'est-à-dire attribué à Pallante Strozzi. Ce personnage, né à Florence en 1373, est l'un des citoyens les plus honorés, et sa famille l'une des plus importantes. Élève de Manuel Chrysolois et de Giovanni Argropoulos en grec, Vespasiano da Bisticci (op. cit., p. 140) rappelle qu'il a fait venir en Italie la *Cosmographie* de Ptolémée, les *Vies* de Pindarque, les œuvres de Platon et la *Politique* d'Aristote. Il est contre les Médicis. Exilé à Padoue en 1434, il y mourut en 1462.

458 Nous transposons ici les noms en italien, car le jeu sur les sonorances est plus significatif. En effet, *fericchio* peut être rendu par « finocchio », *fericchio* par « ferricchio », calqué sur « finocchio » mais privé de sens propre, tout comme *ferricchio* d'ailleurs, et *furacchio* par « furacchio », inventé sur le moment par assonance avec *ferricchio* et *finocchio*, dans la rapidité de l'échange de réparties. Dans ce passage, on retrouve encore toute la verve de Pontano, lecteur attentif de Plaute, mais aussi une imitation d'une caractéristique du petit peuple napolitain. L'humour ici naît de la rapidité avec laquelle chacun des deux personnes qui se saluent déforme le nom de l'autre en un mot, privé de signification.

Mariæ templum extra Capuam dies nondinalis ; conuenerant de more iidem multi mortales. Erant in diuersis piscis maiusculi et assi et elixi in lancibus expositi. Forte mercatores duò, alter ut montanus rerum maris inscius percontabatur, qui nam tam nouæ magnitudinis piscis esset, qui ad uncum pendebat. Ibi alter, qui esset litorealis, irridenti perquam similis respondit : « cacomerdilis ». Ibi tum ille, qui se se irrideri sensisset, « hui, inquit, quanta est nominum varietas ! hic idem piscis meus apud Marsus suo nomine est sterquicomedis ». Vterque quidem cocenus, at responder cum primis mordax. (28) Sunt etiam responsa quedam minime salsa, ualde tamen ridicula, qualia Plautina hæc. Cum enim alter dixisset e collocutoribus : « terrestris coena est- multis holersibus », confestim alter : « curato egrotos domi ». (29) Et hoc item. Cum enim dari sibi dragmam seruis cuperet et later respondisset : « quid nam dragma facere uis ? », illic alter : « restem uolo mihi emere, quo me faciam pensidem ». (30) Illud uero non tam ridiculum quam probatione dignum et sapiens iudicandum. Nam cum senex dixisset grande se honus ferre alterque respondisset interrogans, quid nam esset honeris, tum senex retulit - « annos octoginta quatuor ; eodem accedit seruitus sudor sitis ». Responsa igitur multo maiorem præ se ferunt ingeni uim insitamque a natura acrimoniam, cum ea sint extemporaria ferantque secum etiam admirationem, cum appareant repentina minimeque præmeditata.

C'était jour de marché⁴⁹⁹ à l'église de Notre-Dame en dehors de Capoue; comme d'habitude de nombreuses personnes s'y retrouvaient. Il y avait dans les boutiques des poissons vraiment grands, grillés et bouillis présentés sur des plats. Deux marchands se rencontrèrent. L'un, ne connaissant pas les produits de la mer car c'était un montagnard demanda quel était ce poisson d'une grandeur extraordinaire qui était suspendu au crochet. L'autre, qui était du bord de mer, répondit exactement comme quelqu'un qui se moque: « le chie-merde ». Et le premier, qui s'était rendu compte qu'il se moquait de lui, lui dit: « oh! Qu'il y a de variétés de noms! Ce même poisson, chez nous, les Marses⁵⁰⁰, s'appelle le mange-merde⁵⁰¹ ». Les deux sont obscènes bien sûr, mais celui qui répond est vraiment très mordant. (28) Il y a aussi des réponses qui ne sont pas du tout piquantes, mais tout à fait drôles, comme celles-ci chez Plaute. En effet un des interlocuteurs avait dit⁵⁰²: « c'est un repas qui vient de la terre - beaucoup de légumes », l'autre répondit aussitôt: « va soigner les malades chez toi ». (29) Et de même celui-ci. Comme un esclave⁵⁰³ désirait se faire donner une drachme et que l'autre avait répondu: « que veux-tu donc faire avec une drachme? », il lui dit: « je veux m'acheter une corde pour me faire pendre ». (30) Mais on doit estimer celui-ci moins drôle que digne d'approbation et avisé. En effet, un vieillard avait dit qu'il supportait une lourde charge et quelqu'un lui avait répondu en lui demandant de quelle charge il s'agissait. Alors le vieillard répliqua: « quatre-vingt-quatre ans; et s'ajoutent à cela la servitude, la sueur, la soif⁵⁰⁴ ». Donc les réponses montrent une beaucoup plus grande puissance de l'esprit et une acidité naturelle, puisqu'elles sont improvisées et portent avec elles l'admiration, puisqu'elles apparaissent soudainement et sans aucune préméditation.

499 Expression de Plaute, *Amf.*, 124.

500 Peuple du Latium.

501 *Chacouie-féris* et *sterguicouéris* sont deux exemples de *nerburum nouitas*, comme l'essui du comique, voir *De Sermonibus*, III, 16.

502 Plaute, *Capit.*, 189-190. Les produits de choix en effet sont ceux de la mer.

503 Plaute, *Ps.*, 88-89. Dans la marge de W, f. 204 r^o, Porciano a réécrit: *persilem* et crayonné autour de ce vers (voir *La lecture Plaute*, p. 153).

504 Plaute, *Moua.*, 674.

(31) Quæ igitur et qualia loca sunt, ridicula dictoria tabellæ, quæ sint oratoris, quæ læeti humilis, quæ vero mimica theatralia parasitica, quæ et quot responsorum genera et quibus quæque a locis ducantur, satis id explicatum est; nec minus aperte etiam declaratum, quæ a nobis quærenda est, ad animorumque pertinere relaxationem ac tum ad laborum recreationem relaxationemque tum præcipue quidem molestiarum. Quocirca ad alia transeamus.

(31) Donc ce que sont les plaisanteries, les jeux de mots, les saillies⁵⁰⁵, les anecdotes et quelle est leur nature, quelles sont celles propres à l'orateur, à l'homme d'esprit, celles des mimes, des histrions, des parasites, quels sont les genres de réponse et leur nombre, et de quels motifs on les tire, nous l'avons suffisamment développé. Et nous n'avons pas moins montré ouvertement que ce que nous cherchons ne vise qu'à cette vertu qui est un juste milieu et qui touche à la détente des esprits, au délassement et à la détente tant après les travaux qu'après les peines essentiellement. Passons donc à autre chose.

⁵⁰⁵ *Diateria* employé ici est plus rare que *diata* : voir Martial, *l.* 44, 3 ; *Maschio, Sat.* II, 1, 14.

IV LIBER]¹⁰²

I.

(1) Primum igitur facili videtur officium fugitare offensiones petulantias subsannationes sclophantias oscentitates atque id genus plurima, quæ honestati quidem aduersatur animorumque et post labores et inter ipsa quoque insudationes refocillationi. Quod autem plurima inter locandum accidunt, quæ aut turpia sint aut parum omnino decora, siue factu dictu ue siue gestu ac uoce, id etiam diligentissime præstandum est ab eo, illa ut et dicantur et referantur, quin etiam fiant nullo modo turpiter minimeque indecenter, uerum his in cunctis rectam sequatur rationem quæque ab illa dictantur et honesta et decora. (2) Hoc autem ideo præcipimus, quod ea fero solum ridentur, quæ, ut Cicero inquit, uel sola uel maxime notant designantque deformitatem aut turpitudinem aliquam; qua et ul dicantur referanturque haudquaquam turpiter aut parum decenter, id uero summo studio præstandum est ingenio uiro. Quod quia difficile est præstare, ideo uirtus hæc in his uersari a nobis dicitur. Seruare enim

¹⁰² Fortasse in mg. Summone suppr. et in cõlecta soldula - IONANIS
IUVIANI PONTIANI | DE SERMONE LIBER QUINTUS

Livre V.

I.

(1) Donc le premier devoir de l'homme d'esprit est de toujours ôter⁹⁰⁶ les disputes, les insolences, les moqueries⁹⁰⁷, les mensonges, les obscénités et bien d'autres attitudes de ce genre contraires à l'honnêteté et au repos des esprits, tant après les peines que pendant de dures fatigues⁹⁰⁸. Et parce que beaucoup de plaisanteries se trouvent être scandaleuses ou bien vraiment inconvenantes, que ce soit par leur sujet ou leur expression, ou par le geste ou la voix, il doit s'assurer aussi avec le plus grand soin de les dire et de les rapporter de façon ni scandaleuse, ni indécente en quoi que ce soit, et bien plus, s'assurer qu'elles ne le deviennent pas, mais en tout cela il doit suivre la droite raison et ce qu'elle lui dicte d'honnête et de convenable. (2) Et c'est pourquoi nous enseignons que la seule chose presque qui fasse rire, comme dit Cicéron⁹⁰⁹, est celle qui, à elle seule ou au plus haut point, dénote et désigne un défaut ou une infamie. Et la dire et la rapporter de façon ni scandaleuse ni inconvenante, c'est ce que doit observer avec la plus grande énergie l'homme bien né. Et parce que c'est difficile à observer, nous disons que c'est une vertu que l'on trouve dans ce domaine. En effet garder de l'honnêteté au milieu de mœurs fort corrompues et des paroles licencieuses est vraiment plus que difficile ; et ainsi il

⁹⁰⁶ Emploi du *locutionalis fugitare*, comme chez Plaute, *Poen*, 308 et Térence, *Eun* 847.

⁹⁰⁷ *Subornatus*, Vulgate, *Psalm*, 34, 16.

⁹⁰⁸ *Invidiositas*, néologisme déjà utilisé en III, 2.

⁹⁰⁹ Déjà cité en IV, 1. Cicéron *De Or.* II, 236 : « *locus autem et regio quasi ridiculi [...] turpitudinis et deformitatis quaedam continentur* » : « le lieu et comme le territoire du rire [...] se trouve dans une sorte de laideur morale et physique » ; *De Or.* II, 239 : « *est enim deformitatis et corporis vitiorum ratio bella materies ad invidiam* » : « la laideur et les vices du corps sont aussi un matériau charmant pour l'envie » ; *De Or.* II, 248 : « *locus in turpibus et quasi deformibus partitur* » : « la plaisanterie se trouve dans les petits défauts et les espèces de laideur » ; Quintilien, *Inst.*, VI, 3, 8 : « *habes enim, ut Cicero dicit, sedem in deformitate atque turpitudine* » : « elle a en elle, comme dit Cicéron, son siège dans une certaine laideur physique ou morale ».

honestum in magna morum corruptione ac dicendi licentia, id uero quam difficillimum; ideo maxima etiam dedecerosum et turpe aliter se gessisse

I. [Definitio facetudinis]⁴²⁴.

(1) Domitii Marci extat apud Quintilianum opinio urbanitatem uirtutem esse quandam in breue dictum coactam et planeque ad delectandos mouendosque homines in omnem affectum, maxime idoneam ad resistendum uel laessendum, prout quæque res et persona desiderat. Quæ definitio nobis parum idonea uisa est. Cui autem ita uisum sit, aperiemus. Principio si urbanitatem pro ipsa iocandi uirtute Domitius accipit, a ueri cognitione longe aberrat, cum urbanitas, ut superiore libro ostendimus, rusticitati opponatur, nec genus sit uerum species. Deinde urbanitas non in dictis solum consideratur, uerum urbanis etiam in moribus ac consuetudinibus. (2) Ad hæc cum dicit "ad resistendum uel laessendum", uerba hæc uideantur solum spectare ad ea quæ oratoris sunt, minime uero ad illa quæ ad relaxationem spectant, propter quod uirtus hæc et laudatur et in maximo habetur honore apud occupatissimos et laboriosissimos siue ciues siue ciuitatum rectores. Quod autem dixit "in omnem affectum", quanquam id non improbamus, uidetur tamen de oratoria tantum inuenire, non de hæc ipsa uirtute quam facetudinem uocauimus quæque ipsa moralis ac ciuilis uirtus est, nedum oratoria ac forensis seu senatoria. (3) Qua e re efficitur, ut et uera et certa definitio uirtutis huius sit mediocritatem eam esse quandam iocandi et uerbis et gestibus accomodatis, uel laborum molestiarumque ac curarum doloris quæque honestam et suauem relaxationem, ingenio uiro dignam. (4) Igitur cum in uniuersum multa a nobis disputata sint, multa etiam exempla tradita circa iocandi genus omne, dehinc ingeniarum facetiarum exempla trademus, capitula

⁴²⁴ Titre *ex*. Distigne: Pontann 24 mg § 2. Sommaire: *definitio uirtutis huius*.

est extrêmement déshonorant et scandaleux de se comporter autrement.

I. Définition de l'esprit.

(1) Chez Quintilien¹⁰ on trouve l'opinion de Domitius Marsus qui est que l'urbanité est une sorte de vertu resserrée dans un trait bref, et apte à charmer les hommes et à susciter en eux n'importe quel sentiment, et surtout propre à se défendre ou à attaquer, dans la mesure où la situation et la personne le demandent. Cette définition ne nous a pas paru appropriée. Pour quelle raison, nous allons le montrer. D'abord si Domitius entend l'urbanité comme la vertu même de la plaisanterie, il s'éloigne fort de la vraie conception, puisque l'urbanité, comme nous l'avons dit dans le livre précédent, s'oppose à la rusticité et n'est pas le genre mais une espèce. Ensuite on ne remarque pas l'urbanité seulement dans les paroles, mais aussi dans les manières et les usages qui en sont empreints. (2) De plus lorsqu'il dit « pour se défendre ou pour attaquer », ces mots ne semblent viser que ce qui est du domaine oratoire et pas du tout ce qui tend au délassement, qui fait que les citoyens ou les gouverneurs des cités les plus affairés et les plus actifs louent cette vertu et la tiennent en grande considération. Et lorsqu'il dit « n'importe quel sentiment », bien que nous ne le désapprouvions pas, il semble indiquer seulement l'art oratoire, et non cette vertu même que nous avons appelée l'esprit et qui est une vertu morale et civile, et non seulement oratoire ou une vertu du forum ou du sénat. (3) Il en résulte que la vraie et certaine définition de cette vertu est celle-ci : c'est un juste milieu de la plaisanterie, par des mots et des gestes appropriés, en vue d'une douce et honnête rémission des travaux et des peines, et des soucis et aussi de la douleur, digne d'un homme bien né. (4) Donc puisque nous avons traité de nombreux sujets en général et que nous avons rapporté beaucoup d'exemples autour de chaque genre de plaisanteries, nous allons rapporter désormais des exemples de mots d'esprit bien élevés, mais en sélectionnant.

¹⁰ *Isti.*, VI, 3, 104.

rationem, ne multitudine sordescant ipsa; quibus referendis defectus adhibebimus, quemadmodum adhiberi oportere supra præcepimus iis dicendis. (5) Prius tamen de urbanitate Quintilianus quid sentiat, quando ipse Domitiano huius opinionis relator est, aperiemus. Putat igitur uenustum esse, quod cum gratia quadam dicatur ac uenere; salsum autem in consuetudine aut pro ridiculo tantum accipi, non quod utique id sit, quanquam et ridicula esse oportet salsa, et Cicero, quod salsum sit, ait esse Atticorum: urbanitatis uero nomine significari sermonem præferentem in uerbis et sono et usu proprium quendam [gestum]^{***} urbis, ut sumptam e conversatione doctorum tacitam eruditionem, denique cui contraria sit rusticitas. (6) Ac mihi

^{***} Forcino, præcepit et traditio manuscrise c. A.G.H. et éd. Cousin (C.I.F.): *gestum*.

pour que leur grand nombre ne finisse pas par dégoûter. Nous ferons preuve de discernement en les racontant, comme nous avons recommandé ci-dessus qu'il fallait le faire en les disant (5) Mais d'abord c'est ce que pense Quintilien de l'urbanité, puisque il se fait lui-même le rapporteur de l'opinion de Domitius, que nous allons exposer. Il pense donc que le charmant est ce qui est dit avec grâce et charme⁵¹¹ ; et il dit que le piquant n'a généralement que le sens de « qui fait rire », mais non dans tous les cas, bien que ce qui fait rire doive aussi être piquant et que Cicéron dise que ce qui est piquant est le propre des Attiques⁵¹². Mais il pense que par le nom d'urbanité on entend un discours qui montre dans les mots, leur sonorité et leur emploi, une certaine gestuelle⁵¹³ propre à la ville, comme une éducation instinctive prise dans la conversation des gens cultivés, et enfin que son contraire est la rusticité⁵¹⁴. (6) Et il me

511 *Iust.*, VI, 3, 18.

512 *Ibid.* Quintilien fait allusion au *De Or.*, II, 217 : « *inveni autem stulticia et sarta multa Graecorum — nam et Siculi in eo genere et Rhodii et Byzantii et praeter ceteros Attici excellunt* ». « J'ai trouvé beaucoup de plaisanteries et de pointes chez les Grecs — en effet dans ce genre les Siciliens, les Rhodiens, les Byzantins, et surpassant tous les autres, les Attiques, sont excellents », ainsi qu'à l'*Orator*, 90 : « *sic utrum sole et facetiis, [...], cum id certe sit vel maxime Atticum* » : « qu'il utilise donc le piquant et les mots d'esprit, [...], puisque cela est assurément tout à fait Attique ».

513 Paganus emploie ici la variante *gestum*, comme dans la *primae* (Rome, 1470) et Perotti, qui paraphrase ce passage de Quintilien, en *Comma caput II*, 113-115, (*éd. citée*, vol. II, p. 105-106), cité aussi avec *gestum*, noté qu'il se soit fondé sur la *primae* soit par des *revertiones*. Paganus va développer par la suite. De toute façon, les deux font sens, puisque le *gestus*, qui est une partie de l'art oratoire, porte aussi la marque de l'urbanité.

514 Quintilien, *Iust.*, VI, 3, 17 : « *Non et urbanitas dicitur, qua quidem significari solum sermonem preferentem in verbis et sona et usu proprium quendam gestum Verbis, et sumptum ex conversatione doctorum tacitam traditionem; denique, cui contraria sit rusticitas* » : « ainsi par urbanité, on dit entendu une manière de s'exprimer où le choix des termes, l'accent et l'usage, découlent du goût caractéristique de Rome, et viennent un certain fond de culture acquise dans la fréquentation des gens instruits ; c'est le contraire de la grossièreté ». Paganus reprend un thème que le narrateur du *De Sermonibus* connaît forcément et il se limite à rappeler les mots de Quintilien. Melius Furius, commentant la même paraphrase chez Perotti (s. Un exemple de la méthode de Perotti ; présence cachée de Quintilien dans un passage du *Comma caput*, Aldine, 1525, 132, l. à 133, 9 », *Refl.*, X, 1987, p. 101-109) aurait pu agréger très naturellement le texte de Quintilien au sien au sens que les nombreux lecteurs qui utilisaient le *Comma caput* comme un précieux dictionnaire, sans chercher à identifier les sources, pouvaient difficilement

quidam videntur rhetoricae facultatis scriptores et rusticitatem et urbanitatem circa uerba tantum gestusque illa comitantes uersari uelle, ac si non rusticum sit illorum manibus accumbere in mensa nec cedere natu maioribus aut magistratibus in uia non decedere aut illis non assurgere nec salutare quos, iter faciens, obuios habueris contra sermare hæc omnia neque urbanum hoc sit neque ad urbanitatem referendum. (7) Quocirca urbanitas — quod distinguendum erat eloquentiæ scriptoribus — partim e locis uersatur ac ridiculis urbe dignis ortuque ciuilium atque ingenuorum hominum, partim in factis ac meritis, quos ciues retineant quique in urbe uersati sint, conversationibusque ciuilius. Quo fit ut Cicero, cum urbis mores et admiraretur et sequendos duceret, ad Rufum familiarem scribens dicat: « Urbem, mi Rufe, cole et in ista luce uiue ». (8) Itaque quod olim esset Atticum — qua in re, id est ab humanitate morumque suauitate, Pomponius ille clarissimus uir agnominaus est Atticus — id, ab urbe Roma post, dictum est urbanum, ut asperi mores difficiles morosi inconditi rustici dici sint,

semble que ceux qui ont écrit sur l'art oratoire n'ont voulu placer la rusticité et l'urbanité que du côté des mots et des gestes qui les accompagnent ; et s'il n'était pas rustique de se mettre à table sans se laver les mains, de ne pas s'effacer devant un aîné, ou de ne pas céder le passage aux magistrats, ou de ne pas se lever ni saluer ceux que l'on aura rencontrés chemin faisant, alors observer tout cela au contraire ne serait pas urbain et on ne devrait pas le rapporter à l'urbanité. (7) C'est pourquoi l'urbanité – que les auteurs auraient dû distinguer de l'éloquence – se trouve en partie dans les plaisanteries et les jeux de mots dignes de la ville et d'une assemblée d'hommes civilisés et bien nés, et en partie dans les faits et les usages que les citoyens observent et que l'on trouve à la ville et dans les conversations civiles. Ce qui fait dire à Cicéron, admiratif des usages de la ville et pensant qu'on devait les observer, dans une lettre à son ami Rufus⁵¹⁵ : « c'est la Ville⁵¹⁶, mon cher Rufus, que tu dois habiter, dans cette lumière que tu dois vivre ». (8) C'est pourquoi ce qui autrefois était Attique – c'est ainsi que, grâce à son humanité et à la délicatesse de ses moeurs, l'on a donné au très fameux Pomponius le nom d'Atticus⁵¹⁷ –, a ensuite été appelé urbain du nom de la ville de Rome, en sorte que l'on a appelé rustiques les usages rudes, chagrins, austères et insipides, et que

déceler le plagiat ». Nous pensons en revanche que les lecteurs potentiels de cette reprise de Quintilien ne pouvaient pas ne pas reconnaître ses mots sous le texte de Perotti, ou ici de Pontato. En effet cet ouvrage fait partie d'une culture commune à tous les hommes de lettres, et nous-même, avec une fréquentation bien moins assidue, reconnaissons parfois sous la plume de Pontano certains passages d'Aristote, de Cicéron ou de Quintilien, quand il ne donne pas ses sources. Il ne s'agit donc pas, selon nous, de plagiat, mais d'hommage, de clin d'œil, de rappel, pour des lecteurs qui partagent la même culture. C'est pourquoi nous pensons que le caractère, inscrit dans l'œuvre même, (et revendiqué chez Pontato, voir prologue du livre I) suit parfaitement déceler la référence.

⁵¹⁵ *Ad Fam.* II, 12, 2. Cette lettre date de juin 50, quand Cicéron se trouve au camp de Pyrane en Cilicie.

⁵¹⁶ Nous employons la majuscule car Cicéron pense ici à Rome. En revanche Pontano généralise certainement à toute ville. Dans le discours rapporté de Cicéron, nous faisons donc la référence à Rome.

⁵¹⁷ L'ami de Cicéron, voir la lettre *Ad Att.* I, 5. Pontano a déjà rappelé le cognomen de Lépède, qui lui venait de son charme, *De Senectute* I, 9.

et Caius Marius, a parum cultus moribus ac vitæ durtia quodque nullas viuendi sequeretur amœnitates, habitus est rusticanus. Contra qui humanitate præditi essent suauibusque ornatu moribus atque institutis ut urbani et laudati sunt et culti. Quid ? quod stultos etiam uocauerit, quos urbano a cultu institutisque usuque ab humano et ciuili alienos esse intellexere.

(9) Egitur uetustas oratoris iocum id accepit, quod esset serio aduersum ; cuius opinioni Horatius etiam assentitur inquiring :

Sed tamen omisso quaeramus seria iudo.

Ludum enim pro ioco posuit. Quo fit ut qui iocantur seria tantisper relinquunt, dum refrigerationem concipiant aliquam a serijs ac laboriosis rebus, ut iocatio ipsa ab ingenjis uiris omnino suscipiatur recreationis gratia, quas tamen nec ab honestate recedat nec ab ingenjitate. Quid enim urbanum esse potes tac facetum quod non idem ingenium ? aut qui iure laudari præterquam si honestum ? Quocirca in omni actione et uita, delectu adhibito et rerum et personarum itemque et locorum et temporum, iocandi hileritas hæc ac modesta magnopere laudatur nullumque omnino ciuilis uitæ genus dedecet, cum etiam in principibus uiris non commendatur solum, uerum etiam desideretur. (10) In iocando autem ludendisque facetiis duo potissimum cauenda ; unum, ne in miseris iocemur, præterquam si petulantes fuerint, superbi contumaces. Quid enim inhumanius quam irridere eum,

L'on a considéré *Caius Marius*⁵¹⁸, à cause de ses usages primitifs, de la dureté de sa vie et parce qu'il ne menait pas du tout une vie agréable, comme un grossier paysan. Au contraire ceux qui étaient dotés d'humanité et parés d'usages délicats et cultivés on a fait leur éloge et on les a célébrés comme pleins d'urbanité. Eh bien ! l'on a aussi appelé stupides ceux que l'on a entendus comme étrangers à la culture et aux règles de la ville, et à l'usage d'un homme et d'un citoyen.

(9) Ainsi toute l'Antiquité a pris le plaisant dans le sens de ce qui est le contraire du sérieux. Horace⁵¹⁹ aussi est d'accord avec cette idée lorsqu'il dit :

« Mais oublions le jeu et cherchons le sérieux ».

Il a en effet mis le mot jeu à la place de plaisanterie. Ainsi ceux qui plaisantent abandonnent le sérieux le temps de faire naître un délassement aux affaires sérieuses et pénibles, en sorte que les hommes bien nés se mettent à la plaisanterie pour se récréer, sans s'éloigner cependant de l'honnêteté ni de la bonne éducation. Car qu'est-ce qui peut être urbain et spirituel qui ne soit pas en même temps bien élevé ? Qui de qui peut-on faire l'éloge à bon droit sinon d'un honnête homme ? Ainsi dans chaque action et dans toute la vie, quand on a fait preuve de discernement pour les situations, les personnes et aussi le lieu et les circonstances, on fait un grand éloge de la gaieté et de la mesure de la plaisanterie, qui ne sont absolument pas inconvenantes pour aucun genre de vie civile, puisque non seulement on la recommande chez les hommes de premier plan, mais même on la réclame. (10) Et en plaisantant et en faisant des jeux de mots spirituels, il faut éviter deux écueils par dessus tout : le premier est de ne pas plaisanter contre les malheureux, sauf s'ils ont été provocants, orgueilleux, insultants. Car quoi de plus indigne que de se moquer de celui dont les malheurs

518 Plutarque, *C. Marius*, 31 : « Il était né de parents tout à fait obscurs, travailleurs manuels et pauvres [...] L'existence qu'il menait, en comparaison du raffinement et de l'élégance des citoyens, était assez grossière, mais frugale et conforme à l'ancienne éducation romaine. Le mot utilisé est *agrokoj* dont la traduction exacte est *agriculteur* ».

519 *Sat*, I, 3, 23

cuius commoueri et angere miseris debeas ? Alterum ne eos dictis lacessamus, quorum maior sit auctoritas ac vis, unde eos tibi inimicos facias. Quid enim imprudenter quam potentium iras in se se provocare, dictis eos lacessentem ? Eadem quoque animaduersione fugiendum, ne aut populum uniuersum aut factionem aliquam ordinem ue nationem totam lacessamus aut disciplinas artesque laudabiliores aut studia. Quo quid esse potest stultius aut quid inconsideratius quam uno dicto integram in se se ciuitatem irritare ? (1) Franciscus Philadelphus, et Græce et Latine Mediolani cum profiteretur,

devraient nous émouvoir et nous tourmenter⁵⁰ ? Le second est de ne pas attaquer par nos traits ceux qui ont une très grande autorité et puissance, dont on pourrait se faire des ennemis. Car quoi de plus imprudent que de provoquer contre soi les colères des puissants, en les blessant par nos traits⁵¹ ? Et avec la même application il faut éviter aussi de blesser le peuple en général ou quelque parti, ou une classe, ou la nation entière, ou les sciences et les arts les plus estimables, ou les études. Que peut-il y avoir de plus stupide ou de plus inconsidéré que, par un seul trait, de mettre en colère contre soi une ville entière ? (11) Francesco Filelfo⁵², alors qu'il enseignait le grec et le latin à Milan, piqua

⁵⁰ Voir IV, 4 où Pontano a déjà cité Cicéron. *De Or.* II, 237. III, 238 ; II, 247 et *Orator.* 88 et Quintilien, *Inst.*, VI, 3, 33.

⁵¹ Quintilien, *Inst.*, VI, 3, 34.

⁵² 1398, Tolentino (481). Il fait ses études à Padoue où il suit les cours de rhétorique de Gasparino Barzizza très doué, il y devient professeur de rhétorique à 18 ans. En 1417, à Venise, il est le précepteur de la famille de Bernardo Giustinian, ami de Guarino Veronese et Ultonio da Feltré, et se lie avec Francesco Barbaro. En 1420 il devient citoyen vénitien, et est élu secrétaire du bailli de Constantinople, où il part. Il y apprend le grec avec Jean Crasolara et en 1422 devient secrétaire de l'empereur Jean VIII Paléologue. Là il assure des tâches diplomatiques, notamment celle d'ambassadeur auprès de l'empereur du Saint-Empire. Il épouse la fille de Jean Crisolora, Teodora et fréquente le futur cardinal Bessarion. Il retourne à Venise prié par Barbaro et Giustinian pour être professeur de grec en 1427. En 1428, il part pour Bologne comme professeur d'éloquence et philosophie morale, et grâce à l'aide de Niccoli et de Bruni, il part pour Florence, succéder à Giovanni Aurispa comme professeur de grec au Studio. En 1429, il écrit un *De laudibus eloquentiae*, prologue à son cours sur Cicéron, dont il étudie les *Tusculanes*, les lettres et la rhétorique. La peste de 1430 le fait retourner à Bologne puis de nouveau à Florence jusqu'en 1434. Pendant cette période il traduit la *Rhétorique* d'Aristote, fait un cours sur l'*Éthique à Nicomaque* récemment traduite par Bruni, écrit des *Sommae*, fait un cours sur Dante mais une cabale se monte contre lui à Florence, menée par Marsuppini et Niccoli. Il est exilé du territoire toscain au retour de Cosme, et il écrit *Dea Commentationes Florentinae de studiis*, où il répond aux accusations de Poggio. Il part pour Sienne, où il fait cours sur Juvénal, Cicéron, Virgile. Enesio Silvani lui demande d'être le traducteur entre grecs et latins au concile de Bâle, puis il part à Bologne en 1439 et à Milan en 1440, où il teste plusieurs années, bien accueilli par Filippo Maria Visconti dont il fait le panégyrique en 1446. Il y écrit ses *Comisatio Mediolanensis*. En 1451 la peste à Milan le chasse, et il part pour Naples, attiré par la réputation d'Alphonsse. En 1458 Pie II, qui avait été son élève en 1429-33, est élu Pape et l'appelle à Rome, où il teste son secrétaire jusqu'à sa mort en 1464. Il repart alors à Milan, où il traduit la *Cyclopédie* du Xénophon et la *Politique* d'Aristote. En 1471 il demande à Laurent de

prædicantem Bernardinum, qui post obitum sui merita inter divos relatus est, dicto aculeatorum ita pupugit, ut ex eo omnem eorum ordinem, qui Minores Fratres dicuntur, non in se modo, verum in omnis literatos armaverit exindeque insectari studia hæc humanitatis ordinis eius prædicatores nunquam publice priuatimque desierint.

d'un trait si pointu le frère prêcheur Bernardino¹⁷, canonisé après sa mort pour ses mérites, que c'est tout cet ordre, que l'on appelle les Frères Mineurs, qu'il a armé non seulement contre lui mais contre tous les hommes de lettres, et qu'ensuite les prédicateurs de cet ordre n'ont jamais cessé de s'acharner contre les études humanistes, en public et en privé¹⁸.

Mépris d'être le précepteur de son fils mais il échoue, il repart alors à Rome. En 1475 il fait cours sur les *Thucydides* devant Pomponio Leto. En 1482 Florence lui propose de venir enseigner le grec au Studio, mais il meurt à peine arrivé.

123 1380-1444 : Franciscain, il mène une vie d'ermite entre 1400 et 1402 avant de rentrer dans l'ordre des frères mineurs en 1402. Prédicateur itinérant dans toute la Toscane et l'Umbrie, puis à Padoue, Mantoue et Milan dans les années 15-30, il est accusé d'hérésie car il est très populaire. Cette accusation est levée par Martin V, puis Eugène IV le révoquent. Dans l'hiver 42-43 il prédique à Milan où Filippo Maria Visconti l'a toujours beaucoup apprécié. Dans ses prédications il ne parle jamais de sujets politiques, tels que l'Empire, la Papauté, la réforme de l'Église, etc. mais toujours de morale pratique, fidélité conjugale, amitié, devoir des marchands... et il devient finalement anti-ermite. Il tente de se réapproprier les masses pour les ramener vers le christianisme « pur », tout comme Saint-François. Dans ses prédications, il est contre les doctes, il est canonisé un an après sa mort.

574 *Sofone*, II, 5. Pontano ici rappelle une critique que Filelfo aurait adressée à Bernardino durant l'hiver 1442-1443, où ils étaient tous deux à Milan. Mais le passage où l'on trouve réellement une polémique contre les frères s'appliquerait à Ambrogio Traversari, selon Francesco Tateo, car il est en contradiction avec les deux autres passages des *Sofone* qui sont élogieux pour Bernardino. Or on sait d'après ses lettres et les satires que Filelfo détestait Traversari. Par exemple dans la *Sofone* II, il se compare au comte Cusino que lui préfère un hypocrite diseurs de faussetés. Dans son anthologie *Poeti latini del '400*, p. 41, Liliana Manzi Sabia, pose aussi le problème, car ici l'anecdote de Pontano semblerait très bien fonctionner. En effet Filelfo méprise le « *brodo fratesco* » : dans *Le sonetti toscani (1400-1450) con li suoi commenti*, Venise, 1919, il écrit f. 38 v^o, « *di verso petrarchesco è un stile mezzano tra il silliano e la broda fratesca* ». L. de Traversari sous le nom d'*Hypocritas* est une idée enrobée par l'article de Lucia Guido Ross, « Leonardo Bruni, l'*Oratio in hypocritas* e i suoi rapporti difficili con Ambrogio Traversari », *sl*, 31, 1987, œuvre de 1417 écho d'une polémique entre eux. Traversari en 1417 a trente et un ans et ose affronter Bruni, personnage de haute renommée, sur le terrain même des traductions du grec. Filelfo attaque aussi Traversari par

(12) Dum Demosthenes nec Philippo parit et Alexandrum nunc ut puerum ridet, nunc ut adolescentulum contemnit; quam prudenter rebus suis consuluerit, vitæ eius testis est exitus. (13) Cum animadvertisset Augustus equitem Romanum bibentem in spectaculis præter morem dignitatemque eius ordinis misissetque ad eum qui sub obiurgationis speciem diceret: « ego, si prædere uelim, domum irem », tum illum memorie proditum est respondisse et modeste et perquam ingenue nequaquam Augustum timere, locum si orchestra reliquerit, illum ne reciperet. Quo responso et minax Augusti dictum facete diluit et principis a se iram per iucunditatem auerit, habito et temporis et loci et personarum ratione. (14) Itaque abstinendum est a principibus. Quin, si qua concepta est ira, suauioribus dictis placanda est, quod Tarentini illi inuenies præstitere; nam conuicti cum essent, quod multa inter

(12) Démosthène⁵²⁵ n'a pas épargné Philippe et s'est moqué d'Alexandre comme d'un enfant tout comme il l'a méprisé jeune homme ; avec quelle prudence il a veillé à ses intérêts, la fin de sa vie en témoigne. (13) Auguste⁵²⁶ avait remarqué un chevalier romain qui buvait pendant les spectacles au-delà de l'usage et de la dignité de sa classe, il lui fit envoyer quelqu'un pour lui dire, sous couleur de critique, « moi, si je voulais déjeuner, j'irais chez moi ». La tradition nous rapporte que celui-ci lui répondit alors avec mesure et de façon très bien élevée, qu'Auguste ne craignait nullement de ne pas récupérer sa place s'il quittait le parterre. Par cette réponse, il a à la fois émoussé avec esprit la pointe du trait menaçant d'Auguste et détourné la colère de l'empereur contre lui par la gaieté, en ayant tenu compte de la circonstance, du lieu et des personnes. (14) C'est pourquoi il faut se tenir à l'écart des princes. Bien plus, il faut apaiser par des mots très doux une colère éventuellement déjà née, ce que nous ont montré les jeunes gens

amitié pour Bruni, il le dit lui-même dans sa lettre à Giovanni Acciaipoli du 31 juillet 1429, (*Epistolarium familiarum libri XXVII*, Venetis, 1502, t. 9). Et dans sa satire II, 5 il reprend exactement l'invective de Bruni. Donc si l'attaque contre Traversari a bien existé, dans ce passage précédemment Pontano parle d'une critique à Bernardino qui aurait eu comme effet de l'amor contre les intellectuels. Or Leonardo Bonvuolenti, le premier biographe du Stemonio (*Platone seneca Bernardino senensis*, ms. Vat. Lat. 2735, ff. 179-185, publié dans *Annali della Bibliologia*, XXI, 1902 par E. Von Ortroy) rappelle en premier chef que les doctes n'aimaient pas Bernardino, et réciproquement. En effet, dans ses sermons il parle toujours de morale pratique, de l'amour du prochain, de la fidélité conjugale, des devoirs des marchands... Il tente de se réapproprier les masses pour les reconduire vers le christianisme « pur », et il est toujours virulent contre les ruses et les hommes de lettres, se réclamant du seul saint François. S'il est impossible qu'une seule critique de Filelfo ait déclenché cette haine de Bernardino contre les intellectuels, car elle ressort de tous ses sermons, il est fort possible que le témoignage de Pontano serve ici à décrypter le passage de la Satyre 5 du livre II. En effet, même si Filelfo a qualifié Traversari d'hypocrite et si Poggio aussi dans son *Dialogus adversus hypocritas*, parle ouvertement de son hypocrisie (édition et traduction G. Vallesse, Naples, 1946, p. 38-41) il faut bien que cette polémique contre Bernardino ait existé puisque Pontano la rapporte quelque cinquante ans après.

525 Plutarque, *Dem.*, 23 : « il traitait Alexandre d'enfant et de Margitès ». Un Margitès est un bon à rien, héros d'un poème attribué à Homère, cite Robert Flacellès dans l'édition C.U.F.

526 Quintilien, *Instit.*, VI, 3, 63

comandum licentius de rege Pyrho locuti essent ridoque maledictorum reposceretur, tum unum ex iis iocabundum dixisse probitum est memoriae: « Nunquid, n Pyrha rex, hoc mirare et querere? per Hierusalem ipsa te in cœna confecissemus, si lagena nos destituisset ». Quo dicto, ut et urbano et ingenuo profecto ab homine, omnis e vestigio ira dissoluta est. (15) Accusatus iuuenis quispiam, quod in mensa intemperantius locutus esset aduersus sacerdotem uocatusque ob id in iudicium atque interrogatus a iudicibus, « si eadem, respondit, pacto rursus in cœna me inuitauero, uel duodecim quoque Apostolos insectabor fustibus ». Statimque inter iudices, exorto risu cognitoque uini uicio, ab illis absolutus est; poena tamen a sacerdote irrogata, uti quadriduum uino abstineret. (16) Genus hoc facetiarum et ingectio uiro dignum est et inter egregios ciues relatu atque auditu, quando et objecta dissoluit et offensione caret; nec delectat solum, uerum summa quoque cum laude fert secum audientium approbationem. Id tamen uidendum ne dicta ipsa aut frigida sint aut absurda, qua ue imprudenter excident ex quo stultitiæ accusamur. (17) Gregarius quispiam furis accusatus, dum irem se se prætoris lenire putat, « equidem, inquit, o prætor, artibus his hero me placere intelligebam ». Quid his stultius? nanque hero dum dicit studere se ut obsequatur, illum calumniatus est. (18) Alius eiusdem ordinis in horto deprehensus, cum uapularis deprecaretur, « non mihi, inquit, poma surripui, sed asello meo ». Quid hoc frigidius? Habent igitur huïus dicta suas ac necessarias cautiones.

(19) Utque ad humilis abiectasque ac miserabiles redeamus, quid indignius quam miserum iridere? Colas quidam Sicanus et naturæ et fortunæ bonis destitutus, cum nobili ab adolescente importune irideretur, « ne tu, inquit, me irideas,

de Tarente⁵²⁷. Ils étaient en effet convaincus d'avoir, dans un dîner, beaucoup parlé du roi Pyrrhus de façon très leste, et celui-ci leur demandait compte de ces médisances ; on rapporte alors que l'un d'eux, plaisantant, dit : « est-ce que tu es étonné, ô roi Pyrrhus, et te plains-tu ? Par Hercule, nous t'aurions tué dans ce dîner, si la bouteille ne nous avait pas fait défaut ». Ce trait, dans la mesure où il fut lancé par un homme à la fois urbain et bien né, fit s'évanouir sur le champ toute la colère. (15) Un jeune homme était accusé d'avoir parlé à table sans retenue contre un prêtre, et pour cela on l'avait convoqué au tribunal et les juges l'interrogeaient. Il répondit alors, « si je m'invite de nouveau à dîner de la même manière, je m'échamerai bien sur les douze Apôtres aussi avec des coups de bâton ». Aussitôt il fit naître le rire chez les juges qui reconnurent le vice d'ivrognerie, et ils l'acquittèrent. Cependant le prêtre demanda comme punition qu'il s'abstienne de vin pendant quatre jours. (16) Ce genre de mots d'esprit est digne d'un homme bien né et digne d'être raconté et entendu au milieu des meilleurs citoyens, puisqu'il a détruit les reproches tout en évitant l'offense ; et il ne charme pas seulement, mais avec la plus grande gloire il emporte aussi avec lui l'assentiment des auditeurs. Il faut cependant veiller à ce que les traits ne soient ni inexpressifs ni absurdes, qu'ils ne sortent pas de la bouche à l'aveuglette, ce qui nous fait accuser de stupidité⁵²⁸. (17) Un berger était accusé de vol et, pensant apaiser la colère du gouverneur contre lui, il lui dit : « mais moi, gouverneur, je croyais faire plaisir à mon maître par ces moyens ». Quoi de plus stupide ? Car en disant qu'il veille à satisfaire son maître, il l'a calomnié. (18) Un autre de la même classe sociale fut surpris dans un jardin ; roué de coups, il cherchait à se faire pardonner et dit : « ce n'est pas pour moi que j'ai volé ces fruits, mais pour mon âne ». Quoi de plus inexpressif ? Donc les traits de ce genre nécessitent des précautions qui leur sont propres.

(19) Et pour revenir aux fables et aux humbles, et aux misérables, quoi de plus indigne que de se moquer d'un

⁵²⁷ Quintilien, *Inst.*, VI, 3, 10. Valère Maxime, *Mém.*, V, 1, *Ex* 3 ; Pline l'Anc., *Nat. Hist.*, 2, 11 reprennent aussi cette anecdote à propos du *miles simius* de Pyrrhus qui aide les habitants de Tarente contre Rome en 281. Cf. Luciano cite Quintilien.

⁵²⁸ *De Gr.*, II, 256.

inferior enim sum quam ut rideri merear, cuius tamen mors deplorari ab summis atque infimis iure debeat; haud multum tamen aberit, cum honis ipse exurus omnibus; mecum et fortunam tuam lugebis, et mendicabis in patria » quod non multo post contigit. Habent enim impia et infestabilia turis facta tum dicta deum ipsum ultorem. (20) Aliquando etiam miserabilium e numero ac mendicantium existunt qui ditaces sint ac maxime ipsi quidem ad mouendum risum idonei; de quibus dici inae possit Horatianum illud: « frenum in cornu gerit ». Ill igitur ipsi imitari notas maxime cicatricosas relinquunt immersionum suarum; ut cum dicaculus quidam lippe insultaret mendicanti, quod ad scrupum pedem offendisset, « at non offendit pedem tuarum ad limen aedium nocte praeterita adulter, domo cum abesses »: quod quidem et factum erat et ille id minime ignorabat. Quocirca nequaquam curantendum, ratione ut aliqua huiusmodi hominum generis siue imprecationibus siue maledicentiis te exponas. (21) Dictorum autem genera facimus duo: unum, quod risum tantum moueat, alterum, quod approbationem. Mouent igitur risum non modo acute ac uenuste dicta, sed non nunquam stulte iracunde quidem seu dicta seu facta. Efferbuerat Alfonsus minor in famulum stabularium, itaque uocato architrachino iussit illi uinum decimum in diem adiri. Risus illico excitatus est ab astantibus, qui scirent stabularium illum abstemium; quod etsi Alfonsus notum erat, ira tamen memoriam praepedierat. (22) Idem Alfonsus, cum fugientem cerneret ab hostium incursum calonem interrogaretque: « quo fugis? », exterritus ille, « umbram, respondit, quaerito ». Risit tum Alfonsus ut ignaue loquentem atque o consternatione illique taberna uinariam ostendit, « eocam, inquit, quam quaeritas umbram ». (23) Idem pro tribunali ius cum diceret ac stultius ad eum quispiam accessisset clamitans,

malheureux ? Un certain Colas, un Sicilien, qui avait perdu ses biens de nature et de fortune, dit à un jeune noble qui se moquait de lui mal à propos, « ne te moque pas de moi, je suis en effet trop faible pour mériter d'être objet de rires, moi dont le sort pourtant devrait être plaint justement par les plus grands comme les plus petits ; il n'y aura pourtant pas une grande différence, quand, dépouillé toi-même de tous tes biens, tu déploreras avec moi ta fortune et que tu mendieras dans la patrie », ce qui arriva peu après. En effet Dieu lui-même se fait le vengeur tant des faits que des mots impies et maudits. (20) Parfois aussi au nombre des misérables et des mendiants, on en trouve qui sont caustiques et absolument à même de faire rire. À leur propos on peut dire justement ce mot d'Horace⁵²⁹ : « il porte des pare-chocs ». Donc quand ils ont été provoqués, ils laissent nombre de cicatrices marquées de leurs morsures. Ainsi comme un petit homme caustique⁵³⁰ avait insulté un mendiant aveugle, pour avoir fait buter son pied contre une pierre, « mais il n'a pas fait buter ton pied contre le seuil de ta demeure, ton adultère de la nuit dernière, alors que tu avais quitté la maison » : ce qui s'était passé et qu'il n'ignorait pas. C'est pourquoi il ne faut risquer en aucune manière de s'exposer aux imprécations ou à la médisance de ce genre d'hommes. (21) Et nous faisons deux genres de traits : l'un, qui ne provoque que le rire, l'autre l'assentiment. Donc font rire non seulement les traits piquants et charmants, mais aussi parfois les traits ou les faits stupides, coléreux et timorés. Le jeune Alphonse avait pris une colère bouillonnante contre un palefrenier ; ainsi il appela l'intendant et lui ordonna de lui supprimer le vin pendant dix jours. L'assistance éclata aussitôt de rire, car ils savaient que ce palefrenier ne buvait pas ; et même si Alphonse l'avait su, la colère avait cependant fait obstacle à sa mémoire. (22) Le même Alphonse vit un valet d'armée fuir devant l'attaque ennemie et lui demanda « où l'enfuis-tu ? ». L'autre terrorisé lui répondit : « je cherche l'ombre ». Alphonse rit alors de celui qui avait parlé comme un lâche dans son affolement, et lui montra l'échappé d'un marchand de vin en lui disant : « voici l'ombre

529 *Sat.*, I, 4, 24 : « J'porte du foin aux cornes ». On attachait en foin aux cornes des bœufs dangereux, et zodiac transposé l'image.

530 *Dicasidus quidam* : comme en V, 2, 60, Fontano explique cet adjectif sans *humoribus* (III, 17, 7) ou *humiditas* (IV, 3, 4).

clementiæ ut suæ memor esset in iure dicendo, percontatus tum ipse, quod nam officium præstari a se posset facilitatis etque clementiæ, tum ille, « Clementilla, inquit, uxor mea cubito me hac nocte e lecto exposuit et maledictis extra domum prosecuta est. Ego apud te iniuriarum ago ». Difficile dictum est qui risus toto foro exorti fuerint. (24) Hæc igitur siue ceterorum siue fecetiarum genera, etsi in hunc nostrum minime cadunt dicendo, usuueniunt tamen referendo inter confabulandum in circulis atque conuersionibus. At quæ approbationem adducunt et dicti et relata digna sunt addecentique utroque modo factum ; ut apud Plautum, cum percontaretur alter, « quo pacto potus et nupta et uidua esse eadem », respondit alter : « quod adolescens nupta sit cum senex ». Dictum minime ridiculum, quod tamen sententiæ loco probationem inducat. (25) Quale etiam Ciceronis illud : cum dicentibus sero eum in castra ad Pompeium uenisse respondit : « Minime uero sero quando nihil hic paratum inuenio ». (26) Huiusmodi enim siue dicta siue responsa magis probantur ut concinne ut grauius ut prudenter atque ex tempore et ad rem ipsam accomode dicta quam ut ridicule, cum sæpenumero admirationem quoque ingenere in animis audientium. (27) Cuiusmodi etiam illud Augusti Cesaris : nam cum auctio honorum fletu equitis Romani, qui plurimo aere alieno pressus esset atque undique a creditoribus circumuentus iussissetque ex illis culcitram sibi tantum cubilem emi, mirati cum essent, quibus id negotii ab Augusto dabatur, « an non ea, inquit, habenda a nobis est allicienda ad somnum culcitra, in qua ille, qui tantum deberet, capere somnum potuerit ? » Non igitur dicta omnia

que tu cherches ». (23) Le même rendait la justice du haut de son siège et quelqu'un de très stupide s'était approché de lui en réclamant à grands cris qu'il se souvint de sa clémence en rendant la justice. Il lui demanda alors quel devoir de honte et de clémence il pouvait remplir, et ce dernier lui dit : « Clémence, ma femme m'a chassé de mon lit cette nuit alors que j'étais couché, et elle m'a poursuivi de ses outrages hors de la maison. Moi je la poursuis pour injures devant toi ». Il est difficile de dire quels rires éclatèrent dans toute la salle. (24) Donc ces genres de traits ou de mots d'esprit, même s'ils ne conviennent pas à notre homme d'esprit dans le discours, sont cependant employés dans les récits et les conversations dans les cercles et les assemblées. Mais ce qui apporte l'assentiment est digne d'être dit et raconté, et convient à l'homme d'esprit des deux manières ; comme chez Plaute⁵³¹, à l'un qui demandait « comment la même femme peut-elle être à la fois mariée et veuve », l'autre répondit : « parce que jeune, elle est mariée avec un vieillard ». Ce trait ne fait pas rire ; il suscite pourtant l'approbation sur le sujet de la pointe. (25) Comme ce mot de Cicéron⁵³² aussi : on lui disait qu'il était arrivé tard au camp de Pompée, il répondit alors : « mais il n'est pas tard du tout, puisque ici je ne trouve rien de prêt ». (26) En effet on approuve plus les traits ou les réponses de ce genre pour leur à-propos, leur sérieux, leur sagesse, leur caractère improvisé et leur adéquation au sujet, que pour leur capacité à faire rire, puisque très souvent ils font aussi naître l'admiration dans l'esprit des auditeurs. (27) Et de ce genre on trouve aussi ce mot de César Auguste⁵³³ : on vendait aux enchères les biens d'un chevalier romain qui était écrasé de dettes et cerné de toutes parts par les créanciers, et il les avait invités à n'acheter que son matelas. Ceux à qui Auguste avait donné ce travail s'en étaient étonnés, il leur dit alors : « ne devons-nous pas considérer comme propre à attirer le sommeil ce matelas sur lequel cet homme avec tant de dettes a pu dormir ? »

⁵³¹ *Id.*, 954-65.

⁵³² Macrobie, *Sat.*, II, 3, 7. Cicéron avait rejoint le parti de Pompée en fuyant en juin 49.

⁵³³ Macrobie, *Sat.*, II, 4, 17. Velt aussi Auguste, recueil de bons mots rapportés dans les *Écarts*, 61. Le mot cité par Pontano vient de Macrobie, car les circonstances d'énonciation rapportées sont exactement les mêmes et dans les mêmes termes.

risum mouent, cum hæc ipsa horumque similia approbationem tantummodo secum ferant. (28) Risus uero ipse aut e nobis ipsis petitur aut ex aliis aut e rebus ipsisque ex euentis. E nobis igitur risus petitur, cum aliqua tanquam subabsurda dicentur, non tamen subabsurde, aut gestus quidam parum erunt compositi atque ob id ridiculi, cum tamen neque ipsi per se neque res ipsæ nostræ sint ridiculæ. (29) Est apud Plautum in Casina senex, qui uillico ancillam tradere in uxorem student, cum ipse tamen uoluptatem ex ea sibi quæreret. Inque quo risum poeta excitaret inter spectatores, errantem inter loquendam illum inducit: « nam cur, senex inquit, non ego id perpetrum quod exipi, ut nuptat mihi – illud quod uolubam, nostro [seruo]¹⁷ uillico? » Subabsurdum atque aberrantem illum parumque in uerbis consistentem facit, quo risum inde excitet. (30) Gregorius Typhernas, quo præceptore Grecis in literis usus sum adolescens, ad forum accesserat rerum uenalium, dumque rusticano cum homine non potest de mercimoniis conuenire, serrone enim cum illo nimis composito utebatur, ibi ego, qui rem perpendissem, conuersus ad rusticum « o bone, inquam, homo, ex hac omni summa quantum ipse uis decorticari? », quod a me dictum est pro demsi. Tum ille, uerbo hoc et suo et rusticano cum uoluptate audito,

¹⁷ *Interp* Pontano.

Donc ce ne sont pas tous les traits qui font rire, puisque ceux-là et ceux qui leur sont semblables n'amènent avec eux que l'assentiment.

(28) Mais nous tirons des motifs de rire soit de nous-mêmes, soit des autres, soit des faits⁵²⁴ et des événements mêmes. Nous tirerons le rire de nous-mêmes en disant en quelque sorte des absurdités⁵²⁵, mais non de façon absurde⁵²⁶, ou quand les gestes ne seront pas recherchés et feront rire pour cette raison, puisque ni ces gestes en eux-mêmes, ni nos faits eux-mêmes ne sont motifs de rire. (29) On trouve dans la *Curculio*⁵²⁷ de Plaute un vieillard qui cherche à faire épouser une servante à son intendant, alors que lui-même voulait prendre du plaisir avec elle. C'est pourquoi le poète, pour provoquer le rire des spectateurs, le représente en train de se tromper en parlant : « pourquoi, dit le vieillard, n'achèverais-je pas ce que j'ai commencé, qu'elle m'épouse – je voulais dire, qu'elle épouse mon esclave intendant ? » Il le rend absurde et le fait se tromper, mal assuré dans ses mots, pour susciter le rire. (30) Gregorio Tifernate⁵²⁸, qui était mon professeur de grec quand j'étais jeune, s'était tenu sur la place du marché et il ne pouvait pas faire affaire avec un paysan sur sa marchandise, car il employait avec lui un langage trop recherché. Alors, comme j'avais examiné la situation, je me tournai vers le paysan et lui dis : « oh mon brave homme, de toute cette somme, combien veux-tu nous laisser éplucher ? » disant cela au lieu de « retrancher ». Alors celui-ci, ayant entendu avec plaisir

⁵²⁴ Quintilien, *Inst.*, VI, 3, 22.

⁵²⁵ Cicéron, *De Or.*, II, 289 : « et *subabsurda dicenda* » : « en disant des absurdités ». Quintilien, VI, 3, relève déjà cette expression comme cicéronienne, « et *verbo* Cicéronis *utur* *dicimus* aliqua *subabsurda* » : « pour employer le mot de Cicéron, nous disons en quelque sorte des absurdités ».

⁵²⁶ *De Or.*, II, 274, 275.

⁵²⁷ *Cur.*, v. 701-703. Le rajout est de Pontano et n'apparaît pas telle part ailleurs. De plus le vers n'est plus métrique. C'est donc bien une erreur de mémoire.

⁵²⁸ Né à Città di Castello, ca 1415 et mort en 1466. Élève de Manuel Chrysoloras et de Vittorico da Feltri, il enseigne le grec à Naples puis à Rome, où Nicolas V lui fait traduire le *De regno* de saint Jean Chrysostome. Il traduit les livres XI à XVI de la *Géographie* de Strabon avec Guido Vannucci, qu'il présente à Rome, chez Synesius et Pancratz en 1465. De 1447 à 1450 il enseigne le grec à Naples, où il a Pontano comme élève, puis il part à Paris en 1456, où il occupe la première chaire de grec jamais créée.

renidenti similis aspernatusque Gregorium meque de amicitia complexus, « tu, inquit, sapide adolescens, uniuerso de pretio quantum tibi uisum fuerit decorificabis ». Tum ego : « de cumulo isto tuo uel granulum exgranulabo ». Rursum ille in risum abiens, « pro arbitrio, inquit, exgranulabis ». Ad ea ipse : "nouum igitur granula argenteola crassula atque hæc quidem tantum immanuabo". "Immanuabis, inquit, quam primulum". Hac igitur ratione, composito pretio, transacta res est ; qui uero aderant omnes in cuchiucos resoluti sunt. Feci igitur me ridiculum. hæc est rusticorum, quo agrestis hominem molliorem durtiem.

(31) Queritur autem ex aliis risus, ut cum Cicero de penetro suo, qui exigua esset statuta, dixit : "quis, obsecro, generam meam ad gladium alligauit ?". (32) Item de Quinto fratre, qui et ipse breui esset statu corporis, cum uidisset imaginem eius maioribus lineamentis ad pectus usque depictam, "profecto, inquit, frater meus dimidius maior est quam totus ». (33) Antonius [Panormita]⁸³², prætercurrentem passu maiore ac frequantiore claudum quempiam cum uideret, « cui nam, inquit, dico sacer hic dies est, o campanator, auleo nam frequens tintinnis ? ». (34) Itaque et a nobis et ab aliis,

⁸³² Surcoufante : *Gafeseus cui* ; et in mg : *præter summam uerum decorificam*
renimus etiam ac roritur quidam inest dicendi lepos.

ce mot à lui et caractéristique d'un paysan, comme rayonnant et méprisant Gregorio et m'embrassant pour mon affabilité, me dit : « toi, jeune homme malin, tu éplucheras du prix tout entier tout ce qu'il te semblera bon ». Alors moi : « de ton tas, j'égrénerai bien du grain ». À son tour, se mettant à rire, il dit : « tu égréneras comme tu voudras ». Et moi à cela, je dis : « donc je te mettrai en malus neuf petits grains³³⁹ d'argent bien gras, et cela seulement ». « Tu me les mettras en main, dit-il, le plus tôt possible ». Avec ce barème donc, après avoir établi le prix, on fit affaire. Mais ceux qui étaient là se déchainèrent tous en éclats de rire. Je fis donc rire de moi, en me faisant paysan, pour adoucir la dureté de ce campagnard³⁴⁰.

(31) Et on tire des motifs de rire d'autrui, comme quand Cicéron³⁴¹ dit de son gendre, qui était de petite taille : « qui, je vous prie, a attaché mon gendre à une épée ? ». (32) De même à propos de son frère Quintus³⁴², qui lui aussi était de petite taille, comme il avait vu son portrait représenté en un buste immense, il dit : « vraiment, mon frère à moitié est plus grand que tout entier ». (33) Antonio Panormita, voyant passer un boiteux à fort grandes et fort rapides enjambées, dit : « de quel saint est-ce le jour consacré aujourd'hui, carillonneur, pour que tu tintes³⁴³ avec autant de rapidité ? ». (34) Ainsi c'est à la fois de

339 Le *grano* est une unité monétaire, utilisée dans le royaume de Naples jusqu'à l'unité italienne au XIX^e siècle.

340 Ici deux néologismes, *imbrattare*, *campagnolare*, un verbe utilisé au sens figuré alors qu'il n'est attesté qu'au sens propre, *decorificare*, (Pline, *Hist. Nat.*, 16, 188, 221 au sens d'*ébourer*), un diminutif, *crassula* que l'on trouve chez Valla (un diminutif rare, *grondulum* et une expression typique des Comiques, *quom primulum*, participent à la caricature : grâce à la performativité des mots, l'homme cultivé devient aussi un paysan et possède le même langage.

341 Macrobie, *Sat.*, II, 3, 3. Il s'agit de Publius Cornelius Lentulus Dalmella, que la fille de Cicéron épousa en troisième mariage en 58. Il y a une autre anecdote que Pontano cite deux fois dans le *De Sermone*, à propos de Dalmella, César, Pompée et leurs relations de famille : I, 9 et III, 16.

342 Macrobie, *Sat.*, II, 3, 4. Quintus Tullius Cicéron fut gouverneur d'Asie de 61 à 58 ; Castron a pu voir son portrait quand il s'est rendu en Cilicie en juillet 51, de Samos à Éphèse, voir *Ad Att.*, 5, 12, 1 et 13, 1. Il s'agit de portraits où le buste de la personne apparaissait soutenu par un grand bouclier.

343 *Tintire*, mot que l'on trouve dans les comédies, pour *strepere* (Nævius *Com.* 114, par ex.).

plurimis etiam modis, usque maxime diversis, risum exciuit. Militabat sub Alfonso eques, cui nomen erat Rostro. Hic tegmento capitis, quod hodie birretum uocant, utebatur rubro atque in cristam porrecto; forte et excubias pro castris agebat. Cum igitur Alfonso noctu murum suum obiret, in eum et ob cristam et ob nomen locutus: «quando, inquit, o galle, matutinum cantabis?» Ad ea ille, «male, inquit, matutinatur qui uespernam non gustauit». Quo quidem loco delectatus Alfonso uestitu illum donauit etiam diuersicolore, qui gallum et crista et appellatione et uarietate coloris toto etiam corpore referret. Sed immorari hac in parte, exemplis amplificandæ eius gratia afferendis, omnino uidetur importunum.

(35) Reliquum est, de partem eam in exemplificationem relinquamus, quæ tum a rebus ipsis risum querit tum ab euentis. Quæ autem uia risus ab iis, quæ eueniunt, comparetur Cicero docuit, in Vatini consulum locutus, cum paucorum admodum dierum fuisset: «magnum, inquit, ostentum anno Vatini factum est: illo enim consule, nec bruma nec uer nec æstus nec autumnus fuit». Docuit et Vatinius ipse, in Ciceronis uerba locutus. Nam cum gloriaretur Cicero se rei publicæ humeris ab exilio reportatum, «unde ergo tibi varices?», Vatinius intulit. (36) Nec minus apud Plautum senus pro ancilla suppositus in cubili, cum a spectatoribus risum captus dixit:

Mihi quidem adepo! insignite facta est ¹²² iniuria:
Duobus nupsit, neuter fecit quod nouæ nuptæ solet.

¹²² Pontano: *est magna*. Traditio manuscr. et *pluribus*.

nous et des autres, de plusieurs manières également, et très différentes; que nous faisons rire. Sous Alphonse servait un chevalier qui s'appelait Bec d'Oiseau. Pour couvrir sa tête, il se servait d'un bonnet rouge, qu'on appelle aujourd'hui béret, et le portait allongé comme une crête. Un jour il montait la garde devant le camp. Alphonse faisait donc sa ronde de nuit et, se moquant de lui, de sa crête et de son nom, il dit : « quand, coq, vas-tu chanter le matin ? » À cela, il répondit : « il n'est pas matinal, celui qui n'a pas mangé le soir ». Vraiment charmé par cette plaisanterie, Alphonse lui donna un habit multicolore, pour rappeler le coq par sa crête, son nom, et aussi son corps entièrement barloché. Mais s'appesantir sur cette partie, en apportant des exemples pour la développer, semble tout à fait hors de propos.

(35) Il reste, pour ne pas laisser cette partie sans exemples, ce qui tire le rire des faits mêmes et des événements. Et comment les événements provoquent le rire, Cicéron⁵⁴⁴ nous l'a appris, quand il s'est moqué du consulat de Vatinius, qui n'avait duré que très peu de jours : « c'est un grand prodige, dit-il, qui est arrivé l'année de Vatinius : sous son consulat, il n'y a eu ni hiver, ni printemps, ni été, ni automne ». Et Vatinius⁵⁴⁵ même nous l'a enseigné, se moquant des mots de Cicéron. En effet Cicéron se glorifiait d'être rentré de son exil politique porté sur les épaules de l'État et de la République ; Vatinius lui lança : « d'où te viennent donc tes varices ? ». (36) Et tout autant chez Plaute⁵⁴⁶ l'esclave étendu sur le lit à la place d'une servante, quand il dit, cherchant à provoquer le rire des spectateurs :

« Par Pollux on m'a vraiment fait une injure incroyable,
J'ai épousé deux hommes, et aucun des deux ne m'a fait
ce qu'on fait en général aux jeunes mariées »

⁵⁴⁴ Macrobie, *Sat.*, II, 3, 5

⁵⁴⁵ *Id.*

⁵⁴⁶ *Com.*, 1010-1011. L'omission de Pontano rend le vers non métrique. De plus W porte le vers complet ainsi que la tradition manuscrite, et la *grinceps*. Erreur de mémoire d'autant plus possible que cette partie a été écrite après 1499, dans une période de guerre et d'occupation où Pontano n'a peut-être plus accès à ses livres.

(37) Extat etiam Catonis dictum admodum facetum ; cui renuntiatum cum esset Albidii, civis Romani, qui sua bona per luxum atque ingulniam consumpsisset, donum, que una illi esset reliqua, incendio conflagrasset, « ut belle, inquit, Albidius [propteruriam]¹² fecit », alludens ad sacrificium, in quo mos erat, quicquid reliquiarum superesset ex epulis, in ignem id comitii. (38) Extat eodem hoc etiam in genere Valerii Martialis et bellum et cultum epigramma ad Faustinum amicum :

Lotus nobiscum est, hilaris cenavit, et idem
 Intuentus mane est mortuus Andragoras.
 Tam subitæ mortis causam, Faustine, requiris ?
 In somnis medicum viderat Hermoeratem.

(39) Elicitur etiam rebus ab ipsis risus multipliciter quidem, quando rerum ipsarum et multiplex et varia et pene infinita supplex est. Itaque et maxime et perquam idoneam iocantibus præbent materiam, siue ioci sint ipsi liberales atque ingenui, siue serviles aut rusticani, siue theatro detur opera crimicisque spectaculis. Consimili itaque quantum memoria ex diuina lectioe sumministrabit quantumque ipsi ingenio assequi poterimus, pro materia, qua de agitur, exempla diuersi generis variæque ioculationis afferre, dignitate tamen seruata. Philosophamur enim, uel philosophice potius ludimur, non ea tamen licentia, ut histrionis sicophantiisque locus detur in scriptis his nostris ullus. Rerum autem appellatione et negocia et artes et ministeria opificiaque et prædia et supplecillum censumque et id genus externa omnia intelligi uolumus.

¹² 6^m, Bistagne. Tradition manuscrite souff V : *propter uiam*. *Propteruriam* = *propteruriam*, Lipse-Ris : *proteruriam*.

(37) Il existe aussi un mot de Caton³⁴⁷ très spirituel. On lui avait appris qu'Albidius, un citoyen romain, qui avait dissipé tous ses biens par son goût du luxe et sa glotonnerie, avait perdu dans un incendie la seule maison qui lui était restée, « comme il l'a bien fait 'avant de se mettre en route' », faisant allusion au sacrifice où la coutume était de jeter au feu tous les éventuels restes du banquet. (38) Il existe aussi dans ce même genre cette épigramme charmante et recherchée à la fois de Valérius Martial³⁴⁸ à son ami Faustinus :

« Il a pris le bain avec nous, il a dîné avec gaieté, et ce même
deçà, on l'a trouvé mort ce matin.
La cause d'une mort si soudaine, Faustinus, tu la
demandes ?
En songe il avait vu le médecin Hermocrate »

(39) Le rire est aussi issu des choses mêmes, et vraiment de plusieurs manières, puisque la gamme de ces choses est multiple, variée et presque infinie. C'est pourquoi pour ceux qui plaisaient, c'est une matière immense et tout à fait appropriée que fournissent les plaisanteries, qu'elles soient nobles et bien élevées, ou qu'elles soient serviles et campagnardes, ou qu'elles s'appliquent au théâtre ou aux spectacles des mimes. Ainsi nous nous efforcerons, autant que le souvenir de nos longues lectures nous aura procuré et autant que nous pourrons obtenir par notre esprit, pour la matière dont il s'agit, d'apporter des exemples de divers genres et de plaisanteries variées, en gardant cependant la dignité. En effet nous philosophons, ou plutôt nous amusons en philosophant, mais notre licence ne va pas jusqu'à donner une place aux histrions et aux sycophantes dans nos écrits. Par le nom de choses, ce sont les affaires, les arts, les fonctions et les métiers, les biens, le mobilier³⁴⁹ et la richesse, et tout ce genre de choses extérieures, que nous entendons.

347 Macrobe, *Sat.* II, 2, 4. Les sacrifices de ce genre étaient dits *propter nam* car c'est dans la rue qu'étaient brûlés les restes.

348 *Épigr.*, VI, 55.

349 Pontano emploie le mot *sypocretes* avec la double consonne, comme le fait Plaute. La langue « classique » écrit ce mot avec un seul -p. Ce mot est aussi employé au sens figuré plus haut quand Pontano parle de la gamme infinie des « choses ».

(40) Vido Grammaticus, quem ego adolescentulus Perusia audiui senem iam, retinentem tamen dignitatem institutore dignam. fuerat iunior in edificio domus parte cum ancilla deprehensus a discipulo atque eo quidem in statu, ut, cum discipulus magistro illudens dixisset repente ad primam deprehensionem: « omnis homo currit », non discedens a grammaticae dialecticaque disciplina, praepatore quoque ab ipso momento eodem responsurus fuerit: « praeter me uolantem », statim uidelicet considerante in quo deprehensus esset. Res igitur ipsa et discipulum admonuit et doctorem hisdem sensibus simul ludere eandemque in sententiam iocari. (41) Thomas Purpurus, nobilissimus rhetor, habebat in deliciis catellam, cui Luscula erat nomen; ea cum uidisset ancillulam cum hero ludentem deliciosius, in eam mordicus illata est; qua de re, cum illa quereretur ad herum respondissetque ille ioculabundus autorem tenebris gaudere atque inde uulgo caecum dicitari, cum illa « atqui putabam, retulit, de nomine ipso Lusculam caecam esse ». (42) Erant Lucio Manlio pictori

(40) Guido⁵⁵⁰ le grammairien, dont j'ai suivi les leçons quand j'étais jeune à Pérouse alors qu'il était déjà vieux, gardant cependant la dignité digne d'un professeur, fut surpris plus jeune par un élève dans la partie haute de la maison avec une servante, et dans une position telle que, comme l'élève se moquant du maître lui avait soudain dit dès qu'il l'avait surpris : « tous les hommes courent », sans sortir de la science grammaticale et dialectique, le professeur aussi lui répondit dans le même moment : « sauf moi, je vole », en regard bien sûr à la position dans laquelle il avait été surpris. Donc le fait même a poussé l'élève et le savant à rire en même temps pour les mêmes idées et à plaisanter dans le même sens. (41) Tommaso Pontano⁵⁵¹, très noble rhéteur, adorait une petite chienne, qui s'appelait Louchette ; comme elle avait vu une petite servante jouer fort délicieusement avec le maître, elle l'attaqua et la mordit ; celle-ci se plaignit à ce propos auprès du maître et il lui avait répondu en plaisantant que l'amour aime les ténèbres et que c'est pour cette raison que l'on dit communément qu'il est aveugle, elle lui riposta alors : « mais je pensais, vu son nom, que Louchette était aveugle ». (42) Le peintre Lucius Manlius⁵⁵²

⁵⁵⁰ Guido Vannucci, qui enseigna au Studio de Pérouse à partir de 1443.

⁵⁵¹ Oncle de Pontano. En 1431, après avoir étudié avec Bernardo Guastimian et suivi les cours de grec de Guazico Veronese à Vérone de 1419 à 1428, il part sur la recommandation de Leonardo Guastimian, patricien de Venise, à Florence finir ses études de grec. Il s'y lie d'amitié avec Piero di Cosimo dei Medici, Leonnto Bruni, Carlo Marsuppini, Niccolò Niccoli. Il devient précepteur de Piero de'Pazzi sur recommandation de Niccolò Eugene (V transportant sa cour à Florence en 1434, il sert d'interprète pour les tentatives d'union avec les orthodoxes. En 1439-40 il obtient la chaire de rhétorique au studio de Florence, puis il est élu en 1440 sénateur de Pérouse. Il accueille son neveu Giovanni en 1442 à Pérouse suite à guerre entre Narcia et Cerefo, car selon les lois civiles locales l'on doit prendre les armes à 14 ans, sauf en cas d'études hors du « *comune* », Giovanni s'inscrit donc au studio de Pérouse où il suit les cours de Guido Vannucci. Cerefo perd la guerre, il n'est donc pas question d'y retourner, et d'ailleurs pour un jeune homme brillant, l'avenir est à Florence, Venise, Rome ou Naples. Or Boccadulli étant un ami de Tommaso, et Lodovico ayant déjà servi Alphonse c'est sur les recommandations de celui-ci qu'il se présente à Volterra à Albanese pendant qu'il guerroye contre Florence.

⁵⁵² Macrobe, Sat., II, 2, 10.

deformiores liberi; quod cum animadvertisset, qui apud eum crenitabat, Servilius Geminus dixissetque: «quid hoc, Manli, quod nequaquam similem in modum et pingis et fingis?», ille subdidit illico: «quid mirum, qui in tenebris fingam, pingam in luce?». (43) M. Cicerone, cum auisset Pompeium in bello illo Macedonico militem Gallum, Cæsaris e castris qui ad eum transfudisset, ciuitate donasse, «perbellum, inquit, hominem, qui Gallis alienam promittat ciuitatem, eua nostram nobis non possit reddere». (44) Iocabundus quispiam, uel tentabundus potius, cum dixisset —nam de somniis coram Alfonso rege erat discéptatio— nocte præterita somniasse dono se ab rege accipere sacculum aureis grauidam, ibi tum Alfonso: «An ignoras adhibendam somniis fidem christiano ab homine nullam esse?». (45) Est Ioniano Pontano, qui de his disserit, Eugenia filia eaque sine liberis; cuique aliquando ea suis e scriniolis protulisset imaginuculas quasdam uenustissime effigatas, «quanto, inquit, melius, o filia, et patri et uiro et tibi ipsi consultum esset, si harum similes aliquas ex utero tuo proferres!» (46) Altera eius Elia Anselia eaque nato maior, amisso Paulo marito, cum a patre ad alterum uirum ionunque hortaretur secundum, «quin tu, inquit, pater non et nuptias secundas mihi?» «quia, repondit, nullam matri tue similem me reperitum confido». «Id ipsum, respondit, me me uersat, pater; quod mihi placitum Paulo aequè similem sperem neminem». (47) Hæc ipsa, cum uix duodecim annorum filiam marito despondisset, iubente Federico rege, eaque a uiro parum pro ætate atque urbanis moribus deliciose tractaretur, interrogataque quam nam uxorie filiela cum marito ageret, «mibi, inquit, mortuus est coniux, filie uero nullo modo uiuus». (48) Hæc uero ipsa responsa, quamuis risum non afferant, afferunt tamen approbationem. Atque ea quidem de causa

avait des enfants très laids. Servilius Geminus qui dînait chez lui s'en était aperçu et lui avait dit : « quoi donc, Manlius ? Ce n'est pas du tout de la même manière que tu peins et que tu fabriques », il lui répliqua aussitôt : « ce n'est pas étonnant, je fabrique dans le noir, je peins dans la lumière ». (43) Marcus Cicéron⁵³³ avait entendu dire que Pompée, pendant la guerre de Macédoine, avait donné la citoyenneté romaine à un soldat gaulois qui était un transfuge du camp de César, il dit alors : « quel brave homme, il promet aux Gaulois une citoyenneté étrangère, quand il ne peut pas nous rendre la nôtre ». (44) Pour plaisanter, ou plutôt pour essayer de le faire, quelqu'un avait dit — en discutait un effet de songes en présence du roi Alphonse — que la nuit précédente il avait rêvé qu'il recevait en cadeau du roi un sac plein de pièces d'or, Alphonse lui dit alors : « ignores-tu qu'un chrétien ne doit attacher aucune foi dans les songes ? » (45) Giovanni Pontano, qui parle de ces sujets, a une fille, Eugenia, qui n'a pas d'enfants ; un jour elle avait tiré de ses coffres de petites images⁵³⁴ fort délicieusement peintes, et il lui dit : « comme ce serait une meilleure décision, ma fille, pour ton père, pour ton époux et pour toi-même, si de semblables choses c'est de ton ventre que tu les faisais sortir ! » (46) Son autre fille Aurclia, l'aînée, avait perdu son mari Paolo et son père l'exhortait à prendre un autre mari et à se remarier, « Pourquoi, mon père, dit-elle, ne fais-tu donc pas toi aussi de second mariage ? ». « parce que, répondit-il, j'ai la conviction que je ne trouverai personne de semblable à ta mère ». « C'est ce qui m'arrive aussi, mon père, répondit-elle ; pour quelqu'un qui me plait, également semblable à Paolo, je n'ai aucun espoir. (47) La même avait fiancé sa fille de douze ans à peine à un mari, sur l'ordre du roi Frédéric, et l'homme la traitait avec peu d'attentions eu égard à son âge et à ses manières pleines d'urbanité, quand on lui demanda à quel point sa fille se comportait en épouse avec son mari, elle dit alors : « mon époux est mort, mais celui de ma fille n'est pas vivant du tout ». (48) En vérité ces réponses, bien qu'elles n'amènent pas le rire, amènent cependant l'approbation. Et la raison pour laquelle

⁵³³ Macrobie, *Sat.*, II, 3, 5.

⁵³⁴ *Imaginesculæ*, hapax de Suétone, *Aug.* 7.

in medium illa attulimus, uti ex hoc quoque genere que in utranque partem et risus et approbationis proferri possent præterisse minime uideremur. (49) Ioannes Pardus, non minus urbanus consessor quam eruditus philosophus, considerat in aula principis. Constiterat ei ad latus iuriconsultus vestitu serico, uultu quam maxime seureo, oculis in humum coniectis, qui post multum silentium, curona non ineptorum hominum circumstante, uoce quam maxime canora atque in tonum sublata, cepit excanere magis quam dicere. Hic Pardus, « ut e concanū, inquit, ac uacuo e loco sonitus hic deprimatur ». Vix ullum unquam tantus risus persecutus est dictum. (50) Bernardus Vitalis, uir multi usus ac maxime compositis moribus, interrogabatur a Federico rege quid nam esset cause cur in uescendo alona pisce oculari uteretur uitro. Respondit : « nequaquam ipse miraris, o bone rex, legentem me amicorum epistolas, quibus legendis nullum imminet periculum, uitro uti, ac demirari usum ocularium in edendo maxime spinoso pisce sentibusque tam spissis atque acutis, quibus stregulis insit uel strangulatorius gladius ». Ibi adolescentulus licentiosior : « quid, inquit, o Vitalis, uteris ne specillis istis tuis, ubi cum uxore lusitas ? » « quin, inquit, uxoris naso ea admoveo, quo mercimonium illi meam crassius uegetiusque appareat ». Quid aut festinans aut in re licentiore uenustus ? (51) Prosequēbatur quidam nutriticus Gallos laudibus, summa celeritate Alpes Apenninumque transgressos paucissimis diebus, in Campaniam contendisse magnis pedestribus atque equestribus copiis ; ibi homo, qui magis fortasse id ferret, dissimularet tamen, « at, inquit, multo id admirabilius Federicum, tam breui, e rege remigem factum esse », siquidem spoliatus regno pauculas in trimeas se se receperat, quibus post ad Ludovicum regem in Galliam est delatus. (52) His in copiis

nous les avons exposées, c'est pour ne pas sembler passer sous silence celles de ce genre qui peuvent aussi apporter rira et approbation tout ensemble. (49) Giovanni Pardo⁵⁵⁵, compagnon non moins urbain que philosophe cultivé, siégeait à la cour du roi. À ses côtés se tenait un juriconsulte au vêtement de soie, à l'air extrêmement sévère, les yeux baissés à terre, qui, après un grand silence, dans un cercle autour de lui d'hommes des moins sots, d'une voix fort chantante et au ton élevé, commença à faire des incantations plus qu'à parler. Pardo dit : « ce son s'échappe comme d'un lieu creux et vide ». Presque aucun trait ne fut jamais suivi d'un si grand rire. (50) Le roi Frédéric interrogeait Bernardo Vitale, un homme de beaucoup d'expérience et aux manières raffinées, sur la raison pour laquelle il utilisait une loupe pour manger les aloses. Il répondit : « tu ne t'étonnes pas du tout, mon roi, que j'utilise des lunettes pour lire les lettres de mes amis dont la lecture ne présente aucun danger menaçant, mais tu t'étonnes bien de mon emploi d'une loupe pour manger un poisson plein d'aigles, et aux épines si épaisses et si pointues, qu'en chacune c'est une épée capable d'égorger ». Alors un petit jeune homme très scabreux dit : « pourquoi, Vitale, ne les utilises-tu pas, tes besicles⁵⁵⁶ quand tu batifoles avec la femme ? », « au contraire, je les applique au nez de ma femme, pour que ma marchandise paraisse plus grosse et plus vigoureuse ». Quoi de plus enjoué et de plus charmant dans une situation particulièrement scabreuse ? (51) Quelqu'un couvrait les Français d'éloges magnifiques, pour l'extrême rapidité avec laquelle ils avaient franchi les Alpes et l'Apennin en très peu de jours, et marché sur la Campanie avec leurs énormes troupes d'infanterie et de cavalerie. Alors un homme, qui peut-être le supportait assez mal, mais le dissimulant cependant, dit : « mais il est beaucoup plus admirable que Frédéric, si rapidement, de roi suit devenu râneur », puisque dépouillé de son royaume, il s'était replié dans de petites tréteaux, dans lesquelles ensuite il fut emmené au roi Louis en France. (52) Dans ces troupes,

⁵⁵⁵ Espagnol au service des Aragons, mathématicien, il appartient à la chancellerie en 1486. Poète trilingue, catalan, italien et latin, il parle dans l'*Agliano*, et Pontano lui dédie le *De Gbercentia*. Il meurt vers 1512.

⁵⁵⁶ *Spettola*, mot rare employé par Politien, 451, 16 (voir Haven, p. 339).

manus quædam fuit nec exigua nec male strenua, cuius insigne esset cochlea. Hæc e statu cum facta esset nuci paucus Romas, tumulto exorto, cæcos suoque sanguine Floræ campum creantasse, hic Chariteus, « quid nunc, inquit, dicent Etrusci isti :

Cochleas heribigenas, domiportas, sanguine cassas ? »

(53) Erat sermo portici sub nostra de usu resinæ uinaceæ quoque ea summo studio conquiretur a mercatoribus. Erant qui dicerent Campaniam inopem eius esse, quod uina haberet et tenuiora et permultum acida. Idem tunc Chariteus, quo solet tum suo illo lepore tum summa ingenii dexteritate, « si bestia, inquit, Gallica perscrutari curæ sit mercatoribus, nullam eius generis

il y avait un corps, ni petit, ni peu actif, dont l'insigne était l'escargot. De ce corps le bruit courait qu'un grand nombre, dans des troubles qui s'étaient levés, avait été massacré à Rome, et avait ensanglanté de son sang le champ de Flore, alors Chariteo, dit : « Maintenant que diront ces mots d'Ennius ? » :

'des escargots nés de l'herbe, qui portent leur maison, privés de sang ?' ».

(53) Sous notre portique nous discutons de l'emploi de la résine de caouï, et du fait que les marchands la recherchaient avec la plus grande énergie. Certains disaient que la Campanie en était pauvre parce qu'elle avait des vins assez légers et très acides. Le même Chariteo, avec son charme habituel et la très grande vivacité de son esprit, dit : « si les marchands avaient soin de fouiller les tombeaux des Français⁵⁵⁷, ils n'auraient

⁵⁵⁷ Chariteo parle d'un vers d'Ennius. Or on trouve chez Cicéron *Deo*, II, 64, 153, comme exemple pour l'exigence de clarté du discours : « *Et si quis medicus agrotis imperat ut suavit "terrigenam, herbigenam" dempantant, sanguine carum* », *potius quam hominum more "concreta" dicere*. Non Pacuvius Amphio : "quadrupes scabigraea agrestis, humilis, aspera / enpille brani, cernice anguina, aspecta truci, / culacrata, inquitur, cum animal sumo" ? cum dixisset obscurius tum Atticus respondit : "nisi intelligimus, nisi si aperte dixeris". At ille una verba "terrato". Non potuerat hoc igitur a principio, cithara, dicere ? » : « comme si un médecin ordonnait à un malade de prendre, un remède "né de la terre, qui marche dans l'herbe, porte sa maison, n'a pas de sang", plutôt que de dire "escargot" comme disent les hommes. En effet chez Pacuvius, à Amphio qui avait dit fort obscurément : "un quadrupède à la démarche lente, des champs, de la terre, rude, / à la tête courte, à la nuque de serpent, à l'aspect sauvage, / sans entrailles, inarrête, avec une sonneté animale", les Atticiens répondent : "nous ne comprenons pas, parle donc clairement". Il dit alors un mot "tartue". Ne pouvait-il donc pas depuis le début dire cithara ? ». Ce vers attribué à Ennius est en réalité un vers aronyne. Forcitt (CC, 35, 12) cite correctement ce passage en l'attribuant à Cicéron. De plus le mot utilisé par Pontano *herbigena* est une construction sur le modèle de *terrigena*. En revanche l'extrait de Pacuvius donné par Cicéron existe bien. Il y a donc ici une attribution à Ennius d'un vers anonyme librement cité par Cicéron, en le déformant ou en le reformant. De plus ce mot d'esprit est dans la bouche de Chariteo qui se met sous la caution d'Ennius en recréant un vers sur le modèle de Pacuvius.

⁵⁵⁸ L'expression utilisée fait référence au lieu-dit *burca gallica* à Rome où furent enterrés les Gaulois morts pendant le siège de 390 av. J.C. La plaisanterie porte bien sûr sur l'ivrognerie supposée des Français. Effectivement c'est par l'ajout de résine que l'on adoucit et sucre le vin.

resinae regionem feraciorē hęc inueniunt. (54) Ferdinandus rex regerrime ferebat, ubi quos aut binos aut ternos uidisset deambulantes quique suas inuicem res suasque consilia inter deambulandum conferrent; quod aliquando Pompa parasitaster deprehendisset. « uin, inquit, o rex, aut magnam tibi molestiam adimere aut non exiguum deambulationibus ex iis compendium comparare? Portorium iis constitue ut e piscationibus uationumforonisque inuentionibus persoluendum. Mihi crede, diues inde uectigal exegeris ». (55) Idem rex commendabat noui portorii excogitatorem. Erat autem uectigal huiusmodi: stipendia qui de regio acciperent aerario, pro singulis centenīs auris quatuor annuos in aerarium ut referrent. Ad ea Ferrandus Geuara, qui tum aferat, eques maxime festiuus et comis, « at ego, inquit, o rex, quo apud te commendatio multo sum, id tibi consilii dederim nobis omnibus, quos et pascis et uestis, ut et uictum eripias et uestitum. Mihi crede, nullum siue mari siue terra nec maius nec utilius excogitari a quoquam hoc ipso uectigal poterit. (56) Est ridiculum et lepidum Valerii Martialis illud:

Potor nobilis, Aule, lumine uno
 Luscus Phryx erat alteroque lippus.
 Huic [dicit]⁶⁰ medicus, bibas caueto:
 Vinum si bibebis, nihil uidebis.
 Ridens Phrix oculo, ualebis, inquit.
 Misceci sibi protinus deuces,
 Sed crebros iubet. Exitum requiris?
 Vinum Phrix, oculus bibit venenum.

⁶⁰ Variante Pontano. Traditio manuscrita et *pu breugs* : *Jeros*.

trouvé aucun endroit plus fertile en ce genre de résine ». (54) Le roi Ferdinand supportait très mal de voir des gens se promener par deux ou trois, et échanger tour à tour des propos sur leurs affaires et leurs idées en se promenant ; un jour le pique-assiette⁵⁵⁹ Pompa avait surpris cela, et dit : « veux-tu, mon roi, t'enlever cette grande gêne, ou que ces promenades te procurent un bénéfice non négligeable ? Établis-leur un péage dont ils devront s'acquitter, comme sur la pêche et l'importation de marchandises. Crois-moi, tu feras rentrer par là une redevance substantielle ». (55) Le même roi faisait l'éloge de l'inventeur d'un nouvel impôt. Voici de quel genre était cette redevance : ceux qui recevaient des pensions du trésor royal devaient pour chaque centaine de pièces d'or en restituer quatre par an au trésor. À cela, Ferrante Geyara, qui était présent, un chevalier fort enjoué et aimable, dit : « mais moi, mon roi, pour être beaucoup plus en faveur auprès de toi, je te donnerais ce conseil : nous tous, que tu nourris et habille, enlève-nous la pitance et le vêtement. Crois-moi, aucune redevance sur mer ou sur terre, plus importante et plus utile, personne ne pourra l'inventer ». (56) Il y a ce mot drôle et charmant de Valerius Martial⁵⁶⁰ :

« Buvcur illustre⁵⁶¹, Aulus, d'un œil
aveugle, chassieux de l'autre, voilà ce qu'était Phryx.
Le médecin lui dit : fais attention, évite de boire :
si tu bois du vin, tu ne verras plus rien.
Rient Phryx dit à son œil, « Adieu ».
aussitôt il se fait préparer des coupes de onze mesures
mais bien tassées. Tu demandes la fin ?
Phryx a bu le vin, l'œil le poison »

559 *Parasitaster*, hapax, de Térence, *Andr.*, 779.

560 *Épig.*, VI, 78. *Lapsum memoriae* dans la citation : Pontano a employé *drux* au lieu de *hexas* qui est le nom du médecin, et sur lequel toute la tradition manuscrite concorde. Le vers reste judicieux et cela ne change rien au sens.

561 Nous adaptons cette traduction pour nobles comme un clin d'œil au prologue de *Gargantua*, adressé aux « buveurs très illustres, et verolez très précieux ».

(57) Est et hoc locosum ac suave :

Raucæ cortis aues et qua matrum
 Et flauas medio uapore Chias
 Et factum querulæ rudem capellæ
 Nec iam frigoribus pares oliuas
 Et carum gelidâ holus pruinis
 De nostro tibi rure missa credis ?
 O quam, Regule, diligenter erras !
 Nil nostri, nisi me, ferunt agelli
 Quicquid uillicus Vmber aut colonus
 Aut Thusci tibi, Thusculi te mittunt,
 Aut rus marmore tertio notatum
 Id tota mihi nascitur Subura.

(58) Marinus Tomacellus Romæ agebat, quo tempore inter Ferdinandum Aragonensem et Andegauensem Ioannem de regno Neapolitano erat certamen, quod totam in se Italiam conuerterat; facebat partibus Andegauensibus Atrebas Cardinalis. Itaque nuntius allatus cum esset Ioannis copias fugatas, Atrebas Marino obuiam factus, "quid uanitatâ, inquit, per ora hominum sparsum audio ? Milites Gallos fugatos esse". Ad ea marinus, "minime quidem fugatos, nam te fugere possent, ad unum captos omnia esse", respondit. Tum Atrebas : "tu quidem, Marine,

(57) Il y a aussi celui-ci⁵⁵², plaisant et exquis :

« Oiseaux de basse-cour tu cri raoupe, œufs de poule
figues de Chies dorées par une tiède chaleur,
farouche petit d'une petite chèvre plaintive,
olives incapables désormais de supporter les frimas,
légumes blanchis par le givre glacé,
crois-tu que tout cela t'es envoyé de notre campagne ?
Comme tu te trompes fort, Regulus !
Nos maigres champs ne portent que nous-mêmes.
Tout ce que t'envoient ton intendant en Ombrie ou ton
fermier
ou tes gens de Toscane ou de Tuscolurn,
ou ceux de la campagne dont la troisième borne
milliaire marque l'entrée,
pour moi, cela prend naissance dans toute Subure ».

(58) Marino Tomacelli vivait à Rome à l'époque où Ferdinand d'Aragon et Jean d'Anjou⁵⁵³ se battaient pour le royaume de Naples, lutte vers laquelle était tournée toute l'Italie. Le cardinal d'Arras⁵⁵⁴ soutenait le parti angevin. C'est pourquoi comme un messenger lui avait annoncé que les troupes de Jean étaient mises en fuite et que le cardinal d'Arras avait rencontré Marino, il lui dit : « quelle est cette ineptie que j'entends répandre sur toutes les bouches ? Les soldats français sont mis en fuite ? » À cela Marino répondit : « il ne sont pas mis en fuite, car pour qu'ils ne puissent pas fuir, on les a tous capturés jusqu'au dernier ». Alors d'Arras : « vraiment, toi, Marino tu es

⁵⁵² *Epig.*, VII, 31.

⁵⁵³ Jean d'Anjou, duc de Calabre (1427-1479), fils de René, venu en Italie à la mort d'Alphonse le Magnanime pour empêcher Ferrand de prendre possession de son royaume, après sa délégitimation par Calixte III (P^{te} II le légitimera de nouveau en 1459).

⁵⁵⁴ Personnage que l'on a pu identifier grâce à Vespasiano da Bisticci (*Op. cit.* p. 77) : « *divulatore era uomo dottissimo in teologia et in tutta sette l'arte liberali, et eloquentissimo, come lo dimostrò per più sua orationi fatte in pubblico* ». « (Le cardinal) d'Arras était un homme très cultivé en théologie et dans les seuls arts libéraux, et très éloquent, comme il l'a montré surtout dans ses discours faits en public ». Il en parle comme témoin de la mort de Nicolas V.

uersulior es qua pro breuitate corporis"; cui Marinus : "At tu quidem, o Atrebas, minus es multo et uerus et probus quam pro proceritate ista tua". (59) Faustus, Luci Syllæ filius, comperit cum haberet sorore suam eodem tempore adulteris duobus dare operam, Fulvio uni, fulconis filio, alteri Pompcio, cui sognomen esset Macula, eaque accusaretur a familiaribus, quod uno tempore duos haberet, Maculam et fulconem, amatores, tum ipse, quasi uix id crederet, "miror, inquit, sororem meam habere maculam, cum eadem fulconem habeat". (60) Lanii cuiusdam Neapolitanæ, Elitis nomine, uxor erat de se ipsa liberalior quam pudicam diceret. Dicaculus quispiam, cum eam per locum diceret carnem minoris uendito, "quid mirum, subdidit [Petrus Compater]¹⁸⁸, quæ ditem lanium habeat coniugem ?".

(61) Ex iis igitur quæ dicta sunt, ne nimii hac in parte uideantur, facile quidem apparet risus unde oriri soleant : siue a nobis petantur siue ab aliis siue a rebus ipsis rerumque euentis. Quo autem secundum philosophorum sententiam apposite magis loquamur, sunt enim tria bona genera : aut ridentur in nobis corporis siue deformitates siue uitia aut animi aut quæ externis sunt e rebus quæque ab euentu contingunt. (62) Iocabatur persæpe in semet ipsum Federicus Urbinas, quod oculo altero captus esset. Nicolaus Picininus, quod pede uno minus ualidus ; uterque belli dux, alter maxime strenuus, alter summe cautus ; et hic et ille admodum factus, Urbinas quidem ornatus literis multaque præditus eruditione, Picininus uero ut qui ad grammaticum profectus nunquam fuerit.

¹⁸⁸ Surabonta : *Franciscus Puccius. Vitis de Pomiano : Putus.*

très malin pour ta petite taille » ; et Marino lui dit : « mais toi, d'Arras, vraiment, tu es bien peu sincère et honnête pour ta haute stature ». (59) Faustus⁵⁵⁵, le fils de Lucius Sylla, avait découvert que sa sœur commettait deux adultères en même temps, l'un avec Fulvius, le fils d'un teinturier, et l'autre avec Pompée, dont le surnom était Tache, et ses intimes lui reprochaient d'avoir deux amants en même temps. Tache et le teinturier. Alors, comme s'il le croyait avec peine, il dit : « je m'étonne que ma sœur ait une tache, quand elle a en même temps un teinturier ». (60) Un boucher de Naples, qui s'appelait Richard, avait une femme qui était plus généreuse d'elle-même qu'il ne convenait à une femme vertueuse. Un petit homme caustique⁵⁵⁶ disait pour plaisanter qu'elle vendait sa viande moins cher, et Pietro Compatri répliqua : « quoi d'étonnant, pour elle, qui est la femme d'un riche boucher ? ».

(61) Donc d'après ce qui a été dit, pour ne pas sembler excessif dans cette partie, on voit certes facilement d'où naissent d'ordinaire les rires ; soit on les tire de nous-mêmes, soit des autres, soit des faits mêmes ou de leur issue. Et pour parler de façon plus appropriée, selon l'avis des philosophes, il y a en effet trois genres de biens : ou bien l'on ric de nos laideurs et défauts physiques, ou bien moraux, ou bien des faits qui sont extérieurs et arrivent par hasard. (62) Très souvent Frédéric d'Urbino⁵⁵⁷ plaisantait sur lui-même, de ce qu'il avait perdu un œil, et Nicolas Piccinino⁵⁵⁸, de ce qu'il était invalide d'un pied. Tous deux étaient des chefs militaires, l'un très actif, l'autre extrêmement prudent ; et tous deux fort spirituels : Frédéric d'Urbino très lettré et doté d'une grande culture, mais Piccinino comme quelqu'un qui n'a jamais été chez un précepteur.

⁵⁵⁵ Macrobie, *Sat.*, II, 2, 9. Il s'agit de sa sœur jumelle Fausta, qui eut de nombreux maîtres et mena une vie scandaleuse. Ils étaient nés du quatrième mariage du dictateur avec Cecilia Metella. Ce Pompée est peut-être le *decurio* dont parle Cicéron dans la lettre *Ad Fam.*, 6, 19, 1.

⁵⁵⁶ *Dicaculus quaquam*, voir V, 2, 20.

⁵⁵⁷ Frédéric de Montefeltro, duc d'Urbino. Né à Gubbio, en 1422, et mort en 1482. Grand chef de guerre, et grand mécène, il fait de la cour d'Urbino un centre culturel de première importance. La bibliothèque d'Urbino sera transférée au Vatican en 1517 par les Della Rovere.

⁵⁵⁸ Condottiere à la tête des troupes vicentines et gouverneur militaire de la place de Milan.

Ille igitur nunquam non in iocando elegans et urbanus, hic, qui cuperet esse urbanus, cum tamen præstare vix id posset. (63) Dicentem adidul sæpius Antonium Pahormitam nunquam se magis in initio delectum animo, in exilu zuleto maiore cum hilaritate risisse quam cum obuiens Nicolao factus illique ut duci fortissimo, ut Mediolanensis rei administratori, et assurrexisset summissius et de more etiam reuerentius salutasset, illum igitur, ut qui et subblandiri Antonio cuperet et suauiore etiam sermone complecti, "dispercam, dixisse, o Antoni, ni oculis me me captum uelim, quoties te intueor", ad ea se quanquam consternatum dixisse : "nam quem, o imperator eximie, quem nam, queso, tuarum rerum obseruantorem me me uno aut inuenaris aut facinosa qui tua et uehementius adiretur et maioribus atque liberioribus prosequatur laudibus?", ibi tum illum, in risum conuersum, statim subdidisse blandientem quidem, quamuis blandiri parum posset aut sciret, "quoties, inquit, te te ipsum considero tanta cognitione præditum, tot tantisque animi bonis clarum atque illustrem, me autem contra meamque ignorantiam versus raputo, odi te ut aduersarium, ueneror ut scientem" (64) Conatus est uir, qui per omnem ætatem militiam exercuisset, uelle esse urbanus - præstitit quod poluit, fortasse etiam plus quam cupit, dum se se ignorantem professus, illum ut doctum et rerum multarum peritum pariter et admiratur et colit. In alio igitur homino hæc ipsa, ut imprudenter dicta, iudicari stulta possent, quæ, si mentem dicetis respicias, laudem non ei minorem afferunt quam qua ipse Antonium exornare contendebat. Quocirca dicta quedam, si imprudenter excidant, ut smlra et ridentur et cendemnantur ; sin simulanter, uenusta habentur ac lepida. Interdum uero, perinde ut in Picinino, magis uoluntas dicentis inspicienda est quem ea ipsa quæ dicuntur. (65) Secutus ego aliquando cum essem Alfonso, Ferdinandi filium, sub cuius ac patris auspiciis Federicus exercitum ductabat ingressusque cum essem prætorium, in quo præfecti omnes consedisserit, et assurrexit mihi Federicus et tacere omnes iussit,

Le premier donc était toujours exquis et plein d'urbanité en plaisantant, l'autre aspirait à l'urbanité quand cependant il pouvait difficilement y prétendre. (63) Voici ce que j'ai très souvent entendu Antonio Panzerita dire : jamais au début il n'avait été plus déconcerté en son esprit, et à la fin il n'avait jamais eu avec autant de gaieté que lorsqu'il avait rencontré Nicolas, général très puissant et gouverneur de Milan, qu'il s'était levé très humblement et selon l'usage l'avait salué avec beaucoup de respect, et que celui-ci lui avait donc dit, comme quelqu'un qui désirait flatter un peu Antonio et l'entourer de paroles très douces, « que je disparaisse, Antonio si je ne veux pas être privé de mes yeux chaque fois que je te vois ». Ce à quoi, bien que bouleversé, il avait alors dit : « qui donc, illustre général, qui donc, je te prie, trouveras-tu qui ait plus de déférence pour tes actions ou admire avec plus de fougue tes exploits, et te couvre de louanges plus grandes et plus abondantes, que moi seul ? ». Alors, celui-ci s'était mis à rire et avait répliqué aussitôt, et le flattant, bien qu'il ne pût et ne sût pas flatter : « chaque fois que je t'examine, doué d'une si grande culture, célèbre et illustre pour de si nombreux et si grands biens de l'esprit, et que je pense au contraire à moi et à mon ignorance, je te déteste comme adversaire, et je te vénère comme savant ». (64) Cet homme s'est efforcé, lui qui toute sa vie avait été soldat, d'être plein d'urbanité ; il a offert ce qu'il pouvait, peut-être même plus qu'il ne désirait, en avouant son ignorance, en l'admirant et l'honorant comme savant et également doué dans beaucoup de domaines. Chez un autre homme donc, c'est stupides, comme dits avec beaucoup de maladresse, que pourraient être jugés ces mots qui, si on regarde l'esprit de celui qui parle, lui amènent un aussi grand éloge que celui dont il cherchait à parer Antonio. C'est pourquoi certains traits, s'ils tombent avec maladresse, on s'en moque et on les condamne comme stupides ; mais si c'est de façon feinte, on les tient pour charmants et fins. Mais parfois, comme chez Piccinino, il faut plus regarder la volonté de celui qui parle que ce qui est dit. (65) Quand moi-même je suivais Alphonse, le fils de Ferdinand, sous les auspices duquel et de son père, Frédéric conduisait l'armée, et que j'étais entré dans la tente où tous les officiers s'étaient assis, Frédéric se leva devant moi et ordonna à tout le monde de se taire,

« en adest, inquiens, magister ; videtis quantum inter utrumque intersit ». Dubites tamen quæ maior aut honoratio fuerit aut commendatio. Hic et prudens et sciens præscitit tibi non minus quam uoluit, ille, quanquam ignorans, adrisus tamen præstitit forte in Antonium plus etiam quam studuit. (66) Dicta igitur pleraque imprudenter ubi exciderint, merito stulta sunt habenda ; ubi uero simulata fuerint, et venusta et faceta ; sed et temporis tamen et loci et rerum ipsarum, cum primis uero personæ, ratio habenda est. Denique risus ipsi uel gestu excitantur uel dicto. Accedet autem gratiæ plurimum dictis ipsis, ubi seueritas quasi quædam uultus dicenti affuerit, quod maxime exigitur in his, quæ spiculata sunt aculeosque infingunt. Nam dicacitatem illam scurrilem atque oscenam maxime alienam non a faceto solum, uerum etiam ab urbanis et comibus esse uolumus ; ne tantum autem uerbis, uerum etiam a rerum significationibus abesse oscenitatem oportere Marcus Cicero ostendit, cum nil putare se facetas quidem in narrando consistere, dicacitatem uero in [f]aciendo¹¹.

¹¹ Pontano el princeps. Traditio manuscrite : *sceleris*.

en disant « voici mon maître : voyez quelle différence il y a entre nous deux ». On douterait qu'il y ait eu un hommage ou un compliment plus grand. Celui-ci, à la fois sage et savant, m'a rendu hommage autant qu'il voulait ; le premier, bien qu'ignorant, mais faisant des efforts, a rendu hommage par hasard à Antonio encore plus qu'il ne cherchait. (66) Donc à juste titre on doit tenir la plupart des traits, quand ils tombent maladroitement, pour stupides ; mais pour charmants et spirituels quand cela aura été de façon feinte. Mais il faut tenir compte de la circonstance cependant, du lieu et des faits mêmes, et surtout de la personne. Enfin les rires mêmes sont provoqués par un geste ou un mot. Et plus d'agrément s'ajoutera aux mots mêmes quand le visage de celui qui parle aura présenté une sorte de sévérité, ce que l'on exige fort chez ceux qui sont piquants et lancent des pointes. Car nous voulons que cette causticité bouffonne et obscène soit fort étrangère non seulement à l'homme d'esprit, mais aussi aux personnes pleines d'urbanité et d'amabilité. Et Marcus Cicéron⁵⁶⁹ montre que l'obscénité doit être absente non seulement des mots, mais aussi du sens des faits, quand il dit qu'il pense que les mots d'esprit consistent dans les narrations, mais la causticité dans les répliques que l'on fait⁵⁷⁰.

569 Cette idée est en effet exprimée dans le *De Or.*, II, 242 : « *praesertim idem ingeniositatem et rursus in suis verborum turpitudine et rerum obscenitate vitanda* » : « qu'il montre aussi sa bonne naissance et sa bonne tenue en évitant les mots infâmes et les sujets obscènes ». En revanche ici la phrase citée est de Quintilien, *Inst.*, VI, 3, 29, que Fontenay prête à Cicéron.

570 *Orator*, 87 : « *quorum duo sunt genera, unum facetiarum, alterius dicacitatis. Vixit utroque ; sed altero in narrando aliquid venuste, altero in iocando mitiusque videlicet, cuius generis plura sunt* » : « si il y a deux genres l'un dans les mots d'esprit, l'autre dans la causticité. Il utilisera les deux, mais l'un en racontant quelque chose de charmant, l'autre en lançant et en envoyant une plaisanterie, dont il y a plusieurs genres ». Ici encore Fontenay reprend Quintilien, *Inst.*, VI, 3, 42 : « *in narrando solum Cicero consistere prout, dicacitatem in iocando* ». Le texte de Quintilien est incertain entre *iocando et faciendo*, et Fontenay emploie la forme *faciendo*, comme le *princeps*, alors que *faciendo* était mieux puisque c'est le mot employé par Cicéron, cité ici par Quintilien.

II. Lasciua dicta non decere factum nec contumeliosa.

(1) Quoniam autem tum dicta tum ridicule ipsa aut lasciuia sut aut incunda aut contumeliosa aut lenia acerba ue, ita quidem tenendum censeo in conuictibus congressionibus quotidianoque in sermone uix unquam principem uirum ac grauiorem gerentem personam decere lasciuiam, que tamen in hominibus ipsis humilique in loco constitutis commendari passim solita est, quippe quibus dignitas minime obstat atque nullusque aut respectus aut locus. (2) At loci hilares iucundi grati quique animum honeste recreent uel etiam sacerdotibus conueniant, quod predicatorum usurpatissime in dicendo seruant. Contumeliosa non carent intemperantia atque iniustitia aduersanturque recreationi. Eiusdem nature uidentur esse aspera atque amara, quippe que et inimicitias excitent et causas afferant ciuilibus contentionibus. Denique summo id studio uitandam, saluum ne dictum preferamus amicitiae ac tranquillitati, ne ue pluris faciamus dictum quam amicum et notum hominem

III. Cuiusmodi esse debeant fabellarum expositiones.

(1) Fabellarum uero enarrationes uniuerseque earum expositio, res ipsa, cuius gratia fabellae sunt inventae, hortari nos debet ut cultae sint elegantes uenustae concinnae, uerbis maxime accommodatis sententiisque cum primis lepidis ac conditis, tum uoce ac uultu perquam convenientibus. (2) Narrare solebat auia mea Leonarda, celeberrimae memoriae matrona, Podagram aliquando sub mulierculae speciem peragrinentem

II. Les traits pétulants et injurieux ne conviennent pas à l'homme d'esprit.

(1) Or puisque aussi bien les traits que les jeux de mots sont pétulants, plaisants, injurieux, modérés ou bien acerbés, je pense qu'il faut assurément tenir à l'esprit dans les repas, les réunions et dans la conversation quotidienne que la pétulance ne convient jamais à un homme de premier plan et qui s'occupe des plus hautes tâches, alors que chez les petits et ceux qui sont de basse naissance, on la félicite partout d'ordinaire⁵⁷¹, puisque ne leur font obstacle aucune dignité ni aucune considération ou naissance. (2) Mais les plaisanteries drôles, plaisantes et agréables et qui récréent l'esprit correctement, conviennent même aux prêtres, puisque les prédicateurs veillent à en faire un emploi très fréquent dans leurs discours. Les mots injurieux ne manquent pas d'excès et d'exagération, et sont contraires au délassement. Il semble que les mots rudes et amers soient de la même nature, puisqu'ils provoquent des haines et amènent des procès par des disputes de citoyens. Enfin il faut éviter avec le plus grand soin de préférer un trait piquant à l'amitié et à la paix, et de faire plus cas d'un trait que d'un ami et d'une connaissance.

III. Comment l'on doit présenter les anecdotes.

(1) Mais les récits des anecdotes, leur présentation d'ensemble, le thème même, grâce auquel on les invente, nous devons pousser à ce qu'ils soient raffinés, élégants, charmants, à propos, avec des mots bien appropriés et des formules avant tout fines et bien assaisonnées, et une voix et une physionomie fort convenables. (2) Ma grand-mère Leonarda, une dame de célèbre mémoire, me racontait d'ordinaire qu'une fois la Pée Carabosse⁵⁷², sous l'aspect d'une bonne femme en voyage,

571 Quintilien, *Instit.*, VI, 3, 28 : « non in convivibus et cotidiano sermone lasciviar familiaribus convenerunt » : « car dans les banquets et la conversation quotidienne les outrances conviennent aux petites gens ».

572 *Podagra*, personification de la Goutte, est une vieille femme difforme et toute ardue. Nous transposons.

in ruscularia diuertisse eamque, ubi uidisset casulas inertissime edificatas, obsitas arenis, squalidas situ atque illuie marcidas, conuersam ad pedissequas dixisse: "apagere a me hospitium hoc sentum infortis fetidum fumosum tetrum, apagete diuersorium, in quo quid intueare præter mareas bidentes rastros agrestiumque ferramentorum diuersa genera aut boum asinarumque stercoreamenta siue suum excrementa ac capellarum? Itaque ualere iubeo et uillas et tegetes tam sordentis; urbs nobis et oia sunt querenda, urbs quæ oculum foiteat, quæ urbana sint atque deliciosa"; illamque ad priusum urbis ingressam in fabri ferrarii officinam dixisse: "nil mihi cum incude et malleo", in domum inde aliquanto ab ea remotiorem, cuius ante uestibulum choreæ agitarentur atque conuiuia ibique interrogasse, cuius nam ades ea essent, responsum illico oculi eas esse inhabitarique ab hominibus desidiosis somnoque et uino marceantibus, e uestigio itaque domum ingressam uultuque quam maxime hilari dixisse: "hæc domus, hæc patria est"; eamque solitudinem ac laborem ante fores uideret satagentes, iussisse procul eas abigi et curas inde exulare, cum primisque sobrietatem atque abstinentiam. Hæc autem ipsa nobis pueris referebat et uultu et uoce et membrorum assensu, qualis fabulantam deceret ad bonos mores puellam animum ad negocia laboresque inuitandam. (3) Narrare quoque solita est Christiana mater, cum noctu adolescentulus lectitarem ad candelam, extitisse patrem familias, cui gemini essent filii, morientemque illum tum suppellectilem multam illis reliquisse tum olei non mediocrem summam, quo nocturna uocentur ad opera tenebrasque enigilandas; alterum itaque ex iis in conuulsis ac comis oleum consumpsisse exque eo breui in inopiam redactum, alterum uero dedisse operam literis, oleoque nocturnis in lectionibus usus quod esset, peruenisse ex eo ad summa diuites; ceptam igitur cantari per urbem de utroque huiusmodi carmen:

s'était arrêtée dans une chaudière⁵⁷³, et que, après avoir vu ces maisonnettes très mal bâties, remplies de toiles d'araignées, sales de moisissure et pourries par la boue, elle s'était tournée vers ses servantes et avait dit : « loin de moi ce logement repoussant, sans forme, fétide, enfumé, noir, loin cette auberge, où l'on ne peut rien voir d'autre que des fourches à deux dents, des râeaux, et différents genres d'outils pour les champs, ou le fumier des bœufs et des ânes, ou leurs excréments ou ceux des chèvres. Ainsi j'envoie promener ces fermes et ces toits si crasseux : je dois chercher une ville et des loisirs, une ville capable de favoriser mes loisirs, des loisirs qui soient urbains et délicieux ». Elle était alors allée vers la première entrée de la ville dans l'atelier d'un forgeron et avait dit : « je n'ai rien à faire d'une enclume ni d'un marteau », puis dans une maison assez éloignée de celle-là, devant l'entrée de laquelle se tenaient des danses et des banquetts, et là elle avait demandé à qui était cette maison. Aussitôt on lui avait répondu que c'était celle du loisir et que des hommes oisifs et pourrissants dans le sommeil et le vin l'habitaient. Elle était alors entrée sur le champ dans la maison et le visage fort réjoui avait dit : « voici ma maison, voici ma patrie ». Comme elle voyait le Souci et le Travail se démener devant la porte, elle avait ordonné qu'on les éloignât et qu'on exilât les Peines, et surtout la Sobriété et l'Abstinence. Ma grand-mère me racontait cela quand j'étais enfant, avec une physionomie, un ton et ses membres tout en accord, comme il convenait à un conteur pour engager un esprit d'enfant aux bonnes mœurs, aux occupations et aux travaux. (3) Ma mère Christiana me racontait aussi d'ordinaire, comme, jeune, je lisais beaucoup la nuit à la chandelle, qu'il avait existé un père de famille qui avait deux fils jumeaux, et qu'en mourant il leur avait laissé beaucoup de mobilier et une assez grande quantité d'huile, pour l'utiliser pour les travaux de nuit et veiller dans le noir. Ainsi l'un d'eux avait brûlé son huile dans des banquetts et des repas, et vite il avait été réduit à la pauvreté ; mais l'autre s'en était servi pour étudier les lettres, avait utilisé son huile pour lire la nuit et était par cela parvenu à la plus grande richesse. On avait donc commencé à chanter à travers la ville ce chant à leur propos :

⁵⁷³ *Abocofren*, hapax d'Aulu Gelle, 19, 1, 1

Ilic oleum et se perdit, dum ad candelas coarctat.
Ilic arcam et se ditat, dum us lucernas lectitat.

(4) Eiusmodi igitur tabellæ, cum sint ad bonos mores institutæ atque ad recreandos animos, et delectare debent et prodesse; proderunt autem, si ab auditoribus gratis animis acceptæ fuerint; accipiuntur autem periuicunde et grate, si enarratio ipsa ornata et comis fuerit, si oratio suavis et nitida, uultus autem gestusque dicentis rebus ipsis accomodatus.

« Celui-ci perd son huile et lui-même, en dinant aux chandelles.

Celui-là enrichit son coffre et lui-même, en lisant à la bougie.

(4) Donc les histoires de ce genre, puisqu'elles sont créées pour les bonnes mœurs et pour délasser les esprits, doivent à la fois charmer et être utiles. Elles seront utiles si les auditeurs les accueillent avec plaisir ; elles seront accueillies avec agrément et plaisir si le récit même est orné et aimable, si le propos est exquis et brillant, et l'air et le geste de celui qui parle appropriés au sujet lui-même.

[VI LIBER]¹⁷⁷⁷

I. Qualis esse debeat uir facetus.

(1) Erit igitur facetus is, quem nunc instituimus, in iocando susus et hilaris, vultu placido et aë refocillandum composito, in respondendo gratus ac concinnus, uoce nec languida nec subrustica, virili tamen et læta, in motu urbanus utique nec rus indicet nec nimias urbis delicias, a scurrilitate abhorrebit uti a scopulo, uscenitatem ad parasitos et mimos relegabit, salibus ita uretur ac mordacibus dictis ut, nisi prouocatus ac lucessifus, nec remordeat nec reuelliet; ita tamen ut nunquam ab honesto recedat ab eaque animi compositione, quæ ingenui hominis est propria. (2) Fuit Antonius Paulornita admodum urbanus, Thomas uero Pontanus etiam salsus. Hic cum sensisset procaciori e dicto infixam sibi dentem, « ego tibi, inquit, uulnus, obligabo, dum te interim petulantia: peniteat tuæ »; ille uero: « quod os ipsum impure loquitur, id tuteat, ne aures ipsæ audiant, obturato »: uterque et sapienter et pro dignitate, nec a faceti discessit officin. (3) Erit igitur facetus uir sui compos dictorumque moderator quique ubique consideret sermonem suum ad recreationem spectare; et quamuis ipse et sciat et possit esse salsus ac mordax, tamen genus hoc siue dicacitatis siue aculeationis oratoribus relinquet

¹⁷⁷⁷ Summoque in adiecte scidulo: IOANNIS IOVIANI PONTANI DE SERMONE LIBER SEXTVS ET VLTIMVS.

Livre VI.

I. De quelle nature doit être l'homme d'esprit.

(1) Voici donc l'homme d'esprit, que nous formons à présent : il sera doux et gai dans ses plaisanteries, aura un air amène et engageant à la détente, agréable et de bon ton dans ses réponses, un ton ni traînant ni quelque peu paysan⁵⁷⁴, mais mâle⁵⁷⁵ et enjoué, une démarche pleine d'urbanité qui ne soit le signe ni de la campagne ni des raffinements excessifs de la ville ; il se tiendra loin de la bouffonnerie comme d'un écueil, il laissera l'obscénité aux parasites et aux mimes, il emploiera piques et traits mordants, à moins d'avoir été provoqué et blessé, sans mordre ni déchirer. Il fera pourtant en sorte de ne pas s'éloigner de l'honnêteté et de la maîtrise de son esprit, qui est le propre des hommes bien nés. (2) Antonio Panormita avait beaucoup d'urbanité, quant à Tommaso Pontano, il avait aussi beaucoup de sel. Alors qu'un trait particulièrement méchant lui avait fait sentir une dent plantée contre lui, l'un dit : « moi je penserai ma plaie jusqu'à ce que tu te repentes de ton insolence ». Mais l'autre : « ce que la bouche dit avec indécence, tes oreilles ne doivent pas l'entendre, bouche-les⁵⁷⁶ ». Les deux ont répondu avec sagesse et en rapport avec leur dignité, et ne se sont pas éloignés du devoir de l'homme d'esprit. (3) L'homme d'esprit sera donc maître de lui, il modérera ses traits et considérera toujours que sa conversation doit chercher la détente. Bien que lui aussi sache et puisse être piquant et mordant, il laissera cependant ce genre de sausticité et d'agressivité aux orateurs

574 *Subtusticus*, un peu paysan, mot exclusivement cicéronien, voir *Or.*, 259, *Or.*, 161.

575 *Virilis* est employé au sens propre pour le geste oratoire par Cicéron, *De Or.*, III, 220, « *omnis autem horum motus subsequi debet gestus [...] laterum inflexione sine forti ac virili, non ad rursus et histionibus, sed ad armis aut etiam a palestra* » : « tous ces mouvements doivent être accompagnés de geste [...] et cette inflexion du buste vigoureuse et mâle, passe non à la scène et aux histrions, mais aux armes ou même au gymnase ».

576 *Claurare aures*, mot d'Horace, *Ep.*, 2, 2, 105.

quique defensionibus dant operam salisque esse maluit quam facci. Nam ab historicis minusque intemperamentis erit prorsus alienus, multo autem maxime parasiticis ab oscenitatibus et uerborum et significatorum. (4) Erit idem multum etiam comis, cum, ut initio diximus, comitas potissimum in fabellis uersetur suauibusque in earrationibus ac colloquiis; habebit peritiam multam, multam item memoriam tum eorum, qui faceti sunt habiti, tum facietiarum ipsarum, quarum relationes multum habent gratæ apud audientes: quibus seruandis, delectu quoque adhibito, mediocritatem retinebit eam quæ uirtutem hanc, de qua sermo est, constatuit. (5) Quia uero nec semper dicta ipsa responsa ue risum mouent, uerum sæpenumero approbationem eamque non nunquam cum admiratione, iccirco idem ipse abundare debet sententiis iisque grauioribus ac generosis itemque exemplis atque historicis, uersibus itidem grauissimorum poetarum, quos subinde in medium proferet pro natura rerum, quæ in sermone uersantur. Quodque dictu quidem ridiculum uideri potest, non erit ignarus etiam animum fabellarum, quæ pro loco quidem ac tempore et gratæ sunt et audientiam sibi comparant, cum etiam animos ipsos auditorum siue fessos siue exadatos deuotio mouent atque ad audientiam alliciant. (6) Quocirca non in circulis tantum et cocenis, siue conuersionibus ac conuictibus, uerum etiam in concionibus cumque maioribus de rebus agitur, facetus uir id etiam prestabit, ut iucundis ac suauibus siue dicti siue sententiis procebiisque siue etiam fabellis et astante ad se audientium trahat et urbane eos comiterque appellatos deliziat et, pene dixerim, lenocinetur suauioribus fabellarum explicationibus aut exemplorum adduotione, quæ cum primis gratæ sint exhilarentque auditorum. (7) Postremo autem sic habeto facet: hominis orationem ubique multum gratæ habere oportere, ut ne grauissimis quidem in rebus sui ipsius obliuiscatur, sitque ita facetus, ut serueritatis quoque meminerit, ac eo autem seruetur, ut sciat laborum

qui se consacrent en permanence aux défenses⁵⁷⁷ et préfèrent être piquants que spirituels. Car il sera tout à fait étranger aux outrances des histrions et des mimes, et extrêmement loin des obscénités de mots comme de pensées des parasites. (4) Il sera aussi très aimable, puisque, comme nous l'avons dit au début, l'amabilité se trouve bien plutôt dans les anecdotes, dans les récits et les entretiens délicats ; il aura une grande expérience, et une grande souvenance aussi de ceux qu'on a considérés comme hommes d'esprit, et de leurs bons mots, dont le rappel est très agréable pour les auditeurs. En les adoptant, après avoir aussi fait preuve de discernement, il gardera la juste mesure qui constitue cette vertu objet de notre discours. (5) Mais parce que les traits et les réponses ne provoquent pas toujours le rire, mais souvent un assentiment qui va parfois jusqu'à l'admiration, il doit abonder en maximes fort profondes et nobles, ainsi qu'en exemples et en faits historiques, en vers des poètes les plus profonds, qu'il citera en public de temps en temps selon la nature des sujets qui font la conversation. Et, ce qui peut sembler drôle à dire, il ne sera pas ignorant des amtes de bonnes femmes, qui selon le lieu et les circonstances sont agréables et ont leur audience, puisqu'ils ressollicitent les esprits épuisés ou saturés des auditeurs et suscitent l'écoute. (6) Ainsi c'est non seulement dans les cercles et les réunions, ou dans les rencontres et les dîners, mais aussi dans les réunions et lorsqu'on traite des plus grandes affaires, que l'homme d'esprit se souciera d'attirer à soi l'écoute du public soit par ses traits, maximes et proverbes, soit également par ses anecdotes drôles et agréables, et de le séduire par des paroles adressées avec urbanité et amabilité, et, je dirais presque, de l'allécher⁵⁷⁸ en racontant des anecdotes très agréables ou en apportant des exemples qui sont en tout premier chef agréables et réjouissent l'auditoire. (7) Enfin que l'homme d'esprit aie toujours un discours qui aura nécessairement beaucoup de grâce, de sorte qu'il ne s'oublie pas dans les sujets les plus graves, et que l'homme d'esprit soit tel qu'il se souvienne aussi d'être sérieux, et sérieux au point de savoir que les travaux doivent avoir pour

577 *Defensitatio* néologisme formé sur *defensio*, verbe que crée Cicéron pour l'oïseau qui cache le cachet. *Br.*, 160.

578 *Quintilien*, *Inst.*, V, 12, 17.

comitem esse debere quietem ac iudum aliquem, honestum tamen ac commendatione dignum.

I. Qualia faectorum dicta responsaque esse debeant.

(1) Qualia vero faectorum tum dicta tum responsa esse debeant, ex iis paucis quae subieciimus, facile apparebit. Franciscus Ælius, non in studiis modo nostris summa cum celebritate versatus uerum etiam civilibus in actionibus ac negociis, cum uideret sacerdotem excomptum admodum atque expansiore capillo soleisque indudentem editioribus, tunicis quoque laxioribus atque in plurimos siquis complicatis pallioque inundante, conuersus ipse ad eos qui secum constiterant, « an, inquit, ignoratis quam excellenti essent pensiles Semiramidis reginæ hortuli ? ». (2) Idem cum uidisset Gallos milites calcamentis uti pedum, lauriorum in uestigiorum speciem, « ubi, inquit, horum sunt laurorum cornua ? ». Cumque Gallicus quispiam ex auditoribus, et ipse quoque faectus, subdidisset : « in manibus hi gerant cornua », quod telum scilicet e manibus nunquam mitterent, ibi Ælius : « hominum igitur ueruta balabardæque sunt cyathi ». (3) Extat ejus siue dictum siue responsum catum admodum : finem qui ducerent, eos præ se quidem oculos, pone uero uestigia mouere. (4) [Franciscus Putjius¹⁷⁰⁰, de quo supra mentionem fecimus, nam præter summam literarum cognitionem summe etiam iucundus est et comis, cum animaduertisset matronam et forma et cultu præcellentem, oculis tamen lasciuioribus et pene amatores uorantibus,

¹⁷⁰⁰ Summarie ; Page 165 Summarie-

compagnons repus et jeu, mais honnête et digne de recommandation.

L. De quelle nature doivent être les traits et réponses des hommes d'esprit.

(1) Mais de quelle nature doivent être les traits et les réponses des hommes d'esprit, cela apparaîtra facilement d'après les quelques exemples que nous exposons. Francesco Aelio très renommé non seulement dans nos études mais aussi dans les activités et les affaires publiques, vit un prêtre très soigné s'avancer cheveux longs, chaussures à talons hauts, tunique large et déployée en nombreux plis, manteau ample, il se tourna alors vers ceux qui se trouvaient avec lui et dit : « ne savez-vous donc pas que les jardiens suspendus de la reine Sémiramis étaient d'une extrême raffinement ? » (2) Et le même avait vu les soldats français se servir de chaussures dont la semelle avait l'aspect des sabots des taureaux, il dit alors : « où sont les cornes de ces taureaux ? ». Et comme un Français qui l'avait entendu, spirituel lui aussi, lui avait répliqué : « c'est dans leurs mains qu'ils portent leurs cornes », et parce que leurs mains n'envoyaient effectivement jamais de traits, Aelio dit : « en guise de piques et de halibardes ils ont donc des gobefets ». (3) Il reste de lui un trait ou une réplique fort subtile⁵⁷⁹ qui dit que ceux qui commandent⁵⁸⁰ portent bien leur regard devant eux, mais leurs pas derrière. (4) Francesco Pucci, que j'ai cité plus haut⁵⁸¹, car sa très grande culture le rend à la fois fort plaisant et aimable, avait vu une dame extraordinairement belle et raffinée, mais aux yeux très engageants et presque dévorant ses amants,

579 Ce mot *cutus* est un mot sabin dit Varro (*De Lingua Latina*, 7, 46) pour *acutus*, et Cicéron l'emprunte dans les *Tusculanes* 2, 45 citant un mot d'*Sénius* sur « *cutus Aelius Sertius* » : « le subtil Aelius Sertius ». Il y a donc évidemment ici un écho dans l'emploi de cet adjectif à propos du personnage d'Aelio.

580 « *Fanem sequi patitur quous ducere* » est un proverbe qui signifie obéir plutôt que commander, voir Horace, *Ep.*, 1, 10, 48 (voir, Otto A., *Die Sprichwörter der Römer*, Leipzig, 1900, réédition Verlag, Hildesheim - New York, 1971, p. 150).

581 *De Sermonibus*, IV, 3.

« quid, inquit, segnes non et nos ad amplexum eius componimus ? » (5) Est et illud eiusdem maxime factum ; nam uocatus ad cenam a sacerdote, cum uinarius promptor nusquam compareret, « quid moramur, inquit, quin cantemus illi mortualia ? ». (6) Idem cum intelligeret eius non paucos occupatos in laudandis pomariis Neapolitanis, quæ a Federico rege promouebantur, in mediis laudationibus interstrepitans, « ue, inquit, pomariis ». Quod quidem secutum est : plerique enim horum uastitatem acceperunt propter muros fossasque circumductas. (7) Actius Syncerus, rari uir ingenii magnæque nobilitatis et ipse quoque admodum factus, cum in conspectu Federici regis esset inter phisicos quæstio, quid præcipue conferret oculorum perspicuitati, alii fœniculi affatum diceret, alii utri usum alique item aliud, « at ego, inquit, inuidiam aio ». Obstreperunt hoc dicto adeo medici,

Il dit alors : « pourquoi, fainéants, ne nous mettons-nous pas sur les rangs nous aussi pour l'embrasser ? » (5) Voici également un mot de lui très spirituel. Il était en effet invité à dîner par un prêtre et on ne voyait nulle part d'échanson : « pourquoi », dit-il, « attendons-nous ; pourquoi ne pas lui chanter des chants funèbres ? » (6) Comme il se rendait compte que de nombreux citoyens s'employaient à glorifier l'épiscopat de Naples que le roi Frédéric était en train d'étendre⁵⁸², au milieu des louanges il se mit à crier : « tant pis pour les vergers !⁵⁸³ ». Ce qui certes s'ensuivit ; en effet la plupart des jardins furent ravagés par l'extension du périmètre des murs et des fossés. (7) Azio Sincerus⁵⁸⁴, un homme d'un esprit exceptionnel et d'une grande noblesse, et lui aussi fort spirituel, au cours d'une discussion entre des praticiens devant le roi pour savoir ce qui essentiellement donnait son acuité à l'œil, les uns disant que c'était une exhalaison de fenouil⁵⁸⁵, d'autres l'utilisation de lunettes, d'autres autre chose encore, dit : « mais moi, je pense que c'est l'envie ». Les médecins furent si stupéfaits de ce mot

582 Commencée en septembre 1493.

583 Le jeu de mots porte sur la quasi homophonie entre *pomerium*, le territoire hors des limites de la ville chez les Romains où il n'était permis ni de bâtir, ni de cultiver et *pomerium*, qui est justement le verger.

584 Jacopo Sannazaro, né en 1458 et mort en 1530 à Naples. De famille noble, il acquiert dans sa jeunesse auprès de l'Académie pontanienne une solide culture humaniste. Il sert fidèlement la dynastie aragonnaise, et il est le grand ami du roi Frédéric, qu'il suit en exil en France en 1504, jusqu'à sa mort, date à laquelle il retourne à Naples. Appelé Actius Sincerus dans l'Avant-propos, et c'est pourquoi nous ne traduisons pas son nom ici, il laisse une œuvre bilingue très importante, notamment dans le genre de la pastorale, avec le roman *L'Arcadia*. Son œuvre latine comprend notamment des églogues virgiliennes, de type bucolique, sur des sujets humbles, les *Églogues Pastorales*, un grand poème latin, le *De Patria Virginitate*, dans lequel il réconcilie le christianisme et l'inspiration païenne de la poésie virgilienne. Il est le protagoniste essentiel du dialogue de Fortunio Arcano, qui porte son nom, et traite de sujets de critique littéraire tels que les définitions du genre historique, de la poésie ou de l'éloquence. Il est l'un des plus importants poètes méridionaux de langue italienne, et son roman, *L'Arcadia*, écrit en langue toscane, jette les bases du renouveau de la pastorale, et sera largement imité au XVIII^e siècle en France.

585 Le fenouil est une plante réputée pour chasser de l'acuité aux yeux (Plin, *Nat* 29, 119 ; *Pr. Apul. Herb.*, 124 ; *Chiron*, 68, 70, 78 ; *Diosc.* 3, 75) ; Isidore de Séville fait même remonter son étymologie au grec *φαίνω*, faire voir. *Orig.*, 17, 11, 4, « *faciendum latine uocatur quod eius herba non raritate necis acuit nigrum, a greeco φαίνω* ».

ut ab auxiliis derisui haberentur. Tum ipse : « an non invidia maiora ac pleniora omnia uideri facit ? Quid autem oculis magis presentaneum quam ut uis ipsa aspiciendi maior reddatur atque uegetior ? » ; protulitque statim Quidjanos illos uersus :

Fertilior seges est alienis semper in agris
Vicinumque pecus grandius huber haëet.

(8) Idem interrogatus ab amico, quid de Marini Mineruæ negociis haberet certi, respondit : « quod apud forum cum uxore liliaret » ; cumque ille : « quid, malum, ex te audio, cum uxore hoc litiget, qui eam in Brutii multos ante annos uiduam reliquerit ? » ; tum Actius rursus : « quæ nam, malum, ignorantia ista est tua, qui nescias marinum, repudiata priore, nuper uxorem duxisse podagram ? ». Mouit repente, qui adessent, omnium risum, cum pro lecto ad forum alluserit, ubi perpetua est litium agitatio, pro uxore ad podagram, quæ illi usque in cubili adesset et comes et socia, nec quiescere eum pateretur. (9) Pætus Fundanus, quem eudeo dicere Musarum in hortulisadolescere, cum audiret familiarem hominem de pedum dolore heulatus mittere nec posse illos compescere, accurrit ad clamores, « ecquid, inquiens, alii de itinere queruntur assiduo laboribusque quam ploribus, de perpetua negotiorum inquietudine alii, tu, pro deum atque hominum fidem, de quiete quereris atque ocio ? Quod si tibi molestum est, exurge age ac peregre proficiscere ». Quid queris ? de lepore dolor in risum conuersus est.

que les auditeurs se moquent d'eux. Alors il dit : « est-ce que l'envie ne fait pas que tout semble plus grand et plus plein ? Qu'est-ce qui est trop présent aux yeux pour que la puissance visuelle soit accrue et plus vive ? », et il leur lança aussitôt ces vers d'Ovide⁵⁸⁶ :

« La moisson est toujours plus fertile dans les champs
d'autrui
et le troupeau du voisin a les mamelles plus gonflées ».

(8) Un ami lui demandait ce qu'il savait de certain sur les affaires de Minerve⁵⁸⁷ de Marino. Il lui répondit « il se dispute au tribunal avec sa femme ». L'autre dit alors : « malheureux, que m'apprends-tu, il se dispute avec sa femme, alors qu'il l'a laissée seule, sans mari, dans les Abruzzes il y a de nombreuses années ? ». Azio alors à son tour : « mais, malheureux, quelle ignorance que la tienne, tu ne sais pas que Marino, après avoir répudié la première, a récemment épousé la Govite⁵⁸⁸ ? ». Il fit aussitôt rire tous ceux qui étaient là, quand, en plaisantant, il parla de son lit comme du tribunal, où il y a sans cesse de l'agitation des procès, et de sa femme comme de la goutte, qui était pour lui sa compagne et sa liaison jusque dans sa chambre, et ne supportait pas qu'il se reposât. (9) Peto da Fondi⁵⁸⁹, qui, j'ose dire, a grandi dans le jardin des Muses, entendit un de ses amis pousser des cris de douleur à propos de ses pieds et ne pas pouvoir les réprimer. Il accourut à ses cris et dit : « certains se plaignent d'être sans cesse sur la route et d'avoir d'innombrables travaux, d'autres d'être dans une perpétuelle agitation pour leurs affaires, est-ce que toi, que les dieux et les hommes m'assistent⁵⁹⁰ ! tu te plains de ton repos et de ton loisir ? Si cela t'est pénible, lève-toi, va et pars en voyage ». Veux-tu savoir ? Le charme l'a fait passer de la douleur au rire

⁵⁸⁶ *A. A.*, I, 349-350.

⁵⁸⁷ Ce sont les procès, les affaires judiciaires.

⁵⁸⁸ Francesco Peto da Fondi, un des protagonistes de l'*Agidius* et délégué, avec Suardino Sardo, de l'*Asopus*. Son nom latin de Fundanus, fait référence à sa ville d'origine, bien sûr, mais aussi au public latinique latin Fundanius, ami d'Horace et de Mécène (Horace, *Sat.*, I, 10, 42).

⁵⁸⁹ Expression cicéronienne, *Verr.*, 4, 7, « *petu deava hominonque filium* ».

(10) Audio Romanum Thamyram –Romanum dico et patriam linguam et disciplinas artisque Romanas referentem- audio, inquam, Thamyram, cum esset ab Antonio Cicero, noto ac eneuolente homine, qui blæsus tamen esset, saluere iussus illeque blæsuricus pro Thamyra « salue, dixisset o Tumule », respondisse –cum tamen et ipse blæsum pariter se se effingeret – « et tu hanc, o Cucule ». Blæsa illa salutatio fuit admodum ridicula, multo tamen ridiculosior gestus ipse, blæstonem effingens. (11) Etenim meus hic Thamyras, quanquam pudentissimus, tamen solenni die celeberrima in pompa animaduersum cum esset Pontificem Maximum coniecisse in puellam oculos, quæ tenerimæ esset ætatis ac formæ, mirarenturque qui in id intenti essent tum petulante Pontificis Senni oculus tum iocos puellæ mutuos, « desinite, inquit, obsecro, mirari Papæ pupam hanc placere cupere ; scit enim piper ab eo sub poplo ferri, nec ignorat Papa pupæ piperi conseruando comparatum ». Nescias quid facilius.

(12) Et morum suauitate et studiis his nostris abunde notus est præstantissimis quibusque uiris Suardinus Bergomas ; is doni cum haberet conuiuas iussissetque de more, excerptis depibus, ballaria afferri, tum e conuiuio aliquis, « cui bellum, inquit – ad bellaria alludens- facturi sumus ? » ; tum ipse, « uinariæ, inquit,

(10) Je suis par ouï-dire que le Thamyras Romain³⁹⁰ – je dis Romain en faisant référence à sa langue maternelle et à ses sciences et ses études à Rome – je sais, dis-je, que Thamyras, comme Antonio Cæpro³⁹¹, un homme remarquable et bienveillant, mais qui était bègue, l'avait salué et qu'en bégayant il avait dit au lieu de Tamira « salut, ô Tumulus », a répondu – faisant semblant d'être lui aussi bègue –, « et toi bonjour, ô Coucou³⁹² ». Cette salutation bégayante fit beaucoup rire, mais le geste même de faire semblant de bégayer fit encore plus rire. (11) Et mon cher Tamira, bien que très réservé, s'était aperçu qu'un jour de procession solennelle où il y avait foule le Souverain Pontife avait jeté les yeux sur une jeune fille, d'âge très tendre et de beauté très délicate ; ceux qui avaient observé cela s'étonnaient du regard audacieux du Pontife et du jeu réciproque de la jeune fille, il dit alors : « cessez, s'il vous plaît, de vous étonner que cette petite³⁹³ veuille plaire au Pape : elle sait en effet qu'il a du poivre sous son manteau, et le Pape n'ignore pas que le garde-manger de la paille sert à conserver le poivre ». On ne connaît rien de plus spirituel.

(12) Suerdino le Bergamasque³⁹⁴ est très connu de tous les hommes les plus importants pour la délicatesse de ses manières et dans nos domaines d'études. Il avait un jour des invités chez lui et avait ordonné, comme c'est l'usage, après avoir enlevé les plats, qu'on apportât des friandises. Alors un des convives dit : « à qui (faisant allusion aux armes de guerre³⁹⁵) allons-nous faire la guerre ? ». Alors celui-ci dit : « à la cave à vins ».

390 Il s'agit de Romano Tamira, membre de l'Académie Romaine de Pomponio Leto, dont le nom académique est un hommage au poète étrusque Thamyras qui fut privé de la voix et de la vue pour avoir tenté de rivaliser avec les Muses sans succès. C'est pourquoi Pontano lui ajoute le nom de Romain. Voir Ovide, *A. d.*, 3, 7, 52 et Propertius, 2, 22, 39.

391 Cavalier napolitain. Il est l'« humanista zittiro » du duc de Calabre, son secrétaire, son libéral, et son courrier-ambassadeur.

392 Jeu de mots sur les assurances.

393 *Ρικρα*, voir Martial, *Épig.*, 4, 20, 1. Nous essayons de rendre le jeu pluriel *pupa/papa*, accentué un peu plus loin par *penum* et *piperi*.

394 Mort vers 1536. Membre de l'Académie. Il est aussi un protagoniste du dialogue *Agilias*.

395 *Ronzoj'onic* pa fait entre, *belloria, erum*, les friandises, et *bellarum, l*, toute arme de guerre, tel au pluriel *bellaris*.

cellæ » ; « bene habet, respondit, etenim scimus omnes » ;
 « agite, pueri, tum ipse, Setimem appropere » . Rursus ille :
 « hullo ex hoc que spolia nobis futura ? » ; ad ea Suardinus :
 « Spoletina, pueri, in aciem proferte » . tertium ille, cum
 phaleratos commendaret pontorum canistros, « ne parcite,
 pucillatores, ne ut ialemis abstinete » ; cuique quantum ille
 subdidisset : « en munera lætitiæque diæ », tum ipse, sublato
 manu utraq; charcesio, canere coepit :

Cecubum ^{***}prolo dormit[u]m^{***} Caleno
 Sit meæ lenis requies senectæ.

(13) Hacque ratione a modestissimis uctis comiter traducta est
 cœna. Decuit igitur Suardinus quæ ut ioci, quæ ut dicta factum
 deceant in cœna presertim, ut quæ et iucunda et comis esse
 debeat ingenuisque cœniis digna, non tamen hac in parte
 ferculorum ratio tradatur, sed locorum tantum ac facetiarum.
 (14) Celebrabatur a Ferdinando rege Hyppolitæ nurus atque
 Alfonsi filii nuptiæ apparatus splendidissimo. Erat dies
 decursionis hastate flagrantæque sub sole cuncta. Convenerant
 autem mortales omnis generis ad spectandum :

*** Pontico em. - et.

*** Pontana. Tractum manuscritis et princeps : dormitum.

« C'est bien, répondit-il, car nous avons tous soif ». Il reprit alors : « allons, petits, du vin de Sessa⁵⁹⁶, dépêchez-vous ». L'autre à son tour dit : « de cette guerre, quel sera notre butin ? ». À quoi Suardino répondit : « petits, apportez dans la bataille des vins de Spolète ». Alors prenant la parole une troisième fois, comme il recommandait des corbeilles chargées de fruits, « ne lésimez pas, échantons, ne vous absteniez pas des vins de Falerne ». Et comme pour une quatrième fois, l'autre lui avait répliqué : « voici cadeaux et liesse pour ce jour⁵⁹⁷ », il souleva alors une coupe des deux mains et commença à chanter :

« Que le vin de Cécube écrasé par le pressoir de Calès⁵⁹⁸
soit pour ma vieillesse un doux repos⁵⁹⁹ ».

(13) Ainsi ces hommes très retenus passèrent un agréable repas. Suardino nous a donc appris quelles plaisanteries ou quels traits conviennent à l'homme d'esprit surtout dans un repas, qui doit être à la fois plaisant et agréable, digne de convives bien nés, mais sans rendre compte cependant des plats dans cette partie, mais seulement des plaisanteries et des mots d'esprit. (14) Le roi Ferdinand célébrait les noces de son fils Alphonse avec sa bru Hippolyte⁶⁰⁰ avec un faste tout à fait resplendissant. C'était le jour de la revue des lanciers et tout était en feu sous le soleil. Tous les genres de mortels étaient rassemblés pour le spectacle ;

596 Vin célèbre d'une ville de Campanie cité par Martial, *Epiq.*, 6, 36 et 13, 3, et dont Tite Live fait aussi l'éloge, 6, 30. De même les vins de Spolète sont cités chez Martial, *Epiq.*, 14, 116.

597 *Vergile, Én.*, 1, 636.

598 Horace, *Ode.*, 1, 20, 9. Nous traduisons le texte donné par Pontano, même s'il est incohérent. En effet ce vers évoque deux vins différents : le vin de Cécube (cité aussi par Martial, 13, 315) vient du Latium et le vin de Calès (loué par Juvénal, 1, 69) de Campanie. Pontano confond donc les deux en modifiant le texte. Du plus la citation est faite de deux vers d'Horace de pièces différentes, ce qui confirme l'idée de la citation approximative.

599 Horace, *Ode.*, 11, 6, 6.

600 Ippolita Strozzi, fille de Francesco Strozzi, duc de Milan, elle épousa Alphonse, duc de Calabre en 1458. Très cultivée, elle a appris le grec avec Lucariz, et elle est une des personnalités marquantes de la cour Aragonaise. Pontano sera son secrétaire un temps, à partir de 1474.

cumque plurimi ludorum essent laudatores uel plerique omnes admiratores potius, in media laudantium frequentia et plausu exclamauit Teutoricus: « o ualeant ludi, in quibus nemo bibit! ». Nesciam an alias tanta in multitudine dictum ullum tanto cum risu acceptum fuerit, praesertim ex ore Germanici hominis. (15) Philopomenes, Achaeorum dux, praecipue inter Graecos clarus, erat diuersurus ad hospitium ueteris amici. Quo cognito, iussit hospes apperari quae necessaria essent alia ab uxore, dum interim ipse obsonium appararet. Haec inter Philopomenes solus, ut ipsa res ferebat, ad hospitium properat; quam uenientem hospita, dum ut solum ut deformem ut qui nihil ornatus haberet eximii, arbitratur mulier ex administris esse aliquem, qui herum praecurreret; cum esset de aduentu Philopomenis mirifice sollicita, etiam blanditer rogauit eum, se uti adiutaret ad dominum comiter accipiendum. Tum Philopomenes, ut erat perhumanus, cognito mulieris errore, confestim, securi accepta, e cuneo coepit ligna findere coquendam ad coenam. Hospes interim domum regressus, cum animaduerneret Philopomenem findendis lignis malleo incumbere, « pro Iupiter, inquit, quid hoc, Philopomene? pro pudor decorum atque hominum, quid agis, dux maxime? » uultumque de dolore simul ac pudore demisit. Ad ea Philopomenes, maxima cum iocunditate, « pro deformitate, inquit, oris, totius corporis poenas haec ». Voluit ipse met praebere de se et risum hospiti et sibi ipsi ridiculus esse. Res sane festiua ac faceto homine digna quaeque, quo carior, eo etiam fuerit facillior. (16) Alfonso rex, quem liberalissimum aetas nostra experta est, cum homini de se bene merito de manu presentem pecuniam tribuisset, « amabo, inquit, hoc age, ne thesaurarius hoc resuscitet meus », cumque ille subdidisset: « tu ne, o rex, quaestorem uereris? ».

beaucoup faisaient l'éloge des jeux ou plutôt la plupart les admiraient. Au milieu de la foule des élogieux et des applaudissements, un léuton s'exclama alors : « au diable des jeux où personne ne boit ! » Je ne saurais dire si dans une si grande foule on n'accueillit jamais un trait avec un si grand rire, surtout sorti de la bouche d'un Allumand. (15) Philopomène⁶⁰¹, chef des Achéens, illustre surtout parmi les Grecs, devait s'arrêter sous le toit d'un vieil ami. À cette nouvelle, l'hôte ordonna à sa femme d'apporter les choses nécessaires - pendant ce temps-là lui-même faisait les préparatifs du repas. Au milieu de cela Philopomène tout seul, comme l'occasion se présentait, se hâte vers le logis. L'hôtesse pense que celui qui arrive, seul, laid, sans aucune parure remarquable, est un des serviteurs, précédant son maître. Elle était extraordinairement préoccupée par l'arrivée de Philopomène et lui demanda même gentiment de l'aider à recevoir agréablement son maître. Alors Philopomène, car il était très humain, ayant compris l'erreur de la femme, pris aussitôt une hache et commença à fendre avec un coin le bois pour cuire le repas. Entre-temps l'hôte revint à la maison, et quand il vit Philopomène peser sur une masse pour fendre du bois, il dit : « par Jupiter, qu'est-ce donc, Philopomène ? Pour l'amour des dieux et des hommes, que fais-tu, grand chef ? », l'air abattu de douleur et de honte en même temps. À cela Philopomène dit, avec le plus grand enjouement, « je suis puni pour la laideur de mon visage et de tout mon corps ». Il a voulu lui-même s'exposer au rire de son hôte et se rendre risible à lui-même. C'est un fait digne vraiment d'un homme enjoué et spirituel, et qui fut d'autant plus spirituelle qu'elle fut exceptionnelle. (16) Le roi Alphonse dont notre époque a fait l'expérience de la générosité, avait attribué de l'argent de sa propre main à un homme qui lui avait rendu de grands services, et il dit : « fais en sorte, je t'en prie, que mon trésorier ne vienne pas à savoir cela. Comme l'autre lui avait répliqué : « est-ce que tu auras peur de ton argentier⁶⁰², mon

601 Plutarque, *Philop.*, 2.

602 Le premier mot employé est *thezaurarius*, que l'on trouve sous la forme adjectivale chez Plaute uniquement, *Aul.*, 391, et sous forme du substantif, chez Isidore de Séville, *Et.*, 1, 18. Le second est le classique *questor*, dans la bouche du courtisan. Le roi Alphonse est proche du mot en langue vernaculaire et désigne une réalité contemporaine, alors que *questor* est un mot républicain sous lequel il faut mettre une fonction qui n'existe plus.

« vereor, inquit, ne hac e causa de cœnis mihi allero tantum demat ». Studebat Alfonsus liberalitatem eam occultam esse; cognito denique accipientis ingenio, fecit se deridiculum, dum, ne illum parvificeret, vult videri. (17) Eandem in Philopomenem cum iocaretur aliquando Titus Flaminius deformitati corporis eius illudens diceretque vultu quam maxime iocoso et hilari: « quid hoc, Philopomene? cum pulchras manus, crura etiam perquam pulchra habeas, quod ventrem ipse non habeas? », ad ea Philopomenes eadem cum hilaritate et vultu: « quid, o Romanorum imperator eximie, cum egregius pedites, strenuus maxime equites habeas, quod pecuniam minime habeas? ». Nam et Flaminius persæpe inopia rei pecuniariæ laborabat, quemadmodum Philopomenes exiguitate ventris ac mediæ corporis gracilitate. (18) Facetissime etiam Themistocles adversus filium; matris favore atque auctoritate quadam exposcentem; nam ad matrem eius conversus, « Græcis quidem, o uxor, inquit, Athenienses imperitant, igitur ego Atheniensibus, tu autem michi tibi vero ipsi filius præscribit ». (19) Non probabat Cneus Pompeius in Tusculano ædificata a Lucullo villam, quod ea æstivæ quidem inhabitacioni accommodatissima cum esset, hibernæ tamen parum omnino prospectum fuisset; ad quæ iucundissime magnaque cum festivitate Lucullus, « num tibi, inquit, Pompei, quam græves, quam ciconiæ nimis habere cordis videor, qui desicias pro temporibus habitationem mutare? ». (20) Et illud quoque ab eodem concinniter ac iucose. Cum enim dispensator rei familiaris ab eo accusaretur, quod parciorem parasset cœnam et ille respondisset, « quod solus quidem cœnaturus esse, non putabam lautioris apparatu opus esse », ibi ipse vultu quam maxime festivo: « an ignoras apud Lucullum ipsam cœnatum esse Lucillum? »

roi ? ». « J'ai peur, dit-il, que pour cette raison il me décompte autant d'un de mes banquets ». Alphonse veillait à ce que sa générosité restât cachée ; et après avoir reconnu que le récipiendaire avait de l'esprit, il fit rire de lui⁶⁰³, en voulant se donner l'air de ne pas mésestimer son subordonné. (17) Sur le même Philopomène⁶⁰⁴, un jour Titus Flaminius plaisantait et se moquait de la laideur de son corps, et il disait avec l'air le plus plaisant et le plus gai : « eh bien Philopomène ? Tu as de belles mains, tu as même de fort belles jambes, mais tu n'as pas de ventre ? ». Philopomène avec la même gaieté et le même air répondit à cela : « eh bien, illustre général romain, tu as d'excellents fantassins, des cavaliers très braves, et tu n'as pas d'argent ? » En effet très souvent Flaminius souffrait du manque d'argent, tout comme Philopomène de la petitesse de son ventre et de la maigreur de son tronc. (18) Thémistocle⁶⁰⁵ aussi a été très spirituel envers son fils, qui réclamait quelque chose avec l'appui et l'aval de sa mère. Il se tourna vers la mère et dit : « Ma femme, les Athéniens commandent aux Grecs, et moi-même aux Athéniens, et tu as l'avantage sur moi, mais ton fils sur toi ». (19) Cneus Pompée⁶⁰⁶ n'appréciait pas la villa que Lucullus avait fait construire à Tusculum, disant qu'elle était très bien faite comme demeure d'été, mais pas du tout prévue pour l'hiver. À cela, Lucullus dit très plaisamment et avec beaucoup d'enjouement : « est-ce que je te semble, Pompée, avoir moins de bon sens que les grues, que les cigognes, et je ne saurais pas changer de résidence selon les saisons ? » (20) Et ce mot du même Lucullus⁶⁰⁷ est de bon ton et plaisant. Il accusait son intendant d'avoir préparé un repas trop chiche et celui-ci lui avait répondu : « tu devais dîner tout seul, je ne pensais pas qu'il fallait un appareil plus fastueux ». Alors, l'air le plus enjoué, il dit : « ne savais-tu pas que Lucullus devait dîner chez Lucullus ? »

⁶⁰³ *Daviddephus*, mot qu'emploie Plaute pour le *Idil.*, vers 92, ici en antithèse avec la fonction de roi.

⁶⁰⁴ Plutarque, *Philop.*, 2.

⁶⁰⁵ Plutarque, *M. Cœ.*, 8.

⁶⁰⁶ Plutarque, *Luc.*, 39.

⁶⁰⁷ Plutarque, *Luc.*, 41.

(21) Facetum admodum etiam Catonis illud, quanquam diascitate non caret. Non maritimum cuius quispiam fundum cum vendidisset, quod esset uentri et luxui summum in modum delitum, hoc cognito, quod eius ingenium Catoni perspectum esset, statim inquit : « per Herculem, nimis minor hominem hunc quam mare plus etiam polleat » ; uidelicet quod ille per luxum atque gulam absorpsisset, quod mare fluctibus uix allideret. (22) Est eiusdem Catonis dictum, quanquam sapiens, tamen quod etiam facetum dicas. Filius enim eius, matre mortua, cum mulierculam ad patris cubiculum sepicule itantem toruis aliquando inspexisset idque Catonis esset significetum, confestim alteram despondit uxorem ; quod intelligens filius patrem precabatur ignosceret sibi, siquid per iniuriam peccasset. Tum ipse, « nihil, respondit, eiusmodi est in causa, nisi quod tui similes patriæ plures relinquere chres cupiam ». (23) Illud uero Marci Ciceronis et acutum admodum et facetum. Quidam enim cum ei dixisset : « tu ne istud ætatis uirgunculam duxisti ? », « cras, respondit mulier erit ». (24) Julia, Augusti filia, Marci Agrippæ uxor, cum intellexisset suis e consiliis mirari quosdam, quod liberi eius tam essent Agrippæ similes, « desinant, inquit, mirari, quando ipsa nunquam nisi naui plena uectorem tollo ». Hoc, quanquam facete responsum,

(21) Ce mot de Caton⁶⁰⁸ est aussi fort spirituel, bien qu'il ne manque pas de causticité. Un citoyen avait en effet vendu sa propriété du bord de mer, parce qu'il se vautrait terriblement dans les plaisirs du ventre et dans l'excès. À cette nouvelle, Caton, qui avait manifestement compris son caractère, dit aussitôt : « par Hercule, j'admire énormément cet homme qui est plus fort que la mer » ; évidemment par l'excès et la gourmandise il avait englouti ce que la mer n'avait pas disloqué par ses vagues. (22) Il y a un mot du même Caton⁶⁰⁹ qu'on peut, bien que sage, appeler aussi spirituel. Son fils en effet, après la mort de sa mère, avait regardé un jour d'un air assez menaçant un petite femme qui se rendait assez souvent dans la chambre de son père, et on l'avait laissé entendre à Caton ; il la choisit alors aussitôt comme seconde épouse. Voyant cela, le fils pria son père de lui pardonner s'il avait commis une faute par négligence. Alors il répondit : « rien de la sorte n'est en cause, si ce n'est que je désirerais laisser à la patrie de nombreux citoyens comme toi ». (23) Et ce mot de Marcus Cicéron⁶¹⁰ est à la fois très piquant et spirituel. En effet quelqu'un lui avait dit : « à ton âge tu as épousé une jeune vierge ? ». Il répondit alors : « demain, elle sera femme ». (24) Julia⁶¹¹, la fille d'Auguste, la femme de Marcus Agrippa, s'était aperçue que certains de ses intimes s'étonnaient que ses enfants ressemblassent tant à Agrippa, elle dit alors : « qu'ils cessent de s'étonner, puisque je ne prends de passager que lorsque le bateau est plein ». Cela, bien que répondu avec esprit,

608 Plutarque, *M. Cat.*, 8. La *dicacitas* de Caton est légendaire. Ici le mot d'esprit est inversé, Pontano cite la circonstance comme mot d'esprit et transforme le mot cité par Plutarque en commentaire : « montrant un jour un locataire qui avait vendu son patrimoine le long de la côte, il fit semblant de l'admirer comme s'il était plus fort que la mer : "ce que la mer avait peine à noyer, cet homme l'a facilement englouti", dit-il ».

609 Plutarque, *M. Cat.*, 24. La mise en scène du mot d'esprit est ici assez drôle, s'agissant de grand Caton, réputé pour son austerité. La future épouse est « *muliercula itans suspicula ad patris cubiculum* », avec deux diminutifs issus du langage des Comiques, et le fréquentatif. Pontano pense peut-être aussi à une autre anecdote sur Caton où il justifierait le recours aux prostituées. L'austérité des vieux romains va tout de même de pair avec une certaine liberté sexuelle.

610 Quintilien, *Inst.*, VI, 1, 75.

611 Macrobie, *Sat.*, II, 5, 9.

significatione tamen oscenitatis minime caret. (25) Enterat Alcibiades caetera raro magnitudinis non exiguo pretio, nec multis post diebus et caudam illi mutilari et per urbem liberum abire iussit. Hoc viso, cum omnes rem ut ineptiam mirarentur ac stolidam, alii deridere Alcibiadem, qui id fecisset, alii etiam ut stultum eum animumque parum ornato compositi accusate, esse e familiaribus atque amicis qui obiurgarent; quo cognito, Alcibiades in risum uersus, « at mihi, inquit, hoc facto perbelle perque opportune consultum est: cum enim scirem Atheniensem populum assiduo de me rebusque obloqui de meis ac maledicere, comento hoc, dum heptam hanc materiam ridiculamque ei maledicendi trado, impudentioribus a maledictis, quibus me quotidie discerpunt, et illum averti et me utiam liberari ». (26) Atheniensis Aritus, uir et diues et splendidus, parauerat amicis conuiuium rogaueratque Alcibiadem, eorum uti numero se adiungeret; eumque recusasset, domum se Alcibiades recepit, nino ibi liberalius indulgens; atque, hoc facto, cum seruis profectis atque in Aniti conaculum irumpens, iussit absci ornatum dimidiatum ipsam quidem a seruis rapi. in quo permulta essent ex auro atque argento uscula, atque ad se impetu eoderu ferri. Quod factum a conuiuiis acriter cum inoesseretur, ibi Aritus, « quin, inquit, Alcibiades, toto cum ea oc ahaco pro arbitrio ei facere ius esset, liberalissime mecum egit, quod dimidium mihi eius integrum reliquerit ». (27) Publius Syrus, cuius multae extant praeclearaeque sententiae, interrogatus quid podager quispiam ad solem constitutus ageret, perquam belle respondit ac perargute: « Aquam calfacit ». Idem quoque interrogatus, quod nam ipse molestum esse oculum duceret, « pedum podagricorum », respondit. (28) Delectant autem haec tum dicta tum responsa, nam et laessunt neminem et oscenitatem carent, nec indigna sunt ingenio hominis siue dicendo siue audiendo, nec in referendis fabellis

a pourtant un sens bien obscène (25) Alcibiade⁶¹² avait acheté un chien d'une taille exceptionnelle à un prix des moins bas, et après quelques jours il lui coupa la queue et le laissa partir libre par la ville. Ayant vu cela, tous trouvaient la chose incroyablement idiote et stupide ; certains se moquaient d'Alcibiade d'avoir fait cela, d'autres l'accusaient d'être stupide et d'avoir un esprit dérangé et, parmi ses familiers et ses amis, il y en avait pour le blâmer. Ayant appris cela, Alcibiade se mit à rire, « mais quant à moi, dit-il, je trouve que j'ai eu une très bonne idée avec cet acte, et très opportune. Je savais en effet que le peuple d'Athènes parlait et médissait sans cesse de moi et de mes affaires ; par ce biais, en livrant ce sujet idiot et ridicule à sa méditation, je l'ai détourné des médisances plus insolentes qui me mettent en pièces tous les jours et je m'en suis même libéré ». (26) L'Athénien Anytos⁶¹³, un homme à la fois riche et magnifique, avait préparé un banquet pour ses amis et avait demandé à Alcibiade de se joindre à leur nombre. Alcibiade, après avoir refusé, entra chez lui, et là s'abandonna très généreusement au vin. Cela fait, il partit avec ses esclaves et fit irruption dans la salle à manger d'Anytos, il ordonna à ses esclaves de prendre la moitié de ce qui paraît le buffet, où il y avait beaucoup de vases d'or et d'argent, et de les apporter chez lui d'un même élan. Comme les convives critiquaient vivement cet acte, Anytos dit alors : « au contraire, Alcibiade, qui avait le droit d'en faire à sa tête avec le buffet entier, a été très généreux avec moi, puisqu'il m'en a laissé la moitié intacte ». (27) On demandait à Publius Syrus⁶¹⁴, dont il existe de nombreuses maximes éclatantes, ce que faisait un goutteux couché au soleil. Il eut alors une très jolie réponse et très piquante : « il réchauffe son eau ». Et on lui demandait aussi⁶¹⁵ quel loisir était à son avis pénible, il répondit : « celui des pieds goutteux ». (28) Ces traits ou ces réponses charmant, car ils ne blessent personne et sont exempts d'obscénité, et ne sont pas indignes d'un homme bien né, ni à les dire, ni à les entendre, et dans les récits d'anecdotes

612 Plutarque, *Alcib.*, 9.

613 Plutarque, *Alcib.*, 4.

614 Macrobe, *Sat.*, II, 7, 6.

615 *Id.*

non uentitant narrationem ipsam uniuersamque explanationem. (29) Gonnella, siue fabulator facetissimus siue ioculator maxime comis, interrogatus aliquando a Nicolao Marchione Ferrariensi, quaram nam siue artium siue facultatum in urbe Ferrariæ maior esset numerus, confestim: « quis id dubitet medicorum maiorem esse numerum? ». Tum Nicolaus: « o inanem hominem et urbis huius artium artificumque ignorantissimum, quippe cum uix duo tres uel ad summum Ferrariæ medicos habeat, siue ciues siue externos ». Ad ea Gonnella: « o principem maioribus rebus deditum, qui ob eas urbem suam stultosque ciues ignoret penitissime ». Tum Nicolaus: « quid, si hoc falsum, quod ipse asseris? ». Tum Gonnella: « quid, si ego uerus? ». Ibi sine pœna siue multa ex compacto ei, qui uas inuentus esset, constituta. Igitur insequenti die sub auroram Gonnella pro templi æstans foribus, obuoluto pellibus ore ac guttura, interrogantibus qui in templum ingrediebantur, quo nam morbo laboraret, respondebat singulis: « dentium dolore », singulis etiam remedium aliquod dolori præbentibus, quorum ipse et nomina conscribebat et remedia. Atque hac ratione urbem pertractans perscrutandoque remedia, singulos, qui obuiam fierent, percontatus, supra trecentos homines medicinam dolori tradentes netsuit in tabella.

ils embellissent⁶¹⁶ la narration et tout le développement. (29) Gonnella⁶¹⁷, conteur très spirituel ou jongleur très aimable, se vit demander un jour par Nicolas, marquis de Ferrare⁶¹⁸, de quels arts ou sciences il y avait le plus grand nombre dans la ville de Ferrare, aussitôt « qui douterait que le nombre le plus grand soit celui des médecins ? » Alors Nicolas : « tu es stupide, tu ne connais absolument rien aux arts et à leurs spécialistes de cette ville, puisque Ferrare ne possède à peine que deux ou trois médecins tout au plus, de la ville ou de l'extérieur ». Gonnella dit à cela : « tu es un prince qui se voue aux plus grandes affaires et à cause de cela, tu ne connais absolument rien à la ville et à tes citoyens ». Alors Nicolas : « et si c'est faux, ce que tu affirmes ? ». Alors Gonnella, « et si moi je dis vrai ? » Là après entente fut décidée une peine ou une amende pour celui qu'on reconnaîtrait menteur. Le lendemain donc, à l'aurore, Gonnella se tint devant la porte de l'église, le visage et la gorge entortillés dans des fourrures, et à ceux qui entraient dans l'église et lui demandaient de quelle maladie il souffrait, il répondait à chacun : « j'ai mal aux dents ». Chacun aussi fournissait un remède pour sa douleur, et il écrivait leur nom et celui du remède. De cette manière il parcourut assidûment la ville et demanda par des questions pressantes des remèdes à chaque personne qu'il rencontrait, et il nota sur ses tablettes plus de trois cents hommes délivrant un médicament à la douleur.

616 *Vénète* : mot tardif, voir Ambroise, *Hex.*, 1, 7, 28, Fulgence, *Serui.*, 43

617 Bouffon d'Hercule d'Este, marquis de Ferrare, il est réputé pour son esprit et ses sauteries, dont un recueil fut tiré qui circula beaucoup en Italie.

618 Nicolas d'Este, marquis, né à Ferrare en 1383. Très actif militaire, et plutôt allié des Vénitiens, il récupère dans son domaine Reggio et Parma et fait agrandir et embellir Ferrare. Puis il reste neutre dans la guerre entre Filippo Maria Visconti et Venise. Partisan d'Eugène IV au concile de Bâle, il reçoit le comté de Ferrare en 1437, l'Empereur Jean VIII Paléologue, le Patriarche de Constantinople. Mais quand Niccolò Piccinino, à la tête des troupes viscontesques, entre en Romagne en 1437 sous prétexte de protéger le concile, et en fait prend Bologne, Imola, Forlì et Ravenne pour le compte des Visconti, le comte se déplace à Florence en 1439. Nicolas meurt en 1442, probablement empoisonné à Milan, où il s'était rendu pour observer quelle serait la politique de Francesco Sforza, successeur de Filippo Maria Visconti. Il a fait de Ferrare un centre humaniste, avec Guarino Veronese, Giovanni Aurispa, qui ont enseigné à son fils Leonello. Pisanel a fait aussi partie de sa cour.

Quo facto regiam ingressus qua hora Nicoaus prandebat, se se obtulit involutus et ore et cervicibus, ingentem dolorem simulans. Nicolaus, astu viri parum cognito, cum intelligeret illum haud bene valere a dentibus, « hoc, statim inquit, remedium Gonnella adhibe: laudabis Nicolaum, et uestigio enim sanus eris ». His Gonnella acceptis, domum regressus tabulam instruit, remedia illa remediumque auctores continentem, ac pro loco Marchionem adscribit, inde alios atque alios, defectu adhibito. Tertio die quasi sanus atque a dolore liber, nudata gula ac cervicibus, principem adit, docet quae conquisita et comprobata fuerint, multam ab illo expostulat atque in ius illum se se adacturam minatur atque his dictis tabulam Marchioni legendam exponit. Ibi Marchio primum inter medicos locum se se obtinere conspicatus, inde alios atque alios primates viros, a risu continere nequiens sequae uictum confessus, pecunia illi ut solueretur imperavit. (30) Princeps idem Nicolaus equi Gonnellae huius caudam, quo in loco stabulabatur, clanculum nouacula abscidi iussit. Ille, hoc percepto, asellis, qui eodem in stabulo nutriebantur, particulam labiorum superiorum atrasit. Delatus apud principem non excusauit factum, rogauit tantummodo damnum uti aestimaretur ipsiusque ad conspectum deligati ducerentur, quo aestimatio ipsa aequius fieri posset. Primo itaque locum resta ducebatur Gonnellae equus, caudae uix frustum motatae; subsequebatur aselli suo ordine illigati. Qui ut ante illius conspectum stetero resque ipsa oculis omnium exposita est atque animaduersa, nec princeps ipse nec quisquam ex iis, qui aderant, fuit quin risu dirumperetur. Tum Gonnella: « nec tu, princeps, in solio constitutus nec quisquam e iudicibus, quamuis grauis et seuerus, ad hoc ipsi spectaculum tenere risum potuit: tu ne asinos, tu ne bestiolas has a risu contineris, dum equum tam ipsis familiarem decandatum contueris? » Quo audito, iteratus est risus Gonnellaeque ipse absolutus commendatusque ut facitorum omnium princeps suauissimaeque faciliarum artifex suauissimus. (31) Idem tamen ipse aliquando irrisus ac delusus dicitur etiam a mulierculis; ut cum, iter faciens per Umbriam perque agrum Treuiensem, animaduertisset puellulam

Cela fait, il entra au palais à l'heure où Nicolas déjeunait et se présenta la tête et la nuque tout enveloppées, feignant une douleur immense. Nicolas, qui n'avait pas connaissance de la ruse de cet homme, se rendit compte que ses dents n'allaient pas bien, et il dit aussitôt : « applique ce remède Gonnella : tu loueras Nicolas car tu seras guéri sur le champ ». Gonnella recueillit ces mots, et de retour chez lui les disposa sur ses tablettes contenant les remèdes et les responsables de ces remèdes, et il écrivit en première place le Marquis, puis les uns et les autres, en les classant. Le troisième jour, comme guéri et libéré de la douleur, gorge et nuque nues, il va chez le prince, lui montre ce qu'il a recherché et établi, lui réclame l'amende, le menace de le pousser au procès et avec ces mots il donne ses tablettes à lire au Marquis. Là le Marquis s'aperçut qu'il tenait le premier rang parmi les médecins, puis tous les autres hommes de haut rang, et ne pouvant se retenir de rire et s'avouant vaincu, il ordonna qu'on lui remette de l'argent (30). Le même prince Nicolas ordonna de couper en cachette d'un coup de rasoir la queue du cheval de ce Gonnella, dans l'écurie où il se trouvait. Après avoir appris cela, ce dernier fit raser une petite partie de la lèvre supérieure des ânes qu'on nourrissait dans la même écurie. Déféré devant le prince, il ne s'excusa pas pour son acte, il demanda seulement qu'on jugeât le dommage et qu'on amener les animaux attachés en sa présence, pour que le jugement puisse avoir lieu de façon plus équitable. C'est pourquoi en premier lieu on fit amener le cheval de Gonnella au bout d'une corde, remuant à peine un bout de queue ; le suivaient les ânes attachés chacun à sa place. Et quand ils furent sous ses yeux et que tout le monde vit et constata la situation, ni le prince, ni personne dans l'assistance ne put s'empêcher d'éclater de rire. Alors Gonnella : « ni toi, prince, assis sur ton trône, ni personne parmi les juges, tout grave et sévère qu'il soit, n'a pu se retenir de rire à ce spectacle. Est-ce que tu aurais empêché ces ânes, ces petites bêtes, de rire, en voyant le cheval qui leur est si familier sans sa queue ? » À ces mots, le rire reprit et il acquitta et félicita Gonnella lui-même comme le premier de tous les hommes d'esprit, et le plus délicat auteur de délicates facéties. (31) Cependant une fois ce même homme fut caillé et moqué par des femellettes. Il traversait l'Ombrie et la région de Trevi, et il avait remarqué une petite jeune fille qui

prudentem in uia residentemque in lapide ac, despoliato porro, complicantem spolia illa in epistolae speciem complicataque in os ingerentem dixissetque, ac si puellam rideret : « ad quem nam, o scitula, literas istas complicatis mittis ? » tum illa, irrisione uiri cognita, exultarato uultu, « obsignandas eas anui, respondit, mitto », cetera etiam anui significans (32) Cuiusque haec multo post puellae alteri obuiam factus esset, quae capellas pastum duceret, dixissetque tentabundus : « en tibi, o bellula, argenteolum petroselinum mihi si denudaueris », accepit illa conditionem atque argenteum statimque, apprehensa capella anuicula caudaque eius subleuata, « en, inquit, uide atque inspecta, quod oprasti, holusculum ». Huius tamen generis multa sunt, qui arbitrentur a Gonnelia ipso efficta, quo ridiculum se se quacunque ratione faceret audientibus. (33) Mariotta, Antonii Rebatti mercatoris Florentini uxor, nec insulsa quidem matrona nec parum comis, uirum cum intelligeret noctu per urbem uagari sollicitandis scortillis, intranti ei fores domesticas astitit in summis scalis, ascensa facula nudatisque pudendis ; qua ille re inspecta, cum inelamasset : « quid, o quid, Mariotta, hac opus est facula ? quid nudatione ? », tum illa : « quo plane inspiceres, an hoc tantum tibi insit quantum satis esset, ne alibi quaeritando labores ». (34) Sed genera haec, siue ludendi siue iocandi, non carent iupitudine et ingenio parum digna sunt homine, risum tamen mouent dum in circulis referuntur. Quale illud est iustitiani cabsdam, non insulsi tamen hortationis ; cum enim equo ferretur ad mundinax strigoso ac perlongo

mangeait dans la rue, assise sur une pierre, après avoir épluché un poireau, elle pliait les épluchures en forme de lettre et les mettait pliées dans sa bouche. Il lui avait alors dit, par moquerie de la jeune fille : « à qui donc, mignonne⁶¹⁹, envoies-tu ces lettres pliées ? », et elle, qui avait compris la moquerie de cet homme, l'air réjoui, lui répondit : « je les envoie à ma vieille pour qu'elle les signe », montrant son derrière de sa main droite⁶²⁰. (32) Et peu après il avait rencontré une autre jeune fille qui menait paître ses chèvres, et il lui avait dit, tentateur : « voici pour toi, ma toute belle, une piécette d'argent, si tu mets pour moi ta pelouse⁶²¹ à nu ». Elle prit cet engagement et l'argent, et aussitôt elle attrapa une petite chèvre d'un an et lui souleva la queue, « voici, dit-elle, regarde et contemple ce que tu as souhaité, un peu de gazon⁶²² ». De ce genre cependant, il y en a beaucoup qu'on peut penser inventées par Gonnella lui-même, pour se rendre drôle par n'importe quel moyen auprès des auditeurs. (33) Mariotta, l'épouse d'Antonio Rebatta, un marchand de Florence, dame ni stupide ni désagréable, comprit que son époux vadrouillait la nuit à travers la ville pour courir les prostituées⁶²³. Quand il passa la porte de la maison, elle se tint en haut des escaliers, une torche allumée et les paroles nues ; à cette vision, il s'était exclamé : « pourquoi, quel besoin, Mariotta, de cette torche ? Et pourquoi te dénuder ? ». Elle lui dit alors : « pour que tu voies bien si tu as ici autant qu'il te suffit et que tu ne te fatigues pas à chercher ailleurs ». (34) Mais ces genres de boutades ou de plaisanteries, sans manquer d'indécence et sans être dignes d'un homme bien né, sont pourtant rires quand on les raconte dans les réunions. Comme ce mot d'un paysan, petit homme⁶²⁴ pourtant pas bête. Un effet il était venu au marché sur un cheval fort long et efflanqué,

619 *Scimfa*, mot de Plaute, *Rud.*, 365.

620 Les deux mots sont des homophones, *amis*.

621 *Pelousellum* désigne en réalité le persil (*Plin.*, 20, 118). Pour donner une cohérence au jeu de mots, nous traduisons.

622 *Solucellus*, néologisme, diminutif de *olus*, le légume. par *gazon* pour harmoniser avec la pelouse. Voir note précédente.

623 *Scortellum* diminutif catalan ; *Catalis*, 10, 5.

624 Ici *Panzano* emploie le cloné *homuncia* (*Acad.*, 2, 134) comme en III, 17, 7 et non pas *homulus*, comme en IV, 3, 1.

intrañtemque eum in oppidum uir iocabundus sciscitaretur, quanti uenderet panni decempedam, ipseque eo dicto petitur se intelligeret, statim ex equo descendit sublataque equi cauda podicem illius ostendens, «ingredere, inquit, o amice, tabernam, neque enim illiberaliter habebis emesque mercatu hono ».

(35) Quales igitur facelli esse debeant, qualia etiam facelorum tum dicta tum responsa, quæ allata sunt a nobis exempla docere abunde possunt. Quoniam autem ipsis e facetiis et ioculationibus recreatio queritur ac remissio a laboribus molestisque, ne huius quoque rei parte ex aliqua desinamus, lectio ipsa relatioque tum lepidorum uersuum tum dialogorum plurimum quoque conferet ad refucillandos animos, quam historiarum quoque quæ acertant auditores, dum attente quidem audiuntur, a curis cogitationibusque grauioribus. (36) Scribendarum fabellarum Luciani, Iohanni item Bocestio an aliud fuit consilium quam ut lectores pariter atque auditores delectarent? idem et Poggio plurimis colligendis quæ urbane dicta essent cumque festiuitate et risu itaque de his libros etiam fecit Latine scriptos. (37) Vitæ quoque præstantissimorum

et quand il entra dans la ville un plaisantin demanda combien de pièces de drap il vendait sa perche de dix pieds. Il comprit à ce trait qu'il était visé, descendit aussitôt de son cheval, lui souleva la queue, montra son derrière⁶²⁵ et dit : « entre, l'ami, dans cette taverne, car tu ne seras pas traité mesquinement, et tu achèteras à bon marché ».

(35) De quelle nature doivent donc être les hommes d'esprit et les traits ou réponses de ces hommes d'esprit, les exemples que nous avons présentés peuvent abondamment le montrer. Et puisque par ces mêmes mots d'esprit et plaisanteries on cherche la détente et le délassement des travaux et des peines, pour ne laisser de côté aucune partie de cette question, la lecture et le récit tant de vers que de dialogues charmants apportera aussi beaucoup pour restaurer les esprits ; et bien plus, ceux des histoires aussi, qui peuvent détourner les auditeurs, quand ils les écoutent attentivement, des soucis et des pensées les plus pesants. (36) En écrivant leurs anecdotes, Lucien ou Giovanni Boccace⁶²⁶, ont-ils eu une intention autre que de charmer également leurs lecteurs et leurs auditeurs ? C'est le cas aussi de Poggio⁶²⁷, quand il a recueilli beaucoup de traits dits avec urbanité, enjouement et rire. Il en a fait pour cette raison des livres écrits en latin⁶²⁸. (37) Et les vies aussi des hommes les plus

625 *Podex*, mot que l'on trouve chez Horace, *Epou*, 8, 6, et Juvénal, *Sat*, 2, 12.

626 Pontano a déjà fait cette réflexion en I, 10, 4.

627 Terraccina di Valmare, 1380, Florence, 1439. Après ses études de notaire à Florence, il devient en charge de la copie des manuscrits pour Salutati, et rétablit une sorte de cursive, caractéristique de l'écriture humanistique. En 1403 à Rome, il est secrétaire du cardinal Marsanelli, puis en 1404 secrétaire apostolique, jusqu'au concile de Constance en 1415. Poggio ne retourne pas à la Curie mais devient « chercheur » de manuscrits : c'est la période où il trouve Quirtilien à Saint-Gall, les *Verbaux*, les *Pro Adilone*, *Pro Cicerone*, *Pro Rostrio*, *Pro Marone*, et d'autres orationes, les *Sylves* de Succi, le *De architectura* de Vitruve. En 1417 à son avènement Martin V ne le rappelle pas, et il accepte l'invitation de l'évêque de Winchester, en Angleterre, où il reste entre 1418 et 1421. Eugène IV le rappelle, et il devient ambassadeur. En 1453 il retourne à Florence, où il est élu chancelier de la République. Il se retire des affaires en 1458. Auteur prolifique, il laisse des dialogues, un *Opuscula* latineuse, et les *Facetiae*, publiées en 1452.

628 Allusion aux *Facetiae* de Poggio Bracciolini. Pontano a réutilisé quatre facettes de Poggio, en II, 16, 2, III, 17, 2 et 7 et IV, 5, 9, sans le nommer. Les *Facetiae* ont connu une très grande fortune au 1600, puisqu'à partir de la cinquième (Venise, C. Valdarfer, 1470), 25 éditions se succèdent jusqu'en 1590.

uirorum, tum Græcis tum latinis ab auctoribus mandatae literarum monumentis, continent tum salsa tum uenusta, quæ ad relaxationem conferant, quæ uersata in circulis interque conuixentes habeant demulcere curas et tanquam lenocinari molestiis nostris. Nam præter ea, quæ ad hilaritatem spectent ad inani, multa iis continentur lectionibus, quæ aliis acque aliis rationibus animus demulceant inducantque eam, quam ipsi quaerimus, relaxationem. Cuius rei paucis his admonuisse satis fuerit.

***(38) Illud uero minime omitteendum, quod a relaxationem audientiamque refinendam non parum sibi et ornatu et adiuenti facetus uir comparabit recitandis iis siue dictis siue responsis siue fabellis, quas ipse ab aliis acceperit. Ac licet ea ipsa, cum dicerentur, essent siue salsa et aculeata nimis siue oscena et spurca, poterit tamen referre cum modestia; quo efficietur uicis ut iis careant, qualis nunc ipsi referimus. (39) Fuit e senatoribus Petri, Aragoniæ regis, Queraldus quidam, tum ore foedo tum reliquo corpore parum composito, tamen qui summa comitate esset præditus maximisque in negotiis exercitatus. Is missus aliquando ad regem Africæ, fuit ab isto in cæram adhibitus, quam nostrum in morem rex ipse apparari iussit editioribus in scannis; Afrî enim in solo super tapetis discumbunt. Conitauerunt complures simul. Rex, qui et ipse comis esset et iocandi studiosus, iussit clau ossa colligi omnia eaque ad pedes Queraldi, illo nesciente, conici. Finita igitur uena, cum, aulæ magistri iussu, mensæ essent sublatae appareretque ossium cumulus,

*** *De sig. Pontano: sequitur haec signum post okanar nota, et in hunc loco libelatum supple. Em. Lupi-Ris. : § 38- § 45. post finem libri VI.*

émouvants, que des auteurs tant grecs que latins nous ont transmises par des témoignages littéraires, contiennent des mots piquants et attrayants, qui portent à la détente et qui, dans les réunions parmi les convives, s'attachent à adoucir nos soucis et comme à enjôler nos peines. Et outre ce qui vise à la gaieté et au jeu, ces lectures contiennent beaucoup de choses qui adoucissent les esprits pour toutes sortes de raisons et provoquent ce que nous cherchons, la détente. Ces quelques mots auront suffi à l'avoir rappelé.

(38) Mais il ne faut pas craindre que pour conserver la détente et l'attention l'homme d'esprit trouvera beaucoup d'agrément et d'aide en racontant des traits, des réponses ou des anecdotes qu'il aura appris des autres. Et même si ces mots, quand ils ont été dits, étaient trop piquants et trop pointus, ou obscènes et dégoutants, il pourra cependant les rapporter avec retenue. Cela leur fera perdre leurs défauts, comme ceux que nous rapportons à présent. (39) Un certain Querardo, un des sénateurs du roi Pierre d'Aragon⁶²⁹, était repoussant de visage et bien mal fait du reste du corps, mais il était doté d'une très grande amabilité et était exercé aux affaires d'importance. Un jour envoyé auprès d'un roi d'Afrique, il fut invité à un dîner que le roi lui-même ordonna de faire préparer à notre manière sur des banquettes assez élevées. En effet les Africains mangent couchés par terre sur des tapis. Ils étaient nombreux à dîner ensemble. Le roi, qui lui aussi était aimable et avait du goût pour la plaisanterie, ordonna en cachette de ramasser les us et de les jeter aux pieds de Querardo, sans qu'il le sache. Donc le dîner terminé, sur l'ordre du maître de salle, on débarrassa les tables et le tas d'os apparut.

dont la première traduction en français en 1480 (Lyon, N. Philippi et M. Reinhard), et en italien en 1483 (Venise, Bernardino de' Ceteri da Lavere). Voir Poggio Bracciolini, *Fuorius*, édition M. Cecuto, préface d'Eugenio Garin, Sansoni, Florence, 1968, reprise de l'édition de R. Fubini dans *Opera Omnia*, Turin, 1964, t. p. 420-491 ; Sozzi L., « Le Fucoria e la loro fortuna europea », in *Poggio Bracciolini nei 570 anniversario della nascita*, Florence, Sansoni, 1982, p. 235-259.

629 Né au début du XV^e siècle en Aragon, il est le frère d'Alphonse V le Magnanime et de Jean II de Navarre à qui Alphonse laissera le royaume d'Aragon et Catalogne. En 1423 il vient à Naples avec son frère, et, grand chef de guerre, conquiert de nombreuses places pour lui. Il meurt en 1436.

tum quispiam a rege submissus, « quid hic, inquit, assium uideo? lupus profecto hic cenitavit, non homo ». Tum Queraldus ad regem conuersus, « mihi, inquit, o rex, cum lupis fuit in cena negocium, quando luporum est et carnem et ossa simul abrodere. Quod [conuersatores]^{mm} isti tui fecere; ego uero, ut homo ut conuiuia comis, carnes absumpsi, ossa in humentum abieci, in cenam pastum atque oblectamentum ». Hæc igitur dictio, ut mordax, tum puyugit, at relatio, ut iucunda, nunc delectat. (40) Idem Queraldus, quo regem delectaret, adhibitus ab illo in cubiculum, in quo constricta essent omnia serico locus in quo sine nota posset inspui, fieretque illi proximus regis et famulis quispiam ore fædo atque impuro, e uestigio excretaundus os illius spatio inspurrexit, qui, sublata statim uoce, regem appellauit. Hoc cognito, Queraldus, « ego, inquit, inuidiosissime rex, apparatus tui altorem admiratus, ne aliqua illum parte contaminarem, nullum cum alium, præter illius os, immundum relictum locum atque spurcosum cernerem, in illum excreatum profudi, quasi a te ob id seruatum, quo nitor tibi tuus saluus esset ». Actio quidem ipsa sordida tunc fuit ac contumeliosa, at relatio perbella. (41) In eadem legatione quidem e regis aula factus ei obuiam, in deformitatem eius illatus, « quid, inquit, petrus rex portenti ad nos misit? », ad ea ipse confestim, « sciebat, inquit, Petrus ad quem me mitteret »; nam et rex ille deformior erat. (42) Hæc ipsa et dictio et responsio habent in dicendo spicula, at in referendo saltem ac locutionem propter promptitudinem respondendi ac maledicti reiectionem tantopere inexpectatam.

^{mm} Pontano : conuisee ; post rar. : conuersatores.

Quelqu'un envoyé par le roi dit alors : « qu'est-ce que c'est que ces os que je vois ? C'est un loup certainement qui a dîné ici, non un homme ». Alors Queraldo se tourna vers le roi et dit : « dans ce dîner j'ai eu affaire avec des loups, puisque c'est le propre des loups que de ronger à la fin la viande et les os⁶¹⁰. C'est ce que les bambocheurs⁶¹¹ ont fait ; mais moi, en homme, en convive aimable, j'ai avalé les viandes, j'ai jeté les os à terre, pour que les chiens mangent et s'amusent ». Ce trait, mordant, a alors blessé, mais le récit, plaisant, aujourd'hui enchante. (40) Le même Queraldo, pour divertir le roi qui l'avait fait venir dans une chambre toute couverte de soie et de pourpre aux broderies très ouvragées, où il ne restait aucun endroit où l'on puisse cracher sans que cela se voie, et où se trouvait très proche de lui un des serviteurs du roi au visage repoussant et sale ; postillonnant soudain il lui salit le visage par un crachat, et ce dernier éleva aussitôt la voix et appela le roi. Quand il sut cela, Queraldo dit : « moi, roi très aimable, j'ai admiré la splendeur de ton faste et, pour ne le souiller nulle part, comme je n'ai vu aucun autre lieu laissé malpropre et sale que le visage de celui-ci, j'ai lancé mon crachat sur lui, comme si tu l'avais placé là pour ça, pour que ta splendeur reste indemne ». Le geste fut vraiment dégoûtant alors et insultant, mais le récit est très charmant. (41) Dans la même ambassade quelqu'un de la cour du roi le rencontra et se moqua de sa laideur : « quel monstre, dit-il, le roi Pierre nous a-t-il envoyé ? ». Il dit aussitôt : « Pierre savait à qui il m'envoyait ». En effet le roi lui-même était très laid. (42) Cette boutade⁶¹² et cette réponse ont des piquants quand on les dit, mais quand on les rapporte, ils ont du sel et de l'agrément grâce à la rapidité de la réponse et au renvoi tout à fait inattendu de la médisance.

610 Cette *facilita* est sans doute inspirée par la fable 58 de Poggio où le répartie est attribuée à Dante envers Cangrande della Scala, seigneur de Vérone, qui avait fait déposer le tas d'os à ses pieds. Cette signification en effet « l'osien » en italien, il est normal, dit Dante, que celui-ci ait mangé les os.

611 Ce mot, employé par Térence (*Andr.*, 783), est formé sur le verbe *convivare*, qui est un mot que Plante utilise souvent, *Mour.*, 989 ; *Stich.*, 686, par excrépilo, au sens de « faire la fête ». Ici il y a sans doute une nuance péjorative puisque Queraldo ensuite utilise le mot *convivare*, associé au qualificatif *convivare* pour se désigner.

612 Ici Pontano n'a pas employé *dicerem* comme d'habitude mais *dixit*.

Parasito cuidam apposita cum esset in mensa uulua suilla deridiculi gratia, tum ille, subfatis pudibunda e corporis parte vestibus, nudato bacillo, illum in quadram iniecit: cumque esset inclamatum a commessoribus, immurmurauit iniciens talis carnes cultum talem exigere. Quod quidem actu fœrum, oscenum responsu, et relatu, pro loco tamen atque auditoribus, non iniucundum. (43) In hoc autem ipso locandi genere comis est admodum ac peiucundus A. Colotius noster, tum propter insitam ei a tutura perraram quandam in dicendo hilaritatem tum propter egregiam literatum peritiam rerumque multarum usum. Quo fit: ut in explicandis fœbellis, in epigrammatis comicorumque pœtarum dicis referendis ac lusibus, mirifice defectet. Quibus in rebus cum primis habenda est pudoris ratio limitesque ipsi narecondiæ aut parum aut nihil prorsus transgrediendi. Locus tamen et tempus et auditorum personæ non nunquam patulo licentius indulgere solent iis qui uerba faciunt. (44) Matrôna Mediolanensis, e familia peruetusta et nobili, quæque aliquando cum amatoribus lusisset, fuerat a sacerdote sollicitata, qui e Fratrum Minorum esset ordine. Ea coram sollicitanti in hanc sententiam respondisse traditur: se non posse non multum illi quidem debere ex eo, quod anaretur; ceterum ægre se illud ferre quod ab eo eius ætatis esse iudicaretur, cum non esset, in qua quod reliquum esset, ut religiosum quidem ac male olidum Prætercolorum tunicis sudore ac pœdore infectis subiiceretur. Quod respansum per urbem cum percrebuisset ipsaque a grauibz quibusdam uiris ac sibi perquam familiaribus interrogata, seruitate quadam omis rem omnem confessa esset, licentior illa festiuaque explicatio uisa est non solum non ademisse aliquid pudori, uerum addidisse nullum comitatu atque inter notos et amicos gratiæ. (45) Galeatius

On avait apporté sur la table une vulve de truie⁶³³ à un parasite par dérision. Alors ce dindard souleva les vêtements des parties honneuses de son corps, mit son bâton à nu et le jeta sur le quartier de viande. Les convives se mirent à crier contre lui, et il marmonna que de telles viandes réclamaient un tel coutelas. Cela est dégoûtant comme acte, obscène comme réponse, mais comme récit, selon le lieu et les auditeurs cependant, n'est pas déplaisant. (43) Et dans ce genre de plaisanterie, notre Angelo Colocci⁶³⁴ est très aimable et très plaisant, tant par une exceptionnelle gaieté naturelle quand il parle, que par son excellente connaissance des lettres et son expérience en nombreux domaines. Ainsi lorsqu'il raconte des anecdotes, lorsqu'il rapporte des épigrammes et des traits des poètes comiques et leurs jeux de mots, il est un merveilleux enchanteur. Dans ces domaines, il faut surtout tenir compte de la pudeur et des limites mêmes de la décence, à ne transgresser que légèrement ou pas du tout. Cependant le lieu, le moment et la personnalité des auditeurs en général tolèrent un peu plus librement parfois ceux qui font ces mots. (44) Une dame de Milan, d'une noble famille très ancienne, et qui parfois s'était amusée avec ses amants, avait été provoquée par un prêtre de l'ordre des Prêtres Mineurs. Il la provoquait ouvertement, et on dit qu'elle lui avait répondu en ce sens : elle ne pouvait pas ne pas lui être très reconnaissante de son amour ; néanmoins elle supportait mal qu'il la juge, sans qu'elle y soit, d'un âge où ce qui lui resterait serait de se voir offrir la saleté et la puanteur des Moinillons aux tuniques infectes de sueur et de crasse. Cette réponse s'amplifia à travers la ville et certains hommes de poids qui lui étaient très proches lui posèrent des questions. Elle confessa l'affaire entière d'un air vraiment serein, et ce récit très libre et enjoué non seulement sembla ne rien avoir été à sa pudeur, mais encore avoir ajouté beaucoup à son amabilité et à son crédit parmi ses connaissances et ses amis. (45) Galeazzo

633 Plus très apprécié chez les Romains, voir Horace, *Ep.*, I, 15, 41, ou Martial, 13, 56, 2.

634 1464-1519. Evêque de Nocera et lesi. Dans l'Académie pontificale, il est surnommé « *Buzzo* ». Membre également de l'Académie Romaine, il est exilé en 1498 par Alexandre VI à lesi puis à Naples.

Pandorus, Joannis Andegaviensis partes secutus, cum aliis non paucis in carcere ac squalore complures annos Ferdinando a rege est habitus; ceteri in vinculis assidue maledicere lamentari merore confici, ipse contra incari ridere pudorem in delicias verbis convertere, nihil illo iucundius esse, denique eam ob rem in pugillatum descendere. Quod Ferdinando renuntiatum cum esset, liberari eum e carceribus statim iussit liberatumque honesto salario est prosecutus. Ille ad mortem usque Ferdinandi sic vixit, ut quae plurima in carcere teterrime passus esset, ea inter omnia emmeranda in risum converteret ac iocum (46)¹⁰⁸ Cum igitur quae ad facetudinem spectent quaeque ad iocum instituendum a nobis explicata sint, reliquum est uti pauca quaedam de ironicis dicamus, ne pars haec tanquam inculta a nobis relictaque videatur.

II. [De ironicis]¹⁰⁹.

(1) Et Aristoteles, virtutum moralium disputator solertissimus et Graeci scriptores plerique omnes tradunt Socratem fuisse ironicum, quodque dissimulantis eiusmodi a modestia proficisceretur, inde effectum est, ut genus quoddam dissimulationis sit ad virtutem referendum, quando eius, qui ea vitatur, nequaquam illud est aut consilium aut finis, quo aut fallat ipse quidem augetur ne aut licetum inde sibi comparet, verum ut ostentationem defugiat tumoremque vitet, ab insolentia vero sic recedat, ut intra modestiae ac verecundiae fines potius diuertatur. (2) De eo enim, in quo quis praestat, cum demit sibi particulam vel de se ita loquitur, ut videri nolit

¹⁰⁸ Pontano in *mg.* . de *ironicis* ; *suppr.* Sumanzani.

¹⁰⁹ Tr. Sumanzani.

Pandonie⁶³⁵, qui avait suivi le parti de Jean d'Anjou, fut tenu dans une prison sordide avec nombre d'autres par le roi Ferdinand pendant plusieurs années. Tous les autres dans leurs chaînes tenaient sans cesse des propos outrageux, se lamentaient, étaient accablés par le chagrin ; lui au contraire plaisantait, riait, transformait par ses mots la crasse en badinages. Rien n'était plus plaisant que cela, et à cause de ça enfin, il en venait à se battre. On l'avait rapporté à Ferdinand. Il ordonna aussitôt de le libérer de prison et, libéré, il lui fit tenir une honnête pension. Il vécut ainsi jusqu'à la mort de Ferdinand : tout ce qu'il avait souffert dans cette prison extrêmement repoussante, il le transformait en rite et en plaisanterie en l'exposant en détails. (46) Donc puisque nous avons expliqué ce qui vise à l'esprit et ce qui vise à former l'homme d'esprit, il nous reste à dire quelques mots des ironiques, pour qu'il ne semble pas que laissons pour ainsi dire une partie en friches et que nous la laissons de côté.

II. Les ironiques.

(1) Aristote⁶³⁶, qui a disserté sur les vertus morales avec beaucoup d'intelligence, ainsi que presque tous les auteurs grecs, rapporte que Socrate était ironique, et qu'une dissimulation de ce genre venait de sa modestie, ce qui a eu pour résultat qu'un certain genre de dissimulation doit être rapporté à la vertu, puisque l'idée ou le but de celui qui en fait usage n'est pas du tout de tromper bien sûr ou de dire des fadaïses ou de se procurer un profit, mais de fuir l'ostentation et d'éviter l'enflure, mais de s'éloigner de l'orgueil de sorte à rester dans les limites de la modestie et de la réserve. (2) Et de sa propre excellence, quand on en enlève une parcelle ou qu'on parle de soi de façon à ne pas vouloir sembler

⁶³⁵ Fils de Francesco, comte de Venafra, il se fit arrêter par Alphonse pour avoir sollicité René d'Anjou à venir en Italie en 1453.

⁶³⁶ *Nic.*, IV, 13. L'ironie trouve sa place dans le chapitre sur la dissimulation et la vantardise, et Pontano a rappelé en II, † qu'elle était parfois une espèce de la vantardise. C'est pourquoi ici, l'*ironia*, précédemment traduite par fausse modestie, par ironie, en a perdu sa valeur péjorative.

aut insolescere ex eo aut non existimare tantum se profecisse quantum aliorum fortasse sit iudicium, utrumque profecto modestiæ est, non tergiversationis aut fraudis; qua tamen in re medium quoque retinendum est. Nam uelle id, quod inest, nihilum attenuare, id finitimum est inficiationi. (3) Vehementior enim extenuatio non minus fortasse in ostentationem intendit quam arrogatio illa insolens ac uanitas sociæ. De cuius principiis, quia multa iam tradita sunt a nobis, reliquum est de hac ipsa ironia, quæ uirtus est et a multis Socratica est agnoscitur, quæ necessaria uisa sunt uti præcipiamus. Agnoscimus itaque libenter Socraticam sine dissimulationem siue ironiam, quo notius appareat alia dissimulationis genera turpia esse quæque condemnentur digna, sicuti iam docuimus, cum in plura eam distribuimus partes, hoc uero ipsam genus et honestum esse et ad uirtutem referendum.

III. [Definitio]¹⁰⁰⁰.

(1) Quo igitur Socratica hæc, quæ et qualis sit, magis appareat eam sic terminabimus, quædam, ut sit modestitas pro loco quidem ac tempore proque personæ dignitate dissimulandi ea,

¹⁰⁰⁰ It. Summonte Portano in mg. § 2.

en être orgueilleux, ou ne pas penser qu'on a été aussi utile que les autres en jugent peut-être, les deux cas sont le propre de la modestie, non du calcul ni de la fourberie. Cependant, dans ce domaine aussi, il faut garder la mesure. Car vouloir trop antoindre ce qui existe ressemble fort à un désaveu. (3) En effet une atténuation très énergique ne tend peut-être pas moins à l'ostentation qu'une arrogance orgueilleuse et compagne de la vanité. Et sur ses fondements, parce que nous en avons déjà beaucoup parlé, il reste à conseiller, sur l'ironie même, qui est une vertu et que beaucoup⁶³³ ont surnommée socratique, ce qui nous semble nécessaire. C'est pourquoi nous surnommerons volontiers socratique la dissimulation ou l'ironie, pour qu'il apparaisse plus manifestement que les autres genres de dissimulation sont scandaleux, et qu'ils sont dignes d'être condamnés, comme nous l'avons déjà enseigné, puisque nous l'avons divisée en plusieurs parties, mais que ce genre même est honnête et doit être rapporté à la vertu.

III. Définition

(1) Quelle est donc cette ironie socratique et ce qu'est sa nature, pour le faire mieux apparaître, nous la définirons ainsi : elle est une sorte de juste milieu, selon le lieu bien sûr, le moment, et selon la dignité de la personne, dans la dissimulation de ce qui

633 Platon, *Rep.* 337 a. C'est Thrasymaque qui parle : « ô Hercule, dis-moi, voilà bien l'ironie ordinaire de Socrate ! Je le savais, moi, et j'avais prédit à la compagnie que tu refuserais de répondre, que tu sifflerais l'ignorant et que tu ferais tout plutôt que de répondre si on te posait une question ». Voir aussi Aristote cité plus haut, au *Cicéron, De Or.*, II, 270, « Socrates opinor in hac e, rursus... dissimulatioque longe lepore et humanitate omnibus pretiosior » : « je crois que personne absolument ne peut dépasser Socrate par sa finesse et son humanité dans cette œuvre, dans cette dissimulation », à propos de Fannius qui dit que Scipion Émilien était ironique. Ceci est repris dans les *Acad.*, II, 5, 15 : « Socrates libenter ut solitus est ea dissimulatio quam Graeci e, rursus... ut unquam, quam et illam in Africano fuisse Fannius itaque propterea utrosque in illo non putandos quod idem fuerit in Socrate » : « Socrate avait volontiers l'habitude d'employer cette dissimulation que les Grecs appellent ironie ; et Fannius dit que l'Africain la possédait et c'est pourquoi l'on ne doit pas penser que c'était un vice en lui, puisque Socrate possédait la même qualité ».

quæ nobis insunt et in quibus præstamus, sine ostentatione et fraude ac sine lucro. Nam nec Socraticus hic dissimulator pecuniæ inhiat ac lucris nec ut demittendo seque et sua altius ceteris neque ut inaniter metiatur aut decipiat. (2) Eritque eleuatio ac demissio ipsa sic modesta et prudens, ut neque quid inest prorsus inficiatur, perinde ut nihil externum attingit exornat ue se se iis quæ sua non sunt, utque ab ingenuitate nullo modo recedat, sed in ea ipsa dissimulatio potius id præstabit, quod liberali dignum homine iudicetur. (3) Hoc igitur intra fines Socratica hæc modestia uersabitur iuraque constituet sua; nam si mediocriter est, modum necesse est retineat ac temperationem, aliter enim aut in fraudem declinabit mendaciumue ac ueri abnegationem uoluntariam aut in ostentationem elatant illam quidem ac superbientem, perinde ut de uestitu Laconico Aristoteles iudicat.

(4) Ac primo quidem loco quaerendum uidebitur, an ætatem omnem ac quaecumque uitæ partem debeat dissimulatio, omnem ne etiam personam, siue is filius siue familias siue pater siue cum agistatu siue prauata liberaque publicis a muneribus. Cuius quidem rei prudentia ipsa index erit et ea ratio que iure suo recta agnominatur. (5) Senex tamen quam iuuenis adolescens ue ad retinendum modestiam, quam requirimus, ut prorsus magis est idoneus, sic minus facilis ac lubricus ad incurrendum in ostentationem aut in deceptionem ac fraudem.

est en nous et dans lequel nous excellons, sans ostentation ni fourberie, et sans profit. Car le dissimulateur à la manière de Socrate ne court pas après l'argent et les profits, et s'il les rabaisse, ce n'est pas pour se porter plus haut vers les nues ainsi que ses faits, ni pour mentir inutilement ou pour tromper. (2) Et il s'agira de s'élever⁶³⁶ et de se rabaisser avec modestie et sagesse, de sorte à ne pas désavouer du tout ce qui existe, sans rien affecter d'extérieur ni se parer de choses non propres, ni s'éloigner en aucune façon de la bonne éducation, mais dans cette dissimulation, on fera plutôt preuve de ce qu'on juge digne d'un homme noble. (3) Donc cette modestie socratique restera dans ces limites et fixera ses propres lois ; car si c'est un juste milieu, il faut qu'elle garde mesure et modération, sinon en effet elle inclinera vers la fourberie ou le mensonge et la dénégation volontaire de la vérité, ou bien vers l'ostentation orgueilleuse et assurément présomptueuse, comme le pense Aristote⁶³⁷ du vêtement des Lacédémoniens.

(4) Et en premier lieu bien sûr il semble qu'il faille chercher si la dissimulation convient à tout âge et à n'importe quelle partie de la vie, ou à toute personne, que ce soit un fils ou un père, que ce soit avec un magistrat, ou bien une personne privée et libre de toute fonction publique. Et ce sera sans aucun doute la prudence qui sera juge de cela, ainsi que la raison, à laquelle nous donnons avec justice le nom de droite. (5) Cependant de même qu'un vieillard est bien plus apte qu'un homme mûr ou qu'un jeune homme à observer cette modestie que nous recherchons, de même il est moins disposé et moins prêt à donner dans l'ostentation ou la tromperie et la fourberie grâce à

636 Le mot *elevatio* est un mot d'Isidore de Séville, I, I, 21 qu'on ne trouve qu'une fois dans le sens d'« élévation », et il est employé au sens technique d'« élever la voix ». On trouve aussi ce mot une seule fois chez Quintilien au sens figuré d'« éloge latinique », *Instit.*, 9, 2, 38, dans un passage où il parle de l'ironie et de l'antiphrase, et cite plusieurs exemples de Cicéron, dont l'exorde du *Pro Ligario*, *o nec in personis tantum, sed et in rebus versatur hinc contraria dicendi quoniam quod intelligi vultis ratio, et totum pro Q. Ligario praemium et illa elevatimur* ; « *infideliter, o di boni* », « *solliciti superis is labor est* » : « et ce n'est pas seulement dans les personnes, mais aussi dans les choses que l'on trouve ce moyen de dire le contraire de ce que l'on veut faire entendre, comme tout l'exorde du *Pro Ligario*, et ces dénégations : "évidemment, bonté divine" », "bien sûr c'est un sujet de préoccupation pour les dieux" ».

637 *Met.*, IV, 13, déjà cité au II, 7 et II, 17.

propter longiorem vitæ usum animorum magis confirmatum aduersus inconstantiam ac leuitatem, tametsi adolescentes non nunquam videmus optime constitutos, senes contra perquam immoderatos. Sed nescio quomodo in sece Irosiam hanc, id est eleuatione, bene acie uitæ rerumque gestarum minus admiramur, in iuvene uehementius; fortasse quod ætas hæc promptior est ad ostentationem seque resque suas magnificandas; ab utroque tamen habendus est ante oculos habitus ille Laconicus. (6) Ac, ne nostris disciplinis discedamus, fulius Pomponius, exactissimus ætatis nostræ grammaticus Romanæque uetustatis perpensor quam maxime diligens, notabilitatem generis ita dissimulauit — cum e familia esset Sanseuerinia, quæ haudquaquam exiguæ parti Lucaniæ imperitaret ac Brutia; — ut neque ipse genus fateretur, et cum illis quibus notum id esset, ita loqueretur ut uideri posset nobilitatem contemnere. Cognitionem uero rerum plurimarum, quæ in eo erat non mediocri, ita præ se tulit, ut docens ipse uetustosque auctores interpretans declararet, qui et quantus in docendo esset atque in interpretando; cæterum in conuentibus familiarique in consuetudine ac sermone mirum est quam uerecunde nedum modestè de se aut sentiret aut loqueretur, cuiusque aliis plurimum tribueret, in se ipsam maxime parcus erat. (7) Contra uero Laurentius Vallensis, multe uir doctrinæ ingeniique in primis acuti, popularibus in congressibus ac literatorum circulis

sa plus longue expérience de la vie et à son esprit plus ferme contre l'inconstance et la légèreté, même si nous voyons parfois de tout jeunes gens d'excellente composition, et au contraire des vieillards tout à fait excessifs. Mais je ne sais comment, chez un vieillard, cette ironie, c'est-à-dire cet éloge, sur la vie bien passée auparavant et sur ses hauts faits, on l'admire moins, tandis que chez un jeune on l'admire plus vivement ; peut-être parce que cet âge est plus prompt à l'ostentation et à se magnifier soi-même avec ses faits. Mais tous deux doivent cependant garder devant les yeux l'attitude des Lucaniens. (6) Et pour ne pas quitter notre domaine d'études, Giulio Pomponio⁶⁴⁰, grammairien très précis de notre époque et critique⁶⁴¹ extrêmement scrupuleux de l'antiquité romaine, a dissimulé la noblesse de sa lignée alors qu'il était de la famille des Sanseverino qui commandait sur une partie non négligeable de la Lucanie et des Abruzzes, au point de ne jamais avouer lui-même sa lignée et de parler, avec ceux qui le savaient, de telle sorte qu'il pouvait sembler mépriser la noblesse. Mais quant à la connaissance en de nombreux domaines qu'il possédait de façon peu commune, il l'a montrée en enseignant et en interprétant les auteurs anciens, au point de rendre évidentes sa qualité et sa valeur dans l'enseignement et l'interprétation. D'ailleurs dans les réunions, la fréquentation et la conversation quotidiennes, c'est avec étonnement de retenue et à plus forte raison de modestie qu'il se jugeait et parlait de lui, et, alors qu'il attribuait beaucoup de qualités aux autres, il était très avare envers lui-même. (7) Mais Lorenzo Valla, un homme d'une grande science et à l'esprit perçant entre tous, dans les réunions publiques et les cercles littéraires a

640 Giulio Pomponio, né à Salerno en 1427, héritier de la famille des princes Sanseverino, il prend le pseudonyme de Leto. Il part à Rome où il étudie, puis succède à Valla en 1457 au Studio. Il crée une académie que Paul III accuse d'hérésie et l'écrou, et il est mis en prison. Son innocence prouvée, il reprend son académie. En 1484, lorsque le peuple se soulève contre Sixte IV, il doit fuir le gibet. Ses élèves lui assurent alors la subsistance. Il meurt en 1498 à Rome. On a publié son commentaire sur Quintilien à Venise en 1494, sur Virgile à Bâle en 1586. Il a effectué la première édition de Salluste et a écrit un *Compendium romane historiae*, publié à Mayence en 1521.

641 *Perceptor*, celui qui examine attentivement, mot déjà employé par Poggio, I, 273, 21, et que l'on trouve également chez Dandé, I, 343, 12 (voir Hoer).

ostentandam disciplinæ iudicatus est fuisse studiosior, ne dicam parum modestus, ut iis in circulis multo appareret diligentior quam in libris ipsis, quos scriptos reliquit; cumque non pauca in dialecticis adiuuonisset aduersus horum temporum artis eius magistros, en se se efferebat palam ut diceret nulla esse logicam præter Laurentianam. (8) Albertus uero cognomento Magnus, qui multa posteritati physicis in rebus ingenii sui reliquit monumenta, in ultima senectute cum studiosis a uiris consuleretur, respondere plerumque est solitus: « quærite Albertum in libris »; adeo non modo non præ se ferebat tot annorum studia lucubrationesque, sed memoriæ uideri uolebat timere, cuius tamen et memoria optime ualeret et obuersarentur ei ante oculos physicæ inquisitiones etiam iuuenilium annorum. (9) Antonius Panormita, qui oblitteratam, nedum languescentem in Italia poeticam restituit in antiquam pene formam, cum a studiosis persæpe hominibus de perœteri dubitataque siue poetæ aliqua siue oratoris interrogaretur sententia, quadam etiam cum frontis hilaritudine ac si memoriæ diffideret, « ite, respondebat, ad Iouianum »; adeo etiam senex et primarius uir in Alfonsi regis aula, quod sæpenumero docuisset, scire se dissimulabat. Haque quem nunc fructum colligit, dissimulatione ex ea colligit. (10) Hæ igitur Socraticæ sunt dissimulationes et honestæ et laudabiles, non ut ostentent, non ut hierum inde aliquid capiant, præter honestam illam animi conscientiam in se ipsa sibi congratulantem perfruentemque bonis suis; quem tamen fructum eumque maxime huberem admirata posteritas ipsa reddit. Hæc est illa despicientia sui ipsius tam liberalis, ut liberalitate ex ea, ne dicam eleuatione, rerum suarum tantos colligat redditus, ut centuplum inde summa etiam cum hubertate accipiat. (11) Detrahebat sibi Socrates de cognitione rerum, de scientia, non ut abnegaret quod in luce expositum erat, sed ut animos incitaret ad humanitatem ac modestiam; neque enim uideri uolebat insolescere ob multarum rerum peritiam.

été jugé au contraire trop appliqué à faire montre de sa science, pour ne pas dire bien peu modeste, de sorte qu'il apparaissait dans les cercles beaucoup plus scrupuleux que dans les livres qu'il a laissés ; et comme dans ses études de dialectique il avait découvert beaucoup de choses contre ceux qui professaient cet art à l'époque, il s'en vantait au point de dire ouvertement qu'il n'existait pas de logique si ce n'est celle de Lorenzo. (8) Quant à Albert surnommé le Grand, qui a laissé à la postérité beaucoup de traces écrites de son talent dans le domaine de la physique, dans son âge le plus avancé, comme des hommes d'étude venaient le consulter, il répondait d'habitude la plupart du temps : « cherchez Albert dans ses livres ». Ainsi non seulement il ne montrait pas les études et les heures de veille de tant d'années, mais il voulait sembler avoir peur de sa mémoire, alors que cependant sa mémoire allait très bien et qu'il avait aussi sous les yeux les recherches de physique de ses jeunes années. (9) Antonio Pasorrita, qui a restauré la poésie oubliée et vraiment mourante en Italie dans sa beauté presque antique, comme des hommes d'étude l'interrogeaient très souvent sur un passage très ancien et douteux d'un poète ou d'un orateur, le visage d'une gaieté indéfinissable et comme s'il se méfiait de sa mémoire, répondait : « allez voir Giovanni ». Même vieux et personnage de premier rang à la cour du roi Alphonse, ce qu'il avait enseigné très souvent, il faisait semblant de ne pas le savoir. C'est pourquoi le fruit qu'il récolte maintenant, il le récolte grâce à cette dissimulation. (10) Ces dissimulations socratiques sont donc à la fois honnêtes et louables, sans se vanter, sans en tirer quelque profit, si ce n'est la conscience honnête de l'esprit qui se félicite et jouit complètement de ses biens. Cependant, c'est l'admiration de la postérité qui rend ce fruit, et très fécond. Cette dépréciation de soi est si noble que de cette noblesse, pour ne pas dire de cet égoïsme, elle recueille de tels revenus de ses domaines, qu'elle en reçoit le centuple avec la plus grande fertilité. (11) Socrate minimisait ses connaissances, sa science, non pour récuser ce qui était visible en pleine lumière, mais pour inviter les autres à l'humanité et à la modestie. En effet il ne voulait pas sembler s'enorgueillir de son expérience en beaucoup de domaines.

(12) Franciscus Aretinus, genere nobilis, doctrina eximius, aetate prouectior, cui Romana non parum debet lingua, inter ipsos, quos habebat, doctrinae sectatores ita se gerere est solitus, ut post traditam institutionem minores semper inter illos partes quam quae suae essent, susciperet. Itaque non solum sibi quod suum non esset modo arrogabat, uerum dentebat de proprio et in loquendo et in conuersando cum familiaribus.

(13) Nec uero quaecumque ad interrogationem siue iocando siue seriis utendo hic ipse ubique erit ironicus ac dissimulans. Nam nec uir fortis quocumque in periculo fortitudine ac robore suo utetur illudque obibit, nec urbanus et cunctis in funere iocatur et ad risum inuitat dictis suis astantes, delectus sed adhibendus rectaque illa ratio consulenda. (14) [Eri]cus^{xxx} Pudericus, grammaticum cum commonefaceret cuperetque illum minus exardescere erga discipulos temperantiusque illos uerberare, uocatum illum ad se huiusmodi aggressus est dictis : « quod hoc, aetate, quod aliorum quidem grammaticorum discipuli suis de institutoribus queri consueuerit, ferula quod nimis saeuiant, te uero ipsum incusant, quod ne irasci scias nec scutitua ferire ? » Itaque dissimulanter dum loquitur, grammatico ruborem induxit. (15) Mater mea Christiana, de me admodum puero cum esset sollicita sciretque me assiduum agere

^{xxx} Summoius Franciscus

(12) Francesco Arcino⁶², de famille noble, d'un savoir extraordinaire, assez avancé en âge, et à qui la langue latine ne doit pas peu, au milieu des disciples qu'il avait, après avoir fait sa leçon, se comportait d'ordinaire de façon à toujours tenir un rôle inférieur à celui qui devait être le sien propre. Ainsi non seulement il ne s'arrogeait en aucune manière ce qui n'était pas sien, mais il amoindrissait ce qui lui était propre en parlant et en conversant avec ses familiers.

(13) Mais ce n'est pas pour n'importe quelle question, en plaisantant ou en tenant des discours sérieux, qu'il sera toujours ironique ou dissimulateur. Car ni l'homme courageux ne se sert de son courage et de sa force dans n'importe quel danger et n'ira au devant, ni l'homme urbain et aimable ne plaisante à un entretement et n'invite l'assistance à rire par ses traits, mais il doit faire preuve de discernement et demander conseil à la droite raison. (14) Enrico Podarico avertissait un grammairien et désirait qu'il s'échauffe moins contre ses élèves et qu'il les fustige avec plus de modération. Il le fit venir à lui et l'aborda par des mots de ce genre : « comment se fait-il, s'il te plaît, que les élèves des autres grammairiens se plaignent d'ordinaire de leurs professeurs qui s'acharnent trop avec la férule, mais te reprochent de ne pas savoir te mettre en colère ni frapper avec le fouet ? ». Ainsi en parlant de façon dissimulée, il fit rougir le grammairien. (15) Ma mère Chrystana s'inquiétait beaucoup pour moi quand j'étais enfant. Elle savait que j'étais assidu chez

62 Né à Arezzo vers 1416, il revint à Sienne en 1438. Élève de Filelfo à Sienne entre 1434 et 1438, il envia déjà en 1440 ses élèves à Tante d'Este, veuve d'Oddantonio de Montefeltro. En 1450 Leonello d'Este le nomma professeur de droit civil, et il est confirmé par Borso. Passé à Sienne, comme professeur de droit canonique, il revint à Ferrare en 1457, comme conseiller du duc, avec autorisation d'intervenir au Conseil. Il participa au nom du duc à la définition des frontières avec Venise en 1459, puis Francesco Sforza le choisit comme conseiller en 1461 à Milan, où il enseigna également. En 1464 Francesco Sforza l'envia à Rome pour prononcer en son nom l'éloge au Pape, et en 1465 il lui concéda la libération de Filelfo, en prison pour avoir écrit des épigrammes sur Pie II tout de suite après sa mort. En 1466, il revint à Sienne comme professeur de droit civil et canonique, jusqu'en 1472, puis à Pise de 1472 à 1484. Ami de Poggio qui lui dédia son *Contr'ipocritas*, ami de Filelfo, grand juriste, il est aussi assez renommé comme poète. Ses leçons de droit canonique ont été publiées à Bologne, et celles de droit civil à Pise vers 1480-85.

apud grammaticum primasque ferre inter condiscipulos partes nec laudare comam uellet, alibi his adoriebatur : « quid, o fili, de te studio ? quod hodie superatus o Iudo discesseris in theatro latinis uerbis explicando », alibi : « at ego mellitum tibi edulium paraueram, quod sperarent te uictorem literaria e concertatione rediturum : redis uictus ? quod igitur tibi paraueram, ad eum sum, qui te uicit, missura ». His igitur atque aliis mater gaudium dissimulabat, dum laudare puerum in coram omnino defugit Socraticamque per dissimulationem hortabatur ad perdiscendas literas. (16) Quin etiam prudens hæc dissimulatio plurimum securi fert momenti et in laudando et in uituperando. A[etius Syncerus]¹⁷⁷⁷ cum irridere uellet philosophantium e classe quispiam, quem honoris causa haud nemino, perinde atque admirabundus, dicebat : « hic decimo post anno quicquid profecit, primo quidem studiorum die profecit », (17) Horatius etiam poeta insectandis uiciis atque irridendis ineptis magisopere est Socraticus. Quid quod Hannibal eodem irrisiois genere lusit Antiochum regem ? Cum unum rex suas illi ostentaret copias e numero porringentes et armis egregie instructas, percontanti satis ne eas aduersus Romanos essent, respondit se satis esse arbitrari, tametsi Romani admodum uari essent. Vide, obsecro, quam Socratice ignauiam illius riserit. (18) Eadem arte summis exulit Scipionem laudibus. Nam cum esset, ut traditum est memorie, sermo inter eos

¹⁷⁷⁷ Suetonius . - *Antonius Pantho mita*.

le grammairien et que je tenais la première place parmi mes condisciples, mais elle ne voulait pas me féliciter ouvertement. Elle m'entreprenait alors autrement par ces mots : « qu'est-ce que j'entends, mon fils, sur toi ? Aujourd'hui battu, tu as quitté le jeu et tu es allé faire une dissertation en latin ». Ou autrement : « mais moi, je t'avais préparé un bon petit gâteau au miel, parce que j'espérais que tu reviendrais vainqueur de la joute littéraire : reviens-tu battu ? Alors ce que je t'avais préparé, je vais l'envoyer à ce cochon qui t'a battu ». Par ces mots donc, et par d'autres, ma mère dissimulait sa joie, en refusant absolument de féliciter son enfant devant moi, et elle m'incitait par sa dissimulation à la manière de Socrate à étudier profondément les lettres. (16) Et bien plus, cette dissimulation prudente a beaucoup d'influence quand on félicite ou quand on critique. Actius Sincerus voulait se moquer de quelqu'un de la caste des philosophes, que je ne nomme pas pour préserver son honneur. Il disait alors comme s'il était admiratif : « après dix ans celui-ci a fait quelque progrès, mais il est vrai qu'il a progressé le premier jour où il a étudié ». (17) Le poète Horace aussi, en s'échamant contre les vices et en se moquant des sots a été très socratique. Et que dire d'Hannibal qui a plaisanté avec une moquerie du même genre sur le roi Antiochus⁶⁴³ ? En effet le roi faisait étalage de ses troupes, de leur nombre immense, de leur extraordinaire équipement en armes, et il lui demandait si elles suffiraient contre les Romains. Celui-ci répondit qu'il pensait qu'elles suffiraient, même si les Romains étaient très cupides. Vois donc, je te prie, de quelle manière socratique il s'est moqué de sa faiblesse. (18) C'est avec le même art qu'il a adressé à Scipion les plus grandes louanges. En effet il y avait, à ce qu'on raconte⁶⁴⁴, une conversation entre eux

⁶⁴³ Macrobie, *Sat.*, II, 2, 2-3

⁶⁴⁴ Cette anecdote se trouve chez plusieurs auteurs sous deux versions principales. On la trouve notamment chez Plutarque, *Pyrr.*, 8, où Hannibal classe Pyrrhus le premier des généraux, puis Scipion et se classe troisième, « comme on l'a écrit dans la vie de Scipion », qu'il a dérivé lui-même et que l'on a perdue. Or on trouve aussi cet épisode dans *Flor.*, 21, où le classement est différent, et qui est le texte que suit Pontano. « On dit qu'ils se rencontrèrent à Éphèse et qu'en se promenant ensemble, Hannibal ayant pris la place d'hôte, Scipion ne s'en formalisa pas et continua simplement la promenade, puis que la conversation étant tombée sur les généraux et Hannibal ayant déclaré que de tous le meilleur avait été Alexandre, puis

de ducum excellentia dixissetque Hannibal primo sibi uideri setuencum loco Alexandrum macedonem, secundo Pyrrhum Epirotam sibi que assereret tertium intulissetque Scipio : « quid si te non uicissem ? », tum ille, « uel me, respondit, omnibus censerem preferendum ». Itaque per hos quasi cuniculos iterque dissimulatum peruenit ad exquisitam illam ac maxime celebrem laudem. (19) Julia Augusti filia, Marci Agrippae uxor, hac etiam uia paternam a se auertit reprehensionem. Nam cum animaduertisset patrem Augustum perniolesse tulisse, quadam quod in pompa exultiore ornata luxuque indulgentiore processisset dieque insequenti matronali solum more culta patri se ostendisset ab illoque mirifice esset laudata, quod in eam formam ornata incederet, tum illa, ut erat ad dissimulandum instructa, uerbis his hesternum luxum deprecata est huiusque increpationem a se auertit inquiens : « heri me uiri oculis exornauit, hodie patris ». (20) Multum itaque has ad res siue in laudem spectent siue in excusationem, siue in respondendo siue in iocando

sur la suprématie des généraux et Hannibal avait dit qu'il semblait qu'on doive placer au premier rang Alexandre de Macédoine, Pyrrhus l'Épircote au second et qu'il s'attribuait le troisième. Scipion avait alors lancé : « et si je ne t'avais pas vaincu ? ». Alors celui-ci : « eh bien, répondit-il, je penserais que je suis le meilleur de tous ». C'est pourquoi par ces petits souterrains pour ainsi dire et par ce chemin détourné il est parvenu à une gloire recherchée et fort illustre. (19) Julia²⁴, la fille d'Auguste, la femme de Marcus Agrippa, a aussi détourné par cette voie la critique de son père. Elle avait en effet remarqué que son père Auguste avait très mal supporté qu'elle se soit avancée dans une procession avec une parure trop raffinée et un luxe trop complaisant, et le jour suivant elle s'était montrée à son père simplement parée comme une mère de famille, et il l'avait extraordinairement félicitée de venir parée de cette manière. Alors, comme elle avait été formée à la dissimulation, par ces mots elle demanda pardon pour son luxe de la veille et détourna d'elle une critique de son luxe, en disant : « hier, je me suis parée pour le regard de mon mari, aujourd'hui pour celui de mon père ». (20) C'est pourquoi pour ces choses qui visent à la louange ou à l'accusation, on répondait ou en plaisantant,

Pyrrhus et lui-même Hannibal en troisième, Scipion l'Africain lui dit tranquillement en souriant, "que dirais-tu si je ne t'avais pas vaincu ?" Alors dit Hannibal, je ne me serais pas placé le troisième mais le premier des généraux". Tite Live raconte aussi cette anecdote (XXXV, 14). C'est en 193 que Scipion, en ambassade auprès d'Antiochus, aurait rencontré Hannibal à Éphèse. Il s'agit de la même version. Lucien donne une place à cette conversation dans le *Dial.*, 12, 7. Alexandre et Hannibal demandent à Minus de juger entre eux quel est le meilleur général. Scipion entre alors en scène, mais ici Lucien confond Scipion l'Africain, vainqueur à Zama avec Selpon Émilien, vainqueur de Carthage, quand il le fit se présenter : Hannibal, devant avoir honte, il l'a battu et se trouve pourtant inférieur à Alexandre. Minus acquiesce, et à la fin classe Alexandre en première, Scipion en second et Hannibal en troisième. On a donc deux traditions principales pour cette anecdote, chez Tite Live, XXXV, 14, chez Plutarque, *Flav.*, mais aussi chez Appien, XI, c'est Hannibal qui parle et classe Alexandre, Pyrrhus, puis lui-même, mettant Scipion hors catégorie, tandis que chez Plutarque, *Pyrr.*, c'est encore Hannibal qui parle et classe Pyrrhus, Scipion puis lui-même. Lucien semble donner une autre version, mais se rattache plutôt au premier cas, qui est celui que raconte Perizonio,

645 *Marche, Sar.*, II, 5, 5.

ipsa valet dissimulatio, ratione duce et comite. Petrus Compater, cuius mors senectute mee ingens auper uultus infixit, uir utique ad omne genus facietiarum maxime appositus, cum praetereuntem conspicaretur abunde locupletem hominem, maxime tamen attenuatum, « hic, inquit, multa dando factus est diuitor ». (21) Idem cum uideret compluribus cum satellitibus incedentem militarem hominem, eundemque purpuratum, « nimirum hic, inquit, hoc cum ornatu et clientela ad aram proficiscitur a diis veniam impetraturus quaeque per uim rapinamque abstulit templo arisque oblaturus ». (22) Consideret Laudiuus compluribus cum literatis Antonianam ad porticum, atque erat ingenti literarumque ostentator oppido quam gloriosus, cum recitasset uersus quosdam a se in laudem editos Bartholomaei Rouarellae, sacerdotis cardinalis, « quo, inquit, sciatis uersiculi hi nostri quantopere Bartholomaeum delectauerint: iis ipse auditis, confestim de manu quidem aureolos quinquaginta mihi dinumerauit ». Aderat ibi homo qui et locutatem eius nosset et Bartholomaei magis strictas atque attenuatas quam paucas erogationes esso. Is itaque ore maxime composito, e per Petrum, inquit, et Paulum, adiuarum breui Laudiuum Pontificem Maximum futurum, cum in eum sacerdotes, auarissimum genus hominum, tum sint liberales; macte ingenio, Laudiu, uersus quam plurimos et conde et ede; facile hoc scribendi genere

la dissimulation a beaucoup de valeur, sous la conduite et en compagnie de la raison Pietro Compatri, dont la mort a récemment frappé mes vieux yeux d'une immense blessure, un homme tout à fait rompu à tous les genres de mots d'esprit, vi passant par là un homme très fortuné, mais fort maigre, « celui-ci, dit-il, s'est bien enrichi en faisant beaucoup de dons ». (21) Le même vit un soldat tout vêtu de pourpre s'avancer avec beaucoup de garces, « sans doute celui-ci, dit-il, marche vers l'autel avec sa parure et ses vassaux pour implorer le pardon de Dieu et offrir à l'église et aux autels ce qu'il a enlevé par violence et pillage ». (22) Laudivio⁶⁴⁶ siégeait avec de nombreux hommes de lettres au portique d'Antonio⁶⁴⁷, et c'était un prétentieux qui faisait tout à fait montre de son esprit et de sa culture. Après avoir récité des vers qu'il avait publiés à la gloire de Bartolomeo Rovareila⁶⁴⁸, le cardinal, il dit : « sachez donc combien mes petits vers ont charmé Bartolomeo : après les avoir écoutés, il m'a aussitôt compté de sa propre main cinquante pièces d'or ». Il y avait là un homme qui connaissait sa vanité et en même temps savait que les largesses de Bartolomeo étaient plus serrées et minces que regardantes. C'est pourquoi d'un air tout à fait approprié, il élit : « par Pierre et Paul, je jurerais que bientôt Laudivio deviendra Pape puisque les évêques, le genre d'hommes le plus avare, sont si généreux envers lui ; allons fais marcher ton esprit, Laudivio, crée et publie un grand nombre de vers : par ce genre d'écrits tu te

646 Il existe un Laudivio Zaccaria de Vizzano, auteur d'un *De vita beati Hieronymi*, édité à Rome, chez Zan, en 1475. Il a écrit notamment un *De educatione liberorum*, et une *Vita sancti Bernardi*. Mais sous ce nom Cosenza (*A Biographical and Bibliographical Dictionary of the Italian Manuscripts*, 5 volumes, Boccia, 1962) identifie quant à lui Francesco Aratino, soit Alamanno Ruffini, ce qui serait étrange car Pustino cite nommément le premier et que le deuxième ne conviendrait guère au personnage et à la prétention dont il fait preuve.

647 *Porticus Antonianus*, Louvrez de l'Académie Pontificale.

648 1406-1476. Secrétaire de Eugène IV, évêque d'Adria en 1444, archevêque de Ravenne en 1445, cardinal de saint Clément en 1461, il obtint de Nicolas V le gouvernement de Pérouse et d'Ancone Pie II lui céda la couronne d'épigrammes latines. Il est bien au cœur auprès de Ferrante, car il a combattu Jean d'Anjou, duc de Calabre (1427-1470), fils de René, venu en Italie à la mort d'Alphonse pour empêcher Ferrante de prendre possession de son royaume.

penitentiam tibi comparaueris ». (23) Quae potuit esse insinuation irrisio et inanissimi simul hominis et inertissimi poetae? Atque haec quidem ironia agnomineri arrisoria recte potest; nam nec Socratica prorsus est, cum aut parum aut omnino nihil demat imminuatque et tamen a modestia non recedat. Utuntur autem ea et oratores et poetae non sine urbanitate. (24) Thomas Pontanus per urbem deambulans, interrogatus a viatore an cancellarius esset Perusinus, respondit se viatorem esse impudentique interrogationi eius hac ratione illisit. (25) [Iulianus Caracciolus]¹⁰⁰⁰, cum irridere verborum hominem honeste vellet, conuersus ad astantes, « homo hic, inquit, a nudo parum absat ». (26) ¹⁰⁰¹Quid? quod haec ipsa dissimulatio maximam quandoque vim habet laudationis, ut cum [meus Iohannes Musephilus]¹⁰⁰² in conuentu literatissimorum hominum commendare industriam vellet assiduitatemque adolescentis cuiuspiam in literis, « hic, inquit, adolescens a Musis auersus est adeo ut etiam noctes in choreis absumat ac pedestris ». Contra cum vituperare hominem maximo sordidum vellet, « homo hic, inquit, domi habet nitetum omnium magistrum sordidumque censurem ». (27) Uticensis autem Cato licet ipse in explicanda animi sui sententia apertus admodum ac liber esset, tamen, surdaster cum haberetur, septuagenero ac si non audisset, quorundam dictis nihil omnino respondebat. Itaque dissimulandi genus

¹⁰⁰⁰ Summate : *Actus Syncretis*.

¹⁰⁰¹ § 26 Pontano in *neg. Enc. Lupi-Ris.*

¹⁰⁰² Summate : *familiaris master Saardibus Saardis*.

procureras facilement le pontificat », (23) De quelle façon plus pénétrante aurait-on pu se moquer de l'homme le plus vaniteux et en même temps du poète le moins talentueux ? Et cette ironie peut à juste titre être appelée narquoise⁶⁴⁹. En effet, elle n'est pas tout à fait socratique, puisqu'elle ne retranche et ne diminue que peu ou rien du tout, sans pourtant s'éloigner de la mesure. Et les orateurs tout comme les poètes l'emploient, non sans urbanité. (24) Tommaso Pontano se promenait dans la rue et un voyageur lui avait demandé s'il était le charrelier de Pérouse. Il répondit alors qu'il était un voyageur et se moqua ainsi de sa question cavalière. (25) Tristano Caracciolo⁶⁵⁰ voulait se moquer d'un verbeux de façon correcte. Il se tourna vers l'assistance et dit : « cet homme n'est pas si loin du muet ». (26) Que dire de ceci : cette dissimulation aurait parfois une très grande valeur d'éloge, comme quand mon Giovanni Musella⁶⁵¹, dans une réunion d'hommes de lettres très cultivés, voulait mettre en valeur l'application et l'assiduité d'un jeune homme dans les lettres, « celui-ci, dit-il, s'est détourné des Muses au point de passer entièrement même ses nuits dans les danses et les luttes ». Au contraire comme il voulait critiquer un homme très sale, il dit : « cet homme a chez lui un maître de toutes les brillances et un critique de toutes les saletés ». (27) Et Caton d'Utique⁶⁵² même s'il donnait son avis de façon très ouverte et très libre, pourtant comme il était considéré comme un peu sourd et très souvent, comme s'il n'avait pas entendu, ne répondait pas du tout aux paroles de certains. C'est pourquoi ce genre de dissimulation

649 *Ironicus*, adjectif très rare (voir Martianus Capella II, 809) formé sur *iron* employé par Cicéron (*De Or.*, 2, 205). Jusqu'à présent Pontano a utilisé *avitar* et *desisar* (*De Senectute*, III, 13).

650 1419-1517, duc de Mellî. C'est le premier biographe de Pontano. Son ami, il est l'un des interlocuteurs de l'*Ægadius*, et Pontano lui dédie notamment le *De Præsentio*. Il est un des membres les plus importants de l'Académie.

651 : Données personnelles été 1999 : Liliana Monti Sahia nous suggère le nom de Giovanni Musella, au vu du nombre de lettres manquantes entre celles que l'on déchiffre, ... h...s ... p...è.

652 Plutarque, *Cat. Min.*, 4 : « Caton restait silencieux quand on lui faisait des compléments, à un ami qui lui disait "on blâme ton silence, Caton", il répondit : "surt, pourvu qu'on ne blâme pas ma vie. Je commencerai à parler quand j'aurai à dire des choses qui ne méritent pas d'être taisées" ».

illud Socraticum ut ad modestiam referendum est, sic hoc ipsum Catonis ad prudentiam sapientissimumque uiuendi usum ac rationem. Nec uero pauci hoc dissimulationis genere non a maledicis modo se tutantur, dum, tanquam non audissent, illis non respondeant, uerum etiam a malefactoris, dum, aliter etiam quam dictum est, se se accepisse fingunt. (28) Adolescens quidam uocatus ad testimonium dicendum in causa furto subrepta: lanæ, sumpta occasione a luna, quæ biuio ante deliquitum passa esset, dissimulauit se audisse de fara, itaque deluna respondit. Namque interrogatus a iudicibus de lanæ surreptione, sublatis in cœlum oculis, « per, inquit, cœlum ipsum furto, iudices, perque dei potentissimum numen, qui omnia nutu suo temperat, nunquam me dedisse operam astrologiæ: neque unquam me audisse, qua ratione lanæ surreptio fieret »; addidit et his fariæ quædam dicta. Quibus uersi in risum iudices arbitrariæ rædioris illum ingenii esse ac prosecuti eum cachinnis, abire e conspectu perinde ac fatuum permisierunt. Ille igitur ratione hac a dicendo testimonio liber euasit. (29) Prætor Neapolitanus per urbem summiserat satellites, Focellam quendam qui caperet, furti suspectum. Ei percontati de eo cum essent Ericum Pudericum, equitem Neapolitanum, isque illum sciret proxima delituisse in taberna, « at, inquit, Facellam scitote domum illam, quæ est ante oculos, paulo ante ingressum » - est enim Neapoli Facellarum familia peræclusta et nobilis; dumque illi monstratam ingrediuntur domum, interim facultas data est Focillo prætoris satellites euadendi. Haque, dum se fingit Ericus pro Focillo facellam audisse, fugæ illius consuluit. (30) Constans etiam fama est diuum Franciscum,

socratique, on doit le rapporter à la modestie, et de même ce mot de Caton, à la prudence et à une façon et un mode de vie tout à fait sages. Beaucoup par ce genre de dissimulation se protègent non seulement des médisances, en ne leur répondant pas, comme s'ils ne les avaient pas entendues, mais encore des méfaits, en faisant semblant de les avoir pris dans un autre sens que celui qui a été dit. (28) Un jeune homme fut appelé à porter un témoignage dans un procès pour vol de laine dérobée. Il saisit l'aube de la lune qui subissait une éclipse depuis deux jours : il dissimula ainsi qu'il avait entendu parler de laine, et répondit sur la lune. En effet au juge qui l'interrogeait sur le larcin de la laine, après avoir levé les yeux au ciel, il dit : « par le ciel lui-même, je le jure, messieurs les juges, et par le dieu sacré tout puissant qui gouverne tout par sa volonté, jamais je ne me suis adonné à l'astrologie et je n'ai jamais entendu la raison pour laquelle il y avait eu un larcin de lune ». Il ajouta aussi quelques mots idiots. Cela fit rire les juges et ils pensèrent que celui-ci était fort simple d'esprit ; ils le poursuivirent d'éclats de rire et lui peurent de quitter la salle, comme si c'était un idiot. Ainsi, par ce moyen, il se libéra de l'obligation de témoigner. (29) Le gouverneur de Naples avait envoyé des gardes à travers la ville pour qu'ils s'emparent d'un certain Focillo, soupçonné de vol. Ils avaient à son propos questionné Errico Podérico, un chevalier napolitain, et celui-ci savait qu'il se cachait dans une taverne toute proche, « mais, dit-il, sachez que Facella est entré il y a peu dans cette maison qui est sous vos yeux ». Les Facella en effet sont une très vieille famille noble de Naples. Le temps d'entrer dans la maison qui leur avait été montrée, la possibilité a été donnée à Focillo d'échapper aux gardes du préteur. Ainsi en faisant semblant d'avoir entendu Facella au lieu de Focillo, Errico a pourvu à sa fuite. (30) Une histoire conçue tout aussi sur saint François⁶³

63 On trouve cette anecdote du lièvre chez les principaux biographes de saint François. Thomas de Celano (ca 1195-ca 1260), Julien de Spire (?-†1285) et saint Bonaventura (1217-1274). Les deux biographes postérieurs reproduisent exactement les mots du premier qui cite deux fois cette anecdote, dans ses deux œuvres sur la vie de saint François. Thomas du Celano, *Vita Prima Sancti Francisci*, I, XXI, écrite en 1228 sur l'ordre de Grégoire IX : « nam cum tempore quodam apud castrum Greci moraretur, lepuseculus unus capite laqueo a fratre quodam vinis appuratus est ei. Quem vivens vir beatissimus, pietate commotus ait : 'frater lepusecule, veni ad me. Quare sic te deuspi

dum inter homines ageret, lepuseulum capes fupitanti, quo saluum faceret, delatum illum metu ad pedes eius cepisse atque intra tunicae sinistrae manicae, quae laxior esset, inmissum abscondisse; cumque venatores facti obuiam percontarentur qua lepus transisset, dextera leuam designans, « scitote, inquit, iuri, hoc illum minime transisse ». Igitur uir sanctissimus dissimulatione ea usus est, quo a canoni dentibus lepuseulum liberaret; quem postea eductum e manica abire liberum permisit. Quod etsi fortasse in exemplum fictum est, tamen et similia quandoque accidisse in rebus hominum palam est. Et haec quidem dissimulationes licet facto magis consent quam dicto, tamen a dicto ut male accepto initium ducunt et causam.

Il était entouré de gens quand pour se sauver un petit lièvre qui fuyait les chiens de peur se jeta à ses pieds : il le prit et le cacha dans la manche gauche de sa tunique qui était assez ample. Les chasseurs arrivèrent et demandèrent par où le lièvre était passé, montrant sa manche droite il dit : « sachez, messieurs, qu'il n'est pas passé par ici ». Ce très saint homme a donc fait usage de la dissimulation pour libérer un petit lièvre des dents des chiens. Il le fit ensuite sortir de sa manche et le laissa aller en toute liberté. Si cet exemple est peut-être une fiction, il est évident cependant que des choses semblables se passent parfois chez les hommes. Et bien que ces dissimulations certes consistent plus dans les faits que dans les mots, elles tirent cependant leur origine et leur cause d'un mot mal reçu.

permissi? Statimque a fratre dimissus qui eum tenebat, in cavernam confugit et velut in intimo loco, nulla cogente, se esse sine quærit ». Thomas de Celano, *Tractatus de Miraculis*, IV, 29 : « ubi et integer apud Grecum sancto Francisco fuit ablati lepisculus. Qui liber iterum depositus, cum parset quo vellet effugere, occurre se sancto la sinum illi propria cura voluit. Quem sanctus benigne suscipiens, et ne se ipsum capere permitteret dulciter monens, benedictione data, redire illum iussit ad silvæ ». Julien de Spire, *Vita Sancti Francisci*, VIII, 39, écrite après un chant sur saint François et saint Antoine de 1232, et avant 1245, date de la *Vita Secunda* de Thomas dont il n'y a chez Julien aucun écho : « nam cum maron foret apud castellum nomine Grecum, quendam lepisculum ligno captum suum a quodam fratre ubi adlocum ». Puis il reprend exactement le texte et les mots de saint François de la première vie. Saint Buenaventura, *Leggenda Major*, VIII, 8 postérieure à 1260 où il se voit chargé par les pères du Concile de Narbonne de compiler les trois vies de Thomas de Celano. Il cite exactement le premier passage. Toutes ces vies se trouvent dans le recueil d'*Anecdota Franciscana*, t. X, 1926. Il est évident que saint François ne parle pas aux hommes, mais au lièvre seulement, et de plus, la circonstance n'est pas la même, c'est un frère franciscain qui le prend au piège et saint François n'a pas à le cacher ni à dissimuler quoi que soit à d'autres hommes. L'auteur insiste seulement sur l'amour désintéressé et instinctif du saint et des animaux, puisque l'animal vient spontanément se réfugier auprès de celui qui ne lui fera pas de mal. Pontano la réinterprète donc et en donne une version fautive, pour faire entrer un autre garçon que Socrate dans son exposé sur la dissimulation, saint François ne pouvant évidemment être soupçonné de mensonge, et Pontano insistait ici sur la notion de pieux mensonge, utile pour sauver un faible. Il ne s'agit donc pas uniquement d'une citation de mépris qui respecterait l'idée générale, mais d'un travestissement du propos et d'une récupération du personnage.

(31) Omnino autem rerum publicarum moderatores quique populis præsunt ac nationibus, animadvertere uel perpendere potius exactatissime quidem debent, qua et uia et fronte dissimulatione hæc utantur, siquidem eorum dicta sententiæque et altius penetrant in animos audientium et latius tum dicta tum responsa significationes extendunt suas aliisque atque alii diuersis ea modis interpretantur; ut cum Iacobus Caldora cogitabundus inter deambulandum innumurasset Capuam Roma quidem minorem ac Carthagine maiorem fuisse, tum unus ex his, qui aderant, suspicatus agitare animo Iacobum Capuæ obsidionem, confestim id Campanis significauit, quod haud multo post Iacobi consiliis incommodi plurimum attulisse constat. (32) Quocirca principibus uel rerumque publicarum administratoribus, et ubi et qua uia et apud quos Socratica hæc utantur dissimulatione, etiam atque etiam considerandum est. Ferdinandus, Alfonsi filius, patre mortuo, interrogatus a familiaribus amicisque an æcarium relictum esset ei a patre abunde anplum, dum illud dissimulanter extenuat, regulos pene omnes optimatesque ciuitatum regni ad rebellionem inuicauit. Pro tempore tamen ac loco ipsa extenuatio non parum adiecit ei auctoritatem existimationemque. (33) Qua quidem arte Federicus Urbinas sæpeuenero magna cum prudentia utebatur, nam nec raro quidem nec occulto, aliquando etiam in propatulo, hosti se impari dicebat partisque suas minores profitebatur, quo, uerbis his hosti significatis, imprudenciorum illum mirusque cautum redderet. Quo fit ut hæc ipsa omni ratione metienda sint arteque temperanda, quando ratio ea, que a Peripateticis iure quidem recta dicitur, actiones in utranque partem nostram definit.

(34) Res autem ipsa et docuit et assiduo docet nos. In uoce solum ac uerbis, uerum etiam in uultu gestuque ironiam locum ac ius suum retinere, ut cum aliud dicimus,

(31) Ceux qui gouvernent l'état et ceux qui sont à la tête des peuples et des nations doivent bien voir, ou plutôt, examiner avec énormément de soin de quelle manière et de quel air utiliser cette dissimulation, puisque leurs mots et leurs phrases pénètrent plus profondément dans les esprits des auditeurs tout comme leurs mots ou leurs répliques prennent une signification plus large et que les uns et les autres les interprètent de différentes façons, comme lorsque Jacopo Caldora⁶⁵⁴, pensif, se promenant, avait murmuré que si Capoue était plus petite que Rome, elle avait été plus grande que Carthage, alors l'un de ceux qui étaient présents, supposant que Caldora méditait le siège de Capoue, le fit aussitôt savoir aux Compagniens, ce qui peu après porta un grand préjudice à Jacopo, on le sait bien.

(32) C'est pourquoi les hommes de premier plan et les administrateurs de l'État doivent encore et encore examiner quand, de quelle manière et envers qui se servir de cette dissimulation socratique. Ses familiers et ses amis demandèrent à Ferdinand, le fils d'Alphonse, à la mort de son père, si son père lui avait laissé un trésor public bien garni. En le diminuant de façon dissimulée, il incita presque tous les barons et les nobles des villes du royaume à la rébellion. Cependant, selon la circonstance et le lieu, une diminution a beaucoup apporté à l'autorité et au prestige. (33) Frédéric d'Urbin se servait très souvent de cet art avec beaucoup de prudence. Fréquemment en effet et sans se cacher bien sûr, et même parfois au vu de tout le monde, il disait qu'il était inférieur à l'ennemi et déclarait ouvertement des troupes plus petites qu'en réalité, pour que l'ennemi, après avoir eu connaissance de ces mots, devienne plus imprudent et moins désiant. Ainsi tout doit être évalué d'après la raison, et modéré par l'art, puisque cette raison, qu'à juste titre les Péripatéticiens appellent droite, délimite nos actions dans l'un ou l'autre sens.

(34) Et cela nous a appris et nous apprend sans cesse que ce n'est pas seulement dans la voix et dans les mots, mais aussi dans la physionomie et le geste que l'ironie détient sa place et son droit propre, comme quand nous disons quelque chose pour

⁶⁵⁴ Noble napolitain il fit partie de la guerre des Barons contre les Aragonaïs avec ses frères. Il fut exécuté pour trahison après le siège de Capoue.

aliud inuimus, aliud uultu, aliud manu significamus. Hinc apud Persium :

○ Tunc, a tergo quem nulla ciconia [pinxit]^{***}.

Nam et contemptus ac derisiones quedam gestu magis ac signis sunt et maxima sunt ex parte ironica, cum lumen uoce laudem uideantur afferre. Nam et prætereuntes siue ciues siue peregrinos, postquam eos blande familiariterque salutauimus, aut manuum gesti aut oris incidere consueuimus, ut saluti ipsa omnino fuerit ironica ac ridicularia. (35) Quid ? quod uerba quedam amixta sunt ad ironiam idonea, quale est uerbum « uale » et « uiue » aliaque salutandi uoces ; indeque inductum est, ut sæpenumero ab eruditissimis etiam scriptoribus ea uerba mala dicantur in partem, ut illud Terentianum :

*** Valerius Pontano. Suetone : pinxit. Traditio manuscriptorum in princeps pinxit.

en indiquer ou en signifier une autre par notre air, une autre par nos mains. De là chez Perses⁶⁵⁵ :

« O Janus, à qui on ne peut peindre aucune cigogne dans le dos ».

En effet un geste ou des signes rendent les railleries et certaines moqueries ironiques et le sont pour la plus grande part, quand pourtant elles semblent être élogieuses par le ton de voix. Car des citoyens ou des étrangers que nous rencontrons, après les avoir salués gentiment et familièrement, nous nous moquons d'eux en général par un geste des mains ou du visage, de sorte que le salut s'en est trouvé tout à fait ironique et corrigé. (35) Et que dire de ceci ? Certains mots sont fait propres à l'ironie, comme le mot salut et adieu, et d'autres mots de salutation. De là vient que très souvent, même les auteurs les plus cultivés disent ces mots en mauvaise part, comme ce passage de Térence⁶⁵⁶ :

⁶⁵⁵ Perses, I, 58. L'édition princeps et la tradition manuscrite portent *pius*, tradition de geste moqueur, évocation du bruit du bec des niais qui claquent. Mais on trouve aussi cette occurrence de la cigogne comme geste de moquerie chez Saint-Jérôme, *Ep*, 125, 18 : « si respiceris, cicconiarum depulchendas post te calla curavi » : « si tu te retournes, tu t'apercevras qu'on refait derrière toi le cou mou de la cigogne ». Polilien ne s'occupe rien de spécial sur cette coutume dans son commentaire aux *Satires de Perses* (Poliziano A., *Commento inedito alle satire di Persio*, a cura di L. Ceszchi Martinelli e R. Ricciardi, ONSR, Firenze, Olschki, 1985, p. 42). Il remarque seulement que le cigogne est évoquée par Plouc, *Nat*, X, 22. Il est d'ailleurs intéressant de noter que dans les deux éditions anciennes de Perses que nous avons consultées, Perses, Davinus Junius, Venise, ca 1472-73, BAV, Inc III, 87 et Perses, *Satira*, Romo, 1476, BAV, Inc III, 256, la première satire ne contient pas 58 vers, or Polilien la commente sous sa forme « actuelle ». On peut donc penser qu'au moment de son enseignement Polilien avait retrouvé les vers manquants. Perotti, dans le *Corpus Persae*, éd. Charlet et alii, vol. V, p. 62, commente également le vers avec *pius* : « *Deiarii aliquem digito dextrae manus in partem collectis veluti ciconiae rostrum affingunt et manuum post tergum suis rotunditas ostendunt* » : « Pour se moquer de quelqu'un on refait le bec de cigogne en regroupant les doigts de la main droite ensemble, et on se moque en les agitant derrière son dos ». En outre Summonte avait corrigé le *pius* de Portano en *pius*. Sans aucun doute ici Puctano fait une citation de mémoire car le sens du vers donné avec *pius*, est en contradiction avec les mots de commentaire qui signifient immédiatement, geste et signes, qui n'évoquent pas du tout une quelconque notion de peindre.

⁶⁵⁶ *Andr*, 696.

ualeant
qui inter nos dissidium uolunt ;

et Tibullianum illud .

O ualeant siluæ deficiantque cunæ.

Itemque apud Vergilium : « uiuite, siluæ » ; et apud Valerium
Catullum :

Cum suis uiuat ualeatque mœchis ;

An non serui interdum ac nequam et scelerati homines uerbis
dictisque foedis ac contaminatis sibi male dicunt inuicemque
conuiciantur ac detrahunt, cum ipsa tamen detractio laudationis
in se nim habear ac speciem congratulationis quasi cuiuspiam ?
¹⁶⁶² (36)¹⁶⁶³ De ironia (igitur Socraticaque dissimulatione
hactenus. Absoluta est, ut arbitror, de sermone disputato
communique oratione ac familiari præcipue pars ea, quæ requies
quæritur relaxatioque a laboribus ac molestiis. E qua quidem
explicatione liquido apparet quæ uicia sint inter colloquendum
fugenda sermones domesticos, quæ contra mediocritates
complectenda. (37) Tu uero, [. . .]¹⁶⁶⁴, sic habeto ad honestas
uoluptates relaxationesque a curis ac negotiis nihil tam conferre
quam sermones illi conferunt colloquutionesque, quæ de deo
habetur diuinisque de rebus : id, quod nuper Petrus Compater
moriens declarauit. Paulo enim antequam animam ageret, multa
cum de deo deque animarum disseruisset æternitate, sic denique
ad astantes nos, quos ualere iubebat, conuersus et tanquam
ultimo in actu constitutus, lingua etiam habescente, dixit omnes
quidem sermones inter notos atque amicos esse suauissimos,
illos uero multo suauiores,

¹⁶⁶² Pontano in reg. § 36. : est supplementum.

¹⁶⁶³ Pontano in reg. : M CCCXII

¹⁶⁶⁴ Pontano.

« Au diable
ceux qui veulent nous séparer » ;

et celui-ci de Tibulle⁶⁵⁷ :

« Au diable les forêts, au loin les chiens »,

De même chez Virgile⁶⁵⁸, « adieu, forêts », et chez Valerius
Catulle⁶⁵⁹ :

« Adieu et au diable avec ses galants ».

Est-ce que par hasard des esclaves parfois, des vauriens et des infâmes, avec des mots et des traits abominables et inutiles, ne parlent pas mal d'eux et se s'insultent et se se critiquent, alors que pourtant la critique même a en elle une puissance d'éloge et une apparence pour ainsi dire de félicitation ?

(36) En voilà donc assez sur l'ironie et la dissimulation socratique. L'exposé est achevé, à mon sens, sur la conversation et le discours commun et familier, et surtout la partie qui cherche le repos et la détente après les travaux et les peines. De cet exposé il apparaît clairement quels sont les vices à fuir dans les entretiens et les conversations privées, et à l'inverse quels sont les justes milieux à saisir. (37) Mais toi, ..., pense bien que pour les plaisirs honnêtes et la détente des soucis et des affaires, rien n'apporte autant que n'appertient les conversations et les entretiens qui parlent de Dieu et des choses divines. C'est ce que Pietro Compare a récemment déclaré en mourant. Un effet peu avant de rendre l'âme, il avait beaucoup discuté de Dieu et de l'éternité des âmes, et enfin en notre présence, nous à qui il disait adieu, il se tourna et, comme fixé dans une dernière action, la langue même engourdie, il dit que toutes les conversations certes avec ses connaissances et ses amis avaient été très douces, mais beaucoup plus douces celles qui avaient

657 Tibulle, IV, 3, 6.

658 *Éz.*, VIII, 58.

659 Catulle, XI, 17.

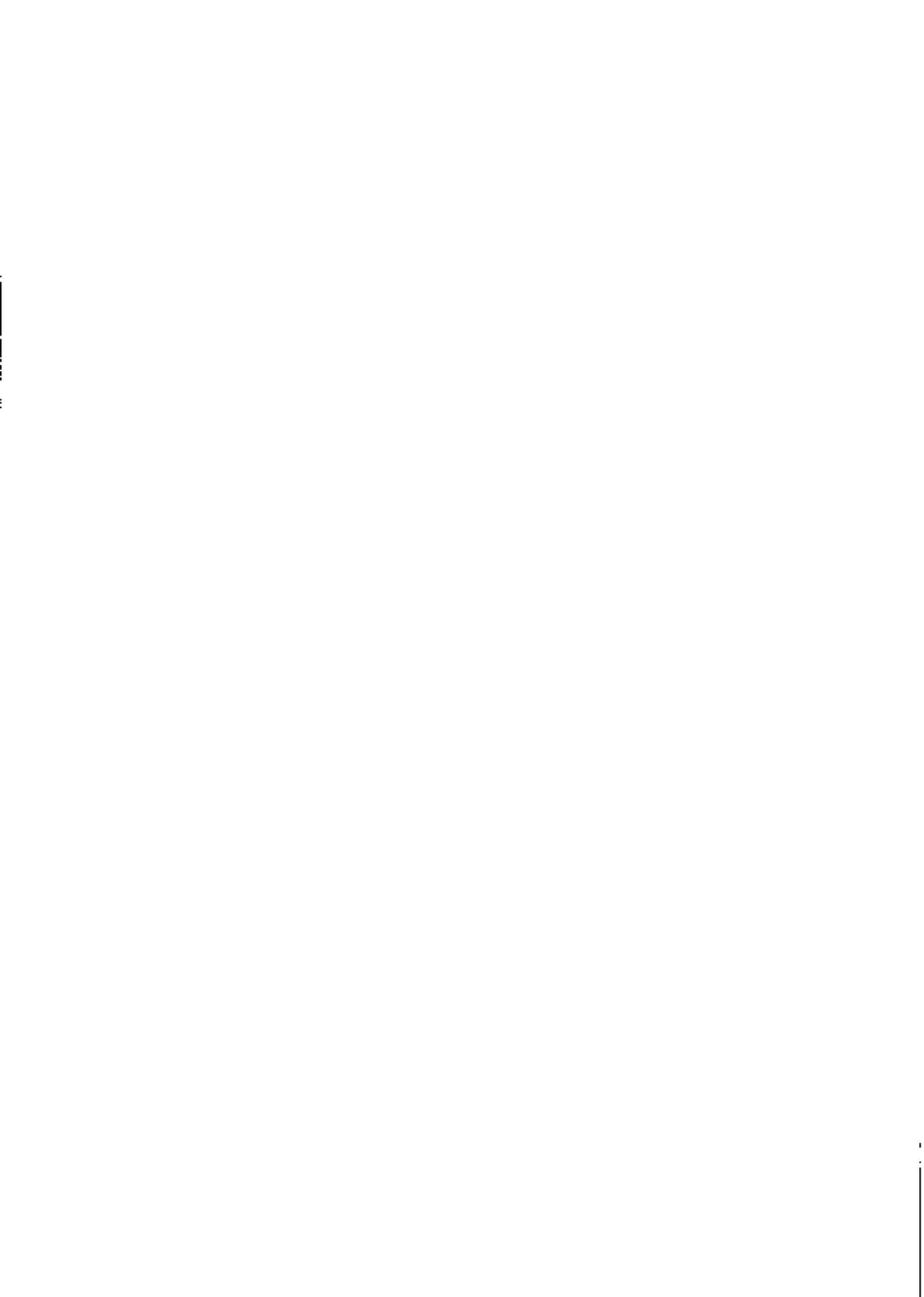
quorum materia deus esset. Quocirca nos ipsos exhortatus prius, post etiam per deum ipsum obtestatus rogabat, uti, amicitiae memores quoties conveniremus, nostra omnis oratio a deo inciperet desineretque in deo.

FINIS.

en Dieu comme sujet. C'est pourquoi il nous a d'abord exhorté, puis nous a adjuré au nom de Dieu et nous a demandé, en souvenir de son amitié, chaque fois que nous nous réunirions, de commencer tous nos discours par Dieu et de terminer en Dieu⁶⁶⁰.

FIN.

660 Cette fin à localité religieuse est effectivement l'écho de la fin du prologue du livre I, dédié à Marcantonio Sahellien. Un date autographe portée en marge plus haut correspond quasiment à celle de sa mort. Peut-être faut-il voir la tite conversion amorcée par la mort de son meilleur ami. L'œuvre se termine simultanément comme elle avait commencé, par un son nostalgique, en un retour à la réalité du temps : un vieil homme écrit en période de guerre, tous ses amis sont morts, et il survit à un âge d'or qu'il a tenu de faire revivre en paroles.



1 ŒUVRES DE GIOVANNI PONTANO

1.1. Principaux manuscrits

Bibliothèque Nationale de Madrid, *Aa* 318 : *De laudibus divinis liber*.
 Bibliothèque Nationale de Naples, VIII G 104 B : *Charon* ff.1r°-46v° et *Antonius*, ff.48-ff.111, très mutilé.
Palatinus Vindobonensis, 3413 : *De Bello Neapolitano*, ff. 1r°-145v° ; *De Sermone*, ff. 152r°-245v° ; *De Magnanimitate liber primus*, ff. 247r°-297v°, autographes ; *Tria exemplaria carminis exametrici in laudem Coryli*, ff. 298r°-302r ; *De Prudentia*, ff. 305r°-418v ; *De Magnanimitate*, ff. 419r°-438v°, de la main de Summonte.
Vaticanus Latinus 14675 : *De liberalitate*, ff. 2r°-55r ; *De beneficentia*, ff. 55v°-69v ; *De magnificentia*, ff. 70r°-100r° ; *De splendore*, ff. 100r°-111r° ; *De conviventia*, ff. 111v°-123, autographes.
Vaticanus latinus 2837 : *Urania*, autographe.
Vaticanus latinus 2838 : *De meteoris liber*, de la main de Pontano avec nombreuses annotations.
Vaticanus latinus 2839 : *De rebus caelestibus*, en grande partie de la main de Pontano.
Vaticanus latinus 2840 : *Asinus*, ff. 1r°-9r°, autographe ; *De Immanitate*, ff. 11r°-24v°, autographe.
Vaticanus latinus 2841 : *De Fortuna*, autographe.
Vaticanus latinus 2842 : *De Tumulis*, autographe avec notes en marge de Summonte.
Vaticanus latinus 2843 : *Actius*, copie de Summonte avec annotations de Pontano.

1.2. Editions anciennes

Actius, Ægidius, Asinus, Neapoli, Mayr, 1507.
Carmina, s. l., s. n., 1513.
Carmina, Venetiis, Aldus, 1518.
Charon et Antonius, Neapoli, Matthias Moravus, 1491.
Commentationum in Centum Sententiis Ptolomei, Neapoli, Mayr, 1510.
De Aspiratione, Dialogi, De Sermone, De Bello Neapolitano, s. l., s. n., s. d., incunable de la BAV, mais ne contient que le *De Aspiratione* en réalité, probablement de 1497.
De Aspiratione, Neapoli, Matthias Moravus, 1481.
De Bello Neapolitano, Dresde, Haganœ, 1530.
De Fortitudine et De Principe, Neapoli, Matthias Moravus, 1490 ; Mayr, Neapoli, 1508.
De Fortuna, Neapoli, Mayr, 1506 ; Neapoli, Mayr, 1512.
De Immanitate Neapoli, Mayr, 1512.
De laudibus divinis, Barcelone, sn, 1498.

De Liberalitate, De Beneficentia, De Magnificentia, De Splendore, De Conviventia, Neapoli, Matthias Moravus, 1498.
De Magnanimitate, Neapoli, Mayr, 1508 ; Neapoli, Mayr, 1512.
De Obædientia, Neapoli, Matthias Moravus, 1490 ; Neapoli, Mayr, 1508.
De Prudentia, Florentiæ, 1508 ; Neapoli, Mayr, 1512.
De Sermone et de bello neapolitano, Neapoli, Mayr, 1508.
Opera omnia, Venetiis, Bernardinus Vercellensis, 1501 ; Venetiis, Aldus, 1505 ; Venetiis, Aldus, 1513 ; Venetiis, Aldus, 1518-19 ; Florentiæ, Philippi Iuntæ heredes, 1520.
Opera pætica, Neapoli, Mayr, 1505 ; Venetiis, Aldi heredes, 1532.
Opera soluta oratione, Basileæ, Henrichpetrinus, 1538 ; Basileæ, Henricpetrinus, 1556.
Facii Bartholomei et Io. Ioviani Pontani rerum suo tempore gestarum libri sexdecim quos idcirco cum Guicciardino coniuximus quia ubi Pontanus desinit Guicciardinus suam historiam inchoavit, Basileæ, Henrichpetrinus, 1566 (le *De bello neapolitano* y est mis sur le même plan que la *Storia d'Italia* de Guicciardini, avec une hiérarchisation temporelle uniquement).

1.3. Editions modernes

Carmina, édition Benedetto Soldati, Florence, 1902.
Carmina, egloghe, elegie, liriche, édition J. Œschger, Bari, 1948.
De Immanitate, édition Liliana Monti Sabia, Naples, 1970.
De Magnanimitate, édition Francesco Tateo, Florence, 1969.
De Sermone, édition Lupi et Risicato, Padoue, 1953, traduite par A. Mantovani, Rome, Carocci, 2002.
De Tumulis, édition Liliana Monti Sabia, Naples, 1974.
Dialogen, Munich, 1984, reprise de l'édition de Carlo Previtera avec traduction allemande, Rome, 1943.
Hendecasyllaborum libri, édition Liliana Monti Sabia, Naples, 1978.
I trattati delle virtù sociali, édition Francesco Tateo, Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1965, réédition avec introduction augmentée et traduction revue, « Europa delle Corti », Centro studi sulle società di antico regime, Biblioteca del Cinquecento, 88, Roma, Bulzoni, 1999.
L'Asino e il Caronte, édition et traduction M. Campodonico, Lanciano, 1918.
Lettere inedite di Pontano in nome dei reali di Napoli, édition F. Gabotto, Bologne, 1893.
Lyra, édition Liliana Monti Sabia, Naples, 1972.
Meteorum Liber, édition Mauro de Nichilo, Bari, 1975.
Pæsie d'Amore, édition Sesto Prete, Turin, 1978.

2 SOURCES ANTIQUES

2.1. Editions anciennes consultées

Les côtes sont celles de la Bibliothèque du Vatican, sauf indication particulière.

- Ps. Cicéron, *Rhetorica ad Herennium*, Venise, sn, 1470 (Inc. Ross., 580).
 Ps. Cicéron, *Rhetorica ad Herennium*, Florence, Ph. Giuntæ, 1508 (Rossiana, 5677).
 Apulée, *Métamorphoses*, Venise, Alde, 1501 (R G class II, 159).
 Aristophane, *Opera*, Venise, Alde, 1498 (Inc. II, 270).
 Aristote, *Ethica, Politica, Œconomica*, traductions de Leonardo Bruni, Argentina, J. Mentelin, 1475 (BN Paris RES-E*-61).
 Aristote, *Éthique à Eudème*, traduction de Leonardo Bruni, Cologne, Zell, 1470 (Inc. Ross., 176).
 Aristote, *Éthique à Nicomaque*, avec commentaire de M. A. Muret, ex officina Aldi, sl, sd (Aldine, III, 262).
 Aristote, *Éthique à Nicomaque*, édition bilingue grec-latin, Louvain, T. Martinus, 1513 (R G Class IV, 2633).
 Aristote, *Éthique à Nicomaque*, traduction d'Argiropoulos et commentaire d'Acciaoli, Lyon, A. Vincentius, 1544 (Chigi, V, 1044).
 Aristote, *Opera latina*, Venise, Alde, 1508-09 (Barb., CCC, IV, 16).
 Aristote, *Poetica latine et græce*, Alde, Venise, 1536 (Aldine, A III, 91).
 Aristote, *Rhetoricorum libri III*, dans la traduction de Georges de Trébizonde, Paris, Stoll et Cæsaris, s. d. (BN Paris RES-X-269).
 Aulu Gelle, *Noctes Atticæ*, Rome, 1469, Sweynheym et Pannartz (Rossiana, 139).
 Catulle, Tibulle, Propertius, *Opera*, Alde, Venise, 1502 (Aldine, III, 19).
 Cicéron, *De officiis*, Rome, 1469, U. Han (Inc. Barb. BBB, III, 18 (2)).
 Cicéron, *De officiis, de amicitia, de senectute*, Rome, 1469, Sweynheym et Pannartz (Inc. Chigi. II, 260).
 Cicéron, *De oratore*, Rome, 1469, Sweynheym et Pannartz (Inc. III, 229).
 Cicéron, *Epistolæ ad Brutum, ad Quintum fratrem, ad Atticum*, Rome, 1470, Sweynheym et Pannartz (Inc. Chigi II, 634).
 Cicéron, *Epistolæ ad Marcum Brutum, Atticum, Quintum Fratrem*, Naples, 1470, Moravo (Inc. Barb., AAA.II.15).
 Cicéron, *Epistolæ ad familiares*, Venise, 1469, Vindelinius de Spira (Inc., 482).
 Cicéron, *Epistolæ ad familiares*, Rome, 1470, Sweynheym et Pannartz (Inc., III, 1).
 Cicéron, *Epistolæ ad familiares*, Naples, 1474, Moravo (Inc. Ross., 1071).
 Cicéron, *Orationes*, Rome, 1471, Sweynheym et Pannartz (Inc. Ross., 1070).
 Cicéron, *Orationes selectæ*, Naples, 1480, Moravo, édition de Giuniano Maio (Inc. Ross., 1438).
 Cicéron, *Tusculanæ Disputationes*, Rome, 1469, Sweynheym et Pannartz (Inc. Barb., BBB III, 18(1)).

- Cicéron, *Tusculanæ Disputationes*, Rome, 1469, U. Han (Inc. Chigi III, 261).
 Donat, *Commentarius in Terentii Comædias*, Rome, 1472, Sweynheym et Pannartz (BAV, Inc. Ross., 894 ; BN Paris, RES-G-YC-212).
 Horace, *Odon, Epodon, Ars Pætica*, Rome, Vindelinius de Wila, 1474 (Inc. Ross., 484).
 Horace, *Opera Omnia*, édition de Landino, avec une ode de Politien, Florence, 1482, A. di Bartolomeo Miscomini (Inc. Ross. 243).
 Horace, *Opera Omnia*, Venise, 1490, s.n, avec commentaires d'Acron, Porphyryon et Chrysolora (Chigi, II, 651).
 Jérôme (Saint), *Epistolæ*, Rome, 1467, U. Han (Inc. Ross. 1161-1162).
 Ps. Saint Jérôme, *Vitæ Sanctorum patrum*, Nuremberg, 1478, Koberger (Inc. Ross., 956) ; 1479, Cologne, Winters (Inc. Ross., 241) ; 1483, Venise, O. Scot (Inc. Ross., 1033).
 Macrobe, *Saturnalia*, Bruges, 1501, s. n (R G Class II, 279).
 Martial, *Epigrammata*, Venise, 1472, Vindelinius de Spira, édition de G. Merula (Inc. Ross. 1759).
 Martial, *Epigrammata*, Venise, 1498, S. Bevilacqua, avec commentaires de G. Merula et D. Calderini (Inc. Chigi, II, 621).
 Martial, *Epigrammata*, Venise, 1501, Alde (Aldine, III, 4).
 Ovide, *Opera Omnia*, Rome, 1471, Sweynheym et Pannartz (Inc. Chigi, II, 654).
 Ovide, *Métamorphoses*, Venise, 1497, Alde (Inc. Chigi, II, 655).
 Ovide, *Opera Omnia*, Venise, 1502, Alde, t I : *Métamorphoses*, t II : *Héroïdes*, t III : *Fastes* (Rossiana, 5737-5739).
 Perse, Juvénal, Decimus Iunius, *Opera*, Venise, sn, ca 1472-73 (Inc. III, 87).
 Perse, *Satiræ*, Rome, 1476, Sweynheym et Pannartz (Inc. III, 256.).
 Plaute, *Comædiæ*, ms *Vindobonensis Palatinus latinus* 3168 (édité par R. Capelleto, La lectura Plautij del Pontano, Urbino, 1988).
 Plaute, *Comædiæ*, Venise, 1472, Joannes de Colonia et Vindelinius de Spira, édition de G. Merula (BAV, Inc. Ross., 1971 ; BN Paris VELINS 563).
 Plaute, *Comædiæ*, Florence, Ph. Giuntæ, 1514, édition de N. Angeli (R.G. Class., V, 1391).
 Plutarque, *Apophtegmata*, avec traduction latine de Filelfe, Venise, 1471, Vindelinius de Spira (Inc. Ross., 2109).
 Plutarque, *De liberis educandis*, traduction de Guarino Veronese, Venise, 1485, Bernardo Vitale (Inc., IV, 354).
 Plutarque, *Vitæ parallelæ in latinum translatae a Fr. Philepho, J. Tortellio, Lapo Florentino, Donato Acciaiolo, Guarino Veronensi, Leonardo Aretino, Leonardo Juustiniano. Evagoræ vita ex Isocrate interprete Guarino Veronensi. Pomponii Attici vita a Cornelio Nepote. Platonis vita a Guarino Veronensi. Aristotelis vita a Leonardo Aretino. Homeri vita ex Herodoto a P. Allio. Vita Caroli Magni a D. Acciaiolo*. Rome, 1470, U. Han (Inc. I, 39).
 Plutarque, *Vitæ illustriorum uirorum sive parallelæ*, avec traduction de Filelfe, Argentina, sn, ca 1470 (BN Paris, RES-J-107).
 Quintilien, *Institutiones oratoriæ*, Rome, 1470, Sweynheym et Pannartz (Inc. Ross., 1073).
 Salluste, *Opera*, Rome, 1482, Sweynheym et Pannartz (Inc. Prop II, 61).
 Térence, *Opera*, 1503, sl (Rossiana, 2878 et 2879.).

Tite Live, *Ab Urbe condita libri X*, Rome, Sweynheym et Pannartz, 1469 (Inc. Barb., AAA IV, 5-7).

Virgile, *Opera Omnia*, Rome, 1469, Sweynheym et Pannartz (Inc. Ross., 771).

2.2. Editions modernes

Anonyme latin, *Traité de physiognomonie*, traduit par J. André, Les Belles-lettres, Paris, 1981.

Ariston, *Caractères* (fragments), publiés à la suite des *Caractères* de Théophraste, édition J. Rusten, I. C. Cunningham, A. D. Knox, Harvard University Press, Cambridge, Massachussets, 1993, p. 182-195.

Aristote, *Éthique à Nicomaque*, édition I. Bywater, Lœb, Oxford, 1984.

Aristote, *Poétique*, traduction de Michel Magnien, Paris, 1990.

Aristote, *Rhétorique*, traduction de P Vanhemelryck, introduction de M. Meyer, Paris, 1991.

Aulu Gelle, *Noctes Atticae*, édition R. Marache, collection Guillaume Budé, Les Belles Lettres, Paris, 1967-1989.

Catulle, *Œuvres*, édition G. Lafaye, Collection Guillaume Budé, Les Belles Lettres, Paris, 1922, revue et corrigée par S. Viarre, 1992.

Cicéron, *Brutus*, édition J. Martha, Collection Guillaume Budé, Les Belles Lettres, Paris, 1931.

Cicéron, *De Amicitia*, édition R. Combès, Collection Guillaume Budé, Les Belles Lettres, Paris, 1971.

Cicéron, *De Inventione*, édition G. Achard, Collection Guillaume Budé, Les Belles Lettres, Paris, 1994.

Cicéron, *De Officiis*, édition M. Testard, collection Guillaume Budé, Les Belles Lettres, Paris, 1964.

Cicéron, *De Oratore*, édition H. Bornecque, Collection Guillaume Budé, Les Belles Lettres, Paris, 1922-1930, 3 volumes.

Cicéron, *Orator*, édition A. Yon, collection Guillaume Budé, Les Belles Lettres, Paris, 1964.

Cicéron, *Tusculanes*, édition J. Humbert, collection Guillaume Budé, Les Belles Lettres, Paris, 1931.

Ps-Cicéron, *Rhétorique à Herennius*, édition G. Achard, collection Guillaume Budé, Les Belles Lettres, Paris, 1989.

Donat, *Ars Grammatica*, édition L. Holtz, *Corpus Christianorum continuatio medievalis*, XLD, Brepols, Turnholt, 1982.

Donat, *Commentarium Terentii*, édition J. Ender, Teubner, Leipzig, 1902-1908.

Jérôme (Saint), *Contra Rufinum*, édition p. Lardet, *Corpus Christianorum Series Latina*, 79, Brepols, Turnholt, 1982.

Jérôme (Saint), *De viris illustribus*, édition A. Ceresa Gastaldo, Florence 1988.

Jérôme (Saint), *Vita Malchi*, édition B. Degorski, Rome 1996.

Jérôme (Saint), *Vita Pauli*, édition B. Degorski, Rome, 1996.

Macrobe, *Saturnalia*, a cura di N. Marinane, UTET, Turin, 1977.

- Ovide, *Métamorphoses*, édition G. Lafaye rev. et corr. par H. Le Bonniec, et J. Fabre (pour le vol. 1) collection Guillaume Budé, Les Belles Lettres, Paris, 1991-1999, 3 volumes.
- Plaute, *Théâtre complet* in *Œuvres complètes* de Plaute et de Térence, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1971, traduction et notes P. Grimal.
- Plaute, *Théâtre complet*, édition A. Ernout, collection Guillaume Budé, Les Belles Lettres, Paris, 1939-1940, 6 volumes.
- Pseudo-Aristote, *Fisiognomica* a cura di G. Raina, Milano, 1993.
- Pseudo-Aristote, *Problèmes*, dont le *Problème XXX, L'homme de génie et la mélancolie*, traduction et notes J. Pigeaud, Rivages, Paris, 1988.
- Quintilien, *Institution Oratoire*, édition J. Cousin, collection Guillaume Budé, Les Belles Lettres, Paris, 1932.
- Tacite *Dialogue des Orateurs*, édition et commentaire A. Michel, Paris, 1962.
- Térence, *Théâtre complet* in *Œuvres complètes* de Plaute et de Térence, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1971, traduction et notes P. Grimal.
- Térence, *Théâtre Complet*, édition J. Marouzeau, Collection Guillaume Budé, les Belles Lettres, Paris, 1942-1949, 3 volumes.
- Théophraste, *Caractères*, texte établi et traduit par O. Navarre, collection Guillaume Budé, les Belles-Lettres, Paris, 1924.

3 CONVERSATION ET COMPORTEMENT

- Bracciolini, P., *Facéties*, édition de S. Pittaluga, traduction É. Wolff, Bibliothèque italienne, Les Belles Lettres, Paris, 2005.
- Carafa D., *Tractato de lo cortesano*, Naples, Moravus, 1489, édition G. Paparelli, Salerne, 1971.
- Castiglione B., *Il libro del cortegiano*, Venise, Aldo Romano et Andrea d'Asola, 1528.
- Castiglione B., *Le livre du Courtisan*, 1537, Lyon, Le Long et De Harsy, traduction de Jacques Colin, puis traduction française de Gabriel Chappuis Lyon, Cloquemin, 1580, reprise par Alain Pons, Paris, 1987.
- Castiglione B., *Lettere inedite e rare*, édition G. Gorni, Milan-Naples, Ricciardi, 1969.
- Castiglione B., *Le lettere 1497-marzo 1521*, édition G. La Rocca, Milan, Mondadori, 1981.
- Christine de Pisan, *Les enseignements moraux, proverbes mouraulx*, 1405, édition M. Roy, Paris, 1896.
- Christine de Pisan, *Le livre des trois vertus*, éd. Ch. Cannon Willard et E. Hicks, Paris, Champion, 1989.
- Coclitis Barptolomæus, *Physiognomiæ et chiromantiæ compendium*, Argentorati, J. A. Platonides, 1536.
- Cortesi P., *De Cardinalatu*, Rome, Han, 1510.
- Courtin de, *Traité de la civilité*, Paris, 1671.
- Courtin de, *Suite de la civilité*, Paris, 1675.
- Della Casa G., *Il Galateo ovvero dei costumi*, Venezia, Niccolo Bevilacqua, 1558, traduction française de Jean de Tournes 1598, reprise par A. Pons, Paris, 1988.

- Doglio M. L., « Dieci lettere inedite di Baldassar Castiglione », *Lettere Italiane*, XXIII, 4, 1971, p. 555-569.
- Doglio M. L., « Sette lettere inedite di Baldassar Castiglione », *Studi in onore di Alberto Chiari*, Brescia, 1973, vol. 1, p. 437-447.
- Du Souhait, *Le parfait gentilhomme*, Paris, Gilles Robinot, 1600.
- Érasme, *De civilitate morum puerilium*, traduction italienne avec texte latin par L. Gualdo Rosa, Rome, 1991.
- Faret N., *L'honnête homme*, Paris, T. Du Bray, 1630.
- Gentili R., *Brevissima et utilissima istruttione del modo che ha da tener il cortegiano, o il cittadino, per sapersi rettamente et convenientemente governare nelle corti o nelle città*, Tivoli, 1578.
- Gracián B., *La pointe et l'art du génie*, traduction française de P. Laurens et M. Gendreau-Massaloux, Paris, 1983.
- Gracián B., *El héroe*, Madrid, 1630.
- Guazzo S., *La civil conversazione*, Brescia, Tomaso Bozzola, 1574.
- Guazzo S., *La conversation civile*, traduction française de Gabriel Chapuis, Lyon, J. Béraud, 1579.
- Guazzo S., *La civil conversazione*, traduction latine, Venezia, Perchacino, 1585.
- Le Blanc F., *L'homme de bonne compagnie*, Paris, s. d.
- Méré chevalier de, *De l'esprit*, Paris, 1677.
- Méré chevalier de, *De la conversation*, Paris, 1677, réédité dans les Œuvres complètes, Paris, 1930.
- Milan L., *Libro intitulado el cortesano, y libro de motes de damas y caballeros*, in Colección de libros españoles raros ó curiosos, volume VII, Madrid 1874, fac-similé de l'édition de Valence, 1535.
- Nifo A., *De re aulica*, Naples, Mayr, 1534, édition de 1645 avec commentaire de Gabriel Naudé.
- Panormita A., *De dictis factisque Alphonsi Regis*, Bâle, Henrichpetrinus, 1538, suivi des commentaires d'Æneas Silvius Piccolomini, et de notes de Jacob Spiegel.
- Panormita A., *Liber rerum gestarum Ferdinandi regis*, édition Gianvito Resta, Palerme, 1968.

4 ETUDES

- Achard G., « Pourquoi Cicéron a-t-il écrit le *De Oratore* ? », *Latomus*, 46, 1987, p. 318-329.
- Achard G., *Pratiques rhétoriques et idéologie politique dans les discours « optimates » de Cicéron*, Leiden, Brill, 1981.
- André J.-M., *L'otium dans la vie morale et intellectuelle romaine des origines à l'époque romaine*, Paris, Les Belles Lettres, 1966.
- Arnould D., *Le rire et les larmes dans la littérature grecque d'Homère à Platon*, Les Belles-Lettres, Paris, 1990.
- Ars rhetorica, antica e nuova*, Actes des journées philologiques de Gênes, Gênes, 1983.

- Auvray-Assayas C., « Le rire des Académiciens : la citation comique dans le *De Natura Deorum* de Cicéron », *Le rire des Anciens*, actes du colloque Université de Rouen-ENS, 11-13 janvier 1995, édition M. Trédé, Ph. Hoffman, et la collaboration de C. Auvray-Assayas, Presses de l'École Normale Supérieure, 1998, p. 293-307.
- Aux origines du lexique philosophique européen, l'influence de la latinitas*, Fédération Internationale des Instituts d'Etudes Médiévales, Textes et études du Moyen-Âge, 8, Louvain, 1997.
- Battaglia S., « La letteratura del comportamento e l'idea del cortegiano », *Mitografia del personaggio*, Milano, Garzanti, 1970, p. 85-96.
- Beer M., *L'ozio onorato*, « Europa delle Corti », Centro studi sulle società di antico regime, Biblioteca del Cinquecento, 71, Roma, Bulzoni, 1996.
- Bibliographie des traités de savoir-vivre en Europe du Moyen-Âge à nos jours*, deux volumes, sous la direction d'A. Montandon, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires de Clermont-Ferrand, 1995.
- Bistagne F., « Les créations verbales dans le *De Sermone* de Giovanni Pontano », *Studi Umanistici Piceni*, XXV, 2005, p. 225-229.
- Bistagne F., « Mauvais usages de la parole : flatteurs et querelleurs dans le *De sermone* de Pontano », *Studi Umanistici Piceni*, XX, 2000, p. 196-203.
- Bowen B., « Renaissance collections of *Facetiæ* 1344-1499 », *Renaissance Quarterly*, 39, 1, 1986, p. 1-15.
- Bowen B., « Renaissance collections of *Facetiæ* 1499-1528 », *Renaissance Quarterly*, 39, 2, 1986, p. 263-275.
- Bury E., *Littérature et politesse : l'invention de l'honnête homme. 1580-1750*, Paris, PUF, 1996.
- Cappelletto R., *La lectura Plauti del Pontano*, Urbino, 1988.
- Caroli F., *Storia della fisiognomica. Art e e psicologia da Leonardo a Freud*, Milan, Garzanti, 1995.
- Coffin D. R., *The Villa in the Life of Renaissance*, Princeton, 1979.
- Convivialité et Politesse*, études réunies par A. Montandon, Centre de Recherches sur les Littératures Modernes et Contemporaines de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand, 1992.
- Croce B., *Libri sulle corti*, in *Poeti e Scrittori del Pieno e Tardo Rinascimento*, II, Bari, Laterza, 1945, p. 198-207.
- D'Episcopo F., « Per una teoria della facezia nel Rinascimento Meridionale : Masuccio e Pontano », *Gaurico e il Rinascimento Meridionale*, Atti del convegno di studi di Montecorvino Rovella, 10-12 aprile 1988, Salerne, 1992, p. 337-354.
- Delcorno C., « *Exempla* e facezie tra Bernardino da Siena e Poggio Bracciolini », in *Studi in memoria di Paola Mediolini Masotti*, Naples, 1995, p. 21-29.
- Deramaix M., « *Excellentia et admiratio* dans l'*Actius* de Giovanni Pontano, une poétique et une esthétique de la perfection », *MEFRM*, 99, 1987, 1, p. 171-212.
- Deswarte S., *Il «perfetto cortigiano»*, *Don Miguel da Silva, 1480-1556*, Roma, Bulzoni, 1989.
- Doglio M. L., « Cinque lettere inedite del Pontano », *Lettere Italiane*, XXV, 1973, p. 215-222.

- Doglio M. L., « Una lettera inedita del Pontano », *Lettere Italiane*, XXVI, 1974, p. 233-236.
- Domenichelli M., *Cavaliere e gentiluomo, saggio sulla cultura aristocratica in Europa*, « Europa delle Corti », Centro studi sulle società di antico regime, Biblioteca del Cinquecento, 105, Roma, Bulzoni, 2003.
- Educare il corpo, educare la parola nella trattatistica del Rinascimento*, a cura di G. Patrizi e A. Quondam, « Europa delle Corti », Centro studi sulle società di antico regime, Biblioteca del Cinquecento, 80, Roma, Bulzoni, 1998.
- Elias N., *La Civilisation des mœurs*, Paris, 1973 traduction française, sur la base de la deuxième édition allemande de 1969.
- Elias N., *La Société de Cour*, traduction française, Paris, 1974.
- Étiquette et Politesse*, études réunies par A. Montandon, CRLMC, Clermont-Ferrand, 1992.
- Fabris G., « Per la storia della facezia », *Raccolti di Studi di Storia e Critica Letteraria dedicata a Francesco Flamini da'suoi discepoli*, Pisa, 1918, p. 93-138.
- Facéties et littérature facétieuse à l'époque de la Renaissance, Renaissance, Humanisme, Réforme*, 7, 1978.
- Farnè M., *Guarir dal ridere. La psico-biologia della battuta di spirito*, Turin, 1995.
- Ferràù G., *Pontano critico*, Messine, 1983.
- Floriani P., « Esperienza e cultura nella genesi del Cortegiano », in *Bembo e Castiglione, studi sul classicismo del Cinquecento*, Rome, 1976, p. 497-529.
- Floriani P., « I personaggi del Cortegiano », *I gentiluomini letterati. Il dialogo culturale nel primo Cinquecento*, Naples, Liguori, 1981, p. 50-67.
- Formes brèves, de la γνῶμη à la pointe : métamorphoses de la sententia*, *La Licorne*, 3, Poitiers, 1979.
- Formes et significations de la beffa dans la littérature italienne de la Renaissance*, CIRRI, Paris, 1975.
- Fournel J.-L., « Le monde des dialogues de Sperone Speroni », *Quête d'une identité collective chez les Italiens de la Renaissance*, CIRRI, 18, 1990, p. 127-174.
- Fumaroli M., *Academia, Arcadia, Parnassus, lieux allégoriques du loisir lettré*, coll. Warburg Institute, Londres, 1988.
- Germano G., *Per l'edizione critica del De Aspiratione di Giovanni Pontano*, INSRM, Naples, 1985.
- Guidi J., « Festive narrazioni, motti e burle (beffe) : l'art des facéties dans le *Courtisan* », *Formes et signification de la « beffa » dans la littérature italienne de la Renaissance*, études réunies par A. Rochon, Paris, CIRRI, 1975, p. 171-210.
- Histoire de la vie privée*, volume III, *Les usages de la civilité* sous la direction de Ph. Ariès, Paris, 1980.
- Hoven R., *Lexique de la prose latine de la Renaissance*, Brill, Leiden/ New York/ Köln, 1994.
- Iacono A., *La Guerra d'Ischia nel De bello neapolitano di Giovanni Pontano*, *Quaderni dell'AAP*, Naples, 1996.

- Il merito e la cortesia. Torquato Tasso e la corte dei Della Rovere*, Atti del convegno Urbino-Pesaro 18-20 settembre 1996 a cura di G. Arbizzone, Ancona, 1999.
- Kidwell C., *Pontano*, Duckworth, Londres, 1991.
- Luck G., « *Vir facetus* : a Renaissance ideal », *Studies of Philology*, 55, 1958, p. 107-121.
- Lupi S., « Il *De Sermone* di Giovanni Pontano », *Filologia Romanza*, 2, 1955, p. 366-417.
- L'honnête homme et le dandy*, études réunies par A. Montandon, Études Littéraires Françaises, Tübingen, 1993.
- La corte e il « Cortegiano »*, « Europa delle Corti », Centro studi sulle società di antico regime, Biblioteca del Cinquecento, 8/9, Roma, Bulzoni, 1980.
- Le loisir lettré à l'âge classique*, études réunies par M. Fumaroli, Ph. J. Salazar et E. Bury, Droz, Genève, 1996.
- Les formes brèves*, études réunies sous la direction d'A. Montandon, Paris, 1993.
- Les traités de savoir-vivre en Espagne et au Portugal du Moyen-Âge à nos jours*, études réunies par R. Duroux, CRLMC, Clermont-Ferrand, 1995.
- Les traités de savoir-vivre italiens*, études réunies par A. Montandon, CRLMC, Clermont-Ferrand, 1993.
- Magendie M., *La politesse mondaine et les théories de l'honnêteté*, Paris, 1924.
- Magli P., *Il volto e l'anima*, Milan, 1995.
- Margolin J. C., « La 'civilité puérile' selon Érasme et Mathurin Cordier », *Ragione e 'civitas'. Figure del vivere associato nella cultura del '500 europeo*, Milan, 1986, p. 19-45.
- Margolin J. C., « La dialectique du même et de l'autre à la Renaissance : identification, exclusion, différenciation », *L'étranger : identité et altérité au temps de la Renaissance*, éd. M. T. Jones Davies, Université de Paris Sorbonne, Paris, 1996, p. 57-78.
- Margolin J. C., « Sur la conception humaniste du barbare. A propos de la controverse entre Pic de la Mirandole et Ermolao Barbaro », *Una famiglia veneziana nella storia : i Barbaro*, Atti del convegno di studi in occasione del V centenario della morte dell'umanista Ermolao Barbaro, Venezia, 4-6 novembre 1993, édition M. Pastore Stocchi, Venise, 1996, p. 235-276.
- Maltby R., *A Lexicon of Ancient Latin Etymologies*, Leeds, 1991.
- Masuccio novelliere salernitano dell'età aragonese*, Atti del convegno di studi, Salerne, Maggio 1976, Galatina, 1978.
- Mariotti S., « Per lo studio dei dialoghi del Pontano », *Belfagor*, II, Florence, 1947, p. 332-344.
- Martellotti G., « Pontano o dell'alliterazione : lettura di *Partenopeus* », *Rinascimento*, ns 15, 1975, p. 89-110.
- Michel A., *La parole et la beauté. Rhétorique et esthétique dans la tradition occidentale*, 2^{ème} édition, Albin Michel, Paris, 1994.
- Miele L., « Tradizione letteraria e realismo politico nel *De Principe* di Giovanni Pontano », *AAP*, ns, 32, 1983, p. 301-321.
- Monti S., « Il problema dell'anno di nascita di Giovanni Pontano », *AAP*, n. s, 12, 1962-1963, p. 225-252.

- Monti Sabia L., « La mano di Pietro Summonte nelle edizioni postume di Giovanni Pontano », *AAP*, ns 34, Napoli, 1986, p. 191-204.
- Monti Sabia L., « Manipolazioni onomastiche del Summonte in testi Pontaniani », *Rinascimento meridionale e altri studi, in onore di Mario Santoro*, Napoli, 1987, p. 293-320.
- Monti Sabia L., « Un'amicizia fantomatica : Giovanni Pontano e Paolo Cortesi », *AAP*, n.s., 49, 2000, p. 57-66.
- Monti Sabia L., « Un'ignota biografia cinquecentesca di Giovanni Pontano », *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia di Napoli*, 11, 1968, p. 253-264.
- Monti Sabia L., « Una lettera inedita del Pontano a Eleonora d'Este », *Italia mediævale ed umanistica*, 29, 1986, p. 165-182.
- Moretti G., *Acutum dicendi genus. Brevità, oscurità, sottigliezza e paradossi nelle tradizioni retoriche degli stoici*, Trento, 1990.
- Motley M. E., *Becoming a French Aristocrat*, Princeton, 1990.
- Mouchel Ch., *Cicéron et Sénèque dans la Rhétorique de la Renaissance*, Marburg, 1990.
- Ordine N., *Teoria della novella e teoria del riso nel cinquecento*, Naples, 1996.
- Ossola C., « Il libro del Cortegiano, esemplarità e difformità », *La corte e il Cortegiano*, Roma, 1980, p. 15-82.
- Ossola C., *Dal cortegiano all'uomo di mondo*, Einaudi, Torino, 1987.
- Otto A., *Die Sprichwörter der Römer*, Leipzig, 1890, réédition Verlag, Hildesheim - New York, 1971.
- Paparelli G., *Ferinitas, Humanitas, Divinitas*, Messine-Florence, 1960.
- Patrizi G., *Guazzo e la « civil conversazione »*, « Europa delle Corti », Centro studi sulle società di antico regime, Biblioteca del Cinquecento, 46, Roma, Bulzoni, 1990.
- Patrizi G., *Il libro del Cortegiano e la trattatistica sul comportamento*, in *Letteratura Italiana*, vol. III, *Le forme del testo*, II, *La prosa*, p. 855-890, Einaudi, Torino, 1984.
- Pensée pédagogique. Enjeux, continuité et ruptures en Europe du XVI^{ème} au XX^{ème} siècle*, études rassemblées par M. S. Scheyder et P. Alexandre, Berne, 1999.
- Persons in Groups : Social Behaviour as Identity Formation in Medieval and Renaissance Europe*, NY, 1985.
- Pour une histoire des traités de savoir-vivre en Europe*, études réunies par A. Montandon, CRLMC, Clermont-Ferrand, 1994.
- Problèmes d'histoire de l'éducation*, Actes du séminaire, École Française de Rome, 1988.
- Quondam A., « Elogio del gentiluomo », *Regards sur la Renaissance Italienne, mélanges offerts à Paul Larivaille*, Université de Paris X Nanterre, Paris, 1998.
- Quondam A., « Questo povero Cortegiano ». *Castiglione, il Libro, la Storia*, « Europa delle Corti », Centro studi sulle società di antico regime, Biblioteca del Cinquecento, 100, Roma, Bulzoni, 1996.
- Rebecchini G., « The Book Collection and Other Possessions of Baldassare Castiglione », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, LXI, 1998, p. 17-52.

- Regali M., « La discussione contro i « Grammatici » e l'ideale di cultura del Pontano nell' *Antonius* », *Studi Umanistici Piceni*, 5, 1985, p. 255-262.
- Solnon J. F., *La cour de France*, Paris, 1987.
- Sozzi L., « Le *Facezie* e la loro fortuna europea », in *Poggio Bracciolini nel VI centenario della nascita*, Florence, Sansoni, 1982, p. 235-259.
- Tateo F., « Il lessico dei comici nelle facezie latine del'400 », *I classici nel Medioevo e nell'umanesimo. Miscellanea philologica*, Gênes, 1975, p. 93-109.
- Tateo F., « Il linguaggio comico nell'opera di Giovanni Pontano », *Acta Conventus Neolatini Lovaniensis*, a cura di J. Ijsewijn e E. Kessler, Munich, 1973, p. 647-657.
- Tateo F., « La civil conversazione », *La novella italiana*, Atti del convegno di Caprarola, Rome, 1989, p. 59-81.
- Tateo F., « La poetica di Giovanni Pontano », *Filologia Romanza*, VI, 1959, p. 277-303, 337-370.
- Tateo F., « La raccolta delle *Facezie*, e lo stile comico di Poggio », in *Poggio Bracciolini nel VI centenario della nascita*, Florence, Sansoni, 1982, p. 207-233.
- Tateo F., « Le virtù sociali e l' » immanità » nella trattatistica pontaniana », *Rinascimento*, II, V, 1965, p. 119-154.
- Tateo F., *L'Umanesimo etico di Pontano*, Lecce, 1972
- Walser E., *Die Theorie des Witzes und der Novelle nach dem De Sermone des J. Pontanus. Ein gesellschaftliches Ideal vom Ende des XV. Jahrhunderts*, Strasbourg, 1908.
- Weber H., « Deux théoriciens de la facétie : Pontano et Castiglione », *RHR*, 7, 1978, p. 74-78.
- Weber H., « La facétie et le bon mot de Poggio à Du Périers », in *Humanism in France at the End of the Middle-Ages and the Early Renaissance*, Manchester, 1970, p. 82-105.

- Actius Syncerus 293, 314 *Voir*
Sannazaro
- Alphonse d'Aragon 13, 22, 54,
105, 142, 152, 197, 203, 224,
239
- Alphonse le Magnanime,
Alphonse, roi de Naples *Voir*
Alphonse d'Aragon
- Angelo Colocci 307
- Antoine 154, 167, 214, 247, 319
- Antonello de Forlì 230
- Antonello Petrucci
- Antonio *Voir* Panormita
- Antonio Cicuro 295
- Apulée 110, 112, 131, 154,
174, 179, 227, 239
- Aquosa 166, 246
- Aristote 16, 26, 38, 40, 42, 6578,
80, 94, 97, 98, 106, 111, 112,
114, 124, 135, 146, 148, 166,
177, 183, 222, 231, 233, 260,
266, 268, 308, 309, 310
Éthique à Nicomaque 78, 97,
98, 111, 114, 135, 148, 149,
150, 166, 170, 177, 183,
233, 268, 308, 310
- Auguste 92, 115, 129, 187, 211,
256, 270, 273, 299, 315
- Bartolomeo Rovarella 316
- Bembo 57, 59
- Bernardino *Voir* Bernardino de
Sienne
- Bernardino de Sienne 164
- Bernardo Vitale 280
- Boccace 44, 50, 65
- Brancaccio 105
- Caracciolo 27, 33
- Cardinal d'Arras 283
- Castiglione 16, 18, 25, 28, 35, 38,
47, 52, 57, 58, 59, 60-66
- Caton d'Utique 317
- Catulle 17, 48, 165, 246, 303, 322
- César 85, 140, 154, 155, 161,
191, 210, 226, 247, 248, 255, 273,
275, 279
- Chariteo 238, 241, 245, 281
- Chrysippe 147, 157, 198
- Cicéron 16, 18, 38, 39, 41, 42, 43,
44, 45, 47, 48, 49, 53, 56, 57,
58, 59, 60-65, 76, 80, 85, 94,
98, 100, 102, 106, 108, 114,
115, 119, 120, 121, 125, 129,
138, 145, 148, 154, 157, 161,
164, 170, 186, 192, 198, 214,
218, 219, 220, 222, 227, 228,
235, 236, 237, 238, 239, 241,
242, 244, 245, 246, 247, 249,
252, 254, 255, 256, 258, 259,
263, 265, 266, 268, 273, 274,
275, 276, 279, 281, 284, 286,
290, 291, 292, 299, 309, 310,
317
De Officiis 76, 98, 114, 119,
124, 125, 145, 148, 157,
161, 164, 182, 241, 255
De Oratore 76, 94, 121, 173,
184, 185, 186, 198, 214,
217, 218, 219, 222, 234,
235, 236, 237, 238, 239,
241, 242, 243, 244, 245,
247, 249, 252, 254, 255,
258, 259, 263, 265, 268,
271, 274, 286, 290, 309,
317
Orator 242, 259, 265, 268, 286,
290
Tusculanes 80, 108, 245, 255,
268, 269, 292
- Colocci 30, 32
- Columelle 174, 230
- Conversation Civile* *Voir* Guazzo
- Cortegiano* *Voir* Courtisan
- Cosme de Médicis 230, 260
- Courtisan* 15, 16, 25, 47,
52, 59, 61 *Voir* Castiglione
- Crantor 147
- d'Este 55, 60
- de Ferrariis *Voir* Galateo
- de Montefeltro 60
- Della Casa 16, 57, 63, 66
- Démosthène 154, 256, 270
- Domenichi 56
- Erasme 17, 18, 58

338 INDEX DES ŒUVRES ET DES PERSONNAGES CITÉS

- Errico Poderico 231, 245, 313, 318
 Ferdinand 142, 152, 155, 165, 169, 170, 202, 203, 224, 232, 239, 282, 283, 285, 296, 308, 320
 Ferdinand d'Espagne 169
 Francesco Aretino 313, 316
 Francesco Filelfo 268
 Francesco Pucci 241, 292
 François 167, 269, 318
 Frédéric d'Urbain 284, 320
 Frédéric de Montefeltro, *Voir* Frédéric d'Urbain
 Galateo 16, 32, 33, 63, 131, 245
 Galeazzo Pandoni 308
 Giovanni Musefilo 317
 Giulio Pomponio 311
 Gonnella 51, 55, 301
 Gregorio Tifernate 274
 Guazzo 16, 57, 64, 65
 Guido Pisanello 203
 Hannibal 116, 161, 255, 314
 Hippolyte *Voir* Ippolita Sforza
 Horace 17, 79, 80, 99, 109, 121, 122, 140, 147, 184, 187, 189, 190, 228, 267, 272, 290, 292, 294, 296, 304, 307, 314
 Ippolita Sforza 296
 Jacopo Caldora 320
 Jean d'Anjou 283, 308, 316
 Jean Duns Scot 160
 Juvénal 92, 99, 101, 115, 123, 157, 258, 268, 296, 304
 Laudivio 316
 Leto 55
 Lodovico Pontano 202, 203
 Lucrèce 239, 245
 Macrobe 50, 65, 85, 165, 173, 192, 243, 246, 262, 273, 275, 276, 277, 279, 284, 299, 300, 314, 315
 Maggi 56, 57
 Malc 167
 Marcus Fabius *Voir* Quintilien
 Marino Brancacci 105, 232
 Marino Tomacelli 30, 32, 160, 238, 240, 253, 283
 Martial 113, 115, 173, 189, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 218, 239, 262, 277, 282, 295, 296, 307
 Mithridate 256
 Monti Sabia 14, 24, 25, 31, 55
 Nicolas *Voir* Nicolas d'Este
 Nicolas d'Este 301
 Onuphre 167
 Ovide 89, 90, 92, 112, 122, 127, 144, 170, 216, 230, 231, 239, 294, 295
 Pallante Strozzi 260
 Panormita 22, 25, 28, 32, 33, 51, 54, 56, 105, 166, 197, 256, 275, 285, 290, 312
 Pardo 33, 131, 280
 Pascassio Decio 225, 239
 Paul 87, 107, 167, 311, 316
 Perse 230, 321
 Peto da Fondi 294
 Piccinino 284, 301
 Pierre d'Aragon 305
 Pietro Compatre 29, 30, 32, 33, 229, 240, 246, 252, 284, 316, 322
 Pietro Summonte 238, 240
 Platon 95, 119, 147, 177, 231, 260, 309
 Plaute 44, 47, 48, 49, 84, 85, 86, 88, 91, 92, 95, 104, 105, 109, 110, 115, 118, 119, 120, 127, 136, 138, 145, 148, 154, 155, 156, 157, 160, 172, 174, 177, 178, 179, 180, 182, 187, 189, 190, 192, 193, 194, 195, 196, 198, 200, 204, 205, 206, 207, 208, 218, 226, 227, 229, 231, 233, 234, 235, 239, 243, 248, 250, 251, 260, 261, 263,

- 273, 274, 276, 277, 297, 298,
303, 306
Amphitryon 86, 194, 190, 196,
200, 204, 206, 207, 233,
235
Asinaria 92, 110, 160, 178,
179, 180, 194, 198, 200,
226, 227
Aulularia 95, 226, 248, 261,
297
Bacchides 118, 154, 193, 206,
207
Captivi 261
Casina 104, 179, 180, 204,
207, 274, 276
Cistellaria 84, 194, 234
Curculio 92, 243
Epidicus 195, 205, 251
Ménechmes 205, 207, 233, 250
Mercator 205, 206, 207, 229,
261
Miles Gloriosus 85, 88, 145,
273, 298
Persa 109, 234
Pænulus 91, 92, 95, 119, 145,
192, 200, 204, 250
Pseudolus 193, 205, 206, 227,
229, 261
Rudens 207, 208, 303
Trinummus 115
Truculentus 156
Plutarque 27, 40, 44, 45, 50,
51, 52, 54, 65, 220, 245, 255,
256, 260, 267, 270, 297, 298,
299, 300, 314, 317
Poggio 157, 164, 177, 190, 193,
196, 198, 229, 230, 268, 270,
304, 306, 311, 313
Politien 16, 20, 51, 52, 53, 54, 57
Prosper Colonna 204
Quintilien 41-49, 53, 56, 60, 94,
104, 106, 130, 182, 215, 222,
223, 231, 233, 241, 242, 243,
248, 253, 254, 255, 256, 257,
259, 263, 264, 265, 268, 270,
274, 286, 287, 291, 299, 304,
310, 311
Institution Oratoire 215, 222,
223, 233, 241, 242, 243,
248, 253, 254, 255, 256,
257, 259, 263, 264, 265,
268, 270, 274, 286, 287,
291, 299
Rhétorique à Herennius 189, 195,
219
Rodrigue de Séville 224
Saba 167
Sabellico 31, 51, 55, 56, 77, 323
Saint François d'Assise 167
Saint Jérôme 138, 167
Saint Thomas d'Aquin 160
Salluste 116, 117, 151, 231,
241, 255, 311
Sannazaro 30, 33, 59, 293
Sardo 33
Savonarole 165
Sénèque 77, 189, 231, 239
Stace 112, 231, 304
Summonte 29, 30, 31, 32, 33, 34,
55
Tacite 167
Tamira *Voir* Thamyras
Tateo 14, 15, 25, 38, 64, 66
Térence 35, 49,
84, 85, 87, 98, 102, 110, 116,
127, 154, 178, 227, 228, 231,
263, 282, 306, 321
Andrienne 102, 154, 228, 322
Eunuchus 85, 87, 98, 227
Héautontimoroumenos 116
Phormion 110
Tertullien 114, 174
Thamyras 295
Tibulle 81, 212, 322
Tifernate 22, 54
Tite Live 88, 116, 118, 124,
125, 126, 127, 130, 139, 189,
231, 255, 296, 315
Tommaso Pontano 278, 290, 317
Tristano Caracciolo 252,
317

340 INDEX DES ŒUVRES ET DES PERSONNAGES CITÉS

Valla 38, 45, 52, 54, 105,
106, 107, 139, 141, 146, 231,
239, 275, 311
Virgile 16, 18, 87, 106, 111,
112, 113, 140, 147, 151, 212,
240, 252, 268, 296, 311, 322
Bucoliques 322
Énéide 87, 111, 113, 147, 151,
231, 296
Géorgiques 112, 115, 140,
240, 252

	341
SOMMAIRE	
INTRODUCTION	13
1 PRÉSENTATION GÉNÉRALE	13
1.1. Une œuvre « oubliée » ?	13
1.2. Giovanni Pontano, un intellectuel dans le siècle	21
2 GIOVANNI PONTANO ET LE <i>DE SERMONE</i>	28
2.1 Le texte et sa publication	28
2.2 Vue d'ensemble de l'ouvrage	34
2.2.1 Une diversité apparente	34
2.2.2 Un ouvrage à la fois d'éthique et d'esthétique	36
2.3 Un idéal du juste milieu	37
2.3.1 Une œuvre de moraliste	37
2.3.2 La lecture d'Aristote	40
2.3.3 La lecture de Cicéron et de Quintilien	42
2.4 La langue du <i>De Sermone</i>	47
3 CONVERSATION ET COMPORTEMENT	50
3.1 La facétie comme forme propre	50
3.2 Intertextualités	53
3.3 Castiglione, Della Casa, Guazzo	57
PRINCIPES D'ÉDITION	67
1 CHRONOLOGIE DES ÉDITIONS	67
2 NOTRE ÉDITION	70
2.1 Les <i>orthographica</i>	70
2.2 Les corrections modernes	70

2.3	Abréviations	70
	<i>DE SERMONE DE LA CONVERSATION</i>	73
	GIOVANNI GIOVIANO PONTANO DE LA CONVERSATION LIVRE I.	76
I.	La nature a attribué à l'homme la raison et la parole.	76
II.	Même la parole contient vertu et vice.	77
III.	La puissance et l'ascendant du discours sont considérables.	78
IV.	Les façons de parler des hommes sont fort variées et fort diverses.	78
V.	Même dans le discours l'on doit garder le juste milieu.	79
VI.	La nature a placé en l'homme un désir de repos et de délassement.	81
VII.	L'urbanité et la sincérité méritent l'éloge.	81
VIII.	Origine de l'appellation urbains et spirituels.	82
IX.	Les hommes charmants, enjoués et piquants.	83
X.	Les hommes aimables.	87
XI.	Les flatteurs.	91
XII.	Les hommes urbains et spirituels.	92
XIII.	La sincérité.	96
XIV.	Les courtisans.	97
XV.	Les captateurs.	99
XVI.	Les pétulants.	102
XVII.	Les insipides et les prolixes.	103
XVIII.	Les querelleurs.	103

XIX.	Les verbeux.	108
XX.	Les bavards.	109
XXI.	Les plaisantins.	109
XXII.	Les silencieux.	110
XXIII.	Ce qu'est le discernement et quelle est sa nature.	111
XXIV.	Le discernement est nécessaire pour atteindre le juste milieu.	114
XXV.	Il faut garder la mesure en se rendant agréable et en donnant des conseils.	115
XXVI.	Cette vertu n'est pas l'amitié mais une autre vertu qui n'a pas de nom.	120
XXVII.	Ce qui concerne cette disposition qui n'a pas de nom.	122
XXVIII.	L'amabilité.	124
XXIX.	La familiarité.	129
XXX.	L'humanité.	130
 LIVRE II.		 134
I.	La vantardise et la simulation.	134
II.	Les sincères.	134
III.	Les menteurs.	143
IV.	Les fanfarons et les vantards.	143
V.	Il existe plusieurs genres de menteurs.	144
VI.	Opinions d'Aristote sur ce sujet.	148
VII.	Les faux modestes.	150
VIII.	Les quatre genres de vantards.	153
IX.	Les mauvaises langues.	154

X.	Les intrigants maquilleurs et séducteurs.	155
XI.	Les traîtres.	156
XII.	Les trompeurs.	156
XIII.	Les hypocrites.	157
XIV.	Les marchands.	161
XV.	Les dissimulateurs.	162
XVI.	Il existe plusieurs genres de dissimulateurs.	163
XVII.	La dissimulation est parfois de la vantardise.	166
LIVRE III		172
I.	D'où viennent les noms « mots d'esprit » et « esprit ».	172
II.	L'esprit est une vertu.	173
III.	Principes et causes de cette vertu.	175
IV.	Les rassemblements de citoyens ont lieu pour l'utile ou l'agréable.	178
V.	Il y a trois genres de plaisanteries.	179
VI.	En plaisantant, il faut recourir au discernement.	181
VII.	L'un des extrêmes, la rusticité.	182
VIII.	C'est la rustaudise plutôt que la rusticité qu'il faut opposer à l'esprit.	183
IX.	Le rustaud et la rustauderie.	185
X.	Les fats, les insipides, les fades.	185
XI.	Les inconvenants.	186
XII.	La trivialité.	187
XIII.	L'autre opposé, la bouffonnerie.	188

XIV.	Le rustaud est plus loin du juste milieu que le bouffon.	190
XV.	Les hommes d'esprit.	191
XVI.	La diversité des mots et des plaisanteries.	192
XVII.	Les thèmes d'où l'on tire les traits et les mots d'esprit.	196
XVIII.	Les traits du poète Valerius Martial.	208
XIX.	Il existe deux genres de bons mots selon Cicéron.	214
XX.	L'art a beaucoup d'importance dans l'invention des traits et des mots d'esprit.	215
XXI.	Les citoyens bien nés doivent chercher les thèmes des mots d'esprits différemment des orateurs et des comiques.	218
XXII.	Division en plaisanteries, traits, jeux de mots, anecdotes.	219
LIVRE IV		222
I.		222
II.	L'art ajouté à la nature vaut plus pour l'esprit.	224
III.	Trouver les motifs des traits et des jeux de mots.	226
IV.	Il ne faut pas user de plaisanteries envers les malheureux ni envers les puissants.	242
V.	Ce que l'homme d'esprit doit observer.	244
VI.	Le genre des bons mots piquants est double.	245
VII.	Seconde catégorie des bons mots piquants.	247
VIII.	La physionomie, le geste et la voix doivent être appropriés aux traits.	249
IX.	Ce qui est du domaine du mime et du théâtre ne convient pas aux hommes d'esprit.	249
X.	Le rire peut parfois naître du silence.	251

XI.	Ce qu'il faut observer en faisant rire.	252
LIVRE V.		263
I.		263
II.	Définition de l'esprit.	264
III.	Les traits pétulants et injurieux ne conviennent pas à l'homme d'esprit.	287
IV.	Comment l'on doit présenter les anecdotes.	287
LIVRE VI.		290
I.	De quelle nature doit être l'homme d'esprit.	290
II.	De quelle nature doivent être les traits et réponses des hommes d'esprit.	292
III.	Les ironiques.	308
IV.	Définition	309
BIBLIOGRAPHIE		325
INDEX		
337		
SOMMAIRE		
341		